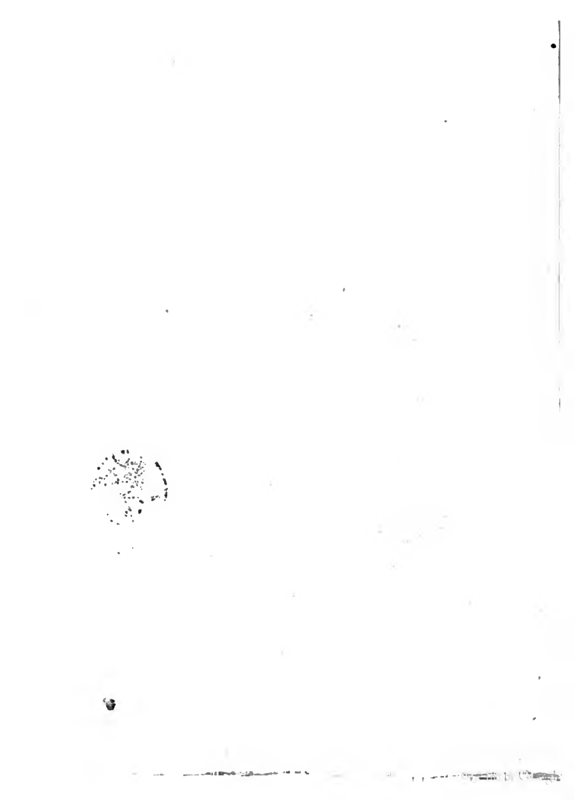






HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS LA FONDATION DE ROME.

AVEC DES NOTES HISTORIQUES, Geographiques, & Critiques; des Gravûres en Taille-douce; des Cartes Geographiques, & plusieurs Médailles authentiques.

Par les RR. PP. CATROU *&* ROUILLÉ *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SEPTIEME.

Depuis l'année de Rome 514. jusqu'à l'année 538.





A PARIS,

Chez
- JACQUES ROLLIN, Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel, au Lion d'or.
- JEAN-BAPTISTE DELESPINE, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, à S. Paul.
- JEAN-BAPTISTE COIGNARD Fils, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, au Livre d'or.

M D C C X X V I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





SOMMAIRE.

LIVRE VINGT-CINQUIE'ME.

Quelle étoit la situation des deux Républiques Rivalles, sous le Consulat de C. Manilius Turinus, & de Q. Valérius Falto. Rome pense à reprendre les armes, pour punir les Carthaginois de l'atteinte, qu'ils avoient donnée à la paix, en maltraitant quelques Marchands Romains. Carthage occupée déja d'une guerre difficile, appaise les Romains. Naissance du célébre Ennius, pere du vers Héxamétre. Caractére de ce Poëte. La Maison Cornélia, à laquelle il avoit été attaché toute sa vie, lui donne de grandes marques de considération, jusqu'après sa mort. Naissance du Poëte Névius. Hamilcar par sa valeur & par sa conduite, vient enfin à bout de finir la guerre contre les Mercénaires. Après cette heureuse expédition, l'ambitieux Carthaginois, qui avoit résolu d'humilier Rome, prend de loin les mesures les plus justes, pour y réüssir. Hamilcar avant que de passer en Espagne, saisit l'instant d'un sacrifice, pour sonder le cœur de son fils Annibal, & l'engager par serment à la face des Autels, à être l'ennemi éternel des Romains. Les Gaulois Boïens secoüent le joug des Romains, & entraînent les Falisques dans leur défection. Les Liguriens paroissent aussi dans la disposition de déclarer la guerre aux Romains. Valérius Falto conduit son armée Consulaire, contre les Gaulois. On en vient aux mains, la victoire se déclare pour les Boïens. Rome allarmée de ce mauvais succès, fait faire de nouvelles

levées, pour les envoyer à Valérius. M. Genucius Cippus, qui étoit alors Préteur à Rome, est chargé de conduire au Consul le secours de la République. A peine Genucius étoit hors des portes de la Ville, que deux cornes lui sortent du front. Les Devins consultés sur ce prodige, lui déclarent, que cette augmentation de forces étoit un pronostic de la Royauté. Le généreux Romain, effrayé de sa destinée, met tout en usage, pour en détourner l'accomplissement. Cippus s'interdit lui-même l'entrée de Rome, & presse le Sénat, de porter contre lui un Arrest de bannissement perpetuel. Le Sénat admet sa Requeste; mais pour récompenser sa vertu, on fit deux choses en sa faveur, 1. On lui accorda autant de terrain, qu'il en pourroit enclore en un jour, dans un cercle qu'il traceroit lui-même, avec une charruë attelée par deux bœufs. 2. On fondit de bronze un bas relief, qui représentoit sa tête chargée de deux cornes, & on l'appliqua sur la porte de la Ville, par où Cippus étoit sorti. Valérius, de son côté, averti qu'on lui envoyoit du secours, voulut en prévenir l'arrivée, pour réparer son honneur. Il charge les Gaulois, & les taille en piéces. La victoire fut complette. On lui refusa cependant les honneurs du Triomphe, pour le punir de sa désobëïssance, & de sa témérité. Le Consul Sempronius, après son expédition de Ligurie, reçoit ordre du Sénat d'embarquer ses troupes, & de voler à la conquête de la Sardaigne. Le Consul, à son arrivée, fait sommer les Carthaginois d'abandonner cette Isle, & les oblige, avant que de se retirer, de lui payer encore douze cents talents d'argent, pour les frais de son armement. Les Carthaginois, qui n'étoient pas en état de recommencer la guerre, en passent par tout ce que le Consul exige d'eux; mais cette cruelle véxation leur demeura profondément gravée dans l'esprit. Les

Gaulois & les Liguriens reprennent les armes. Les nouveaux Consuls L. Cornélius Lentulus, & Q. Fulvius Flaccus, se mettent en campagne, pour les aller combattre. Succès de cette expédition. Cornélius seul merite l'honneur du Triomphe. Hiéron se rend à Rome, pour assister aux Jeux Séculaires. Il profite encore de cette occasion, pour donner aux Romains des preuves de son sincére attachement. Les Gaulois, fiers des nouveaux secours qu'ils avoient reçus, demandent, avec hauteur, la restitution d'Ariminum. Les Consuls, dont les armées n'étoient pas complettes, trouvent le secret de tourner cette affaire en négociation, & de traîner la négociation en longueur. La division se met parmi les Gaulois, & facilite aux Romains la victoire. Le Consul Lentulus suffit seul pour réduire les Gaulois & les Liguriens. Varus fait des préparatifs, pour passer dans l'Isle de Corse, qui s'étoit renduë aux Carthaginois. Claudius Glycias, qu'il y avoit envoïé, d'avance, à la tête d'une Escadre, fait une paix honteuse avec les Corses. Le Consul, à son arrivée, annulle ce Traité, fait la guerre aux Corses, & ne sort de l'Isle, qu'après les avoir soumis par les armes. Le Consul, à son retour, fait faire le procès au témeraire Claudius. Le Sénat le condamne à estre livré aux Corses. Les Corses refusent de l'immoler, & le renvoïent à Rome. On le fait mourir en prison, & pour comble d'ignominie, son corps fut exposé, après sa mort, dans un lieu appellé les Gémonies, & de-là, traîné jusques sur les bords du Tybre, où il est précipité. Les Corses mécontents, sollicitent les Sardiens de se soulever contre Rome. Carthage se joint aux Corses, pour les y engager plus efficacement. Le Sénat instruit des secrettes intrigues des Carthaginois, prend la résolution d'éclater contre ces perfides. Carthage allarmée, envoïe, coup

ſur coup, des Ambaſſadeurs aux Romains, pour les appaiſer, ſans pouvoir y réüſſir. Enfin, le jeune Hannon, un des membres de l'Ambaſſade, trouve le ſecret de convaincre les Romains, de l'injuſtice de leur procédé, & d'épargner, par là, à ſa République, les ſuites d'une guerre cruelle. C. Attilius Bulbus, & T. Manlius Torquatus ſont élûs Conſuls. Le premier reſte en Italie; le ſecond ſe rend en l'Iſle de Sardaigne, dont il ſe rend maître, à peu de frais. Il rentre Triomphant à Rome. Aprês cette expédition, les Romains ſe trouvérent enfin ſans ennemis, & le Temple de Janus fut fermé pour la premiére fois, depuis Numa Pompilius. L. Poſthumius Albinus, & Sp. Carvilius ſont élevés au Conſulat. Quelques mouvements excités dans les Iſles de Corſe, & de Sardaigne, & chés les Liguriens, obligent Rome à reprendre les armes. Le Conſul Carvilius marche contre les Corſes. Le Préteur P. Cornélius part pour la Sardaigne, & le Conſul Poſthumius pour la Ligurie. Les Liguriens ſont domptés. La peſte infecte l'armée de Cornélius, & lui-même il eſt enlevé par la contagion. Le Conſul Carvilius, aprês avoir pacifié à la hâte l'Iſle de Corſe, vole au ſecours de l'armée Romaine, qui ſe trouvoit en Sardaigne, ſans Chef, & les ennemis en tête. Défaite des Sardiens. Le Conſul victorieux reçoit les honneurs du Triomphe. Nouveau luſtre. Les Cenſeurs font de ſages réglemens, pour aſſurer la foi des mariages. Crime d'une Veſtale nommée Tatia. Elle ſe donne la mort pour échapper au cruel ſupplice, qui l'attendoit. Les Liguriens, & les Sardiens reprennent les armes. La Sardaigne échut au Conſul M. Pomponius Matho, & la Ligurie à Q. Fabius Maximus, ſurnommé Verrucoſus. Caractére de Fabius. Il oblige les Liguriens à ſe retirer ſous les Alpes, & mérite par cette premiére ex-

pédition les honneurs du Triomphe. Pomponius n'a pas moins de succês en Sardaigne, & ses succès sont récompensés de la même maniére. Nouveau Tribunal de Juges, appellés Centum-virs, *érigé en conséquence de la Loi Æbutia. Leurs fonctions. Les deux Consuls, se rendent en Sardaigne, & y font un furieux dégât. M. Pomponius Matho, & C. Papirius Maso sont élûs Consuls. Pomponius se rend en Sardaigne, & contraint enfin ces Peuples, à recourir à sa clémence. Papirius, de son côté, soumet les Corses à l'Empire Romain. Papirius, pour se vanger du Sénat, qui lui avoit refusé le Triomphe, se rend au Temple de* Jupiter Latialis, *sur le Mont d'Albe, avec tout l'appareil d'un Triomphateur. Son exemple eut des imitateurs dans la suite. Mort d'Hamilcar. Les Boïens font de grands préparatifs de guerre, & entraînent les Gaulois dans leur défection. La présence des armées Romaines, les fait rentrer dans leur devoir. Quarante-uniéme lustre. Rome se trouve forcée de porter la guerre en Illyrie. Quel en fut le motif? Quel en fut le succês? Fulvius rentre Triomphant à Rome. Nouveau Traité sur les limites, fait entre les Romains & les Carthaginois. Election de quatre Préteurs. Leurs fonctions. Les Consuls M. Valérius Messala, & L. Apustius Fullo, préparent à leurs successeurs une armée formidable, afin d'estre en état de continuer, avec succês, la guerre, contre les Gaulois d'en-deçà, & d'en-delà les Alpes. Les Gaulois osent faire les premiéres hostilités. P. Æmilius Papus, & C. Attilius Régulus sont élûs Consuls. Attilius se rend en Sardaigne. Æmilius est chargé de la guerre des Gaulois. L'armée Gauloise prend la route de Rome. Le Préteur qui commandoit un troisiéme corps d'armée, trouve le secret de les attirer sur ses pas vers Fesules. Stratagême des Gaulois, pour attirer le Pré-*

teur au combat. Il leur réüssit. L'armée Prétorienne, après avoir perdu plus de six mille hommes, se retranche sur une montagne, où elle est investie par l'Infanterie Gauloise. Æmilius, sur la nouvelle que les Gaulois s'étoient approchés de Rome, étoit sorti de son camp d'Ariminum. Il apprit, en chemin, l'echec de l'armée Prétorienne, & sans délibérer, il marche droit à l'Ennemi, résolu de lui livrer bataille. Les Gaulois prennent le parti de la retraite. Æmilius les suit en queuë. Attilius, après son expédition de Sardaigne, étoit repassé en diligence en Italie. Averti de la marche des Gaulois, il range son armée en bataille, pour les attendre, & estre en état de les bien recevoir. La Cavalerie Gauloise, se détacha de l'armée, pour aller attaquer le Consul Attilius, qui s'étoit posté sur une hauteur, avec sa Cavalerie Romaine. Mort du Consul Attilius. L'action devient générale. L'armée Gauloise enveloppée par les deux armées Consulaires, fait face de tous costés. Effroïable carnage des Gaulois. Mort de Concolitan, l'un des Chefs de l'armée Gauloise. Anéroeste, l'autre de leurs Rois, de désespoir d'avoir perdu la bataille, se donne la mort, & son exemple est suivi de la plûpart de ses Officiers. Æmilius, à la tête des deux armées victorieuses, vient se rabattre dans le Païs des Boiens, & abandonne cette fertile contrée au pillage de ses troupes. Æmilius rentre Triomphant à Rome. Magnificence de son Triomphe. Election des Consuls T. Manlius Torquatus, & Q. Fulvius Flaccus. Cette année ne fut marquée, que par des infortunes. Cæcilius Metellus, est nommé Dictateur, par les Consuls absents, pour présider aux Comices. C. Flaminius Nepos, & P. Furius Philus sont élûs Consuls. Ils portent la guerre jusques dans l'Insubrie. Les Gaulois, malgré toutes leurs pertes, se présentent sur les bords du Pô, pour

en disputer le passage aux Romains. Rome effrayée par les nouveaux prodiges, qui paroissoient au Ciel, dans les eaux, & sur la terre, dépêcha un Courier aux Consuls, avec ordre de revenir à Rome, & de se démettre. Toute l'Insubrie étoit en armes, & il étoit difficile aux Romains de se retirer, sans courir risque d'être accablés, dans leur retraite. Flaminius, de concert avec son Collégue, prend la résolution de donner bataille, & de n'ouvrir la Lettre du Sénat, qu'après que le sort auroit décidé de la victoire. Disposition des deux armées. Le choc commence. Déroute générale des Gaulois. Dix sept mille Insubriens se rendent à discrétion. Flaminius, pour s'attirer la bienveillance de ses Légionnaires, fait entrer son armée dans l'Insubrie, qu'il abandonne au pillage. Retour des deux Consuls à Rome. L'indignation du Peuple & du Sénat; se fait sentir aux Consuls, au moment de leur arrivée. Le Peuple, regagné enfin par les Légionnaires de Flaminius, lui décerne le Triomphe, & à son Collégue, malgré les oppositions du Sénat. Après leur Triomphe, on les oblige de se démettre du Consulat. Interregne. M. Claudius Marcellus, & Cn. Cornélius Scipio sont élevés au Consulat. Caractére de Marcellus. Les Insubriens s'adressent au Sénat, pour obtenir la paix. Les nouveaux Consuls dissuadent le Sénat de la leur accorder. Les Insubriens attirent en Italie, une nouvelle inondation de Gésates. Les Consuls se mettent en campagne, passent le Pô. Siége d'Acerres. Les Gaulois, pour faire une diversion utile à la Ville assiégée, entrent dans le Païs Romain. Marcellus impatient de se mesurer avec l'Ennemi, le suit à grandes journées, pour tâcher de le joindre devant Clastidium. Rencontre des armées. Viridomare Général des Gaulois, invite, par de grands cris, le Général Romain à un combat singulier. Marcellus accep-

te le défi. Mort de Viridomare. Ce premier succês ranime le courage des Romains, & répand la consternation parmi les Gaulois. La bataille se donne. Les Gaulois sont mis en déroute, & taillés en piéces. Cornélius, en l'absence de son Collégue, s'étoit rendu maître d'Acerres, & delà, s'étoit rabattu sur Milan, la plus grande Ville, dês-lors, & la plus riche de l'Insubrie. Marcellus va le rejoindre devant cette Place, pour en hâter la reddition. Prise de Milan. Côme se rend aux victorieux. Triomphe de Marcellus. Cornélius Calvus, continué Général dans la Gaule Cisalpine, sous le titre de Pro-Consul, pour aßujettir cette contrée aux loix des autres Provinces Romaines. Election des Consuls M. Minucius Rufus, & P. Cornélius Scipio Asina. L'Istrie avoit donné quelque léger mécontentement à la République. Les Consuls y font entrer leur armée, & se rendent maîtres du Pais. Mort du fameux Asdrubal. L'armée Carthaginoise, qui étoit en Espagne, défére le Commandement à Annibal. Ce choix donne de l'inquiétude aux Romains, & la conduite du Carthaginois justifie bien-tôt ces inquiétudes. Exploits d'Annibal. De nouveaux mouvements excités en Illyrie, y rappellent les Romains. L'ingrat Démétrius secouë le joug de l'amitié, & de la reconnoissance, qu'il devoit à Rome, pour se livrer aux Carthaginois. Les Consuls L. Veturius Philo, & C. Lutatius, sont obligés d'abdiquer, pour quelque défaut trouvé dans leur élection. On leur substituë M. Æmilius Lepidus, & M. Valérius Lævinus. Les Consuls font construire un Cirque, & applanir un chemin, depuis Rome jusqu'à Ariminum. Quarante-troisiéme lustre. M. Livius Salinator, & L. Æmilius Paulus sont élevés au Consulat. Ils s'embarquent pour l'Illyrie. Æmilius se rend maître de Dimalle. Ce premier succês enhardit les Consuls, à tenter la

conquête

conquête de Pharos. Démétrius est battu, & obligé de prendre la fuite. Prise de Pharos. Les Consuls, après l'avoir fait raser, & reglé toutes choses sur le pié de l'ancien Traité, reprennent la route de Rome, & y rentrent en Triomphe. Ils sont accusés devant les Tribus assemblées. Quels furent les chefs de l'accusation intentée contre eux. Salinator seul est condamné. La Chirurgie s'introduit dans Rome. Nouvelle preuve de la superstition des Romains. Annibal pousse ses conquêtes en Espagne, avec une rapidité étonnante. Les Sagontins sollicitent à Rome du secours contre les Carthaginois. Rome députe à Carthage, & en Espagne, pour demander l'éxécution des Traités. Siége de Sagonte. Tout ce que le désespoir & l'esperance peuvent inspirer d'ardeur, & de bravoure, parut dans ce long siége. Les Ambassadeurs Romains arrivent en Espagne. Réponse d'Annibal aux Ambassadeurs. Il dépêche à Carthage des gens affidés, pour prévenir les esprits en sa faveur, contre les Romains. Annibal presse le siége de Sagonte, avec plus de vigueur que jamais. Les Assiégés donnent une preuve éclatante de leur désintéressement, & de leur amour pour la Patrie, en sacrifiant & leurs biens, & leurs vies, plûtôt que d'accepter les conditions d'une paix honteuse, qu'on leur proposoit. Prise de Sagonte.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-SIXIE'ME.

LA prise de Sagonte jette Rome dans la derniére consternation. Annibal avant que de sortir d'Espagne, donne toute son attention, à regler les affaires de cette Province, avec une sagesse supérieure à son âge. P. Cornélius Scipio, & Sempronius Longus sont élûs Consuls. Va-

lérius & Bœbius, envoyés d'abord à Annibal, pour le détourner du siége de Sagonte, & partis ensuite pour Carthage, reviennent à Rome, & y rendent compte de leur Ambassade. Réponse des Carthaginois. Les Consuls tirent au sort leurs départements. L'Afrique tombe à Sempronius, & l'Espagne à Cornélius Scipio. Caractére d'Annibal. La flotte Carthaginoise paroît à la hauteur de Lilybée. La flotte des Romains, de concert avec celle du Roy Hiéron, leur fidéle ami, s'avance, en ordre de bataille, pour recevoir l'Ennemi. La victoire se déclare pour les Romains. Les Carthaginois perdent sept Vaisseaux, dans cette premiére action, le reste prend la fuite. Le Consul vient fondre sur l'Isle Mélita, & s'en rend maître. Sur la nouvelle qu'Annibal avoit franchi les Alpes, le Sénat ordonne à Sempronius, de se rendre en Italie. Sempronius quitte, en hâte, la Sicile, après avoir laissé au Préteur Æmilius assés de troupes, & de Vaisseaux, pour la défendre, & après avoir envoyé un de ses Lieutenants, avec une Escadre, pour garder la côte d'Italie. Quelle route tint l'armée Carthaginoise, pour se rendre d'Espagne en Italie. Annibal profite de son séjour en Gaule, pour soulever les Gaulois contre Rome, & les attacher fortement à son parti. Annibal pour retenir sous sa puissance les Nations Espagnolles, situées au pié des Pyrenées, & s'assurer le retour, en cas de nécessité, laisse le Gouvernement de ce Païs à Hannon, avec un bon corps de troupes. Les Gaulois prennent ombrage de la puissante armée d'Annibal. Le Carthaginois les rassure. L'approche des troupes Carthaginoises inspire l'esprit de révolte aux Peuples nouvellement assujettis. Les Boïens sont les premiers, qui sous un prétexte assés léger, se soulevent contre la République. Les deux Colonies, que Rome envoyoit à Placentia, & à Cré-

mone, sont obligées de rebrousser chemin, & se refugient à Mutina. Les Boïens les y suivent, & se préparent à en faire le siége. Les Conducteurs des deux Colonies se laissent surprendre aux artifices des Boïens, qui se saisissent de leurs personnes, dans le deßein de les échanger avec Rome, contre les ôtages de leur fidélité, qu'ils lui avoient autrefois donnés. Les Insubriens, sollicités à la défection, secoüent le joug, qu'ils ne portoient que depuis peu. Le Préteur Manlius marche à la délivrance de Mutina, avec une de ses Légions. Il tombe dans une embuscade, où il est taillé en piéces. Rome allarmée de ce mauvais succês, fait partir en hâte le second Préteur, à la tête d'une nouvelle Légion, & d'un corps de troupes de cinq mille Alliés. La marche du Préteur intimide les Boïens, & les oblige à lever le siége de Tanéte, & de Mutina. Le Consul Cornélius Scipio, parti de Pise sur la flotte, vient débarquer à celle des trois emboûchures du Rhône, qui étoit la plus voisine de Marseille. Quel étoit le dessein du Consul. Annibal qui soupçonnoit, qu'une armée Consulaire n'étoit pas loin, se hâte de passer le Rhône. Stratagéme qu'il employa pour tromper les ennemis, qui lui en disputoient le passage. Les Gaulois campés sur l'autre rive, sont enveloppés de tous côtés, & taillés en piéces. Annibal fait partir un détachement de cinq cents Cavaliers Numides, pour observer la situation, & les forces de l'armée Romaine. Ce petit corps est rencontré par un détachement de Romains. Ils en viennent aux mains. Tout l'avantage demeure aux Romains. Irrésolution d'Annibal. Les Députés des Boïens de la Gaule Cisalpine, le détournent de hazarder un combat, avant son arrivée en Italie. Annibal se rend à leurs avis, & rebrousse chemin. Le Général Carthaginois saisit l'occasion, d'engager dans ses intérêts un Roy puissant,

en prenant parti pour lui, contre un frére, qui lui disputoit la Couronne. L'armée Carthaginoise tire de grands secours de ce nouvel Allié. Le Consul, désespérant d'atteindre l'Ennemi, reprend la route d'Italie, dans le dessein d'y combattre Annibal à son arrivée; mais avant que de partir, il envoye en Espagne un détachement considérable de sa flotte, sous le Commandement de Cn. Cornélius son frére, pour donner de l'occupation à Asdrubal. Annibal entreprend de se frayer un chemin à travers les Alpes. Difficulté de cette entreprise. Nouveaux obstacles qu'il trouve sur sa route. Intrépidité d'Annibal au milieu des plus grands périls. Enfin, l'armée Carthaginoise, épuisée de fatigues & de misére, arrive en Italie. Les Insubriens étoient en guerre avec les Piémontois. Annibal, pour ne laisser pas longtems languir ses troupes dans l'inaction, se déclare pour les Insubriens, entre dans le Piémont, & après trois jours de siége, prend Turin, seule Ville alors de la contrée. Tandis qu'Annibal est occupé de ses premiéres expeditions, les deux Consuls Scipion & Sempronius, font voile vers l'Italie, l'un sur la mer Adriatique, en revenant de Sicile, d'où il avoit été rappellé, l'autre sur la mer Tyrrhénienne, en retournant de la Gaule Cisalpine. Scipion arrive le premier, débarque au Port de Pises, & dans l'impatience de se mesurer avec le fameux Annibal, qu'il n'avoit pû joindre sur les bords du Rhône, il passe le Pô, après s'être fait joindre par les troupes du Préteur Manlius, & vient camper sur les rives du Tésin. Annibal averti de la marche du Consul, s'avance, plein d'ardeur de lui livrer bataille. Discours de Scipion à ses troupes, pour les animer au combat. Annibal use d'un nouveau genre d'éloquence, pour reveiller le courage de ses Carthaginois. Combat de Gladiateurs. Discours d'Annibal. Scipion fait passer le

Tésin à son armée, & s'avance dans l'Insubrie, jusqu'au Bourg nommé Tumule. Les armées arrivent en présence. On entre en action. Le Consul est blessé. Les Romains sont forcés de reculer. Scipion fait repasser le Pô à ses troupes, pour se poster dans une Région moins découverte, & se donner le tems de guérir de sa blessure. Annibal le suit dans sa retraite; mais n'ayant pû l'atteindre, il vient rabattre vers le Pont, sur lequel Scipion avoit passé le Tésin, & fait prisonniers de guerre les six cents hommes, que le Général Romain avoit laissés dans le Fort, construit à la tête du Pont. Annibal fait passer le Pô à son armée sur un Pont de batteaux. Diverses Nations Gauloises, que le premier succès d'Annibal avoit ébranlées en sa faveur, lui envoyent leurs Députés, pour faire amitié avec lui. Annibal fait une extrême diligence, pour atteindre les Romains, & après deux jours de marche, il paroît à portée du camp de l'Ennemi, range ses troupes en bataille, & lui présente le combat. Scipion, qui avoit déja fait essai de la valeur Carthaginoise, ne juge pas à propos de l'accepter, & se fortifie dans ses retranchements. Un événement inesperé redouble la crainte des Romains, & augmente la confiance des Ennemis. Un corps de Gaulois, de deux mille hommes, qu'on avoit obligés de servir dans l'armée Romaine, prend secrettement la résolution de déserter, & de rendre sa désertion funeste. Après avoir mis tout à feu & à sang, dans le camp qu'ils abandonnoient, ils se retirent auprès d'Annibal. Conduite de ce Général à l'égard de ces traîtres. Scipion sensible à ce nouveau malheur, prend le parti de décamper, pour chercher ailleurs un poste plus sûr, résolu de n'en point sortir, avant la guérison de sa blessure, & l'arrivée de Sempronius son Collégue, qu'on attendoit de Sicile, avec empressement. Anni-

bal pour ne point perdre l'Ennemi de vûë, vient, à son tour, camper en-deçà de la Trébie, à cinq milles du camp Romain. Les Gaulois accourent de toutes parts, & viennent en foule grossir son armée. Annibal, afin de pourvoir à la subsistance de ses troupes, médite de surprendre Clastidium, petite Ville sur les confins de la Ligurie, où les Romains avoient établi leur magazin d'armes, & de vivres. L'avarice du Commandant lui épargne les frais d'un siége. Il vend la Place au Carthaginois, au prix de quatre cents piéces d'or. Annibal, pour ne pas effaroucher les Villes, qui voudroient se livrer à son parti, épargne le sang de la Garnison, & se contente de l'incorporer parmi ses troupes. Sempronius, attendu depuis si long-tems, arrive enfin au camp de son Collégue, à la tête de son armée. Les Gaulois de la contrée, où étoient campés les Consuls, leur envoyent demander du secours contre les Carthaginois, qui ravageoient leurs campagnes. Sempronius, contre l'avis de son Collégue, fait passer la Trébie à toute la Cavalerie de son armée, & vint tomber sur les pillarts, qu'il met en désordre. Ce premier succès, & la crainte de se voir bien tôt rappellé, lui fait prendre le parti, de risquer une bataille, malgré les sages remontrances de son Collégue. Annibal, inquiet de son côté de la tranquillité des Romains, fait passer un Gaulois dans leur camp, pour s'aßurer de leur disposition. Sur la nouvelle, que Sempronius faisoit tous les préparatifs nécessaires, pour une action générale, Annibal prend les mesures les plus justes, pour mettre tout l'avantage de son côté. Dénombrement des deux armées. Leurs dispositions. Témérité insigne de Sempronius. On en vient aux mains. De part & d'autre, il se fait des prodiges de valeur. Au fort du combat, Magon frére d'Annibal, sort d'une embuscade où il étoit demeuré ca-

ché, avec deux mille hommes, & vient prendre les Romains en queuë. La nécessité & le désespoir redoublent leur courage. Mais enfin, ils sont obligés de se retirer en désordre. Effroyable carnage des Romains. Les Consuls se retirent à Placentia. Ces tristes nouvelles se portent à Rome, & y répandent le trouble & le désordre. Sempronius trouve le moyen de se rendre à Rome, pour présider aux élections, quoique les chemins fussent infestés de Gaulois, & d'Africains. C. Flaminius, & P. Servilius Geminus sont désignés Consuls. Caractére de Flaminius. Dans les mêmes Comices, on choisit deux Préteurs; l'un pour la Ville, qui fut M. Æmilius Regillus, l'autre pour la campagne, nommé M. Pomponius Matho. Quelles étoient les fonctions de ces deux Magistrats? T. Otacilius, & A. Cornélius sont élûs Préteurs forains, l'un pour la Sicile, l'autre pour la Sardaigne. Enfin les mêmes Comices destinent P. Cornélius Scipion, avec le titre de Pro-Consul pour l'Espagne. Sempronius, à qui il restoit encore quelques mois de Consulat à remplir, retourne à Placentia, où il avoit établi son quartier. Activité d'Annibal. Malgré les glaces, & les incommodités de la saison, il tenoit continuellement ses troupes en haleine. Il forme le dessein de surprendre une Bourgade, située sur les bords du Pô, que les Romains avoient fortifié, pour en faire leur magazin de blé. Sempronius averti par le cri des sentinelles, de l'attaque de ce Fort, y vole promptement à la tête de ses Légionnaires, & de sa Cavalerie. Annibal est blessé dans le combat, & contraint par un accident à faire retirer ses troupes. Après avoir pris quelques jours de repos, & sans attendre que sa playe fût fermée, il part pour Victumvies, petite Ville de l'Insubrie, dont les Romains s'étoient fait une Place d'armes, durant la guerre

contre les Gaulois. Les Insubriens fidéles, & quelques Gaulois mécontens du pillage des Africains, qui s'y étoient retirés, ayant appris l'arrivée d'Annibal, prennent les armes, & marchent au-devant de lui. Cette troupe nombreuse, mais tumultuairement rassemblée, est mise en déroute, dès le premier choc. La reddition de la Place suit de près leur défaite. Annibal l'abandonne au pillage. Le Soldat victorieux y exerce des infamies, & des cruautés inoüies, jusqu'alors en Italie. Le Sénat attentif au péril qui menaçoit la République, met ordre à tout, & pourvoit aux besoins de la campagne prochaine. On fait partir des armées pour la Sicile, & pour la Sardaigne, sous le Commandement des Préteurs, qu'on y avoit destinés. Crainte d'un débarquement de Carthaginois, on envoye de fortes Garnisons à Tarente, & dans les Villes les plus exposées. La République fait équipper soixante Quinquérêmes, pour garder la côte; & les Consuls désignés se chargent du détail des provisions, chacun pour les lieux de son département. Comme Ariminum & l'Etrurie devoient être, à ce qu'il paroissoit, le théatre de la guerre, on y fit passer de gros convois de munitions. Enfin, le fidéle Hiéron fournit cinq cents Crétois, & mille bons hommes de cheval. Annibal, qui commençoit à s'ennuyer du séjour de la Gaule Cisalpine, où il avoit tout à craindre de l'inconstance, & du mécontentement des Gaulois, prend le parti de franchir l'Apennin, dans un tems, où ces montagnes n'étoient pas pratiquables. Il est surpris, sur sa route, d'un ouragan furieux, qui donne bien de la fatigue à son armée. Annibal, après deux jours d'ennui & de calamité, est obligé de retourner sur ses pas. Il revient camper vers Placentia, environ à dix milles de cette Place. Dès le lendemain le Général Carthaginois sort de ses retranchements,

ments, avec douze mille hommes d'Infanterie, & cinq mille Cavaliers. Sempronius accepte le défi, & range ses troupes dans la plaine. La bataille se donne. Le choc dure jusqu'à trois heures aprés midi. La victoire se déclare pour les Romains. Les Carthaginois sont obligés de plier, & de se retirer dans leur camp. Témérité du Consul. Il entreprend de forcer le camp d'Annibal. Sempronius aprês avoir fatigué ses troupes inutilement, fait sonner la retraite, & retourne à Placentia. Annibal qui attendoit ce moment avec impatience, fait sortir sa Cavalerie à droite & à gauche, pour lui à la tête de son Infanterie, il marche droit à l'Ennemi. Le combat recommence avec une nouvelle furie. La nuit seule put faire cesser le carnage. La perte fut égale de part & d'autre. Enfin, Annibal reprend le deßein de passer en Etrurie, malgré la difficulté des chemins. Horribles fatigues, que l'armée eut à essuyer durant cette marche. Annibal est saisi d'une grosse fluxion, qui ayant empiré faute de remedes, & de repos, lui fit perdre un œil. Sempronius abandonne le poste de Placentia, conduit l'armée Romaine à Lucques, dans les confins de l'Etrurie, & céde le Commandement au nouveau Consul Flaminius.

LIVRE VINGT-SEPTIE'ME.

FLaminius, qui avoit obtenu le Consulat par la faveur du Peuple, craignant un retour de la part des Peres Conscripts, prend le parti, contre l'usage établi, d'aller à Ariminum, se mettre à la tête des troupes, sans avoir fait précéder l'inauguration. Cette démarche audacieuse aigrit le mécontentement des Sénateurs. Ils opinent tous à le

rappeller, & à l'obliger de s'acquitter des cérémonies ordinaires, avant que d'entrer en exercice. Flaminius refuse d'obéïr aux ordres du Sénat. Il se met à la tête des Légions, que Sempronius lui avoit cédées, traverse l'Apennin, & vient camper en Etrurie, sous les murs d'Arétium. La conduite de Servilius renouvelle les murmures des Patriciens, contre son Collégue. Le bruit de plusieurs prodiges, arrivés dans les Provinces, fait mal augurer du Consulat de Flaminius. Le Sénat sur les remontrances de Servilius, ordonne des sacrifices, & des priéres publiques, dans tous les Temples, durant trois jours, enfin des présens à certaines Divinités. On fabrique pour Jupiter un foudre d'or du poids de cinquante livres. Les Dames Romaines signalent leur piété pour Junon. Elles se cottisent pour lui faire un présent, & pour faire dresser dans les Temples un repas de Religion. Les Saturnales sont fixées à un jour de Fête. Conquêtes de Cn. Scipion en Espagne. Hannon Gouverneur d'Espagne pour les Carthaginois, vient offrir la bataille à Scipion. Hannon est battu. Prise de Lissa. Asdrubal vient tomber sur un petit corps de Romains, que Scipion avoit laissé au Port, pour garder sa flotte. Ils sont taillés en piéces. Asdrubal trouve moyen de détacher du parti de Scipion les Ilergetes. Scipion pour les punir de leur légéreté, livre leur Païs à la discrétion de ses Soldats, & forme le siége d'Athanagie Capitale de la contrée. Prise de cette Ville. Le Vainqueur après cet heureux succès, entre dans le Païs des Ausétans, amis des Carthaginois, & assiége leur principale Ville. Douze mille hommes venus au secours des assiégés, sont taillés en piéces. Les assiégés réduits à la derniére extrémité, sont forcés de se rendre aux Romains. Ils rachétent le pillage de leur Patrie, au prix de vingt talents d'argent. Le Sénat

averti des progrês de Cn. Scipion en Espagne, fait partir incessamment Publius Scipio, pour y continuer la guerre, en qualité de Pro-Consul, de concert avec son frére. Annibal, aprês s'être donné le tems d'étudier son Rival, prend la résolution de conduire son armée, dans les campagnes de Fésules, dans l'espérance d'y attirer l'Ennemi. Flaminius informé de la marche d'Annibal, & de l'horrible massacre qu'il faisoit sur la route, fait lever le signal du départ & du combat, malgré les sages remontrances de tous les Capitaines, qui étoient d'un avis contraire. Le Général Carthaginois saisit un poste avantageux, au sortir de Crotone, pour y attendre l'Ennemi. Le téméraire Consul donne dans le piége, & s'engage inconsidérément dans un défilé, dont toutes les avenuës étoient gardées par l'Ennemi. Dês la pointe du jour, Flaminius range son armée en bataille le long du Lac de Thrasiméne, & s'avance vers le camp d'Annibal. A l'instant, l'habile Carthaginois fait sonner la charge, & envoye l'ordre aux troupes embusquées, de donner sur les Romains. Cruel embarras du Consul, qui s'apperçoit enfin, mais trop tard de son imprudence. Le désordre & le trouble, se répand dans l'armée Consulaire. Un broüillard épais, ne contribuë pas peu à augmenter la confusion. La valeur & le désespoir anime de part & d'autre les combattans. De tous côtés le choc est affreux. Mort de Flaminius. Il se fait un horrible carnage des Romains, que la perte de leur Général avoit achevé de décourager. Cependant une troupe de six mille hommes, s'ouvre l'épée à la main, un passage par les défilés, tuë tout ce qui s'oppose à ses efforts, & vient se retrancher dans un Bourg de l'Etrurie. Le Général victorieux détache Maharbal, à la tête de toute la Cavalerie, & d'un gros corps d'Infanterie, pour aller investir les fugitifs au

lieu de leur retraite. Ils ſont forcés de céder aux promeſſes, que leur fait Maharbal, de les renvoyer tous dans leur Païs, ſans armes à la vérité, mais avec la vie & la liberté. Inſigne perfidie d'Annibal. Il refuſe d'accomplir les promeſſes de Maharbal, ſous prétexte qu'il ne les avoit point dictées. La politique néanmoins, l'engage à ſéparer en deux bandes cette troupe de priſonniers. Il fait charger de fers les Romains, & renvoye leurs Alliés comblés d'amitié, & de careſſes. Le Préteur Pomponius, monte à la Tribune, pour annoncer au Peuple Romain, le ſuccès de cette funeſte action. Cette nouvelle jette la conſternation dans Rome. Exemple remarquable des effets extraordinaires, que produit une joye exceſſive & imprévûë. Un corps de Cavalerie, que Servilius avoit envoyé au ſecours de ſon Collégue, eſt rencontré par Maharbal, & taillé en piéces. Ce ſecond échec, oblige le Sénat de nommer un Dictateur, avant que le Conſul y eût donné ſon conſentement; par reſpect cependant pour les anciennes coûtumes, on lui donne ſeûlement le nom de Pro-Dictateur. Fabius Maximus, ſurnommé Verrucoſus, fut celui ſur qui on jetta les yeux. Caractére de Fabius. Le Sénat contre la coûtume, lui donne pour Colonel Général de la Cavalerie, M. Minucius Rufus. Sous le nouveau Gouvernement, on voit refleurir le culte des Dieux, que l'irréligion de Flaminius avoit beaucoup affoibli. Le Sénat rend un Arrêt, qui ordonne aux Décem virs de conſulter les Livres des Sybilles. On découvre, que les malheurs préſents avoient leur ſource, dans un vœu qu'Aulus Cornélius avoit fait à Mars, & qui n'avoit pas été fidélement acquitté, on ordonna donc, que ce vœu ſera réïtéré, & on y en ajoûtoit pluſieurs autres. On érige un Temple à Venus Erycine, & un autre à la Déeſſe du bon Conſeil. Les Préteurs au

nom de la République, voüent aux Dieux le sacrifice de tous les animaux nés dans un Printems. Le Dictateur, aprês avoir pris les instructions du Sénat, & fait abroger la Loi, qui ordonnoit qu'aucun Dictateur, ne combattroit qu'à pié, part pour Tibur, qui étoit le rendés-vous général de ses troupes. Le Dictateur reçoit les hommages de Servilius, & pour ne pas le laisser sans emploi, lui donne l'inspection sur tous les Ports d'Italie, & sur les Villes Maritimes, pour empêcher les descentes des Carthaginois. Annibal prend sa route vers Adria. Le Dictateur pour le joindre, en suivant des chemins de traverse, vient de Préneste retomber dans la voye Latine. Les deux armées se trouvent en présence. Annibal offre en vain le défi au Dictateur. Fabius refuse opiniâtrément le combat. Motifs de cette conduite du Dictateur. Le Soldat attribuë à timidité, la sage retenuë de Fabius. Minucius fomente les murmures de l'armée. Annibal, pour engager le Général Romain au combat, fait le siége de Télesse Ville du Samnium, située au pié de l'Apennin. Fabius paroît insensible à la prise de cette Ville, & aux hostilités que souffroient les Alliés de Rome. Le Général Carthaginois, pour présenter une amorce au Dictateur, plus capable de le tirer de l'inaction, pénétre dans la Campanie, aprês avoir ravagé le Samnium. Fabius le suit avec célérité, & s'empare des postes les plus avantageux. Les lenteurs affectées du Dictateur, & son inaction, à la vûë du ravage de la Campanie, révoltent tous les esprits. Discours séditieux de Minucius. Fermeté de Fabius. Les deux Généraux conviennent de l'échange des prisonniers de guerre. Annibal voyant toutes ses mesures déconcertées, se resout à quitter la Campanie. Le Dictateur fait saisir tous les passages, avec ordre d'éviter le combat, & de ne point se montrer à l'En-

nemi. Lucius Hostilius Mancinus, s'engage à la poursuite des pillarts Numides, répandus dans la campagne. Il est enveloppé par la Cavalerie Carthaginoise, & reçoit la peine dûë à sa désobéïssance, & à sa témérité. Ce léger échec augmente encore la circonspection du Dictateur. Les Carthaginois s'avancent jusques sous les retranchements Romains, pour escarmoucher, ils perdent trois cents hommes dans cette action. Fabius, pour fermer le seul passage, par où Annibal pouvoit espérer de se retirer de la Campanie, vient se camper sur le Mont Calicule. La situation des troupes Romaines, commence à donner de furieuses inquiétudes à Annibal. Il a recours au stratagême, pour s'ouvrir un passage qu'on lui fermoit. Il lui réüssit. Annibal échappe aux Romains, & vient camper dans le Païs des Peligniens. Le Dictateur le suit dans toutes ses marches, & ses contre-marches, jusques dans le Territoire de Larinum. Le Sénat le rappelle à Rome, sous prétexte d'assister à un sacrifice solemnel, qui demandoit sa présence. Annibal, qui sçavoit combien on étoit mécontent du Dictateur, contribuë par ses ménagements affectés, à rendre sa fidélité suspecte. Le Dictateur part pour Rome, après avoir recommandé à son Lieutenant, de suivre le plan qu'il lui avoit tracé. Minucius, qui brûloit d'ardeur de combattre, vient se poster à portée du camp de l'Ennemi, résolu de profiter de la premiére occasion, qui se présenteroit. Un léger succês, engage Minucius à tenter une nouvelle entreprise. Grand nombre de fourageurs sont taillés en piéces. La nouvelle de ce succês est portée à Rome, & réveille les mécontentements du Peuple, contre Fabius. Harangues séditieuses du Tribun Metilius. Discours du Dictateur. Election d'un nouveau Consul. Attilius Régulus est nommé, pour remplacer Flaminius. Le Tribun

Metilius secondé de Terentius Varro son Collégue, fait passer une Loi, qui égaloit l'autorité du Colonel Général de la Cavalerie, à celle de Dictateur. Fabius reçoit cette nouvelle sans s'étonner; & partage avec Minucius le Commandement de l'armée. Annibal instruit de la mésintelligence, qui regnoit entre les deux Généraux, prend toutes les mesures nécessaires, pour pouvoir en tirer avantage. Minucius donne dans le piége que lui avoit dressé l'Ennemi. Le combat devient sanglant. Fabius témoin de l'affreux carnage, qui se faisoit des Romains, au lieu de goûter le plaisir de voir son Rival dans le péril, vole à son secours, & oblige Annibal à faire sonner la retraite. Les deux Généraux Romains retournent chacun dans leur camp, l'un confus & désespéré du mauvais succês de son entreprise; l'autre comblé de gloire d'avoir rétabli les affaires de son parti. Généreuse résolution de Minucius. Il fait marcher son armée vers le camp de Fabius, & aprês lui avoir exprimé sa vénération & sa reconnoissance, il lui remet le Commandement absolu des troupes, se contentant pour toute grace de l'honneur de lui obéir, comme à son maître & à son pére. Le Dictateur le reçoit avec toutes les démonstrations d'une véritable tendreße, & lui accorde tout ce qu'il souhaite. Le tems de sa Dictature expire, il retourne à Rome, aprês avoir remis l'armée entre les mains de Servilius, & d'Attilius Régulus. Les deux Généraux Romains, se font une loi de ne s'écarter en rien de la conduite du Dictateur. Succès de la guerre de Scipion en Espagne. Cnéius vient fondre sur la flotte Carthaginoise, dans le tems qu'elle s'y attendoit le moins. La bataille commence avec furie de part & d'autre, à l'emboûchure de l'Ebre. Le trouble & le désordre, se met dans l'amrée navale d'Asdrubal, tout céde à la va-

leur Romaine. Les Carthaginois ſont battus à platte-coûture, & forcés à prendre la fuite. Cnëius pour tirer avantage de ſa victoire, fait une deſcente proche d'Honoſca. Prend la Ville d'emblée, & la ſaccage. Delà, il ſe répand juſqu'aux environs de la nouvelle Carthage, où il met tout à feu & à ſang. Cnëius tourne vers les Iſles voiſines du Continent, qui tenoient pour les Carthaginois. Yvica eſt abandonnée au pillage. Des Députés des Baleares, viennent trouver Cnëius auprès d'Ebuſe, pour obtenir l'Alliance des Romains. La flotte Romaine rentre dans le Port de Tarragone, d'où elle étoit partie, & le Général, ne s'occupe plus que du ſoin, de ranger ſous l'obéïſſance de ſa République, tout le Païs d'en-deçà l'Ebre. Aſdrubal, qui ne pouvoit plus faire ſubſiſter ſa groſſe armée ſans flotte, ſe retire en Luſitanie, ſur les bords de l'Ocean. Sa retraite détermine plus de cent Villes, à ſe déclarer pour les Romains. Cnëius, après en avoir reçu les ôtages, s'avance vers Caſtulon, au voiſinage du Royaume de Toléde d'aujourd'hui. Mandonius & Indibilis, deux fréres dévoüés aux Carthaginois, remuënt leurs anciens ſujets, & avec une armée tumultuaire, viennent ravager les campagnes des Alliés de Rome. Cnëius ſe contente d'envoyer un détachement à leur trouſſe. Aſdrubal accourt au ſecours de Mandonius & d'Indibilis. Les Celtiberiens Alliés des Romains, portent le ravage dans la Province Carthaginoiſe. Cette diverſion, oblige Aſdrubal d'abandonner la premiére entrepriſe. Il livre deux batailles aux Celtiberiens, & il les perd. P. Cornélius vient ſurgir au Port de Tarragone, avec une flotte chargée d'hommes & de munitions de toutes ſortes. Les deux Scipions s'avancent de concert dans le Païs de Sagonte, pour y exécuter un deſſein, capable de leur concilier les Nations voiſines, & de

de les enlever à la domination Carthaginoise. La trahison d'Abélox facilite aux deux Scipions, le succès de leur entreprise. Il trouve le secret de leur remettre tous les ôtages de la Noblesse Espagnole, qu'Annibal avoit fait rassembler dans Sagonte, & qu'il y faisoit garder. Le Pro-Consul profite habilement de cette occasion, pour gagner les esprits des Peuples, en faveur de sa République. Naples envoye des Ambassadeurs à Rome, & les charge de riches présens pour la République. Tous les autres Alliés de Rome suivent son exemple. Rome toujours fiére, quoiquoi vivement attaquée, envoye vers Pinée, pour lui faire payer le tribut annuel, & fait partir des Ambassadeurs pour la Macédoine, avec ordre de redemander à Philippe le perfide Démétrius. On érige un Temple à la Concorde, dans l'enceinte du Capitole.

LIVRE VINGT-HUITIE'ME.

LA République de Carthage, pour se remettre en possession de la mer, fait partir de ses Ports une flotte de soixante & dix Vaisseaux. Lucius Veturius Philo, est nommé Dictateur, pour présider aux Elections. Il se trouve des défauts dans son élection. La République tombe en interrégne. Election des Consuls. C. Terentius Varro obtient le Consulat à force de brigues. Caractére de Varro. Le Sénat indigné de voir le Plébéien Varro, élevé à la premiére Charge de l'Etat, fait tout l'imaginable pour lui donner un Collégue, capable de soûtenir les intérêts de la Noblesse. Il y réüssit. L. Æmilius Paulus. est nommé Consul. Les Comices ordonnent, à la réquisition de Varro,

que les Consuls commanderont l'armée entiére successivement, & chacun son jour. Les deux Consuls de l'année précédente, sont continués dans le Commandement des armées, sous le titre de Pro-Consuls. Election des autres Magistrats. La République ordonne des levées extraordinaires. De nouveaux prodiges répandent la terreur & l'effroi dans Rome. On a recours aux expiations, pour appaiser la colére des Dieux. Le Roy Hiéron envoye un riche présent à la République, & un secours de mille hommes armés à la légére. La République, conformément aux avis du Roy de Sicile, met en mer une flotte de vingt-cinq Quinquérêmes, pour aller faire une diversion en Afrique. Les Consuls haranguent le Peuple, avant que de se mettre en campagne. Conversation de Fabius avec Æmilius. Sentiment de ce grand homme, sur le succês de la campagne prochaine. Départ des Consuls. Les armées entrent en action. Æmilius vient tomber sur les fourageurs Carthaginois, & les taille en piéces. Stratagême d'Annibal, pour attirer Terentius dans le piége. Æmilius employe inutilement tous les moyens imaginables, pour détourner son Collégue d'une entreprise hazardeuse. La Religion seule est capable de suspendre, pour un tems, son impétuosité. La disette augmente dans le camp Ennemi, & y excite une révolte dangereuse. Annibal est obligé de quitter le Samnium, & d'entrer en Apulie. Il prend son poste, aux environs de Cannes, où il trouva tout ce qu'il falloit, pour faire subsister son armée. Les Consuls sont partagés sur le parti qu'il y avoit à prendre de suivre Annibal, ou de le laisser encore une fois se consumer, dans ses retranchements. Le sentiment de Varro l'emporte. Nouvelle consternation sur l'emplacement du camp. Discours d'Annibal à ses troupes. Il range son armée en bataille, & vient présenter le défi aux

Romains. Æmilius, qui étoit de jour, sçachant que la disette des vivres commençoit à se faire sentir encore une fois, dans le camp Ennemi, refuse le combat. Le lendemain, Terentius à qui il appartenoit de Commander, fait arborer le signal du combat, malgré les sages oppositions de son Collégue. Disposition des deux armées. On en vient aux mains. Æmilius est blessé. La Cavalerie Romaine commence à plier. L'Infanterie Consulaire se laisse emporter trop loin par son courage. Elle est enveloppée. Æmilius vole à son secours, & tout blessé qu'il étoit, il fait des prodiges de valeur, pour dégager son Infanterie. La Cavalerie animée par la présence d'Æmilius, retourne à la charge. Artifice d'Annibal. Déroute de l'armée Romaine. Æmilius refuse de fuir avec les autres. Mort de ce grand homme. Il se fait un horrible carnage des Romains. Il en demeure quarante-cinq mille étendus sur le champ de bataille. Le débris de cette grande armée, se rend à Canusium, sous la conduite de Sempronius Tuditanus. Annibal par un excês de prudence, néglige de se rendre maître de Rome. Il fait donner l'assaut aux deux camps, qui se rendent sans aucune résistance. Térentius instruit de la retraite de ses troupes à Canusium, prend le parti de s'y rendre, avec les quatre mille hommes, qui s'étoient rassemblés auprês de lui, depuis la bataille. La nouvelle de ce cruel échec arrive à Rome, & y jette la consternation. Le Sénat assemblé par les Préteurs, délibére sur les remédes que l'on devoit apporter à un si grand mal. Comme les sentiments étoient partagés, on s'adresse à Fabius, dont la conduite étoit parfaitement justifiée par la défaite de Terentius. Il arrive un Courier de la part de ce Consul, avec une Lettre au Sénat pour l'informer de tout le détail de la fatale journée de Cannes. L'affliction fut si générale

dans toute la Ville, qu'il fallut exempter les Dames de célébrer la Fête de Cérés, & que le Sénat, pour ne pas supprimer long-tems les autres cérémonies de Religion, fut obligé de borner le deüil à trente jours. Sur ces entrefaites arrive de Sicile une Corvette, avec un exprês de la part du Préteur Otacilius, pour annoncer au Sénat, qu'une Escadre Carthaginoise ravageoit la côte de Syracuse, & que le Roy Hiéron demandoit du secours. Marcellus, qui n'attendoit à Ostie que l'occasion favorable de faire voile vers la Sicile, reçoit ordre du Sénat d'aller prendre à Canusium la conduite des troupes, dont on ôtoit le Commandement à Térentius Varro. Le nouveau Général commence par pourvoir aux besoins de Rome, & de la campagne. Rome porte la superstition à l'excês. Deux Vestales sont trouvées coupables, & jugées selon la rigueur des loix. On consulte les Livres de la Sybille, & l'on députe à Delphes, pour apprendre de l'Oracle quelle fin auroient les maux publics. Rome porte l'inhumanité jusqu'à renouveller les Sacrifices de victimes humaines, ausquels elle avoit eu déja recours autrefois, pour appaiser les Dieux. Térentius Varro est rappellé, & malgré sa mauvaise conduite, qui avoit été la source de tous les malheurs, il est reçû à Rome avec honneur. Le Sénat de sa propre autorité, nomme Pro-Dictateur M. Junius, & celui-ci prend pour son Colonel Général de la Cavalerie Tib. Sempronius Gracchus. Le Dictateur s'occupe uniquement, à mettre sur pié une armée capable de résister à l'ennemi. On engage jusqu'aux Esclaves, à prendre parti dans les armées, sous l'espérance de recouvrer leur liberté. On élit à la Requête du Tribun Minucius, trois hommes d'une sagesse & d'une intégrité reconnuë, pour la garde du trésor public. Tous les particuliers y apportent avec zéle, & avec confiance tout

l'or qu'ils avoient en leur logis. Annibal permet aux prisonniers Romains, d'envoyer dix Députés d'entre eux à Rome, pour négocier leur rachat. Il profite de cette occasion, pour faire porter à la République des propositions de paix. Le Dictateur fait donner ordre de sa part à Carthalon, Envoyé d'Annibal, de sortir avant la nuit des terres de la République. Le Sénat s'assemble hors des murs, pour donner Audience aux Députés des prisonniers Romains. Les Sénateurs sont partagés de sentiment sur l'affaire proposée. Avis de Torquatus. Le Sénat par plus d'une raison prononce contre les prisonniers. Cet Arrêt consterne toute la Ville. Le Général Carthaginois exerce sur les Prisonniers Romains, les cruautés les plus inoüies. Une foule de Peuples étonnés de la derniére victoire des Carthaginois, se déclare pour eux. Annibal fait marcher ses troupes dans le Païs des Hirpiniens, & se rend maître de Compsa, par la trahison d'un jeune Compsan, nommé Trébius. Il laisse Magon son frére, avec une partie de son armée dans l'Hirpinie, pour solliciter à la reddition, ou enlever de force toutes les Villes de la contrée. Pour lui, il prend le chemin de Naples, dans le dessein de surprendre cette Place. Mais désesperant de réüssir, il tourne vers Capouë. Situation de cette Ville. Mœurs des Capoüans. Leur Gouvernement. Distinction honorable accordée aux Capoüans par la République. Insigne trahison de Pacuvius Préteur de Capouë. Il détermine les Capoüans à traiter avec Annibal. Quelles furent les conditions du Traité. Annibal fait son entrée dans Capouë, aux acclamations de tout le Peuple. Magius donne des preuves éclatantes de sa fidélité pour les Romains. Le Général Carthaginois sollicite sa condamnation. Conjuration de Pérola contre Annibal. Son pére Pacuvius vient à bout de le dissuader de l'assassinat qu'il avoit projetté. Ma-

gius est livré par le Sénat Capoüan à Annibal, qui le fait monter sur un Vaisseau pour Carthage. La tempête pousse le Navire au Port de Cyréne, Ville dépendante des Rois d'Egypte. Il y recouvre la liberté. Magon se rend à Carthage par ordre de son frére, pour rendre compte au Sénat de ses succês, & lui procurer de nouveaux secours. Le Sénat Carthaginois applaudit à sa demande, & malgré les avis contraires de la faction de Hannon, on conclut à lui envoyer un nouveau renfort pour continuer la guerre. Quelle étoit la situation des affaires des Carthaginois en Espagne? Les Carpetans se soulevent contre Asdrubal. Quelle en fut l'occasion? Asdrubal marche droit aux Rebelles. Les Espagnols ayant tenté inutilement d'engager l'action, se rabattent sur la Ville d'Aséna. Elle est prise d'emblée. Asdrubal surprend les rebelles en désordre, & en fait un horrible carnage. Asdrubal reçoit ordre du Sénat de passer en Italie. Himilcon débarque en Espagne, avec une bonne armée, pour conserver les conquêtes de sa République. Les deux Scipions pour traverser le dessein d'Asdrubal, forment le siége d'Ibéra. Asdrubal pour faire diversion, vient assiéger une Place voisine, qui s'étoit donnée depuis peu aux Romains. Les Carthaginois & les Romains, comme de concert, prennent la résolution de donner bataille. La victoire se déclare pour les Romains. Asdrubal se trouve obligé par là de différer son voyage. Tandis qu'Annibal se livre tout entier au plaisir dans Capouë, le Dictateur Junius donne tous les ordres nécessaires pour la campagne prochaine. Annibal tourne ses armes vers Nole. La division s'empare des Habitans de cette Ville. Marcellus se rend à Nole, pour raffermir toute la contrée par sa présence. Annibal aïant échoüé devant Nole, vient tomber sur Nucérie, que la disette des vivres oblige de se rendre

à composition. Marcellus dissipe avec adresse une conjuration, qui commençoit à se former dans Nole. Annibal paroît devant cette Place, pour être à portée de profiter d'une intelligence qu'il entretenoit. Marcellus bien informé de tout le mystére, se détermine à lui livrer bataille. On en vient aux mains. Les Carthaginois sont obligés de battre en retraite. Marcellus revenu Triomphant dans Nole, y fait mettre à mort tous ceux qui étoient d'intelligence avec Annibal. Les Acerrans abandonnent leur Ville aux Carthaginois. Annibal investit Casilinum. Il est contraint de changer le siége en blocus. Annibal rentre à Capouë, où il se plonge dans de nouveaux plaisirs. Son exemple devient contagieux à ses Soldats. Casilinum est réduit à la derniére extrêmité. Annibal effrayé de la constance invincible des assiégés, consent enfin à les recevoir à composition. Préneste érige une statuë à Manicius Chef des défenseurs de Casilinum. Rome assigne une double paye à cette généreuse Garnison, & lui offre le droit de Bourgeoisie. Les Habitants de Pétélie signalent aussi leur attachement pour la République. Prise de Pétélie. Le Pro-Préteur Otacilius, & le Préteur Furi s, font inutilement solliciter du secours à Rome. Le Sénat oblige Terentius Vario, à nommer un Dictateur, dont la fonction se termineroit à remplir les Places vacantes des Sénateurs M. Fabius Buteo est élevé à la Dictature. Il s'acquitte de sa Commission avec toute la sagesse & l'intégrité possible; & se démet sur le champ de la Dictature. Le Dictateur Junius, son Colonel & Marcellus sont rappellés à Rome, pour informer le Sénat de l'état des affaires du dehors. Election des Consuls, & des autres Magistrats de la République. L. Posthumius Albinus désigné Consul, se laisse attirer dans le piége, que lui avoient tendu les Gaulois, & y périt avec toute

son armée. Cette nouvelle accable Rome d'une nouvelle tristesse. Sempronius entre en exercice du Consulat. Intrigue secrete de Sempronius, pour différer de se donner un Collégue, ou pour éviter du moins, de s'en donner un, du mérite de Marcellus. Marcellus est cependant élû; mais son élection est déclarée nulle par les Augurs, & par générosité, il refuse les faisceaux qu'il auroit pû disputer. On lui substituë le fameux Fabius Maximus. Consence, Crotone, & Locres se rendent aux Carthaginois. Départements de différentes armées Romaines. Descente des Macédoniens en Italie. L'Ambassadeur envoyé par Philippe à Annibal, & surpris par les coureurs de Lævinus, qui commandoit en Apulie, feint d'avoir été envoyé par son Maître, vers la République Romaine. L'Ambassadeur échappe à l'escorte, qui le conduisoit à Rome; & se rend au camp d'Annibal, où il signe au nom de son Maître un Traité de Confédération, avec le Carthaginois. Articles du Traité. Le Grec accompagné des Ambassadeurs d'Annibal, retourne à sa flotte, & reprend la route de Macédoine. Quelques Frégates Romaines détachées par Fulvius Flaccus, viennent fondre sur le Vaisseau qui le portoit, & le forcent à se rendre. Xénophanés conduit au bord du Général de la flotte, s'efforce d'esquiver le péril par un nouveau mensonge. L'artifice est découvert. Fulvius Flaccus le fait arrêter, & conduire à Rome avec les trois Ambassadeurs Carthaginois. Les Campanois Rebelles forment une entreprise sur la Ville de Cumes, qui étoit demeurée attachée aux Romains. Artifice des Révoltés, pour surprendre les Cumans. La Ville de Cumes députe vers Sempronius, pour lui donner avis du projet qu'on avoit formé contre elle. Sempronius se rend à Cumes, sans que l'Ennemi s'en apperçût, & dispose habilement toutes choses, pour surprendre

surprendre les traîtres. Le Général Romain profite du silence de la nuit, pour venir tomber sur le camp Ennemi, & en fait un horrible carnage. Sempronius, après cette expédition, rentre dans Cumes, crainte d'exposer ses troupes, peu aguerries, aux risques d'une bataille. Annibal, informé par quelques fugitifs du massacre de Hama, accourt en diligence, dans l'espérance de surprendre les Romains en désordre. Son espérance étant trompée, il retourne sur ses pas, & revient à Tisate. Enfin, pressé par les sollicitations des Capoüans, il reparoît devant Cumes pour en former le siége. De nouveaux présages fournissent à Fabius de nouveaux prétextes, pour autoriser son inaction. Annibal est contraint de lever le siége. La victoire commence à se ranger du côté des Romains. Hannon est battu proche de Grumente en Lucanie. Le Préteur Lævinus reprend trois Villes, qui s'étoient livrées aux Carthaginois. La Frégate, qui conduisoit à Rome l'Ambaßadeur de Macédoine, entre dans le Port de Cumes. Le Consul envoye les Lettres interceptées au Sénat, & fait repartir l'Escadre pour Rome. Les Ambassadeurs sont enfermés dans une étroite prison, & la guerre resoluë contre Philippe Roy de Macédoine. Lævinus Sempronius s'embarque avec P. Valérius Flaccus, pour cette nouvelle expédition. Fabius ayant appris à redouter un peu moins Annibal, passe le Vulturne, pour aller joindre son Collégue à Cumes, & agir de concert avec lui. Les Consuls après avoir délibéré sur les opérations de cette campagne, jugent à propos de s'appliquer à reprendre les Villes, qui s'étoient séparées de Rome. Marcellus par ordre des Consuls, se rend à Nole, où il ne demeura pas long-tems oisif. Il porte le ravage & la désolation sur les terres des Hirpiniens, & des Samnites. Les Samnites envoyent des Députés à Annibal, pour lui demander du secours. Le Général

Carthaginois picqué des reproches des Samnites, prend le parti de venir attaquer Marcellus dans son poste. Il forme le siége de Nole, aprês avoir inutilement employé la négociation, avec les Habitants de cette Ville, pour les détacher de l'Alliance des Romains. La place est battuë de tous côtés. Marcellus saisit le moment favorable, de faire une sortie, qui lui réüssit. Le Général Romain, devenu plus hardi par le premier succès, sans négliger cependant aucune des précautions, que la sagesse inspire, vient présenter bataille à l Ennemi. Déroute des Carthaginois. La victoire se déclare pour les Romains. Marcellus accomplit le vœu qu'il avoit fait au Dieu Vulcain, de lui consacrer les dépoüilles de l'Ennemi. Un corps considérable de Cavalerie, attiré par la réputation de Marcellus, abandonne le camp des Carthaginois, & vient offrir ses services au vainqueur. Annibal picqué de la désertion de ces braves, abandonne Nole, s'éloigne de Capouë, & vient camper en Apulie, proche d'Arpi. Fabius s'approche de Capouë, & ravage toutes leurs campagnes. Les Capoüans sortent de leurs murs, & forment un camp aux portes de leur Ville, pour arrêter les courses de Fabius. Le Consul n'ayant pû attirer l'Ennemi au combat, se retire à Suessula, pour laisser aux Capoüans le loisir d'ensemencer leurs terres, bien résolu de venir les fourager, dês que le grain seroit en herbe. Mauvais procédé du Consul, à l'égard de Marcellus. Il lui ordonne de congédier ses troupes, & de ne laisser dans Nole qu'une Garnison suffisante, pour la défendre. Marcellus passe tranquillement l'Hyver à Nole, & dédaigne de se montrer aux Comices, ne voulant devoir son élevation, qu'à sa vertu & à ses services.

HISTOIRE



HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE VINGT-CINQUIEME.



ECRIRE l'Histoire de Rome, c'est enchaîner des guerres les unes aux autres, sans présenter presque d'autre objet, que des batailles. Cependant ces événements si uniformes, pour la matiére, sont tellement diversifiés, par les circonstances, qu'on ne se lasse point de les lire, dans les ouvrages de l'Antiquité. On y admire les démarches d'une République belliqueuse, qui avance d'un pas réglé, toujours avec constance, & qui ne voltige point d'un dessein à

De Rome l'an 514.
Consuls, C. MAMILIUS TURINUS, & Q. VALERIUS FALTO.

De Rome l'an 514. Consuls, C. MAMILIUS TURINUS, & Q. VALERIUS FALTO.

l'autre, sans le suivre, & sans l'exécuter. On aime à la voir croître peu à peu, par des entreprises sensées, & souvent colorées des prétextes de l'équité. Enfin on est surpris de ses progrès jusqu'au comble de la grandeur, après mille traverses, qui ne l'ont point rebutée. Un Peuple libre, & maître de ses délibérations, qui préfére, sans discontinuation, le péril des armes, à une douce tranquillité; c'est un prodige, qui jusqu'ici nous a frappés, & qui va continuer de nous surprendre.

La Paix, à la vérité, regnoit alors à Rome, & le tems étoit venu, ce semble, de fermer le Temple de Janus. Mais des soupçons de guerre, de la part des Gaulois, & des Liguriens, tenoient toûjours en haleine les deux nouveaux Consuls, C. Mamilius Turinus, & Q. Valérius Falto. Cette cérémonie toute pacifique, n'étoit réservée que pour les temps d'une parfaite tranquillité. Le moment n'en étoit pas encore arrivé. Il est vrai que les Carthaginois étoient occupés, chés eux, en des guerres difficiles, contre les Mercénaires de diverses Nations, qu'ils avoient employés dans leur premiére guerre, contre Rome. Cependant Carthage n'en étoit pas moins fiere, & elle affectoit de vanger hautement les moindres atteintes, que les Romains donnoient à la paix. Quelques Marchands, du ressort de la République Romaine, s'étoient avisés de porter des vivres, & des armes aux Rebelles. Les Carthaginois en furent choqués, saisirent les Marchands, en emprisonnérent cinq cents, & en précipitérent bon nombre dans les flots. Rome songea dês-lors à reprendre les Armes; mais Carthage l'appaisa par une Ambassade. Elle lui rendit ceux

Polybius l. 1. & Zonaras l. 8.

De Rome l'an 514.
Consuls,
C. MAMILIUS TURINUS, &
Q. VALERIUS FALTO.

des prisonniers, qu'elle retenoit encore. Les Romains furent si contents de cette déférence, qu'à leur tour, ils restituérent aux Carthaginois tout ce qui restoit de leurs prisonniers, en Italie. Il y eut plus. La Ville d'Utique qui s'étoit déclarée pour les Rebelles, voulut se donner aux Romains, & les Mercénaires qui s'étoient emparés de la Sardaigne, les appellérent, pour en reprendre possession. Rome fut fidelle à ses Traités. Elle entretint la paix avec Carthage, défendit à ses Sujets de commercer en Afrique avec d'autres, qu'avec les Carthaginois, & leur envoya tous leurs besoins. L'ambition de Rome, n'eut que quelques instants de tréve. Nous la verrons bien-tôt se réveiller dans les cœurs.

Environ ce tems-là, [a] Ennius vint au monde. Ce fut une des principales lumiéres de la République, par la beauté & l'élevation de son génie. Poëte tout à la fois, & Historien, il donna à ses poësies, toute la vérité de l'Histoire, & à l'Histoire, tous les agréments de la Poësie. Comme il fut le pere du Vers Héxametre, dans la Langue Latine, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas conduit à la derniére perfection, l'art qu'il avoit inventé. Du reste, ce fut un esprit élevé, & dans les morceaux qui nous en restent, on trouve de la vivacité, dans les images qu'il présente; & quelquefois une pureté de langage, dignes des siécles postérieurs. Sa langue maternelle fut la Grecque, puisqu'il étoit né à Rudes, ancienne Ville de la Cala-

[a] Cette époque de la naissance d'Ennius, s'accorde avec le témoignage de Cicéron. Il dit, que ce Poëte vint au monde, une année après que Livius Andronicus eût commencé de réformer le Théatre Latin. Selon Aule-Gelle, il avoit écrit en Vers, dix huit Livres de l'Histoire Romaine.

De Rome l'an 514.
Consuls, C. MAMILIUS TURINUS, & Q. VALERIUS FALTO.
D. Hieronymus in Chron. Eusebii.

bre, près de Tarente. Ainsi formé sur les modéles de la Gréce, il vint apprendre aux Romains, que leur Langue étoit susceptible des mêmes tours, & des mêmes nombres, que la Langue Grecque. La gravité Romaine n'auroit pas été touchée, de son tems, des fictions de la Fable. Il se contenta donc de mettre en Vers les événements historiques, dont il fut le Témoin. La vie de Scipion l'Africain fut son chef-d'œuvre. Il l'écrivit[a] en Vers Coraïques. Aussi cet ouvrage lui merita-t'il l'affection de la Maison Cornélia, qui lui témoigna de la considération, jusqu'après sa mort. Ses cendres furent mêlées, dans le même tombeau, avec celles de Scipion l'Africain, & sa statuë de marbre, y fut posée, proche de celles, que le Vainqueur d'Annibal se fit ériger. Si Ennius fut honoré à sa mort, sa fortune fut médiocre de son vivant. Logé hors de Rome, sur le Mont Aventin, il y vécut frugallement, sans autre domestique qu'une seule Esclave. On peut dire, qu'il effaça le Poëte Névius.[b] Celui-ci brilloit encore au même tems, & après avoir fait quelques campagnes dans la premiére guerre Punique, ils s'exerçoit, tout ensemble, à la poësie & à l'histoire, selon le goût de son tems.

Ovidius 3. de arte & Val. Max. l. 8. c. 15.

D. Hieron. Ibid.

De Rome l'an 515.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & P. VALERIUS FALTO.

Tandis que Rome joüissoit des douceurs de la paix, sous les Consuls Tib. Sempronius Gracchus, &[c] P.

[a] C'est ainsi qu'on appelloit ces sortes de Vers. Ils étoient composés, ou de quatre pieds, ou de trois pieds & demi, d'une longue, & d'une breve chacun. Ces pieds sont connus sous le nom de Chorées, parce que cette mésure avoit souvent lieu dans certaines danses, & dans les Chœurs, qui accompagnoient les anciennes piéces Dramatiques.

[b] Névius se fit connoître à Rome, non seulement par ses comédies, mais aussi par l'Histoire de la premiére guerre Punique, qu'il composa en Vers, au rapport d'Aule Gelle, & de Cicéron.

[c] Cassiodore & Marianus, ont déplacé P. Valérius Falto, pour lui substituer un Publius Cornelius.

Valérius Falto, Carthage respiroit de son côté. Hamilcar, par sa valeur & par sa conduite, venoit de finir la guerre contre les Mercénaires. Elle s'étoit faite avec toute la rage, dont des hommes révoltés, & mécontents, sont capables. Aussi finit-elle par la cruelle mort de tous les Chefs de la révolte. Tout le tems qu'elle dura, Carthage affecta de la déférence pour Rome; mais les soumissions où elle s'assujettit, par nécessité, ne furent que des soumissions forcées. Toûjours dans les cœurs, restoit un fond de haine des deux parts; mais celle des Carthaginois étoit plus vive. Elle étoit causée par la jalousie d'une odieuse supériorité. Hamilcar, sur tout, qui dans sa Patrie avoit tellement pris l'ascendant, qu'il en étoit comme le souverain, ne pouvoit pardonner aux Romains leur ambition, leur fierté, & leurs conquêtes en Sicile. Toutes ses vûës n'allérent plus, qu'à humilier une République, dont les intérêts étoient si différents des intérêts de la sienne. Il est vrai, que dans l'épuisement présent, où se trouvoit Carthage, elle n'étoit pas en état de recommencer la guerre avec Rome. Ce politique, d'un génie étendu, crut qu'il falloit prendre de loin des mesures, pour écraser les Romains, s'il étoit possible, ou du moins, pour les mettre de niveau avec ses Carthaginois. Pour cela, il forma deux projets dignes de son grand cœur. Le premier, d'étendre assés loin les limites de sa Patrie, pour pouvoir trouver dans les Régions conquises, des forces toûjours prêtes, à être opposées, à cette multitude de combattants, que l'Italie produisoit aux Romains. Le second, de former, dans le jeune Annibal son fils, un Héritier de sa haine, de sa valeur, de son ex-

De Rome l'an 515.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & P. VALERIUS FALTO.
Polyb. l. 1. & 2.

Polyb. l. 3.

De Rome l'an 515. Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & P. VALERIUS FALTO.

périence, & de ses desseins.

Dès qu'Hamilcar fut débarassé de la guerre intestine, qui venoit presque de réduire Carthage aux abois, il ne s'occupa plus que de ses deux projets. Pour accroître l'Empire Carthaginois, il résolut de passer en Espagne, d'y reprendre l'ancienne domination, que Carthage y avoit euë autrefois, & qu'elle avoit presque perduë, depuis les Guerres de Sicile. Avant que de passer [a] le détroit marqué par les Colonnes d'Hercule, il prit son temps, pour inspirer son esprit à son fils, âgé pour lors de neuf ans. Dans cette premiére fleur de jeunesse, il crut qu'Annibal auroit la raison assés développée, & le cœur assés docile, pour profiter de ses instructions.

Le Général saisit donc l'instant d'un Sacrifice, qu'il alloit faire à Jupiter, avant que de s'embarquer. Lorsque tout l'appareil en fut dressé, & que la victime fut sous le coûteau, Hamilcar prit son fils par la main, le fit approcher de l'Autel; & lui demanda, s'il vouloit le suivre dans son expédition d'Espagne. Le courage du jeune enfant, étoit supérieur à son âge. Non seulement, il consentit à faire sa premiére campagne, sous son Pere; mais il le pria par les Dieux, dont il respectoit la présence, qu'il voulût bien le former, par ses éxemples, à la Victoire, & lui aprendre l'art de conquérir. *Je vous instruirai mon fils*, lui dit Hamilcar, *avec tout le soin d'un Pere, qui vous aime, si vous voulés vous engager, par serment, à la face des Autels, que vous serés l'ennemi éternel des Romains.* Annibal suivit, avec joye, l'impulsion paternelle. L'ap-

[a] C'est ce Détroit, qu'on appelle aujourd'hui le Détroit de Gibraltar. Nous en avons parlé ci-dessus.

pareil, & la sainteté du serment firent des traces profondes dans l'esprit du jeune enfant. Elles ne s'effacérent jamais, & sa haine pour Rome commença dêslors, pour ne finir qu'avec ses jours. Par là, Hamilcar fit une déclaration publique, du motif qui l'attiroit en Espagne. Il ne prétendoit s'y établir, que pour retomber sur les Romains. Nous l'y laisserons faire des conquêtes, & former son fils à l'héroïsme, tandis que nous retournerons aux affaires de Rome.

De Rome l'an 515.
Consuls.
TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & P. VALERIUS FALTO.

Ceux des Gaulois d'Italie, qui conservoient l'ancien nom de [a] Boïens, nom qu'ils portoient en de-là des Alpes, avoient été assujettis par les Romains, avant la premiére guerre Punique. Tant que Rome fut occupée contre Carthage, ils étoient demeurés paisibles. Je ne sçai quelle légéreté, ou quel mécontentement leur fit secoüer le joug de la République, qu'ils avoient si long-tems supporté. Ils se joignirent aux Falisques d'Etrurie. De leur côté, les Liguriens, qui n'avoient point encore été entamés par les Armées Romaines, faisoient des mouvements, qui sembloient menacer Rome d'une guerre prochaine. Ce fut entre ces deux ennemis, que les Consuls de l'année se partagérent. Valérius Falto mena une Armée Consulaire, contre les premiers, & Tib. Sempronius entra dans le Païs des seconds. Valérius n'eût pas un succès complet dans la Guerre qu'il fit aux Gaulois. C'étoit assés l'ordinaire de ces Peuples, de gagner les premiéres batailles, qu'ils livroient aux Romains. Il étoit difficile de tenir contre leur premier feu. Avec le temps,

Orosius l. 4. c. 11. & Tit. Livius in Epit. 20.

Zonaras l. 8.

[a] Nous avons fait connoître, dans le quatriême Volume de cette Histoire, l'origine des Boïens, leur passage, & leur établissement en Italie. Voyés le Livre 13. page 8. note a, pag. 20. & 21.

De Rome l'an 515.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & P. VALERIUS FALTO.

leur ardeur se rallentissoit, tandis que la constance Romaine croissoit, par les pertes. Valérius éprouva donc ce que l'impétuosité Gauloise étoit capable d'éxécuter, dans les combats. Il fut vaincu, & perdit trois mille cinq cents hommes, dans la premiére action.

Rome fut allarmée du déchet de l'Armée Consulaire. En hâte, elle fit de nouvelles troupes, & se pressa de les envoyer à Valérius. Il n'est pas hors de vrai-semblance, que M. Génucius Cipus, qui pour lors occupoit une des deux charges de Préteur à Rome, fut chargé de conduire au Consul le secours de la République. On prétend, qu'à peine il étoit hors des portes de la Ville, que deux cornes lui sortirent du front. Le prodige l'étonna, & après avoir appaisé les Dieux, par un Sacrifice, il consulta un Devin d'Etrurie, pour apprendre de quel malheur il étoit menacé. L'Etrurien lui annonça, dit-on, que cette augmentation de forces, & de défense, étoit un pronostic de la Royauté, & dês lors il le salua comme Roy. On sçait dans quelle aversion de l'Etat Monarchique, les Romains étoient élevés. Cipus eut horreur de sa destinée, & fit tout, pour en détourner l'accomplissement. Dês ce moment même, il s'interdit, pour toûjours, l'entrée de la Ville, & pria le Sénat de s'assembler hors des murs. Cipus pressa les Peres Conscripts, de porter, contre lui, un Arrêt de bannissement perpétuel. Le Sénat admira sa fidélité pour sa Patrie, & il admit sa requête. Selon ces souhaits, le Sénat prononça l'Arrêt de son éxil; mais pour le récompenser de sa vertu, on fit deux choses en sa faveur. 1°. La République lui accorda autant de

Fasti Capit.

Val. Max. l. 5. c. 6. & Ovid. Metam. l. 15.

de terrain, qu'il en pourroit enclore, en un jour, dans un cercle, qu'il traceroit lui-même avec une charruë attellée de deux bœufs, 2°. on fondit, de bronze, un bas relief, qui représentoit sa tête chargée de deux cornes, & on l'appliqua sur la porte de la Ville, par où Cipus étoit sorti. Ce monument fit qu'on l'appella *la [a] Porte d'Airain*. Il ne manque à ce récit, que de la vrai-semblance, & que des autorités suffisantes, pour le rendre certain. Les Auteurs Profanes ont regardé, eux-mêmes, ce prodige, comme une Fable. Cependant le monument de bronze, qui resta sur la porte, marque du moins, que Rome eut quelque fondement de l'y faire attacher. S'il est permis de conjecturer sur un événement si bizarre, je croi qu'on a voulu répésenter le Préteur Cipus, comme un nouvel Actéon, qui fut frustré de ses desirs. Il espéroit de combattre, & d'avoir part à la Victoire. A son arrivée, il trouva la bataille donnée. De-là, peut-être, ces cornes Allégoriques, qu'on lui mit à la tête.

De Rome l'an 515. Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & P. VALERIUS FALTO.

Plinius l. 11. c. 37.

En effet, le Consul Valérius n'eût pas plûtôt appris, qu'il étoit parti de Rome un renfort, sous la conduite d'un Préteur, qu'il regarda comme un affront personnel, les inquiétudes de la République. Il crut se suffire à lui-même, malgré l'échec qu'il avoit reçû. Il se hâta donc, ou de vaincre, ou de périr, avant que le secours fût arrivé. Dans ces moments d'une fausse gloire, le courage se ranime. Valérius donna

Zonaras l. 8.

a On ne sçait pas bien au juste, la situation de cette Porte d'Airain, que Varron & Festus ont appellée *Randuscula*, & *Randuscul'ana*, *Porta*, de l'ancien terme Latin *Randus*. Ce mot étoit employé dans la vieille Latinité, pour signifier du cuivre. Tout ce que Varron nous a appris sur cela, c'est que la porte d'Airain suivoit la Porte *Navia*. En ce sens, elle pourroit bien être la même, que la Porte Esquiline.

De Rome l'an 515. Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & P. VALERIUS FALTO.

sur l'ennemi, avec tant de furie, qu'il lui tua quatorze mille hommes, & qu'il fit deux mille prisonniers de guerre. Victoire considérable, qui eût mérité à Valérius les honneurs du triomphe, s'il n'étoit pas entré dans sa conduite un peu de désobéïssance, & beaucoup de témérité. Le Ciel le favorisa, il est vrai; mais par sa précipitation, il avoit exposé l'Armée Romaine à une seconde défaite, & il paroissoit avoir plus déféré à son sentiment, qu'aux souhaits du Peuple, & du Sénat Romain. Telle étoit la conduite de la République, à l'égard de ses Généraux. Elle en éxigeoit une soumission aveugle.

Polyb. l. 1.

Sempronius, à qui le sort avoit assigné la Ligurie, y eut un bonheur sans mélange d'infortune. Il y gagna une bataille; mais qui ne fut point décisive. Bientôt un nouvel objet, l'attira hors de l'Italie. La Sardaigne parut aux Romains une conquête, qui n'étoit pas à négliger. Autrefois, ils s'en étoient rendus maîtres; mais durant l'inaction de leurs Consuls; & la courte prospérité de Carthage, elle étoit retournée à ses anciens possesseurs. Depuis, les Mercénaires revoltés, s'en étoient emparés, & l'avoient offerte aux Romains, sans doute pour les engager à prendre leur parti. Rome alors se faisoit un point d'honneur de ne point envahir les terres d'une République, trop vivement attaquée, pour pouvoir se défendre. Elle rejetta les offres des Rebelles. Ce ne fut qu'un moment d'équité, dont l'ambition sçut bien-tôt triompher. Les Rebelles furent défaits, leurs Chefs périrent, & les restes de leur déroute se réfugiérent en Sardaigne. Ces malheureux alloient encore en être chassés, par les Carthaginois. Leur derniére ressource fut d'envoyer à

Rome supplier à la République, de les recevoir sous sa protection. Ils firent concevoir au Sénat, de quelle importance il étoit pour Rome, d'occuper une Isle, qui raprochoit d'anciens ennemis de ses ports. Rome pour lors, ne fut attentive qu'à ses intérêts. Elle rappella son ancien droit de conquête, & comme nul article de la paix n'assignoit la Sardaigne aux Carthaginois, le Sénat crut, que sans y donner atteinte, la République pourroit enlever cette belle Isle à ses ravisseurs, & en reprendre le Domaine. La force tint ici lieu de justice aux Romains. L'histoire ne doit point les flatter. Comme la Patrie étoit leur Idole, si l'amour, qu'ils avoient pour elle, les rendoit souvent vertueux, aussi éxigeoit-il quelquefois d'eux, des Sacrifices de leur vertu. Rome donc, sur de frivoles prétextes, fit partir Sempronius sur la Flotte, pour se remettre en possession de la Sardaigne.

De Rome l'an 515.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & P. VALERIUS FALTO.

Le Consul, à son arrivée, dénonça la guerre aux Carthaginois, s'ils poursuivoient leur entreprise, contre des Milices Etrangéres, qui s'étoient mises à l'abri sur les terres de Rome. *C'est moins contre des Rebelles*, disoit Sempronius, *que contre la République Romaine, que vous avés pris les armes. Vous ne visés qu'à nous dépoüiller, sous prétexte de persécuter des malheureux.* Une déclaration si précise, faite par un Consul, à la tête d'une Armée, jetta la terreur dans Carthage. On y craignit la Flotte Romaine, & ses Troupes de débarquement. Rien n'étoit prêt en Afrique, pour recevoir les Romains, & à peine respiroit-on, depuis la défaite des Mercénaires. Il falloit donc en passer par tout ce que le Consul éxigea. Il força les Carthaginois, de renoncer, pour toujours, à la Sardaigne. Ce

Zonaras l. 8. & Polybius l. 1.

B ij

De Rome l'an 515.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & P. VALERIUS FALTO
Cornel. Nepos in Vitâ Hamilc. & Polyb. l. 3.

ne fut point assés. Sempronius leur fit payer les frais de son armement, & les contraignit à lui compter [a] douze cents Talents d'argent. [b] Cruelle vexation, qui demeura profondément gravée dans le cœur des Carthaginois! Si l'on en croit deux Historiens éxacts, rien ne confirma plus Hamilcar dans la haine qu'il avoit conçuë contre les Romains, & rien ne rendit Annibal plus inéxorable, dans les guerres qu'il fera bien-tôt, si cruellement, en Italie. Sempronius revint à Rome, après une expédition si utile. Dans toute autre République, il eût reçû les plus grands honneurs. Ce qu'il avoit obtenu par la terreur de ses armes, valloit au moins le gain d'une bataille. Cependant, il ne triompha pas. La politique des Romains ne mesuroit la gloire des Vainqueurs, qu'à proportion du sang qu'ils avoient fait répandre. [c]

[a] Cette somme de douze cents Talents, faisoit environ dix-huit cents mille livres de notre monnoye, selon les observations que nous avons faites dans les Volumes précédents.

[b] Zonaras ajoûte, que les Consuls accusoient les Carthaginois, d'avoir violé la foi des Traités, & la liberté du commerce, par les brigandages, qu'ils avoient éxercés sur mer, contre des Vaisseaux de charge, qui étoient sur le compte de plusieurs Marchands de Rome. Ainsi la somme de douze cents Talents fut éxigée, comme une satisfaction, & en dédommagement des pertes, que les Négociants avoient eu à souffrir de la violence des Corsaires de Carthage.

[c] Festus place sous cette année 515. le commencement de la guerre de Rome, contre les Peuples de Corse & de Sardaigne. Il cite en preuve l'autorité de Sinnius Capito. Si l'on en croit ce dernier Auteur, le Consul Tibérius Sempronius Gracchus, Collégue de Publius Valérius Falto, subjugua ces deux Isles, & la plus grande partie des Insulaires fut réduite à l'esclavage. Cette nombreuse multitude de Sardiens, & de Corses, qui furent vendus à l'encan, donna lieu à l'ancien proverbe Latin, *Sardi venales, alius alio nequior*, c'est-à-dire, *Sardien: à vendre, l'un plus méchant que l'autre*. Il est bien vrai, que ce fut un Tibérius Gracchus, qui réduisit les deux Isles sous la domination Romaine; mais il est faux que celui-ci ait été Collégue de Publius Valérius Falto. Outre que les Anciens Ecrivains s'accordent tous

La guerre contre les Gaulois, [a] & les Liguriens, se poursuivit sous les deux nouveaux Consuls L. Cornélius Lentulus, & Q. Fulvius Flaccus. Nous avons marqué le temps, où les Gaulois passérent les Alpes, & les lieux où ils s'établirent en Italie. Pour les Ligu-

De Rome l'an 516.

Consuls, L. CORNELIUS LENTULUS, & Q. FULVIUS FLACCUS.

à reculer la conquête de Corse & de Sardaigne, au de-là de l'année, que nous parcourons présentement, l'autorité de Sinnius Capito, est encore balancée par un passage exprès de l'Auteur, du Livre intitulé, la Vie des Hommes Illustres. Selon lui, ce Tibérius Gracchus, qui dompta les Sardiens & les Corses, fut le même, qui pendant l'année de sa Préture, vainquit les Gaulois. Après quoi, il soumit l'Espagne aux Romains, dans le temps de son premier Consulat. Il étoit Consul pour la seconde fois, quand il se rendit maître de la Sardaigne. Il fit passer de cette Isle, ajoûte le même Historien, une si grande quantité d'Esclaves, que la vente qui s'en fit, fonda le proverbe *Sardi venales .... Tiberius Sempronius Gracchus Prætor Galliam domuit, Consul Hispaniam, altero consulatu Sardiniam. Tantumque captivorum adduxit, ut longâ venditione res in proverbium veniret*, SARDI VENALES. Cicéron a employé la même maniére de parler, dans l'Epître vingt-quatriême du Livre septiême. Or ce Tibérius Gracchus fut le petit-fils du Consul de la presente année 515. Il eut pour Collégue dans le premier Consulat de l'an 576 Caïus Claudius Pulcher, & Marcus Juventius Thalna, dans le second de l'an 590. A l'égard du sens que l'on donnoit à cet ancien proverbe, nous joignons ici ce que rapporte Festus, au sujet de la même formule. Dans la célébration des Jeux solemnels, que l'on faisoit à Rome, à la gloire de Jupiter Capitolin, un crieur public, dit Festus, produisoit aux yeux des spectateurs, un vieillard revêtu de la prétexte, & portant au col, une boule d'or, à la maniére des anciens Roys d'Etrurie. Alors, l'Appariteur prononçoit à haute voix, *Sardiens à vendre, l'un plus méchant que l'autre*. Nous renvoyons au premier Volume, Livre 1. page 129. note *d*, pour sçavoir l'allusion figurée par ce cri, & au quatriême, page 67, pour être instruit de l'origine des Jeux Capitolins.

[a] Il en étoit des Liguriens comme des autres Peuples de l'Italie, & de la Gréce, dont les Auteurs Profanes, ont fait remonter les commencements jusqu'aux Héros de l'Antiquité fabuleuse, pour donner plus de lustre à la Nation. Sans nous arrêter à ces traditions chimériques, nous rapprocherons ce que les anciens Géographes nous ont appris de plus sensé, sur l'origine des Liguriens, & sur les Limites de la contrée qu'ils habitérent. Denys d'Halicarnasse, avouë, qu'il est incertain, si ces Peuples étoient originaires des Gaules, ou de l'Italie. Strabon, au deuxiéme Livre de sa Géographie,

De Rome l'an 516.

Consuls, L. Cornelius Lentulus, & Q. Fulvius Flaccus.

riens, originaires aussi de la Gaule, il est difficile de déterminer l'époque de leur transmigration. On en parlant des diverses Nations, qui s'étoient établies le long des Alpes, dit qu'elles étoient venuës de la Gaule Celtique, à l'exception des Liguriens. Mais au défaut de ces deux Auteurs, nous avons pour nous le témoignage du plus grand nombre. La plûpart des Grecs, de l'aveu même de Strabon, donnoient le nom de Liguriens, aux Peuples appellés Salyens. Or ceux-ci faisoient partie de ce Canton de la Gaule Transalpine, qui comprend la côte Maritime de la Provence. Ptolémée les place dans le territoire, où sont aujourd'hui les Villes d'Aix, d'Arles, & de Tarascon. Au rapport de Strabon, tout le terrain qui se trouve situé entre la Méditerranée, & la Durance, étoit habité par les Salyens. De plus, les Læves, les Tauriniens, les Allobroges, les Libices, tous Gaulois d'origine, ne faisoient qu'un même corps de Nation avec les Liguriens. Enfin, Pline, & Tite-Live, sous le nom général de Liguriens, comprennent les Læves, qui habitoient au de-là du Pô, dans le voisinage de Pavie. Or Polybe & Tite-Live nous assûrent, que les Læves étoient sortis de la Gaule Celtique, comme nous l'avons remarqué dans le quatriême Volume. Cluvier, dans son ancienne Italie trouve les traces de cette origine, dans le mot *Bodencus*. C'est ainsi, selon Pline, & Polybe, que les Peuples de la Ligurie appelloient le Pô, pour exprimer la profondeur de ce fleuve. En effet ce Géographe remarque, que le terme BODEN, est aujourd'hui employé par les Allemands, expression qui signifie chez eux, le fond d'un vase, ou d une Riviére. Or, il est manifeste, que les Nations qui occupérent le vaste Païs des Germains, étoient autant de branches des anciens Celtes, comme le même Auteur le prouve fort au long, dans sa Germanie Antique. Il observe encore, après Servius, que la Ville de Pise, fut anciennement appellée TEUTA, & que ses Habitants eurent le nom de TEUTÆ, termes, dit Cluvier, empruntés du mot THEUTH, maniére de parler, usitée parmi les Anciens Peuples Celtiques, pour désigner l'Etre suprême. Quant aux limites de l'ancienne Ligurie, elles variérent selon les temps. Scyllax, donne le nom de Ligurie à cette Contrée, qui s'étendoit depuis le Rhône, jusqu'à la Riviére d'Arne, c'est-à-dire, jusqu'aux confins de l'Etrurie. Auguste la resserra dans des bornes plus étroites. Alors elle étoit terminée à l'Orient, par le Fleuve Macra, à l'Occident par le Var, & par les Alpes Maritimes. Elle avoit au Midi la Mer de Ligurie. Le Païs des Insubriens, la joignoit au Septentrion. Mais dans les tems que nous parcourons, cette Province, occupoit cette grande étenduë de Païs, qui est comprise entre l'Arne, l'Apennin, le Païs des Ananes, le Pô, les Alpes Maritimes, & la mer Ligurienne. Les principaux Cantons de la Ligurie, étoient partagés entre ceux qu'on appelloit les Liguriens des Montagnes, *Ligures*

ne peut douter, qu'ils n'ayent été des plus anciens Habitants d'Italie, & que leur passage en de-là des Alpes précéda, de plusieurs siécles celui des autres Gaulois. Leur domination fut ample, & s'étendit au moins, depuis le Var, Fleuve qui coule dans la Gaule, jusqu'au Macra, autre Fleuve qui borne l'Etrurie. Tout ce vaste Païs étoit alors semé de ronces, & les Liguriens s'étoient fort peu occupés à le défricher. Les Campagnes couvertes de bois, rendoient leurs Régions inaccessibles, & leurs mœurs se sentoient un peu de la stérilité, & de la dureté de leur terroir. Passants leurs jours dans les forêts, ils ne vivoient guére que de chasse, & que de brigandage. Du reste, ils étoient un peu décriés du côté de la probité, & de la bonne foi. Ce fut donc contre les Gaulois & les Liguriens, que les deux Consuls marchérent ensemble. Tandis qu'ils furent unis, & que les deux Armées Consulaires demeurérent renfermées dans le même Camp, les Romains furent invincibles. L'amour de

De Rome l'an 516.
Consuls, L. CORNELIUS LENTULUS, & Q. FULVIUS FLACCUS.
Dionis. Halic. lib. 1.
Ptolemaus & Mela.
Zonaras l. 8.

Montani. Les Liguriens d'*Apua*, & les Liguriens de la côte Maritime, qu'on nomme aujourd hui la côte de Gennes. Ceux-ci étoient appellés *Ligures Capillati*, parce qu'ils portoient une longue chevelure. Pour les *Ligures Apuani*, ils furent ainsi nommés d'une de leurs principales Villes, que les anciens Géographes appellent *Apua*. Elle étoit située au pié de l'Apennin, près du Fleuve *Macra*. Le territoire de ces derniers confinoit avec celui des Etrusques, vers l'embouchûre de l'*Arno*. Présentement, la Ligurie proprement dite, c'est-à-dire, depuis le Var, jusqu'au Fleuve *Macra*, renferme, le Marquisat de Saluces, une partie du Piémont, & du Montferrat, toute la côte de Gennes, la Seigneurie de Mourgues, une partie du Comté de Nice, & celle du Duché de Milan, qui est en deçà du Pô.

Diodore de Sicile, & Strabon, parlent des premiers Peuples de la Ligurie, comme d'une Nation sauvage & féroce. Situés au milieu d un Sol, ingrat, & stérile, ils étoient accoutumés à se passer de peu, & s'endurcissoient, dès l'enfance, à un genre de vie, dure & laborieuse, pour fournir à leurs besoins.

De Rome l'an 516.

Consuls, L. Cornelius Lentulus, & Q. Fulvius Flaccus.

la gloire & du butin, les sépara, & leur désunion les affoiblit. Fulvius l'éprouva, pour son malheur. Entré dans le Païs que les Gaulois occupoient en deçà du Pô, il ne sauva qu'à peine son Camp de l'invasion des ennemis. Obligé de rester dans ses retranchements, & toûjours dans l'appréhension d'être surpris, il fit une triste, & ignominieuse campagne. En effet, l'Armée Gauloise s'étoit extrêmement fortifiée. Leur supériorité avoit augmenté leur confiance. De toutes parts, ils avoient rassemblé leurs compatriottes, & parce que c'étoit encore trop peu, pour résister aux formidables Romains, ils avoient sollicité les Gaulois d'en de-là les Alpes, à les passer, à venir au secours de leurs fréres, & à s'établir sur les ruines de Rome.

Cornélius eût plus de succès dans cette partie de la Ligurie, où il avoit pénétré. Quoi qu'en dise un Historien, il n'est pas vrai-semblable, qu'il se soit avancé au de-là du Pô. Cette gloire étoit reservée à des temps postérieurs. Les Liguriens donc les plus voisins de l'Etrurie, osérent paroître en Campagne, devant l'Armée Consulaire. Ils avoient trop peu d'intelligence, & d'éxercice dans les armes, pour tenir contre des Légions aguerries. Aussi le massacre qu'elles en firent, fut étonnant. On dit, que dans une si petite portion d'un grand état, ces Liguriens laissérent sur le Champ de Bataille, vingt-quatre mille morts, & que le Consul fit sur eux, cinq mille prisonniers. Son triomphe marque du moins, que sa Victoire avoit été sanglante. Après cette défaite, il entra pompeusement dans Rome.

Eutrop. l. 3.

Tabula Triumph.

Durant ces Guerres, qui faisoient trembler en Italie,

De Rome l'an 516.

Consuls, L. CORNEL. LENTULUS, & Q. FULVIUS FLACCUS.

lie, tout ce qui n'étoit pas encore sous la domination Romaine, on faisoit à Rome des préparatifs, pour [a] le Jeux Séculaires, qu'on devoit célébrer l'année suivante. Le Roi Hiéron, ce fidéle ami de la République, vint exprès de Sicile, pour y augmenter le nombre des spectateurs. Les Romains furent charmés, de voir, pour la premiére fois, un Roi étranger dans l'enceinte de leurs murs. Ce qui leur fit plus de plaisir encore, ce fut la prévoyance utile de ce bon Prin-

[a] Les Tables Capitolines, ont placé sous l'année de Rome, cinq cents dix-sept, la solemnité des Jeux Séculaires, qui furent représentés, pour la troisiéme fois. Un monument si authentique, forme une preuve décisive, contre le témoignage de Censorin. Ce dernier, sur la foi de Valérius d'Antium, & de Tite-Live, avoit avancé de treize ans, la représentation de ces Jeux, c'est-à-dire, qu'il les avoit fixés à l'année cinq cents quatre, sous le Consulat de Publius Claudius Pulchet, & de Lucius Junius Pullus. Sans doute, l'Auteur des Fastes Capitolins, ne s'en étoit point tenu aux écrits des deux anciens Historiens, cités par Censorin, ni aux Annales de Cassius Hemina, & de Lucius Piso. Il avoit trouvé des memoires plus sûrs dans les Archives des Quindecim-virs, destinés à la gat de des Livres Sibyllins. On sçait, par ce que nous avons dit dans les tomes précédents, avec quelle réserve & sous quelles peines, la République leur avoit confié le soin, & l'inspection de ces volumes Mystérieux. Il étoit encore du ministere de ces Prêtres, d'indiquer la célébration des Jeux Séculaires, après cent ans, ou cent dix ans révolus, sur le tappott, & de l'autorité de ces prétendus Oracles. Ils avoient soin, en même-temps, d'en conserver la mémoire, & la datte, sur des registres. Les Marbres Capitolins nous ont marqué les noms de ceux, qui présidérent à cette troisiême représentation. L'un s'appelloit Manius Æmilius, de Famille Patricienne, & l'autre, Marcus Livius Salinator, de Famille Plébéienne. On sera encore plus convaincu du peu de foi que mérite Censorin, en cette matiére, pour peu qu'on fasse réfléxion à l'inconséquence, & au peu de sens, qui se trouvent dans son texte, tel qu'il nous a été transmis. Il y fait mention de quatre Consuls, sous une même année, & confond deux Consulats dans une seule, à sçavoir ceux de l'an cinq cents quatre, & ceux de l'an cinq cents dix sept. On ne peut attribuer une bévûë si grossiéte, qu'à la négligence, ou à l'ignorance des Copistes. Aussi, dans des éditions plus récentes, les Critiques, qui se sont apperçûs de la méprise, ont tétabli l'otdte des deux années Consulaires, à la faveur de quelques additions, qui avoient échappé.

De Rome l'an 516.
Consuls, L. Cornelius Lentulus, & Q. Fulvius Flaccus.

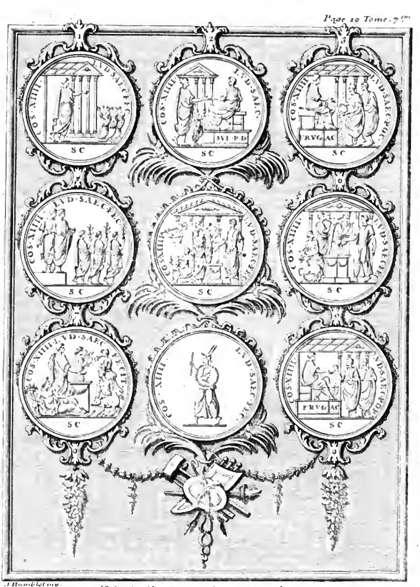
ce. Il avoit compris, que le concours à Rome feroit extrême, & que de toutes les Nations circonvoisines, on viendroit prendre part [a] à des jeux, qu'à parler en

[a] La célébration des Jeux Séculaires ne se fit pas toûjours précisément après cent années révoluës. C'est de quoi on sera convaincu dans la suite de l'Histoire. On verra même, que cet intervalle fut plus ou moins abregé, selon la volonté des Empereurs, & des Prêtres commis à la garde des Livres Sibyllins. Ce sera le sujet d'une discussion chronologique, que nous aurons lieu de faire, lorsque nous serons parvenus à l'Empire d'Auguste César. Dans la crainte de prévenir les temps, & de troubler l'ordre des faits Historiques, nous nous contenterons de peindre en racourci, les préparatifs, & la pompe, qui accompagnoit la solemnité de ces Jeux.

Quelques mois avant le terme prescrit pour la représentation des Jeux Séculaires, des Hérauts, par l'ordre des Magistrats, se partageoient dans les contrées de l'Italie, qui relevoient de la République Romaine. Ils invitoient les Peuples à se procurer le plaisir d'un spectacle qu'ils n'avoient jamais vû, & qu'ils ne verroient jamais que cette seule fois. Le temps de la moisson venu, peu de jours avant la Fête, le Consul, suivi du suprême Pontife, & des Ministres, dépositaires des Livres Sibyllins, se plaçoit sur une Tribune, devant le Capitole. Là, il haranguoit le Peuple, & lui enjoignoit de se disposer par la pureté du corps, & de l'esprit, à une cérémonie si auguste. Cette coûtume est exprimée dans une Médaille de Domitien. Elle fut frappée à l'occasion des Jeux Séculaires qu'il fit célébrer. On y voit cet Empereur dans la posture d'une personne qui harangue. Ceux qui l'écoutent paroissent à genoux, pour se conformer aux folles idées de ce Prince, qui contraignoit les Romains à le reconnoître pour un Dieu, & à lui rendre un culte religieux, comme à une Divinité.

Ce premier acte étoit suivi d'une distribution de parfums, pour se purifier. Le Consul, ou le Pontife, remettoit aux Prêtres Sibyllins, des drogues, composées de souffre, & de bitume. Ils en faisoient part à toutes les personnes de condition libre. Ils ajoûtoient à ce présent, un petit bâton de bois de Sapin, qu'on appelloit *Tæda*. On l'allumoit par le bout, & l'on jettoit sur la flamme, le parfum de souffre, & de bitume. Il s'élevoit aussi-tôt une fumée, qui passoit pour être d'une vertu merveilleuse, dans la cérémonie des Purifications. Les enfans mêmes, qui avoient l'âge de raison, étoient admis à ce partage. C'est le sujet de la seconde Médaille de Domitien. Comme il est manifeste, par l'inspection des deux vases destinés à contenir les parfums, & par les lettres de l'inscription, SVF P. D. c'est-à-dire, SVFFIMENTA POPVLO DATA, *parfums distribués au Peuple*. Tous, ensuite se rendoient aux Temples de Jupiter, d'Apollon, & de Diane, sur le Mont Aventin. Chacun y portoit les prémices des fruits de l'année. L'offrande se réduisoit à du fro-





J. Humblot inv.

Médailles des jeux Séculaires.

général, les plus vieux n'avoient point vûs, & que les plus jeunes ne révérroient jamais. Pour faire regner

De Rome l'an 516.

Consuls, L. CORNELIUS LENTULUS, & Q. FULVIUS FLACCUS.

ment, de l'orge, & des féves. Le boisseau qu'on renverse aux piés de Domitien, fait foi de cette pratique, aussi-bien que les termes de la légénde. A POPULO FRUGES ACCEPTÆ. Voyés la troisiême Médaille.

Tels étoient les préparatifs de la Fête. L'ouverture s'en faisoit par une sorte de procession, dont on a le type dans la quatriême Médaille. Les Prêtres de chaque Collége y assistoient en corps. Tous les ordres de la République s'y trouvoient, & le Peuple paroissoit dans cette marche pompeuse, revêtu de blanc, couronné de fleurs, & portant des palmes à la main. Les ruës de Rome retentissoient du chant des Hymnes, composées en l'honneur des Divinités Payennes. Les simulachres des Dieux, étoient alors exposés de toutes parts à la vénération publique, sur ces lits de parades, qu'on appelloit *Lectisternia Deorum*.

Les trois nuits suivantes se passoient, à faire des priéres, & des Sacrifices dans les Temples. Ces exercices Nocturnes, se nommoient *Pervigilium*. Durant les veilles de la nuit, on rendoit particuliérement hommage aux Dieux des Ténébres.

Le sang des Victimes couloit sur leurs Autels. On immoloit un Taureau noir à Pluton, & une Vache noire à Proserpine. Dès la premiére nuit, les Consuls suivis des Prêtres Sibyllins, se rendoient au lieu appellé Tarente, proche du Tybre, où les Jeux Séculaires avoient pris naissance. Ils érigeoient trois Autels au même endroit, & immoloient trois agneaux. Après avoir arrosé ces Autels, du sang des Animaux immolés, ils jettoient la Victime au feu, sans en réserver aucune partie. Pendant cette nuit, comme pendant les deux suivantes, tous les quartiers de Rome étoient éclairés par des feux, & par des illuminations, sans nombre. Le lendemain, pendant le jour, on sacrifioit à Jupiter, un Taureau blanc, & à Junon, une Genisse blanche, au son des instruments de musique. C'est ce que le Monétaire a voulu figurer dans la cinquiême Médaille.

Après l'immolation des Victimes, le Peuple se rendoit du Capitole, au lieu destiné pour les Jeux de Théatre, qu'on représentoit en l'honneur d'Apollon, & de Diane. Car il ne faut pas oublier ce que nous avons dit ailleurs, que les Jeux publics faisoient une partie considérable de la Religion des Romains. A ces divertissements, succédoit le spectacle des Jeux du Cirque, & des combats de Gladiateurs.

La seconde nuit, les Citoyens adressoient des vœux, & des supplications aux Parques. Dans le dessein d'appaiser ces Divinités redoutables, & arbitres, disoit-on, de la vie & de la mort, on leur offroit le sacrifice d'une Brebis, & d'une Chévre noire. Ces deux Animaux sont réprésentés sous la main du Victimaire, dans la sixiême Médaille.

Au second jour de la Fête, les femmes de condition libre, se trou-

De Rome l'an 516.

l'abondance à Rome, durant une année de plaisirs, Hiéron fit charger dans ses Etats, deux cents milles

Consuls, L. CORNELIUS LENTULUS, & Q. FULVIUS FLACCUS.

voient successivement au Capitole, & en différents Temples. Là elles invoquoient les principales Divinités, elles chantoient des Hymnes en leur honneur, elles faisoient des vœux pour la prospérité de l'Empire, & pour obtenir leur protection, en faveur du Peuple Romain. Elles reclamoient sur tout, l'assistance des Parques, de Junon, & des Lucines, pour l'heureux accouchement des femmes enceintes. Des jeux & des spectacles, semblables à ceux du jour précédent, occupoient le reste de la journée.

La troisième nuit étoit employée à célébrer le Sacrifice d'un Pourceau, qu'on immoloit à la Terre. On sçait qu'elle tenoit un des premiers rangs parmi les Divinités des Romains, & des Grecs, qui l'adoroient sous différents noms. La cérémonie de ce Sacrifice, est attestée par la septième Médaille. On y apperçoit le Tybre sous la figure d'un homme couché, & à demi nud. Il tient à la main une corne d'abondance, symbole ordinairement attribué aux Rivières, pour marquer qu'elles portent en effet l'abondance, & les richesses dans les Païs qu'elles arrosent. Le Tybre est représenté dans la Médaille, parce qu'on faisoit ce Sacrifice sur le bord de ce Fleuve, en un endroit du champ de Mars, qu'on appelloit *Terentum*. Ce lieu étoit devenu célèbre depuis la tradition fabuleuse, qui eut cours à Rome, sur le prétendu miracle arrivé près de là, lorsque les enfans de Valésius, furent délivrés tout à coup d'une maladie de langueur. On peut consulter le second & le quatrième Volume, au sujet de cet événement, qui donna naissance aux Jeux Séculaires, comme nous l'avons remarqué, dans le récit, que nous avons fait de cette avanture.

Le troisième, & le dernier jour des Jeux Séculaires, étoit occupé comme les deux autres en réjoüissances, & en spectacles de toutes les sortes. Il se terminoit enfin par une symphonie, accompagnée de chants d'allegresse. Vingt-sept jeunes garçons de maison illustre, & un égal nombre de jeunes filles, étoient disposés en six chœurs, & chantoient dans le Temple d'Apollon, des hymnes composées exprès, pour implorer la protection des Divinités Païennes, en faveur du Peuple Romain, & de tous les ordres de la République. On se persuadoit, que les vœux de l'Etat, dans la bouche de cette jeune troupe, que son innocence rendoit aimable, seroient infailliblement exaucés des Dieux. Ces jeunes enfans devoient avoir encore leurs peres & leurs meres. Circonstance qu'on observoit avec attention. La vûë d'un orphelin auroit pû faire naître des idées lugubres, qui n'eussent point convenu à la célébrité d'une Fête, destinée aux réjoüissances publiques. Les Romains attentifs à ces sortes de minuties, jusqu'à la superstition, n'eussent pas manqué d'en tirer de fâcheux pronostics, pour l'avenir.

Dans ces jours de solemnité, la

muids de froment, dont il fit présent à la République. On peut juger de-là, quelle fut la réception

De Rome l'an 516.

Consuls, L. CORNELIUS LENTULUS, & Q. FULVIUS FLACCUS.

danse mystérieuse des Saliens, attiroit les yeux des spectateurs. Nous en avons la preuve dans la huitiême Médaille, qui porte l'empreinte d'un Salien, tel que nous l'avons représenté dans le premier Volume de cette Histoire, Livre second, page 166. & suivantes. Au milieu du bouclier, est une tête de Minerve, Divinité guerriére, dont ces Prêtres avoient coûtume de célébrer les loüanges dans leurs chansons.

Les Consuls, ou l'Empereur, faisoient la clôture des Jeux Séculaires, en partageant les offrandes des Citoyens, aux officiers qui avoient été chargés du soin de maintenir le bon ordre, pendant tout le cours de la cérémonie. Ceux-ci distribuoient au Peuple une partie de ces offrandes. Elles étoient reçûës avec respect, comme un gage sacré de la protection des Dieux, & du bonheur des familles. Enfin, la datte & la pompe de ces Jeux, étoient inscrites sur le marbre, & sur les regîstres des Prêtres, dont le ministére se bornoit principalement à consulter les Livres des Sibylles.

Au reste, pour rendre cette Fête plus respectable, l'Historien Zosime, interessé à faire valoir le culte du Paganisme, suppose que la célébration des Jeux Séculaires, avoit été prescrite par un Oracle de la Sibylle. Voici le sens de cet Oracle.

„ Souviens toi, Romain, de sa „ crifier aux Dieux immortels, après „ la révolution d'un siécle, terme „ de la plus longue vie „ [Quelques-uns croyent, que les Quindecimvirs, sous l'Empire d'Auguste, au lieu de cent ans, substituérent cent dix ans.] " Le Champ qui est, „ baigné par les eaux du Tybre, se „ ra le lieu du sacrifice. Lorsque la „ nuit aura succédé à la lumiére du „ jour, dispose-toi à offrir des Ché- „ vres, & des Moutons aux Par- „ ques. Fais ensuite des Sacrifices „ convenables aux Lucines, qui pré- „ sident aux accouchements. Puis, „ immole un Porc & une Truye, „ noire à la terre féconde. Au re- „ tour du Soleil, égorge des bœufs „ blancs sur l'Autel de Jupiter. Les „ Sacrifices qui se font en plein „ jour, plaisent aux Divinités cé- „ lestes. Par la même raison, tu „ sacrifieras à Junon une jeune Va- „ che, d'un beau poil. Tu feras des „ Sacrifices semblables à Phœbus „ Apollon, qu'on appelle aussi le „ Soleil. Des enfans Latins, ac- „ compagnés de jeunes filles, chan- „ teront à haute voix, des hymnes „ dans les Temples sacrés, mais en- „ sorte que les filles chantent d'un „ côté, & les garçons de l'autre, &, „ que les peres & les meres de ces „ enfants, joüissent encore de la „ lumiére du jour. Les femmes „ mariées, rendront hommage, à „ genoux, devant l'Autel de Junon. „ Elles prieront cette Déesse, d'é- „ xaucer leurs demandes, & les „ vœux du public. Que chacun of- „ fre, selon son pouvoir, des pré- „ mices aux Dieux, pour se les „ rendre favorables. Que ces pré- „ mices soient gardées avec soin, & „ qu'on se souvienne d'en distri- „ buer à tous ceux qui auront as- „

De Rome l'an 517.

Consuls, P. Cornelius Lentulus Caudinus, & C. Licinius Varus.

qu'on lui fit à Rome, & combien son séjour y fut agréable.

L'année des Jeux Séculaires, ne fut pas une année tranquille. Les Consuls Cornélius Lentulus Caudinus, [a] & Licinius Varus marchérent en campagne. Ce n'étoit pas les Romains, qui avoient fait les premiéres menaces; c'étoit les Chefs des Gaulois. Fiers du prodigieux nombre de leurs compatriottes, qu'ils avoient rassemblés, & de la grosse armée, qui leur venoit d'en delà les Alpes, ils avoient demandé aux Généraux Romains, la restitution d'Ariminum. Depuis la premiére conquête de cette partie de la Gaule Italienne, Ariminum étoit devenuë une Colonie Romaine, & par elle, la République tenoit en bride ces Peuples inconstants. Après tout, Ariminum avoit appartenu aux Gaulois, & il leur étoit sensible de s'en voir destitués. Les Consuls n'avoient pas encore leur armée complette, lorsque les Gaulois leur firent la proposition, de rendre cette Place. La Politique fut, de traîner la négociation en longueur, de renvoyer l'affaire

sisté aux Sacrifices. Que nuit & „ jour, les Statuës des Dieux, cou-„ chées sur de superbes lits, soient „ exposées à l'adoration du Peuple. „ Que dans cette solemnité, le sé-„ rieux soit mêlé à l'agréable. O „ Romain, ne perds jamais le sou-„ venir des réglements que je „ prescrits. Ainsi, la terre des Ita-„ liens, & celle des Latins, sera „ toûjours soumise à ta puissance. „

[a] Quelques Auteurs, ont désigné le Consul Licinius, avec le surnom de *Varro*. Ils n'ont pas fait réflexion, que ce surnom étoit propre des Térentius, & non pas des Licinius. Si l'on en croit Marianus, cette année Consulaire fut marquée par différents prodiges, qui allarmérent l'Italie. Il rapporte, sur la foi d'un ancien manuscrit de l'Histoire Romaine par Eutrope, que les eaux d'une riviére du Picénum, se changérent en sang, que le Soleil parût en feu dans l'Etrurie, qu'on apperçut à Rimini, trois Lunes, qui rendoient une lumiére très-éclatante. Nous nous sommes expliqués ailleurs, sur la créance qu'on devoit donner à ces sortes de Phénoménes.

au Sénat, pour en délibérer, & de convenir cependant d'une Tréve avec les Gaulois. Ceux-ci acceptérent la cessation d'armes jusqu'à la jonction de ces Gaulois, qui dêja avoient passé les Alpes, & qui traversoient [a] l'Insubrie, pour se rendre devant Ariminum. La multitude des nouveaux venus leur fit tort. D'ailleurs, ils n'avoient point été appellés du consentement de la Nation entiére, & par le corps du Peuple Gaulois. Les Chefs seuls avoient envoyé solliciter ces secours, dans les Gaules Transalpines. En un mot, une si grosse armée devint suspecte à ceux-mêmes, qu'elle étoit venuë secourir. Delà, l'inquiétude des Gaulois, anciens Habitants d'Italie, au sujet de ceux, qui récemment y étoient entrés. Les premiers craignirent d'être opprimés par les derniers. D'abord leur défiance se fit sentir aux deux Généraux, ou si l'on veut aux deux Rois Atys, & Galatus, auteurs de la transmigration du nouvel essain, sorti des Gaules. Ils leur donnérent la mort. Ensuite tournant leurs armes contre ces compatriottes, qu'ils craignoient plus encore que les Romains, ils les mirent en fuite, & les dissipérent. A cette nouvelle, les Consuls furent charmés de voir leurs ennemis défaits, par la main de leurs ennemis mêmes. Il ne fut plus nécessaire d'unir deux armées Consulaires, pour les réduire. Lentulus suffit seul, pour mettre d'un côté les Boïens à la rai-

De Rome l'an 517.
Consuls, P. CORNELIUS LENTULUS CAUDINUS, & C. LICINIUS VARUS.

[a] Nous avons parlé dans le quatrième Volume de notre Histoire, de l'origine des Insubriens. Ils habitérent cette contrée de l'Italie, qui confinoit avec le Païs des Læve, au Midi, des Libices, à l'Occident, des Orobes, au Septentrion, & des Cénomans à l'Orient. C'est aujourd'hui la plus grande partie du Duché de Milan, située entre la Riviére de Sessia, du côté du Piémont, le Pô, qui la sépare de la Ligurie, le Fleuve Adda, qui la divise de l'Etat de Venise, & les Alpes, qui terminent les Grisons.

De Rome l'an 517. Consuls, P. CORNELIUS LENTULUS CAUDINUS, & C. LICINIUS VARUS.

son, & de l'autre, pour dompter les Liguriens d'en-deçà le Pô. Il enleva aux premiers une partie de leur Territoire, & à ce prix, il leur accorda la paix. Il fit des courses sur les terres des seconds, passa sur le ventre à tout ce qui se trouva sur son passage, & leur prit des Forts, quelques-uns de force, & d'autres à composition.

Val. Max. l. 6. c. 3. & Zonaras l. 8.

Varus cependant fit des préparatifs, pour passer dans l'Isle de Corse. Sollicitée sous-main par les Carthaginois, toujours peu contents de se la voir enlever, avec la Sardaigne, elle s'étoit remise en liberté. Varus eût bien souhaité, de trouver la flotte Romaine toute équippée, pour son passage, de la voir partir sous ses ordres, & en état de transporter son armée entiére. L'armement fut long à préparer. Ainsi le Consul se vit obligé de se faire précéder par une Escadre, commandée par ce même Claudius Glycias, qui né dans une condition vile, avoit été nommé à la Dictature, par dérision. Il avoit depuis été élevé à divers Emplois Militaires, & quoique toûjours dans un ordre inférieur, il avoit obtenu quelque distinction dans les troupes. Lors qu'il se vit à la tête d'une partie de l'armée Consulaire, son ambition se ranima. Il crut sottement, qu'il seroit de son honneur, de calmer l'Isle de Corse, & de l'acquérir aux Romains, sans répandre de sang. Il osa donc, de son chef, traiter avec les Corses, & sans l'aveu du Consul & de la République, faire avec eux une paix honteuse. L'attentat n'étoit pas supportable. C'étoit excéder ses pouvoirs, & insulter aux puissances supérieures. Mais un homme de peu, qui se trouve au faîte des grandeurs, s'oublie aisément. A son arrivée, le Consul annulla le Traité

Dio. in excerpt.

Zonaras l. 8.

De Rome l'an 517.

Consuls, P. CORNELIUS LENTULUS CAUDINUS, & C. LICINIUS VARUS.

Traité de l'insolent Claudius, fit la guerre aux Corses, & ne partit de l'Isle, que quand il l'eût soumise par les armes. Cependant, il réserva le téméraire pacificateur, à la punition qu'il méritoit.

En effet, le Sénat crut devoir vanger, avec sévérité, les attentats d'un simple Officier, contre les droits de son Chef. Il étoit bon de faire un exemple, sur un homme également méprisé, & haï du Peuple. On voulut se persuader, que le principal tort qu'il avoit fait, en abusant d'un moment d'autorité, retomboit sur les Corses. *C'est eux*, disoit-on, *qu'il a engagés par une fausse paix, dans une guerre funeste.* Par Arrêt, il fut ordonné, qu'on le livreroit à leur ressentiment. La République eut encore une autre vûë dans ce jugement. Ce fut d'effacer la tache, dont on auroit pû noircir le Consul, en lui imputant d'avoir fait la guerre à un Peuple, qui s'étoit confié à la bonne foi d'un Traité.

Claudius fut donc conduit chés les Corses, comme une victime, qu'on leur abandonnoit. Ils eûrent assés d'honneur, pour refuser de l'immoler, & ils le renvoyérent à Rome. Claudius n'y échappa point le supplice, qu'il avoit en partie mérité. On le fit mourir en prison, & le Peuple étendit sa rage jusques sur son corps. On le porta sur un degré fameux, construit sur le Mont Aventin, où l'on étendoit les cadavres des plus grands scélérats. Ce lieu s'appelloit les [a] Gémonies. Du haut de l'escalier, on le traîna

[a] Les Gémonies, étoient un lieu destiné, ou à tourmenter les criminels, ou à recevoir leurs corps, après l'éxécution. C'étoit à peu près ce qu'on appelle aujourd'hui, les Fourches Patibulaires. Le nom de Gémonies, disent quelques-uns, fut emprunté d'un certain *Gemonius*, qui y fut exposé le premier, ou de celui qui les avoir construi-

De Rome l'an 517.
Consuls, P. CORNELIUS LENTULUS CAUDINUS, & C. LICINIUS VARUS.

avec un croc de fer, dans le Tybre, où son corps fut précipité. Sévérité peu commune, blâmée par les uns, approuvée par les autres, que la République crut devoir exercer, pour réparer son honneur, & pour réprimer l'audace des Subalternes! Dans la même année, l'un des deux Censeurs mourut en charge, & celui qui resta, abdiqua la Censure. Ainsi la récension & le lustre furent différés. Qu'il y auroit d'erreur à compter les années de Rome, par les lustres!

De Rome l'an 518.
Consuls, C. ATTILIUS BULBUS, & T. MANLIUS TORQUATUS.

Le supplice de Claudius n'appaisa pas les Corses. A la vérité, cette Nation fiére se vit contrainte, à porter le joug Romain; mais elle n'oublia pas, qu'on ne l'avoit amusée, par un Traité de Paix, que pour l'assujettir par la guerre. La proximité des Isles de Corse & de Sardaigne fit, qu'il fut aisé à l'une, de communiquer ses mécontentemens à l'autre. D'ailleurs les Carthaginois, sans paroître, allumoient l'incendie, & les Peuples de Sardaigne, peu satisfaits à la vérité de Carthage, l'étoient encore moins de la nouvelle domination des Romains. Maîtres pour maîtres, ils préféroient de rester sous leurs premiers conquérants. On peut croire, que les Carthaginois n'é-

Zonaras l. 8. Polybius l. 1. & Eutrop. l. 3.

tes. Peut-être, furent-elles ainsi appellées du verbe *Gemo*, parce qu'elles retentissoient des plaintes, & des gémissements de ceux, qu'on mettoit à mort. Elles étoient situées sur le Mont Aventin, qui n'étoit point encore renfermé dans l'enceinte de Rome. On y montoit par des dégrés, ce qui les fit nommer, *Scalæ Gemoniæ*. D'autres ont prétendu, qu'on leur donna ce nom, parce qu'elles représentoient la forme d'un pui, où l'on descendoit par différentes marches. Là, disent ils, on traînoit avec un croc, les cadavres de ceux qui avoient expiré dans les supplices. On les en tiroit peu de tems après, pour les jetter dans le Tybre. Les Auteurs anciens ont souvent parlé de ce lieu d'infamie, entre autres Pline le Naturaliste, qui raconte à ce sujet, au Livre 8. ch. 40. un éxemple de fidélité admirable dans un chien, qui n'abandonna jamais le corps de son maître, pendu aux Gémonies.

pargnérent pas les promesses aux Sardiens, pour les engager a la révolte. Enfin, ils réüssirent. La République de Rome étoit trop éclairée, pour n'appercevoir pas d'où partoit le coup. Elle étoit moins touchée de la perte des deux Isles, que du renouvellement de la guerre, avec une puissante République, qui commençoit à reprendre des forces. Après tout, le Sénat jugea, que s'il falloit un jour en venir à une rupture avec Carthage, on ne pouvoit trop promptement lui déclarer la guerre. Il étoit aisé de profiter alors d'un reste d'affoiblissement, où les guerres passées l'avoient reduite. Rome prit donc le parti d'éclater. Tout se préparoit à une dénonciation de guerre, dans les formes. Carthage en fut allarmée. Elle envoya, coup sur coup, des Ambassadeurs aux Romains. Elle n'en reçut que des reproches, & des réponses dures. Enfin, elle fit partir d'Afrique, dix des principaux membres de l'Etat, pour négocier la paix avec Rome. Parmi les Députés, étoit un jeune Seigneur, nommé Hannon, qui, à peine sorti de l'adolescence, avoit tout le feu, & toute la vivacité, qu'on a d'ordinaire à cet âge. En vain, les vieillards, qui composoient la Députation, s'humiliérent devant le Sénat Romain, avec toute la souplesse naturelle aux Carthaginois. En vain, ils priérent, qu'on les laissât joüir de la paix. En vain, ils promirent, un attachement invariable. Rien ne fléchissoit les Peres Conscripts. Hannon seul se lassa de tant de supplications, & de tant de refus. Indigné des réponses hautaines de l'altiére République: *Romains*, s'écria-t'il fiérement à son tour: *Si vous avés résolu de rompre le Traité, remettés-nous au point où nous étions, avant que de le conclure. Rendés-nous les Villes,*

De Rome l'an 518.

Consuls, C. Attilius Bulbus, & T. Manlius Torquatus.

Orosius l.4. c. 12.

Dio. in excerpt.

De Rome l'an 518.

Consuls, C. Attilius Bulbus, & T. Manlius Torquatus.

que nous occupions en Sicile. A ce prix, nous avons acheté la paix, & nous sommes convenus qu'elle seroit éternelle. Autrement, que vous nous auriés vendu cher les courts instants d'une Tréve, que vous vous seriés rendus maîtres d'enfraindre, ou de conserver, au gré de vos desirs? Quand l'équité parle, la cupidité doit se taire. Dans le négoce, après un marché rompu, n'est-il pas inique, de se réserver tout à la fois, & l'argent, & la marchandise.

Hannon parla de la sorte, & son discours remplit les Romains de confusion. Le Sénat avoit de la justice, ou se picquoit d'en faire paroître. Il s'adoucit, & les Carthaginois remportérent de l'Assemblée de plus sûres espérances de la paix. Pour lors, les Consuls de l'année [a] C. Attilius Bulbus, & T. Manlius Torquatus, tirérent au sort leurs départements. Bulbus, à qui les faisceaux étoient confiés pour la seconde fois, resta en Italie, & Torquatus partit pour la Sardaigne. On peut dire, que leurs campagnes ne furent pas des expéditions dans les formes. Ils trouvérent tout applani, aux lieux où ils alloient porter la guerre. Depuis que Carthage avoit obtenu la paix, la Sardaigne ne fut plus en état de résister. L'une prenoit ses impressions, & tiroit ses forces de l'autre. Quelques légers combats, mirent Torquatus en possession de l'Isle. Il y établit par tout la paix, après l'avoir renduë Tributaire, sans la réduire sous la forme des Provinces Romaines. Enfin, il revint à Rome, où il rentra Triomphant, le 6. jour d'avant les Ides du mois de Mars. A l'égard de son Collégue, il n'est pas sûr qu'il

Tab. Triumph. & Eutr. p. l. 3.

[a] Orozius. ôte au Consul Attilius le surnom *Bulbus*, pour lui donner celui de Bubulcus. Eutrope, ou ses copistes, ont commmis une égale faute, en surnommant ce Magistrat *Balbus*.

ait eu beſoin de prendre les armes contre les Gaulois, ou contre les Liguriens.

De Rome l'an 518.

Conſuls, C. ATTILIUS BULBUS, & T. MANLIUS TORQUATUS.

Florus l. 3. Vell. l. 2. Oroſ. l. 4. c. 12.

Tout étoit calme en tous lieux. Les Nations craintives & ſoumiſes accordérent, pour ainſi dire, aux Romains la paix, qu'ils n'avoient point goûtée depuis Tullus Hoſtilius, le troiſiême de leurs Rois. Alors les portes du Temple de Janus furent fermées, pour la premiére fois depuis Numa Pompilius. De quel Peuple en peut-on dire autant? Durant près de quatre cens cinquante ans, Rome eut toujours les armes à la main, ſans ſe donner preſque aucun intervalle, pour reſpirer. Cependant nul épuiſement, après tant de ſang répandu, & toujours la même avidité d'en répandre. La République, il eſt vrai, s'étoit agrandie, par cette ſuite continuelle de guerres, que nulle année de repos n'avoit interrompuë. Eſt-il poſſible, que la félicité du Peuple, n'en eût pas ſouffert? Qu'il leur coûta de Citoyens, pour remplir ces Légions ſouvent victorieuſes à la vérité, mais qui n'achetoient la victoire qu'au dépens de leur vie! Il n'eſt pas toujours hors de raiſon de hazarder une guerre, pour ſe procurer la paix, mais il n'eſt pas naturel de haïr la tranquillité, & de ſe faire une gloire de ne repoſer jamais. Tel fut le malheur des Romains. Qu'importe après tout, qu'un Etat s'agrandiſſe, s'il n'acquiert de l'étenduë, que par d'éternelles inquiétudes! Il eſt vrai que la vertu Romaine ſe purifia par l'agitation; & que les mouvements au dehors produiſirent de la ſécurité au dedans. Ce fut-là les ſeuls avantages que Rome retira de ſes querelles continuelles.

Le Temple de Janus, ne fut fermé que peu de mois, pour ne ſe refermer plus que ſous l'Empire d'Auguſte,

De Rome l'an 519.

Consuls, L. POSTHUMIUS ALBINUS, & SP. CARVILIUS.

Orosius l. 4. c. 12. &c.

lorsque le monde entier fut devenu Romain. Dans l'espace de sept cents ans, ou peu s'en faut, Rome ne se tranquillisa, que durant un seul Eté. Bien-tôt ces Légionnaires, accoûtumés à vivre sous des tentes, s'ennuyérent de rester à l'abri de leurs maisons, & retournérent en campagne. L. Posthumius Albinus, & Sp. Carvilius, furent alors élevés au Consulat. Les moindres prétextes suffirent à la République, pour leur faire reprendre les armes. Quelques mouvements excités dans les Isles de Corse, & de Sardaigne, & chés les Liguriens, réveillérent, dans les Romains, l'humeur martiale, qui n'avoit pas été long-tems assoupie. Ils levérent trois armées. Le Consul Carvilius marcha contre les Corses. Le Préteur P. Cornélius alla faire la guerre aux Sardiens, & le Consul Posthumius partit pour la Ligurie. Il est à croire, que ces trois Peuples, ennemis de Rome, agissoient de concert, & que par une Ligue secrete, ils s'étoient engagés, à se prêter mutuellement du secours. Les Isles de Corse & de Sardaigne, sont si voisines, que d'un peu loin, on diroit qu'elles confinent ensemble, & la Ligurie n'est séparée de l'une & de l'autre, que par un trajet de mer. L'Histoire s'est contentée de nous dire, que Posthumius eut, chés les Liguriens, tout le succês qu'il prétendoit. Il est vrai-semblable, qu'il contint ce Peuple farouche, & qu'il lui donna assés d'occupation, dans son Païs, pour l'empécher de transporter des troupes ailleurs. Pour le Préteur Cornélius, il n'eut pas le sort si favorable. L'air de la Sardaigne est mauvais, & les eaux y sont en partie sallées, en partie croupissantes. Bien-tôt la peste infecta son armée, &, lui-même, il fut enlevé par la contagion. Cette

avanture releva le courage des Sardiens. Ils se promirent d'avoir bon marché d'une armée sans Chef, & que les maladies rendoient languissante. En effet, elle eût été en danger de périr, si le Consul Carvilius n'avoit eu le courage d'y passer, & d'y conduire ses Légions. Il abandonna donc l'Isle de Corse, après l'avoir pacifiée à la hâte. A son arrivée, il trouva les Sardiens en état de lui faire tête. Ils osérent se présenter devant lui en rase campagne, & lui livrer combat. Le Consul eut sur eux tout l'avantage, que des troupes aguerries ont toujours, sur une multitude confuse de Soldats, qui se battent sans régle, & que l'amour de conserver leurs biens, & leur liberté, jette en désespérés au milieu des périls. Cette seule victoire parut avoir soumis la Sardaigne aux Romains. C'étoit un défaut ordinaire dans la politique Romaine. Dès-là qu'un de leurs Consuls, par le gain d'une bataille, avoit fait disparoître les ennemis, il quittoit prise, pour venir Triompher à Rome. Jusqu'à l'arrivée d'un successeur, & d'une nouvelle armée, les vaincus avoient le tems de se reconnoître, & de faire des levées. Par là, bien des Nations, qu'on croyoit assujetties, se ranimoient de nouveau. Inconvénient trop sensible, pour que Rome ne s'en apperçût pas ! Mais elle préféroit le réglement qu'elle avoit fait, de ne laisser pas trop long-tems le Commandement à un seul homme, aux inconvénients légers, qui sont inséparables des meilleures loix. Carvilius revint donc à Rome, après une apparence de calme, & il y entra Triomphant, le premier jour d'Avril.

De Rome l'an 519.
Consuls, L. POSTHUMIUS ALBINUS, & SP. CARVILIUS.
Tit. Liv. in Epit. 20.
Tabula Triumph.

L'année de son Consulat, fut marquée par un

De Rome l'an 519.

Consuls, L. POSTHUMIUS ALBINUS, & SP. CARVILIUS.

Fasti Capit.

[a] lustre, qui ne vint pas en son tems. Il avoit été différé, & les nouveaux Censeurs Attilius Bulbus, & Posthumius Albinus, le célébrérent, avec des circonstances, qui le distinguérent. Sans doute, ils apperçûrent, par la récension du Peuple, que le nombre des Citoyens étoit considérablement diminué. Il fut naturel d'attribuer ce déchet, à une incontinence secrette, qui rendoit les mariages moins féconds. Crainte de multiplier le nombre de ses enfants, on prenoit des femmes, par les seules vûës de l'intérêt, & des attachements illégitimes faisoient abandonner les veritables épouses, pour se livrer à des amours étrangéres. Ce désordre méritoit toute la précaution des loix. Pour y remédier, les Censeurs jugérent, qu'il falloit engager, par serment, tous les Citoyens de Rome, à ne se marier, que dans la vûë de multiplier les sujets de la République. Ce serment effraya quelques ames timorées, & la crainte de devenir parjure, fit naître des scrupules, qui causérent bien des ruptures, entre les maris, & les femmes. En effet, un homme de considération, nommé [b] Carvilius Ruga, se crut obligé,

Gellius l. 4. c. 3. & l. 17. c. 21.

[a] Les Fastes Capitolins, comptent ce lustre, pour le quarantiême, qui fut fait à Rome depuis Servius Tullius.

[b] C'est un fait qui n'est contesté de personne, dit Denys d'Halicarnasse, au Livre second des Antiquités Romaines, que dans l'espace de cinq cents vingt ans, depuis la fondation de Rome, on ne vit aucune rupture parmi les Romains, entre les maris & les femmes. Ce ne fut qu'à la cent trente-septiême Olympiade, sous le Consulat de Marcus Pomponius, & de Caïus Papirius, qu'un Spurius Carvilius, commença, par son exemple, à introduire les divorces. Valére Maxime s'est conformé au recit de Denys d'Halicarnasse, & a fixé, comme lui, le même événement, à l'année de Rome 520. Cette époque ne s'accorde guére avec la chronologie de l'Historien Grec. Nous avons remarqué ailleurs, qu'il plaçoit la fondation de Rome, sous la premiére année de la septiême Olympiade. Se-

par

par son serment, à faire divorce avec sa femme. Il avoit pour elle de la tendresse, & sa beauté jointe à sa vertu, fixoit à elle seule toutes les inclinations de son mari. Cependant, à la persuasion de ses amis, Carvilius ne crut pas pouvoir continuer de vivre avec une Epouse stérile, qui n'étoit pas en état de perpétuer sa race, & de donner des Citoyens à la Patrie. Le serment qu'il avoit fait aux Dieux, conformément à l'Edit des Censeurs, le força, malgré lui, de donner à Rome un exemple nouveau. Quoique par les loix du mariage, établies par les premiers Rois, la répudiation n'eût pas été défenduë aux Romains, la constan-

De Rome l'an 519.
Consuls,
L. POSTUMIUS ALBINUS, & SP. CARVILIUS.
Sulpicius de Bolibus.

lon les Fastes Capitolins, cette Ville fut fondée vers la quatrième année de la sixième Olympiade. Ainsi, entre les deux époques, il y a la différence d'une année, comme tout le monde en convient. De-là, il est manifeste, que le même Historien doit compter un an de moins, que les Tables Capitolines, dans toute la suite des années Consulaires. A ce compte, l'année que ces anciennes Annales nous donnent, pour la cinq cents dix-neuvième, ne sera que la cinq cents dix-huitiéme, suivant la supputation adoptée par l'Ecrivain Grec. Il n'a donc pû rapporter le fait en question à la cinq cents vingtième année, sans tomber en contradiction avec lui-même. De plus, il adnet pour Consuls de l'an cinq cents vingt, Marcus Pomponius Matho, & Caïus Papirius Maso, qui ne furent élevés pour la premiére fois au Consulat, qu'en l'année 522, conformément au calcul des Fastes Capitolins, ou 521, selon sa maniére de compter. L'erreur d'Aule-Gelle est encore plus sensible. Dans le troisième chapitre du Livre quatrième, il recule ce premier divorce jusqu'à l'année 523, sous le Consulat de Publius Valerius, & de Marcus Attilius. Ceux ci, cependant, ne furent honorés de la dignité Consulaire, que l'an 526. Ce n'est pas tout. Le dernier Auteur oublie ce qu'il a écrit, dans le quatrième Livre, pour dire, dans le dix-septième, chap. 21, que Spurius Carvilius répudia sa femme, vers l'an de Rome 519. Il ne faut pas cependant dissimuler, que les variations d'Aule-Gelle, nous font balancer entre la cinq cents dix-neuvième année, & la cinq cents vingt-troisième, pour placer le fait de Spurius Carvilius. On sçait que Rome eut deux Censeurs pendant l'une & l'autre année, sans qu'on puisse sçavoir au juste, à qui de ces Magistrats, on doit attribuer la loi qui concernoit les mariages, & qui occasionna le divorce, dont il s'agit ici.

De Rome l'an 519.
Consuls, L. Postumius Albinus, & Sp. Carvilius.

te probité de la part des hommes, & la vertu irréprochable de leurs femmes, avoient suspendu, jusqu'alors, [a] les divorces. Ce fut une chose inouïe à Rome, pendant cinq cents dix-neuf ans. L'Edit des Censeurs l'autorisa, pour la premiére fois, dans la personne de Carvilius. Il rompit, avec regret, des nœuds, qui le lioient agréablement, & prit une au-

Dion. Halic. l. 9.

tre Epouse. Il est vrai, que d'abord un procédé si nouveau donna de l'horreur aux Romains, & qu'il attira sur Carvilius une haine générale. On étoit persuadé alors, que la constance conjugale devoit l'emporter sur les prétextes de Religion. Dans la suite, la répudiation ne devint que trop ordinaire, & elle s'augmenta, avec la corruption des mœurs. Cependant, dès-lors, il devint nécessaire, de pourvoir à la sûreté des dotes, que les femmes apportoient à leurs

Sulpicius de Dotibus.

maris. Sur cela les Législateurs n'avoient point pris de précautions. Nul mariage n'avoit encore été dissout. On régla donc les conventions matrimoniales, sur le pié des divorces, qu'on avoit à craindre, & qui commençoient à s'introduire.

Ce scandale fut suivi d'un autre beaucoup plus insoûtenable. Une Vestale, nommé Tutia, viola la sainteté de sa consécration. L'inceste qu'elle commit fut d'autant plus odieux, qu'il fut l'effet d'une honteuse

Titus Livius in Epitome 20.

débauche. Un vil esclave partagea le crime, avec la sacrilége Prêtresse. Tutia aima mieux périr de sa propre main, que d'être enfoüie toute vivante. Le déréglement de l'incontinence, qui commençoit à deve-

[a] Voyés notre interprétation historique, sur la douzième table des loix Romaines, dans le troisième Volume, Livre dixième, page 216. note *a*, au sujet de la loi qui concerne les divorces.

nir plus commun dans Rome, eut une époque remarquable. Ce fut l'année, que [a] le Poëte Névius mit sur le Théatre Latin, la premiére Comédie réguliére, & à la Grecque. Tant il est vrai; que la Comédie naît avec le libertinage des mœurs, & qu'après l'avoir introduit, elle le conserve, & l'augmente !

De Rome l'an 519. Consuls, L. POSTUMIUS ALBINUS, & SP. CARVILIUS.

Cependant les Sardiens, & les Liguriens n'avoient été pacifiés, que par contrainte. Aussi leur tranquillité ne fut pas de longue durée. Ils se soulevérent, & pour les réduire, il fut nécessaire de partager le Commandement, entre les deux Consuls, & de les faire tirer au sort. La Sardaigne échut à [b] M. Pomponius

De Rome l'an 520. Consuls, M POMPONIUS MATHO, & Q. FABIUS MAXIMUS.



[a] Névius passa de la profession militaire, qu'il avoit exercée pendant la premiére guerre Punique, à celle de Poëte comique. Lui-même, au rapport de Marcus Varron, & d'Aule-Gelle, assûre, dans son poëme historique sur cette premiére guerre, qu'il avoit porté les armes au service de la République Romaine, contre les Carthaginois.

[b] Marianus ôte à Pomponius le Prénom *Manius*, sous lequel il est désigné dans les Fastes Capitolins, pour lui donner celui de *Marcus*. Cassiodore est tombé dans la même faute. Cette erreur en a fait naître une seconde. Dans la supposition que Marcus Pomponius, frere de Manius, avoit été Consul, pendant cette année 520. quelques Auteurs ont crû, que son premier Consulat, qui concourt avec l'an 522. devoit lui être compté pour le deuxiême.

Cornélius Népos, dans la vie d'Atticus, a mis la famille *Pomponia* au nombre des Familles Equestres. Plutarque prétend, que les Pomponius descendoient, en droite ligne, de Numa Pompilius par son fils aîné Pompon. Pour

De Rome l'an 520.

Consuls, M. POMPONIUS MATHO, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Matho, & la Ligurie à Q. Fabius Maximus, surnommé Verrucosus. Celui-ci fut élevé au premier rang, pour la premiére fois, & par son coup d'essai, si Rome eût pû percer dans l'avenir, elle eût dês-lors reconnu dans lui, un vainqueur d'Annibal, un Chef expérimenté, qui, par de sages délais, devoit rétablir un jour les affaires de sa République. Q. Fabius étoit d'une Maison, dont on faisoit remonter l'origine jusqu'à Hercule. Il eut deux surnoms, celui de *Maximus*, & celui de *Verrucosus*. Pour le premier, il le dut à son bisayeul Fabius Rullus, qui, par la supériorité de son mérite, fut appellé le *Très-grand*, surnom, qui resta dans sa branche, & qui la distingua. L'arriére petit-fils l'eût obtenu, par sa vertu, & par ses services, s'il ne l'avoit pas hérité de ses Peres. Le surnom de *Verrucosus*, fut un sobriquet, qu'on lui donna, parce qu'il avoit à la lévre une verruë, ou plûtôt une petite loupe, qui le distinguoit de ses fréres. Dans l'enfance, sa douceur naturelle, & sa docilité le firent appeller, [a] *Mouton*. Dês-lors, on ne remarquoit en lui nulle vivacité puérile, & nulle précipitation. Ses

Plut. in Fabio.

transmettre cette descendance à la posterité, un Lucius Pomponius Molo, fit frapper sur le revers d'une Médaille, l'empreinte, & le nom de Numa Pompilius. Le bâton augural, la Chévre, & l'Autel qu'on y voit représéntés, sont les symboles des cérémonies de Religion, & des sacrifices, dont ce Roi fut l'instituteur, ou le restaurateur. Il est croyable, que ces titres de noblesse, étoient souvent empruntés. Alors, comme aujourd'hui, les familles qui se faisoient gloire d'une origine antique, n'avoient quelquefois d'autres preuves à produire, que la ressemblance des noms. Les Pomponius auroient sans doute été embarassés dans la production de leurs titres, s'il étoit vrai, comme l'assure Cnéius Gellius, cité par Denys d'Halicarnasse, que Numa ne laissa de sa femme Tatia, qu'une fille nommée Pompilia, qui fut mere d'Ancus Marcius.

[a] Un surnom si convenable à la douceur du naturel de Fabius, est exprimé par le terme latin *Ovicula*.

maniéres étoient graves, & sa contenance sérieuse. Disposition de naturel, qui faisoit craindre à sa famille, que sa lenteur ne dégénérât en indolence, & qu'il ne fût modéré, que par un défaut d'esprit. Bientôt on reconnut, que ce qu'on jugeoit timidité, étoit prudence. Ses premiers exercices dans la guerre, firent sentir, qu'il avoit autant de valeur, que de sagesse, & le progrés qu'il fit dans l'éloquence, rendit témoignage à la beauté de son esprit. A la vérité, il n'affectoit point d'éblouïr les Assemblées, par des discours rapides. Comme ses paroles étoient mésurées, & pleines de sens, il les prononçoit avec gravité, pour en faire goûter la justesse. Avec ces talents, si fort de recherche dans une République, on ne douta pas qu'il ne dût être, tout à la fois, un grand homme d'Etat, & un grand homme de guerre. Destiné donc, pendant son premier Consulat, à porter la guerre chez les Liguriens, il les chassa du plat Païs, & les contraignit, par ses victoires, à se retirer sous les Alpes. Par là, il délivra l'Italie de ces brigands importuns, qui l'infestoient, & il mérita les honneurs du Triomphe. Ce ne fut là, que les premiers fruits d'une gloire, que nous verrons croître avec les dangers de sa République.

De Rome l'an 520.
Consuls, M. POMPONIUS MATHO, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Son Collégue Pomponius, de son côté, fit voile vers la Sardaigne. Les Romains s'apperçurent sans peine, que les révoltes fréquentes d'une Isle si difficile à soumettre, étoient l'ouvrage des Carthaginois. Leurs Vaisseaux navigeoient, sans cesse, sur ces côtes, passoient d'une Isle à l'autre, & inspiroient, en tous lieux, la haine du nom Romain. Depuis peu, la confiance de ces Africains étoit augmentée par les progrês continuels d'Hamilcar, en Espagne. Sans

Zonaras l. 8.
Plut. in Hamilc. & Corn. Nepos.

De Rome l'an 520.

Consuls, M. POMPONIUS MATHO, & Q. FABIUS MAXIMUS.

cesse il envoyoit à Carthage des dépoüilles nouvelles, enlevées aux Espagnols; & il avoit enrichi son Païs de chevaux, d'armes, d'hommes, & d'argent. Tant de prospérités, rendoient les Carthaginois plus fiers, & l'appréhension, qu'ils avoient euë des Romains, étoit beaucoup diminuée. Pour sonder leurs sentiments, il plut au Sénat Romain, de leur envoyer une Ambassade. Le prétexte fut, de leur demander les sommes, qu'ils s'étoient engagés de payer, à divers têms, à la République Romaine. A ces demandes, les Députés ajoûtérent des menaces de recommencer la guerre, si les Vaisseaux Carthaginois osoient aborder dans les ports des Isles soumises à l'Etat Romain. Ces menaces furent écoutées avec indifférence. Les Ambassadeurs donc, selon leurs instructions, présentérent aux Carthaginois [a] un caducée, symbole de la paix, & un javelot, pour marque de la guerre. *Choisissés*, leur dirent-ils, *& déterminés-vous, pour l'un, ou pour l'autre.* Le Dictateur des Carthaginois réfusa de choisir, puis il ajoûta, *qu'il prendroit de la main des Romains, ce qu'ils jugeroient à propos de leur laisser.* Une réponse si fiére, ne rompit pas entiérement les traités entre Rome, & Carthage; mais elle mit de cruelles défiances, entre l'une & l'autre République. On ne douta plus, que ces premiéres étincelles ne dussent bientôt exciter un nouvel incendie. On ne se fit pas la guerre, mais on s'observa, & l'on se mesura avec beaucoup d'attention. Ce fut même une nouvelle raison aux Romains, pour s'assûrer de la Sardaigne. Pomponius y gagna des batailles. Du

Zonaras l. 8.

[a] Voyés le cinquiême Volume, sur la vertu & les marques d'honneur, que les Anciens avoient attachées au caducée.

moins nous avons lieu de le croire, puisqu'on lui accorda le Triomphe, pour avoir vaincu les Sardiens.

De Rome l'an 520.

Consuls, M. POMPONIUS MATHO, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Aux affaires de la guerre, les Romains joignirent la réformation des jugemens civils, & un établissement de nouveaux juges. Deux Tribuns du Peuple, nommés l'un & l'autre Æbutius, proposérent un édit, qui passa. Il retranchoit bien des observations frivoles, prescrites par les loix des douze Tables, pour la forme des jugemens, en matiéres civiles. Ce que *a* la loi Æbutia eut de plus solide, c'est qu'elle établissoit un nouveau Tribunal de juges, pour le soulagement des Préteurs. Peu d'années auparavant, Rome avoit été obligée d'en créer un second, pour décider les procès, que des Etrangers suscitoient aux Romains, ou que les Romains intentoient aux Etrangers. Ce n'étoit pas encore assés de deux hommes, pour expédier ce grand nombre d'affaires, qui se multiplioient à proportion des nouveaux accroissements de la République, & des rapports qu'elle avoit avec les Nations Etrangéres. D'ailleurs, les Pré-

Tab. Triumph. A. Gell. l. 16. c. 10.

Pomponius de origine juris.

a Quoique les anciens Auteurs ne nous ayent point fixé l'année de la promulgation de cette loi, il est croyable, qu'elle fut portée peu de temps après que la République eût augmenté le nombre des Tribus Romaines. Comme les deux Préteurs ne purent alors suffire à la décision des affaires, qui naissoient chaque jour parmi cette foule de Citoiens, & d'étrangers, qui abordoient à Rome, ce Peuple, à la réquisition des deux Æbutius, créa le nouveau Tribunal des Centumvirs. Cet établissement étoit nécessaire, pour soulager les Préteurs dans leurs fonctions. Cependant quelques Jurisconsultes ont conjecturé, que le but unique de la loi Æbutia, étoit de retrancher cette multitude de formalités prescrites par les Loix des douze Tables, & d'établir une nouvelle espéce de Code, qui abrégeât l'embarras des procédures, dans la poursuite des procès. Mais aussi, la plûpart conviennent, que la loi, dont il s'agit, fit naistre le dessein d'établir de nouveaux juges à Rome, sous le nom de *Centum-viri*.

De Rome l'an 520. Consuls, M. POMPONIUS MATHO, & Q. FABIUS MAXIMUS.

teurs étoient souvent obligés, eux-mêmes, de marcher en campagne, & d'aller commander les Armées, au défaut des Consuls. Durant leur absence, les affaires languissoient, & la justice n'étoit point administrée. Il vint donc en pensée aux Æbutius, de requérir le Peuple, sur l'érection d'un nouveau Tribunal, qui jugeroit, non pas des faits, qui sont moins embarassants; mais des questions épineuses de droit. Il fut donc arrêté, qu'on choisiroit, dans chaque Tribu Romaine, trois hommes habiles, & judicieux, qui composeroient un corps de juges, subordonnés aux Préteurs. On les appella [a] *Centum-Virs*, non pas

[a] Quelques Auteurs Modernes rapprochent la création des Centum-virs, de l'année 513, depuis la fondation de Rome, parce qu'alors le nombre des Tribus fut fixé à trente-cinq par l'addition des deux derniéres, dont nous avons parlé ci-dessus. Mais le silence des Historiens sur la datte précise de cette institution, ne donne lieu qu'à des conjectures fort équivoques. Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable, c'est que l'érection de ce nouveau Tribunal, suivit de près la division du Peuple Romain, en trente-cinq Tribus. Quoiqu'il en soit; les Centum-virs furent particuliérement établis, pour seconder les Préteurs dans l'exercice de la judicature. Alors, on leur assigna un district particulier, en matiére de procès, & on limita la nature des causes qui ressortiroient désormais à leur Tribunal. Bien que leur emploi leur donnât de grandes prérogatives, cependant ils n'avoient aucun rang parmi les Magistrats de Rome. Ceux-ci étoient élus par les Comices du Peuple assemblé, ou par Tribus, ou par Centuries, au lieu qu'il appartenoit au Préteur de nommer les Centum-virs. Il les choisissoit ordinairement à la décision du sort, dans les différentes décuries de Sénateurs, & de Chevaliers, que ce Magistrat s'associoit, pour partager avec lui, la fonction de juges, pendant l'année de sa Préture. Il n'est donc pas vrai, comme l'a prétendu un Auteur Moderne, trompé par un passage de Festus pris à contre-sens, que les Centum-virs fussent élus à la pluralité des suffrages du Peuple convoqué par Tribus. Ainsi, ils ne joüissoient point des honneurs de la Chaise Curule, & n'avoient point droit de porter la robe bordée de pourpre, comme les autres Magistrats. Lorsqu'ils rendoient la justice, ils s'asséioient sur ces sortes de bancs, ou de siéges, que les Auteurs Latins appellent *Subsellia*. Du reste, ils jugeoient souverainement, & de leur sentence il n'étoit pas permis d'inter-

qu'ils

qu'ils ne fussent que cent, car ils étoient cent cinq; mais pour leur donner un nom plus court, & plus dégagé. En effet, les Tribus Romaines venoient de croître au nombre de trente-cinq, par l'adjonction de deux nouvelles Tribus. Ainsi trois juges, tirés de chacune d'elles, formoient un corps de cent cinq tê-

De Rome l'an 520.

Consuls, M. Pomponius Matho, & Q. Fabius Maximus.

jetter appel au Préteur, dont ils recevoient l'autorité. Aussi, les regardoit-ou comme ses substituts, dans les causes qui étoient de leur compétence. Quelquefois, ils jugeoient avec le Préteur, qui tenoit alors la premiére place, & faisoit l'office de Président. En son absence, dix personnes, tirées du corps des Centum-virs, présidoient, apparemment à tour de rôle. C'étoit à eux de recüeillir les voix, & de prononcer la sentence. Le lieu de leur Jurisdiction ne fut point fixé, jusqu'à l'Empire d'Auguste, qui les distribua en quatre différentes chambres, après que leur nombre se fût accrû de soixante-quinze. Le Préteur, dans le temps de la République, avoit soin de leur assigner, tantôt un endroit, tantôt un autre. Ils siégeoient pour l'ordinaire, dans ces Edifices publics, que les anciens Ecrivains appellent des Basiliques. C'est le nom qu'on donnoit à de grandes salles, qui avoient deux rangs de colonnes. Elles étoient ornées de Statuës, & entourées de portiques, où se rassembloient les Plaideurs. Lorsque les Centum-virs y tenoient leur assises, on plantoit à la porte de la Basilique, une javeline pour désigner le pouvoir, dont ces Juges étoient revêtus. Nous avons déja remarqué ailleurs, que cette Arme étoit le symbole de la Justice, & de l'autorité souveraine. Nous apprenons de Justin, au Livre 43. que, dans les premiers tems, elle tenoit lieu de sceptre aux Souverains. *Reges hastas pro diademate habebant, quas Græci sceptra dixêre.* Pour cette raison, on la mettoit entre les mains des Divinités Païennes, comme tous les anciens monuments, & la plûpart des Médailles en font foi. De là ces termes allégotiques, HASTA CENTUMVIRALIS, pour exprimer la Jurisdiction des Centum virs. Ils rendoient la justice à certains jours marqués. Les jours de féries étoient toûjours exceptés, aussi bien que ceux, où le Préteur décidoit, en dernier ressort, sur certains chefs, dont lui seul avoit droit de connoître. Ce Magistrat, en effet, avoit ses jours d'audience particuliers, ou pour recevoir les placets, ou pour entériner les requêtes. Dans les autres, il prononçoit définitivement sur les choses de pur fait: encore falloit-il que le fait en question, fût notoire & incontestable. En cas de litige, il en abandonnoit la discussion à ces sortes de juges, à qui les Romains donnoient le nom de *Recuperatores.* Ils étoient comme les commissaires délégués par le Préteur, pour informer sur un fait contesté, entre les parties.

De Rome l'an 520.
Consuls, M. Pomponius Matho, & Q. Fabius Maximus.
Plinius Junior l. 5. Epist.

tes. On partagea cette compagnie en quatre bureaux, ou, si l'on veut, en quatre chambres. C'étoit aux Préteurs, que les Plaideurs s'adressoient d'abord. Ces Magistrats supérieurs, avoient droit, de se retenir le jugement des causes, ou de renvoyer, s'ils vouloient, les parties pardevant les *Centum-virs*. On présentoit, pour cela sa requête, & il falloit qu'elle fût signée également, par le demandeur, & par le deffendeur. Les causes que l'on portoit plus ordinairement à ce Tribunal régardoient le droit de prescription, les tutéles, les dégrés de parenté, ou d'affinité, les dégats arrivés par les inondations, les contestations sur l'élevation, ou la réparation des murs mitoyens, & les jours qu'on pouvoit prendre sur ses voisins, les goutiéres, les testaments, le droit d'hérédité, enfin mille autres matiéres, qui forment des contestations entre les Habitants d'une même Ville. Cette loi Æbutia, fut agréable au Peuple, & le Tribunal, qu'elle établit subsista toûjours à Rome. Il est vrai, que sans perdre le nom de *Centum-virs*, ces juges montérent dans la suite, jusqu'à cent quatre-vingt, & cependant le nombre des Tribus n'augmenta plus.

Cic. l. 1. de Orat.

De Rome l'an 521.
M. Æmilius Lepidus, & M. Poplicius Malleolus.

L'établissement de ces Tribunaux, ne laissoit au Sénat & aux Comices, que le gouvernement de l'Etat. L'affaire que le Tribun Flaminius, suscita pour lors à Rome, ne fut point du ressort des Préteurs, ou de la compétence des Centum-virs. Elle fut agitée devant le Peuple assemblé, qui la décida en sa faveur. Depuis peu la République avoit accru son Domaine d'un grand Païs, enlevé aux Gaulois. Ces terres étoient assés à portée de Rome, pour tenter la cupidité de ses Citoyens. Flaminius qui, en qualité de Tribun, de-

De Rome l'an 521.

Consuls, M. ÆMILIUS LEPIDUS, & M. POPLICIUS MALEOLUS. *Polybius l. 2. & Cic. in Bruto.*

voit être attentif aux intérêts de la Commune, dressa une requête, pour demander au Peuple, qu'il portât une loi, par laquelle, ces fertiles campagnes fussent distribuées à ceux des Habitants, qui n'avoient point, ou qui n'avoient que peu de bien en fond. Toutes les fois qu'on avoit formé, dans la République, le projet d'une répartition de terres entre les Citoyens indigents, le Sénat s'y étoit opposé, & les riches, qui s'en saissisoient, souffroient avec peine, que le petit Peuple en eût sa part. De là les troubles, qui dégéneroient souvent en des séditions éclatantes. Il faut tout dire. Pour lors, le Sénat avoit d'autres vûës, que celles de l'intérêt propre. Il prévoyoit que toute la Nation des Gaulois, répanduë, en deçà, & en de-là du Pô, souffriroit impatiemment, qu'on eût distribué des terres, qu'une ancienne possession rendoit héréditaires dans les familles Gauloises. Par ces raisons, & par les anciennes jalousies, qui subsistoient toûjours entre la Noblesse, & le Peuple, les Patriciens s'ameutérent, contre les prétentions des Plébéïens, & traversérent la loi de leur Tribun. Pour cela, ils gagnérent le Pere [a] de Flaminius, respectable vieillard, & le mirent dans leur parti. Ils firent plus. Ils ordonnérent aux Consuls M. Æmilius Lepidus, [b] & M. Publicius Malléolus, qui pour lors, se trouvoient en place, de lever des troupes,

[a] La Famille des Flaminius, quoique Plébéïenne d'origine, comme nous l'apprenons de Cicéron, & de Tite-Live, se rendit considérable à Rome, par les emplois dont elle fut honorée.

[b] Le surnom du Consul Publicius, est alteré dans quelques Auteurs. On trouve aussi le même Magistrat, désigné sous le nom de Publius. Tout ce qu'on sçait de la Famille *Poblicia*, ou *Publicia*, c'est qu'elle étoit Plébéïenne, comme bien d'autres, qui avoient partagé les honneurs de la Magistrature avec les Patriciens.

De Rome l'an 521.

Consuls, M. ÆMILIUS LEPIDUS, & M. POPLICIUS MALEOLUS.

Val. Max. l. 5. c. 4.

Cic. De Inv. l. 2.

Polyb. l. 2. & Cicer. citatus à Charisio.

& d'arrêter les desseins du Tribun. Tout fut inutile Flaminius ne fut émû, ni par la crainte des armes ni par les priéres du Sénat. Les larmes mêmes de son Pere, ne le fléchirent pas. Au jour marqué, il monta sur la Tribune, pour haranguer le Peuple, & pour faire passer la loi, qu'il avoit minutée. Exemple mémorable de l'obéïssance des enfants, aux ordres paternels! Tandis que le Tribun parloit avec vivacité, & qu'il animoit le Peuple à recevoir sa loi, dans le feu de l'action parut son pere, qui montant à son tour sur la Tribune, prit son fils par le bras, & lui ordonna de le suivre au logis. Le souvenir de sa dignité, & l'exercice actuel d'une fonction publique, ne servit pas de prétexte au Tribun, pour se rendre indocile. Il obéït sans s'excuser, & quitta une entreprise pénible, qu'il alloit terminer. Ce qu'il y eut de plus surprenant encore, c'est qu'on n'entendit pas le moindre bruit dans l'Assemblée, & qu'elle se dissipa, sans contradiction, & sans murmure. Tant l'impression de l'autorité des peres sur leurs enfants, avoit alors de pouvoir sur tous les cœurs! Il est vrai, que dans la suite, l'affaire prit un autre tour. Le Tribun Carvilius la remit en mouvement, & l'emporta. Par là, le Peuple devint plus orgüeilleux que jamais. Il prit possession des campagnes Gauloises; mais ce que le Sénat avoit prévû arriva. La mécontentement des Gaulois fut si vif, qu'il s'étendit à toutes les contrées qu'ils occupoient en Italie, & qu'il produisit une guerre, qui mit Rome en danger. A l'égard de Flaminius le pere, lorsqu'on se fût recüeilli, on comprit toutes les suites de sa témérité. Il fut traduit devant les Comices, & accusé de leze-Majesté du Peuple,

dans la personne d'un de ses Tribuns. Au contraire, Flaminius le fils, devint agréable à la Commune. Elle l'avança, par dégrés, jusqu'au Consulat. C'est ce Flaminius que nous verrons dans peu, périr dans les guerres contre Annibal.

De Rome l'an 521.
Consuls, M. Æmilius Lepidus, & M. Poplicius Malleolus.
Zonaras l. 8.

Cependant les troupes, que les Consuls avoient levées, ne demeurérent pas inutiles. On les fit embarquer, pour passer en Sardaigne. Les deux Collégues y arrivérent ensemble, & y firent un furieux dégât. Il est vrai qu'ils ne furent pas aussi heureux à conserver leur proye, qu'ils avoient été hardis à l'enlever. Ils débarquérent dans l'Isle de Corse, & les Habitants du lieu pillérent les dépoüilles de leurs ennemis. C'étoit ainsi qu'une année produisoit, pour l'autre, des semences de guerre, entre les Sardiens, les Corses, & les Romains.

De Rome l'an 522.
Consuls, M. Pomponius Matho, & C. Papirius Maso.

Enfin, l'année qui suivit, acheva de mettre ces Insulaires à la raison. Rome choisit pour [a] Consuls, M. Pomponius Matho, & C. Papitius Maso. Le sort fit tomber la Sardaigne au premier, & l'isle de Corse au second. Portés sur la même flotte, ils entrérent chacun dans son Isle, & y firent, l'un & l'autre, la guerre, d'une maniére bien différente. A son arrivée, Pomponius trouva en Sardaigne, tout le Païs des bords de la Mer, entiérement destitué d'Habitants. Les Sardiens avoient abandonné les côtes, pour se réfugier au centre de l'Isle, dans des rochers inaccessibles, & sur des montagnes couvertes de bois. Retranchés dans ces Forts, ils n'en sortoient que de nuit, pour

[a] Les Fastes Capirolins, & les Tables Grecques, nous ont conservé les surnoms de l'un & l'autre Consul. Ils se trouvent confondus, dans Marianus, & dans Cassiodore, avec ceux du même nom, faute d'avoir été distingués, par le surnom qui leur étoit propre.

De Rome l'an 522.

M. POMPONIUS MATHO, & C. PAPIRIUS MASO.

Zonaras l. 8.

venir fondre à l'imprévû, sur les Romains, qui ne pouvoient approcher d'eux, en corps d'Armée. Lorsque le hazard les avoit fait tomber sur un quartier de leurs ennemis, répandus autour d'eux par pelottons, ils lançoient leurs traits, & se retiroient, avec vitesse, dans leurs taniéres. Ce n'étoit point en hommes, c'étoit en bêtes féroces, que les Sardiens deffendoient leur vie, & leur liberté. Aussi le Consul, dit-on, changea la guerre, qu'il leur faisoit, en une chasse, & il les poursuivit dans leurs forêts, comme des sangliers. Pour cela, ajoûte-t'on, il se fit transporter d'Italie, grand nombre de chiens, dressés à quêter les bêtes, & à les lancer de leurs forts. Si ce récit est veritable, il faut que la nouvelle meute eût bien-tôt appris, à connoître ce nouveau genre de gibbier. Quoiqu'il en soit, il paroît certain, que Pomponius réduisit les Sardiens à recourir à sa misericorde. Ils se livrérent à lui, & se rendirent à discrétion.

Les Corses, de leur côté, firent une manœuvre, qui pensa faire périr l'Armée du Consul Papirius. Chassés de la plaine*, ils se retirérent en des lieux arides, & montagneux, où les Romains les suivirent imprudemment. La faim, la soif, & la chaleur, les accablérent en même-temps, & les Corses tombants, tout à coup sur eux, du haut de leurs montagnes, les mirent en danger de périr. Par bonheur, les Romains trouvérent un ruisseau qui les rafraîchit. Là, ils campérent, & avec les vivres qui leur arrivérent, leurs Légions reprirent de nouvelles forces. Pour lors, le Consul eut compassion de ces malheureux Insulaires. Il les fit solliciter de se ranger au devoir, & de s'assujettir aux loix Romaines. C'étoit l'unique parti qui

leur restoit à prendre. Ils se soumirent. Par-là, les deux Isles, si long-tems rebelles, se trouvérent pacifiées. Ce fut alors, qu'on les réduisit en forme de Province Romaine, sur le même pié que la Sicile. Ces Insulaires conservérent leurs terres, sans conserver leurs loix, & leurs coûtumes. Ils payérent des tributs, & la dixme de toute leur récolte, appartint à la République victorieuse. Enfin, un Préteur leur fut envoyé tous les ans, pour leur rendre la justice, & pour les contenir dans l'ordre. Il est à croire, que Pomponius resta encore l'année suivante dans la nouvelle Province, composée des deux Isles; qu'il la régit en qualité, ou de Proconsul, ou de Préteur, & qu'il y régla l'état des affaires pour sa République. Du moins, il est constant, qu'il ne retourna pas à Rome, & qu'il n'y triompha point.

De Rome l'an 522.
Consuls, M. POMPONIUS MATHO, & C. PAPIRIUS MASO.

Il n'en fut pas ainsi du Consul Papirius. Ce Vainqueur des Corses revint à la Capitale, sur la fin de son année. Il y trouva bien du changement. Durant son absence, on avoit fait un Dictateur, & un Colonel Général de la Cavalerie, pour présider, dans le champ de Mars, à l'élection des nouveaux Consuls. C. Duillius avoit tenu l'assemblée des Comices par Centuries, en qualité de Dictateur avec C. Aurélius Cotta, qu'il avoit nommé chef de la Cavalerie. Les Consuls y avoient été désignés. C'étoit M. Æmilius Barbula, & M. Junius Pera. Autre changement. Les Censeurs T. Manlius Torquatus, & Q. Fulvius Flaccus, avoient été obligés d'abdiquer. On avoit trouvé du défaut dans leur création. Ainsi Papirius, se trouva à son retour, sans fonction, & par conséquent, sans crédit, pour le peu de jours, qui lui restoient à gérer le

Fasti Capit.

De Rome l'an 522.
Consuls, M. Pomponius Matho, & C. Papirius Maso.

Consulat. Il demanda néanmoins le Triomphe. Le Sénat ne fut pas disposé en sa faveur. Peut-être eût-il égard au péril, où ce Général avoit exposé ses Troupes, dans l'Isle de Corse. Peu s'en étoit fallu, qu'elles ne périssent de misére. Quoiqu'il en soit; on lui refusa d'entrer à Rome avec Pompe. Papirius, picqué d'un refus qu'il croyoit injuste, se choisit une autre carriére que Rome, pour se donner en spectacle, avec tout l'appareil d'un Triomphateur. Sur la montagne d'Albe, on avoit, depuis long-tems, érigé un Temple en l'honneur de [a] *Jupiter Latialis.* Ce Dieu étoit l'un des Protecteurs de la République, & le culte qu'on lui rendoit, égaloit, à peu prês, celui dont on honoroit *Jupiter Capitolin.* Ce fut au premier, que Papirius eut la hardiesse, d'aller rendre de solennelles actions de graces, malgré les Peres Conscripts, & avec la pompe qui l'eût accompagné au Capitole. Son Armée le suivit, & la marche fut aussi brillante, que s'il eût passé à travers les ruës de Rome.

Tab. Triumph.

Il ne changea rien à la décoration du char qui le porta, ni aux autres symboles du Triomphe, sinon qu'il mit sur sa tête, une couronne de Myrthe, au lieu d'une couronne de Laurier. La raison de ce changement fut, dit-on, parce que le lieu où il avoit forcé les Corses à se rendre, étoit un bois de Myrthes. Dans la suite, il affecta toûjours de paroître aux Jeux Publics, avec la couronne de Myrthe, comme les autres Triomphateurs s'y montroient, couronnés de Laurier. L'Innovation eut des imitateurs. Dans la

a Nous avons parlé, dans le premier Volume, du Temple érigé à Jupiter Latial, sur le Mont d'Albe, & du culte que les Romains rendoient à cette Divinité.

suite

suite, grand nombre de Généraux, à qui le Sénat refusa le Triomphe, transportérent sur la montagne la scène de leur gloire.

De Rome l'an 522.

Consuls, M. Pomponius Matho, & C. Papirius Maso.

[a] Les deux nouveaux Consuls n'étoient pas encore en exercice, ou ne faisoient que d'y entrer, lors qu'une nouvelle intéressante, se répandit à Rome. On y apprit la mort d'Hamilcar. Personne n'ignoroit la haine, que ce célébre Carthaginois avoit conçûë contre les Romains, & qu'il l'avoit transmise à son fils Annibal. On sçavoit encore, qu'il méditoit de passer en Italie, aussi-tôt qu'il auroit terminé ses glorieuses entreprises d'Espagne. Tous convenoient, qu'une Armée conduite par un si grand Capitaine, seroit devenuë formidable; mais l'on n'avoit pas encore à redouter son fils, qui à peine avoit atteint l'âge de dix-huit ans. Il est vrai qu'Hasdrubal, qui, disoit-on, après avoir servi [b] aux plaisirs d'Hamilcar, étoit devenu son gendre, & ensuite son successeur dans le commandement des Armées Carthaginoises, en Espagne, avoit hérité de son esprit, & de sa haine. Après tout, Rome mettoit bien de la différence entre le disciple, & le maître. Ainsi, la République plus tranquille du côté de Carthage, ne songeoit alors qu'à étendre sa domination, jusqu'aux Alpes, & qu'à

[a] Les Fastes Capitolins, & les Tables Grecques, nous ont conservé les surnoms de l'un & de l'autre Consul. Ils se trouvent confondus dans Marianus, & dans Cassiodore, avec ceux du même nom, faute d'avoir été distingués par le surnom, qui leur étoit propre.

[b] Selon Cornélius Népos, Hamilcar avoit mené Asdrubal en Espagne. C'étoit un jeune homme d'une illustre naissance, & d'une rare beauté. Le Général Carthaginois, l'aima tendrement. Ses assiduités auprès d'Asdrubal, firent naître de violents soupçons contre lui. De sorte que, le Magistrat, qui avoit inspection sur les mœurs; défendit à l'un & l'autre de se voir.

De Rome l'an 522.
Consuls, M. POMPONIUS MATHO, & C. PAPIRIUS MASO.

s'assujettir cette multitude de Gaulois, & de Liguriens, étendus en de-çà, & en de-là du Pô, dans les plus fertiles contrées de l'Italie. La conduite des Gaulois, toûjours remuants, fournit aux Romains, une occasion de leur déclarer la guerre; mais sans rien précipiter, & sans trop faire paroître d'ambition. Sur le premier bruit, que les Boïens faisoient de grands préparatifs, & de fortes négociations, pour venir retomber sur Rome, on fit partir les Consuls. Le Sénat avoit appris, que ces Peuples faisoient argent de tout; qu'ils vendoient des esclaves, & qu'ils traitoient, sous main, avec leurs anciens compatriottes, au de-là des Alpes. Pour premiére précaution, Rome avoit fait défense à ses sujets, de négocier avec ces dangereux voisins, & de faire passer dans leurs Païs, de l'or & de l'argent. Ce ne fut pas assés. Les Consuls eurent un ordre secret, de faire marcher leurs troupes sur les terres Gauloises.

Cependant le bruit courut, que Rome n'en vouloit qu'à la Ligurie. Les Boïens y furent trompés. En attendant l'arrivée [a] des Gésates, leurs alliés, ils levérent, en hâte, une Armée. Leur dessein étoit de venir droit à Rome, & de surprendre la Ville, tandis que les Consuls seroient occupés dans la Ligurie, au pié des

[a] Strabon est le seul, qui ait pris les Gésates pour une Nation de la Gaule Cispadane. Il prétend, que ces Peuples passérent en Italie avec les Sénonois, & qu'ils se réünirent pour assiéger Rome, dont ils partagérent les dépoüilles, après s'en être rendus maîtres. Mais il est constant, par le témoignage de Polybe, que les Gésates habitoient cette partie de la Gaule Transalpine, qui est entre le Rhône & les Alpes, comme Polybe lui-même nous l'assûre. Cependant nous verrons bien-tôt, que sous le nom de Gésates, on a compris d'autres Peuples, que ceux qui habitoient les bords du Rhône. Ils empruntérent leur nom d'une sorte de Javelot fort léger, que les Latins ont appellé *Gæsum*.

Alpes. Les Gaulois n'étoient pas informés de la marche, & de la route des Légions, & les croyoient déja dans le Païs Ligurien. Ils se rassemblérent donc, & s'avancérent vers Rome. Quelle fut leur surprise, lorsqu'ils trouvérent en chemin les Armées Consulaires! Retourner sur ses pas, ç'eût été se trahir. Il étoit encore moins sûr, de livrer le combat. Les Boïens donc prirent le parti de feindre. *Nous allions*, dirent-ils aux Consuls, *joindre nos troupes aux vôtres, & faire la guerre en Ligurie, de concert avec vous. Et nous*, répondirent les Consuls, *en passant sur vos terres, nous suivions la route la plus commode, pour entrer chés les Liguriens.* On ne se crut point de part ni d'autre; mais le temps n'étoit pas venu d'éclater. Il est à croire, que les armes Romaines n'eurent point d'autres succès en Ligurie, que de retenir toûjours les Liguriens cachés dans les Alpes, & de s'affermir dans la possession du plat Païs. Une année si stérile en événements, produisit du moins à Rome, le quarante & uniéme lustre. Le fameux Q. Fabius, étoit alors Censeur, avec M. Sempronius Tuditanus. Ils avoient pris récemment la place de deux autres Censeurs, que des scrupules de religion avoient contraints d'abdiquer. L'histoire ne nous a point appris, jusqu'où monta, pour lors, le dénombrement des Citoyens de Rome.

De Rome l'an 521. Consuls, M. POMPONIUS MATHO, & C. PAPIRIUS MASO. *Polyb. l. 2.*

Fasti Capit.

L'année suivante, vit naître une guerre nouvelle, dans un Royaume séparé de l'Italie. N'avoir à réduire que des voisins, ce n'étoit pas assés pour Rome. [a] L'Illyrie étoit un grand Païs, qui, en longueur, occupoit toute l'étenduë du Golfe Adriatique, dans la partie

De Rome l'an 523. Consuls, M. ÆMILIUS BARBULA, & M. JUNIUS PERA.

[a] Nous avons parlé de l'Illyrie dans le sixiéme Volume de cette Histoire.

De Rome l'an 523.

Consuls, M. Æmilius Barbula, & M. Junius Pera.

opposée à l'Italie, depuis [a] les Carnes, jusqu'à la Macédoine. En profondeur, il comprenoit les vastes Païs, qui s'étendent depuis la Mer, jusqu'au Danube. Cette grande Région n'obéïssoit pas à un seul Souverain. Plusieurs Rois en partageoient le Domaine, & Rome n'entreprit pas alors, de conquérir l'Illyrie entiére. Elle ne s'attacha qu'à la partie de cette immense contrée, qui confine avec la Macédoine, & l'Epire, contrée que nous pouvons appeller l'Illyrie proprement dite. Là, regnoit une femme, nommée Teuta. De son chef, elle ne fut pas Reine du Païs; mais veuve du dernier Roi, nommé Agron. En qualité de Régente, & de tutrice de son fils, nommé Pinée, elle donnoit des loix aux sujets du Souverain, encore en bas âge. Le Royaume, où elle commandoit, étoit puissant, & parmi les petits Princes de l'Illyrie, nul ne l'égalloit en troupes de terre, & en forces maritimes. Agron [b] avoit essayé, de son vivant, ses armes contre les Etoliens, & les avoit vaincus. Delà, l'extrême confiance de sa veuve, dirigée par de mau-

Polybius l. 2. & Appian. in Illyricis.

[a] Les Carnes, originaires des Gaules, comme nous l'avons remarqué dans le quatriême volume, s'établirent dans la partie Orientale du Frioul. Ils s'étendirent ensuite vers la Carniole, & l'Istrie.

[b] Agron fut fils de Pleuratus, Roi de cette partie de l'Illyrie, qui confine avec la Macédoine. Les nombreuses Armées de terre & de mer, qu'il mit sur pié, le rendirent formidable aux Peuples des environs, sur tout, aux Etoliens. Ceux-ci assiégeoient la Capitale des Mydioniens, lorsqu'un corps de troupes Illyriennes, avec cent barques armées, s'avança, à l'insçû de l'ennemi, pour secourir la Ville assiégée. L'entreprise réüssit. Les assiégeants furent entiérement défaits, & forcés de se sauver, pour échapper à la poursuite des Vainqueurs. Agron, au récit d'une victoire si glorieuse, ne put contenir sa joye. Il voulut lui-même célébrer la valeur de ses Officiers, & de ses Soldats, dans un superbe festin qu'il leur fit préparer. Il y bût avec tant d'excès, qu'il tomba malade d'une pleurésie, dont il mourut, environ l'année 523. de la fondation de Rome. C'est de Polybe que nous avons emprunté ce précis.

De Rome l'an 523.

Consuls, M. ÆMILIUS BARBULA, & M. JUNIUS PERA.

vais conseils. Au lieu de conduire en paix les affaires de son pupille, elle ordonna à ses sujets, d'exercer la pyraterie sur toute la côte, d'y commettre des hostilités, & d'y enlever toutes les Places, qu'ils pourroient. Enfin, elle s'étoit déclarée l'ennemie universelle de toutes les Nations. [a] Le Péloponêse fut le premier objet des hostilités de la Régente. Ensuite, ses Illyriens surprirent, par trahison, la Ville de [b] Phénice, en Epire, & les Epirotes perdirent, contre eux, une bataille. Ces hostilités, contraignirent ceux-ci, d'avoir recours aux [c] Etoliens, & aux [d] Achéens, contre les invasions de Teuta. La Régente ne cessa d'infester la côte, que quand les [e] Dardaniens, Peuples de la Mœsie supérieure, furent entrés dans ses Etats, & y eurent porté la désolation. Pour lors, les Illyriens abandonnérent l'Epire, & les Epirotes eurent la lâcheté de faire Alliance avec leur plus cruelle Ennemie.

Tant que Teuta fut maîtresse de Phénice, elle fit traiter sans ménagement, les Vaisseaux de la Républi-

[a] Le Péloponêse est aujourd'hui connu sous le nom de Morée. Cette grande presqu'Isle de la Gréce, ne tient au continent, que par un Isthme, ou un détroit de cinq milles en largeur, qui se joint à l'Achaïe.

[b] Phénice étoit située dans la Chaonie, Province de l'Epire. Quelques Auteurs ont pris cette Ville pour celle, qui dans la suite fut appellée Hadrianopolis.

[c] L'Etolie comprenoit cette étenduë de Païs, qui confinoit d'un côté avec le Fleuve Acheloüs, & de l'autre, avec le Golfe de Corinthe.

[d] Les Achéens habitérent cette Contrée du Péloponêse, qui de leur nom fut appellée Achaïe. Avant qu'ils en eussent fait la conquête, on la nommoit indifféremment *Ægialis*, parce que c'étoit un Païs Maritime, ou Ionie, parce que les Ioniens y avoient établi leur domination.

[e] Les Dardaniens occupoient le Canton Méridional de la Servie, & une partie de l'ancienne Bulgarie. La Province, dont ils prirent leur nom, étoit renfermée dans la Mœsie supérieure. Pour la Mœsie inférieure, elle comprenoit la Scythie Pontique, ou la Scythie de Thrace, qui s'étendoit vers les bouches du Danube.

De Rome l'an 523. Consuls, M. ÆMILIUS BARBULA, & M. JUNIUS PERA.

que Romaine, qui navigeoient sur ces mers. Nul Marchand Italien n'y faisoit voile impunément. Les Corsaires d'Illyrie les pilloient, ou couloient bas leurs Vaisseaux. Depuis long-tems, il en revenoit des plaintes au Sénat; mais l'année précédente, un si grand nombre de Marchands étoit venu crier vangeance aux Peres Conscripts, qu'ils avoient été obligés d'envoyer une Ambassade à la Régente. Rome eut plus d'un motif, d'ordonner une Députation pour l'Illyrie. Les Habitants de [a] l'Isle d'Issa, située dans la mer Adriatique, s'étoient mis sous la protection des Romains. Leur Ville étoit assiégée par les troupes de Teuta, & il falloit engager cette femme ambitieuse, à renoncer à ses prétentions sur une Isle, que Rome protégeoit. Les Ambassadeurs Lucius & Caïus [b] Coruncanius partirent, avec une grosse suite, & débarqués dans un Port d'Illyrie, ils furent admis à l'Audience de la Reine. Elle écouta leurs plaintes avec un grand air de fierté. Il n'étoit pas encore venu ce tems, où les Romains alloient faire trembler les Rois, jusques sur leurs Trônes. A la demande, que firent les Ambassadeurs à la Régente, qu'elle empêchât ses sujets de courir les mers, & de les infester par des brigandages, *tout ce que je puis promettre*, répondit-elle, *c'est, qu'en mon nom, & par l'autorité publique, ils n'attaqueront plus*

Zonaras l. 8. & Diod. in excerpt.

Polybius l. 2.

a L'Isle d'Issa est appellée différemment par les anciens Auteurs. Appien lui donne le nom d'*Essios*, d'autres la nomment *Lissa*. Elle est située sur le Golfe Adriatique, & dépend de la République de Venise.

b On conjecture que les deux Ambassadeurs, Lucius & Caïus Coruncanius, étoient fils du célébre Tibérius Coruncanius, qui le premier des Plébéïens fut créé grand Pontife. Du moins, ils étoient de la même maison que cet illustre Romain, qui se rendit si recommandable par sa sagesse, & par les profondes connoissances qu'il avoit acquises dans l'étude des loix, comme nous l'apprenons de Cicéron, & de Plutarque.

les Romains. Du reste, nous n'avons pas coutume ici de gêner les Particuliers, & nous ne leur défendons point, de tirer de la mer les profits, qu'elle leur offre. La réponse parut inique au plus jeune des Ambassadeurs. *Vos coutumes*, reprit-il, *sont donc bien différentes des nôtres. A Rome, nous punissons par des châtiments publics, les torts que font les Particuliers, au-dehors, comme au-dedans. Teuta! nous sçaurons par les armes, vous contraindre, à réformer les abus d'un si mauvais gouvernement.* Ce discours ne convenoit pas, & ces menaces n'étoient pas de saison; mais tel étoit le génie Romain. La Régente s'en sentit picqué. Elle étoit femme, elle étoit fiére, & ses victoires réçentes lui avoient enflé le cœur. Teuta ne différa pas sa vangeance. Elle fit suivre les Ambassadeurs, & les fit massacrer. La Régente fit plus. Si l'on en croit un Historien Grec, elle fit emprisonner tous les Romains, venus à la suite des Ambassadeurs, & fit périr par le feu les conducteurs des Vaisseaux, qui les avoient transportés.

De Rome l'an 523. Consuls, M. Æmilius Barbula, & M. Junius Pera.

Orosius l. 4. c. 13. Plinius l. 34. c. 6. & Florus l. 2.

Un procédé si barbare n'eut pas plûtôt été divulgué dans Rome, que tout le Peuple demanda vangeance. L'infraction du droit des gens, étoit trop marquée, pour ne courir pas aux armes. Cependant le Sénat commença, par honorer les Manes des Ambassadeurs. On leur érigea des statuës de la hauteur de trois piés; honneur qu'on rendoit toujours aux Ambassadeurs, qui avoient été mis à mort, au lieu de leur Députation. Rome ensuite fit équipper sa flotte. Tout fut en mouvement.

La Régente commença pour lors à réfléchir, sur l'énormité de ses procédés. Elle fit partir pour Rome une Ambassade, que le Sénat voulut bien recevoir, &

Diod. in excerpt.

De Rome l'an 523.
Consuls,
M. ÆMILIUS BARBULA, & M. JUNIUS PERA.

traiter sans inhumanité. L'Illyrienne assuroit, qu'elle n'avoit point eu de part à la barbarie de ses sujets, & que puisqu'elle ne pouvoit plus rendre à la République ses Ambassadeurs vivants, elle lui livreroit les auteurs de leur mort. Cette satisfaction sembloit devoir appaiser Rome. D'ailleurs la guerre qu'elle avoit à craindre, de la part des Gaulois, calmoit son couroux, & elle préferoit de s'étendre dans son voisinage, à faire les frais d'une expédition dans un Païs Etranger, contre une femme, & contre un pupille. L'imprudente Teuta mit seule obstacle à la clémence des Romains. Un nouveau succès l'enyvra. Elle avoit fait partir ses flottes, à l'ordinaire, pour ravager la Gréce, & pour surprendre des Villes. Ses Vaisseaux parurent devant *a* Dyrrachium, & demandérent à y faire de l'eau. C'étoit un prétexte. Le dessein des Illyriens étoit d'enlever la Place, & de la soumettre à l'Empire de leur Roy. Ils cachérent donc des armes dans les vases qu'ils portérent à la Ville, pour les remplir de l'eau des fontaines. Peu s'en fallut que l'artifice ne réüssist. Les Dyrrachiens n'échappérent à leurs ennemis, que par de grands efforts, & par un excès de valeur.

Polybius l. 2.

Cette tentative, quoique manquée, enfla le courage des Illyriens. Ils osérent faire descente dans l'Isle,

a La Ville de Dyrrachium porte aujourd'hui le nom de *Durazzo*. Elle est située sur la côte de la Mer Hadriatique, & confine avec la nouvelle Epire, ou l'Albanie. Dans sa premiére origine, elle fut appellée *Epidamnus*. Appien, cependant, a crû, que ces deux noms désignoient deux Villes différentes. *Epidamnus* selon lui, étoit plus éloigné de la mer, que Dyrrachium. Mais son sentiment est abandonné de tous les Géographes. La plûpart ont placé cette Ville dans la Macédoine. D'autres la mettent au nombre des Villes de l'Illyrie. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est si voisine de ces deux Contrées, qu'on peut l'attribuer à l'une, ou à l'autre, sans rien changer dans sa position.

qu'on

qu'on nommoit *Corcyre la Noire*, pour la distinguer d'une autre [a] Corcyre, située à l'entrée de l'Epire. Là, ils donnérent un furieux combat, contre les Ætoliens, venus au secours des Corcyriens. Corcyre se rendit, & reçut une Garnison Illyrienne. De là, les Vaisseaux d'Illyrie revinrent devant Dyrrachium, & s'efforcérent de prendre par force une Ville, qui s'étoit préservée de l'artifice. Pour lors Teuta se crut invincible. La prospérité lui fit oublier les propositions, qu'elle avoit faites aux Romains. On lui entendit dire, qu'elle ne livreroit jamais les assassins des Ambassadeurs de Rome. Elle prit même un parti opposé à ses promesses. La fiére Régente fit partir sa flotte, pour s'emparer de l'Isle d'Issa, que les Romains avoient prise sous leur protection. Irritée de la légéreté d'une femme, sur qui l'on ne pouvoit compter, la République ne garda plus de mesures.

De Rome l'an 523. Consuls, M. ÆMILIUS BARBULA, & M. JUNIUS PERA.

Zonaras, l. 8.

Polybius, l. 2.

De Rome l'an 524. Consuls, P. POSTUMIUS ALBINUS, & CN. FULVIUS CENTUMALUS

Les Consuls de l'année P. Posthumius Albinus, mis en Charge pour la seconde fois, & son Collégue Cn. Fulvius Centumalus, s'embarquérent, à différents tems, pour l'Illyrie. Fulvius eut le Commandement de la flotte, composée de deux cents Galéres, & Postumius fut chargé des troupes de terre, au nombre de vingt mille hommes de pié, & d'un petit corps de Cavalerie. Sans hésiter, Fulvius forma le dessein d'aller moüiller devant Corcyre. Ce n'est pas qu'il prétendît défendre la Place. Elle s'étoit dêja renduë aux Illyriens; mais il étoit d'intelligence avec le Gouver-

[a] L'Isle de Corcyre, voisine de la Dalmatie, est la même qu'on nomme présentement l'Isle de *Cursola*, ou *Cursoli*. Nous avons parlé, cy-dessus, d'une autre Isle du même nom, qu'on appelle communément Corfou. Celle-cy est sur la Mer Ionienne, au lieu que la prémiére est placée dans le Golfe Adriatique.

De Rome l'an 524. Consuls, P. Postumius Albinus, & Cn. Fulvius Centumalus

neur de la Ville, pour la Régente, & le Romain espéroit, que l'Illyrien lui livreroit Corcyre. Le nom de ce Gouverneur, étoit Démétrius, & par le surnom qu'il portoit, il paroît qu'il étoit de [a] Pharos, Isle de la mer Adriatique. On avoit déservi ce brave Officier, auprès de la Régente, & il avoit tout à craindre de sa colére Il avoit donc écrit au Consul, de venir en diligence devant Corcyre, & lui avoit promis, qu'il se donneroit à lui, & qu'il le mettroit en possession de son Isle, & de sa Ville. Démétrius tint parole. Les Corcyrois furent charmés de changer de maîtres, & de se voir sous la protection Romaine, hors de l'insulte des Illyriens. Démétrius fit plus, qu'il n'avoit promis. Il persuada aux Romains, de pénétrer dans le Continent, & les assura, qu'il les mettroit, dans peu, en possession du Royaume de Teuta. En effet, Apollonia grande Ville, & célébre par son Académie de belles Lettres, étoit une des clefs de l'Illyrie, du côté de la Macédoine. Comme elle étoit presque à l'entrée de la mer Adriatique, elle n'étoit séparée de Brunduse, que par un petit trajet. Le Consul Postumius le passa aisément, & transporta son armée de terre devant Apollonia, tandis que Fulvius vint de Corcyre, pour l'investir par mer. [b] Apollonia ne tint pas devant une armée, & une flotte Consulaires. Elle se rendit sans violence, & cette conquête donna aux Romains une ouverture, pour entrer dans l'intérieur de l'Illy-

[a] L'Isle de Pharos est présentement appellée *Lesina* par les Naturels du Pays, aussi bien que sa Ville capitale Elle est soumise à la domination des Vénitiens.

[b] Voyés le Sixiême Volume de cette Histoire, sur la Ville d'Apollonie. On comptoit en Macedoine d'autres villes du même nom, & différentes de celle, dont il est ici question. Nous aurons occasion d'en parler dans la suite.

rie. Pour lors, les Consuls se séparérent. Fulvius, avec sa flotte, alla faire lever le siége de Dyrrachium, que les Illyriens tenoient investi. Postumius s'assura de cette Place importante, & suivit la carriére, qu'il s'étoit ouverte dans les terres. Les Ardyens, [a] les Parthins, & lss Atintanes, se soumirent volontairement au Consul, & firent alliance avec Rome. Dans toutes les expéditions du Consul, Démétrius fut d'un grand secours au nouveau parti, qu'il avoit embrassé. Il se répandoit chés les Peuples de sa Nation, y décrioit le Gouvernement de Teuta, & en partie par crainte, en partie par la persuasion, il les forçoit, ou les engageoit, à secoüer le joug de la Régente.

De Rome l'an 524.
Consuls, P. POSTUMIUS ALBINUS, & CN. FULVIUS CENTUMALUS.
Zonaras, l. 8.

Cependant la flotte Romaine rangeoit toujours la côte de la mer Adriatique, & l'armée de terre côtoyoit le rivage. En chemin faisant, plusieurs Villes de la côte furent prises de force; mais Nutrie [b] se signala. Elle tint long-tems contre l'impétuosité des vainqueurs. Cette Ville soûtint le siége avec une valeur peu commune. Il coûta bien du sang pour l'assujettir. Les Romains y perdirent grand nombre de leurs Soldats, plusieurs Tribuns Légionnaires, & un de leurs Questeurs. Enfin, les Consuls arrivérent devant Issa. La Ville étoit toujours assiégée, par les ordres de Teuta, qui, malgré ses pertes, s'obstinoit à la prendre,

Polybius, lib. 2.

[a] Les Parthins furent ainsi nommés, d'une ancienne Ville appellée Parthus, que les Géographes anciens placent dans l'Illyrie, sur les frontiéres de la Macédoine. Pour les Ardiens, ils habitoient ce petit Canton de l'Illyrie, qui est vis-à-vis l'Isle de Pharos. Les Atintanes faisoient partie du Païs des Molosses, si l'on en croit Thucydide. Tite-Live & Polybe, les placent à l'extrémité de la Macedoine, dans le voisinage de l'Illyrie. Appien prétend que ces Peuples étoient Illyriens.

[b] On ignore absolument la position de la Ville de Nutrie.

De Rome l'an 514. Consuls, P. Postumius Albinus, & Cn. Fulvius Centumalus.

par un entêtement de femme. Il arriva devant Iſſa, ce que la Régente avoit éprouvé devant Dyrrachium. Aux approches de l'armée Romaine, les Illyriens ſe diſſipérent. De toute leur armée, il ne reſta au camp, que les troupes Phariénes, dont Démétrius obtint la grace, parce qu'il étoit de leur Païs. Ce nouveau corps ſervit de renfort à l'armée Conſulaire. Alors les Iſſans, après leur délivrance, ſe donnérent aux Romains, & cette conquête conſola un peu les Conſuls de leurs pertes devant Nutrie. Un nouvel avantage les rétablit dans leur premiére allégreſſe. Vingt Vaiſſeaux Illyriens, à leur retour de la Gréce, d'où ils rapportoient de groſſes dépoüilles, & bien de l'argent, vinrent tomber dans la flotte Romaine. Ces Corſaires furent pillés à leur tour.

De Rome l'an 525. Sp. Carvilius, & Q. Fabius Verucosus.

Tant de malheurs ne domptérent pas l'obſtination de la téméraire Teuta. Deux choſes entretenoient encore ſes eſpérances. Elle avoit connu la valeur de ſes Illyriens, au ſiége de Nutrie, & elle ſe confioit ſur le changement des ſaiſons, & des Conſuls. L'Hyver approchoit. Bien-tôt la mer alloit devenir impraticable. Rome en effet, ſe choiſit de nouveaux Magiſtrats. Sp. Carvilius & Q. Fabius Verrucoſus, furent élevés au Conſulat, chacun pour la ſeconde fois. La République alors rappella Poſtumius d'Illyrie. Il revint avec la flotte. Le Sénat ne lui accorda pas le Triomphe, peut être parce qu'il avoit trop prodigué le ſang Romain, au ſiége de Nutrie. Pour ſon Collégue Fulvius, il prit, en ſa place, la conduite de l'armée de terre, en Illyrie, ſous le titre de Proconſul. A cette nouvelle, Teuta n'eut plus d'autre parti à prendre, que de ſe retirer dans une de ſes Places, pour y attendre

De Rome l'an 525.

Consuls, SP. CARVILIUS, & Q. FABIUS VERRUCOSUS.

un meilleur sort, de quelque retour inespéré de la fortune. Elle choisit pour sa retraite Rhizon, [a] Ville située sur un Fleuve du même nom. Les progrès que fit le Proconsul Fulvius, ou du moins la sécurité qu'il procura, par sa présence, aux Ardyens, & aux autres Peuples du parti Romain, rendirent enfin la Régente plus attentive sur les véritables intérêts de son fils. Dês le commencement du Printems, elle envoya une Ambassade à Rome. Elle y colora, comme elle put, les pyrateries de son Peuple. A l'en croire, elle n'avoit fait tant de ravage sur les côtes, que par les ordres du feu Roy. Du reste, elle s'offroit à recevoir toutes les conditions, que le Sénat voudroit lui prescrire. C'étoit la maxime des Romains de pardonner aux Nations soumises. Cependant, ce ne fut point avec Teuta elle même, qu'ils composérent. Ce fut au jeune Roy qu'ils accordérent la paix, à des condition un peu dures. La premiére fut que, tous les ans, il payeroit une somme aux Romains, par forme de tribut. La seconde, qu'il leur céderoit une grande partie de ses Etats. La troisiême, qu'il ne feroit pas partir ensemble de ses Ports, plus de trois Vaisseaux armés en guerre, au-delà de [b] Lyssos. Par le Traité, les Isles de Corcyre, d'Issa, de Pharos, la Ville de Dyrrachium, & le Païs des Atintanes restérent aux

App. in Illyric.

Polyb. l. 2.

[a] Tout ce qu'on sçait de la Ville de Rhizon, c'est qu'elle étoit placée, sur un petit Golfe de la Mer Adriatique, que les anciens appelloient *Rhizonicus Sinus.* C'est présentement le Golfe de Cattaro dans la Dalmatie. Pline, & Ptolémée, parlent de la même ville, sous le nom de *Rhizinium.* Elle s'appelle aujourd'hui *Rizano*, ou *Rizino*, & *Cataro*, selon Volaterran.

[b] *Lyssus*, porte à present le nom d'*Alessio*, ou *Alesio.* Elle est située sur les confins de l'Illyrie, & de la Macédoine, vers l'embouchûre du Fleuve *Drilo*, que Sophien appelle *Lodrino.*

De Rome l'an 525.

Consuls, Sp. Carvilius, & Q. Fabius Verrucosus.

Romains. Pour lors Teuta, ou de dépit, par un article secret de la paix, abdiqua la Régence. Démétrius de Pharos prit sa place. Enrichi par les dons des Romains, & par les vastes Païs qu'ils lui attribuérent, en propriété, il gouverna l'Illyrie, du moins un tems, au gré de la République. Le Proconsul Fulvius se vit au comble de la gloire. Il avoit terminé les affaires de l'Illyrie avec une sagesse, qui n'étoit mêlée d'aucun reproche. Par là, sa République se voyoit aux portes de la Gréce. Il ne lui restoit plus, qu'à faire connoître au loin, les Romains, dans les Païs, que leurs victoires de l'année précédente, & que la paix qu'ils venoient de conclure, avoient délivrés de l'oppression Illyriéne. Fulvius fit donc partir de Corcyre une Ambassade, pour l'Etolie, & pour [a] l'Achaïe. Il est difficile de dire, si la reconnoissance, ou la crainte, eurent plus de part à l'accüeil favorable, que les Grecs firent aux Ambassadeurs de Rome. Cette Nation si politique, & que nulle n'égaloit en pénétration, ne put voir sans doute, avec joye, une si formidable République s'approcher si fort de ses limites. Cependant, il fallut dissimuler. Le Sénat, de son côté, envoya des Ambassadeurs à Athénes, & à Corynthe, pour faire estimer à ces Peuples, le bonheur que Rome avoit pro-

Zonaras l. 8. & Polyb. l. 2.

[a] Sous le nom général d'Achaïe, les anciens comprirent toutes les Provinces, qui composoient ce grand continent, qui d'abord fut nommé Hellas, parce qu'Hellen, fils de Deucalion, y établit sa domination. C'est cette étenduë de Païs, que les Géographes ont appellés, la Gréce, proprement dite. Elle fut ensuite occupée par Achæus, fils d'Æole, & frere d'Ion. Dans la suite, le terme d'Achaïe fut borné à une des contrées du Peloponese, dont les Achéens se mirent en possession. Au reste, l'Achaïe, prise dans sa plus grande étenduë, renfermoit l'Attique, le Canton des Mégariens, & des Locres, la Phocide, la Béotie, le Territoire de Thébes, l'Etolie, & la Doride.

curé à toutes les Villes Maritimes, par la réduction des Illyriens. On en parut si touché dans Athénes, qu'on admit, à perpétuité, les Romains [a] aux Mystéres secrets d'Eleusis, & qu'on les fit Citoyens d'Athénes. A Corynthe, on leur donna place, pour toujours, dans [b] les Jeux Istmiques. Aussi Rome rendit la liber-

De Rome l'an 525. Consuls, SP. CARVILIUS, & Q. FABIUS VERRUCOSUS.

[a] C'est le nom qui fut donné par excellence, à la Fête qu'on célébroit, à la gloire de Cérés, dans Eleusis, Ville de l'Attique, située au couchant d'Athénes, sur le Golfe Saronique, entre Mégare, & le Port de Pirée. Nul Fête de la Gréce n'égalloit le pompeux appareil de celle-ci. Les Athéniens, qui se glorifioient d'avoir inventé l'Agriculture, prétendoient avoir appris, de Cérés, l'art de cultiver la terre, en reconnoissance de l'hospitalité qu'ils avoient exercée envers cette Déesse, dans le temps qu'elle cherchoit sa fille Proserpine. Les Peuples de l'Attique, par un retour de gratitude, éternisérent la mémoire d'un bienfait si considérable, par l'institution d'une fête solemnelle, en l'honneur de Cérés. Les Egyptiens soutenoient, que la Gréce avoit emprunté d'eux, la forme de ces Sacrifices, & qu'Erechtée, Roy d'Athénes, natif d'Egypte, les fit passer, du lieu de sa naissance, dans celui de sa domination. Ce récit, qui est de Diodore de Sicile, s'accorde avec le témoignage de Pausanias & d'Herodote. Ils conviennent l'un & l'autre, que les Grecs étoient redevables à l'Egypte de la plûpart de leurs cérémonies de Religion. Aussi, Lactance & Phavorinus, ont remarqué, que les Mystéres d'Isis, avoient beaucoup de rapport avec ceux de Cérés. Théodore a observé la même ressemblance. La suite de l'histoire donnera lieu à une dissertation historique, sur les grands, & sur les petits mystéres de Cérés.

[b] Les Jeux Isthmiques empruntérent leur nom de l'Isthme de Corinthe, où les Grecs avoient coûtume de les représenter, de trois en trois ans. Cette solemnité fut instituée en l'honneur de Palémon, ou de Melicerte. Plutarque prétend, que ces jeux furent célébrés en l'honneur de Neptune. Ceux, dit il dans la vie de Thésée, qu'on avoit dédiés à Mélicerte, près de Corinthe, se représentoient pendant les ténébres de la nuit. Ils avoient plûtôt l'air d'un Mystére, & d'une cérémonie nocturne, que d'une Fête solemnelle. A dire le vrai, la plûpart des Auteurs sont partagés, sur l'origine de ce spectacle, qui étoit comme le rendés-vous de toute la Gréce. Les seuls Eléens en étoient exclus. Ils n'osoient y assister, dans la crainte d'éprouver l'effet des imprécations, que Molione, femme d'Actor, avoit prononcées contre ceux de cette Nation, qui prendroient part à la réjoüissance commune. Pausanias, rapporte, fort au long, ce fait historique, dans ses Corinthiaques. Quoi-qu'en dise Plutarque, dans l'endroit que nous

De Rome l'an 525.
Consuls, Sp. Carvilius, & Q. Fabius Verrucosus.
Fasti capit.

té à bien des Villes conquises, sur tout, à Apollonie, & à Corcyre; bienfait, qui, du moins en apparence, leur concilia toute la Gréce. Il ne restoit plus à Fulvius, que de revenir [a] Triompher. Il entra avec pompe dans Rome, dix jours avant les Calendes de Juillet.

Cette guerre étrangére n'étoit pas encore termi-

venons de citer, Sisyphe Roy de Corinthe, eut l'honneur de cette institution. Théfée n'en fut que le restaurateur, de l'aveu de presque tous les Ecrivains Grecs. L'opinion la plus généralement reçüe, est, que les malheurs d'Ino, donnérent occasion à cette Fête. Cette femme, dans un accès de Phrénésie, ou selon d'autres, pour échapper au courroux de son mari Athamas, se jetta dans la Mer, avec son fils Mélicerte. Les flots portérent sur le rivage, le corps de l'enfant. Il fut recüeilli par Sisyphe, qui le fit enterrer. Au même temps, une violente peste fit de terribles ravages, & désola le territoire de Corinthe. Dans l'extrémité où se trouvérent les Corinthiens, ils consultérent l'Oracle d'Apollon. Ils reçurent pour réponse, qu'afin d'obtenir la cessation du mal contagieux, il falloir célébrer des Jeux funébres, en l'honneur de Mélicerte, qui, dans la suite, fut adoré sous le nom de Palémon, & mis au nombre des Dieux Marins. Le prix qu'on assignoit aux vainqueurs après la célébration de ces Jeux, se réduisit d'abord, à une couronne de Pin, ou de Myrthe. Ensuite, la couronne fut tissüe de feüilles d'Ache, comme dans les Jeux Néméens. Cependant, Solon porta une loi, qui fixoit la récompense du victorieux à cent drachmes. Plutarque, rapporte, que par l'ordre de Thésée, les Corinthiens furent obligés de céder la premiére place aux Athéniens. Au reste, l'esprit de Religion, & le goût des spectacles, ne furent point le seul motif de l'institution de ces Jeux. La politique s'en mêla. Les instituteurs se proposoient, de rassembler en un même lieu, & de réünir, par des Sacrifices communs, divers Peuples, tous indépendants, & la plûpart moins éloignés, par la distance des lieux, que par la différence des intérêts.

[a] Le Proconsul Cnéïus Fulvius Centumalus reçut les honneurs du triomphe, sous le titre de Vainqueur des Illyriens. Selon les Fastes Capitolins, il avoit remporté une victoire Navale, contre ces Peuples. Cependant Appien & Polybe n'en font aucune mention. Le dernier historien rapporte seulement, que les Romains enlevérent une vingtaine de barques aux Illyriens. Du reste, Eutrope fait foi de ce triomphe, au Livre troisiéme, & Florus semble l'indiquer, lorsqu'il parle des grands avantage de Fulvius, contre cette Nation.

née,

De Rome l'an 525.
Consuls, Sp. Carvilius, & Q. Fabius Verrucosus.

née, que déja les Gaulois remuoient en Italie. D'un autre côté, les Carthaginois, sous la conduite d'Asdrubal, successeur d'Hamilcar, faisoient d'immenses progrès en Espagne. Rome étoit trop éclairée, pour n'y prendre pas la part qu'elle devoit. Elle sentoit bien, que la conquête de l'Espagne alloit enfler le courage, & augmenter les forces des Africains, ses implacables ennemis. La République résolut donc, de soumettre les Gaulois, par les armes, & d'arrêter les conquêtes d'Asdrubal, par la négociation. A l'égard des Gaulois; il ne parut pas nécessaire de hâter contre eux les hostilités. La République étoit encore fatiguée de la guerre d'Illyrie. Ainsi les Consuls de l'année, Carvilius & Fabius, tout grands hommes de guerre qu'ils fussent, demeurérent, leur année entiére dans une parfaite tranquillité. Pour les Carthaginois; Rome mit des bornes à leur ambition. Toute l'Espagne paroissoit devoir être absorbée sous la puissance de ces Conquérants. Asdrubal seul, par la force de la persuasion, avoit plus soumis de sujets à sa République, qu'Hamilcar par les armes. Alors il faisoit construire [a] Carthage la Neuve, pour en faire une place d'armes, & pour y recevoir les secoursd'A-

[a] Carthage la Neuve, subsiste encore aujourd'hui, dans le Royaume de Murcie, sous le nom de Carthagéne. Elle fut appellée la Neuve pour la distinguer de Carthage l'ancienne, qui reconnoissoit pour Fondateur, un Hamilcar, Général des Carthaginois. Celle-ci étoit située dans le Royaume d'Arragon, à l'extrémité de celui de Valence. Quelques-uns croyent retrouver les vestiges de cette Ville, dans le Bourg de *Cantaveja*. D'autres la rapprochent dans le Bourg de *Mequinença*, dans cet endroit où la Ségre & l'Ebre réunissent leurs eaux. Pour Carthage la Neuve, Strabon l'a nommée *Spartaria*, parce qu'il croissoit beaucoup de Genêt, dans le lieu où elle fut placée. Asdrubal, qui fut le successeur d'Hamilcar Barca, pere d'Annibal, l'avoit fait construire, près du Golfe voisin, qui du nom de cette Ville, est appellé Golfe de Carthagéne.

De Rome l'an 525.
Consuls, SP. CARVILIUS, & Q. FABIUS VERRUCOSUS.
Appianus in Hist. & Polyb. l. 2.

frique. Ces immenses accroissements de la domination Carthaginoise, devinrent enfin si suspects à Rome, qu'elle crut devoir les borner. Le Sénat Romain députa donc au Sénat de Carthage, & à Asdrubal tout à la fois, pour convenir avec eux, des limites de l'Empire, qu'ils vouloient établir. On statua deux choses. La premiére, que les Carthaginois ne s'étendroient point au-delà [a] de l'Ebre. La seconde, qu'ils laisseroient en paix, & en liberté [b] Sagonte & son Territoire, & que cette Ville mitoyenne, entre l'Ebre & l'Espagne Carthaginoise, joüiroit d'une parfaite sécurité.

De Rome l'an 526.
Consuls, P. VALERIUS FLACCUS, & M. ATTILIUS REGULUS.

Cependant la guerre contre les Gaulois étoit toujours prête à recommencer, & toujours elle étoit suspenduë. Il semble, que Rome craignoit de se commettre avec une Nation si belliqueuse. Il étoit néanmoins d'un intérêt pressant pour la République, de se débarrasser, au plûtôt, de ces ennemis turbulents, qui sans cesse mettoient obstacle à ses autres conquêtes. Carthage profitoit du délai des Romains, à réduire les Gaulois. On peut dire même, qu'à le bien prendre, cette guerre si long-tems différée, causa en partie les désastres, que Rome recevra, dans la suite, des courses d'Annibal, en Italie. Le tems que Rome perdoit en préparatifs, elle auroit pû l'employer, en Espagne, contre les Carthaginois, traverser leurs des-

a L'Ebre est un des plus grands Fleuves de l'Espagne. Il prend sa source dans la Vieille Castille, près du Bourg de *Fuunt:b.* Après s'être grossi des eaux de la Ségre, & de plusieurs autres Riviéres, il va se décharger dans la Mer Méditerranée.

b La Ville de Sagonte, étoit placée dans le Royaume de Valence, près de l'endroit où est aujourd'hui *Morvedro.* Cette situation s'accorde parfaitement avec la description qu'en ont faite, les Historiens & les Géographes.

seins, & les empêcher au moins de s'établir solidement, dans un Païs capable de leur fournir des hommes, & des richesses. Malgré ces considérations, les nouveaux Consuls P. Valérius Flaccus, & M. Attilius Régulus, demeurérent dans une espéce d'inaction. On ne sçait même, s'ils marchérent en campagne. S'il est vrai qu'ils sortirent de Rome, ce ne fut que pour observer les démarches des Liguriens, & des Gaulois. Au reste, ils les laissérent se fortifier, & former des complots, sans les attaquer. Tant il est vrai, que les plus sages politiques sont sujets eux-mêmes à des travers!

De Rome l'an 526.

Consuls, P. VALERIUS FLACCUS, & M. ATTILIUS REGULUS.

Les Romains donc ne s'occupérent que du réglement des Provinces, qu'ils avoient conquises. On dit qu'alors, pour la premiére fois, ils choisirent quatre Préteurs, deux pour rester à la Ville, & des deux autres, l'un pour aller commander en Sicile, & l'autre en Sardaigne. Quoiqu'il en soit, (car il n'est pas vraisemblable, qu'ils ayent laissé si long-tems ces deux nouvelles Provinces sans Chefs) on dit que ce Flaminius, auteur de la loi pour la distribution des campagnes Gauloises, alla le premier commander en Sicile, & que le sort donna à Valérius Flaccus, l'administration des Isles de Sardaigne, & de Corse. La Jurisdiction des Préteurs Provinciaux, au lieu de leur Gouvernement, fut égale à celle, que les Préteurs avoient à Rome. Par une loi, que le Peuple avoit portée à la réquisition des deux Tribuns Vilius & Titius, il fut ordonné, qu'en Province, comme à la Ville, les Préteurs nommeroient des tuteurs aux femmes, & aux pupilles, qui n'en auroient point d'ail-

Pomponius de origine juris.

Solinus c. 11.

Justinian. instit. l. 1. & Ulp. c. 11. de Tutelis.

De Rome l'an 526.

Consuls, P. VALERIUS FLACCUS, & M. ATTILIUS REGULUS.

leurs. La loi fut appellée [a] Vilia-Titia.

Ces ſoins furent légers. Le grand objet étoit toujours de porter la guerre, avec ſuccès, chés les Nations Gauloiſes, d'en-deçà, & d'en-delà le Pô. On peut dire, qu'en étenduë de Païs, & qu'en nombre d'hommes, les Gaulois ne cédoient pas aux Romains, & qu'à l'exercice près dans le maniement des armes, ils ne leur étoient pas inférieurs en courage. Ainſi les Romains tardoient toujours à ſe déterminer, ſur une entrepriſe, dont on pouvoit appréhender les ſuites.

Polybius l. 2. Il couroit une prophétie à Rome, *que des Gaulois, & que des Grecs s'en rendroient un jour les maîtres.* On avoit trouvé, diſoit-on, cet Oracle, dans les Livres des Sybilles. Il paroiſſoit d'ailleurs, que ce moment fatal étoit proche; puiſque les Etats de la République confinoient, d'un côté, avec les Nations Gauloiſes, & de l'autre avec la Gréce. Scrupule frivole; mais qu'il falloit lever, pour rendre la tranquillité d'eſprit aux Romains, que la ſeule ſuperſtition, étoit capable d'intimider! Les Conſuls de l'année, M. Valérius Meſſa-

[a] On peut rapporter à cette année 526, la promulgation de la loi *Vilia-Titia*, dont parle Juſtinien, au Livre premier de ſes Inſtitutions, chapitre 20. & Ulpien, chapitre 11. *De Tutelis*. Cette loi fut portée par le Peuple Romain, à la requiſition des Tribuns L. Villius Tappulus, & Q. Titius Nepos. C'étoit comme une extenſion de la loi Attilia. Elle pourvoyoit à la ſûreté des pupilles, dans les Provinces Romaines, qui commencérent dès-lors à être gouvernées par des Préteurs, ou par des Proconſuls. Elle abandonnoit à la diſpoſition des Magiſtrats, le choix des tuteurs, pour régir les biens des enfans mineurs, cependant avec les mêmes conditions qui avoient été ſtipulées par la loi Attilia. Les Juriſconſultes qui ont donné à cette nouvelle loi le nom de *Julia Titia*, ſe ſont trompés; ou bien, ils ont trop compté ſur l'éxactitude des copiſtes. Ils pouvoient faire réfléxion, qu'il s'agiſſoit d'une loi établie par deux Tribuns du Peuple. Or, il eſt conſtant, que les Julius, Patriciens d'origine, ne furent point admis à cette Magiſtrature Plébéïenne.

la, & L. Apustius Fullo, prirent des mesures, avec les Pontifes, pour calmer l'appréhension du Peuple. Ces politiques crurent devoir donner à l'Oracle, une interprétation indigne de l'humanité Romaine ; mais qu'ils jugérent nécessaire. *Romains*, dirent-ils, *vous ignorés le sens caché sous la réponse des Dieux, qui s'est repanduë parmi vous. Oüi, des Gaulois & des Grecs, occuperont la terre de Rome, & la prophétie s'accomplira.* A l'instant, il parut un Arrêt des Décem-virs, c'est-à-dire, du Collége des dix hommes, préposés pour la garde des Livres Sybillins. Il ordonnoit, qu'un [a] Gaulois, & qu'une Gauloise, qu'un Grec, & qu'une Grecque, seroient enfoüis tout vivants, dans le marché aux bœufs. Après leur mort, on publia, qu'en effet des Gaulois & des Grecs, avoient pris possession de Rome. C'est ainsi que les Magistrats, & les Pontifes, de concert, faisoient servir la Religion à une cruelle politique, & que sans les détruire, & sans les altérer, ils tournoient les Oracles au sens, qu'il leur plaisoit.

De Rome l'an 527.
Consuls, M. VALERIUS MESSALA, & L. APUSTIUS FULLO.
T. Livius l. 22. *& Orosius l.* 4. *c.* 13.

Quand on eut surmonté les embarras de la superstition, Rome ne songea plus, qu'à diviser entre eux ces formidables Gaulois, qu'on venoit encore d'irriter, par un sacrifice barbare. On ne laissa pas de leur enlever deux Nations considérables. Elles se rangérent au parti Romain. [b] Les Cénomans venus autre-

[a] Cette barbarie, exercée contre deux Gaulois, & deux Grecs, hommes & femmes, se renouvella quelques années après, comme nous aurons lieu de le remarquer. Plutarque ajoûte, que pour appaiser les Manes de ces malheureuses Victimes, on leur faisoit, encore de son tems, des Sacrifices secrets, dont on déroboit la vûë au Peuple.

[b] Nous avons parlé, dans le quatriéme Volume, de l'origine des Cénomans, & de leur transmigration en Italie. Ils s'étoient emparés de cette contrée, qui comprend une partie du Veronois, une partie du Mantoüan, au-delà

De Rome l'an 527.

Consuls, M. VALERIUS MESSALA, & L. APUSTIUS FULLO.

Polybius l. 2.

fois du Maine, & [a] les Vénétes, qui, originaires de la basse Bretagne d'aujourd'hui, occupoient alors le Païs des Vénitiens d'aprésent, abandonnérent leurs compatriotes, pour s'attacher à la République. Ce démembrement fut aux Romains d'un grand secours, pour la guerre qu'ils méditoient. Ils firent aussi tenter la fidélité des [b] Boïens, anciens Habitants du Bourbonnois d'aujourd'hui, & d'une partie de l'Auvergne. Ceux-ci résistérent aux sollicitations de Rome; mais la République leur donna chés-eux assés d'occupation, pour les distraire. Les Cénomans & les Vénétes entrérent dans le Païs des Boïens, par l'ordre des Romains, & la diversion qu'ils y firent, ne servit pas peu à la République, pour la conquête de la Gaule Cisalpine. Les Gaulois, de leur côté, remplacérent la défection de leurs compatriotes d'Italie, par les nouvelles levées qu'ils firent faire, dans les Gaules, au-delà des Alpes. Les Gésates n'étoient pas un Peuple particulier, parmi les Gaulois Transalpins. C'étoit plûtôt une sorte de gens répandus dans toute la Nation Gauloise, qui faisoient profession des armes, & qui vendoient leurs services à tous ceux, qui vouloient les employer dans la guerre. L'espéce d'armes qu'ils portoient, nommée *Gæsum*, leur avoit fait donner

du Pô, presque tout le Bressan, & quelque portion du Territoire de Crémone.

[a] Les Vénétes, originaires de la Basse Bretagne, comme nous l'avons prouvé, dans le quatriême Tome de cette Histoire, habitérent la partie Occidentale du Frioul, la Marche Trevisanne, le Picentin, le Padoüan, le *Dogado*, la plus grande partie du Ferrarois, & le Polesin de *Rovigo*.

[b] Les Boïens, qui firent irruption en Italie, avec les différents Peuples de la Gaule Transalpine, se mirent en possession des Provinces, qui sont comprises entre le Pô, au Septentrion, l'Apennin au Midi, le Fleuve *Idice*, à l'Orient, & le *Tarro*, à l'Occident.

le nom de Gésates. Ce fut d'eux, que les Gaulois d'Italie achetérent le secours.

De Rome l'an 527. Consuls, M. VALERIUS MESSALA, & L. APUSTIUS FULLO.

Les Consuls Valérius & Apustius, employérent le reste de leur année, à former, pour leurs successeurs, une si nombreuse armée, qu'elle pût égaler, au moins, cette inondation de Gaulois, d'en-deçà, & d'en-delà les Alpes. Ils y réüssirent. Jamais Rome ne mit tant de troupes sur pié. Si l'on en croit un Historien, qui fut présent à cette guerre, l'armée Romaine fut de huit cents mille hommes. Aussi toutes les Nations de l'Italie soumises au nom Romain, s'étoient épuisées, pour venir combattre sous les ordres de la République. Dans cette multitude incroyable de combattans, on comptoit deux cents quarante-huit mille hommes de pié, tous Romains, ou Campanois, & vingt-six mille six cents hommes de Cavalerie. Le reste étoit de troupes Alliées. De leur côté, les Gaulois rassemblérent, de tous les Peuples de leur Confédération, environ cinquante mille Fantassins, & vingt mille Cavaliers. Leurs Rois n'avoient pas voulu dégarnir leurs Frontiéres, & vrai-semblablement les Gésates, n'avoient pas encore passé les Alpes. Bien-tôt après, ces ennemis impétueux osérent faire les premiéres hostilités. Ils se firent un passage à travers l'Etrurie, & au milieu d'un Païs tout Romain, ils se frayérent une route, pour venir jusqu'à Rome.

Fabius apud Oros. l. 4. c. 13.

De Rome l'an 528. Consuls, L. ÆMILIUS PAPUS, & C. ATTILIUS REGULUS.

Pour lors la République avoit changé de Consuls. [a] P. Æmilius Papus, & C. Attilius Régulus, venoient d'être mis en place. Attilius s'embarqua pour la Sar-

[a] Le Consul Lucius Æmilius Papus, se trouve confondu dans quelques Historiens, avec Lucius Æmilius Paulus, faute de l'avoir distingué par son véritable surnom.

De Rome l'an 528.
Consuls, L. ÆMILIUS PAPUS, & C. ATTILIUS REGULUS.

daigne, où il eut bien-tôt appaisé les troubles. Æmilius fut chargé de la guerre importante, contre les Gaulois. Depuis sept ans, c'est-à-dire depuis la distribution des terres Gauloises, à la Requête du Tribun Flaminius, ces Peuples irrités se préparoient à éclater contre Rome. Les Gésates avoient déja passé les Alpes, & s'étoient joints aux Gaulois d'Italie. L'Etrurie même étoit en proye à ces Barbares. Ce renfort fut au moins de deux cents mille hommes. Deux Rois de la Gaule Transalpine, nommés Concolitan, & Anéroëste, étoient à la tête des Gésates. Leurs espérances égaloient leur cupidité. Ils ne se promettoient rien moins, que de piller Rome, & d'enlever, dans une seule Ville, les dépoüilles de la Sicile, de l'Illyrie, & de tant d'autres Nations vaincuës.

Polybius l. 2.

Cependant les Romains avoient partagé leurs troupes en trois corps. Une partie avoit fait voile vers la Sardaigne, sous la conduite du Consul Attilius. Une autre partie avoit suivi le Consul Æmilius, & dans l'incertitude du chemin que prendroient les Gésates elle étoit campée au voisinage d'Ariminum, pour les empêcher d'entrer sur les terres Romaines, en côtoyant la mer Adriatique. La troisiême partie fut destinée pour l'Etrurie, sous la conduite d'un Prêteur, dont l'Histoire nous a dérobé le nom. Ce dernier corps étoit de cinquante mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux. Les Alliés de Rome, qui le composoient, se prêtérent sans difficulté à la défense de la République. Il ne s'agissoit plus seulement d'étendre sa domination, ou de servir à sa gloire. C'étoit leurs propres maisons, leurs terres, leurs femmes, & leurs enfants, qu'ils avoient à défendre, contre l'invasion d'un

De Rome l'an 528.
Consuls, L. Æmilius Papus, & C. Attilius Reguuus.

d'un Peuple barbare. Ainsi les Alliés de la République, n'avoient pas moins d'ardeur, que les Romains mêmes, pour soûtenir des intérêts communs.

Cependant les Gésates, pour éviter l'armée d'Æmilius, n'avoient pas suivi le rivage de la mer Adriatique. Ils avoient traversé l'Insubrie, & s'étoient joints dans l'Etrurie, aux troupes de leur Nation, occupées à ravager le Païs. Sans différer donc, l'épouvantable armée Gauloise prit le chemin de Rome, & dêja elle étoit à portée de Clusium, Ville qui n'étoit éloignée de la Capitale que d'environ trois journées. Les Gaulois se persuadoient, que la première victoire décideroit du sort des armes. Ils s'empressérent de livrer bataille au Préteur, venu pour s'opposer à leur marche. Celui-ci suivoit en queuë les ennemis, depuis l'extrêmité de l'Etrurie, lorsque, tout à coup, il prit un détour, & marcha vers [a] Fésule. Son dessein fut sans doute, d'attirer sur lui l'Ennemi, avide du combat, & de se rapprocher du camp d'Æmilius, qui se joindroit à lui. En effet, les Gaulois marchérent à sa suite. Le soleil panchoit vers son couchant, lors qu'ils l'atteignirent. Il fallut donc que les deux armées campassent, assés proche l'une de l'autre. Les Gaulois postérent leur Cavalerie presque à la vûë de l'Ennemi. Pour leur Infanterie, ils la firent partir, de nuit, pour se rendre aux environs de Fésules. C'étoit un artifice, pour attirer les Romains au combat. En

[a] Les anciens Auteurs parlent de Fésules, comme d'une des plus anciennes, & des plus considérables Villes de l'Etrurie. Elle étoit située au pié de l'Apennin, dans la Vallée de *Mugiella*, que les Naturels du Païs appellent aujourd'hui *Val di Mugello*. Cette Ville, qui eut successivement le titre de Colonie, & de Municipe, ne conserve plus rien de sa première splendeur. On en retrouve encore les débris dans le Bourg de *Fiezoli*, à trois milles de Florence.

De Rome l'an 528.
Consuls, L. Æmilius Papus, & C. Attilius Regulus.

effet, le Préteur, qui crut n'avoir affaire qu'à de l Cavalerie, fit sortir imprudemment son armée de se retranchements. Les Cavaliers Gaulois reculent, selon l'ordre qu'ils en avoient reçû, prennent, en fuyant, la route de Fésules, & engagent les Romains sur leurs pas. Ceux-ci se persuadent que l'Infanterie Gauloise s'est dissipée. Ils marchent, ils combattent jusqu'à perte d'haleine. Tout plie devant les Romains; mais enfin parut l'Infanterie Gauloise, toute fraîche, & qui n'étoit point épuisée de fatigues. Elle eut son tour, & donna vivement sur l'armée du Préteur. Dès le premier choc, périrent six mille hommes du parti Romain, qui restérent sur la place. Le reste courut, à la débandade, sur une colline prochaine, qui leur servit d'azyle. Là, les Romains se retranchérent pour y passer la nuit.

On ne peut dire, avec quelle ardeur, les Gaulois victorieux environnérent, & attaquérent ce poste. Enfin, leur Infanterie, fatiguée du combat, se retira dans le Camp. Ainsi la Cavalerie Gauloise resta seule, & investit les fuyards, sur la colline, qui leur servoit de retraite. Là, les Romains passérent une triste nuit. Au reste, ces malheureux n'étoient point Légionnaires, qui tous se tiroient d'entre les Citoyens de Rome. L'armée du Préteur, n'étoit composée que d'Alliés, en partie Sabins, & en partie Etrusques. Sur la montagne, où ils étoient enveloppés, ils attendirent qu'un coup de hazard les tirât des mains de leurs ennemis. En effet, un événement inespéré les sauva de la mort, ou de l'esclavage. Le Consul Æmilius avoit appris, que les Gaulois s'approchoient de Rome. A l'instant, il étoit parti de son camp d'Ariminum, & il s'avan-

çoit vers l'ennemi, pour traverser sa marche. Pour lors, il étoit arrivé aux environs du lieu, où la bataille s'étoit donnée la veille, & la nuit l'avoit obligé d'y camper. A la vûë des feux, qu'on appercevoit dans un autre camp, que celui des Gaulois, les Romains investis jugérent, que leur bonne fortune avoit conduit, dans leur voisinage, une armée Romaine. Réduits à l'extrémité, ils hazardérent de faire passer, à travers leurs ennemis, & à la faveur des ténébres, quelques-uns de leurs camarades, pour observer de près, ce qu'ils ne voyoient que de loin. Quelle joye pour les Députés d'apprendre, qu'Æmilius en personne, avec une formidable armée, étoit à portée de procurer leur délivrance !

De Rome l'an 528.
Consuls, L. Æmilius Papus, & C. Attilius Regulus.

En effet, après avoir entendu le recit de l'échec, que le Préteur avoit reçu la veille, Æmilius ne délibéra pas un moment. Il ordonna, sur le champ, à ses Tribuns, de faire sortir, au levé de l'aurore, leurs Légions, & de les mener à l'Ennemi. Pour lui, à la tête de sa Cavalerie, il marche au pié de la colline, que des Escadrons Gaulois tenoient investie. Cependant l'allarme se répand dans le camp des Gaulois. Par les feux qu'on avoit vûs la nuit passée, on s'étoit douté que l'armée Consulaire étoit dans le voisinage. Quel parti prendre : Anéroeste, l'un des Conducteurs des Gésates, ouvrit un avis, qui prévalut. *Nous sommes chargés d'un butin considérable*, dit-il. *Combien d'esclaves avons-nous faits ? Combien de bestiaux avons-nous enlevés ? Nul ne peut estimer jusqu'où vont les dépoüilles du Païs, que nous avons pillé. Hazarderons-nous tant de richesses, au sort d'une bataille ? Retournons*, ajoûta t'il, *retournons dans quelqu'une des Provinces Gauloises. Met-*

De Rome l'an 528.

Consuls, L. Æmilius Papus, & C. Attilius Regulus.

tons en sûreté les biens, dont les droits de la guerre nous ont enrichis. Sauf à revenir ensuite tenter des périls, qui seront moindres, lorsque nous serons déchargés d'un riche fardeau, qu'il n'est pas raisonnable de négliger. Le discours fut applaudi, & le parti fut pris, de ne se battre plus qu'en retraite, jusqu'au terme. Le jour étoit fort avancé, lorsque le Consul parut dans la plaine. Il y passa la nuit, & les ennemis décampérent, avant le lever du Soleil. Pour regagner l'Insubrie, ils suivirent la côte de la mer d'Etrurie. Pour Æmilius, il prit avec lui les restes de l'armée du Préteur, entre autres ces Escadrons qu'il avoit délivrés du péril, & suivit en queuë les Gaulois. Son dessein fut d'abord de les harceler, plûtôt que de les combattre. C'étoit un assés grand avantage, de les avoir chassés devant lui, d'avoir réduit ces présomptueux à quitter le dessein d'assiéger Rome, & de les avoir contraints à se réfugier sur leurs terres. Une avanture inopinée lui procura plus de gloire encore, qu'il n'espéroit. Nous avons dit, que le Consul Attilius, dès le commencement de son année, étoit parti pour la Sardaigne, & qu'il y eut bien-tôt appaisé les troubles. Il en repartit avec la même vîtesse, rappellé, sans doute, par les besoins pressants de la République, en Italie. Le bonheur de Rome fit, qu'il vint aborder à Pise. Delà, Attilius continua sa route le long de la mer, sans sçavoir qu'il dût trouver, sur son passage, une armée ennemie. Il n'en fut averti, que quand ses coureurs lui eurent amené quelques prisonniers Gaulois, du nombre de ceux, qui précédoient l'armée de leur Nation. Il apprit d'eux, que les Gaulois, chargés de butin, se retiroient en Insubrie; qu'Æmilius son Collé-

gue les poursuivoit; que bien-tôt il alloit lui-même les avoir en tête, parce qu'ils suivoient la même route que lui; qu'au reste leur armée étoit victorieuse, & commandée par plusieurs Rois. Attilius tressaillit de joye, en apprenant, que les plus formidables ennemis du nom Romain alloient être enveloppés. Une armée Consulaire de front: une autre armée en queuë; c'étoit de quoi faire périr, dans une seule action, toutes les forces ennemies. L'importance fut de bien conduire une si heureuse avanture. Le lieu où Attilius résolut d'attendre, & d'attaquer les Gaulois, étoit un petit Port de l'Etrurie, nommé a Telamon. Là, il rangea ses troupes en bataille, & les étendit sur une aussi grand front, que le lieu put lui permettre. Pour lui, à la tête de sa Cavalerie, il se posta sur une hauteur, par où l'Ennemi devoit nécessairement passer. C'étoit de-là qu'il devoit tomber sur les Gaulois, pour commencer l'attaque. Ainsi il se promettoit, d'avoir la meilleure part à la gloire d'une si belle journée. L'armée Gauloise s'avançoit toûjours vers Télamon, sans se douter qu'elle dût trouver Attilius sur son passage. On le croyoit encore en Sardaigne. Cependant le premier objet qui se présenta, ce fut un gros corps de Cavalerie Romaine, posté sur une hauteur. Les Généraux Gaulois se persuadérent, que le Consul Æmilius, qui suivoit, avoit détaché quelques Escadrons, pour venir les couper, & pour empêcher leur marche. A l'instant, la Cavalerie Gauloise vint attaquer celle,

De Rome l'an 528.
Consuls,
L. ÆMILIUS PAPUS, & C. ATTILIUS REGULUS.

a A huit milles de l'emboûchure de l'Ombroné, est l'ancien port de Télamon, qui conserve, encore aujourd hui, son nom dans celui de *Telamone*. Ce nom fut commun à la Ville, & au Promontoire voisin. Diodore attribuoit la fondation de la même Ville, à un des Argonautes, nommé Télamon.

De Rome l'an 528.

Consuls, L. ÆMILIUS PAPUS, & C. ATTILIUS REGULUS.

qui lui étoit opposée. Ce fut le prélude de la bataille; mais qui fut sanglant, & qui coûta cher aux Romains.

Æmilius de son côté, ignoroit que son Collégue fût en présence de l'ennemi. Il sçavoit en général, qu'il étoit arrivé, a à Pise; mais par un commencement de combat, qu'il apperçût de loin, il conjectura, qu'Attilius attaquoit les ennemis de front. Sur l'heure, il fit partir sa Cavalerie. Après avoir pris un détour, elle arriva sur la hauteur, que les Gaulois disputoient aux Romains. Là, recommença le choc plus vivement que jamais. Le Consul Attilius, qui combattoit en personne, y perdit la vie. Sa tête fichée au bout d'une lance, fut portée aux Généraux Gaulois, qui la montrérent à toutes les files de leur Armée. Le péril dont les Gaulois étoient menacés, ne diminua guére, par la mort d'Attilius. Un de ses Lieutenants prit sa place, & tout alla son train. On ne peut refuser aux Gaulois la gloire, d'avoir defendu leur vie, avec plus de sagesse, qu'on n'en a d'ordinaire dans ces derniéres extrémités. Pour la valeur, Rome ne la leur a jamais contestée, & souvent elle en a fait l'éloge, par ses craintes. Il semble même, que le courage des Gaulois s'augmenta encore, dans ces instants de désespoir. Ils ne périrent que par un

a Si l'on en croit le témoignage de Pline, & de Strabon, Pise fut fondée par une Colonie de Grecs, Habitants d'une autre Ville de Pise, située dans le Péloponêse, sur les bords du Fleuve Alphée. Selon le recit de Denys d'Halicarnasse, au Livre premier des Antiquités Romaines, il faut que la fondation de Pise, dans l'Etrurie, ait précédé de plusieurs siécles la guerre de Troye. Quoiqu'il en soit, il est constant que cette Ville à toûjours tenu un rang illustre, parmi les plus grandes Villes d'Italie. La commodité de son port, vers l'embouchûre de l'Arno, & la fertilité de ses campagnes, sont connuës de tout le monde.

excès de bravoure. Les Escadrons Romains restérent sur la hauteur, qu'ils avoient occupée; mais les Gaulois tirérent du moins un avantage de l'attaque du Tertre, par leur Cavalerie. Ils eurent le temps de mettre leur Infanterie en bataille. Jamais, pour les circonstances, la disposition d'une armée ne fut mieux entenduë, que celle des Gaulois le fut alors. Ils avoient à résister à deux armées Consulaires, dont l'une les pressoit en queuë, l'autre les attaquoit de front. Ils firent tête à l'une & à l'autre. Pour n'être pas pris en flanc, par les nombreuses troupes des Romains, ils rangérent de file, leurs charrettes, & leurs fourgons, qu'ils placérent sur les aîles, & qui formérent une barriére difficile à pénétrer. Une partie de l'Armée Gauloise fit face au Consul Æmilius, & l'autre partie, à l'Armée qu'avoit commandée son Collégue. La moitié des Gaulois tournoit le dos à l'autre moitié, & le partage de leurs troupes étoit à peu près égal, des deux côtés. A l'opposite d'Æmilius, furent placés, sur la premiére ligne, ces formidables Gésates, qui nouvellement avoient passé les Alpes; & derriére eux étoient les Insubriens. Dans l'autre corps d'armée, à la tête, étoient les [a] Taurisques, c'est-à-dire, les troupes levées chez les Grisons d'aujourd'hui, & après eux, les diverses Nations Gauloises, d'en deçà, & d'en delà le Pô. Cette seconde armée, pour parler ainsi, étoit opposée aux Légions, qu'Attilius avoit ramenées de Sardaigne. Un ordre de bataille si sagement pris, parut terrible

De Rome l'an 528.
Consuls, L. ÆMILIUS PAPUS, & C. ATTILIUS RÉGULUS.

[a] Polybe, compte les Taurisques, autrement les Taurins, parmi les Nations Gauloises, qui se firent un passage en Italie. Ils s'établirent dans le Marquisat de Saluces, & aux environs. Sur tout dans cette partie du Piémont, qui est située au de-là du Pô.

De Rome l'an 528.

Consuls, L. Æmilius Papus, & C. Attilius Regulus.

aux Romains mêmes. Il étoit difficile de dire, s'il n'étoit pas plus avantageux aux Gaulois de combattre ainsi disposés, qu'aux Romains de tenir leurs ennemis enveloppés, par la tête, & par la queuë. Les Gaulois se soutenoient par leur arrangement, & il ne leur étoit pas possible, ni de fuir, ni de reculer.

Avant l'action, les Gésates prirent un parti, que leur courage leur inspira ; mais qui leur devint funeste, & à toute l'armée Gauloise. Ils s'étoient apperçûs, que la plaine, où ils alloient combattre, étoit semée de ronces, & de buissons. Ils craignirent que leurs habits ne s'accrochassent aux épines, & qu'ils ne les empéchassent de frapper d'assés grands coups. Les Gésates se dépoüillérent donc. Couverts seulement de petits boucliers étroits, & incapables de les préserver des traits de l'ennemi, ils se montrérent presque nuds aux premiers rangs. Cette hardiesse étonna d'abord les Romains. Ils virent avec surprise, une nombreuse jeunesse, avec des corps bien tournés, d'une grandeur au dessus de l'ordinaire, mépriser la mort, & l'ennemi. Les Gaulois, à parler en général, étoient parés de bracelets, & de colliers d'or. C'étoit leur unique richesse, & ils mettoient tous leurs soins, & toutes leurs épargnes, à ces sortes d'ornements. On peut croire, qu'une si belle dépoüille anima ensemble la cupidité, & le courage des Romains. Le choc commença par des cris effroyables, que poussérent ces Barbares, & par le son d'un nombre infini de cors & de trompettes. Les Gaulois multiplioient extrémement ces instruments de guerre, parmi leurs troupes. L'air en retentit au loin, & l'écho des Montagnes en redoubla le bruit. Du côté des Romains, la première

première attaque commença par les gens de trait, qu'Æmilius fit avancer contre les Gésates. Ceux de la seconde ligne en souffrirent peu. Ils n'avoient point quitté leurs sayes. Mais à la premiére ligne, les Romains qui combattoient à juste distance, contre des gens nuds, & qu'on faisoit reculer à force de javelots, firent un épouvantable carnage. Les uns perçés de traits tomboient à terre, les autres faisoient effort pour passer à travers la grêle, dont ils étoient accablés, & trouvoient la mort, que la rage leur faisoit chercher. D'autres enfin, reculoient en arriére, & alloient porter le désordre jusqu'aux derniers rangs. Lorsque les Gésates furent hors de combat, les Légionnaires Romains approchérent, & combattirent de près.

De Rome l'an 528. Consuls, L. ÆMILIUS PAPUS, & C. ATTILIUS REGULUS.

Il faut avoüer, que les Gaulois ne cédérent aux Romains, que par la différence de leurs armes. Il paroît que les épées de ceux-ci étoient d'un acier de bonne trempe, & propre à pointer, & que ceux-là n'étoient armés que de sabres, d'un mauvais fer, faciles à s'émouçer, & qui ne frappoient que du tranchant. Comme la lame en étoit mince, & foible, elle plioit à l'instant; & le soldat perdoit du temps à la redresser, pour la remettre en état de servir.

L'Infanterie Gauloise commençoit à plier, & du côté opposé à Æmilius, & du côté qui faisoit tête à l'autre Armée Consulaire; lorsque la Cavalerie Romaine, restée en possession du Tertre, où on l'avoit placée d'abord, vint tomber, à bride abbatuë, sur les bataillons ennemis. Pour lors, la défaite des Gaulois fut générale. Il en resta quarante mille sur la place. Plus de dix mille furent faits prisonniers, avec

Diod. Sicul. l. 25. in Eccl. & Polyb. l. 2.

De Rome l'an 528.
Consuls, L. Æmilius Papus, & C. Attilius Regulus.

Concolitan, l'un de leurs Roys. Le reste échappa par la fuite, & Aneroeste, l'autre de leurs Roys, ne périt pas dans le combat. C'étoit le plus grand homme de guerre, & le plus expérimenté Capitaine, qu'eussent les Gaulois. Ce brave ne fut pas maître de ses transports, après la perte de la bataille. De désespoir, il se couppa la gorge, & grand nombre de ses Officiers suivit son exemple. Après tout, le hazard avoit eu plus de part à son désastre, que son manque de conduite. Il avoit saccagé l'Etrurie, gagné une bataille sur un Préteur Romain, à la tête de cinquante mille hommes. Chargé de dépoüilles, il retournoit victorieux dans un Païs ami, lorsque l'étoile de Rome, fit arriver au Port de Pise, un Consul, qu'on n'attendoit pas. Assailli de deux côtés, il n'avoit point perdu la tête. Anéroeste s'étoit mis en état de se défendre, & sans le caprice des Gésates, qui se dépoüillérent, peut-être eût-il été vainqueur. Mais qui peut resister aux arrangements de la Providence? Elle conduisoit Rome, par dégrés, au faiste de la grandeur.

Pour lors, Æmilius se trouva seul Consul, & l'unique conducteur des deux Armées victorieuses. Il lui fallut profiter de sa victoire, & récompenser ses Soldats. Il côtoya donc la Ligurie, & vint se rabattre dans le Païs des Boïens. Æmilius abandonna cette fertile Contrée, au pillage de ses troupes, & quand elles furent chargées de biens, il les conduisit à Rome. En traversant l'Etrurie, à son retour il fit rendre aux propriétaires, tout le butin que les Gaulois avoient fait sur eux, & qu'on avoit repris à ces Barbares. De-là, il prit sa route vers la Capitale, où il

entra triomphant, le troisiéme jour d'avant les Nones de Mars. Comme sa victoire étoit une des plus intéressantes, que Rome eût jamais remportées, aussi son Triomphe eut bien des circonstances singuliéres. Le triomphateur avoit ordinairement coûtume, de dépoüiller les Soldats vaincus de tous leurs ornements militaires. Pour les Gaulois, on voulut qu'ils parussent alors, avec leurs baudriers. C'étoit en dérision d'un vœu qu'ils avoient fait, de ne quitter point le baudrier, qu'ils ne fussent montés sur le Capitole. Ce fut-là, seulement, qu'on les en dépoüilla, aux huées de tout le Peuple. L'auteur de cette circonstance prétend, qu'un des chefs, nommé Britomarus, fut du nombre de ces captifs. Apparemment il s'est trompé, & il a confondu celui-ci, avec Concolitan. Jamais on ne porta au Capitole, ni tant de drapeaux, ni tant de bracelets, ni tant de colliers d'or, enlevés aux ennemis. On les suspendit dans ce sanctuaire. Enfin la joye d'une si glorieuse victoire égala l'appréhension, que l'approche des Gaulois avoit répanduë dans Rome.

De Rome l'an 528. Consuls, L. ÆMILIUS PAPUS.

Florus l. 2.

L'ardeur des Gaulois étoit considérablement rallentie, depuis le terrible échec, qu'ils avoient reçû devant Télamon; mais ils n'étoient, ni domptés, ni soumis. Les Centuries jettérent donc les yeux sur deux Généraux connus, dans l'espérance qu'ils finiroient cette guerre importune. Les deux Consuls qu'ils choisirent, avoient dêja, l'un & l'autre, été élevés au Consulat. C'étoit T. Manlius Torquatus, d'un nom fatal aux Gaulois, & Q. Fulvius Flaccus. Les deux Armées Consulaires, unies ensemble, se promettoient de chasser tous les Gaulois, des environs du

De Rome l'an 529. Consuls, T. MANLIUS TORQUATUS, & Q. FULVIUS FLACCUS.

Polybius l. 2.

De Rome l'an 529.
Consuls, T. MANLIUS TORQUATUS, & Q. FULVIUS FLACCUS.

Pô, & de les réduire au moins, comme les Liguriens, à se cacher dans les Alpes. Le bonheur de Rome ne fut pas toûjours égallement constant, & le ciel leur faisoit achetter leur aggrandissement. A la verité, les Romains entrérent jusques dans le Pays des Boyens, & forcérent ces Peuples effrayés, à recevoir le joug de Rome. Quoiqu'en disent certains Auteurs; les Consuls d'alors, ne passérent pas le Pô, ne pénétrerent pas dans l'Insubrie, & n'y gagnérent pas une illustre bataille, qui eût égalé leur gloire, à celle de leur prédécesseur. Outre que le plus exact des Historiens de Rome n'en parle pas; c'est que l'honneur du Triomphe ne leur fut pas accordé. On ne trouve point leur nom sur les Tables Triomphales. Leur année au contraire, ne fut marquée, que par des infortunes. La pluye & les orages retardérent leurs marches, & les retinrent dans l'inaction. Pour surcroît de malheur, la peste se mit parmi leurs troupes, & ce fut là, sans doute, ce qui empêcha les Consuls, de retourner à Rome, pour présider aux élections. Ils y auroient apporté le mauvais air. Dans leur absence, ils nommérent un Dictateur, pour tenir leur place. Celui-ci fut le Magistrat le plus respectable de Rome. On se souvient de ce fameux Cæcilius Métellus, qui, après bien des victoires, & un superbe Triomphe, s'étoit entiérement dévoüé au service des Dieux. Devenu Pontife suprême, il étoit devenu aveugle, en sauvant des flammes les Divinités tutelaires de la Patrie. Malgré son aveuglement, on ne le jugea pas incapable d'une Dictature domestique, qui ne demandoit que de la raison, & de l'équité. Cette Charge Souveraine lui fut déférée sur ses vieux jours, pour augmenter sa

Orosius l. 4. c. 13. & Zonaras l. 8.

Polybius l. 2.

gloire. Il se donna N. Fabius pour son Colonel Général de la Cavalerie, & tous deux ensemble, ils tinrent les Comices, où l'on choisit [a] C. Flaminius Népos, & P. Furius Philus, pour Consuls.

De Rome l'an 530. Consuls, C. FLAMINIUS NEPOS, & P. FURIUS PHILUS.

Les armées réünies des deux nouveaux Généraux, éxécutérent, en effet, le projet de leurs prédécesseurs. Ils furent les premiers Consuls Romains, qui passérent le Pô. Ils portérent la guerre jusques dans l'Insubrie. L'audace Gauloise y survivoit encore à tant de pertes. Leur Région n'avoit point été entamée. Elle étoit grande, & elle étoit fertile. Leurs campagnes pouvoient encore fournir des combattans. Aussi, lorsque les Romains, se présentérent, pour passer le Fleuve, on peut dire qu'ils le rougirent de leur sang. Dans l'endroit où le Pô se partage en plusieurs branches, & où il forme le canal, que les anciens appelloient [b] Padusa, se rendirent les Gaulois, pour disputer le passage aux Consuls. Il n'est pas croyable, que les Romains ayent traversé le Fleuve du Pô à gué. Le Pô est trop profond à l'endroit, où ils tentérent de le passer. Ce fut sans doute sur des pontons, qu'ils avoient apportés. Quoiqu'il en soit; il fallut toute la bravoure Romaine, pour ne pas succomber sous une si difficile entreprise. Même péril, lorsqu'il fallut cam_

Zonaràs l. 8. & Polyb. l. 2.

[a] Cassiodore s'est trompé, lorsqu'il a donné à Furius le surnom de Philo, au lieu du surnom Philus, que lui donnent les Fastes Capitolins.

[b] Le Pô prend sa source au Mont Vésule, aujourd'hui *Veso*, ou *Viso*. Il se forme trois ruisseaux, qui coulent de cette montagne. Aprés avoir parcouru une grande étenduë de Païs, d'Occident en Orient, il se décharge dans la Mer Adriatique, par sept différents canaux. Un des plus considérables, eut anciennement le nom de *Padusa*. C'est une des branches de ce Fleuve, que les Italiens appellent aujourd'hui, *il Pô d' Argenta*. Le Port, qui est formé par cette embouchûre, se nomme *Porto Primaro*.

De Rome l'an 530.

Consuls, C. FLAMINIUS NEPOS, & P. FURIUS PHILUS.

per. Les Consuls trouvoient par tout les Gaulois, & la constance seule put tenir contre tant d'attaques. Après de longs circuits, ils entrérent enfin dans l'Insubrie, où la contenance des Habitans les effraya. Par un accord fait avec les Insubriens, les Romains sortirent de leur Païs, & repassérent le Fleuve à Clusium, pour se réfugier chés les Cénomans, fideles Alliés de Rome. Les Consuls rodérent quelque tems dans ces Régions inconnuës, puis ils prirent le parti de retomber, encore une fois, sur l'Insubrie. Ce fut en ce tems-là, que des prodiges nouveaux parurent au Ciel, dans les eaux, & sur la terre. En Etrurie, on vit des lueurs extraordinaires dans l'air. Trois Lunes brillérent ensemble au Ciel, dans la contrée d'Ariminum. Un Fleuve du Picénum roula des eaux rouges, comme du sang. Un tremblement de terre se fit sentir au loin, & le fameux Colosse de Rhodes en fut renversé. Peut-être que Rome n'en sentit pas les secousses. Du moins un autre événement, plus conforme à la superstition des Romains, les étonna. Un Vautour se rabattit au milieu de la place de Rome, & y resta long-tems. Tant de Phénomenes obligérent les Romains, de recourir à leurs Augurs. Ceux-ci répondirent, qu'il falloit bien que quelque défaut de Religion se fût glissé dans l'élection des Consuls. Je ne sçai d'ailleurs, si l'on n'étoit pas mécontent de tant de sang Romain, qu'ils avoient fait répandre durant leur marche. Quoiqu'il en soit; du moins le Sénat leur dépêcha un Courier, avec une Lettre, qui leur ordonnoit de revenir à Rome, & de se démettre.

Zonaras l. 8. Plut. in Marcello & Orosius l. 4. c. 13.

De leur côté, les Consuls portoient impatiemment un ordre, qui récompensoit si mal leurs travaux, lors

qu'ils étoient prêts d'en recüeillir le fruit. Les Insubriens étoient en présence, avec une armée de cinquante mille hommes, qui les auroit accablés dans leur retraite. Toute l'Insubrie paroissoit être sous les armes, & ces Gaulois avoient tiré du Temple de Minerve, leurs enseignes d'or, qu'ils appelloient *immobiles*, parce qu'on ne les remuoit, que dans les nécessités extrêmes. Sans avoir gagné une bataille, il étoit difficile aux Romains de revenir à Rome, à travers tant de Nations, d'une fidélité suspecte. La résolution des Consuls fut donc, de n'ouvrir la Lettre du Sénat, qu'après le combat donné. Le projet étoit hazardeux. Les ennemis surpassoient les Romains en nombre. Ils combattoient pour leur liberté, pour leurs biens, & pour leurs foyers paternels. Une seule défaite exposoit toute l'armée Romaine, à être taillée en piéces, dans un Païs éloigné, où l'on n'avoit point de retraite sûre. Les Consuls d'ailleurs avoient à craindre le jugement du Peuple, & les déclamations des Tribuns, qui les rendroient responsables de leur désobéïssance. C'est dans ces extrêmités, que la fermeté Romaine se montroit dans tout son jour. Il paroît que le Consul Flaminius commanda seul, ce jour-là; du moins, dans le récit de la bataille, il n'est point parlé de son Collégue Furius. Comme l'armée Romaine étoit beaucoup inférieure aux Insubriens par le nombre des Légionnaires, on l'avoit d'abord grossie d'une multitude de ces Gaulois, qui se disoient Alliés du Peuple Romain. Après tout, il étoit dangereux de se fier à ces troupes Auxiliaires, d'une volonté changeante, d'une foi douteuse, & qu'un retour de tendresse pour leurs compatriotes, pouvoit, en un instant, débaucher

De Rome l'an 530.
Consuls, C. FLAMINIUS NEPOS, & P. FURIUS PHILUS.
Polyb. l. 2.

De Rome l'an 530.
Consuls, C. FLAMINIUS NEPOS, & P. FURIUS PHILUS.

aux Romains. Le combat alloit se donner, sur les bords de [a] l'Adda, Rivière profonde. Flaminius fit passer ses Gaulois à l'autre rive, sur des ponts, qu'il avoit apportés. On tira les ponts, & par là ces troupes suspectes demeurérent dans l'inaction, sans servir dans le combat; mais aussi sans pouvoir nuire. Ce fut l'unique action de tête, qui fit honneur au Général, dans une si brillante journée. Du reste, il ne dut le gain de la bataille, qu'au bonheur de Rome, & à la prévoyance de ses Tribuns Légionnaires. Ceux-ci connoissoient, par l'expérience des guerres passées, la maniére de combattre propre des Gaulois. Ils sçavoient que ceux-ci n'avoient qu'un premier feu, qui se rallentissoit dans la suite, & que quand on avoit sçû résister à leur premiére impétuosité, il étoit facile de les mettre en déroute. Ils n'ignoroient pas encore la matiére, & la forme de leurs armes. Les Gaulois n'usoient que d'une espéce de sabre, qui s'émoussoit aisément. Les Tribuns prirent donc deux précautions, qui furent décisives. Premiérement, ils firent prendre à leur premiére ligne, les armes des Triaires, qui ne combattoient jamais qu'au dernier rang. C'étoit de longues javelines, à peu prês semblables à nos demi piques, ou plûtôt à nos hallebardes. Par là, les Romains devoient éloigner les Insubriens, en leur présentant le bout de leurs armes, & en les écartant assés loin, pour qu'ils ne pussent se servir du sabre.

[a] La Riviére, anciennement appellée *Addua*, présentement l'Adda, a sa source dans cette Montagne des Alpes Rhétiques, que les Habitans nomment *Monte Brailo*. Elle méle ses eaux, avec le Lac de Côme, autrefois *Larius Lacus*, d'où elle passe dans le Païs des Orobes, & des Cénomans, pour joindre ses eaux avec celles du Pô.

Secondement,

Secondement, les Tribuns avoient instruit leurs Soldats, à quitter la javeline, quand le premier feu de l'ennemi seroit dissipé, & à se joindre d'homme à homme, de si près, que par là, ils rendissent le coup de sabre inutile, & qu'avec leurs épées, qui pointoient ils pussent percer les Gaulois à la gorge, ou dans la poitrine. Ces instructions firent le salut des Romains. Pour Flaminius, on lui reprocha, avec justice, d'avoir négligé l'ancien ordre de bataille, dans l'arrangement de ses troupes. Ce qui jusqu'alors avoit rendu les Romains invincibles, c'étoit ces intervalles entre les Manipules, & entre les lignes, par où passoient les Soldats des premiers rangs, lors qu'ils étoient trop vivement poussés. Derriére la ligne qu'ils avoient quittée, ils trouvoient du terrain pour se rallier. Le Consul avoit tellement serré ses Bataillons, qu'ils paroissoient ne composer qu'une seule Phalange. D'ailleurs, il avoit placé ses Triaires de la derniére ligne, si proche de l'Adda, que, pour peu qu'on les eût obligés à reculer, on les eût précipités dans le Fleuve. La valeur Romaine fut supérieure à l'imprudence du Général. Le choc commença. D'abord les Insubriens vinrent fondre sur la premiére ligne des ennemis. Avant que de joindre les Romains, pour les frapper, il fallut rompre, à grands coups, leurs longues javelines, & par là les sabres s'émoussérent. Lorsque cette premiére fougue se fût passée à fendre du bois, pour lors les Romains, avec l'épée, accollérent, pour ainsi dire, les Gaulois, &, à bras racourci, les percérent en si grand nombre, qu'ils en étendirent, neuf mille sur la place. Ce ne fut plus alors qu'une déroute, & les Romains ne songérent qu'à faire des prisonniers. Envi-

De Rome l'an 530.
Consuls, C. FLAMINIUS NEPOS, & P. FURIUS PHILUS.

Orosius l. 4 c. 5.

De Rome l'an 530.
Consuls, C. FLAMINIUS NEPOS, & P. FURIUS PHILUS.

ron dix-sept mille Insubriens mirent bas les armes, & se rendirent à discrétion. C'est ainsi que, malgré les pronostics, malgré la réponse des Augurs, malgré les ordres du Sénat, les Romains remportérent une de leurs plus importantes victoires. On peut dire, que la docilité jointe à la valeur du Soldat, & que la conduite des Officiers Subalternes, y contribuérent plus, que la sagesse du Général.

Après l'action, les Consuls ne tardérent pas à ouvrir le pacquet, qu'ils avoient reçû de Rome. Ils y trouvérent leur rappel, & les ordres précis de quitter l'entreprise. Furius étoit moins audacieux que son Collégue. Peut-être que, par déférence pour ses maîtres, il s'étoit abstenu du commandement, durant une bataille, qu'il présumoit ne devoir pas être agréée à Rome. Du moins, après les ordres reçûs, il fut d'avis d'obéïr sur le champ, & de reconduire l'armée. Flaminius le rassura. *Une désobéïssance heureuse*, lui dit il, *est souvent plus honorable, qu'une timide soumission. Les Augurs ont trompé le Sénat, par de fausses prédictions. J'en atteste la victoire, que nous avons remportée. La République se laissera-t'elle toujours surprendre, par des Oracles trompeurs? Peut-être enfin lui apprendrons-nous, à mépriser ces vains scrupules d'une Religion frivole. Achevons de tirer avantage d'une bataille, qui peut nous mettre en possession d'un grand Païs. Pour moi, je n'abdiquerai le Consulat, qu'à la fin de mon année.*

Zonaras l. 8.

Flaminius fit donc entrer ses troupes dans l'Insubrie. Tout ce beau Païs fut donné en proye à ses Soldats. Par là, il s'attira la bienveillance de ses Légionnaires. Furius ne suivit pas l'exemple de son Collégue. Tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il res-

teroit immobile dans son camp, & qu'il y attendroit le retour de Flaminius, pour passer, de compagnie, à travers des Nations peu affectionnées au nom Romain. Flaminius donc, avec sa seule armée Consulaire, prit quelques Châteaux, força une Ville assés considérable du Païs, & l'abandonna au pillage de son armée. Ses Légionnaires étoient tous Citoyens de Rome, & leur protection lui étoit devenuë nécessaire, contre les attaques du Sénat, à son retour. Il les gagna, en les comblant de biens, enlevés sur l'Ennemi. Flaminius rejoignit enfin son Collégue, & ensemble ils revinrent à Rome.

De Rome l'an 530.
Consuls. C. FLAMINIUS NEPOS, & P. FURIUS PHILUS.

Livius l. 21 & Zonaras l. 8.

L'indignation du Peuple & du Sénat se fit sentir aux Consuls, au moment même de leur arrivée. Nul n'alla au devant d'eux, & l'on n'entendit point ces acclamations, dont on honoroit les vainqueurs, à leur retour. Le Sénat se préparoit à vanger la Religion méprisée, & ses ordres violés. Furius moins coupable que son Collégue, auroit pû obtenir le Triomphe; mais on le lui refusa, en haine de Flaminius. Il n'en fut pas ainsi du Peuple. Gagné sans doute par la faction de ces Légionnaires, que Flaminius avoit enrichis des dépoüilles de l'ennemi, il adjugea le Triomphe à leur Général. [a] Il monta donc au Capitole avec

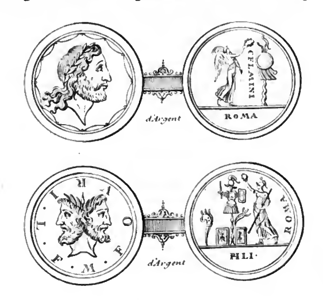
Plut. in Marcel.

Florus l. 2. & Fasti Capit.

[a] Selon Plutarque, le seul Flaminius fut l'objet de l'indignation du Peuple. A en juger par le récit de cet Historien, Furius n'eut aucune part aux reproches, qu'on fit à son Collégue, d'avoir méprisé les auspices, & les ordres du Sénat. Cependant, Zonaras assûte, qu'on leur en fit un crime, à l'un & à l'autre. Au reste, si l'on en croit Goltzius, dans ses Fastes Consulaires, une ancienne Médaille d'argent, a conservé la mémoire du Triomphe de Flaminius. D'un côté, on voit la tête de Jupiter, couronnée de laurier. De l'autre, est une Victoire aîlée. Elle tient une palme de la main gauche. De la droite, elle couronne un trophée, qui désigne la Victoire de Flaminius contre les Gaulois.

De Rome l'an 530.
Consuls, C. FLAMINIUS NEPOS, & P. FURIUS PHILUS.
Plut. in Marcell.

pompe, le sixième jour d'avant les Ides de Mars,[a] & son Collégue Triompha deux jours aprés. La victoire avoit été remportée sous les auspices de l'un, & de l'autre. On dit que les Gaulois avoient voüé au Dieu Mars, d'orner sa statuë d'un collier d'or, s'ils étoient vainqueurs. Flaminius fit un présent plus magnifique à Jupiter. Il lui consacra un trophée d'or. C'est ainsi que la hardiesse d'un homme désobéïssant fut couronnée, & que la faveur du Peuple l'emporta sur la Religion du Sénat. Cependant les Peres Conscripts



[a] Les descendans de Furius ont transmis sur une autre Médaille, le triomphe de Publius Furius. Sur le revers, est la figure d'un trophée, couronné de la main de Bellone. Nous conjecturons, que le dessein du Monétaire Marcus Furius, a été de figurer, par les deux têtes adossées, le triomphe des deux Consuls, Caïus Flaminius, & Publius Furius.

tirérent quelque sorte de satisfaction des Consuls réfractaires. Aussi-tôt après leur Triomphe, on les obligea de se démettre du Consulat. Ainsi la République tomba dans un [a] interregne, & l'un de ceux qui la gouvernérent, tour à tour, présida aux Comices, où l'on élut de nouveaux Magistrats. [b]

De Rome l'an 530. Consuls, C. FLAMINIUS NEPOS, & P. FURIUS PHILUS.

Les Centuries jettérent les yeux sur un des plus grands hommes qu'ait eu Rome. C'étoit l'illustre M. Claudius Marcellus, dont la mémoire marquée sur le bronze, & tracée dans mille monuments de l'Histoire, ne périra jamais. Sa gloire particuliére, fut d'avoir élevé celle des branches de la famille [c] Claudia, qui

De Rome l'an 531. Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS & CN. CORNELIUS SCIPIO.

[a] L'élection des deux Consuls de cette année 531. suivit de près le triomphe, & l'abdication des deux Magistrats, de l'année précédente, Caïus Flaminius, & Publius Furius, Ils triomphérent successivement, l'un au sixiéme, & l'autre au quatriéme, avant les Ides de Mars. Après quoi, ils furent contraints de déposer le Consulat. L'élection de leurs successeurs, tombe donc aux Ides du même mois, comme tous les Annalistes le conjecturent. Du moins, ce jour fut, pendant plusieurs années, le terme marqué pour la convocation des Comices Consulaires. On en sera convaincu par la suite de l'Histoire.

[b] Tite-Live, & Plutarque, paroissent rapprocher des temps que nous parcourons, un fait des plus singuliers. Cornélius Céthégus, & Quintus Sulpicius, furent privés du sacerdoce; le premier, pour avoir présenté sur l'Autel les entrailles de la victime, d'une maniére peu conforme aux loix prescrites par le Rituel des Etrusques. Le second, fut dégradé du Flaminat, parce que, pendant la cérémonie d'un Sacrifice, la verge appliquée au bonnet qu'il portoit, en qualité de *Flamen*, s'étant détachée par hazard, étoit tombée à terre. Telle étoit l'attention superstitieuse des Romains, dans les choses d'elle mêmes les plus indifférentes. Ils tiroient des inductions heureuses, ou malheureuses; selon les diverses impressions que les objets faisoient sur leur esprit. Une chûte imprévûë, le cri d'un rat, ou d'une souri, la rencontre d'un loup, étoient pour eux, un sujet d'allarme.

[c] On comptoit deux branches dans la Famille Claudia. L'une tiroit son origine de ce Claudius, qui passa de la Sabinie à Rome, & fut aggrégé au Corps des Patriciens. L'autre, quoique réduit à l'ordre des Plébéiens, tint un rang illustre dans la République, & fut la plus féconde en grands hommes. De celle-ci descendoient les Marcellus.

De Rome l'an 531.
Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS, & CN CORNELIUS SCIPIO.
Plut. in Marcell.

n'étoit que Plébéïenne, bien au-dessus des branches Patriciennes, de la même Maison. Le surnom de Marcellus, qu'il porta le premier, fut une marque de sa valeur. On vouloit dire par là, qu'il étoit né pour la guerre, & qu'il avoit l'esprit martial. En effet, on avoit vû peu de Romains, avant lui, avoir plus d'agilité de corps, plus d'adresse dans le maniement des armes, & plus d'ardeur à se signaler dans les batailles. C'étoit sur tout, dans l'exercice des combats d'homme à homme, qu'il excelloit, mais comme il n'étoit ni emporté, ni querelleur, il réservoit tout son feu, & toute son activité, à surmonter les ennemis de la Patrie. Marcellus étoit né avec un grand goût pour les Lettres, & si les Emplois Militaires, indispensables alors aux Romains, l'empêchérent d'y faire tout le progrês, qu'il souhaitoit; nul homme du moins, n'eut ou plus d'estime pour les Sçavants, ou plus de pénétration, pour sentir toutes les beautés de leurs Ouvrages. La gravité & l'innocence de ses mœurs répondirent à sa bravoure, & à la beauté de son esprit. Tout excês de déréglement lui faisoit horreur. Promû à l'Edilité, il se crut obligé de déférer un de ses Collégues, comme coupable d'un crime détestable. Marcellus avoit un fils, élevé sous ses yeux, dans tous les sentiments, que la vertu inspire. Le jeune homme, encore au printems de l'âge, fut sollicité au crime par un infame débauché, nommé Capitolinus, homme indigne du rang d'Edile, qu'il tenoit dans la République. Fatigué des importunités de ce méchant homme, le jeune Marcellus en fit la confidence à son pere. Nulle considération ne l'emporta sur les maximes de l'honneur, & de la probité. L'Edile se fit l'ac-

De Rome l'an 531.
Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS, & CN. CORNELIUS SCIPIO.

cusateur de son Confrére. En vain Capitolinus [a] tâcha d'esquiver le jugement. En vain prétexta-t'il, qu'il étoit revêtu d'une Charge, qui rendoit sa personne sacrée. En vain en appella-t-il aux Tribuns du Peuple. Ceux-ci exceptérent le cas d'une infamie monstrueuse, & contraignirent l'accusé à subir le jugement. Point d'autre témoin que le jeune Marcellus. Il fut produit. Son ingénuité, sa pudeur, son silence, & ses larmes suffirent pour la condamnation du coupable. La personne de Capitolinus fut flétrie, & lui-même, il fut condamné à une amende, dont Marcellus fit faire une table d'argent, [b] qu'il consacra au service des Dieux. Tel fut le Consul, que Rome se donna pour lors, après l'avoir fait passer par toutes les Magistratures, qui disposoient à cette suprême dignité.

Le second Chef, qui fut choisi d'entre les Patriciens, fut Cn. Cornélius Scipio, qui eut aussi le surnom de *Calvus*. A peine étoient-ils entrés en exercice, qu'on vit arriver à Rome une Députation des Insubriens. Vaincus l'année précédente, ils venoient

[a] Ce Scantinius, surnommé Capitolinus, remplissoit alors la charge d'Edile Curule, selon le témoignage de Plutarque. Valére Maxime, paroît insinuer, qu'il étoit alors Tribun du Peuple, ou Edile Plébéien. Dans quelques éditions, même de cet Auteur, ce Magistrat est mis au rang des Tribuns. Mais dans le choix des deux authorités, le premier aura toûjours la préférence, sur le second, dont l'éxactitude se trouve souvent en défaut.

[b] Le Texte Grec de Plutarque, dans la vie de Marcellus, porte Ἀργυρᾶ λοιπιᾶ. Mais la singularité de ce mot, dont on ne trouve point d'exemples, a fait douter s'il avoit été rendu fidélement, & sans aucune altération. Un Auteur Moderne, a mieux aimé suivre la leçon d'un Manuscrit. On y lit Ἀργυρωμάτια, pour marquer que Marcellus fit faire, non pas une table d'argent, mais de ces sortes de petits vases, destinés aux Libations, qui se faisoient dans la cérémonie des Sacrifices.

De Rome l'an 531. Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS & CN CORNELIUS SCIPIO.

implorer la clémence du Peuple Romain. Les deux Consuls, peut-être par amour de la gloire, & pour avoir lieu de marquer leur année par des Triomphes, peut-être aussi par une véritable affection pour l'intérêt public, dissuadérent le Sénat de conclure aucun Traité avec ces Gaulois. *On connoît leur inconstance*, dirent-ils. *Toujours nous resterons dans l'inquiétude, jusqu'à leur entiére soumission. La conquête d'un si beau Païs n'est pas moins utile, pour nôtre aggrandissement, qu'elle est nécessaire à la sûreté de Rome.* Ces raisons engagérent le Sénat, à congédier les Insubriens, & à leur refuser la paix, comme à des ennemis intraitables. Ceux-ci formérent la résolution, d'attirer encore en Italie une nouvelle inondation de Gésates. Ces hommes toujours prêts à vendre leurs services à quiconque vouloit les payer, étoient vrai-semblablement des environs du Rhin, & leur Païs fut la Germanie, qui pour lors étoit un peu confonduë avec la Gaule. Ils prirent donc la route de l'Italie, & passérent les Alpes, au nombre de trente mille hommes. Viridomare, ou si l'on veut Virdomare, étoit à leur tête, sous le nom de Roi. C'étoit ainsi que ces Guerriers appelloient les Conducteurs, qu'ils se choisissoient. Viridomare étoit encore jeune, beau, bienfait, d'une taille au dessus de la plus grande, tout brillant dans son armure, & superbement paré des ornements Militaires, dont sa Nation se faisoit honneur.

Polyb. l. 2.

Le Printems n'eut pas plûtôt commencé, que les Consuls menérent leurs Légions en campagne. Ils passérent le Pô. La route en étoit frayée. [a] Acerres,

[a] L'Ancienne Ville d'Acerres, l'une des principales de l'Insubrie, étoit située au confluent de l'*Adda*, & du *Sério*, à peu de distance de

Ville

Ville peu distante de [a] Crémone, & placée au voisinage du Pô, fut le premier objet qui les arrêta. Les Romains en formérent le siége avec deux armées Consulaires, & la Ville fit une longue résistance. Les Insubriens cependant, qui craignoient la prise d'une de leurs Frontiéres, & qui souffroient impatiemment, que les Romains s'ouvrissent une porte dans leur Païs, délibérérent sur les moyens de délivrer Acerres. Leur armée, depuis le renfort qu'ils avoient reçu des Gésates, étoit au moins, de quatre-vingt dix mille hommes. Ils jugérent cependant, qu'il valoit mieux l'employer à faire une diversion utile, que l'exposer au hazard d'une bataille, en s'efforçant de faire lever le siége aux Romains. A leur tour, ils passérent le Pô, entrérent dans le Païs Romain, & marchérent vers [b] Clastidium, Ville importante de la Ligurie Citérieure. Dèja les Insubriens s'attendoient à en commencer bien-tôt l'attaque, lorsque Marcellus ne put se contenir dans son camp, devant Acerres. Il se fait suivre par les deux parts de la Cavalerie Romaine, & par une petite partie de son Infanterie, armée à la légére; laisse son

De Rome l'an 531.
Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS, & CN. CORNELIUS SCIPIO.

Plut. in Marcell.

Crémone. Le Bourg, qu'on appelle présentement *Gherra*, n'est plus qu'un foible reste de cette Ville. Il faut prendre garde de la confondre avec une autre du même nom. Celle-ci étoit placée dans la Campanie, sur les bords du *Clanio*; proche de *Suessula*. Virgile en parle au second Livre des Géorgiques, *& vacuis Clanius non æquus Acerris.*

a Les Gaulois, qui passérent en Italie, donnérent commencement à la Ville de Crémone. Elle devint, par succession de tems, une Ville considérable, sur tout, depuis que les Romains y eurent envoyé une Colonie.

b Plutarque a placé Clastidium dans la Gaule Cisalpine. Tite-Live la met au nombre des Villes de la Ligurie des Montagnes. On ne peut concilier ces deux positions, qu'en disant, qu'elle étoit située à l'extrémité des deux Provinces. Elle étoit alors si peu considérable, que Plutarque ne daigne pas lui donner le nom de Ville. Selon lui, ce n'étoit qu'un Bourg, entre le Pô, & les Alpes.

De Rome l'an 531.
Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS, & CN. CORNELIUS SCIPIO.

Collégue continuer le siége, & marche à grandes journées, comme pour joindre l'Ennemi devant Clastidium. L'entreprise paroissoit téméraire; mais il avoit appris que Viridomare, avec un détachement de dix mille hommes, ravageoit les rives d'en-delà le Pô. C'étoit sans doute à lui seul, que Marcellus en vouloit, ou du moins son intention n'étoit, que d'observer les mouvements de l'Ennemi. Il n'est pas probable, qu'avec un si petit corps de Cavalerie, & qu'avec environ six cents hommes de pié, il eût prétendu charger toute l'armée Gauloise. Quoiqu'il en soit; car l'Histoire n'a pas assés débroüillé les circonstances de cette action, pour la rendre vrai-semblable. Enfin, Marcellus atteint Viridomare, & son détachement, aux environs de Clastidium. Les Romains étoient toujours infiniment les plus foibles en nombre. La confiance de leur Général leur tenoit lieu d'une plus grosse troupe. Marcellus rangea son petit corps d'armée, avec beaucoup d'habileté. Craignant d'être envelopé, il mit sa troupe fort au large, & n'en fit qu'un grand front, étendu sur une seule ligne, puis il s'avança au pas. Les Gésates méprisérent un si petit nombre de Fantassins; car pour la Cavalerie Romaine, les Gaulois n'en avoient pas beaucoup d'estime. Eux-mêmes, ils étoient excellents Cavaliers; & leurs gens de cheval étoient plus nombreux. Ils différoient en cela des Romains, que leur Cavalerie étoit toujours rangée, pêle mêle avec leur Infanterie, & que ceux-ci la plaçoient sur les aîles de leurs armées. Tandis qu'on s'avance de part & d'autre, on vit Viridomare quitter les rangs de son armée, & défier, par ses cris, le Général Romain à un combat singulier. Dans

ce moment, le cheval du Consul fut ombrageux, & tout à coup, il fit une demie volte. Marcellus connoissoit l'esprit de ses Romains. Il sçavoit qu'au commencement d'un combat, la moindre observation sinistre suffisoit pour les décourager. Dans la crainte donc, qu'ils n'interprétassent en mauvaise part l'accident de son cheval, il lui fit faire la volte entiére, puis il adora le Soleil. ª C'étoit la coûtume, que quand

De Rome l'an 531.

Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS, & CN. CORNELIUS SCIPIO.

Front. Strat. l. 4. c. 5.

ª Plutarque assûre, que cette maniére de rendre hommage aux Dieux, en tournant, fut un précepte de Religion, que Numa prescrivit aux Romains. Cet usage étoit reçu chez les Gaulois, comme à Rome, avec cette différence, que ceux-ci se tournoient à gauche au lieu, que les Romains, se tournoient à la droite. Pline le Naturaliste, a fait la même observation, au chapitre second du Livre vingt-huitiéme. *In adorando, dexteram ad osculum referimus, totumque corpus circum agimus, quod in lævam Galli fecisse religiosius credunt.* Plaute fait allusion à la même coûtume, dans sa piéce, qui a pour titre *Curculio.* Si tu saluës les Dieux, je crois que tu dois te tourner à droite. *Si Deos salutas, dextrorsum censeo.* C'est la réponse de Palinure à son maître Phædromus, qui dit, dans l'embarras où il se trouve, qu'il ne sçait de quel côté se tourner. *Quo me vertam nescio.* On ne devine pas aisément le dessein, que Numa s'étoit proposé en prescrivant cette pratique. Quelques-uns se sont imaginés, que ce Roi avoit eu en vûë, de représenter le mouvement orbiculaire du firmament, séjour des Divinités célestes, selon les préjugés du Paganisme. Plutarque est persuadé, que cette coûtume avoit rapport à l'ancienne situation des Temples. Conformément aux rits du Paganisme, ils devoient regarder l'Orient. Ainsi, ceux qui venoient y adresser leurs priéres, & leurs vœux, ne pouvoient y entrer qu'en regardant le Soleil couchant, & pour en sortir, ils étoient obligés de se présenter à l'Orient. Ces deux mouvemens formoient le tour entier, au jugement du même Auteur. Il seroit plus naturel de dire, que par ce tournoyement, le législateur de Rome, a prétendu désigner l'immensité infinie du souverain Estre, qui n'a ni commencement ni fin, & qui se répand au-delà des bornes de l'Univers. Il se peut faire, ajoûte Plutarque, que ce mouvement circulaire, fût une imitation de celui des rouës Egyptiennes, pour faire entendre, qu'il n'y a rien de stable dans ce monde. Clément Aléxandrin, a fait la même remarque, d'après un Grammairien, qui s'appelloit Denys de Thrace. Il rapporte, que les Prêtres d'Egypte faisoient tourner une rouë, en présence de ceux qui se rendoient aux Temples des Divinités Egyptiennes. Le but de cette cé-

De Rome l'an 531.
Consuls, M. Claudius Marcellus, & Cn. Cornélius Scipio.

on honoroit la statuë d'un Dieu, on tournoit autour d'elle. Ce mouvement du Général fut pris pour un acte de Religion. On ajoûte encore, que le Consul fit vœu à Jupiter, de suspendre à son Temple, la plus pompeuse dépoüille de l'Ennemi. Justement Viridomare se présente à ses yeux, & son vêtement magnifique lui parut digne, d'être offert au maître des Dieux.

Plut. in Marcell.

Marcellus, au comble de ses desirs, ne refusa pas le défi. Son talent particulier étoit de combattre en champ clos. Des deux parts, on laissa la carriére libre aux champions, & les armées demeurérent dans l'inaction, jusqu'à la fin du duel. Sans tarder, Marcellus pousse son cheval à toute bride, & du premier coup de lance, il perce la cuirasse de son adversaire, & lui fait une profonde blessure. Puis du poitrail de son cheval, il fait reculer, & cabrer celui du Gaulois, qu'il renverse à terre. Alors, à coups redoublés, il l'achéve, & dès qu'il fut mort, il enléve sa dépoüille, selon les loix militaires. Tenant à la main cette magnifique parûre, il leva les yeux au Ciel, & il s'écria: *Grand Jupiter, c'est à toi qu'une offrande si précieuse est destinée! A l'exemple de Romulus, j'irai la présenter au Temple, que le fondateur de Rome t'a érigé. Continuë à nous protéger, & soûtiens le courage des Romains dans la bataille!* A ces mots, tous donnent sur les Gésates découragés, & destitués de leur Chef. On les pousse, on les cullebutte, malgré le grand nombre des autres Gaulois, accourus à leur secours. Enfin, le Consul se retire, chargé de gloire, & du précieux monument.

rémonie, suivant la réfl xion de ce Pere, étoit de figurer aux yeux des assistans l'instabilité des choses humaines. On leur présentoit en même-tems des fleurs, ou des rameaux, avec leurs feüilles. On prétendoit leur exprimer par ces deux symboles, la briéveté de la vie.

Action mémorable, & qui n'eut jamais d'égale! Une poignée de Romains, contre une armée de Gaulois, fait fuir l'Ennemi, & délivre une Ville du siége, dont elle étoit menacée. C'est un prodige dont l'Histoire auroit peine à nous fournir deux exemples.

De Rome l'an 531. Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS, & CN. CORNELIUS SCIPIO.

Durant l'absence de Marcellus, Acerres avoit été prise par son Collégue. Delà, Cornélius s'étoit rabattu [a] sur Milan, la plus grande Ville dês-lors, la plus riche, & la plus peuplée de l'Insubrie. Il fallut un Héros pour la réduire. Cornélius souffroit extrêmement devant la Place. On peut dire, qu'il étoit plus vivement assiégé par l'armée Gauloise, qu'il n'assiégeoit lui-même les murailles de Milan. A l'arrivée de Marcellus, tout changea de face. La mort de Viridomare, & le nom de son Vainqueur, firent une égale impression sur les Gésates. Désespérés, ils prirent la fuite, repassérent les Alpes, & laissérent les Milanois à la discrétion des Consuls. Leur Ville se rendit. Côme ensuite se mit sous la domination des Romains. Enfin, l'Insubrie n'eut plus d'autre parti, à prendre, que de se livrer, sans réserve, à la République victorieuse. C'est ainsi que l'Italie entiére, depuis les Alpes, jusqu'à la mer Ioniène, devint toute Romaine. Grand événement, qui seul auroit pû rendre Rome immortelle! Qu'une Ville, dont les commencements furent si méprisables, dans l'espace d'environ cinq cents ans,

Eutrop. l. 3.

[a] Nous avons fait remarquer, dans le quatriême Volume de cette Histoire, que Milan avoit été fondé par un essain de ces Gaulois, qui passérent en Italie, à la suite de Ségovése. Tite-Live, & la plûpart des anciens Auteurs, ont reconnu la même origine. Cette Ville eût dans la suite, le titre de Municipe. Elle s'est maintenuë depuis tant de siécles, dans la possession, d'être une des plus anciennes, & des plus célébres Villes de l'Europe.

De Rome l'an 531.
Consuls, M. Claudius Marcellus, & Cn. Cornelius Scipio.

se soit renduë maîtresse de tout le Païs, que des barriéres insurmontables n'en avoient pas separées, qu'elle ait porté ses conquêtes au-delà des mers; c'est un éloge trop foible encore pour sa vertu, pour ses travaux militaires, pour son infatigable constance, & pour la sagesse de son Sénat. L'Insubrie, & la Ligurie furent alors réduites ensemble en une seule Province, sous le nom de la Gaule Cisalpine. Rome changea leurs loix, & leurs coûtumes, & songea dês-lors à les gouverner, par des Préteurs, qu'elle ne leur envoya pourtant que long-temps après. Il est vrai, que les Insubriens, & que les autres Nations Gauloises se révoltérent dans la suite, & qu'ils prirent les armes pour Annibal, dês qu'il eût passé les Alpes; mais alors ce furent des Rebelles, qui firent la guerre à leurs Maîtres légitimes. Rome prit des précautions, pour fixer leur inconstance. Elle envoya des Colonies à Crémone, & à [a] Placentia, l'une en-delà, l'autre endeçà du Pô. Enfin, les tributs qu'elle exigea d'un Peuple si mutin, furent assés modiques.

Plut. in Marcell.

Une si belle conquête, dont la République étoit uniquement redevable à Marcellus, lui procura les honneurs d'un Triomphe extraordinaire. Le Decret qu'en firent le Peuple & le Sénat, portoit, que *M. Claudius Marcellus Triompheroit, pour avoir vaincu les Insubriens, & les Germains*. C'est pour la premiére fois

Tabula Triumph.

[a] Selon la conjecture des Etymologistes, l'agréable situation de Plaisance, la beauté de ses Campagnes, & la douceur de son climat, lui fit donner le nom, qu'elle porte encore aujourd'hui. Elle fut bâtie par les Romains, qui lui donnérent le titre de Colonie, vers le commencement de la guerre de Carthage. Cicéron, cependant, la met au rang des Municipes. A quelque distance de cette Ville, la République Romaine, fit construire un Port, pour faciliter le commerce de ses Habitants.

qu'on trouve le nom de *Germains*, employé dans les monuments de l'Hiſtoire Romaine. Les Géſates étoient donc originaires [a] de la Germanie. D'ailleurs un Auteur de l'ancienne Rome aſſure, qu'ils habitoient les bords du Rhin, & que Viridomare ſe diſoit le fils du Rhin même. Du reſte, la victoire que l'Illuſtre Conſul avoit remportée ſur ce Roy Barbare, donna bien du relief à ſon Triomphe. Depuis Romulus, il n'étoit encore arrivé qu'une fois, que le Général des troupes Romaines eût donné la mort, de ſa propre main, au Général des ennemis. Marcellus fut le troiſiême, qui remporta ſur le Chef des Géſates une de ces dépoüilles, qu'on appelloit [b] *Opimes*, c'eſt-à-dire, ſupérieures à toutes les autres dépoüilles. Romulus avoit offert à Jupiter [c] Ferétrien, celles qu'il avoit enlevées au Roy Acron. Numa depuis avoit fait une Loy, que les ſecondes dépoüilles du même genre, ſeroient conſacrées à Mars, & les troiſiêmes à Quirinus. Ainſi Cornélius Coſſus avoit ſuſpendu au Temple de Mars, celles qu'il avoit remportées ſur Tolumnius, Roy des Toſcans. Cependant Marcellus avoit voüé à Jupiter les dépoüilles, qu'il eſpéroit enlever à Viridomare. Il ſemble, que pour accorder la

De Rome l'an 531.
Conſuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS, & CN. CORNELIUS SCIPIO.

Prop. l. 4. Eleg. Serv. ad 6. Æneid. & Plut. in Marc.

[a] Il eſt vrai, que Polybe place les Géſates aux environs du Rhône. Mais il paroît, que ce nom étoit commun à d'autres Nations, originaires des Gaules, & qui habitoient les bords du Rhin. En effet, pluſieurs Peuples d'en-delà les Alpes, s'étoient raſſemblés de différents Païs, pour joindre leurs armes à celles de leurs compatriotes, contre la République Romaine.

[b] Voyés les remarques du premier Volume, ſur l'origine de ces mots *Opima Spolia*, Livre 1. page 93.

[c] Plutarque croit, que l'épithéte de Ferétrien, attribué à Jupiter, faiſoit alluſion au cri des Soldats Romains, dans l'ardeur d'un combat, FERI, FERI, *frappe, tuë*. On peut conſulter à ce ſujet, le premier tome de l'Hiſtoire Romaine, Livre 1. page 93. note *r*.

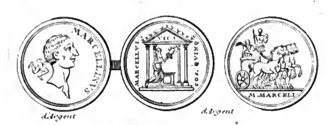
De Rome l'an 531.

Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS, & CN. CORNELIUS SCIPIO.

Tabulæ Triumph. & Plut. in Marc.

Loi avec son vœu, il alla d'abord les présenter à Jupiter, & qu'on les suspendit ensuite au Temple de Quirinus, c'est-à-dire, de Romulus. Quoiqu'il en soit; jamais spectacle ne fit plus de plaisir aux Romains, que celui du nouveau Triomphateur.

Au premier jour de Mars, on vit partir la marche en bel ordre. Le Sénat & les autres Corps de la République y assistérent. On y conduisit un nombre prodigieux de prisonniers, faits dans l'Insubrie. Le char du Triomphateur suivoit; mais la personne de Marcellus attiroit tous les regards. Il avoit fait orner un jeune chêne, couppé au sommet d'une montagne, des habits & des armes de Viridomare, & l'on en avoit dressé un Trophée. [a] Le Triomphateur le portoit sur



d'Argent
d'Argent

[a] Plusieurs Médailles ont perpétué le souvenir du Triomphe de Marcus Claudius Marcellus. Sur le revers, on voit ce Général, qui dépose son trophée dans le Temple de Jupiter Férétrien. Il est indubitable, que le surnom de Marcellinus, qui est à la tête de cette Médaille, est celui de Cnéïus Cornélius Lentulus. Ce Romain, issu de la Famille Claudia, étoit passé dans celle des Cornélius, par voye d'adoption. Pour donner plus de lustre à sa maison, il transmit à la postérité le nom, & les exploits du célébre Claudius Marcellus, qu'il comptoit au nombre de ses ancêtres. Le Monétaire, en représentant la Sicile, sous la figure de trois cuisses réünies, a eu dessein d'exprimer les liaisons de cette Province, avec les Marcellus. Nous apprenons de Cicéron, dans le cinquiême discours contre Verrés, que les Siciliens trouvérent, dans cette branche, des patrons zéles. Sans par-

l'épaule.

De Rome l'an 531.
Consuls, M. CLAUDIUS MARCELLUS, CN CORNELIUS SCIPIO.

l'épaule. L'armée du Consul suivoit son char, & faisoit retentir l'air de chansons Militaires, composées à la loüange du Victorieux. Le nombre des colliers, & des bracelets d'or, enlevés aux Gaulois, étoit presqu'infini. On les portoit en pompe sur des brancards. Ce fut ainsi que Marcellus traversa la Ville, pour se rendre au Temple de Jupiter Férétrien. Là, après les sacrifiees ordinaires, & les actions de graces renduës aux Dieux, se fit le partage des dépoüilles. On en envoya une partie au bon Roy Hiéron, ce fidéle ami de la République, qui vivoit encore, & à plusieurs autres Villes Alliées. Enfin, on en fabriqua une coupe d'or, d'un grand poids, qu'on fit partir pour [a] Delphes, & qu'on y présenta au Temple d'Apollon [b] Pythien. Ce Triomphe, marqué par des dépoüilles *Opimes*, fut le troisiéme, & le dernier, qu'on ait vû à Rome. Pour lors, les combats singuliers entre les Généraux, à la tête de leurs armées, cessérent d'être en úsage.

Le Collégue de Marcellus n'obtint pas les honneurs du Triomphe. Du moins, la distinction qu'il reçut des Centuries assemblées, dut le consoler un peu, de la préférence qu'on avoit donnée, si justement, à Marcellus. Cornélius Calvus fut continué Général, dans la Gaule Cisalpine, sous le titre de Proconsul, non pas pour la vaincre par les armes, après sa reddition ; mais pour en régler les affaires, & pour l'assujettir

ler des Fêtes qui furent instituées à Syracuse, sous le nom de FESTA MARCEL A On verra cette Ville devenir la conquête des Romains sous les auspices de l'illustre Marcellus.

[a] Voyés la note *a*, du premier Volume. Livre 4. page 481. sur la situation de la Ville de Delphes.

[b] On peut consulter la remarque que nous avons faite dans le troisième Volume, Livre 12. page 521. au sujet du surnom *Pythien*, qui fut attribué à Apollon.

De Rome l'an 532.

Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & P. CORNELIUS SCIPIO ASINA.

aux loix des autres Provinces Romaines. Les mêmes Comices firent l'élection de deux nouveaux Consuls. Les suffrages tombérent sur M. Minucius Rufus, & sur [a] Cornelius Scipio, surnommé Asina. Si le destin de Rome n'eût pas été, d'avoir toujours les armes à la main, elle eût pû goûter un intervalle de paix, depuis la conquête de l'Italie entiére. Une légére occasion de guerre se présenta, les Romains la saisirent, & les Consuls menérent leurs deux armées en campagne. L'Istrie avoit donné de légers mécontentements à la République. Egalement voisine, & des Gaulois, & des Illyriens, l'Istrie [b] entroit dans les peines de ces deux

[a] C'est ce même Cornélius Scipio Asina, qui deux ans après, au commencement de la seconde guerre de Carthage, fut un des Triumvirs, que la République chargea de la conduite d'une Colonie Romaine, à Plaisance. Au reste, le surnom d'*Asina*, fut héréditaire dans cette branche de la Famille Cornélia. Le fait, qui donna naissance à ce sobriquet, est rapporté par Macrobe. Un Cornélius, dit cet Auteur, Chef de la branche des *Asina*, avoit acheté un fond de terre, ou selon d'autres, il venoit de fiancer sa fille. Pour garantir la somme stipulée, on lui demanda juridiquement une caution. Il fit aussi tôt conduire à la grande place, où le Préteur rendoit la justice, un Asne chargé d'argent en espéces, qui avoient cours alors Voilà, repartit Cornélius, le répondant que je vous offre ... Pour le surnom de *Scipio*, il fut transmis à ceux de la même Famille, par un Cornélius, qui se fit un devoir de servir de conducteur à son pere, devenu aveugle. Il fut alors comme son bâton de vieillesse. Delà, le surnom Scipio, que les Romains lui attribuérent, & à ses descendants.

[b] Justin a prétendu, que les Istriens étoient originaires de la Colchide. Ceux, dit cet Auteur, que le Roi Æta, pere de Medée, avoit envoyés à la poursuite de sa fille, enlevée par les Argonautes, arrivérent au Pont-Euxin d'où ils se rendirent à l'embouchûre de l'*Ister*, aujourd'hui le Danube. Ils suivirent le cours de ce Fleuve. Ensuite, ils transportérent leurs Navires, au travers des Montagnes, jusqu'au premier rivage de la Mer Adriatique. Là, ils perdirent toute espérance d'atteindre les Argonautes. Ils prirent donc le parti de renoncer à leur patrie, dans la crainte d'être sacrifiés à l'indignation du Roi. Ainsi, ils se retirérent dans cette Contrée, qu'ils appellérent Istrie, du nom d'*Ister*. C'est celui que l'on donnoit anciennement au Danube, & qu'ils transmirent au Païs qu'ils habitérent, parce qu'ils avoient fait une

Nations assujetties, & craignoit, pour elle, un sort pareil. Cette mauvaise disposition ne servit pas à la rendre plus circonspecte. Comme elle étoit voisine de la mer Adriatique, elle arma en course, & fit des prises sur les Romains. Il n'en fallut pas davantage, pour attirer sur elle une guerre. Aussi bien le Sénat la jugeoit nécessaire, pour joindre ensemble l'Italie avec l'Illyrie, sous son domaine. Ces Conquérants partirent donc, & entrérent dans l'Istrie. Ils campérent sur un Fleuve, nommé alors *Ister*, bien différent du Danube, & qui roule ses eaux dans le Golfe Adriatique. Les Istriens ne donnérent que peu d'exercice à la valeur Romaine. Une année suffit pour les réduire. On dit qu'il coûta bien du sang à leurs vainqueurs. Quoiqu'il en soit; cette vaste Région porta le joug Romain, partie de gré, partie de force. Il est difficile de dire, si les deux Consuls Triomphérent; car ici les Tables Triomphales nous manquent. Il est croyable néanmoins, qu'une si belle victoire ne resta pas sans

De Rome l'an 532.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & P. CORNELIUS SCIPIO ASINA.

Plinius l. 3 c. 18. Livius l. 21. Oros. l. 4. c. 13.

partie de leur navigation fut cette Riviére. La plûpart cependant croyent, qu'un Fleuve *Ister*, qui se jette dans la Mer Adriatique, & fort différent du Danube, avoir donné le nom d'Istrie à cette Province, qui tient à l'Illyrie. Il n'est plus question que de sçavoir, quel est ce Fleuve de l'Istrie, qui fut appellé *Ister*. Sozoméne, & Zosime, disent, que de leur tems, il se nommoit *Aquilis*. Mais on ne trouve, ni dans l'Histoire, ni dans l'ancienne Géographie, aucuns vestiges d'une Riviére de ce nom. Pline semble insinuer, que le Fleuve, dont il s'agit, n'étoit pas éloigné de Trieste. En ce cas, ce seroit celui, que les vieux Géographes ont appellé *Formio*, aujourd'hui le *Rhézano*, qui séparoit l'Istrie de la Carniole. Ou bien, ce sera quelqu'une des autres Riviéres, qui arrosent cette Contrée. Voyés ce que nous avons dit des limites de l'Istrie, dans le cinquiême Volume. Autrefois, ce Païs étoit resserré, entre l'*Arsa* & le *Rhézano*. Présentement, comme au siécle de Strabon, il s'étend d'une part, jusqu'au Timare, & de l'autre, jusqu'aux frontiéres de la Croatie.

De Rome l'an 532.

Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & P. CORNELIUS SCIPIO ASINA.

récompense. [a] Les Médailles ont conservé la gloire de Cornélius Asina, plus soigneusement que le Marbre. Sur des deniers d'argent, qui nous restent, on voit la Victoire, qui conduit un char de Triomphe, inscrits du nom de *Cornélius Asina*. Pour son Collégue Minucius, ni l'Histoire, ni les Médailles ne nous apprennent rien de ce Triomphe.

Il est sûr du moins, que durant leur Consulat, vint à Rome la nouvelle de la mort d'Asdrubal, & du choix que l'armée Carthaginoise avoit fait, en Espagne, du fameux Annibal, pour la conduire. Tandis qu'Asdrubal avoit vêcu, la République Romaine put compter sur l'observation des Traités, qu'elle avoit faits avec lui. De son vivant, il ne franchit point les barriéres, dont on étoit convenu, & les Sagontins vêcurent en sûreté, sous la protection de Rome. Il augmenta les bornes de sa République, plus encore par la voye de l'insinuation, que par la violence, & par les armes. Ce fut un mérite dans lui, dont Ro-



[a] Une de ces Médailles, entre autres, nous est garantie par Vinandus Pighius. Il en atteste l'antiquité, & assûre, qu'il s'est donné le loisir de l'examiner. Monsieur Vaillant, & Goltzius, l'ont inserée dans leurs Fastes Consulaires. Ce monument, représente un char de Triomphe, conduit par une Victoire aîlée, qui tient une branche de laurier à la main. La tête, est une Rome casquée.

me, toute jalouse qu'elle étoit de ses progrès, n'avoit pas lieu de se plaindre. Aussi le regretta-t'elle également, & parce que le monde avoit perdu un Conquérant modéré, & pour la maniére dont sa mort étoit arrivée. On la racontoit avec des circonstances différentes. Les bruits publics rapportoient simplement, qu'un Gaulois, pour vanger des injures personnelles, l'avoit assassiné, de nuit, dans sa tente. D'autres ajoûtoient, que le meurtrier pris & appliqué à la torture, l'avoit soufferte d'un air riant, comme s'il se fût applaudi d'une belle action. Annibal, qui remplit la place du mort, devint dês-lors un objet de terreur pour les Romains. On se souvenoit du serment qu'il avoit fait, d'être l'Ennemi irréconciliable de Rome. Quand on eût ignoré ses sentiments, on eût dû l'appréhender, par le seul caractére que l'on faisoit de sa personne. C'est un homme, disoit-on, à la fleur de l'âge, qui ne passe pas vingt-six ans, élevé par un pere, qui fut en réputation du plus grand homme de guerre, qu'ait eu Carthage. Le fils, dêja signalé par mille exploits, qui lui ont mérité le Généralat, promet encore plus d'habileté, que n'en eut son pere. Sans en avoir le flegme, que donnent les années, il est plus hardi, plus entreprenant, & plus rusé que ne fut Hamilcar.

De Rome l'an 532.

Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & P. CORNELIUS SCIPIO ASINA.

Polybius l. 2.

Tit. Livius l. 21.

Polybius l. 3.

En effet, la premiére expédition d'Annibal confirma la crainte des Romains. Il fit la guerre aux Olcades, [a] Peuples assés voisins de l'Ebre, & donna lieu

[a] Suidas place les Olca des à peu de distance de Carthage la Neuve. Quelques-uns veulent, que cette Nation ait habité la partie de la Bétique, dont *Cartéia*, aujourd'hui *Tariffa*, étoit la Capitale. Polybe, cependant, donne à la principale Ville des Olcades, le nom d'*Althea*, qu'on croit avoir été voisine de l'endroit, où est à

De Rome l'an 532.

Consuls, M MINUCIUS RUFUS, & P. CORNELIUS SCIPIO ASINA.

de croire, qu'il oseroit bien-tôt le passer, malgré les conventions des Traités. Dêja, il avoit enlevé d'assaut, la Ville d'Althée, & y avoit fait admirer son courage. Dêja, les Villes des environs s'étoient soumises à son empire. Dêja la conquête de ce riche Païs, l'avoit rendu maître des mines d'argent, qu'on y trouvoit alors, en abondance. Cette premiére Campagne le mit en réputation, & dês qu'elle fut finie, il ne songea plus qu'à gagner le cœur de ses Soldats, dont il avoit mérité l'estime. Pendant l'hyver, qu'il passa à Carthage la Neuve, il y paya ses troupes de l'argent, qu'il avoit enlevé aux Olcades, & par ses libéralités, il se les affectionna pour jamais. Cependant, Rome n'avoit point encore lieu de se déclarer son ennemie. Aussi, tourna-t'elle ses armes ailleurs, qu'en Espagne. *a*

présent *Ocagna*, dans le Royaume de Tolédé. S'il est vrai, que les Olcades étoient un Peuple de la Bœtique, il faut qu'ils ayent été voisins de la petite Riviére de *Rio Tinto*, qui fut anciennement appellée *Iberus*, aussi-bien que l'Ebre, autre grand Fleuve d'Espagne, qui prend sa source dans les Montagnes des Asturies, & se décharge dans la Mer, après avoir parcouru la vieille Castille, & l'Arragon. S'il est permis de conjecturer sur l'ancienne habitation des Olcades; il nous paroît plus naturel de croire, que leur Païs confinoit avec le territoire de Cadis. Du moins, cette Contrée fut une des premiéres conquêtes de Carthage. Il ne faut pourtant point dissimuler, que les anciens Auteurs n'en ont point assés dit, pour fixer nos incertitudes.

a Sigonius, dans ses Fastes Consulaires, & après lui, Vinandus Pighius, ont marqué la premiére Dictature de Quintus Fabius Maximus, sous la fin de cette année 532. Au défaut des Marbres Capitolins, où la suite des Magistratures se trouve interrompuë, pour cette même année, & pour les suivantes, ils s'appuyent du témoignage de Tite-Live, & de Valére Maxime. Il est constant, selon ces deux Auteurs, que Quintus Fabius, fut deux fois Dictateur. Le premier, dit formellement, qu'en cette qualité, le Peuple Romain, le chargea, une seconde fois, des soins du gouvernement, après la malheureuse bataille du Thrasiméne. Il avoit donc été dêja revêtu des honneurs de la Dictature.

L'Illyrie, autrefois subjuguée par les Romains, paroissoit vouloir en secoüer le joug. Les hostilités de ce Peuple rebelle, partoient de la main, dont on auroit dû moins les attendre. On se souvient de ce Démétrius de Pharos, que la République avoit comblé de bienfaits. Après lui avoir assigné de grandes terres, & d'amples revenus, elle l'avoit aidé à se met-

Da Rome l'an 533.
Consuls, L. VETURIUS PHILO, & C. LUTATIUS.

De plus, au rapport de Valére Maxime, Quintus Fabius, venoit de nommer Caïus Flaminius, pour Colonel Général de la Cavalerie, lorsque tout à coup, le cri d'une souri, se fit entendre. C'étoit un signe funeste, conformément aux principes de la science augurale. Les assistans en furent allarmés, ils se persuadérent, que les Dieux réprouvoient l'élection des deux Magistrats. Ainsi, l'un & l'autre, pour calmer les frayeurs d'un Peuple superstitieux, furent obligés d'abdiquer. Plutarque, dans la vie de Marcellus, rapporte le même fait, avec cette seule différence, qu'il substituë Marcus Minucius à Fabius. Mais, ou c'est une erreur de quelque Copiste, qui aura pris le nom de Minucius, pour le surnom de *Maximus*, qui fut celui de Fabius, ou bien, le choix que ce dernier, créé Dictateur pour la seconde fois, fit de Minucius, qu'il s'associa en qualité de Général de la Cavalerie, a donné lieu à la méprise. Quoiqu'il en soit, il est certain que les deux témoignages de Valére Maxime, & de Tite-Live, prouvent conjointement les deux Dictatures de Fabius. Nous en avons encore la preuve, dans une ancienne inscription, citée par Onuphre, & rapportée par Victorius. Elle fait foi des titres & des dignités, dont Fabius fut honoré pendant sa vie. Ses deux Dictatures y sont expressément marquées. L'embarras, est d'assigner bien au juste, l'année de la premiére promotion. Nous conjecturons, qu'elle ne fut pas éloignée des tems, que nous allons parcourir. Il paroît qu'elle s'accorde assés avec l'absence des deux Consuls, qui occupés à la guerre d'Istrie, ne pûrent pas apparemment, présider aux Comices par Centuries, pour procéder à l'élection de leurs successeurs. Il est donc croyable, qu'on choisit, à ce dessein, Quintus Fabius. Son élection parut vitieuse, comme nous venons de le remarquer. Il fallut donc lui donner un successeur. Le nom de celui-ci, ne nous auroit pas sans doute échappé, si les Marbres Capitolins, étoient parvenus jusqu'à nous, dans leur entier. Cependant s'il est permis de deviner, nous dirons, que Marcus Æmilius Barbula remplit le poste vacant, par la démission de Fabius. Du moins, une ancienne inscription, qui s'est conservée sur un pié-d'estal, donne à ce Romain le nom de Dictateur. Or nous n'avons point trouvé d'autre année plus commode, que celle-ci, pour lui ménager une place dans les Annales Consulaires.

De Rome l'an 533.

Consuls, L. VETURIUS PHILO, & C. LUTATIUS.

App. in Illyr.

Dio in exc. & Just. l. 29.

tre en la place de Teuta, à devenir le tuteur du jeune Roy Pinée, & à prendre le gouvernement de l'Illyrie, en qualité de Régent. Les dignités lui firent changer de conduite; sans lui faire changer de mœurs. Démétrius avoit commencé par être perfide, envers sa patrie; il continua, par méconnoître les graces, qu'il avoit reçûës des Romains. Lorsqu'il les vit embarassés dans une guerre difficile, contre les Gaulois, & qu'il sentit que Carthage n'attendoit que le moment de leur déclarer la guerre, il méprisa leurs ordres, tenta des conquêtes dans les Païs que Rome s'étoit assujettis, força les Atintanes, qui s'étoient donnés aux Romains, à se ranger de son parti, & à renoncer à l'alliance de la République. Démétrius fit plus encore. Il se donna, en tous lieux, pour Roy, gouverna les Illyriens avec dureté, & il osa, contre le Traité, envoyer cinquante Vaisseaux de guerre, au-delà de Lyssos, piller [a] les Isles Cyclades, ou les mettre à contribution. Les plaintes des Peuples ravagés, ou maltraités, revenoient à Rome de toûtes parts. En-

[a] On donnoit autrefois le nom de Cyclades, aux Isles de l'Archipel, parce qu'elles forment comme un cercle au tour de Délos, petite Isle, que l'Histoire Fabuleuse de la naissance de Diane, & d'Apollon, avoit renduë respectable à l'antiquité Païenne. Ces deux Divinités y avoient un Temple superbe. Les Habitants de toutes ces Isles ne manquoient point d'envoyer, chaque année, une troupe de Vierges, qui célébroient, par des danses, la mémoire des deux enfans de Latone. Ils députoient, en même-temps, des personnes choisies, pour assister à la solemnité, & pour offrir des victimes, au nom des Peuples circonvoisins. Quelques-uns, mettent au nombre des Cyclades, celles que les Anciens ont appellées communément Sporades, parce qu'elles sont répanduës dans la Mer Egée, à une plus grande distance de Délos, que les premiéres. Parmi les cinquante trois Isles Cyclades, que les Geographes comptent, depuis Tenédos, jusqu'en Créte, il y en a douze principales, dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Les rochers, & les écüeils, dont elles sont environnées, en rendent l'abord assés difficile.

fin.

De Rome l'an 533. Consuls, L. VETURIUS PHILO, & C. LUTATIUS.

fin le Sénat jugea, qu'il falloit poursuivre par les armes, un malheureux, que la religion des serments, & que la probité, n'avoient pû contenir dans le devoir. Dês-lors, les nouveaux Consuls [a] L. Veturius Philo, & C. Lutatius auroient fait voile pour l'Illyrie, si l'on n'avoit pas trouvé du défaut dans leur

[a] Zonaras & Cassiodore, nous ont conservé les prénoms, & les noms de Lucius Véturius, & de Caïus Lutatius, sans néanmoins les distinguer par leurs surnoms. Aucun autre Historien de l'Antiquité, n'a fait mention de ces deux Consuls. Il paroît que ce Véturius Philo, n'est point différent de celui du même nom, qui mourut pendant l'année de sa Censure, comme nous le remarquerons dans le cours de l'Histoire. Son Collégue, Caïus Lutatius Catulus, étoit fils de celui, qui termina la premiére guerre de Carthage. Sigonius a conjecturé, que ces deux Magistrats n'achevérent point l'année de leur Consulat, & qu'ils abdiquérent, sous prétexte qu'il y avoit eu du défaut dans leur élection. Il etoit en même-temps, que la République leur donna pour successeurs, Marcus Æmilius Lepidus, & Marcus Valérius Lævinus. Voici surquoi cet Auteur appuie sa conjecture. Tite-Live assure, que ces derniers, obtinrent deux fois, la dignité Consulaire. Il est constant, par le témoignage des Fastes Capitolins, que le premier Consulat de Marcus Æmilius Lepidus, concourt avec l'année 521. De plus, Tite-Live assûre, dans le vingt neuviéme, & dans le trentiême Livre de son Histoire, que Valérius Lævinus fut deux fois Consul. Il ne s'agit donc présentement, que de trouver la seconde année Consulaire de Lepidus, & la premiére de Lævinus. Or, ces deux Consulats, ne se trouvent point sur les Marbres Capitolins, en remontant depuis l'an 532, jusqu'au commencement de la premiére guerre de Carthage. Cependant ces Marbres nous ont transmis, dans leur entier, une suite chronologique des Magistrats, qui avoient gouverné successivement la République Romaine, dans l'espace de plus de quarante années, jusqu'au tems que nous parcourons. Dans Tite-Live, tous les Consuls qui vont paroître sur les rangs, pendant la seconde guerre Punique, sont exactement annoncés, & l'on n'y trouve aucun vuide pour placer le deuxiême Consulat de Lepidus & le premier de Lævinus. Il reste, de leur trouver une place dans l'une des trois années précédentes, où les Tables Capitolines, & Tite-Live, nous ont manqué. Il nous a donc fallu recourir à la conjecture. Nous avons mieux aimé supposer l'abdication, ou l'élection des deux Consuls Véturius, & Lutatius, que de retrancher des Annales le premier Consulat de Lucius Valérius Lævinus, & le second de Marcus Æmilius Lépidus. Nous n'aurions pû faire autrement, sans troubler l'ordre des Consulats.

De Rome l'an 533.
Consuls, M. ÆMILIUS LEPIDUS, & M. VALERIUS LÆVINUS.
Zonaras l. 8.

élection. Avant leur abdication, ces deux Consuls étoient partis pour la Gaule Cisalpine, avoient parcouru tous les Païs, situés au pié des Alpes, & avoient achevé de ranger, sous la puissance Romaines, diverses petites contrées, où la domination de Rome n'avoit point encore pénétré. Rappellés à la Capitale, & contraints de se démettre avant leur année expirée, ils cédérent leur place à M. Æmilius Lepidus, qui, pour la seconde fois, fut élevé au Consulat, & à M. Valérius Lævinus. L'année étoit trop avancée pour tenter l'expédition d'Illyrie. On la différa jusqu'au Consulat suivant. Ainsi, Lepidus, & Lævinus restérent à la Ville, pour y présider à des ouvrages de paix. Par leurs ordres, les Armées Consulaires furent employées à construire un Circ, & à applanir un grand chemin, depuis Rome, jusqu'à [a] Ariminum. Tant on avoit soin, de ne laisser point languir les Troupes dans l'oisiveté ! Le Circ & le grand chemin, portérent le nom [b] de Flaminius, qui, Cen-

Livius l. 38.

[a] Nous avons parlé d'Ariminum, dans le sixiême Volume de cette Histoire. Cette Ville, appellée *Rimini*, est située dans la Romagne, Province de l'Etat Ecclésiastique.

[b] Les anciens Auteurs, ne paroissent point s'accorder sur le temps de la construction du Circ de Flaminius. Si l'on en croit Plutarque, dans ses questions Romaines, ce lieu fut ainsi appellé d'un certain Flaminius, fort antérieur à celui, qui fut Censeur pendant cette année 533. C'étoit un Citoïen fort riche, dit le même Auteur, qui laissa au Peuple Romain, un champ assés vaste, à condition qu'on y célébreroit, tous les ans, des Jeux Equestres, en l'honneur d'Apollon. Dans cette vûë, il assigna des revenus considérables, pour fournir aux frais du spectacle. Dès-lors, ajoûte Plutarque, on donna la forme d'un Circ à ce Champ, & parce que les sommes réservées à ce dessein étoient beaucoup plus que suffisantes, le surplus fut employé à faire applanir, & à paver un grand chemin, qui eut le nom de *via Flaminia*. La voye Flaminienne. Tite-Live, au Livre troisiême, parle des Prés Flaminiens, où les Tribus, & le Sénat s'assembloient quelquefois. Il dit expressément que dès l'année 300, ce quartier,

feur alors, forma fans doute le plan des deux ouvrages, les conduifit, & les fit éxécuter. Le Circ de Flaminius fut placé hors de la Ville, affés proche de la Porte Carmentale, entre le Capitole & le Champ de Mars. Le même Flaminius, & fon Collégue L. Æmilius Papus rendirent leur Cenfure mémorable, par le quarante-troifiême luftre. Ils comptérent à Rome, deux cents foixante & dix mille, deux cents treize Citoïens, en état de porter les armes. Ils formérent le

De Rome l'an 533.
Confuls, M. ÆMILIUS LEPIDUS, & M. VALERIUS LÆVINUS.

Florus in Ep. Livii 20.

fitué hors des murs, étoit appellé communément le Circ Apollinaire. *Confules in prata Flaminia, ubi nunc ædes Apollinis eft, circum jam tum Apollinarem appellabant, avocavêre Senatum.* D'un autre côté, Florus, & entre autre Feftus, attribuënt toute la gloire des deux nouvelles entreprifes, au Cenfeur Flaminius. *Flaminius Circus & Via Flaminia à Flaminio Confule dicta funt, qui ab Annibale interfectus eft, ad Lacum Thrafimenum.* Cependant, à la faveur d'une interprétation raifonnable, il eft aifé de faire difparoître ces contradictions apparentes, & de ramener les Auteurs, que nous avons cités, à un fentiment uniforme. Nous dirons donc avec Tite-Live, & avec Plutarque, que le nom des Prés Flaminiens, & de celui qui en fit au Peuple la donation, eft prefque auffi ancien, que l'établiffement de la République. Nous accorderons même, que, dans ces premiers temps, on difpofa cet emplacement en maniére de Cirque, & que les Romains s'y éxerçoient à la courfe des Chars, & des Chevaux. Enfin, nous ajoûterons, qu'alors il fut nommé le Circ Apollinaire, à caufe d'un petit Temple d'Apollon, qui fut conftruit, ou dans le voifinage, ou dans l'enceinte du Champ Flaminien. Mais auffi, rien ne nous empêche de dire, que le Cenfeur Flaminius fe fit un mérite, ou de réparer, ou d'embellir un ouvrage, qui portoit le nom de fa famille, & qu'il confidéroit comme un monument de la liberalité d'un de fes ancêtres. Ce Circ étoit voifin du Marché aux herbes. Ceux à qui la République avoit coutume d'interdire l'entrée de la Ville, pour des raifons d'Etat, y établiffoient leur demeure. Le Sénat s'y rendoit affés ordinairement, lorfqu'il avoit à traiter avec les Ambaffadeurs des Nations ennemies. On verra dans la fuite le Circ Flaminien, décoré des plus fuperbes ornements, & renfermé dans le Pomærium, fous l'Empire d'Augufte Céfar. Pour la voye Flaminienne, qui fut le fecond ouvrage de Caïus Flaminius, elle commençoit à la Porte Flumentane, & s'étendoit dans l'efpace de deux cents vingt-deux mille pas Géométriques, felon l'Itinéraire d'Antonin, ou de cent quatre-vingt quatorze milles, felon les Tables de Peutinger.

De Rome l'an 533. Consuls, M. ÆMILIUS LEPIDUS, & M. VALERIUS LÆVINUS. *Plinius l. 35. c. 17.*

Sénat, par le choix qu'ils firent des membres, qui devoient le composer, & ils inférérent, seulement dans quatre Tribus, ce grand nombre d'affranchis, qui se mêloient indifféremment dans celles des Tribus, qu'il leur plaisoit. Enfin, à la requête d'un Tribun du Peuple, nommé Métilius, ils reformérent le luxe des particuliers. On défendit aux foulons de donner aux habits, ou des prétendants à la Magistrature, ou du petit Peuple, une couleur d'un blanc vif, & d'employer, pour cela, de la craye, & d'autres drogues. Ces minuties nous font sentir, combien étoit grande alors la modestie des Romains. On y étoit offensé de la teinture un peu trop brillante, qu'ils commençoient de donner aux étoffes de leurs habits.

De Rome l'an 534. Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS. *Polybius l. 3.*

La guerre contre les Illyriens étoit résoluë. Démétrius avoit mérité l'indignation de Rome, & la vangeance étoit prête. Les Consuls M. Livius Salinator, & [a] L. Æmilius Paulus en furent chargés. En vain quelques-uns ont prétendu, que le seul Æmilius, reçut du sort une si importante commission. Son Collégue Salinator y eut part, & les deux Consuls s'embarquérent ensemble, pour l'Illyrie. Le perfide Démétrius étoit homme d'expédition, & ne manquoit, ni de courage, ni d'adresse. Avant l'orage, il avoit pris ses mesures, pour se ménager un abri. Philippe Roi de la Macédoine, son voisin, lui avoit des obligations essentielles. Les secours que le Regent lui avoit fourni, dans les guerres qu'il avoit eûës à soûtenir contre l'Achaie confédérée, l'enga-

[a] Lucius Æmilius Paulus, un des Consuls de cette année 534, est celui qui fut le pere du célébre Lucius Æmilius Paulus, vainqueur de Persés, Roi de Macédoine.

geoient à recevoir Démétrius dans ses états, en cas de malheur. C'étoit une ressource;mais Démétrius ne s'en tint pas là. Il fortifia Dimale, Ville importante de l'Illyrie, fit mourir tous les Gouverneurs des Places qui lui étoient suspects, en substitua de fidéles,& tint sa cour dans son Isle de Pharos, où il rassembla tout ce qu'il avoit de meilleures troupes.

De Rome l'an 534. Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Æmilius, qui certainement eut la meilleure part à la gloire de la Campagne, dès le commencement du Printemps, vint se présenter devant Dimale, [a] ce formidable boulevart, que le Régent opposoit à la vangeance Romaine. Démétrius croyoit ce poste imprenable, & le Consul s'attendoit bien, que quand il l'auroit enlevé, les anciens Alliés de Rome, qui ne s'étoient rendus que par contrainte au Tyran, retourneroient, avec joye, sous la domination Romaine. Il fit donc des efforts surprenants, pour soumettre Dimale. En sept jours de siége, il s'en rendit maître. Le bruit d'une si belle conquête ne fut pas plûtôt divulgué dans l'Illyrie, que tous les Peuples députérent, à l'envi, vers les Consuls, pour se remettre sous l'obéïssance de Rome. On étoit charmé, d'obéïr plûtôt à une République équitable, qu'aux loix d'un maître avare, & impérieux, qu'elle leur avoit donné, sans l'avoir assés connu. Ce premier succès encoura-

[a] Quoique Polybe ne nous en ait pas dit assés, pour fixer au juste la position de Dimale, en Illyrie, il est cependant manifeste, par le récit de cet Historien, que cette Ville confinoit avec la Macédoine. Quelques-uns ont crû, qu'elle n'étoit pas différente de celle, que les anciens Géographes ont appellée *Delminium*, & qui porte présentement le nom de *Dumno*. Cette derniére étoit plus avancée dans les terres, aux environs du Fleuve *Drinus*, ou *Lodrino*, dans la Dalmatie. Mais cette situation ne s'accorde guére avec celle de Dimale, que Tite-Live place à peu de distance de Dyrrachium, & d'Apollonie.

De Rome l'an 534.

Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

gea les Consuls, à tenter la prise de Pharos, second & dernier azyle du Régent, dans sa patrie. L'entreprise parut plus difficile. Aussi Æmilius jugea, qu'il falloit joindre l'artifice à la valeur, pour enlever une Isle, défenduë par l'élite d'une grande Nation. C'étoit également par mer, & par terre, qu'il falloit l'attaquer. Les Consuls avoient une Flotte raisonnable, & deux Armées Consulaires, accoûtumées à combattre de pié ferme. Ils partagérent leurs troupes, en retinrent une partie sur les Vaisseaux, & en firent descendre l'autre à terre, durant la nuit, avec ordre de se cacher dans des forêts, & derriére des rochers. Cette premiére descente se fit à l'insçû de l'ennemi, & les conducteurs de la troupe, ne devoient se montrer, & rejoindre le gros de l'Armée, que quand ils en auroient vû les signaux.

Un détachement de la Flotte Romaine alla donc se monrrer devant Pharos, en plein jour, comme pour y débarquer. La présence des Consuls attira Démétrius, & son Armée, sur le rivage, pour s'opposer au débarquement. Les troupes Illyriennes sortirent de Pharos, l'une après l'autre, & laissérent la place vuide de défenseurs. Incontinent les Légionnaires, dêja débarqués durant la nuit, quittérent leur embuscade, marchérent, sans bruit, & vinrent se saisir d'une hauteur, que la nature avoit placée, entre la Ville, & le Port. Par là, le retour fut fermé aux Illyriens, qui témérairement avoient abandonné des murailles, qu'il leur importoit de défendre. Alors Démétrius, qui se vit investi de deux côtés, prit la résolution qui lui parut la moins dangereuse, dans une double extrémité. Il exhorta ses Soldats à faire

De Rome l'an 534. Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

face du côté des troupes de terre. *On nous craint*, leur dit-il, *puisqu'on employe contre nous l'artifice. Teuta fit votre malheur, & sous elle, Rome triompha de l'Illyrie. Démétrius sçaura vous affranchir d'un ennemi, dont une femme n'a pas pû vous préserver. Sans moi, les Romains ne vous auroient pas vaincus. Avec moi, attendés-vous à les vaincre.* Ainsi parla Démétrius, & sur l'heure, il conduisit ses Illyriens à l'attaque de la hauteur. Il y trouva plus de résistance qu'il n'avoit crû. Ces braves Romains soutinrent le choc des ennemis, jusqu'à donner le temps aux Consuls, de faire leur descente. Alors, les Illyriens pris en queuë, & assaillis de front, échappérent par les flancs, & prirent la fuite en désordre. Le Régent, lui-même, se jetta, à la hâte, dans une barque, qu'il tenoit prête à tout événement, & se retira chés le Roi de Macédoine. Nous l'y verrons plein de rage & d'ingratitude, devenir aussi funeste à son ami, qu'il l'avoit été à lui-même.

La prise de Pharos fut la suite d'une déroute si précipitée. Les Consuls abandonnérent la Ville au pillage, & la firent raser, lorsqu'elle eût été saccagée. Ainsi, Rome se vit, une seconde fois, maîtresse de l'Illyrie. Elle y régla tout, sans la réduire en Province. Il faut croire, que les Consuls eurent compassion de la jeunesse du Roi Pinée, que ses tuteurs seuls avoient embarqué dans de mauvaises affaires. La République y conserva les Alliances, qu'elle y avoit faites autrefois, restitua une partie de ses Etats au jeune Monarque, le rendit tributaire, à des conditions un peu plus onéreuses qu'autrefois, & s'assura autant qu'elle pût, de la fidélité d'un grand Peuple, voisin de l'Istrie, nouvellement conquise. Cepen-

De Rome l'an 534.

Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Zonar. l. 8. Liv. l. 22. & Author. de Viris Illust.

dant, la saison du départ s'avançoit, & la mer dans peu n'auroit pas été praticable. Les Consuls retournérent donc à Rome, pour triompher. Là, Æmilius & Livius, reçûrent égallement, & au même titre, les honneurs du triomphe; marque qu'ils avoient fait la campagne ensemble. Cependant, on avoit à Rome des plaintes de leur conduite, mais on différa d'en faire justice, jusqu'à la fin de leur Consulat. Quand ils furent sortis de charge, leurs ennemis les accusérent devant les Tribus assemblées, d'avoir détourné à leur usage, bien des dépoüilles enlevées à l'ennemi, & d'avoir fait aux Soldats, une distribution inégalle du butin. Il est vrai, qu'Æmilius fut renvoyé absous, peut-être, parce qu'il étoit moins coupable, peut-être aussi, parce qu'on eut égard à la gloire qu'il s'étoit acquise. Pour Salinator; toutes les Tribus, hors la Tribu Mæcia, le condamnérent par leurs suffrages. Affront qu'il porta impatiemment, & dont il outra même le ressentiment. On ne le vit plus paroître en public. Sa maison de Campagne devint, pour lui, une solitude. Il se laissa croître la barbe & les cheveux, & devint si sauvage, que ses amis mêmes n'osoient l'approcher. Les seules calamités publiques l'arracheront, dans la suite, de sa retraite, pour servir sa patrie. Bon Citoïen, & grand Capitaine, il ternit sa gloire, par une ardeur trop obstinée à se vanger. Lorsqu'il fut Censeur, il punit les Tribus qui l'avoient condamné. Excepté la Tribu Mæcia, il les dépoüilla toutes du droit de suffrage, leur ôta les priviléges de la Bourgeoisie Romaine, & ne leur laissa, que l'obligation de contribuer aux impositions publiques.

Front. Strat. l. 4. c. ..

T. Livius l. 27.

Ce Consulat fut marqué par d'autres événements, que

que par les victoires, & par le jugement des Consuls. La Chirurgie fut alors, pour la premiére fois, introduite dans Rome. Non pas qu'on y eût de tout temps, négligé les playes, & qu'on les eût laissé sans secours. Chacun avoit eu ses remedes domestiques, qu'on se communiquoit dans les familles, par tradition. Enfin, il plut aux Romains de recevoir dans leur Ville, & d'y donner le droit de Bourgeoisie à un Grec, venu du Péloponêse, qui professoit l'art de guérir les blessures, sans porter son habileté jusque sur les maladies internes. Son nom étoit Archagathus, fils de Lysanias. D'abord Archagathus fut reçu avec applaudissement. On lui dressa une boutique aux frais du Public, dans un célébre carrefour de la Ville, tant la nouveauté a d'attraits! L'usage, & l'expérience de ses remédes, diminuérent bientôt sa réputation. Son art ne consistoit presque, qu'à faire de larges incisions, pour guérir plus sûrement les playes. Les Romains accoûtumés à des remedes plus doux, quoique peut-être moins efficaces, lui donnérent le nom de Boucher, & bien-tôt, il se décrédita. Autre innovation. De toutes les Contrées du Levant, il se faisoit à Rome, un concours prodigieux de voyageurs, & de Marchands, que la splendeur de la République y attiroit. Les Egyptiens, entre autres, y avoient apporté, avec le commerce, le culte de leurs Dieux [a] Isis & Osiris. Dêja, les sanctuaires de ces Di-

De Rome l'an 534.
Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.
Plinius l. 9. c. 1.

[a] Il semble qu'Isis, & Osiris, ayent été comme les types des principales Divinités du Paganisme. Du moins, ils sont représentés dans les monumens antiques, sous les mêmes formes, & avec les mêmes symboles, que les Romains, & les Grecs attribuoient aux Dieux, & aux Déesses de la premiére classe. Sans nous engager dans des recherches ennuyeuses, sur la Théogonie Egyptienne, il suffit de dire, que les anciens Auteurs, réünissoient dans Isis, tous

De Rome l'an 534.

Consuls, M. Livius Salinator, & L. Æmilius Paulus.

vinités, s'y étoient multipliés. On sçait combien les Romains avoient d'aversion pour les Religions étran-

les attributs, qui convenoient à Cérès, à Junon, à la Lune, à la Terre, à la Nature, à Minerve, à Proserpine, à Thétis, à Cybéle la mere des Dieux, à Bellone, à Diane, à Venus, à Hecate, &c. Ce bizarre assemblage de tant de Déités, dans une seule, fit donner à Isis l'épithéte de Myrionyme, c'est-à-dire, de Déesse, à mille noms. Aussi Apulée, dans ses métamorphoses, la multiplie en quelque sorte, à l'infini, pour en faire tour à la fois, une Cérès, une Proserpine, une Diane, une Venus, &c. C'est, dit-il, la nature même, l'arbitre des élements, le principe de l'univers, & des siécles, la souveraine des Dieux, la Reine des Manes. Elle a la prééminence sur tous les Etres celestes. Les Dieux & les Déesses, se confondent dans son immensité. Les vents, la mer, les enfers, tout est soumis à ses loix. Enfin, selon le même Auteur, les différentes Divinités, que les Nations révérent, ne font qu'un tout avec Isis. Ou plûtôt, ce ne sont que comme des parcelles d'un Etre sans bornes. Plutarque, conformément à ces idées, reconnoît cette Déesse tutelaire de l'Egypte, dans une inscription, gravée sur le pavé d'un Temple de Minerve. Elle étoit conçûë en des termes, qui répondoient à ceux-ci, *Je suis tout ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, & nul d'entre les mortels, n'a encore percé le voile qui me dérobe à leurs yeux*. Une autre inscription, recüeillie par Gruter, est dans le même goût. On y lit ces mots, TIBI VNA QVÆ ES OMNIA DEA ISIS. C'est-à-dire; *A toi Déesse Isis, qui est une, & en même-temps, le composé de tous les Etres ensemble*. Dans cette confusion monstrueuse d'attributs, que les Païens se proposoient pour l'objet de leur culte, il paroît qu'ils reconnoissoient particuliérement dans cette Divinité, la Terre, ou Cybéle, que la Théologie Païenne nous represente comme la mere commune de tous les Etres. Selon ces préjugés, ils ont pris Osiris pour le Soleil, & l'ont marié avec Isis, pour faire entendre, que cet astre, contribuoit par ses influences, à la fécondité de la nature, ou de la terre. C'est la réflexion de Macrobe, au premier Livre des Saturnales. Il faut cependant avoüer, qu'Osiris a souffert tant de métamorphoses, que souvent il n'est pas reconnoissable. Tantôt il est travesti en Jupiter, & sa femme devient la même que Junon. Tantôt, c'est Bacchus, le vainqueur des Indes. Quelquefois, c'est le Dieu tutélaire du Nil, qui porte l'abondance dans les campagnes d'Egypte, de concert avec sa femme Isis. Alors, elle prend tout à coup la figure de Cérès, qu'on disoit avoir enrichi les hommes de ses bienfaits, en leur apprenant l'art de cultiver les moissons. Si l'on en croit les Mythologues, ces Divinités allégoriques, ont caché bien des mystéres. Ils se sont épuisés en recherches, pour trouver le sens de ces tableaux énigmatiques, qui, peut-être, n'étoient qu'un ouvrage du

géres. Une [a] loi des douze Tables, qu'on a crû être de Numa, défendoit l'introduction de tout autre culte, que des anciens Dieux du Païs. Le Sénat ordonna donc, que les Oratoires d'Isis & d'Osiris, seroient démolis. Nul ouvrier n'osa prêter son bras au sacrilége, tant le culte impie de ces Divinités, avoit dêja fait de progrês parmi le Peuple. Il fallut donc que le Consul Æmilius, prît sur lui, l'exécution d'un Arrêt, que le zéle des loix & de la Religion avoit dicté. Il mit bas sa robe Consulaire, prit à la main une hache, & à coups redoublés, il renversa ces monuments de Religion Egyptienne.

De Rome l'an 534.
Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.
Val. Max. l. 1. c. 3.

Du reste, les Romains s'affermissoient tous les jours dans les superstitions qu'ils avoient reçûës de leurs peres. Il y parût cette année-là même, dans un événement fortuit, qui signala le courage du Préteur Ælius Pætus, surnommé Tubero. Le sort lui avoit fait écheoir la Préture de Rome, pour y rendre la justice aux Citoyens. Tandis qu'il prononçoit des Arrêts en plein air, au milieu de la place: on dit, qu'un

Plin. l. 10. c. 18. & Val. Max. l. 5. c. 6.

caprice, & de l'enthousiasme. On sçait, que les poëtes, qui passoient pour les Théologiens du Paganisme, multiplioient, ou déguisoient les Divinités, souvent sans autre dessein, que de les faire servir à l'ornement d'un épisode, & pour donner du merveilleux à leurs poëmes. Quoiqu'il en soit, les discussions qu'on pourroit faire, & qu'on a faites jusques à present sur ce sujet, ne sont point de notre ressort. Nous laissons volontiers ce cahos à débroüiller, aux personnes qui se bornent à l'étude de la mythologie. Nous ne leur disputerons pas même le plaisir qu'ils se donnent, de prendre des conjectures fort incertaines, pour la lumiére même de l'évidence. D'ailleurs, comme les Dieux d'Egypte trouvérent enfin, un azyle dans Rome, après avoir été long-temps rebutés, ils reviendront dans la suite sur les rangs. Ainsi, nous serons encore forcés d'en parler, aussi-bien que du culte qu'on leur rendoit.

a Nous avons rapporté cette loi des douze Tables, dans le troisiéme Volume de notre Histoire, Livre 10. page 228. note *b*.

De Rome l'an 534.

Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Pivert vint se percher sur sa tête. Rome fut égallement étonnée, de voir un oiseau, habitant des forêts, & d'ailleurs si farouche, entrer dans la Ville, n'appréhender pas le bruit des plaideurs, & se rendre docile au Préteur, qui le prit sans qu'il s'effarouchât. A Rome, les Piverts étoient révérés, & dans les auspices, ils faisoient encore plus de foi, que les Vautours. On prétendoit que Picus, fils de Saturne, & ancien Roi Aborigene, avoit eu un Pivert apprivoisé, qui lui servoit à prévoir l'avenir. Ainsi, l'avanture nouvelle du Pivert, fit du bruit dans Rome, & mit en mouvement le Collége des Augurs. Il s'agissoit de décider, si le Préteur donneroit la liberté à l'oiseau, ou s'il le feroit mourir. A tout hazard, les Augurs répondirent, que si Ælius laissoit envoler l'oiseau, sa famille & lui, joüiroient d'une constante prospérité, & que s'il lui donnoit la mort, la République arriveroit au plus haut point de grandeur; mais que le Préteur & sa famille périroient misérablement. Ælius Pætus, ne délibéra pas. L'amour de la patrie l'emporta dans son cœur, sur ses propres intérêts, & sur les avantages de sa maison. Il prit le Pivert, le déchira à belles dents, & laissa le reste à faire aux Dieux. Si ce récit, que Pline, & que Valére Maxime, Auteurs souvent suspects, nous ont transmis, est veritable, le hazard authorisa la prédiction d'une maniére assés surprenante. Quelque tems après, dans la bataille de Cannes, [a] dix-sept braves de la

[a] Pline, & Frontin, assûrent que le Préteur même Ælius Pætus, périt à la bataille de Cannes, avec seize autres du même nom, & de la même famille. Les copistes du dernier Auteur, ont pris les Cælius pour les Ælius. Dans d'autres éditions, on lit Lælius, pour L. Ælius, c'est une faute qu'on a réformée, sur la foi des manuscrits

famille Ælia, périrent, & la République, avec le temps, crut au plus haut point de gloire.

De Rome l'an 534.
Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Annibal cependant, formoit de grands desseins contre Rome, & se préparoit à entrer bientôt en Italie. Ses victoires en Espagne, n'étoient pour lui, qu'un amusement, ou, si l'on veut, qu'un apprentissage, & qu'un essai. Quelques belliqueux que fussent les Espagnols, ils n'étoient pas un objet digne de ce Héros. A la verité, il n'avoit pas encore passé l'Ebre. C'étoit une des conventions de Rome avec Asdrubal; mais il étoit résolu de franchir cette barriére, aussi-tôt que la victoire l'auroit rendu maître de tous les Païs d'en deçà, & qu'il n'auroit plus d'ennemis à laisser derriére lui. Après avoir soumis les Olcades, la premiére année de son généralat, il se donna une plus vaste carriére, à sa seconde campagne. D'abord, il vint fondre sur les [a] Vaccéens, Peuples des environs du Duero, & que ce Fleuve traverse, en arrosant leurs campagnes. Les Habitants d'Hermandique, [b] & d'Arbacale, deux Villes opulentes du

Anonyr. in Annib. & Tit. Liv. l. 21.

les plus correcᵗs, & du plus grand nombre des Auteurs. Au reste, Valére Maxime, pour achever l'éloge des dix-sept Ælius, ajoûte qu'ils étoient si pauvres, que tous ensemble, ils n'avoient en propre, qu'une très-petite maison à la Ville, & aux environs de Véies, un fond de terre, qui fournissoit à peine le nécessaire. *Unus in agro Veiente fundus minus multo cultores desiderans, quam dominos habebat.* Plutarque a donné le même éloge à la famille des Ælius, dans la vie de Lucius Paulus.

a Isidore place les Vaccéens, au pié des Pyrenées, & emprunte leur nom d'une ancienne Ville, appellée *Vacca*, sans nous dire dans quelle partie de l'Espagne elle étoit située. Cette Nation étoit limitrophe des Peuples de la Galice, & occupoit la contrée, qui fait aujourd'hui partie des Royaumes de Léon & de la vieille Castille, en deçà, & en delà du Fleuve *Duero*.

b Tite-Live est le seul, qui ait fait mention d'une Ville appellée Hermandique, sur la foi des mémoires de Polybe. On n'est pas plus instruit sur la situation d'Arbacale, que sur celle d'Hermandique. Le Géographe Samson, con-

De Rome l'an 534.

Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Païs des Vaccéens, avoient abandonné leurs murs au pillage du Vainqueur, & fugitifs, ils étoient allés implorer le secours des [a] Carpétans, situés entre [b] le Tage & l'Anas. Là, se forma une Ligue contre Annibal,

jecture qu'elle est la même, que la Ville d'Avila d'aujourd'hui. D'autres la placent près d'*Arévalo*, dans la Vieille Castille.

[a] Le Païs des Carpétans étoit situé au centre de l'Espagne, en deçà, & en delà des deux rives du Tage. D'abord, il fit partie de la Province Tarragonoise. Ensuite, il fut attribué à la Province Carthaginoise. Tolède étoit, au rapport de Pline, la Capitale de cette contrée, qui outre le Royaume du même nom, comprenoit aussi presque tout ce canton de la nouvelle Castille, que les Espagnols appellent, la Manche. Ces Peuples avoient au Septentrion, les Provinces où sont placées à présent les Villes de Valladolid, de Ségovie, de Burgos, de Palencia, & une partie du Royaume d'Arragon. Ils confinoient au Midi, avec les Païs voisins, des sources du *Guadiana*, aux environs des Villes d'Ubeda, de Jaën, de Baëca. A l'Occident, ils s'étendoient jusqu'aux Frontiéres du Portugal, du côté de Beja, & de Salamanque.

[b] Si l'on en excepte l'Ebre, le Tage est le plus considérable d'entre les Fleuves d'Espagne. Il prend sa source près de celles du Xucar, & du Guadalaviar, au Mont Idubéda, qui dans cet endroit, est appellé par les Naturels du Païs, *Sierra de Albarazin*, vers les confins de l'Arragon, & de la vieille Castille. Après avoir arrosé Tolède, & plusieurs autres Villes, il passe en Estramadoure, traverse une partie du Royaume de Portugal, forme un petit Golfe, qui sert de Port à la Ville de Lisbone. Enfin, deux lieuës au-dessous de cette Capitale, il décharge ses eaux dans la Mer Atlantique. On donne communément à cette Riviére, à peu près, cent dix lieuës de cours. On a dit autrefois du Tage, qu'il rouloit du sable d'or, peut-être parce que les terres qu'il parcouroit, étoient fécondes en mines d'or.

Pour l'Anas, c'est un Fleuve connu présentement, sous le nom de *Guadiana*. Il prend sa source près d'un lieu de la nouvelle Castille, appellé vulgairement *Rio Reidéra*. Il commence à se former dans une plaine voisine, que les Espagnols nomment *Campo de Montiel*. Un peu au dessous, il disparoît au delà de Calatrava, & se perd sous terre, dans l'espace d'une lieuë, & non pas de dix, comme l'ont assûré quelques Géographes Modernes. Ce qui a donné lieu aux gens du Païs, de dire, qu'ils avoient un pont, où paissoient chaque jour, plusieurs troupeaux de Bœufs, & de Moutons.

Ce Fleuve après avoir coulé d'Orient en Occident, jusqu'à Badajos, continuë sa course du Nord au Sud, & se jette dans la mer, proche d'*Ayamonté*. L'Anas séparoit anciennement le Portugal d'une partie de la Bétique.

Consuls, M. LINIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

où entrérent, avec les Carpétans, les fugitifs des Vaccéens & des Olcades. Tous ensemble, ils composérent une armée de plus de cent mille hommes. Leur premiére attention, fut d'aller attendre leur Vainqueur, sur les bords du Tage, pour lui livrer combat. En effet, Annibal y arriva, & surpris d'y trouver une armée si nombreuse, pour lui disputer le passage, sans hazarder la bataille, il fit camper ses Carthaginois, fatigués d'une longue marche, & chargés de butin. Annibal, tout jeune qu'il étoit, avoit autant de sagesse, que de valeur. Aussi-tôt donc que la nuit eût contraint les ennemis à se retirer dans leur camp, & que le sommeil leur eût fermé les yeux, Annibal fit, en silence, passer le Fleuve à ses Carthaginois, dans un endroit qu'il avoit trouvé guéable. Il connoissoit l'impétuosité des Barbares, & se doutoit bien que leur ardeur les emporteroit, jusqu'à vouloir passer le Fleuve, pour ne laisser pas échapper l'occasion de le combattre. Il ne fut pas trompé dans sa conjecture. Les Espagnols Confédérés, ne hésitérent point à poursuivre leur Ennemi, qu'ils croyoient timide, parce qu'il étoit circonspect. Sans attendre l'ordre de leurs Généraux, & se confiant à leur multitude, ils se jettent à l'eau, en se disant les uns aux autres, qu'un Fleuve n'étoit pas suffisant, pour leur dérober une victoire certaine. Annibal les attendit à l'autre rive, charmé de les voir pris au piége, qu'il leur avoit tendu. Il avoit fait entrer sa Cavalerie dans l'eau, & lui faisoit border le gué, de part & d'autre, jusqu'à certaine distance. Le rivage, de son côté, étoit défendu par quarante éléphants, placés de front à la premiére ligne, & derriére eux, l'Infanterie Cartha-

Tit. Livius l. 21.

Polyb. l. 3.

De Rome l'an 534. Consuls, M. Livius Salinator, & L. Æmilius Paulus.

ginoise étoit rangée en bataille. Tous les désavantages du combat furent pour les Espagnols. Ils étoient obligés de combattre dans l'eau, sur une vase glissante, contre des Cavaliers, qui les frappoient de haut, & qui les serroient en flanc. Il n'est pas étonnant qu'alors, le Tage ait été rougi de leur sang, & qu'il en ait tant vû périr dans ses eaux. Ceux qui arrivoient au bord du Fleuve, étoient, à l'instant même, foulés aux piés des éléphans. Ainsi le plus grand nombre des Confédérés fut obligé d'abandonner le passage de la Riviére, & de retourner sur la rive, qu'ils avoient abandonnée. Alors le généreux Annibal, qui voulut profiter du désordre & de l'effroi des ennemis, passa lui-même le gué, & suivi de ses troupes, il vint fondre sur leur armée. La déroute fut générale, & la Confédération fut dissipée. Tout le Païs des Carpétans fut en proye aux Carthaginois, & la Nation entiére se rendit au victorieux.

Titus Livius l. 21.

Jusques-là, les conquêtes d'Annibal avoient inquieté les Romains. C'étoit pour eux un homme suspect; mais ce n'étoit pas encore un ennemi déclaré. Les Sagontins craignoient, avec raison, que le torrent ne vînt à son tour inonder leur Païs. Leur contrée étoit l'unique, & la derniére jusqu'à l'Ebre, que Carthage eût ménagée. Après tout, la protection de Rome ne les rassuroit que médiocrement. Ils avoient envoyé de fréquentes députations en Italie, & ils avoient averti la République des progrès d'Annibal; mais elle étoit occupée à faire la guerre en Illyrie, & elle se fioit un peu trop à la foi des Traités, & à la supériorité qu'elle avoit euë sur Carthage, dans les guerres précédentes. Enfin, une infraction manifeste des conventions,

conventions, lui désilla les yeux. Elle apprit qu'elle alloit, une seconde fois, avoir affaire aux Carthaginois. Annibal entra dans le Païs des Sagontins, & vint mettre le siege devant Sagonte. Au premier bruit qui s'en répandit, Rome écouta les Envoyés d'Espagne, & résolut de faire partir une Ambassade, pour le Général Carthaginois, avec ordre aux Ambassadeurs, de passer à Carthage, si le fier Annibal refusoit de leur faire justice. Ces Députés de Rome étoient P. Valérius Flaccus, & Q. Bebius Tamphilus. Tandis que ceux ci se préparoient au voyage d'Espagne, & d'Afrique, dèja le siége de Sagonte étoit formé. Jamais Ville ne fut attaquée avec plus de courage, & plus d'animosité. C'étoit les prémices de la haine, qu'Annibal avoit jurée contre les Romains. D'une autre part, jamais Ville ne fut défenduë avec plus de fermeté, & de constance. C'est le monument le plus ancien, & peut-être le plus illustre, de la valeur & de la fidelité Espagnolle.

Sagonte, Ville presque maritime sur la même côte que Valence, étoit, depuis un tems, Alliée au Peuple Romain, & des intérêts mutuels entretenoient, entre la République, & la Ville, une fidéle correspondance. Il importoit aux Sagontins d'être affranchis du joug Carthaginois, sous la protection de Rome, & il importoit à Rome, d'opposer aux Carthaginois Sagonte, comme une digue qui borneroit leur ambition. Cependant l'impétueux Annibal l'avoit franchie, cette barriére. Entré dans le territoire de Sagonte, contre la foi des Traités, il le ravagea, puis il assiégea la Ville par trois endroits. La plus forte attaque fut du côté, où les murailles s'avançoient en

De Rome l'an 534. Consuls, M. Livius Salinator, & L. Æmilius Paulus.

angle, vers un vallon, où il étoit aisé de disposer des troupes en bataille. Là, le Carthaginois fit avancer ses galleries, afin de faire agir le bellier à couvert. Cette premiére tentative ne réüssit pas. L'angle où l'on prétendoit faire ouverture, étoit dominé par une haute tour, d'où l'on accabloit les assaillants, & le mur, plus exaucé là, qu'au reste de la courtine, étoit défendu par la plus brave jeunesse du Païs. Les dards pleuvoient sur les ennemis, & les sorties des Sagontins étoient d'ordinaire funestes aux Carthaginois. Le jeune Annibal se trouvoit par tout, & dans le moment qu'il s'avança trop du mur, un javelot partit, & l'atteignit à la cuisse. La blessure du Général causa un grand mouvement autour de lui; mouvement qui effraya si fort les assiégeants, que peu s'en fallut qu'ils n'abandonnassent leurs batteries. Du moins ils cessérent, pour un tems, les attaques, & tandis qu'on guérit la playe du blessé, les Sagontins eurent quelques jours pour respirer. Ce terme ne fut pas long. Les Carthaginois revinrent plus dispos à la charge. Ils avoient repris de nouvelles forces, & ils avoient eu le tems de construire de nouvelles machines. Comme le terrain n'étoit guére propre à les dresser, on fit avancer les mantelets, & le bellier. Le nombre des assiégeants commençoit à fatiguer les assiégés. Les Carthaginois comptoient cent mille hommes dans leur armée, & les travaux partagés par la multitude, soulageoient les fatigues du siége. Pour les Sagontins, à peine pouvoient-ils suffire aux furieux assauts qu'on leur donnoit. Cependant le courage soutenoit leurs forces. Dêja un pan de leurs murailles étoit écroulé, & trois tours, qui en faisoient la liaison, & la défense, étoient tom-

bées tout à la fois. La bréche étoit si grande, que les combats commencérent à se donner, comme en rase campagne, sans que les murs missent plus à couvert les assiégés que les assiégeants. Les combats qu'on se donnoit n'avoient rien de tumultuaire, comme il arrivoit alors, assés souvent, dans les siéges. C'étoit des batailles rangées, non pas en plein champ, mais entre les murs démolis, & les maisons qui les bordoient. Le désespoir donnoit aux uns de l'ardeur, & l'espérance animoit les autres. Au défaut de leurs murailles, les Sagontins faisoient de leur corps un boulevart, pour sauver leurs maisons, & parmi eux nul ne lâchoit pié, pour ne laisser point gagner de terrain à l'ennemi. Les lignes, des deux parts, étoient extrêmement serrées : ainsi nul trait ne tomboit à terre, & tous les coups portoient. Sur tout les Sagontins faisoient rage, avec une espéce de pertuisane, qu'ils nommoient *phalarique*. Ils attachoient de l'étoupe enflammée au fer de cette sorte de javeline, qu'ils dardoient avec roideur ; & dont [a] le fer étoit si long, & si pointu, qu'il perçoit tout à la fois le bouclier, & le Soldat. [b] Le feu qu'elle répandoit parmi les lignes ennemies, faisoit faire des mouvemens irréguliers pour l'éviter, & causoit encore plus de désordre, que de mal. Ce fut par-là, que les Sagontins reculérent leur perte. Ils éloignérent les Carthaginois, d'abord vers les ruines de la muraille. Ensuite ils les en

De Rome l'an 534.
Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

[a] Tite-Live, au Livre huitiéme, donne trois piés de long à la Phalarique. Saint Isidore de Séville, parle d'une autre sorte de Phalarique, qui n'avoit qu'une coudée en longueur.

[b] La partie, où le fer de la Phalarique se joignoit au manche, étoit bourrée de filasse, qu'on enduisoit de bitume. & de poix résine. On y mettoit le feu, après quoi on lançoit cette espéce de javelot.

De Rome l'an 534. culbutérent, & enfin ils les contraignirent à se retirer dans leur camp.

Consuls, M. Livius Salinator, & L. Æmilius Paulus.

Durant l'ardeur de ces combats, arrivérent les Ambassadeurs de Rome. A peine étoient-ils débarqués, qu'Annibal leur envoya dire, au Port même, qu'il avoit bien d'autres affaires que de donner Audience à des Ambassadeurs, & qu'un champ de bataille ne convenoit point pour recevoir des Ministres de paix. Il paroît

Polyb. l. 3.

néanmoins, qu'enfin ils furent admis en la présence du Général. Le fier Annibal répondit à leurs remontrances sur le siége de Sagonte, que les Romains eux-mêmes [a] avoient autrefois traité cette Ville avec rigueur, & qu'ils avoient ordonné la mort de quelques Sagontins, qu'enfin cette Ville s'étoit attirée son malheur, par des hostilités contre les Alliés du Peuple Carthaginois. Annibal avoit de bien meilleures raisons à dire, pour justifier l'infraction de la paix. Rome lui en avoit donné l'exemple. Les attentats de la République, contre les Isles de Corse & de Sardaigne, & les exactions réïterées d'argent, qu'elle avoit faites sur les Carthaginois, malgré le Traité de Sicile, n'étoient point des prétextes, mais des raisons plausibles, qu'Annibal dédaigna d'employer. *Au reste*, dit-il aux Ambassadeurs, *si vous avés des plaintes à faire de moi, portés-les au Sénat de Carthage.*

Tit. Liv. l. 21.

Cependant l'habile Carthaginois, fit partir, sur le champ même, des gens affidés, pour prévenir ses par-

[a] Sagonte, autrefois dans le feu d'une sédition, excitée par des Citoyens turbulents, eut recours aux Romains. Ceux ci, établis juges & arbitres de la querelle, après avoir réduit les mutins, renditeut à la Ville son premier calme. Cependant pour assûrer davantage la tranquillité, & l'union entre les Habitants les plus coupables d'entre les séditieux, furent condamnés à la mort. C'est cette rigueur, qu'Annibal reproche aux Romains, comme un jugement inique.

tisans de Carthage, sur son entreprise de Sagonte, sur les plaintes que Rome faisoit de lui, & sur la réception qu'on devoit faire aux Ambassadeurs Valérius & Bébius à Carthage. En effet, ceux-ci firent voile pour l'Afrique, & Annibal retourna aux attaques de Sagonte qu'il avoit un peu interrompuës, pour donner du repos à ses troupes. Il les assembla avant que de les remettre en action, & leur promit le pillage de la Ville. Un objet si intéressant anima leur courage, & le Chef eut tout à se promettre de ses Soldats.

De Rome l'an 534.
Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Durant l'inaction des Carthaginois, les assiégés avoient eu quelques jours, pour se recüeillir. Exempts du péril des combats, ils ne s'exemptérent point du travail. Avec une célérité qu'on ne peut dire, ils réparérent les bréches de leurs murailles, & les mirent en état de faire quelque résistance. Annibal alors revenu au siége avec plus de vivacité que jamais, ne s'attacha plus à battre un seul endroit de la Place, il fit présenter l'escalade de tous côtés. On n'entendoit au-dehors, que les cris des assaillants, & au-dedans, on ne voyoit que les mouvements des assiégés. Ils couroient par tout où l'ennemi se présentoit, & ils se multiplioient, pour ainsi dire, afin de fournir à tous les besoins. Annibal lui même, monté sur une de ces tours mobiles, qu'on faisoit approcher des murailles sur des rouës, exhortoit les Carthaginois, de la voix, & par son exemple. La tour étoit à plusieurs étages. Dans chacun, on avoit disposé des ballistes, & des catapultes, qui à force de lancer des traits, vuidérent bien-tôt le rempart. Annibal donc détacha quinze cens de ses Africains, qui, à grands coups de haches, eurent ordre d'abattre le mur nouvellement rétabli. La démo-

De Rome l'an 534.

Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

lition n'en fut pas difficile. C'étoit une maçonnerie légére, faite récemment & à la hâte, de simple moëllon, sans autre mortier que de la terre détrempée. La bréche fut, en peu de tems, si large, que les troupes entiéres d'ennemis pénétrérent jusqu'aux premiéres maisons. Ce ne fut pas tout. Les Carthaginois occupérent une hauteur, qui dominoit sur la place publique, l'entourérent de murailles, comme une Citadelle, & la chargérent de ballistes, & de catapultes. De leur côté, les Sagontins formérent un nouveau retranchement, dans l'endroit qui n'étoit pas encore pris; & diminuérent leur Ville, à mesure que l'ennemi en occupoit une partie. Par la longueur du siége, les provisions commençoient à manquer dans Sagonte, & il ne restoit nulle espérance de secours. Les Romains étoient trop éloignés, & les contrées voisines venoient d'être asservies aux Carthaginois.

Une nouvelle diversion donna quelque lueur d'espérance aux Sagontins. Annibal fut obligé de partir précipitamment, pour arrêter l'émotion des [a] Orétans, & des Carpétans, qui portoient impatiemment les immenses levées, que le Général faisoit faire dans leur Païs. Ce tumulte fut bien-tôt appaisé. Le Carthaginois revint à l'instant devant Sagonte, & le sié-

[a] Les Orétans, prirent leur nom de leur Capitale, appellée *Oretum*. Elle étoit située près de l'*Anas*, ou du *Guadiana*, C'est aujourd'hui *Calatrava*, selon Moralés. Samson croit, que la situation de cette Ville, convient mieux avec celle de Notre-Dame d'Oret. Les Orétans faisoient autrefois partie de la Province Tarragonoise. Leur Païs étoit limitrophe de la Lusitanie. & de la Bétique. Ils occupoient le canton méridional de la nouvelle Castille, où est presentement *Ciudad Real*, *Campo de Calatrava*, *Campo de Montiel*, & s'étendoient jusqu'auprès de Malaga, & de *Consuégra*. Le terrain qu'ils habitoient, étoit semé de rochers, ou de montagnes, & couvert d'épaisses forêts.

ge continua avec la même ardeur. Il n'avoit pas même été interrompu durant son absence. Maharbal en avoit eu la conduite, avoit engagé quelques combats avec succès, & avoit renversé une partie de la nouvelle muraille. A son arrivée, Annibal se vit en état d'assiéger la haute Ville. Là, se livra un combat, où les assiégeants eurent de l'avantage. Quelques postes dans la haute Ville furent emportés. Les Carthaginois s'y logérent. Dans cette extrêmité, un homme affectionné pour sa Patrie, nommé Alcon, déserta sans en rien dire à ses compatriotes, vint se jetter aux piés d'Annibal, & lui proposa des voyes d'accommodement. Le superbe Vainqueur rendit les conditions si dures, que le zélé Sagontin n'osa pas retourner aux siens, pour en faire la proposition. Un autre Espagnol, nommé Alorcus, Soldat dans l'armée d'Annibal, & qui pourtant faisoit profession ouverte d'être l'ami des Sagontins, crut pouvoir leur persuader d'acquiescer aux ordres du Général Carthaginois. Il passa donc au quartier, qui restoit encore à prendre, rendit son épée, & fut conduit au Commandant. Il pria qu'on assemblât le Conseil de Ville, & y parla de la sorte. *Si Alcon avoit osé retourner à vous, il m'auroit moins épargné de peine, qu'il ne m'eût causé de désavantage. C'est un bonheur pour moi de pouvoir vous apporter des paroles de paix, & de salut. Non, tout n'est pas désespéré. Rome vous abandonne, vos murs sont renversés, l'ennemi est au centre de Sagonte, mais le vainqueur n'en veut point à vos vies. Il vous demande vos murs, & vôtre argent. Déja vos murs sont à lui. Vos biens vont devenir la proye du vainqueur. C'est à vous de mettre à couvert ce que la fortune vous laiße. Annibal vous offre de vous ren-*

De Rome l'an 534.
Consuls, M. Livius Salinator, & L. Æmilius Paulus.

De Rome l'an 534.
Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

dre vos campagnes, & vous donne le pouvoir de bâtir une nouvelle Ville. Risquerés-vous de perdre la vie, & la liberté, par le refus inutile, de sacrifier vôtre argent, & vos murailles démolies? Qui sçait même si vôtre soumission n'attirera pas sur vous un regard plus favorable du Vainqueur? Peut-être modérera-t'il la dureté des conditions qu'il vous prescrit. Quoiqu'il en soit; préférerés-vous la dure necessité de voir vos femmes, & vos enfants périr, avec vous, au dépoüillement volontaire de vôtre argent; & à la démolition de vos murailles? Assés vous avés fait paroître de constance à soûtenir Sagonte, sortés-en, sans armes, & avec deux habits. Encore vaut-il mieux être exilé de sa Patrie, que d'y perdre le jour.

Tandis qu'Alorcus parloit ainsi au Sénat de Sagonte, le Peuple s'étoit attroupé pour l'entendre, & pour être témoin de la résolution de ses Chefs. Ceux-ci, sans déclarer le dessein qu'ils avoient pris, firent apporter l'argent du trésor public, & celui que les particuliers conservoient à leur usage. On allume un grand feu dans une place publique. Là, les Magistrats firent jetter ces monceaux d'or & d'argent, qui servoient d'attrait à la cupidité d'Annibal. Ils déclarérent par là, que l'attachement aux richesses n'étoit pas cause de leur résistance. Ils firent plus. Pour marquer que la conservation de la Patrie étoit préférable à la vie même, ils s'élancérent, en grand nombre, dans les flammes, & y périrent. Action mémorable, que l'Antiquité a honorée de ses éloges, qui rendra un témoignage éternel à la fermeté Espagnolle, & qui eût intimidé Annibal, s'il eût été susceptible de crainte. Le Général fit continuer le siége, avec une nouvelle activité, & les assiégés furent encore plus prodigues de leur

De Rome l'an 534.
Consuls, M. LIVIUS SALINATOR, & L. ÆMILIUS PAULUS.

leur vie, à l'exemple de leurs Magistrats. L'obstination, de part & d'autre, alloit jusqu'à la rage. Tandis que l'armée Carthaginoise presse, sans interruption, des gens déterminés à périr, une tour de la haute Ville, qu'on battoit depuis long-tems, vint à tomber avec un fracas épouvantable. Par la bréche, un corps de Carthaginois entra dans la haute Ville, & la trouva dégarnie de combattants, tant la chûte de la tour les avoit déconcertés! A cette nouvelle Annibal, qui se crût maître de Sagonte, ordonna qu'elle fût saccagée. Il défendit à ses Soldats, de donner la vie à aucun de ceux, qui avoient atteint l'âge de puberté. Précaution cruelle, mais inutile contre des hommes, résolus à se donner la mort! En effet, les Sagontins s'étoient dês-lors enfermés dans leurs maisons, y avoient mis le feu, & avoient mieux aimé s'y laisser brûler vifs, avec leurs femmes, leurs enfants, & leurs effets, que de tomber sous le fer des ennemis. Tel fut la fin tragique de [a] Sagonte, Ville qui ne se relevera de long-tems de ses ruines, & qui ne fut prise, qu'après six mois de siége. Elle fut si opulente, que malgré les efforts des Habitants, à en dérober, par la flamme, la dépoüille aux Carthaginois, ceux-ci y trouvérent encore de grandes richesses. Annibal y recüeillit, de quoi faire à Carthage de gros présents, aux gens de sa faction. Alors le Vainqueur, redouté dans toute l'Espa-

Author. de Viris Illustr. in Annib.

[a] Tite-Live remarque, que Sagonte fut originairement une Colonie des Habitants de l'Isle de Zacynthe. Il ajoûte, que ceux-ci se réünirent avec plusieurs Citoyens d'*Ardéa*, Capitale des Rutulois, & qu'ils passérent en Espagne, où ils jettérent les premiers fondements de la Ville de Sagonte, à un mille de la mer, sur les Côtes du Royaume de Valence.

De Rome l'an 534.

Consuls, M. Livius Salinator, & L. Æmilius Paulus.

gne, alla passer l'Hyver à Carthage la Neuve, pour se préparer à une plus glorieuse entreprise. C'étoit peu pour Annibal, que d'avoir insulté à Rome dans la personne de ses Alliés. Il résolut d'aller lui faire la guerre, jusqu'au sein de l'Italie.



De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

LIVRE VINGT-SIXIE'ME.

PENDANT tout le tems que dura le siége de Sagonte, l'inquiétude des Romains fut extrême. Il avoient à se reprocher, d'avoir causé la perte de leurs plus fidéles amis, sans les avoir secourus. Une guerre dans l'Illyrie, avoit occupé leurs armes, qu'il eût été plus à propos d'employer en Espagne, contre un jeune Conquérant, qui portoit dans le cœur une haine implacable, contre leur République. La politique du Sénat se vit déconcertée, dès la premiére démarche d'Annibal. On prévoyoit à Rome les funestes suites des préparatifs, que les Carthaginois commençoient à faire, en Espagne, pour passer en Italie. Toute l'attention du jeune guerrier,[a] durant l'Hyver, étoit de régler les affaires de la Province, qu'il alloit

Polybius l. 3.

[a] Avant que d'en venir à une rupture ouverte, Annibal n'avoit rien oublié pour établir solidement sa puissance en Espagne. Afin de s'attacher davantage les Peuples de cette Contrée, il avoit épousé à Carthage la Neuve, une de leurs Princesses, nommée Himilcé. Elle étoit née à *Castona*, sur les frontiéres de la Bétique, & comptoit des Rois parmi ses Ancêtres. Outre une naissance illustre, elle apportoit pour dot à Annibal, des richesses immenses. Ce mariage lui gagna presque tous les Espagnols, & il pouvoit se répondre de leur fidélité, pendant son absence. Mais il trouva encore un nouvel avantage, pour son expédition d'Italie, dans la découverte qui se fit alors en Espagne de plusieurs mines d'or, & d'argent. On les appella communément *les Puis d'Annibal*. Il y fit travailler sans relâche. Ces mines étoient si abondantes qu'une seule fournissoit, par jour, la valeur de plus de trois cents livres d argent rafiné. Les sommes considérables qu'il en retira, lui furent d'un grand secours, pour fournir aux frais de la guerre, qu'il méditoit, & pour se ménager les Peuples, qui auroient pû traverser son entreprise. Prêt de partir pour l'Italie, il envoya sa femme en Afrique, avec ses enfants, ou, selon d'autres, elle choisit *Castona*, pour sa demeure, tandis que son mari seroit occupé aux guerres d'Italie.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

quitter, avec une sagesse, qui paroissoit supérieure à son âge. D'abord il choisit son frere Asdrubal, pour gouverner l'Espagne, pendant son absence. Les avis qu'il lui donna, pour une sage administration, montrérent, qu'il étoit également grand homme d'Etat, & grand homme de guerre. Pour affermir son frere contre la crainte, qu'il pouvoit avoir des Romains, supposé qu'ils vinssent à descendre en Espagne, il lui laissa une flotte, & des troupes de terre. La flotte étoit composée de cinquante Quinquerêmes, de deux Quadrirêmes, & de cinq Trirêmes. Pour les troupes de terre; le Général ne laissa pas son frere à la merci des seuls Espagnols. Il fit passer des Africains en Espagne, & des Espagnols en Afrique. En dépaïsant les uns, il s'assûroit de leur fidélité, & les Africains lui sembloient plus propres, à garantir l'Espagne. Il leur fit donc changer mutuellement de climat. [a] Des Thersites, des Mastiens, des Olcades, & d'autres Montagnards Espagnols, furent transportés en Afrique, jusqu'au nombre de mille deux cents hommes de cheval, & de treize mille huit cents cinquante hommes de pié. [b] Sans compter les Habitants des [c] Isles

[a] On ne peut deviner, quelle partie de l'Espagne habitoient les Thersites. Pour les Mastiens, Hécatée, Etienne, & Orté ius, les placent prês du détroit de Gibraltar. Ces Peuples prirent leur nom de *Mastia*, leur Ville Capitale.

[b] Selon Tite-Live, Annibal rassembla des Isles Baléares. huit cents soixante & dix frondeurs, pour servir en Afrique.

[c] Le nom d'Isles Baléares, est celui que les Anciens ont donné à ces deux Isles, qu'on nomme communément Majorque, & Minorque. Elles furent appellées *Gymnésies* par les Grecs, parce que leurs Habitants marchoient nuds en Eté. L'adresse de ces Insulaires à se servir de la fronde, a été fort vantée, par les Historiens de l'Antiquité. On aura lieu de parler, dans la suite, des coûtumes & des usages de ces Peuples. lorsque nous serons parvenus aux temps. où ils furent soumis à la domination Romaine.

De Rome l'an 535.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Baléares, habiles à user de la fronde, exercice de guerre, d'où ils ont tiré leur nom. [a] Ces Espagnols dispersés en plusieurs lieux de l'Afrique, & jusques dans Carthage, devoient servir à défendre cette vaste Région, contre les attaques des Romains. A leur tour, on vit venir en Espagne, des Soldats levés en Afrique, au nombre d'environ [b] quatorze, ou quinze mille hommes. Par là, le sage Annibal pourvut, tout à la fois, à la sécurité de l'Espagne, & de l'Afrique.

Cependant Rome changea ses Magistrats, à l'ordinaire, & se donna pour [c] Consuls P. Cornélius Scipio, & Tib. Sempronius Longus. A peine étoient-ils en place, que Valérius & Bæbius, envoyés d'abord à Annibal, pour le détourner du siége de Sagonte, & partis ensuite pour Carthage, revinrent à Rome, & y rendirent compte de leur Ambassade. Rien de plus fier, que la réception, qu'on leur avoit faite. Ce n'est pas que toute la République Africaine approuvât également la conduite d'Annibal, & qu'elle ne se défiât des semences de guerre, que son Général en Espagne avoit jettées, par l'infraction des Traités. Le Sénat Carthaginois étoit partagé en deux

[a] Tite-Live ajoûte, qu'on joignit à ces troupes Espagnoles, un corps d'élite de quatre mille Afriquains, qui furent levés en différentes Villes de Numidie. Polybe n'en compte que trois mille, que l'on tira du Canton des Métagonites. C'est ainsi qu'on appelloit un petit païs, situé à la vûë du Cap *Metagonium*, aujourd'hui *Cap de Tres Forcas*, vis-à-vis de la nouvelle Carthage.

[b] Outre ces troupes, qui devoient servir en Espagne, sous les ordres d'Asdrubal, Carthage fit partir en même tems, un renfort de quatorze éléphants.

[c] Plutarque, Tacite, Marianus, Cassiodore, Pædianus, & plusieurs autres, ont changé le vrai prénom de Tibérius Sempronius, en celui de Titus. C'est une erreur qu'il faut réformer sur le texte de Polybe, d'Appien, d'Eutrope, d'Æmilius Probus, &c.

De Rome l'an 535. Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

factions ; l'une qu'on appelloit la faction Barcine, l'autre qui lui étoit opposée, & dont Hannon étoit le Chef. La premiére, formée du vivant même d'Hamilcar, surnommé Barca, s'étoit fortifiée du tems d'Asdrubal son gendre, & prévaloit alors, par les espérances qu'on avoit conçûës de la valeur, & de la sagesse d'Annibal. La seconde faction étoit composée des plus vieux Sénateurs, & des meilleures têtes de la République. Ceux-ci se souvenoient de la premiére guerre, qu'ils avoient euë à soûtenir contre les Romains, en Sicile. L'expérience du passé les rendoit timides sur l'avenir ; mais les jeunes Sénateurs l'emportoient par le nombre. Les succés d'Annibal joints aux présents qu'ils en avoient reçûs, rendoient son parti beaucoup supérieur. Telle étoit la disposition des esprits, lorsque les Ambassadeurs de Rome furent admis au Sénat. Pour lors le siége de Sagonte duroit encore, ou du moins on n'avoit pas reçu la nouvelle de sa prise. Valérius & Bæbius se plaignirent des hauteurs d'Annibal, de la violence de ses entreprises, & attestérent les Dieux vangeurs de l'équité, & du droit des gens. Le précis de leur Commission étoit, qu'on livrât aux Romains Annibal, pour s'en faire justice, & que le refus d'une si juste prétention, seroit regardé à Rome, comme une approbation publique, que tout l'Etat Carthaginois auroit donnée à l'infraction de la paix, & à la destruction de Sagonte.

Il est vrai, que la proposition des Ambassadeurs étoit dure, & que la satisfaction que Rome éxigeoit avoit un air d'empire, dont on se rebute, sur tout dans la prospérité. Il paroissoit honteux, & inhumain tout à la fois, d'abandonner à la cruauté de ses en-

nemis, un jeune conquérant, qui faisoit la gloire, & l'espérance de sa Nation. Cependant, la demande des Romains fut appuyée, au Sénat de Carthage, par le crédit, & par l'éloquence du sage Hannon. *Dieux immortels*, dit-il, *je vous atteste, que j'ai fait tous mes efforts, pour prévenir l'orage, qui nous ménace ! Que ne m'a-t'il été permis d'étouffer le mal à sa naissance ! Combien de fois vous ai-je averti, que ce funeste rejetton d'Hamilcar, perpétuëroit les malheurs de sa patrie ? Le mettre à la tête de vos Armées, vous ai-je dit, c'est faire revivre, dans le fils, les Manes inquiets d'un pere turbulent. Tandis que, du sang de la famille Barcine, vous tirerés des Généraux pour vos troupes, attendés vous à voir triompher la perfidie. Nulle bonne foi, nulle Religion dans les traités, nulle sécurité pour les conventions. Déja l'ambition du jeune téméraire, se produit avec éclat. Quel est son but ? Enchaîner les guerres l'une à l'autre, regner sur une Armée asservie à ses commandements, acquérir de la gloire, pour nous accabler de son poids, prendre une autorité souveraine, dans une République libre, & imposer le joug à sa patrie, aprês lui avoir soumis quelques Nations. Telles furent mes prédictions, lorsqu'on proposa Annibal, pour Général des Armées d'Espagne. Vous vous obstinâtes à le choisir. Vous avés donc allumé l'incendie. Sagonte est assiégé, plaise aux Dieux, que Carthage ne le soit pas à son tour ! Connoissés-vous assés peu les Romains, pour ne redouter pas leurs armes ? Votre Général les a irrités en Espagne. A peine a-t'il daigné les entendre. Rebutés, ils ont recours à vous. C'est à vos pieds qu'ils apportent leurs plaintes. Ils demandent vangeance d'un traité injustement rompu. Ils veulent détourner de dessus le corps de la Nation, la honte d'une infraction odieuse. Ils demandent qu'on*

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.
Titus Livius l. 21.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

leur remette le coupable auteur du siége de Sagonte. Leurs procédés sont dans les régles, & leur demande est équitable. Quel parti prendrés-vous ? Plus les Romains sont modérés dans leurs premiéres démarches, plus j'ai lieu de craindre leur courroux, pour l'avenir. Souvenés-vous de la bataille d'Egates, & de l'affaire d'Erix. Nous n'avions pas alors un jeune audacieux pour Général. Son pere Hamilcar commandoit nos armées. Tout nous rassuroit alors. Aujourd'hui tout nous effraye. Nous avions commencé par violer les traités, au siége de Tarente ; nous continuons à les enfraindre, par le siége de Sagonte. Le Ciel se déclara contre nous, dans la premiére guerre : nous sera-t'il favorable à la seconde ? Malgré nos prétextes, les Dieux ont fait sentir, par l'événement, que nous avions attenté sur la Religion des serments. Seront-ils de moins formidables vangeurs, qu'autrefois ? Non sans doute. Les machines qu'Annibal dresse aujourd'hui contre Sagonte, ménacent Carthage elle-même. Infailliblement, les ruines de l'une, retomberont sur l'autre. Hé quoi, me dira-t'on, faudra-t'il livrer Annibal à ses ennemis ? M'en croirés-vous, Carthaginois, & le préjugé des haines réciproques, qui éclatérent autrefois, entre Hamilcar & moi, ne rendra-t'il point mon sentiment suspect ? Non, je ne dissimulerai point, qu'autant que je haïssois le pere, parce qu'il s'obstinoit dans une guerre fatale à nos intérêts ; autant je déteste le fils, parce qu'il la renouvelle. Annibal est une Furie, suscitée pour nous perdre. Quand bien même Rome n'éxigeroit pas, qu'on lui livrât un sujet si pernicieux, j'opinerois à le reléguer dans une Isle déserte, où sa personne, & sa mémoire, fussent pour jamais ensevelies. Je conclus, qu'il faut, sans délai, envoyer une Ambassade à Rome, faire de justes satisfactions à la République outragée, & députer

députer

députer un courier en Espagne, avec des ordres pour l'Armée, de lever le siége de Sagonte, & de livrer son Général aux Romains.

De Rome l'an 535.
Consuls, P.CORNELIUS SCIPIO,&TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

L'avis parut rigide à l'Assemblée, & la passion s'y fit sentir. Aussi tout le Sénat, dèja prévenu en faveur d'Annibal, s'écria, qu'un Romain n'eût pas pas parlé avec plus d'emportement. La faction Barcine triompha. Pour lors, l'affaire fut discutée avec les Ambassadeurs de Rome, à tête reposée, & dans toutes les regles de la chicane. Carthage nomma un commissaire, homme habile dans les négociations, pour répondre au mémoire des Romains. Ceux-ci se plaignoient, de ce qu'Annibal avoit violé un traité, conclu entre leur République, & Asdrubal, au sujet des Sagontins. Le défenseur des droits de son Païs répondoit, que le Sénat de Carthage n'avoit point autorisé son Général, à donner, sur cela, des paroles aux Romains; que l'engagement d'Asdrubal étoit personnel; qu'il l'avoit gardé de son vivant; mais que rien ne lioit les mains à son successeur. Il ajoûtoit, que le Consul Lutatius avoit autrefois traité, de son chef, [a] avec les Carthaginois, pour la paix de Sicile, & que ses conventions avoient été annullées, pour cette seule raison, qu'elles n'avoient pas été acceptées par le Peuple, & par le Sénat de Rome. Le commissaire alloit plus loin. Il produisoit le dernier traité fait entre Rome, & Carthage. Pas un mot, disoit-il, sur l'Espagne. Il est vrai, ajoûtoit-il, qu'un des Articles porte, *que les Romains &*

Polybius l. 3.

[a] Les articles du dernier Traité de paix, qui mit fin à la premiére guerre Punique, avoient été gravés sur des tables d'airain, qui furent déposées au temple de Jupiter Capitolin.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

les Carthaginois, s'abstiendront mutuellement, de faire la guerre aux Alliés des deux Républiques. Mais alors, les Sagontins n'avoient point encore pris d'alliance avec Rome. Pitoyable défaite! Comme si l'obligation de n'attaquer point les Alliés, de part & d'autre, ne s'étendoit pas à tous ceux, que l'une & l'autre République pourroient, dans la suite, se donner pour amis. Faudra-t-il se contraindre, ou à n'accorder plus de protection à de nouveaux Peuples, ou les laisser périr, par la crainte, de rompre la paix avec leurs aggresseurs? Attaquer les Alliés d'un Etat, de quelque datte qu'ils soient, n'est-ce pas attaquer l'Etat même, qui les protége? Les Ambassadeurs de Rome ajoûtoient encore, qu'il se trouvoit une différence essentielle, entre le traité de Carthage, avec Lutatius, & le traité d'Asdrubal, avec Rome. Evidemment le premier n'avoit été que conditionel, & le second étoit absolu. Lutatius avoit expressément marqué, dans les Articles qu'il avoit tracés, qu'ils n'auroient de force, que quand sa République les auroit approuvés. Asdrubal, au contraire, avoit promis, sans réserve, & sans autres conditions, que les Carthaginois ne passeroient point l'Ebre, & qu'ils conserveroient la paix avec Sagonte. Carthage, en effet, donnoit un pouvoir arbitraire, & indépendant à ses Généraux en Espagne.

Lors donc que le commissaire eût épuisé toutes ses subtilités, pour colorer les procédés d'Annibal, les Ambassadeurs de Rome retournérent au Sénat de Carthage. Ils insistérent de nouveau, qu'on livrât aux Romains l'infracteur des traités. On voulut rentrer dans les mêmes contestations, & éluder par des

raiſonnements, les juſtes raiſons des Ambaſſadeurs. Enfin, pour couper pié à des diſputes ſans fin, le chef de l'Ambaſſade, c'étoit je croi Valérius, fit deux plis à ſa robe. *D'un côté*, dit-il, *eſt la paix, & de l'autre, eſt la guerre, que je vous apporte*; [a] *Choiſiſſés. Nous ne choiſiſſons point*, répondit le Préſident de l'Aſſemblée. *Donnés-nous, vous-même, ce qu'il vous plaira. Recevés donc la guerre*, reprit l'Ambaſſadeur. A ces mots, les Sénateurs de la faction Barcine, pouſſérent des cris d'allégreſſe. *La guerre! La guerre!* s'écriérent-ils. Funeſte dénonciation, qui coûtera bien du ſang aux deux Républiques! Celle de Rome, d'abord la plus maltraitée, ſera bientôt ſur le penchant de ſa ruine; & celle de Carthage, victorieuſe d'abord, ſuccombera enfin, plus encore ſous la conſtance, que ſous la valeur des Romains. Il ſeroit difficile de prononcer, qui des deux Peuples fut auteur de la guerre. L'affaire a deux faces, ſous leſquelles on peut l'enviſager différemment. Il eſt certain, qu'à ne conſidérer que les derniéres hoſtilités, Annibal mit ſa République dans ſon tort. Mais à remonter plus haut, & à prendre la choſe dans ſon principe, qui peut excuſer les Romains, de s'être attiré les mécontentements de Carthage? Leurs hauteurs, leurs exactions continuelles, & l'injuſte invaſion des Iſles de Corſe, & de Sardaigne, avoient indiſpoſé contre eux

De Rome l'an 535.
Conſuls, P. CORNELIUS SCIPIO & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.
Appian. in Punic. Zonaras l. 8. & Polybius l. 3.

[a] Varron, Aule Gelle, & Pomponius, au Livre ſecond *de l'origine du Droit*, conviennent que les Ambaſſadeurs Romains laiſſérent au Sénat de Carthage la liberté de choiſir, entre la guerre ou la paix. Mais les deux derniers ajoûtent, que les Députés de Rome, préſentérent au choix de l'aſſemblée, deux petites tablettes. Dans l'une, étoit tracée une javeline, ſymbole de la guerre, & dans l'autre un caducée, figure allégorique de la concorde, & de la paix.

De Rome l'an 535.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

les Carthaginois, à n'en revenir jamais. Delà, les haines immortelles d'Hamilcar, & de son fils Annibal, contre l'orgüeilleuse République. Ainsi la Providence, qui distribuë les châtiments, & les récompenses, avec équité, punit Rome, & Carthage l'une par l'autre, & rendit enfin victorieuse la Nation, qui, au fond, avoit le plus de vertu, ou le moins de vices. Retournons au Sénat de Rome.

Le récit qu'y firent les Ambassadeurs Valérius & Bæbius, de leur négociation à Carthage, & la nouvelle du saccagément de Sagonte, firent des impressions vives sur les Peres Conscrits. On ne différa plus de faire tirer au sort les départements des Consuls. L'Afrique échut à Sempronius, & l'Espagne à Cornélius Scipio. Sempronius eut ordre de passer en Sicile, d'y rassembler les troupes du Païs, ensuite de faire voile en Afrique, pour y commencer les hostilités. Cornélius, de son côté, fut destiné à passer en Espagne, ou du moins à arrêter Annibal, par tout où il le trouveroit, & à l'empêcher d'entrer en Italie. Les préparatifs que fit Rome, pour l'une & l'autre entreprise, égalérent les besoins publics. On fit des levées extraordinaires. La République mit sur pié six Légions de vingt quatre mille hommes de pié, & de mille huit cents hommes de Cavalerie. On ne prescrivit point le nombre des Soldats, qu'on exigeroit des Alliés. On le laissa à la discrétion des Consuls. Ils tirérent, de diverses Nations de l'Italie soumises à la République, quatre mille chevaux, & quarante-quatre mille Fantassins. A l'égard de la flotte, Rome équippa, dans ses Ports, deux cents vingt Quinquérêmes, & vingt autres Bâtiments légers. De si grandes forces rassem-

Th. Liv. lib. 21.

blées, sans ménagement, marquérent la terreur des Romains. Elle s'étoit accruë par les réfléxions qu'on avoit faites, sur l'état des ennemis, qu'on alloit avoir sur les bras. Depuis Hamilcar, les Carthaginois n'avoient point cessé de combattre, & de vaincre. La carriére, où ils s'étoient exercés, étoit l'Espagne, Région dure, montagneuse, & remplie de Peuples belliqueux, incapables de céder, & qui poussoient la fermeté jusqu'à l'obstination. Une inondation de ces Espagnols n'étoit guére moins à craindre, que les armées Carthaginoises. Rome sentoit son foible, & n'osoit comparer ses guerres, avec celles des Carthaginois, & ses Généraux avec Annibal. Celui-ci étoit à la fleur de l'âge; mais élevé dans les armes depuis l'enfance, & instruit à l'école d'un pere, qui l'avoit formé à ruser sans cesse avec l'ennemi, & à le surprendre. Né avec une violente inclination pour le plaisir, il l'avoit soumise à un amour plus forte de la gloire. A peine se souvenoit-il, qu'il eût un corps. La faim, la soif, les veilles, le changement des saisons, & des climats, ne le touchoient que médiocrement. Toujours prêt à tout endurer, pourvû qu'il arrivât à son but, il n'étoit arrêté, ni par les glaces des Hyvers, ni par les chaleurs de l'Eté, ni par la présence des ennemis, ni par la difficulté des obstacles. Annibal se plioit selon les tems, & selon les besoins, en cent maniéres différentes. Quelquefois doux & modéré, quelquefois cruel & emporté jusqu'à la fureur; mais jamais sans un motif d'intérêt, qui le rendoit dissemblable à lui même. Tout jeune qu'il étoit, son expérience dans la conduite des armées, étoit le fruit de plusieurs années de Commandement. Avant qu'il fût

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

De Rome l'an 535. Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

nommé Général de sa République, Asdrubal, qui n'étoit que médiocrement guerrier, lui avoit confié toutes les entreprises hazardeuses. Ainsi nul Général n'étoit plus en haleine que lui, & nulles troupes n'étoient plus aguerries, que les siennes. Quels Consuls Rome avoit-elle à lui opposer ? Des hommes qui n'avoient commandé qu'une campagne, ou deux, qui n'avoient vaincu que des Illyriens, ou des Epirotes, & qui n'étoient redoutables, qu'à de foibles ennemis.

Ces attentions rendoient Rome incertaine du succès; mais la constance dans les adversités, étoit sa vertu particuliére. Elle distribua ses troupes entre les deux Collégues, avec sagesse. Cornélius Scipio n'eut pour sa part, que deux Légions, chacune de quatre mille hommes de pié, & de trois cents chevaux, avec quatorze mille Fantassins des troupes Alliées, & mille de leurs Cavaliers. Soixante Quinquérêmes lui furent assignées, pour transporter son armée dans les Gaules Transalpines, le long des côtes de la Ligurie. Cette armée, qui devoit agir contre Annibal, n'étoit que médiocre; mais on avoit fait rester en Italie, pour contenir la Gaule Cisalpine deux Légions avec quatorze mille Alliés d'Infanterie, & seize cents Cavaliers, sous la conduite du Préteur L. Manlius. Le Consul Sempronius, qui devoit partir pour l'Afrique, fut le mieux partagé. Son armée, composée de deux Légions, de seize mille hommes de pié des troupes des Alliées, & de dix-huit cents chevaux, fut embarquée sur une flotte de cent soixante Galéres, & de douze Bâtiments légers. C'est ainsi que les Romains se préparoient, tout à la fois, & à attaquer, & à se défendre; à porter la guerre dans l'Afrique, & à contenir Annibal dans son Espagne, ou à l'y repousser.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

L'expédition de Sempronius fut heureuse, tandis qu'il ne fit point la guerre en Italie. Avant qu'il fût arrivé en Sicile, les Carthaginois avoient fait partir de leurs Ports une petite flotte de vingt Galéres, pour aller piller les côtes d'Italie. Cette flotte fut séparée par le gros tems. Neuf de ses Vaisseaux relâchérent à l'Isle de Lipare, huit [a] à l'Isle de Vulcain, & les trois autres prirent le large. Par hazard, le bon Roy Hiéron se trouvoit à Messane, avec sa flotte. Toujours l'ami des Romains, & toujours l'ennemi des Carthaginois, il étoit venu de Syracuse, & il attendoit à Messane l'arrivée du Consul, pour lui renouveller les témoignages de son affection. Il fit quelque chose de plus. Sur la nouvelle, que la flotte Carthaginoise étoit dispersée, Hiéron fit partir la sienne, qui, presque sans résistance, enleva quelques Galéres aux ennemis. Les prisonniers qu'on leur fit déclarérent, qu'outre la flotte de vingt Vaisseaux, Carthage en avoit fait partir une seconde, de trente-cinq Galéres, pour la Sicile, & que, selon les apparences, le dessein des ennemis étoit, de reconquerir Lylibée, & de rengager les Siciliens dans leur parti. L'avis étoit important. Hiéron le fit sçavoir au Préteur Æmilius, qui gouvernoit alors la Sicile, & partit lui-même pour la défense de la Ville menacée. Sans tarder, Æmilius en-

[a] L'Isle de Vulcain, aujourd'hui *Volcano*, est une des Isles Eoliennes, dont nous avons parlé dans le quatrième Volume. Elle fut ainsi appellée, apparemment à cause des volcans, qui s'étoient formés dans cette Isle. Les torrents de flammes, qui sortoient, en certains temps, de ces gouffres embrasés, firent croire, que Vulcain y avoit établi son séjour, & ses forges. De là, le nom d'*Hiéra* ou de *Sacra*, pour faire entendre qu'elle étoit consacrée à ce Dieu. Elle fut aussi nommée *Thermessa*, à cause de ses bains d'eaux chaudes.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

voya par tout des ordres, de garder les côtes avec soin; mais en particulier, il fit publier dans Lylibée un Ordonnance, pour tous les Officiers, les Soldats, & les Matelots des flottes Romaines, qu'ils eussent à se munir de provisions pour dix jours, & qu'ils fussent prêts à s'embarquer au premier signal. Le Préteur enjoignoit aussi, qu'on observât exactement, en tous lieux, l'arrivée des ennemis. En effet, dêja la flotte Carthaginoise étoit à la hauteur de Lylibée, & prétendoit, à la faveur des ténébres, entrer dans le Port. Par malheur pour elle, il faisoit un beau clair de Lune, & comme la flotte avoit arboré tous ses pavillons, il fut aisé de l'appercevoir même durant la nuit. A la contenance des Romains, les Carthaginois jugérent, qu'on étoit sur ses gardes à Lylibée. Ils ne tentérent donc pas l'entrée du Port; mais changeant de manœuvre, ils se retirérent à quelque distance, & mirent leurs Galéres en ordre de bataille. Les Romains, joints aux Syracusans, acceptérent le défi. On appareille, on quitte le Port, & l'on se présente au combat. Toute l'attention des Romains, & d'Hiéron, étoit d'accrocher les Vaisseaux ennemis, & d'en venir à l'abordage. Tout le soin des Carthaginois étoit de l'éviter. Ceux-ci craignoient les combats d'homme à homme, & certainement leurs Galéres étoient mieux pourvûës de Rameurs, que de Soldats. Enfin, la hardiesse des Romains l'emporta. Ils investirent sept Vaisseaux ennemis, & les enlevérent. Le reste de la flotte Carthaginoise prit la fuite, & les victorieux rentrérent au Port, sans avoir perdu aucune de leurs Galéres. Une seule avoit été percée, durant le combat; mais elle ne fut pas submergée. On la vit revenir à son

son Escadre. Les prisonniers qu'on fit alors, montérent à mille sept cents hommes, & parmi eux, on trouva trois Seigneurs distingués dans Carthage.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Hiéron avoit eu part à la victoire, & il avoit combattu avec douze de ses Vaisseaux. Il les reconduisit triomphamment à Messane, où il trouva Sempronius arrivé. Le Roy passa de son bord, sur celui du Consul, l'embrassa tendrement, le félicita sur son arrivée, l'instruisit des affaires de Sicile, & lui promit d'avoir, dans sa vieillesse, le même attachement pour Rome, qu'il avoit eu pour elle, lorsqu'il étoit encore jeune. La derniére victoire parloit assés pour lui, il y joignit des libéralités. A ses frais, il fit habiller les Légionnaires, & la Chiourme des Romains. Enfin il fournit à l'armée du blé, pour sa subsistance. De Messane, le Consul & le Roy partirent ensemble pour Lylibée, & là, ils se quittérent avec regret.

Tandis qu'Hiéron retourne à Syracuse, Sempronius forme le dessein, d'aller prendre [a] l'Isle Mélita, sur les Carthaginois. Située entre la Sicile, & l'Afrique, elle paroissoit un poste important, sur tout au commencement de la guerre. Il suffit au Consul de s'y montrer, pour s'en rendre maître. Un certain Hamilcar, qui y commandoit pour les Carthaginois, livra l'Isle, la Ville, & sa Garnison au pouvoir des Romains. Cette conquête mit à couvert la Sicile, de ce côté-là; mais les flottes Carthaginoises étoient venuës se rabattre sur la côte d'Italie. Dêja elles ravageoient une partie de la Calabre. Sempronius avoit pris le parti de les en chasser, lors qu'il reçut, tout à

[a] L'Isle *Melita*, est celle qu'on appelle aujourd'hui, l'Isle de Malthe. Voyés le sixiéme Volume.

De Rome l'an 535. Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

la fois, la nouvelle, qu'Annibal avoit franchi les Alpes, & un ordre du Sénat, de repasser en Italie. Il quitta donc, en hâte, la Sicile, après y avoir laissé au Préteur Æmilius assés de troupes, & de Vaisseaux pour la défendre. Sempronius prit encore un autre soin. Ce fut d'envoyer un de ses Lieutenants Généraux, avec des troupes, & une Escadre, pour garder la côte d'Italie. Pour lui, remonté sur sa flotte, il entra dans la mer Adriatique, pour venir débarquer à Ariminum.

Polybius l. 3. & Tit. Liv. lib. 21.

Le passage d'Annibal, depuis l'Espagne jusqu'en Italie, à travers la Gaule, est un événement trop mémorable, pour ne lui donner pas ici toute son étenduë. Le Général Carthaginois, qui se vit autorisé par sa République à agir sans ménagement, contre les Romains, n'attendit pas, en Espagne, qu'ils vinssent l'attaquer. Son parti étoit pris, & ses préparatifs étoient faits, pour aller lui-même les combattre, jusques dans le cœur de leurs Etats. Il n'attendoit plus pour partir, que les réponses des Gaulois d'Italie, qu'il avoit envoyé solliciter, par des Emissaires, à secoüer le joug Romain. Dès qu'il eût reçû les témoignages de leur affection, & les marques de leur empressement, à le voir bien-tôt en Italie, il ne songea plus qu'au départ. Quelques Historiens Romains, pour rendre Annibal odieux, l'ont représenté comme un impie, qui ne connoissoit point d'autre Divinité, que son bras. Il commença néanmoins sa plus brillante expédition, par se mettre sous la protection d'Hercule, qu'on honoroit à Gades. Il y fit un voyage, & se rendit ce Dieu propice, par des victimes, & par des vœux. Ensuite, il rassembla ses troupes dès les

premiers jours du Printems, & les harangua de la sorte. *La grandeur de l'entreprise, que j'ai formée, répond à l'estime que j'ai conçûë de vôtre courage. Rome est une ennemie digne de vous, & digne de moi. La haine dont je fus prévenu contre elle, dês l'enfance, vient de prendre de nouveaux accroissements. Le croiriés-vous, chers camarades? Rome a voulu vous enlever ce Chef, qui, si souvent vous a fait vaincre, & qui n'eût jamais vaincu sans vous. Les dépoüilles que vous avés remportées de Sagonte m'ont attiré son indignation. Les Romains ont osé demander à Carthage, qu'on me livrât à leur fureur. Nous sommes craints à Rome, profitons de sa terreur. Volons à la conquête d'ûn terre délicieuse, qui sçaura nous dédommager au terme, des fatigues du voyage. Des Gaulois, avant nous, ont pû surmonter les barriéres, qui les séparent de l'Italie. Marchons sur leurs traces. Ils nous attendent, ils nous invitent à venir nous reposer, comme eux, dans de fertiles plaines, que l'avarice seule des Romains leur rend moins agréables. Vangeons-nous, vangeons ces fidéles Alliés. Délivrons-les du joug qui les accable, & que Rome, enrichie du pillage de la Sicile, devienne à son tour la proye des Espagnols, & des Carthaginois réünis.* Le discours du Général fut applaudi, & toute l'armée consentit à le suivre.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Annibal fit donc le dénombrement de ses troupes. Il compta à son service quatre-vingt-dix mille hommes d Infanterie, & douze mille Chevaux. On ne peut dire avec quelle allégresse une si forte armée se mit en marche. En côtoyant la mer, depuis Gades, Annibal vint à *a* Etovisse, Place située sur l'Ebre, & le passa

a On est fort incertain sur la vraie situation d'Etovisse. Les uns la prennent pour *Bisiol*, dans le Royaume de Valence. Mais celle-

De Rome l'an 535.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

sans obstacle, après avoir partagé son armée en trois corps.[a] Là, le Général fit deux détachements de Cavaliers, dont les uns eurent ordre de pénétrer jusques dans la Gaule, & d'y négocier, avec les Habitans du Païs, un passage libre pour les troupes Carthaginoises. Les autres furent chargés d'observer les chemins les plus praticables, dans les Pyrénées, pour sortir de l'Espagne. Ici un célébre Historien, après avoir[b] mul-

ci est éloignée de l'Ebre. Au lieu que, par la narration de Tite Live, il paroît qu'Etovisse en étoit proche.

D'autres placent cette Ville, près de *Caspé*, Bourg d'Espagne, en Arragon, sur les bords de l'Ebre. Ils n'ont pas fait réfléxion qu'il s'agit ici d'une Ville située sur la côte Maritime d'Espagne. Or le Bourg de *Caspé* est avancé dans les terres. On aime donc mieux croire, que la position d'Etovisse s'accorderoit plûtôt avec celle de *Binaros*, sur les frontiéres de la Catalogne, à peu de distance de l'Ebre. Ou bien cette ancienne Ville aura subsisté dans le voisinage de *Moravet*, que la même Riviére arrose.

a Tite Live qui mêle presque toujours les grands évenemens avec les prodiges, suppose, comme veritable un fait de cette nature. Il dit qu'Annibal, pendant son séjour à Etovisse, vit en songe un jeune homme, qui avoit le port & la figure d'un Dieu. Il se disoit envoyé de Jupiter, pour frayer au Général Carthaginois le chemin de l'Italie. Il ordonnoit en même-temps à Annibal de le suivre, & de fixer sur lui ses regards, sans les porter ailleurs. Le Général saisi de frayeur, à cet aspect, obéït d'abord à la voix du Dieu qui l'appelloit. Cependant, par un mouvement de curiosité, il détourna les yeux. Alors, il apperçut un serpent d'une énorme grandeur, qui traînoit à sa suite un amas confus d'arbres, & d'arbrisseaux renversés. Au delà, paroissoit un nuage épais, qui éclatoit en tonerres. A cette vûë, Annibal demanda ce que les Dieux prétendoient lui annoncer, par un spectacle si étrange? *Le ravage de l'Italie*, lui répondit le Dieu. *N'en demandés pas davantage. Le reste, est un mystere qu'il ne m'est pas permis de vous dévoiler.*

b Il ne faut pas dissimuler, que, selon Polybe & Tite-Live, la République Romaine envoya des Ambassadeurs à deux differentes fois en Espagne, & en Afrique. Publius Valérius Flaccus, & Quintus Bæbius Tamphilus furent les Chefs de la premiére députation. D'abord, ils eurent ordre de passer au Camp d'Annibal, & de faire voile ensuite, vers Carthage, s'il persistoit à poursuivre le siége de Sagonte. Obligés de se rendre en Afrique, ils portérent leurs plaintes au Sénat de Carthage, contre les injustes procédés d'un Général,

tiplié, sans nécessité, les Ambassades des Romains à Carthage, les fait repasser, à leur retour, par l'Espagne, qui se joüoit de la foi des Traités. A peine daigna-t'on avoir égard à leurs remontrances. La faction Barcine l'emporta contre Hannon, en faveur d'Annibal. Jusques ici, il n'y a, de la part des Romains, aucune déclaration de guerre. Le Sénat de Rome, instruit par Bæbius, & Valérius mêmes, du peu de succès de leur Ambassade, plaignit le déplorable sort des Sagontins. Il se reprocha d'avoir perdu le tems en d'inutiles négociations, au lieu d'envoyer un prompt secours à de fidéles Alliés. A la honte d'avoir abandonné Sagonte aux fureurs d'Annibal, succédérent la compassion, pour tant de malheureuses victimes de leur attachement au nom Romain, la rage & la douleur d'avoir été trompés par une Nation perfide, la crainte d'un implacable ennemi, qui avoit juré la perte de Rome. Ces sentiments se réveillérent à la fois dans tous les cœurs. Les Sénateurs interdits, & partagés sur le parti qu'ils avoient à prendre, gardoient un morne silence. Dans l'agitation que causa le récit des hauteurs d'Annibal, on ne prenoit aucune mesure fixe, pour prévenir l'orage prêt à fondre sur la République. Les esprits demeuroient suspendus, & dans une irrésolution qui tenoit de l'abbattement.

De Rome l'an 535.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Cependant, disent nos deux Historiens, pour ne manquer à aucune des formalités prescrites par les loix de la Religion, & de l'équité, Rome députa vers le Sénat de Carthage, Quintus Fabius, Marcus Livius, Lucius Æmilius, Caïus Licinius, & Quintus Bæbius. Selon l'ordre qu'ils en avoient, ils dénoncérent dans les formes, la guerre aux Carthaginois. De Carthage, ils passérent en Espagne, dans le dessein de liguer les Peuples de cette contrée, contre Annibal. Ils avoient déja gagné les Bargusiens, situés entre la Catalogne, & l'Arragon. Ces Peuples portoient impatiemment le joug de la domination Carthaginoise, & panchoient à la révolte. Plusieurs Nations, d'en delà l'Ebre, engagés par l'espérance d'éprouver une plus heureuse destinée, s'ils s'unissoient aux Romains, reçûrent favorablement les Ambassadeurs. Il n'en fut pas ainsi de quelques autres Peuples, que la ruine de Sagonte avoit intimidés, & sur tout, des Volsciens. Romains! dit un des plus considérables d'entre eux, aux Députés de Rome; de quel front osés vous demander, que nous préférions votre alliance à celle de Carthage? Pensés-vous, que nous ayons oublié le triste sort des Sagontins? Plus barbares qu'Annibal, vous avés laissé périr sans pitié des Citoyens amis, qui réclamoient en vain votre secours. Leur malheur, est de vous avoir été trop fidéles. C'est moins au destructeur de Sagonte, qu'on doit imputer leur perte, qu'à la dureté & à la perfidie de vos Consuls. Allés chercher des Alliés, parmi ceux, qui ne sçavent point encore la désolation de cette Ville infortunée. Pour nous, instruits par un si funeste éxemple, nous sçaurons bien nous

De Rome l'an 535.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

& par la Gaule, où ils s'efforcérent en vain, dit-il, de soulever les Peuples, contre Annibal. Quoiqu'il en soit; bien des Peuples Gaulois se trouvérent disposés en faveur du Carthaginois, soit par crainte, soit par affection, soit par les présents qu'ils en reçurent. En deçà des Pyrenées, & par delà l'Ebre, Annibal augmenta ses conquêtes d'Espagne. Il soumit les *a* Iler-

mettre en garde, contre vos séduisantes promesses, & nous ferons connoître à tous les Peuples, ce qu'ils doivent attendre d'une République ingrate, & sans foi. Les Ambassadeurs furent à l'instant sommés, de sortir sans délai, des terres qui appartenoient aux Volsciens. Ils ne réüssirent pas davantage dans les divers Cantons qu'ils parcoururent. Ils furent donc obligés de se transporter dans les Gaules, pour engager les Gaulois à traverser le passage de l'Armée Carthaginoise. A l'arrivée des Ambassadeurs dans cette partie de la Gaule, qui est la plus voisine de l'Espagne, le Peuple accourut en armes, selon la coûtume, au lieu où se tenoient les Assemblées. Les Députés s'y rendirent. Ils firent valoir la puissance de la République Romaine, l'étenduë de ses conquêtes, & la gloire qu'elle s'étoit acquise par ses victoires. Le but de ce discours, étoit d'engager la Nation à faire alliance avec Rome, & à fermer l'entrée des Gaules aux Carthaginois. Mais quelle fut la surprise des Ambassadeurs, lorsqu'ils entendirent les huées, & les clameurs du Peuple assemblé. Pourquoi, leur répondit-on, avec un ris mocqueur, mêlé d'indignation, pourquoi prendrions-nous parti en faveur des Romains? Quels services nous ont-ils donc rendus, pour exiger de nous le secours de nos armes? Quels sujets de plainte, avons-nous reçû d'Annibal, pour le traiter en ennemi? ou plûtôt, n'apprenons-nous pas tous les jours, les indignes traitements, que votre Nation ne cesse de faire à ceux de nos compatriotes, qui partageoient avec elle les Provinces d'Italie? Chassés de leur Païs, ou forcés de gémir sous les loix d'une orgueilleuse République, ils n'ont point d'ennemis plus cruels, que les Romains. Par tout, les Députés eurent le chagrin de trouver les cœurs, ou peu sensibles aux intérêts de Rome, ou aigris, & prévenus par Annibal. Ceux de Marseille, alliés depuis longtemps, de la République, furent les seuls qui daignérent faire accüeil aux Ambassadeurs, encore ne firent-ils que trop appercevoir, la disposition où ils étoient, de vendre leurs services au plus offrant. Ainsi Rome réduite à elle seule, ne trouva de ressource que dans ses propres forces, contre les attaques d'un ennemi formidable.

a Les Ilergetes, habitérent au delà de la Ségre, dans cette Province du Royaume d'Arragon, qui est située, entre l'Ebre & les Pyrénées. On croit que Lérida étoit la Capitale de cette Nation.

gétes, [a] les Barguſiens, [b] les Auſétans, & les [c] Lacétaniens. Pour retenir ſous ſa puiſſance ces Nations Eſpagnolles, ſituées au pié des Pyrénées, & pour s'aſſurer le retour, il laiſſa le Gouvernement du Païs à Hannon, avec ordre, de contenir dans le devoir les Barguſiens, dont il avoit lieu de ſe défier. Il fit donc, en faveur de ce Commandant, un nouveau détachement, d'environ dix mille hommes de pié, & de mille chevaux. Là, reſtérent en dépôt tous les effets des Soldats Eſpagnols, & Carthaginois, qu'Annibal devoit mener à ſa ſuite. Les approches de la ſortie d'Eſpagne, ne laiſſérent pas d'intimider quelques-unes de ſes troupes. Trois mille Carpétans déſertérent tout à coup. L'habile Général feignit de les avoir renvoyés de ſon gré, & congédia encore ſept mille

De Rome l'an 535. Conſuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

a Il paroît que les Barguſiens, habitoient cette partie de l'Eſpagne, qui confine avec l'Arragon, & la Catalogne. Ptolémée fait mention de la Ville de *Bergufia*, d'où apparemment, ils avoient tiré leur nom. Sanſon croit qu'elle ſubſiſte encore ſous le nom de *Balegeer*, Ville ſituée ſur les bords de la Ségre. Quelques-uns conjecturent, qu'elle étoit voiſine de *Bergos*, dans le diocêſe de Jacca, dépendant du Royaume d'Arragon. Il y en a qui veulent, que *Bergufia*, ait été placée près de *Pons*, ſur la Riviére de *Bragos*, qui ſe jette dans la Ségre. André de Poce, donne aux Barguſiens, le nom de Pertuſiens, & de Berguſes. Il les place aux environs de *Puycerda*.

b Les Auſétans furent ainſi appellés de la Ville d'*Auſa*, qui dans la ſuite fut nommé *Auſona*. C'eſt une Ville de Catalogne, qui porte communément le nom de *Vic d'Oſona*. Pline appelle les Habitans de cette Ville, *Aquicaldenſes*, à cauſe de ſes eaux chaudes. Le Pere Briet, ne diſtingue point les Auſétans des Authétans. Il les place depuis les Pyrénées, juſqu'aux environs de Gironne & de Vic.

c Les Lacétans, occupoient une partie de l'Evêché de Lérida, & de la Catalogne, ſur tout le long des côtes de la Mer, entre la Riviére du *Lobrégat*, & du *Ter*. Barcelone, Urgel, Oſtalric, & Solſone, ſont ſitués dans le canton, que ces Peuples habitoient autrefois. La plûpart des Geographes, ne les diſtinguent point des Lalétans, que Strabon, & Ptolémée, ont appellés Léétans. Il eſt du moins ſûr, que ces deux Nations étoient voiſines.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Polybius l. 3.

autres Espagnols, avec promesse, de les appeller en Italie, s'il avoit besoin de leur secours. Après ce licenciement, & ces détachements, il restoit encore à Annibal cinquante mille Fantassins, & neuf mille Cavaliers. C'en étoit assés pour jetter l'épouvante dans tous les lieux, d'en-delà les Pyrénées. L'armée Carthaginoise les passa sans résistance, & eut son rendés-vous général à [a] Illiberis, Ville de la Gaule Narbonnoise. Pour lors, les Gaulois entrérent en défiance, au sujet d'une si grosse armée. A la vérité ils avoient entendu dire, qu'elle n'en vouloit qu'à l'Italie; mais on sçavoit qu'Annibal avoit asservi l'Espagne. A son tour, la Gaule eut lieu de craindre pour sa liberté. Il se fit donc une assemblée des Peuples circonvoisins, à Ruscinon, Ville alors considérable de la Gaule, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une Tour, à portée de Perpignan. Ces complots, & les armes de ces Nations n'effrayoient pas Annibal; mais il craignoit de perdre le tems en d'inutiles amusements. Il rassura les Peuples intimidés, & leur promit, de ne tirer pas même l'épée, ailleurs qu'en Italie.

Tit. Liv. lib. 21.

A peine Annibal eut-il passé les Pyrénées, que la renommée publioit dêja, en Italie, qu'il étoit au pié des Alpes. Les Boïens avoient été, depuis long-tems, les ennemis de Rome les plus obstinés; mais alors ils étoient assujettis. Leur fureur se ranima. Elle éclata par une révolte déclarée, sous un prétexte assés léger.

[a] L'ancienne *Illiberis*, étoit alors une des plus grandes, & des plus opulentes Villes de la Gaule Narbonoise, sur les côtes de la mer Méditerranée. Au siécle de Pline, & de Méla, à peine conservoit-elle quelques restes de ce qu'elle avoit été autrefois. Dans la suite, elle changea son nom en celui de *Caucoliberis*. Elle s'appelle aujourd'hui Collioure, dans le Roussillon.

Depuis

Depuis la conquête de la Gaule Cisalpine, le Sénat de Rome avoit décerné, que les Villes de Placentia & de Crémone, toutes deux sur le Pô, l'une en de-çà, l'autre en de-là, recevroient deux Colonies Romaines, chacune de six mille hommes. C'étoit pour tenir en bride les Gaulois. La coûtume des Romains dans l'établissement de leurs Colonies, étoit de distribuer les terres des environs de la nouvelle peuplade, aux nouveaux Citoyens, qu'on y transplantoit. Cette répartition des campagnes se faisoit d'ordinaire, par trois Commissaires députés par le Sénat, gens illustres, & tirés, pour la plûpart, d'entre les anciens Magistrats. Ils étoient chargés de conduire ces nouveaux Habitants, comme en corps d'armée, jusqu'au lieu de leur destination.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Les conducteurs pour Placentia & Cremone, étoient 1°. un ancien Consul, nommé Lutatius, 2°. deux Sénateurs, qui chacun avoient été honorés de la Préture. Les Boïens se mirent en tête, de ne laisser pas arriver les deux Colonies, jusqu'à leur terme, & de les éloigner, à main armée, du lieu de leur transmigration. Il ne fut pas difficile aux rebelles, de mettre en fuite les deux troupes de Romains, qui faisoient marcher avec eux, leurs femmes, leurs enfants, enfin, leurs meubles, leurs ustenciles, & leurs effets. Ceux-ci se refugiérent dans[a] Mutina, ancienne Colonie, Romaine. Les Révoltés les y suivirent, & se préparérent à en faire le siége. Cependant, comme leur habileté à prendre des Villes n'étoit, au plus, que médiocre, ils eurent recours à la perfidie. Les Boïens at-

[a] *Mutina*, est présentement Ville célébre, située entre le Pô, connuë sous le nom de Modéne, & l'Apennin.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

tirérent les trois conducteurs hors de la place, sous prétexte d'un pour-parler, & se saisirent de leurs personnes, dans le dessein de les échanger, avec Rome, contre les ôtages de leur fidélité, qu'ils lui avoient autrefois donnés. Le parti de ces Rébelles grossit, & les Insubriens, sollicités à la défection, prévinrent aussi l'arrivée d'Annibal, & secoüérent le joug, qu'ils ne portoient que depuis peu. Pour lors, la vigilance du Préteur Manlius se réveilla. Le Consul Cornélius Scipion, à son départ pour la Gaule Transalpine, lui avoit laissé deux Légions, pour contenir la Gaule Cisalpine dans le devoir. Manlius en conduisit une à la délivrance de Mutina, dont les Boïens & les Insubriens confédérés continuoient le siége. Alors, tout ce Païs-là étoit couvert de forêts, & les Gaulois en connoissoient les routes. Ils y dressérent une embuscade, où ils surprirent le Préteur, qui n'en échappa qu'à peine, après une perte considérable de ses Légionnaires. Enfin, sorti des défilés, il se retira sur une hauteur, d'où il fit une retraite un peu plus honorable, vers la petite Ville [a] de Tanéte, où les Boïens l'investirent. A cette nouvelle, Rome fut allarmée. En diligence, elle fit partir le second Préteur, à la tête d'une Légion, qui restoit, & de cinq mille Alliés, qui furent levés à la hâte. La marche de ces troupes intimida les Boïens. Ils disparurent, levérent le siége de Tanéte, & de Mutina, & se cantonnérent dans leur Païs, bien contents de leur premier succès, & pleins d'impatience de voir

[a] Tanéte étoit anciennement une Ville de la Gaule Cisalpine, à huit mille de Parme, en allant à l'Orient, sur les bords de la Riviére *Nicia*, présentement *Lenza*. Ce n'est plus qu'un Bourg, situé dans l'Etat de Modéne.

bientôt Annibal en Italie. L'étoile du Carthaginois, quoique d'un peu loin, se faisoit dêja sentir à Rome, & la Gaule Cisalpine en éprouvoit les premiéres influences.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Cependant, le Consul Cornélius Scipion, parti de Pises, sur sa Flotte, avoit rangé la côte de la Ligurie. Il étoit débarqué proche celle des trois embouchures du Rhône, qui étoit la plus voisine de Marseille. Dês-lors, les Marseillois, & [a] les Salyes, leurs voisins, avoient embrassé le parti de Rome. Le dessein de Scipion étoit d'attendre sur cette frontiére de la Gaule, l'arrivée des Carthaginois, & de leur livrer bataille, avant qu'ils tentassent le passage des Alpes. Il croyoit encore les ennemis fort éloignés; mais la diligence d'Annibal avoit surpassé l'espérance du Consul. Après avoir traversé, sans retardement, les vastes Régions qui s'étendent depuis les Pyrénées, jusqu'au Rhône, l'Armée Carthaginoise vint camper sur les bords de ce Fleuve. La difficulté, étoit de le passer. [b] Les Volces, Peuples du bas Lan-

Titus Livius l. 21.

[a] Voyés nos remarques du quatriême Volume sur les Salyes, Peuples de la Gaule Narbonnoise, & de la Ligurie Trans-Alpine.

[b] Le nom & le Païs des Volces, étoient communs à deux Peuples de la Gaule Narbonnoise. Les premiers sont appellés Arécomiques, par les Anciens Géographes. Ils habitoient le bas Languedoc, ou la côte Orientale, & Maritime de cette Province. Nîmes étoit leur Ville Capitale. Les autres, qui furent nommés *Tectosages*, occupoient la partie la plus Occidentale, jusqu'aux Pyrénées. Selon Ptolémée, ils s'étendoient vers les côtes de la Mer Méditerranée, au delà des Villes d'*Illiberis*, de Ruscinon, de Narbonne, & de Béziers, où cette Nation s'étoit établie. Strabon les renferme au milieu des terres, & les distribuë dans les principaux cantons, qui composent aujourd'hui le haut Languedoc. Ainsi, Toulouse étoit de leur dépendance. Il est manifeste, que sous le nom de Volces, Tite-Live ne comprend ici que les Arécomiques, du territoire de Nîmes, & des environs. Pour les différentes Nations qu'Annibal avoit parcouruës, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône, il avoit sçu les retenir par

De Rome l'an 535.
Confuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

guedoc, d'aujourd'hui, occupoient alors, en de-çà, & en de-là, les deux bords du Rhône. Ceux d'en de-çà avoient fouffert, par crainte, que l'Armée d'Annibal traverfât leur Païs; mais ceux d'en de là, crurent pouvoir l'arrêter à l'autre rive, & lui difputer le paffage. En effet, la rapidité & la profondeur du Rhône, eût été une barriére infurmontable, pour tout autre, que pour Annibal. Une Armée de Gaulois, l'attendoit fur le rivage oppofé, & cette Armée étoit compofée, & des Volces d'en de-çà du Fleuve, qui avoient quitté leurs maifons, & des Volces d'en delà, qui prétendoient garantir leur Païs. Que feroit devenuë l'expédition d'Annibal, fi les Romains fe fuffent trouvés à temps, pour fecourir les Volces? Par malheur, Scipion n'étoit campé [a] dans la Camargue, que depuis peu de jours, & fes troupes avoient befoin de repos, après la fatigue de la mer. Le Conful d'ailleurs ignoroit que l'ennemi [b] fût fi proche. Tout ce que put faire Scipion, auffi-tôt après fon débarquement, fut d'envoyer trois cents Cavaliers, avec des Gaulois, pour leur fervir de guides, à la dé-

la crainte, ou les gagner à prix d'argent.

[a] La Camargue eft une Ifle fur le Rhône, dans la Provence. Elle a fept lieuës d'étenduë, depuis Arles, jufqu'à la Mer. Cette Ifle fut appellée par les Latins *Camaria*, & enfuite *Caftra Mariana*, parce que Marius s'y retrancha, avec fes Légions, pour obferver les démarches des Cimbres, & des Teutons.

[b] Selon Polybe, Annibal après avoir traverfé les Païs, qui font entre les Pyrénées & le Rhône, arriva enfin avec fon Armée près de ce Fleuve à quatre journées de fon emboûchûre, dans un endroit où le canal étoit moins large qu'aux environs. Par conféquent, de là à la Camargue, où Scipion faifoit repofer fes troupes, le Rhône avoit encore trente lieuës d'étenduë. C'eft le moins qu'on puiffe compter, pour faire la valeur de quatre jours de chemin. Il paffe donc préfentement pour certain, qu'Annibal s'arrêta fur la rive du Rhône, qui eft au-deffus de Nîmes, entre Avignon & Orange.

couverte des Carthaginois. Quelques marches de plus auroient ſauvé l'Italie, & le Rhône eût été le terme des courſes d'Annibal. Il faut avoüer, qu'en des circonſtances ſi périlleuſes, ſa fortune fut égale à ſa valeur.

De Rome l'an 535.
Conſuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Le Général Carthaginois eut, de ſon côté, quelque ſoupçon, qu'une Armée Conſulaire n'étoit pas loin. Réduit à la néceſſité de traverſer, ſans délai, à la vûë d'une Armée ennemie, un Fleuve qui n'étoit guéable en nul endroit, Annibal eut recours au ſtratagême. Les Gaulois d'alors n'étoient pas aſſés aguerris, pour s'en préſerver. Il ordonna donc à Hannon, fils de Bomilcar, de prendre un gros détachement, de côtoyer le Fleuve par terre, [a] en le remontant, & de le paſſer, en un lieu aſſés éloigné du Camp des ennemis, pour n'en être pas apperçu. Après quelques nuits d'une marche ſecrete, Hannon arriva en un endroit, où le Rhône moins reſſerré, roule ſes eaux dans un lit plus large, & partagé par une petite Iſle. Ce fut-là, qu'il réſolut de le traverſer. Là, le Fleuve étoit moins profond que par tout ailleurs, & ſon cours étoit moins rapide. Une forêt voiſine fournit à Hannon du bois, pour conſtruire des nacelles, & des radeaux. Il ne fut pas néceſſaire d'en fabriquer un grand nombre. Le détachement étoit en

Zonaras l. 8.

T. Livius l. 21.

[a] Tite-Live, & Polybe s'accordent parfaitement, dans le récit qu'ils font de la marche de Hannon. Ils diſent, que ce Général, guidé par quelques Gaulois du Païs, côtoya le Fleuve en le remontant. Après avoir fait pendant un jour entier l'eſpace de vingt-cinq milles, c'eſt-à-dire, d'environ huit ou neuf lieuës communes, il s'arrêta, dans le deſſein de tenter le paſſage. A en juger par la quantité de chemin, que fit le détachement commandé par Hannon, il paroît qu'il s'étoit avancé au de-là du Pont Saint Eſprit, à la hauteur de Viviers, & qu'il paſſa dans ce même endroit.

De Rome l'an 535.

Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

partie composé de troupes Espagnoles, & les Soldats de cette Nation avoient un art merveilleux, pour passer les riviéres à la nage. Ils disposérent leurs boucliers sur des outres enflées, s'étendirent dessus en nageant, & se soutinrent sur l'eau. Pour les Carthaginois du même détachement, ils passérent dans des bateaux, & gagnérent l'autre rive. Après un jour de repos, Hannon fit prendre un long circuit à ses troupes, & vint s'embusquer à portée du Camp des Volces. Ces Gaulois ignoroient le passage de Hannon; mais Annibal en fut averti par les feux, que ce Commandant fit allumer: signal dont ils étoient convenus. A l'instant, le Général Carthaginois fit tout préparer, pour tenter l'entreprise. A force de présents, il mit dans ses intérêts les Volces du bord, où il étoit. Ceux-ci se laissérent aisément gagner. Leur intérêt étoit, de se voir promptement délivrés de l'Armée Carthaginoise. Ils rassemblérent donc, en diligence, toutes les barques de leur rive. Annibal y fit monter ses Cavaliers, & les rangea en une longue file, pour rompre le courant de l'eau. Leurs chevaux nageoient à la queuë de chaque batteau, attachés de suite, quatre à quatre, à l'arriére, & conduits à la main, par un Cavalier. L'Infanterie, à l'abri des barques, qui la paroient de l'impétuosité du Fleuve, se prépara à le passer, dans de petits canots, formés d'un seul arbre creusé.

Cet appareil tira les Gaulois hors de leurs baraques. Ils espérérent qu'il seroit aisé d'empêcher le débarquement de l'Ennemi, & de le faire périr sous les eaux, & sous la grêle de leurs traits. Ces Volces ne s'attendoient pas d'être attaqués en queuë, au fort de

l'action, par des troupes dêja débarquées. Tout le rivage retentissoit des cris de ces barbares, * de leurs chansons, & du tintamare qu'ils faisoient en frappant sur leurs boucliers. D'une autre part, la Flotte d'Annibal, pour parler ainsi; c'est-à-dire, ce nombre prodigieux de batteaux de toute espéce, le bon ordre qu'ils gardoient, & le bruit confus des batteliers & des Soldats, ne laissérent pas d'intimider les Gaulois. Ce qui les déconcerta, ce fut la prise inattenduë de leur Camp, par le détachement de Hannon. Les Volces se crurent investis de toutes parts. Durant ce tumulte, dêja les premiéres troupes Carthaginoises avoient pris terre, dêja elles s'étoient rangées en bataille sur le rivage, dêja elles faisoient face à l'ennemi, qui combattoit confusément, & sans ordre.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Polybius l. 3.

A la vûë d'une Armée, qui grossissoit à tous momens, par l'arrivée de nouveaux Soldats, accoutumés à se rallier sous leurs enseignes, les milices tumultuaires des Gaulois ne tinrent pas. Elles se débandérent, & chacun retourna en hâte dans son Village. Annibal se vit donc maître de la plaine, & après avoir franchi ce premier obstacle, il ne désespéra pas

* Anciennement, & sur tout parmi les Nations Barbares, les Armées prêtes à se battre faisoient retentir l'air de leurs cris, pour donner de la frayeur à l'ennemi. C'étoit comme le préliminaire de la bataille. Selon Polybe, il étoit en usage chez les Gaulois, & chez les Allemands, de chanter des chansons guerriéres, & de former entre eux une espéce de danse, avant que d'engager le combat. Cette coûtume étoit reçûë chez les Espagnols, si l'on en croit Silius, & Diodore de Sicile. L'harmonie de leur chant, étoit soutenuë du son de leurs boucliers, qu'ils frappoient de mesure. Telle fut la pratique des Lacédemoniens. Les assaillans étoient animés dans la chaleur de l'action, par le bruit des flûtes, & des trompettes, qui se mêloient au chant des Soldats.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.
Tit. Livius l. 21.

de surmonter les Alpes. Cependant, il lui restoit encore, de faire passer le Fleuve à ses élephants. Ces animaux craignent l'eau, & jamais on ne les embarque sans péril. Annibal, maître sur l'une & l'autre rive, inventa un artifice, pour les faire passer tranquillement. Sur le bord Occidental du Fleuve, on fit une espéce de traîneau, qu'on joignit à la terre, de part & d'autre, avec des cables, crainte qu'il ne fût entraîné par le courant de l'eau. On le couvrit de clayes, & de gazon, en telle sorte, qu'il imitoit assés bien la rive du Fleuve. Au bout de ce traîneau, toûjours stable, on attacha deux bacs, capables de transporter deux éléphants à la fois. D'abord, on fit entrer les femelles sur le traîneau. Les mâles les y suivirent, sans peine. Du traîneau, ils entrérent dans les bacs, qui les portérent l'un après l'autre. Il arriva néantmoins que quelques-uns de ces animaux, à force de s'agiter, tombérent à l'eau. Le Fleuve étoit encore plus profond qu'ils n'étoient grands. Cependant, ils ne furent pas suffoqués. Avec leurs trompes qui surmontoient l'eau, ils respirérent, & fendant les flots de leurs grands corps, ils arrivérent au rivage. *a*

Polybius l. 3.

Après son passage, Annibal eut des nouvelles certaines de l'arrivée des Romains, vers l'emboûchure

a Quelques Auteurs dont parle Tite-Live, rapportoient qu'on avoit employé un autre stratagême, pour faire passer les éléphants à l'autre rive du Rhône. Ces animaux, disent-ils, furent rassemblés sur les bords du Fleuve. Un de leurs conducteurs irrita exprès le plus farouche. Aussi-tôt, il se jette à la nâge dans le Rhône. L'éléphant en fureur, l'y poursuivit, jusqu'à ce que cet animal ayant perdu terre, fut emporté à l'autre bord, par la rapidité de ses eaux. Celui-ci, en même tems, avoit attiré à sa suite les autres éléphants, qui, comme lui, furent poussés à la rive opposée, par le courant du Fleuve. Mais ce récit n'a pas paru croyable à Tite-Live. Il le rejette, pour s'en tenir à des témoignages plus dignes de foi.

du

du Rhône. Il fit donc partir cinq cents Cavaliers Numides, pour observer leur situation, & leurs forces. Ce petit corps fut rencontré par celui de trois cents chevaux, que le Consul avoit envoyés à la découverte du Camp d'Annibal. Le combat entre eux fut vif, & les Romains, aidés des Gaulois, en remportérent tout l'avantage. Premiére action des troupes Romaines, contre celles du formidable Carthaginois. Quelque léger qu'en fut le succês, les Romains, qui donnoient beaucoup aux présages, en tirérent un favorable augur, pour le reste de la guerre. De leur part, ils ne perdirent dans le choc, que três-peu de Cavaliers, & les Numides laissérent deux cents des leurs sur la place. Ce petit désavantage ne découragea pas Annibal. Il est vrai, qu'il demeura quelque tems dans l'incertitude, s'il livreroit bataille à Scipion, avant que de tenter le passage en Italie, ou s'il surmonteroit les Alpes, avant que de l'attaquer. Les députés des Boïens de la Gaule Cisalpine, fixérent son irrésolution. Ceux-ci, après leur révolte contre la domination Romaine, avoient envoyé un de leurs Généraux, nommé [a] Magale, au-devant d'Annibal, pour l'engager à presser ses marches. Celui-ci, promit aux Carthaginois de servir de guide à son Armée, à travers les Alpes. Enfin, il le convainquit, qu'il seroit dangereux, de hazarder un combat, avant son arrivée en Italie. Magale lui exposa, que son Armée affoiblie, & toûjours côtoyée

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

[a] Magale, est appellée *Matalus*, dans quelques éditions de Tite-Live. Polybe donne à ce Général des Boïens le nom de *Magilus*. Ce changement de la, en i, est assés ordinaire. Ainsi, Massinissa, & Mithridate, sont nommés par quelques Auteurs *Massanissa*, *Mithradate*.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

par l'Ennemi, auroit peine à franchir des montagnes, d'un difficile trajet. *Seigneur*, lui ajoûta-t'il, *le plus sur est d'éviter Scipion, & de conduire au de-là des Monts, votre Armée saine, & entiére, sans qu'aucun déchet l'ait renduë, ou foible, ou méprisable.* Le Conseil étoit sage, il fut suivi. On trouvera peut-être, que Scipion s'endormit trop dans la Gaule, & qu'un peu plus d'activité eût épargné de grands maux à sa patrie.

Dans la crainte donc d'être traversé par le Consul Cornélius, Annibal rebroussa chemin, remonta le long du Fleuve, en suivant ses bords, & vint camper dans le charmant Païs, [a] que le conflans du

[a] Il ne faut point ici dissimuler toutes les difficultés, qu'on a coutume d'opposer à la narration de Tite-Live, & de Polybe, sur la route d'Annibal, jusqu'au lieu où se fait la jonction du Rhône, & de la Saône.

1°. Selon l'Historien Latin, Annibal, de l'endroit où il passa le Rhône, n'employa que quatre jours de marche, pour arriver au conflans des deux Riviéres. La plûpart de ceux qui ont suivi la route de ce Général, conviennent, qne l'Armée Carthaginoise passa prés de Roquemaure, entre Avignon & Orange. Or de là, au terme de l'embouchûre de la Saône, on compte environ trente-cinq lieuës. Dans cette supposition, est il croyable, que des troupes déja fatiguées, eussent fait tant de chemin, en si peu de tems? Cette impossibilité apparente, à fait dire à plusieurs sçavants, que le récit des deux Ecrivains de Rome, n'étoit pas soutenable. Ils ajoûtent même, que l'autorité de Polybe ne peut faire preuve, sur le fait dont il s'agit. Dans le texte grec de cet Historien, le mot Ἄραρος, pour signifier la Saône, a été substitué au terme Σκώρας qu'on lisoit dans les anciennes éditions. On ne connoît point, disent-ils, de Riviére dans les Gaules, qui ait eu ce dernier nom. Mais ajoûtent-ils, Casaubon, en corrigeant le passage, a transporté dans l'Historien Grec, l'erreur qu'on reprend, à juste titre, dans l'Historien Latin.

2°. On prétend tirer encore de nouvelles preuves, du passage de Tite-Live, contre lui-même. Il écrit, qu'Annibal campa dans le lieu, où se joint le Rhône avec la Saône, Riviére, qui, selon cet Auteur, a sa source dans les Alpes. On ne reconnoît point, dit-on, la Saône à cette description, puisqu'elle prend sa source dans les Monts de Vauge, & non pas dans les Alpes.

Rhône, & de la Saône, a rendu depuis célébre, par

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

La premiére difficulté disparoît, pour peu qu'on fasse réfléxion, qu'Annibal avoit pris le parti d'échapper à l'Armée de Scipion, qui étoit abordé à la Camargue, pour lui fermer l'entrée de l'Italie. Annibal ne vouloit point exposer ses troupes aux risques d'une bataille, & au hazard de voir tous ses projets renversés. Cependant il avoit sujet de présumer que le Général Romain le poursuivoit à grandes journées. Annibal, conformément au dessein, qu'il avoit formé, ne pouvoit mettre son Armée en sûreté, qu'en faisant des marches forcées, sauf à procurer à ses Soldats un repos de quelques jours, après les avoir sauvés de la poursuite des Romains. Le Général Carthaginois se proposa donc, selon Tite-Live, de s'éloigner le plus qu'il pourroit de la mer, & d'avancer toûjours dans les terres, le long du Rhône. Ce n'est pas, ajoûte cet Ecrivain, que ce chemin, fût le plus droit, & le plus court pour aller aux Alpes; mais ce détour l'éloignoit de Scipion, & il agissoit conséquemment à la résolution qu'il avoit prise, de ne point engager une bataille avec les Romains, avant que d'être arrivé en Italie. *Postero die profectus Mediterranea Galliæ petit, non quia ad Alpes rectior via esset, sed quantum à mari recessisset, minus obvium fore Romanum credens, cum quo, priusquam in Italiam ventum esset, non erat in animo manus conserere.* De plus, Polybe assûre, qu'Annibal continua son chemin le long du Rhône, à l'Orient. Or, par la seule inspection des cartes Géographiques, il est manifeste, que l'Armée Carthaginoise devoit nécessairement côtoyer le Fleuve, jusqu'à Lyon, pour le remonter ensuite, en allant d'Occident en Orient. L'Historien Grec avoit fait cette remarque, quand il a distingué la partie Orientale, & la partie Occidentale du Rhône. Quoiqu'on puisse dire, toute la narration du même Auteur, ne peut convenir qu'à cette partie du Lyonnois, où la Saône & le Rhône se réünissent. *Quatre jours après qu'Annibal eût passé le Rhône*, dit Polybe, *il arriva dans un Païs fertile, & peuplé, où les deux Riviéres forment une Isle, dont la figure est triangulaire. Elle est assés semblable à celle du Delta en Egypte, avec cette différence, que le Delta est environné de la Mer, & des Fleuves qui s'y déchargent, au lieu que l'Isle dont il s'agit, est bordée de rochers, & de montagnes.* En suivant le cours des deux Riviéres sur la carte, on voit qu'elles font un triangle, dont les côtés s'étendent le long des Monts de Vauge. Outre que Polybe & César donnent le nom d'Isle à tous ces Païs, compris entre le Rhône & la Saône, nous apprenons d'un ancien cartulaire de l'an 1000, qu'une portion du terrain où Lyon a été bâtie, étoit anciennement une Isle, de forme triangulaire. On peut consulter à ce sujet, l'Histoire de la Ville de Lyon, par le pere Menestrier.

Quand à la seconde difficulté qu'on fait naître, sur ce que Tite-Live, place la source de la Saône dans les Alpes, on doit imputer la

l'établissement d'une des plus belles Villes de l'Eu-

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

même erreur à Strabon, & à Ptolémée, si cependant, c'est un erreur. On sçait, & nous l'avons remarqué dans le quatriéme Volume, que souvent, dans le langage des anciens, toutes les hautes montagnes, & même les Pyrenées, ont été comprises sous le nom général des Alpes. Cluvier s'est néanmoins prévalu d'une raison si foible pour décider, que le texte de Tite-Live & de Polybe étoit défectueux. Il a crû, que les deux Auteurs avoient prétendus désigner l'Isére, & non pas la Saône. Comme si le conflans de cette Riviére avec le Rhône eût été le terme où Annibal cessa de côtoyer ce dernier Fleuve, pour prendre le chemin des Alpes, en traversant le Dauphiné, depuis Valence, jusqu'au de là de Grenoble! Ainsi le même Géographe a confondu, mal à propos, dans le passage de Polybe, le mot Σκάρας avec celui d'Ἰσάρας. Il s'est persuadé que Σκάρα étoit un nom, qui convenoit fort bien à l'Isére, dont l'eau est toûjours sale, & bourbeuse. Mais outre que l'Isére n'a jamais été nommée de la sorte, il est clair par toutes les circonstances, qui accompagnent le récit de Polybe, qu'on ne peut l'entendre que de la Saône même. En cela il s'accorde avec Pline & Tite-Live. Il seroit injuste de déférer plus à la conjecture d'un Auteur Moderne, qu'au témoignage formel des deux plus célébres Historiens de Rome, & en particulier de Polybe. Celui ci étoit presque contemporain d'Annibal. L'entreprise de ce conquérant s'étoit passée, pour ainsi dire, sous ses yeux, & il l'avoit, en quelque sorte, suivie à la trace. Du moins il assûre, qu'il s'étoit transporté sur les lieux, afin qu'instruit par lui-même de la verité des faits il pût en faire part à ses lecteurs, avec la fidélité qu'on a droit d'attendre d'un Historien. C'est dans cette vûë qu'il dégage sa narration, de toutes les fables, qu'une tradition populaire avoit autorisées, pour donner du merveilleux à l'expédition d'Annibal. Il abandonne à la crédulité des gens simples, & met au rang des fictions poëtiques, l'Histoire fabuleuse du demi Dieu, qu'on disoit avoir tracé le chemin des Alpes aux Carthaginois. Dans la crainte de ne point transmettre, dans toute son étenduë, un fait si intéressant, il rapproche le passage des anciens Gaulois en Italie. Il éxamine la position des différentes Provinces, que l'Armée Carthaginoise eut à parcourir. Il observe la diversité des climats, les dimensions Géométriques de chaque Contrée, le cours des Fleuves, & des Riviéres. A ce détail, il joint une supputation scrupuleuse de la distance des Païs, & du nombre des stades, depuis la nouvelle Carthage, d'où Annibal avoit commencé de se mettre en marche, jusqu'au Rhône, & depuis le Rhône, jusqu'aux Alpes. Quand nous n'aurions pas pour garant de l'opinion que nous défendons, un Auteur de cette importance, la critique de Cluvier ne pourroit imposer, qu'à ceux, qui ne sçavent pas, que la Saône fut anciennement appellée *Σκόνα* ou *Scona*, & par corruption *Sancona*. C'est ainsi que l'appelle Ammien Marcellin. De-là, le nom de

rope. Là, [a] deux freres se disputoient le Royaume, & leurs divisions avoient produit une guerre intestine. Dêja les deux Camps s'étoient approchés, & une bataille alloit décider la contestation des deux fréres, lorsqu'Annibal parut avec ses troupes. L'aîné regarda l'arrivée des Carthaginois, comme un bonheur dont il devoit profiter. Il fit entrer le Général étranger dans ses intérêts, & n'eût pas de peine à l'y engager. Annibal prévit tout l'avantage, qu'il auroit, à se concilier un Prince voisin des Alpes, qui placé de sa main sur le thrône, pourroit aider à son passage. Il

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Matiscona, pour marquer la situation de Mâcon, sur les bords de cette Riviére. Correction pour correction, le changement de Σκάρας en Σκώνας n'est-il pas plus naturel, & plus conforme à la vrai-semblance, que celui de Σκάρας en Ἰσάρας ? C'est à quoi les plus déclarés partisans de Cluvier, ne pourront se défendre d'acquiescer. D'ailleurs la figure triangulaire, que Polybe donne à l'Isle, qui est formée par le concours du Rhône, & de la Saône, ne peut convenir à ce canton du Dauphiné, qui est entre le Rhône & l'Isére. On y remarque plûtôt la forme d'un quarré long, que d'un triangle. Pour convaincre pleinement ceux, qui auroient été prévenus du sentiment contraire, il suffit de leur faire observer, que selon Polybe, le Païs où Annibal vint camper, après avoir passé le Rhône, étoit abondant en blé. Il a voulu sans doute désigner les plaines de Dombes, & de Bresse. Il n'auroit pû s'exprimer ainsi sur cette partie du Dauphiné, qui confine avec le Rhône & l'Isére. Personne n'ignore, que presque tout ce canton est planté de vignes, depuis Montelimar jusqu'à Vienne. Enfin, au rapport de Polybe & de Tite-Live, Magile, ou Magale, & les plus considérables d'entre les Boïens d'Italie, vinrent trouver Annibal, & lui servirent de guides. Il est vrai-semblable, qu'ils suivirent le même chemin, qui autrefois avoit été frayé par les premiers Boïens, qui passérent en Italie. Ceux-ci, comme l'on sçait, étoient venus du Bourbonnois, & des Provinces voisines. Par conséquent, il n'est pas croyable, qu'ils eussent quitté la route du Bressan, & qu'ils fussent allé chercher le Dauphiné, pour franchir les Alpes. Cet assemblage de preuves, forme certainement une démonstration, qui paroîtra sans replique, tandis qu'on n'aura que des doutes à opposer, contre des témoignages dignes de foi.

[a] L'aîné des deux freres s'appelloit Brancus. Il avoit été chassé de son Royaume, par le cadet, selon Tite-Live, & Polybe.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

joignit ses forces à celles de l'Allobroge, chassa le cadet des deux fréres, & remit l'aîné en possession de la couronne. Le bienfait étoit grand, la reconnoissance fut entiére. Le Roi rétabli, secourut son vangeur à propos, & lui fit des libéralités. Les armes des Carthaginois étoient fracassées, leurs habits étoient en désordre, & la plûpart étoient sans chaussure. Il les munit contre les néges, & contre les glaces des Alpes, & leur fournit des provisions, pour un si pénible trajet. Il fit plus. Les Carthaginois craignoient d'être attaqués par les Gaulois, répandus dans ces contrées inconnuës. Le Roi, en personne, leur servit d'escorte, & les conduisit en sûreté, pendant toute la route. On a beau dire, que de l'endroit où le Rhône & la Saône joignent leurs eaux, Annibal revint sur ses pas, & qu'il descendit[a] vers la Durance. Le devoit-

Titus Livius l. 21

[a] S'il étoit vrai, comme Tite-Live l'assûre, dans son Histoire, qu'Annibal revint sur ses pas, & qu'il descendit vers la Durance, pour prendre le chemin des Alpes; Comment a-t'il pu dire, que ce Général prit à la gauche pour gagner le Tricastin, dans le voisinage de saint Paul Trois Châteaux, & le canton des Vocontiens, aujourd'hui le territoire de Die en Dauphiné. Il est certain que ce Païs est situé à la droite, par rapport à l'embouchûre de la Saône, d'où Tite-Live fait partir l'Armée Carthaginoise, pour se rendre, delà, sur les bords de la Durance. Elle ne pouvoit aller à la gauche, qu'en poursuivant sa route le long du Rhône. Annibal remonta ce Fleuve, dit Polybe, & fit dans l'espace de dix jours, cent mille, ou la valeur de quarante lieuës. Loin donc de retourner sur ses traces, il laissa le Dauphiné à la droite, ne quitta le Rhône qu'à Seissel, & se rendit à l'entrée des Alpes, assés proche de Sion en Valais, aux environs de la Dranse. Il y a tout sujet de croire, que Tite-Live, trompé par la ressemblance des noms, a pris la Durance pour la Dranse. Cette méprise aura sans doute causé la confusion, & les inconséquences, qui se trouvent dans le récit de cet Auteur. Car il faut nécessairement convenir, que tout y est broüillé & confondu. On ne reconnoît plus les Païs dont il parle, dans la position qu'il leur donne. Ces contradictions n'ont pas échappé à la plûpart des critiques. Aussi presque tous ont-ils pris le parti d'abandonner Tite-Live, pour se ranger du côté

il prudemment ? Pourquoi s'exposer à la rencontre de Scipion, qu'il vouloit éviter, & côtoyer, avec péril, la Région des Salyes, amis du Peuple Romain. J'en croi plus un Auteur presque contemporain, & si soigneux de sçavoir la verité, & de nous la transmettre, qu'il parcourut les Alpes, pour suivre les marches d'Annibal, & si judicieux, qu'il bannit de sa narration tout le merveilleux, que la fable y avoit répandu de son tems. Sans me laisser donc éblouïr par l'éclat des descriptions, je me laisserai conduire aux lumiéres de la vrai-semblance, & de l'autorité la plus marquée. Je dirai, avec Polybe, que l'Armée Carthaginoise continua sa route, en remontant vers les sources du Rhône, & qu'elle se rendit, après dix jours de marches, au pié des Alpes, vers l'extrémité du Païs [a] des Allobroges.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.
Polybius l. 3.

Ici s'ouvre une carriére presque aussi périlleuse pour l'Historien, qu'elle le fut autrefois au Général Carthaginois. Il faut se faire une route à travers l'obscurité, où nous ont laissé les Anciens, sur ce fameux passage d'Annibal, éviter les fictions dont ils l'ont rempli, diminuer les objets, plûtôt que de les grossir, & n'ôter rien, pourtant, à la prévention publique. A l'aide d'un bon guide, nous suivrons Annibal à travers les précipices.

Les Carthaginois n'avoient plus à craindre dans

de Polybe, qui étoit voisin des temps d'Annibal, & qui avoit vû, par lui-même, les Régions qu'il décrit.

a Les Allobroges faisoient autrefois partie de la Gaule Narbonnoise. Ils occupoient toute la contrée, comprise entre le Rhône & l'Isére, depuis Valence, jusqu'au Lac Léman, autrement le Lac de Genéve. Ainsi, cette Nation étoit répanduë dans le Viennois, le Duché de Savoye, le Génevois, & dans les cantons du Chablais, & de Fossigni.

De Rome l'an 535.
Consuls, P.CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

les Gaules, les armes de Scipion. Ce Consul, depuis long-tems, avoit désespéré d'atteindre leur Armée, & s'étoit embarqué au port, où d'abord il avoit laissé ses Vaisseaux. Avant son départ néanmoins, il avoit fait un détachement considérable de sa Flotte, & de ses troupes, sous le commandement de Cn. Cornélius son frére, qu'il envoya en Espagne, pour faire la guerre à Asdrubal, laissé par Annibal son frere, pour y préserver ses conquêtes. Pour le Consul, il avoit repris le chemin de l'Italie, où il prétendoit du moins combattre Annibal à son arrivée, sans qu'il pût éviter sa rencontre. De son côté, Annibal se hâta de franchir l'obstacle, qui le séparoit de l'Italie. Il est difficile de dire précisément, en quel endroit des Alpes le Carthaginois se fraya le passage. A considérer ses marches, avec attention, il est plus vrai-semblable, qu'il les traversa par la montagne, nommée aujourd'hui [a] *le grand saint Bernard*, à quelque distance

[a] Six raisons nous portent à croire, qu'Annibal traversa les Alpes, par le grand saint Bernard. 1°. Parce que, selon Polybe & Tite-Live, ce Général, pour encourager ses troupes, leur montra du sommet de la montagne, les riches plaines de l'Italie, qui sont aux environs du Pô. Or, en supposant qu'il ait dirigé sa marche par les Alpes Cottiennes, comme Tite-Live le prétend, c'est-à-dire, entre le *Mont-Viso*, & le *Mont-Cénis*, il ne lui eût pas été possible, de découvrir ces Régions voisines. Les autres montagnes interposées, lui en auroient dérobé la vûë. 2°. Le Mont, par où Annibal conduisit son Armée, étoit absolument inculte, & aride. Il n'en étoit pas ainsi des Montagnes, qui sont à l'extrémité du territoire d'Ambrun, par où Tite-Live semble insinuer, que les Carthaginois se frayérent un passage. Il est constant, qu'elles fournissent aujourd'hui quantité de pâturages, à une prodigieuse multitude de troupeaux, qu'on y rassemble de la Provence, & du bas Dauphiné. Il faut donc, qu'Annibal ait franchi les montagnes de la Val d'Aouste, qui sont, en tout tems, couvertes de neiges, & que, pour cette raison, on appelle les grandes glaciéres. 3°. Polybe assûre, que ce Général passa les Alpes, à peu de distance de l'endroit, où le Rhône a sa source. Il passa

de

de Syon en Valais. Quoiqu'il en soit; car on ne peut rien assurer de certain, sur un fait, que l'antiquité n'a pas assés débroüillé, & que la contradiction des Auteurs rendra toûjours obscur. Tous conviennent du moins, que les difficultés du trajet furent immenses. En effet, aussi-tôt que le Roi des Allobroges eût quitté Annibal, celui-ci, donna ordre à ses troupes, d'entrer dans les défilés, pour atteindre ensuite le sommet des montagnes. Alors les petits Rois du Païs, que l'escorte Allobroge avoit effrayés, assemblérent leurs milices, qui se postérent sur les passages escarpés, que les Carthaginois devoient nécessairement franchir. Si ces Montagnards avoient sçû cacher leurs Soldats, dans les coupures des rochers, infailliblement ils auroient fait périr l'Armée Cartha-

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

donc par les Alpes Penniues, qui s'étendoient depuis le grand S. Bernard jusqu'au Mont Adula, ou saint Gothard. 4°. Paul Jove & Merula, rapportent, qu'en un lieu appellé Bard, près du Mont-Jou, ou du grand saint Bernard, entre Aouste & Ivrée, la mémoire du passage d'Annibal s'étoit conservée, dans une ancienne inscription. C'est dommage qu'ils ne se soient pas donnés la peine, de nous transmettre ce monument. Peut-être nous eût-il été d'nn grand secours, pour éclaircir un fait, qui jusqu'ici a été le sujet de bien des contestations. 5°. Polybe compre mille quarante stades, depuis le passage de l'Armée Carthaginoise, au de-là du Rhône, jusqu'à l'endroit où Annibal se résolut de traverser les Alpes. Si l'on dit avec Tite-Live, qu'il passa quelqu'une des Alpes Cottiennes, qu'il est impossible de trouver cette distance. 6°. Les traces de cette fameuse expédition se sont perpétuées dans le nom de *Summus Penninus*, qui fut donné au grand saint Bernard. Il est ainsi nommé, dans l'Itinéraire d'Antonin. De-là le Dieu Pennin, ou *Pennus* à qui les barbares de ces contrées rendoient un culte particulier. Cælius, ancien Auteur, cité par Tite-Live, fixe le passage d'Annibal, dans un lieu qu'il appelle *Cremonis Jugum*. Cluvier croit, que ce Mont, dont le seul Historien Latin fait mention, étoit une branche des Alpes Grecques, entre le Païs de Valais, & la Val d'Aouste, près du grand Saint Bernard, où est aujourd'hui *Cramoyen*. Glarean soupçonne, qu'il faut lire *Centronis Jugum*. Il devoit dire, *Centronum Jugum*, c'est-à-dire, le petit Saint Bernard, qui est à l'extrémité de la Tarantaise.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

ginoise. Leur audace diminua leur avantage. Ils se présentérent à découvert. A la verité, ils firent périr grand nombre de Carthaginois, par l'avantage du lieu qu'ils occupoient ; mais ils perdirent aussi grand nombre de leurs combattans, par la valeur des Soldats qu'ils avoient en tête.

Cependant ces Allobroges grimpoient de poste en poste, & saisissoient toûjours de nouvelles hauteurs. Annibal inventa un moyen de les en débusquer. Il avoit à son service des Gaulois, qui parloient la langue des Montagnards. Il les envoya au camp des ennemis, pour observer leur contenance, & leurs desseins. Le Général apprit de ses espions, que ces Barbares se retiroient, toutes les nuits, dans leurs Villages, & qu'ils ne repassoient que les matins, sur les crouppes des montagnes, pour en disputer les approches. Voici donc l'artifice qu'Annibal inventa. Il fit semblant de prendre un détour, & d'aller camper ailleurs. Sur le soir, il se rapprocha du poste qu'occupoient les Montagnards, & parut vouloir y passer la nuit. Dês que les ténébres eurent dissipé les ennemis, il monte, avec les plus braves de ses Soldats, sur les hauteurs, que l'Ennemi avoit quittées, & s'y établit. C'étoit avoir gagné un poste ; mais le reste de la marche n'en fut pas moins troublé. Les Carthaginois obligés de grimper par des sentiers étroits, ne pouvoient s'étendre, & présenter à l'Ennemi un front raisonnable de Cavallerie, ou d'Infanterie. Les Montagnards s'en prévalurent. Comme ils voltigeoient sans peine de roche en roche, avec l'agilité des Dains, ils attaquoient les Carthaginois en queuë, & par les flancs. L'action couta cher à Annibal. Ses chevaux, &

Titus Livius l. 21. & Polybius l. 3.

ſes autres bêtes de charge ſouffrirent beaucoup de ce choc imprévû. Le moindre mouvement, que cauſoit l'Ennemi parmi les troupes attaquées, mettoit les hommes & les chevaux en déſordre, & leur procuroit de violentes chûtes, dans les précipices. A chaque bleſſure que recevoient les chevaux, ils s'agitoient, & la ſecouſſe, ou leur faiſoit perdre terre, ou les contraignoit à s'élancer ſur les Soldats qui les précédoient, & à les renverſer du haut des rochers. Annibal ſentit de quelle importance il étoit, de conſerver ces bêtes chargées de ſes munitions. Il alla donc, en perſonne, avec une troupe d'élite défendre l'arriére-garde, tomba rudement ſur les Montagnards, & les diſſipa. Sa marche enſuite fut plus tranquille, mais elle ne fut pas exempte de tout danger. Enfin, il arriva [a] au Bourg dont les Habitants l'avoient ſi fort traverſé. Ceux-ci avoient déſerté leurs maiſons, & n'y avoient laiſſé que les priſonniers, qu'ils avoient faits ſur Annibal, & les chevaux qu'ils lui avoient enlevés. Le Général eut le plaiſir de les recouvrer. On trouva dans le Village, des proviſions de blé, & des troupeaux, qui ſervirent à ſuſtenter les troupes. Annibal y ſéjourna un jour, & continua ſa marche.

De Rome l'an 535.
Conſuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

L'armée Carthaginoiſe n'échappoit, ce ſemble, à un péril, que pour tomber dans un autre. Les nouveaux Montagnards des lieux qu'elle traverſoit, vinrent ſe préſenter à Annibal, avec un air pacifique. Portants des branches à la main, & couronné de rameaux, ils firent au Général mille proteſtations d'amitié. Il étoit également dangereux de s'y fier, & de ne s'y fier pas.

[a] On ignore quel étoit ce Bourg, à moins que ce ne fût celui, de Sironne, ou de ſaint Eugene. C'eſt ainſi qu'on les appelle aujourd'hui.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Annibal les interrogea, & les fit observer. Il apprit d'eux, que la prise & le pillage du premier Bourg les avoit obligés à venir implorer sa protection. Mêlés donc avec les Carthaginois, ils tinrent quelque tems une conduite paisible. Enfin, Annibal prit assés de confiance en eux, pour les mettre à la tête de ses troupes, afin qu'ils leur servissent de guides. Le Général prit néanmoins une précaution nécessaire. Il plaça à l'avant-garde ses éléphants, & ses bêtes de charge, & à l'arriére-garde, ses meilleurs Bataillons. Cet arrangement le préserva d'une défaite entiére. En effet, ces guides infidéles conduisirent l'armée dans une embuscade, d'où sortirent, tout à coup, des troupes de Barbares, qui donnérent sur l'arriére-garde Carthaginoise, tandis que les conducteurs se tournoient contre l'avant-garde. Par bonheur, les éléphants arrêtérent la violence des uns, & l'élite de l'Infanterie d'Annibal fit ferme contre les autres. Il faut avoüer néanmoins, que cette action fit périr bien des chevaux, & bien des hommes, dans l'armée Carthaginoise. Les Montagnards, qui attaquoient l'avant-garde de haut en bas, rouloient de grosses roches, qui faisoient manquer les jambes aux bêtes, & lançoient des pierres, qui assommoient les hommes. L'effroi fut si grand parmi les troupes d'Annibal, que lui-même, avec une partie de son armée, s'arrêta tout court sur un rocher isolé, où il passa la nuit, tandis que son avant-garde, avec le bagage, la passa séparément, au lieu du combat. Dês le matin, le Général rejoignit le gros de son armée, & continua sa route. Pour lors, les Barbares ne parurent plus, que par pelottons, moins pour combattre, que pour harceler l'ennemi, & pour

butiner. Quoique les chemins fussent moins infestés par les Montagnards, ils n'en devinrent guére plus pratiquables. Enfin, après bien des travaux, bien des périls, & bien des pertes, Annibal arriva sur la cime de la plus haute montagne, neuf jours après qu'il eût commencé d'y monter. Là, le rocher paroissoit applani, & formoit une plaine, où le Général fit camper, & reposer ses troupes, durant deux jours. Ce délai fut nécessaire, pour rassembler les traîneurs. On y vit, avec joye, arriver bien des chevaux, qu'on avoit cru perdus; mais qui dégagés des précipices, avoient pris la route qu'on leur avoit frayée. C'étoit environ la mi-Novembre, & l'armée Carthaginoise, depuis le pié des Pyrénées, avoit été cinq mois à traverser jusqu'à l'endroit des Alpes, où elle passa. Dêja la nége étoit tombée en abondance sur ces hautes montagnes, & y couvroit la terre. Ce spectacle effraya des Africains, & des Espagnols, saisis de froid, dans un climat si dissemblable au leur. Pour les rassurer, Annibal les conduisit sur la pointe de la montagne la plus élevée, du côté de l'Italie, d'où il leur fit voir les grandes & les fertiles campagnes de l'Insubrie. *Là*, leur dit-il, *doit être le théatre de vôtre gloire, & le fruit de vos conquêtes. Ce n'est pas les Alpes que vous avés franchies, ce sont les murailles de Rome, que vous avés escaladées. Dêja vous voilà logés sur ses remparts. Le reste n'est plus qu'un jeu. Les Gaulois, dont vous appercevés les vastes Régions, vont se joindre à vous, & tous ensemble nous n'épargnerons pas même ce fameux, ce riche Capitole.*

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Cependant les périls que les Carthaginois essuyérent, en descendant, ne furent guéres moindres, que ceux qu'ils avoient éprouvés en montant. Sur la croup-

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

pe des Alpes, la nége ne fond pas, même au fort de l'Eté. Celle des années précédenees s'y durcit, & se change en glace; mais celle de l'année courante demeure molle, & légére, souvent à une grande hauteur. Ainsi sur le penchant de ces montagnes, on voit autant de glissoires, où l'on ne peut se tenir ferme, & qui vous entraînent, avec rapidité, en d'affreux précipices. Pour peu que les piés des hommes, ou des bêtes chancellent, une chûte en attire bien d'autres, & tout ce qui se trouve sur la même ligne, est entraîné. Il est vrai, que la nouvelle nége soûtient un peu, mais à force d'être foulée par une nombreuse armée; elle s'afaisse, ou elle se liquéfie, & souvent l'on ne marche plus que sur de la glace. Tel fut le nouveau danger qu'il fallut essuyer, à la descente des Alpes. Sans avoir *a* d'autres ennemis à combattre, que le terrain, on assure qu'Annibal ne perdit, ni moins d'hommes, ni moins de chevaux, qu'en montant. A force de fâcheux accidents, son armée s'étoit endurcie contre tous les revers. Enfin, elle arriva dans un lieu, que les hommes, que les éléphants, & que les chevaux ne purent franchir. Non-seulement le sentier y étoit trop étroit entre deux précipices, pour qu'on pût avancer, mais le penchant déja fort rapide de lui-même, étoit devenu plus dangereux, par la chûte des terres, qui s'étoient éboulées dans un abîme profond, à la largeur d'un stade & demi. A la vûë du nouvel obstacle, les conducteurs s'arrêtérent. Annibal y courut, & fut effrayé du péril, son premier avis fut

Polybius l. 3.

a Les Carthaginois en descendant la Montagne, n'eurent affaire, dit Polybe, qu'à un petit nombre d'ennemis, qui se présentoient, moins pour combattre, que pour enlever les bagages.

de prendre un détour, & de chercher une autre route; mais les néges étoient si hautes, à droite & à gauche, sans qu'il parût aucune trace de voyageurs, qu'il eût été téméraire d'en courir les risques. Il restoit donc de tenter la descente, par un terrain couppé à pic, & sans talut, sur une petite surface de nége, qui couvroit une glace dure, & profonde. A tout moment le pié glissoit, & si l'on tomboit sur les genoux, comme on n'avoit point où poser le pié, il n'étoit pas possible de se relever, même en s'aidant des bras. Dans la chûte, on ne trouvoit ni racines, ni brouffailles, pour s'accrocher. Outre que les chevaux chargés rouloient souvent, comme les hommes, il arrivoit aussi, qu'en frappant la glace du pié pour se soutenir, ils la rompoient si avant, qu'ils y demeuroient arrêtés, sans pouvoir se débarasser.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS. *Tit. Livius l. 21.*

Le projet donc de la descente, par un endroit si escarpé, parut impratiquable, tandis qu'il demeureroit dans son premier état. Il fallut qu'Annibal fit applanir le terrain, avec un travail immense. Il campa cependant sur le bord du précipice. Pour établir le camp, on eut bien de la peine à vuider la nége, & à rompre les glaces. Ce ne fut pas assés. Des Soldats Numides furent commandés, pour creuser le rocher, & pour en rendre la pente plus douce. On y employa le fer, & le feu. Je dirois, avec quelques Historiens, qu'on se servit aussi de vinaigre, pour amollir les pierres, si la chose étoit vrai-semblable. D'où Annibal eut-il pû faire transporter assés de vinaigre, pour une si pénible entreprise? Sur cela, le silence des Ecrivains les plus judicieux, nous a munis contre une vaine crédulité. Ce qu'ils nous apprennent, c'est

Polybius l. 3.

Livius l. 21.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

que les Soldats Africains se relevérent, & qu'à force de bras, & de pics, ils creusérent un chemin dans le roc, par où les hommes, les chevaux, & les éléphants, passérent, avec un peu plus de facilité. La stérilité des montagnes n'avoit point fourni de fourages aux animaux. Vers la Vallée, ils trouvérent d'abondants pâturages. C'est ainsi qu'Annibal, après avoir employé neuf jours à grimper au haut des Alpes, & six jours à les descendre, se trouva tout à portée de l'Insubrie. Malgré le déchet de son armée, il y entra avec cette audace, que lui inspiroit sa haine contre Rome, & son amour pour la gloire.[a] Des cinquante mille hommes de pié, qu'il avoit en quittant l'Espagne, il ne compta plus que douze mille Fantassins Carthaginois, & huit mille Espagnols. Enfin, de neuf mille chevaux, à peine en avoit-il sauvé six mille. A le bien prendre, l'entreprise d'Annibal étoit téméraire. Cependant elle a causé l'admiration de tous les siécles suivants. On ne sera guére moins surpris du courage à exécuter le projet, que de la hardiesse à l'entreprendre.

[a] Au rapport de Cincius Alimentus, cité par Tite-Live, Annibal entra en Italie avec quatre-vingt mille hommes de pié, & dix mille chevaux. Mais l'historien de Rome a fort bien remarqué, que Cincius avoit compris dans ce dénombrement, les troupes Gauloises & Liguriennes, qui se joignirent à l'Armée Carthaginoise. D'autres, dit le même Auteur, ont fait monter ce nombre jusqu'à cent mille Fantassins, & vingt mille hommes de Cavalerie. Quelques-uns, ajoûtent-ils, ne lui donnent que vingt mille hommes de pié, & six mille chevaux. Nous nous en tenons au témoignage de Polybe, qui ne compte dans l'Armée Carthaginoise, qu'environ douze mille Africains, huit mille Espagnols, & six mille hommes de Cavalerie. Il apporte en preuve la Colonne, qu'Annibal fit ériger près du Promontoire Lacinien, dans la Calabre. Ce Général, avoit fait inscrire le nombre des troupes, qui lui restérent après son passage des Alpes. Peut-être ce monument donna-t'il à ce promontoire le nom de *Capo dellé Colonné*, qu'il porte aujourd'hui.

Le premier soin d'Annibal, après son entrée en Italie, fut de faire reposer ses troupes. Le courage seul, & l'espérance de la victoire, les soûtenoient encore, après tant de pertes, & de fatigues. A les voir, on les eût pris pour des squélettes nouvellement sortis du tombeau, ou pour des hommes sauvages, nés dans un desert, tant ils étoient haves, & hideux. Leur Général ne les laissa pas long temps languir dans l'inaction. Les Insubriens faisoient alors la guerre aux Piémontois. Annibal ne hésita pas, de prendre le parti des premiers, contre les seconds. L'Insubrie mécontente, & ennemie des Romains, étoit une Région qu'il falloit se concilier. Aussi le Carthaginois se déclara pour elle, entra dans le Piémont, & après trois jours de siége, prit Turin, seule Ville alors de la contrée.

Tandis qu'Annibal est occupé de ces premiéres expéditions, les deux Consuls Scipion, & Sempronius, faisoient voile vers l'Italie, l'un sur la mer Adriatique, en revenant de Sicile, d'où il avoit été rappellé, l'autre sur la mer Thyrrhénienne, en retournant de la Gaule Transalpine. Scipion arriva le premier, & débarqua au Port de Pises, d'où il étoit parti. Ce Général avoit donné la meilleure partie de ses troupes, & de ses Vaisseaux à son frére Cn. Scipion, qu'il avoit envoyé en Espagne, contre Asdrubal. Ainsi, destitué de sa premiére armée Consulaire, il alla se mettre à la tête de celle, que le Préteur Manlius avoit si pitoyablement conduite, contre les Boïens. Il la trouva tout à la fois affoiblie, & découragée. Impatient de se mesurer bien-tôt avec le fameux Annibal, qu'il n'avoit pû joindre sur les bords du Rhône, il passa le Pô, avec ses nouvelles troupes, & vint camper sur les terres

De Rome l'an 535. Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

du Tessin. Annibal, de son côté, avoit dêja jetté l'épouvante au loin, & les Gaulois brûloient d'ardeur de se joindre à lui, & de se déclarer ouvertement en sa faveur. La présence du Consul les retint, & suspendit leur audace. Quelques-uns mêmes de ces Gaulois avoient été forcés, de fournir aux Romains leur contingent de troupes, & de servir dans leur armée. Annibal présuma donc en vain, que toute la Gaule Cisalpine se rangeroit d'abord sous ses étendarts. Le moment n'en étoit pas encore venu. Cependant avec les seules troupes, qui l'avoient suivi depuis l'Espagne, il osa marcher à travers les campagnes de l'Insubrie, & se présenter devant les Légions Romaines, qui s'avançoient pour le joindre. Les deux armées étoient à portée de se livrer bataille, & rien ne les séparoit, que la largeur du [a] Tessin, Riviére navigable, qui prend sa source au Mont Adule, & qui après avoir arrosé l'Insubrie, vient se décharger dans le Pô.

Les deux Généraux, qui ne s'étoient point encore mesurés, étoient pleins d'une estime mutuelle l'un pour l'autre. Le Carthaginois jugeoit du Romain, par le choix que sa République en avoit fait. *Dans des temps si périlleux*, se disoit il, *Rome aura eu soin, de ne m'opposer que le plus habile de ses guerriers.* D'ailleurs la célérité de ce Consul, à repasser de la Gaule en Italie, & sa diligence à traverser l'Etrurie, & à passer le Pô, pour venir le couper, effaçoit le préjugé qu'Annibal avoit eu de sa lenteur, sur les bords du Rhône. De son côté Scipion, dêja frappé des bruits, que la renom-

[a] Voyés le quatrième Volume de cette Histoire, sur la Riviére du Tésin, qui prend sa source au Mont Adula, présentement saint Godard, dans le Païs des Suisses.

mée avoient femés en faveur d'Annibal, & du recit de ses victoires en Espagne, admiroit ce passage si subit des Alpes, par un chemin qu'il croyoit impraticable. Cette admiration réciproque, que les deux braves avoient l'un pour l'autre, ne diminuoit point leur courage. De part & d'autre, elle augmentoit l'émulation, & le desir de s'éprouver. A Rome l'incertitude du succès tenoit les esprits en balance. On avoit tout à espérer d'une guerre, au sein de l'Italie, qui fourniroit sans cesse de nouveaux hommes à la République, pour remplacer les pertes; mais on craignoit le mécontentement des Gaulois, qui disciplinés par un Chef expérimenté, rendroient à Rome ses anciennes terreurs. Plein de ces inquiétudes, le Sénat attendoit, avec impatience, l'arrivée du Consul Sempronius à Ariminum. Sa présence, & son armée revenuë de Sicile, paroissoient une ressource, au cas que le sort des armes se déclarât pour Annibal, dans le premier combat.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

En effet, les ennemis étoient trop proches, pour qu'on pût différer d'entrer en action. Les rives du Tessin alloient bien-tôt être bordées, d'un côté des Carthaginois, & de l'autre, des Légions Romaines. Avant que de passer la Riviére, Scipion encouragea ses nouvelles troupes, dont il avoit lieu de se défier, depuis l'échec qu'elles avoient reçû des Gaulois, durant son absence. Il leur parla donc de la sorte. *Les Ennemis que vous allés combattre, ne sont ni nouveaux, ni inconnus aux Romains. Le seul nom de Carthaginois, suffit pour vous les faire mépriser. Vingt ans de guerre les ont fait connoître à nos peres, & le souvenir de nos victoires sur eux, doit nous encourager. La Sicile & la Sardai-*

De Rome l'an 535.
Consuls, P.CORNELIUS SCIPIO,&TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

gne, que nous leur avons conquises, ont été les premiers gages de nôtre supériorité. L'Afrique elle-même sera la récompense d'une nouvelle valeur. Les Carthaginois, en géral, sont des vaincus, qui font un dernier effort contre leurs vainqueurs, & des tributaires, qui se soulevent contre leurs exacteurs. Que, dis-je? Sans remonter jusqu'à des tems plus éloignés, & si honteux à Carthage, qui sont donc ces hommes que nous voyons d'ici s'approcher du Tessin? Des ombres, des squelettes vivants, des apparences de Soldats, sans habits, sans armes, extenués par la faim, engourdis par les frimats des Alpes, & froissés par leurs chûtes du haut des rochers. Ce pitoyable reste d'une grosse armée, que j'ai vû fuir devant moi, le long du Rhône, n'ose se montrer ici que par désespoir. Je ne sçai quel vertige a troublé la tête du jeune téméraire, qui les conduit. Sans doute, que les Dieux, vangeurs de la fidélité des traités, l'ont eux-mêmes engagé dans une expédition, capable de justifier leur colére. A demi vaincu par les Alpes, le Ciel vous l'améne ici, pour consommer sa vangeance. Dans ce dessein, il m'a fallu quitter l'Espagne, où j'étois destiné, abandonner la Gaule, où j'étois descendu, & traverser la mer & les terres, pour être l'instrument de sa colére. Allés donc, & frappés sur les Carthaginois, ou comme sur des Esclaves rebelles, ou comme sur des victimes dévoüées à la mort. Nous n'avons plus d'Alpes à leur opposer. Ils les ont franchies. Une barriére plus insurmontable nous reste, c'est nôtre courage. Lui seul, il peut préserver vos maisons du pillage, & vos femmes avec vos enfants, du deshonneur, & de l'esclavage. Ces paroles animérent les Romains, & leur firent accepter le combat, avec plus d'allégresse, que le Général n'avoit lieu d'espérer.

Polybius l. 3. & Tit. Liv. lib. 21.

De son côté, Annibal usa d'un nouveau genre d'éloquence, qui fit de fortes impressions sur ses Carthaginois. Il joignit le spectacle aux paroles. En montant les Alpes, il avoit fait prisonniers de guerre, un bon nombre de ces Gaulois montagnards, qui s'étoient opposés à sa marche. Depuis leur captivité, il les avoit traités avec une rigueur extrême, par rapport à l'usage qu'il en vouloit faire en Italie. La pesanteur des fers, la faim, la soif, & les coups, les avoient réduits à soupirer après la mort. Annibal les destinoit dês-lors, à servir de prélude aux divertissements, qu'il avoit dessein de donner à ses Soldats, avant la premiére bataille. Il demanda donc à ces malheureux prisonniers, s'ils auroient le courage de se battre, les uns contre les autres, en champ clos, & de servir de gladiateurs aux yeux de ses troupes, pour les encourager au combat. Du reste, il promit d'insignes récompenses aux vainqueurs, des chevaux, des habits magnifiques, & la liberté, le plus précieux de tous les dons. Pour les vaincus, il les consola d'avance par l'espérance de la mort, qui les délivreroit de la plus affreuse misére. Nul de ces Allobroges ne refusa d'entrer en lice. Chacun se crut heureux de finir sa vie, par une mort glorieuse, ou de racheter sa liberté, par un moment de péril. Ils étoient en trop grand nombre, pour les donner tous en spectacle. Le sort en regla le choix: Ces infortunés levoient les mains au Ciel, pour obtenir le bonheur d'être mis au nombre des combattans. Ceux que le hazard fit choisir tressaillirent de joye, & ceux que la Fortune fit rejetter, éclatérent en soupirs. Enfin, on les appareilla par couples, & on leur fournit des armes à la

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

maniére de leur Païs. La carriére fut ouverte, on les fit combattre deux à deux. Qui le croiroit? les vainqueurs & les vaincus, firent paroître une satisfaction égale. Les uns se tiroient de captivité, en perdant la vie, les autres, en conservant leurs jours, recouvroient la liberté. La fermeté des mourans excitoit encore plus d'admiration, que la valeur, ou l'habileté des victorieux. C'étoit-là le point, où Annibal vouloit amener les esprits de ses Soldats. Tandis qu'ils étoient remplis de ces objets, qui les avoient frappés, il les harangua de la sorte.

Nôtre sort, chers camarades, est semblable à celui des captifs, dont vous avés admiré la glorieuse mort, ou envié les récompenses. L'Italie est pour nous une vaste prison, d'où nous ne pouvons sortir, que par le trépas, ou par la victoire. De l'une & de l'autre part, deux vastes mers nous environnent. En face, le Pô, Fleuve encore plus difficile à traverser que le Rhône, & par derriére, ces Alpes, dont le souvenir vous fait frémir, nous renferment comme dans une lice, où il faut vaincre, ou périr. Nous ne pouvons échapper de la misére, où la faim, la soif, la nudité, & la pésanteur des chaînes nous réduiront, si nous ne rachetons pas, à force de valeur, la liberté, la subsistance, & la vie. Que, dis-je? N'envisageons que les avantages, qui nous attendent après la victoire. Recouvrer la Sicile & la Sardaigne, ce seroit une espérance digne de tous nos vœux. Je vous propose quelque chose de plus. C'est Rome elle-même, ce sont les richesses qu'elle a rassemblées, par la dépoüille de tant de Nations, qui sont aujourd'hui l'objet de vos desirs. Jusqu'ici, vous vous êtes trouvés heureux de piller, à ma suite, les campagnes de la Lusitanie, où d'enlever les bes-

tiaux de la Celtibérie. Vile récolte de vos premiers travaux! De plus grands exploits méritent un plus ample salaire. A la fin de la longue carriére, que nous avons parcouruë ensemble, Rome se montre à nous, comme un heureux terme, où nous allons nager dans l'abondance. La victoire est certaine, si vous osés mépriser la mort, & si vous n'attachés les yeux, que sur la récompense. Qu'est-ce après tout, que ces Romains, dont le préjugé a si fort enflé la gloire? Ont-ils rien de comparable à des braves, qui depuis les Colonnes d'Hercule, jusqu'au centre de l'Italie, n'ont point cessé de vaincre? L'armée de leur Consul, n'est qu'un misérable reste, échappé à la fureur des Gaulois, qui l'ont battuë, & investie dans Mutina. A peine connoît-elle son Général, & à peine en est-elle connuë. Pour moi, élevé dês l'enfance dans un Camp, porté, pour ainsi dire, entre vos bras au combat, instruit au métier des armes, par mon pere, ce fameux Capitaine, dont le souvenir fait encore trembler Rome, ai-je à rédouter un Général de six mois, qui n'a pas osé me joindre dans les Campagnes du Rhône? Avoir vaincu, je ne dis pas les Espagnols & les Gaulois, mais les Alpes, c'est bien plus que d'avoir escaladé les murailles de Rome. Par tout où je jette les yeux, je ne vois, parmi vous, que de vieux Soldats, auteurs & témoins de ma gloire, que des Cavaliers Numides & Espagnols, accoutumés à me suivre au milieu des hazards, & que des Carthaginois, indignés contre une République orgüeilleuse. Elle a voulu vous enlever votre Chef. Ce sont mes injures personnelles qu'il faut vanger, si vous m'aimés. Impérieuse Rome! Quelles loix as-tu prétendu nous prescrire! Le Tage sera le terme de vos victoires. Sagonte aura beau vous insulter, elle osera tout à l'abri de mon nom. Qu'est il arrivé? Sagonte n'est plus. Nous avons laissé le Tage bien

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

loin derriére nous, nous avons franchi les Pyrénées. Les Alpes ne nous ont pas effrayés. Que nous reste-t-il ? Sinon d'égaler le sort de Rome, à celui de Sagonte. Vous le pouvés, chers camarades, si vous voulés vous souvenir, que vous n'aurés point d'azyle après la fuite, & que le mépris de la vie peut seul vous sauver, & vous enrichir.

Le discours du Général, fut suivi des applaudissements du Soldat. On n'a jamais plus de courage, que quand on est réduit au désespoir. Aussi l'armée Carthaginoise ne balança plus, entre la mort, ou la victoire. Dans cette disposition, elle s'approcha du Tesin. De son côté, Scipion le fit passer à ses troupes, sur un pont qu'il y avoit jetté, après avoir fait construire un fort, à la tête du pont, pour le défendre. Les deux Armées campérent en de-là du Fleuve. Les Romains s'avançérent dans les campagnes de l'Insubrie, jusqu'au Bourg nommé [a] Tumule. Le Camp des Carthaginois n'en étoit pas éloigné. Alors Annibal, qui se vit dans la nécessité de donner bientôt bataille, réïtera ses promesses à ses Soldats, & entra dans un grand détail. *Je vous garantis*, leur dit-il, *que je vous assignerai à tous, en Afrique, en Espagne, ou en Italie, à votre choix, des campagnes en propre, avec une immunité entiére, pour vous, & pour vos enfants, à perpétuité; que ceux qui aimeront mieux de l'argent, que des*

[a] On ne connoît point trop quelle fut autrefois la situation du Bourg de Tumule. A moins qu'on ne dise, que c'est celui qui s'appelle aujourd'hui *Dimoli*, situé entre les Riviéres du Tésin, & de Novare. Gronovius est persuadé, qu'au lieu de *Tumulis*, il faut lire dans Tite-Live, *Vicum-viis*. Le lieu appellé *Vicumvia*, ou *Vicumnia*, étoit un bourg que les Romains fortifiérent pendant la guerre, qu'ils eurent avec les Gaulois. Mais Tite-Live le place à la rive droite du Pô, près de Plaisance. Or, celui dont il s'agit ici, étoit situé à la rive gauche de ce Fleuve, au delà du Tésin, dans le Païs des Insubriens.

terres

De Rome l'an 535.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

terres, en recevront de moi, jusqu'à être contents; que j'accorderai le titre de Citoyens de Carthage, aux Espagnols, qui le souhaiteront; que ceux qui voudront retourner en leur Païs, partiront d'auprês de moi si riches, qu'ils feront envie à leurs compatriottes; enfin, que les Esclaves de l'armée recouvreront la liberté, & que pour dédommager leurs maîtres, je leur rendrai deux Esclaves, pour un. La ratification de ces promesses se fit, avec cérémonie. Annibal prit d'une main un agneau, & de l'autre un caillou, puis il ajoûta; *Grand Jupiter! si je manque à ma promesse, fais moi périr, comme la victime que je vais t'immoler!* A ces mots, il casse la tête de l'agneau, avec le caillou, & par ce spectacle de Religion, il augmente la confiance de ses troupes. Tous demandent le combat, pour se voir bientôt en possession de si grands biens.

Polybius, *l.* 3.

Scipion étoit disposé, à chercher plûtôt l'Ennemi, qu'à l'attendre. Cependant il campa deux ou trois fois, avant que de pouvoir entrer en action. Enfin, les fourageurs lui rapportérent, que l'Ennemi s'approchoit. Malgré les [a] préfages assés funestes, qui avoient jetté quelque frayeur dans son camp, le Consul s'avança, ayant le Fleuve à sa gauche, tandis que les Carthaginois l'avoient à la droite. Après avoir côtoyé, quelque tems le rivage, les deux Armées apperçurent, à la poussiére dont l'air étoit rempli, que le choc étoit proche. Scipion, à la tête

[a] Tite Live, en parlant de ces préfages, raconte, qu'un loup se glissa dans le camp des Romains, où il fit une cruelle boucherie, sans avoir reçû la moindre atteinte de ceux, qui se mirent en devoir de le tuer. De plus, un essain d'Abeilles s'étoit perché sur un arbre, près du Prétoire. Les Romains, fondés sur les principes de l'art Augural, tiroient de ces prétendus prodiges, des préfages funestes.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

de sa Cavalerie, précédoit un peu son Infanterie, pour observer l'ennemi, avant le combat. Il avoit eu néanmoins la précaution, de joindre à ses Cavaliers quelques bandes de ces hommes de trait, à pié, qui, dans les batailles rangées, avoient coûtume de commencer les attaques, en lançant leurs dards contre l'Ennemi. Pour le Consul, il avoit à ses côtés son fils, alors en assés bas âge, & qu'il instruisoit au mêtier des armes. Celui-ci fut, depuis, ce grand Scipion, qui mérita le surnom d'*Africain*, & qui surpassa de beaucoup la gloire de son pere. Annibal marchoit aussi à la tête de sa Cavalerie Numide, & Espagnole. Les Numides n'avoient point de brides à leurs chevaux. Ils étoient si dociles, qu'on les conduisoit aisément à la houssine. Cette Cavalerie étrangére étoit bien supérieure à celle des Romains. L'affaire commença; mais elle eut plus l'air d'une rencontre, que d'une bataille dans les régles. D'abord l'épouvante saisit les gens de trait Romains, avant même qu'ils eussent fait leur décharge. Ceux-ci craignirent d'être foulés aux pieds des chevaux. Ils étoient avant la premiére ligne, mais à l'instant, ils se retirérent dans les intervalles de la seconde. La Cavalerie d'Annibal ne faisoit qu'un grand front, les Espagnols au milieu, & les Numides sur les deux aîles. Les premiers coups se donnérent, entre les Cavaliers Gaulois du parti Romain, & les Cavaliers Espagnols, du parti Carthaginois. Pour la Cavalerie Numide, elle enveloppa les Romains, & les prit en queuë. Jusques-là, le succès du combat avoit été douteux. Les Gaulois à cheval, aidés des gens de trait, qui remplissoient les intervalles des escadrons, avoient soutenu les ef-

forts des Espagnols. Bien des gens, des deux côtés, étoient restés sur la place; mais le sort changea, lorsque les Romains eurent à dos les Numides. L'infanterie légére des gens de trait prit la fuite. Cependant, Scipion combattoit toûjours avec courage, & soutenoit sa Cavalerie, par son exemple, lorsqu'il fut blessé. Peut-être seroit-il resté sur la place, si son fils n'eût eu la présence d'esprit, de conduire un gros de Cavalerie à sa défense. Quelques-uns disent qu'un Esclave Ligurien releva le Consul, après sa chûte. Les autres en plus grand nombre, en donnent la gloire au jeune Scipion. Quoiqu'il en soit; cette derniére tradition a prévalu, peut-être par l'inclination que Rome a eûë, d'élever le mérite naissant d'un des plus grands hommes, qu'elle ait portés dans son sein.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.
Tit. Livius l. 21.

A travers la déroute de sa Cavalerie, Scipion fut remporté dans son camp. Il n'y resta pas long-tems. Le Consul fit réfléxion, que le Carthaginois étoit plus fort en Cavalerie, & qu'il seroit hazardeux, de lui livrer bataille, dans le plat païs d'en de-là le Pô. Il repassa donc ce Fleuve, pour se poster dans une Région moins découverte, & pour se donner le tems de guérir sa blessure. Annibal, de son côté, avoit vû fuir les Romains; mais enfin ce n'étoit encore qu'une ébauche de la victoire, & qu'une simple affaire de Cavalerie. Il n'avoit point entamé ces fameuses Légions, dont la renommée publioit tant de merveilles. Il partit donc, & les poursuivit dans leur retraite; mais le Consul étoit dêja décampé, & il avoit mis le Pô entre lui, & les ennemis. Du moins Annibal rabattit vers le pont, sur lequel Scipion avoit passé le Tésin. Il le

De Rome l'an 535.
Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

trouva à demi rompu. Pour les six cents hommes, que le Général Romain avoit laissés dans le Fort, construit à la tête du pont, par la lenteur de leur retraite, ils furent tous faits prisonniers de guerre.

Après une si heureuse expédition, qui déja mettoit en mouvement l'esprit des Gaulois, naturellement portés à la révolte, Annibal ne tarda pas un moment. Il conduisit ses troupes le long du Tésin, en remontant, & vint sur les rives du Pô, chercher un endroit commode à jetter un pont, pour le passer. Déja Scipion & ses troupes étoient arrivés à Placentia, & leur célérité les avoit dérobés aux poursuites de l'ennemi. Enfin, Annibal traversa le Fleuve sur un pont de batteaux. Alors partageant son Armée en deux corps, il donna le commandement de l'un, à son frére Magon, qu'il fit marcher le premier. Pour lui, resté sur les bords du Pô, il reçut les Députés des diverses Nations Gauloises, que son premier avantage, avoit ébranlées en sa faveur. La réception qu'il fit aux Envoyés fut gracieuse. On se donna réciproquement des assurances d'une fidélité inviolable, & les Gaulois s'engagérent, à ne laisser manquer le Carthaginois, ni d'hommes, ni d'armes, ni de provisions. Sur ces assurances, Annibal se mit en marche, pour rejoindre son frére, & suivant le cours du Fleuve, il prit la route de Placentia, où le Consul étoit campé. Là, Scipion se croyoit en sûreté, & ne songeoit qu'à faire pancer sa playe, & les blessures de ses Soldats. Sa surprise fut extrême, de voir Annibal à portée de ses retranchements, ranger ses troupes en bataille, & lui présenter le combat. Il faut avoüer, que la diligence du Carthaginois fut extrême. Depuis qu'il eût repassé le

Tit. Livius l. 21.

Polybius l. 3.

Pô,en deux jours de marche,il avoit joint le camp des ennemis. Annibal avoit tout à espérer de ses Soldats infatigables;mais Scipion les redoutoit un peu trop.

De Rome l'an 535.
Consuls, P.Cornelius Scipio,& Tib. Sempronius Longus.

En effet, le Consul ne parut point dans la plaine, & se fortifia dans ses retranchements. Annibal, dont l'armée n'étoit pas assés nombreuse,pour l'y attaquer, alla camper à quelques milles du camp Romain. Un événement inespéré redoubla la crainte des Romains, & augmenta la confiance de leurs ennemis.Dans l'armée Romaine, on comptoit un assés bon nombre de ces Gaulois,nouvellement domptés,qu'on avoit obligés d'y servir, comme membres, ou Alliés du Peuple Romain. Jusqu'alors ces troupes avoient dissimulé leur ressentiment; mais lorsqu'ils eurent appris les intelligences, que leurs Nations avoient prises avec les Carthaginois, elles complottérent ensemble, de déserter, & de rendre leur désertion funeste.

. Ces Gaulois donc,au nombre de deux mille hommes de pié, & d'environ deux cents Cavaliers, attendirent, que tout fût calme dans le camp Romain, & que le sommeil eût fermé tous les yeux. Alors ils entrérent dans les tentes voisines, égorgérent les Romains endormis, sur les trois heures du matin, forcérent la garde d'une des portes du camp, & se réfugiérent auprès d'Annibal. L'accüeil qu'ils en reçûrent, fut conforme au besoin qu'il avoit, du secours des Gaulois. Le sage Général ne retint pas ces traîtres dans son camp; mais après leur avoir fait des présents, & des promesses, il les congédia, & les envoya dans leurs Bourgades, pour y solliciter leurs compatriottes à se déclarer pour lui.

Sur ces entrefaites,les Boïens, les plus animés con-

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.
Polybius l. 3.

tre Rome, & les premiers auteurs de la révolte, parurent au camp d'Annibal. Ils menérent avec eux les trois Commissaires, destinés à conduire les deux Colonies Romaines, qu'ils avoient autrefois enlevés, par surprise. Leur dessein étoit de les remettre entre les mains du Général Carthaginois, comme un témoignage de leur dévoüement à son parti. Annibal parut avoir trop d'honneur, pour se charger de l'injustice d'une action infame. Sans rebuter ces Gaulois, il leur laissa la possession de leurs illustres captifs, pour s'en servir, selon leur projet, à recouvrir leurs ôtages. C'est ainsi qu'Annibal, par des vertus feintes, ou par de veritables vertus, visoit à la conquête de l'Italie.

Cependant Scipion avoit été trop sensible au carnage, que les Gaulois avoient fait dans son camp, pour y rester plus long-tems. Il s'y voyoit environné de toutes parts, des Nations Gauloises, dont il avoit à redouter la jonction avec ses ennemis. Il crut devoir chercher ailleurs un poste plus sûr, où ses troupes fussent moins intimidées, par un voisinage suspect.

Près[a] de la Trébie, petite Riviére, qui se décharge dans le Pô, Scipion fut persuadé, qu'il pourroit camper plus sûrement, qu'aux environs de Placentia. Là, il devoit trouver un Païs semé de hauteurs, qui couvriroient ses retranchements, & il pouvoit aisément tirer sa subsistance, d'une Région amie, & Alliée du Peuple Romain. L'armée Romaine décampa donc, pour aller passer la Trébie.

[a] La Riviére *Trebia*, conserve encore son ancien nom, dans celui de *la Trebbia*. Elle a sa source dans l'Apennin, & décharge ses eaux dans le Pô, près de Plaisance.

Auſſi-tôt qu'Annibal fût inſtruit de la nouvelle marche du Conſul, il détacha ſa Cavalerie Numide, pour ſuivre, en queuë, ces fugitifs, & pour les harceler dans leur retraite. L'ordre du Général Carthaginois, ne fut pas éxécuté avec aſſés de diligence. Les Numides, entraînés par l'avidité du pillage, s'amuſérent à recüeillir un petit reſte de butin, dans le camp [a] abandonné. Il eſt à croire, que ſi la Cavalerie d'Annibal étoit venuë fondre, à tems, ſur l'arriére-garde de l'armée Romaine, dans les belles plaines, qui bordent le Pô, elle en auroit fait un cruel maſſacre. L'avarice fit manquer aux Numides un nouvel avantage. Ils n'enlevérent que quelques traîneurs, en deçà de la Trébie, & les Romains l'avoient dêja traverſée, lorſque les Cavaliers parurent. Ainſi le Conſul eut le tems de ſe retrancher, dans ſon nouveau poſte, réſolu de n'en point ſortir, avant la guériſon de ſa bleſſure, & l'arrivée de Sempronius ſon Collégue, qu'on attendoit de Sicile, avec empreſſement. Cependant Annibal, pour ne perdre point l'Ennemi de vûë, vint à ſon tour camper en-deçà de la Trébie, à cinq milles du camp Romain.

De Rome l'an 535. Conſuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Titus Livius l. 21.

Dans leur nouveau camp, les Carthaginois ſe promettoient beaucoup du premier avantage, qu'ils avoient remporté ſur le Téſin, & de la jonction des Gaulois, qui tous les jours venoient en foule groſſir leur armée. Le concours de ces nouveaux combattants augmenta la diſette, dans le camp d'Annibal. Il fallut pourvoir à leur ſubſiſtance. [b] Claſtidium étoit

[a] Au rapport de Polybe, la Cavalerie Numide, mit le feu au Camp Romain, aprés l'avoir pillé.

[b] Dans le voiſinage du Pô, eſt un Bourg appellé communément *Chiaſteggio* ou *Chiaſtezzo*. Quel-

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

une petite Ville, sur les confins de la Ligurie, où les Romains avoient établi leur magazin d'armes, & de vivres, & où ils entretenoient une assés bonne Garnison, sous le commandement d'un Officier né à Brunduse, nommé [a] Dasius. Avant que d'entreprendre le siége de la Place, l'habile Carthaginois crut qu'il falloit tenter la fidélité du Gouverneur, & lui offrir une somme, qui lui frappât les yeux. Les Romains n'avoient point encore fait fabriquer de [b] monnoye d'or. Il leur en venoit du dehors. Annibal fit luire aux yeux de l'avare Brundusien quatre cents piéces d'or, prix modique pour une si importante conquête. Le traître s'en laissa ébloüir, & vendit sa Place. Annibal épargna le sang de la garnison, & se contenta de l'incorporer parmi ses troupes: ménagement de politique, nécessaire pour ne pas effaroucher d'abord les Villes, qui voudroient se livrer à son parti. Ce fut ainsi qu'Annibal se mit à l'aise, aux dépens de ses ennemis, & qu'il fit passer l'indigence de son camp, dans celui des Romains. Par ces premiers traits de condui-

Polyb l. 3.

ques-uns le nomment *Clasftrezo*, & *Schiatezzo*. Là étoit autrefois située l'ancienne Ville de Clastidium. Si cependant c'étoit une Ville. Plutarque en parle comme d'un Bourg, de la Gaule Cisalpine. En cela, il est différent de Tite-Live, qui au Livre trente-deux, donne à Clastidium le titre de Ville. De plus, ce dernier Historien l'a placée dans la Ligurie, ou bien, parce qu'elle étoit sur les frontiéres des deux Provinces, ou parce que, dans la suite, elle fut démembrée de la Gaule Cisalpine, pour être réünie avec le Païs des Liguriens.

[a] Ce Gouverneur, selon Polybe, se nommoit Publius. C'étoit apparemment son prénom. Ainsi Tite-Live l'aura désigné par le nom de sa famille.

[b] Rome ne fit frapper de la monnoye d'or, que 162. ans, après avoir fait fabriquer de la monnoye d'argent. Ainsi, l'or ne commença d'avoir cours, parmi les Romains, que l'an 547, selon la supputation de Pline, au chapitre troisième du Livre 33. Annibal avoit donc apporté d'Espagne, ou de Carthage, les espéces d'or, qu'il fit briller aux yeux du Gouverneur de Clastidium.

te,

te, Rome & la Gaule Cisalpine jugérent, que le Général étranger étoit aussi sage, qu'il étoit brave. De Rome l'an 535.

Le Sénat néanmoins se rassuroit sur l'arrivée du Consul Sempronius. Il est vrai, qu'on étoit surpris à Rome de l'échec, que la Cavalerie Romaine avoit reçu, sur les bords du Tésin. *Après tout*, disoit-on, *il faut l'imputer à la perfidie des Gaulois, dont les Escadrons se sont laissé mettre en désordre. Leur désertion n'a que trop manifesté la duplicité de leur cœur. Cependant, nos Légions n'ont point souffert, & rien ne sera desespéré, tandis qu'une si belle Infanterie n'aura point eu d'atteinte.* Cette confiance des Citoyens de Rome, fut encore ranimée par la présence des troupes, que Sempronius avoit ramenées de Sicile. Ce Consul débarqué à Ariminum, après quarante jours d'une longue navigation, avoit conduit ses Légions à Rome. La revûë qu'on en fit, charma les yeux des Romains. Ils ne doutérent point, que la vûë seule d'une si formidable armée, ne dût déconcerter Annibal. Elles se mirent en marche, & se rendirent au camp de Scipion, sur les bords de la Trébie.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Sempronius fit reposer ses Soldats durant quelques jours, & se rendit assidu auprès de son Collégue, dont la playe étoit fort empirée, par l'agitation du transport d'un camp à l'autre. Tout le temps se passa en délibérations, & en préparatifs. Sempronius s'instruisit de l'état des affaires, apprit le détail de l'action, qui s'étoit passée sur le Tésin, s'informa du caractére d'Annibal, & de ses forces, & se mit au fait des ressources qu'on avoit, pour subsister dans un Païs assés éloigné de Rome. Par bonheur les Gaulois de la Contrée ne s'étoient point encore déclarés pour

De Rome l'an 535.
Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.
T. Livius l. 21.

le Carthaginois. La crainte avoit suspendu leur mauvaise volonté, & ils attendoient du sort des armes, à prendre un parti fixe. Les Romains joüissoient de leur incertitude, contents de ne les avoir pas pour ennemis. Mais Annibal souffroit impatiemment, qu'ils portassent encore des provisions aux Romains. Pour hâter leur détermination, il envoya un détachement de deux mille Fantassins, & de mille Cavaliers, tant Numides que Gaulois, pour faire le dégât de leurs Campagnes, jusqu'aux rives du Pô. Pour lors, ces Alliés de Rome, quoique chancelants, envoyérent prier les Consuls de les secourir, contre la violence des Carthaginois. Scipion n'étoit pas d'avis de rien hazarder, en faveur d'une nation volage & perfide, dont on devoit craindre les trahisons. Sempronius avoit plus de confiance. Plein du désir de se distinguer en Italie, comme il s'étoit signalé sur les côtes d'Afrique, & en Sicile, il prétendoit qu'il étoit de la sagesse, d'aider ce premier Peuple Gaulois, qui avoit eu recours à la protection Romaine. Enfin, de son autorité, il fit passer la Trébie à toute la Cavalerie de son armée, & lui joignit mille Fantassins de ces gens de trait, qui ne sont armés qu'à la légére. D'abord, ce corps de Romains eût quelque avantage sur les pillards. Il les trouva chargés de butin, & peu préparés au combat. Les Romains en eûrent bon marché; mais ils poussérent leur avantage trop loin. Ils menérent leurs Ennemis battant, jusqu'aux portes du Camp d'Annibal. De là, repoussés à leur tour, peu s'en fallut que leur perte n'égalât celle des Carthaginois. Sempronius cependant, se sçût gré de la belle action de sa Cavalerie. Il méprisa celle de son

Collégue, qui s'étoit laiſſé battre ſur le Téſin, & ſe prévalut, avec hauteur, d'un médiocre ſuccês. On lui entendit dire, que Scipion étoit encore plus malade d'eſprit, que de corps; que le ſouvenir de ſa bleſſure lui donnoit de l'averſion pour les combats; mais que ſa langueur n'en devoit pas communiquer à deux armées Conſulaires; qu'il ne s'agiſſoit pas de la Sicile, ou de l'Eſpagne; mais que Rome étoit en danger. *Que diroient nos peres*, ajoûtoit-il, *s'ils voyoient deux Conſuls trembler dans un Camp, au cœur de l'Italie; eux qui portérent la guerre juſques ſous les remparts de Carthage*? Sempronius tenoit ce diſcours, même en préſence de ſon Collégue, & au pié de ſon lit. Il en faiſoit retentir la tente des Généraux, moins par l'amour du bien public, que par attention à ſa propre gloire. Il ſentit approcher le jour d'une nouvelle élection. Son Collégue étoit malade, & ne pouvoit partager avec lui l'honneur d'avoir vaincu. Attendre de nouveaux Conſuls pour combattre, c'étoit ſe laiſſer ravir une occaſion favorable, du plus beau triomphe. L'eſpérance de gagner la bataille, n'étoit pas même traverſée dans ſon cœur, par la plus légére crainte de la perdre.

De Rome l'an. 535.
Conſuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Une ſi forte prévention rendit Sempronius audacieux. Il ordonna aux deux armées Conſulaires, de ſe tenir prêtes pour le combat. En vain, Scipion s'efforça de le détourner d'un ſi pernicieux deſſein. En vain, il lui remontra, qu'il falloit laiſſer rallentir cette premiére ardeur de l'affection Gauloiſe, en faveur de l'Etranger; que l'armée Romaine n'étoit guére compoſée que de nouvelles levées; & qu'il étoit du bien public, de laiſſer meurir leur expérience, par

Polyb. l. 3.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

une année de fatigues, & d'éxercice. Ces mêmes raisons excitoient dans le cœur d'Annibal, un violent desir d'en venir bientôt aux mains. C'étoit un coup de partie pour lui, que de mettre à profit les instants de l'inaction du plus sage, & du plus expérimenté des deux Généraux Romains. D'ailleurs il étoit persuadé, que rien n'étoit plus préjudiciable à son parti, que la lenteur. *Je ne soutiendrai*, disoit-il, *l'attente qu'on a conçûë de moi, & je n'emporterai le suffrage des Peuples, que par des avantages souvent rêïtérés, & par des actions d'éclat. De quelque principe que vienne ma langueur, on l'imputera à foiblesse, ou à lâcheté. Falloit-il tant de promptitude à traverser de si vastes Païs, dira-t'on, pour s'ensevelir dans un Camp?*

Ces réfléxions étoient judicieuses. Aussi Annibal étudioit-il tous les moments de tenter une action générale. Dans ces vûës, il envoya des Gaulois au Camp Romain, pour épier les dispositions des Consuls, au sujet d'une bataille. Ceux-ci se mêlérent avec leurs compatriottes, qui servoient dans l'armée Romaine, & n'y furent point reconnus. Témoins donc du mouvement qui se faisoit chés les Romains, & des préparatifs pour le combat du jour suivant, ces espions en firent le rapport à Annibal. Sa joye fut extrême. Il ne lui restoit plus qu'à prendre des mesures assés justes, pour rendre l'action funeste à ses ennemis. Il y réüssit.

Tit. Livius l. 21.

Le lieu où devoit se donner le combat, étoit une plaine. A en juger sur les apparences, il ne paroissoit pas possible de dresser une embuscade, dans un endroit découvert, qu'il étoit aisé de parcourir d'un coup d'œil. Ce fut justement ce préjugé vulgaire, que le Carthaginois crut devoir tourner contre les Romains.

Polybius l. 3.

Quelque uni, que soit un grand terrain, il s'y trouve toûjours quelque rideau, ou du moins quelques broussailles, où l'on peut embusquer des Soldats, & les cacher à la vûë d'un ennemi, à qui des bois seuls, ou des montagnes donnent de la défiance. Il y avoit quelque chose de plus, que des cavités, & des buissons, dans la plaine, où la bataille alloit se livrer. Un ruisseau y serpentoit. Les bords en étoient élevés, & des deux côtés, ils étoient couverts de roseaux. Ce fut là le lieu qu'Annibal destina, pour y planter une embuscade. Il étoit difficile, que les Romains en prissent de l'ombrage. Dans leurs guerres contre les Gaulois, ils n'avoient jamais été surpris, par ces ennemis, habiles à tendre des embûches, que dans l'épaisseur des forêts. Un ruisseau, & des roseaux n'étoient pas pour les effrayer,

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Annibal avoit jetté les yeux sur Magon, son frére, pour executer son projet. Il ne s'en ouvrit à lui, qu'à l'entrée de la nuit, après un long conseil de guerre, sur les opérations du jour suivant. Lorsque tous les Officiers furent sortis de sa tente, il retint son frére, & lui ordonna de choisir cent Fantassins, & cent Cavaliers, sur toute l'armée, & de ne les lui amener, qu'après les six heures du soir. La nuit alors, étoit close, car le combat ne se donna que vers la my-Janvier. Annibal fut content du choix; mais il voulut augmenter le nombre de ces braves, & leur permit de s'associer chacun neuf autres Cavaliers, & neuf Fantassins à leur gré. Ce corps fut donc de deux mille hommes, moitié Cavalerie, moitié Infanterie, sous la conduite de Magon. Pour lors, il leur déclara le lieu, où ils devoient s'embusquer, les détours du ruis-

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

ſeau, où il falloit cacher leurs chevaux, & leurs armes, & le moment précis, où ils devoient ſortir de leur embuſcade. Après les avoir fait repaître, il les fit partir, au fort de la nuit, en leur aſſûrant, que les ennemis n'étoient pas faits à ces ſortes d'artifices militaires. Annibal diſoit vrai. Les Romains d'alors ne devoient guére leurs victoires, qu'à la force, qu'à la conſtance, & qu'à la valeur. La ruſe n'y avoit preſque point eu de part.

A ce premier ſtratagême, le Carthaginois en joignit un ſecond. Il détacha ſes Numides, hommes durs à la fatigue, leur ordonna de paſſer la Trébie, & d'aller inſulter les Ennemis dans leur Camp, pour engager au combat Sempronius, qui s'y étoit préparé dês la veille. L'ordre donné aux Numides portoit encore, de faire lentement leur retraite devant la Cavalerie Romaine. Annibal leur fit eſpérer, que le fougueux Conſul ne manqueroit pas d'envoyer à leurs trouſſes, & qu'il paſſeroit la Riviére, pour entrer dans la plaine. Annibal fut obéï, & ſa prédiction ſe trouva vraie, dans tous les points. Sempronius fut la duppe de ſon courage, & de ſes projets de gloire.

T. Livius l. 21.

A la vûë ſeul d'un corps de Cavalerie ennemie, le Conſul avide de combattre, lâcha ſur lui d'abord ſes Cavaliers, que le dernier combat avoit rendus fiers, enſuite ſes hommes de trait, enfin toutes ſes Légions. L'ardeur des Romains les emporta trop bruſquement à la pourſuite de l'Ennemi. Sans avoir pris de nourriture, dans un tems de néges & de frimats, au milieu d'un païs, que le voiſinage des Alpes, & de l'Apennin, & que le cours de pluſieurs Riviéres rendent inſupportable en hyver, ils ſe mirent en campa-

gne, ſans avoir réfléchi ſur le danger, & ſans s'être précautionnés contre le froid. A meſure qu'ils approchoient de la Trébie, le vent devenoit plus rude.

De Rome l'an 535. Conſuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

Cependant, par l'empreſſement d'atteindre l'Ennemi, qui venoit de repaſſer le Fleuve à cheval, l'Infanterie Romaine ne balança pas, & ſe mit à l'eau. La nége & la pluye l'avoient enflée, ils en eurent juſqu'à la ceinture. Au ſortir de la Riviére, ils ſentirent toute la rigueur de la ſaiſon. Moüillés, tranſis, & pénétrés de froid, à peine ces malheureux Fantaſſins pouvoient-ils ſoutenir leurs armes. D'ailleurs, la faim les accabloit. Ils n'avoient point mangé de tout le jour. De ſon côté, Annibal étoit demeuré tranquille dans ſon Camp. Il avoit fait repaître ſes Soldats à loiſir, & les grands feux qu'il avoit fait allumer, devant leurs tentes, les avoient préſervés de la rigueur du temps, & du climat. Pour entretenir cette chaleur, il leur fit faire une marche vive, contre l'Ennemi, qui ſe morfondoit dans la plaine.

Voici l'ordre de bataille qu'Annibal fit garder. Huit mille Eſpagnols, ſur tout des Iſles Baléares, armés de la fronde, formoient l'avant-garde, & devoient commencer l'attaque. Ceux-ci étoient ſuivis de vingt mille hommes de pié, tant Gaulois, qu'Eſpagnols, & Africains, tous placés ſur une ligne, qui faiſoit un grand front. Sa Cavalerie, au nombre de dix mille hommes, la plûpart Gaulois, étoit répanduë ſur les aîles, & aux deux extrêmités de ce grand corps, les éléphants, partagés en deux bandes, étoient rangés en bon ordre, comme pour la couvrir en flanc.

Polybius l. 3. & Tit. Liv. lib. 21.

L'armée de Sempronius n'étoit compoſée, que de

De Rome l'an 535.
Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

dix-huit mille Légionnaires, [a] de vingt mille hommes de troupes Alliées, de quatre mille chevaux, & d'une poignée de Cénomans, qui seuls de tant de Nations Gauloises, étoient restés fidéles aux Romains. Le Consul disposa ces troupes, selon l'ordre accoûtumé des batailles Romaines. Il laissa des intervalles entre les lignes, & les manipules, & plaça les Triaires au corps de réserve. Pour sa Cavalerie, elle étoit encore aux prises avec les Numides, qu'elle avoit suivis depuis le Camp Romain. Ceux-ci tâchoient de l'amuser, par des fuites simulées, qu'ils changeoient tout à coup en des attaques. C'étoit leur maniére de combattre. Sempronius, pour n'avoir pas ses flancs dégarnis, fit revenir sa Cavalerie du combat, la fit soûtenir par de l'Infanterie, & la plaça enfin sur les aîles de son armée. Dans cet ordre, il s'avança gravement vers l'Ennemi. Les Romains poussent de grands cris, la trompette sonne, & le choc commence.

Des deux côtés, l'Infanterie légére fit comme le prélude d'une scéne si tragique. D'une part, les Baléares, avec la fronde, & de l'autre, les gens de trait, lancérent, les uns des pierres, les autres des javelots. Dês cette premiére décharge, on sentit l'épuisement des uns, & la vigueur des autres. Ce genre de combat ne dura pas. Bientôt les gens de trait Romains se réfugiérent dans les intervalles des lignes, & les Baléares se retirérent sur les aîles de leur armée. Pour lors, la grosse Infanterie, qui combattoit dans

[a] Polybe ne compte dans l'armée Romaine, que seize mille Légionnaires, en supposant que chaque Légion n'étoit composée que de quatre mille hommes de pié.

les

les régles, sous des enseignes, s'avança de l'une & de l'autre part, d'un pas égal, pour entrer sérieusement en action. La Cavalerie suivit le mouvement des lignes qu'elle flanquoit, & se trouva à portée d'agir. Mais quelle différence, pour le nombre, & pour la disposition présente, entre celle du Consul, & celle d'Annibal! D'un côté, les hommes & les chevaux étoient harassés, & à jeun; de l'autre, ils étoient bien refaits. Aussi la Cavalerie Romaine ne tint pas long temps, devant les escadrons Gaulois. Mise en déroute, elle laissa découvert les flancs de l'armée Consulaire. Les Numides saisirent cet instant, pour venir attaquer les aîles dégarnies. Ainsi pressées tout à la fois, de front, & par les côtés, elles furent bientôt rompuës, & les éléphants qui pénétrérent, à droite & à gauche, dans les bataillons ouverts, foulérent aux piés, ou dissipérent les Fantassins de chaque manipule. Le massacre eût été terrible, si l'Infanterie légére n'eût écarté ces furieux animaux, avec des aiguillons, qu'ils leur dardoient sous la queuë, seul endroit de la peau, où ils soient sensibles. Cependant, au centre des lignes, les braves Légionnaires combattoient encore, avec un succès à peu près égal. Ce fut-là le moment qu'Annibal s'étoit réservé, pour faire sortir Magon, & ses troupes de leur embuscade. A leurs cris, & à leur attaque soudaine, les Romains du corps de bataille s'apperçûrent, qu'ils étoient enveloppés. La nécessité, & le désespoir redoublérent leur courage. A grands coups, ils se firent jour à travers les bataillons Gaulois, & Africains, qui leur étoient opposés. Ils en jonchérent la terre, & ne cessérent le carnage, que quand ils furent en sureté!

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Titus Livius l. 21.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Qu'avoient-ils de mieux à faire, que de se retirer en bon ordre à Placentia ? Le retour dans leur camp leur étoit fermé, par la Trébie, & par la Cavalerie victorieuse des ennemis, qui infestoit la Campagne. D'ailleurs, le froid étoit picquant, les chemins impraticables, & les troupes de leurs Alliés, qui avoient souffert le plus sur les deux aîles, n'étoient pas en état d'être secouruës. En vain, elles s'étoient efforcées de rejoindre leur Camp. La plûpart furent engloutis dans la Riviére. Plusieurs périrent de la main des Ennemis, lorsqu'ils tentérent de la repasser. Le plus grand nombre fut foulé aux pieds des éléphants, ou massacré par la Cavalerie Gauloise. Ainsi la déroute, & le carnage des Soldats du parti Romain, furent effroyables. Peu se sauvérent, pour en porter la nouvelle à Scipion, resté malade dans sa tente. Le sage Consul décampa sut l'heure, & se fit transporter à Placentia, où il trouva son Collégue avec les dix mille Légionnaires, que leur valeur avoit sauvés de la bataille.

Scipion eut du moins la consolation, dans le malheur public, de ne l'avoir pas causé. Ses conseils avoient été prudents, & le premier des Généraux Romains, il avoit appris à sa République, qu'Annibal ne pouvoit être vaincu, que par de sages retardements, & par des lenteurs bien menagées. Pour Sempronius, il vit ses projets chimériques de gloire & de triomphe évanoüis. Cependant, pour ne pas jetter la consternation dans Rome, il y envoya des gens qui publiérent, que la violence du froid, & que les incommodités de la saison, lui avoient fait manquer la victoire. Les bruits publics y répandirent, bien-tôt

Polybius l. 3.

De Rome l'an 535.
Consuls ; P.CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

aprês, la veritable situation des affaires. On y sçut qu'Annibal étoit maître du camp des Consuls ; que toutes les Nations Gauloises s'étoient déclarées en sa faveur ; que les troupes Romaines s'étoient refugiées dans les Colonies voisines ; que Scipion s'étoit retiré à Crémone, pour ne point accabler Placentia, par un trop grand nombre de gens de guerre ; enfin, que l'armée Romaine n'avoit plus d'autres provisions, que ce qu'elle en tiroit de la mer, dans des barques, qui remontoient le Pô.

Ces nouvelles donnérent de l'épouvante au Sénat, & parmi le Peuple, on ne douta plus, que Rome ne dût bien-tôt être assiégée, par le vainqueur. *Il est aux portes*, se disoit-on. *Hé! quel secours nous reste-t'il! Un de nos Consuls a été battu sur le Tésin. On a vû fuir l'autre sur la Trébie. Où retrouver des Généraux, & des forces, pour les opposer au torrent, qui s'est répandu des Alpes?*

Titus Livius l.21.

Ces lamentations n'adoucissoient pas le mal ; mais une circonstance l'augmenta. Le tems des élections étoit arrivé. On les faisoit d'ordinaire à Rome, quelques mois avant que les Consuls de l'année fussent sortis d'exercice. Il falloit, par nécessité, que l'un des deux présidât aux Comices par Centuries, ou qu'il nommât un Dictateur. L'un & l'autre Consul étoient absents, & Sempronius seul avoit assés de santé, pour retourner à la Ville ; mais les chemins, depuis Placentia jusqu'à Rome, étoient infestés par les Gaulois, & par les Africains, qui répandus à la campagne, y exerçoient des brigandages. On fut donc surpris de le voir arriver, au tems marqué. La témérité avoit toûjours été le caractére de Sempronius. Pour lors, elle réüssit au gré du Peuple. Sans être dégui-

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

sé, pour tromper l'Ennemi, & sans avoir pris d'escorte, s'étoit rendu à Rome, sans accident. Les élections se firent assés paisiblement ; mais la brigue eut plus de part au choix des nouveaux Consuls, que les raisons d'Etat, & que la considération du besoin présent. Parmi les prétendants, se trouva un homme, soûtenu par la faction du Peuple, & qui lui étoit d'autant plus agréable, qu'il étoit moins au goût du Sénat. C'étoit ce fameux C. Flaminius, qui, six ans auparavant, avoit signalé son premier Consulat, par une désobéïssance aux ordres de la République, qui lui commandoit d'abdiquer, & par un mépris éclatant des Dieux, & de leurs auspices. Tout Sénateur qu'il étoit, Flaminius venoit de se déclarer l'ennemi des Peres Conscripts. Pour faire dépit à son corps, il étoit entré dans toutes les intrigues des Tribuns du Peuple, contre la Noblesse. Depuis peu même, il avoit été le Promoteur d'une Loi, contraire aux intérêts des Patriciens, Loi, qui de son nom avoit été appellée *Flaminia.* C'étoit la coutume alors, que la Noblesse de Rome fit le négoce, qu'elle équippât des Vaisseaux, & qu'elle trafiquât pour son compte. Flaminius se mit en tête, de borner aux seuls Plébéïens le droit de commercer. Pour cela, il s'associa l'un des Tribuns du Peuple, l'adopta, lui fit porter son nom, & l'engagea de faire passer une loi, qui défendroit aux Sénateurs, & à leurs peres, d'avoir chacun, en propre, d'autres Vaisseaux, qu'une Barque, capable seulement de transporter les denrées de leurs maisons de campagne. Le croiroit-on ? Cet homme sans mœurs, sans Religion, & plus rempli d'audace, que d'une veritable bravoure, fut élevé au Consulat, dans des tems si diffici-

lés. Ce fut à la faveur du Peuple, & de ses Tribuns. Le Collégue qu'on lui donna, fut un homme d'honneur; mais d'une médiocre habileté pour la guerre. Son nom étoit P. Servilius Géminus. Le sort décida de leurs départements. Faire tête à Annibal, fut le partage de Flaminius, & Servilius eut la commission, de commander l'armée, qui devoit entrer dans la Gaule Cisalpine, & contenir des Peuples attachés au parti Carthaginois. Dans les mêmes Comices, on choisit deux Préteurs, l'un pour la Ville, l'autre pour juger les différends entre les Citoyens de Rome, & les Etrangers. Le premier étoit M. Æmilius Régillus, le second chargé de vuider les procès des Etrangers, contre les Romains, se nommoit M. Pomponius Matho. On y fit encore l'élection de deux Préteurs forains. T. Otacilius eut la Sicile, & A. Cornélius la Sardaigne. Enfin, par les mêmes suffrages, P. Cornélius Scipion, qui, Consul alors, faisoit guérir sa blessure à Crémone, fut destiné, avec le titre de Proconsul, pour l'Espagne, où il avoit envoyé son frére Cn. Scipio faire la guerre à Asdrubal.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Dès que la République eût fait ses arrangements, qu'elle eût désigné ses Consuls, & ses autres Généraux, pour l'année suivante, Sempronius, à qui il restoit encore quelques mois de Consulat à remplir, revint à Placentia, où il avoit établi son quartier. Il trouva qu'Annibal étoit toujours en haleine, malgré les glaces, & les incommodités de la saison. Il avoit permis à ses Numides, d'aller piller le plat Païs, & à ses Espagnols, tant [a] Lusitaniens

[a] Sous le nom de Lusitaniens, on comptoit alors, non seulement les Peuples qui habitoient le Royaume de Portugal d'aujour-

De Rome l'an 535.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.
Polyb l. 3.

que[a] Celtibériens, plus accoutumés à grimper sur les montagnes, d'y aller ravager les Bourgs & les Hameaux. Comme ces Etrangers ignoroient les limites des Peuples d'Italie, ils pilloient sans considération. Delà, le dégoût que des Gaulois commencérent à prendre des troupes, qu'ils avoient attirées dans leur Païs. Annibal s'en apperçut, & détermina ses Soldats, à ne faire plus de courses, que dans le Païs Romain.

Tit. Livius l. 21.

Tout à portée de Placentia, étoit une Bourgade située sur les bords du Pô, que les Romains avoient fortifiée, pour en faire leur magazin de blé. Des batteaux l'y transportoient, & la garnison l'y déchargeoit. Il parut au Général Carthaginois, que l'attaque de ce poste étoit plus convenable à ses troupes, que le pillage des Villes Gauloises. Le secret étoit l'ame de ses desseins. Il vint donc en personne, au fort de la nuit, avec de la Cavalerie légére, & de l'Infanterie, pour surprendre le magazin. Les sentinelles y furent à l'erte. La Garnison éveillée poussa des cris, qui se firent entendre jusques dans la Ville voisine. Sempronius étoit bon pour ces expéditions brusques. Il ne délibera pas un instant, fit sortir ses Légions, & ordonna à sa Cavalerie, de charger la premiére. Dans le combat, Annibal fut blessé, accident qui le contraignit à faire retirer ses troupes. Ce fut la premiére

d'hui, mais encore, ceux qui occupoient l'Estramadoure, & la partie Occidentale de la vieille Castille. Ces deux Contrées avec celle qui renferme le *Durio* & le *Minho*, composoient l'ancienne Lusitanie.

a Les Celtibériens furent originaires de la Gaule Celtique. Ils passérent en Espagne, & s'établirent dans cette partie de l'Arragon, qui est en delà de l'Ebre. Ils occupérent ensuite une petite portion de la nouvelle Castille, & du Royaume de Valence. Il avoient même étendu leurs limites jusques dans l'ancienne Lusitanie vers l'Estramadoure.

tentative, que ce grand Capitaine eût manquée, depuis son entrée en Italie. Il se dédommagea bien de sa perte. Après avoir pris quelques jours de repos, sans attendre que sa playe fût fermée, il part pour a Victumvies petite Ville de l'Insubrie, que les Romains avoient autrefois fortifiée, & dont ils s'étoient fait une place d'armes, durant la guerre contre les Gaulois. Elle servoit alors de refuge aux Insubriens fidéles, & aux autres Gaulois mécontents du pillage des Africains. Cette troupe, excitée par la gloire que s'étoit acquise la garnison du Magazin, proche de Placentia, prend les armes, & marche au devant de l'Ennemi. C'étoit un corps sans Chef, tumultuairement rassemblé, qui ne gardoit nul ordre de bataille, nombreux à la verité; mais sans expérience, & sans conduite. Annibal en fut bien-tôt débarassé. Un petit nombre de ses Soldats suffit, pour mettre ces téméraires en déroute. Le lendemain la Ville se rendit. Annibal ordonna aux Habitants de mettre bas les armes. Ils obéïrent. Cependant leurs maisons furent livrées au pillage, & les barbares Africains y exercérent des infamies, & des cruautés, qu'on ignoroit avant eux en Italie. Tels furent les amusements d'Annibal, durant l'Hyver. Son tems n'étoit pas encore venu de goûter le repos, & la saison, ni le Païs, n'étoient pas encore assés délicieux, pour l'amollir.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

A Rome cependant, le Sénat mettoit ordre à tout, & pourvoyoit aux besoins de la campagne prochaine. On peut dire des Romains en général, qu'ils n'étoient

a Nous avons parlé ci-dessus de cette place, que les Romains avoient fait construire pendant la guerre, qu'ils eurent à soûtenir contre les Gaulois.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.
Polybius l. 3.

jamais plus actifs, & plus soigneux, que quand ils étoient exposés aux plus grands périls. Le désespoir, ou le découragement ne les jettoient point dans la nonchalance. Leur premier soin, fut de faire partir des armées, pour la Sicile, & pour la Sardaigne, sous le Commandement des Préteurs, qu'on y avoit destinés. Crainte d'un débarquement de Carthaginois, on envoya de fortes Garnisons à Tarente, & dans les Villes les plus exposées. On fit équipper soixante Quinquerêmes, pour garder la côte. Les Consuls désignés se chargérent du détail des provisions, chacun pour les lieux de son département. On présuma qu'Ariminum, & que l'Etrurie alloient devenir les théatres de la guerre. Ce fut pour ces lieux-là, qu'on fit passer de gros convois de munitions. On rassembla des troupes Auxiliaires de tous les Alliés. Hiéron fournit cinq cents Crétois, & mille bons hommes de cheval. Ces préparatifs continuérent, jusqu'au retour du Printems. Pour Annibal, il n'attendit pas à partir, que le froid fût entiérement dissipé. Le séjour de la Gaule Cisalpine lui devint suspect, aussi-tôt qu'il commença à préssentir la haine des Gaulois. Il connoissoit le génie de cette Nation, qui dêja cherchoit à le surprendre, & à s'en délivrer. Dans la crainte qu'on n'attentât sur sa vie, il avoit inventé l'usage des cheveux postiches, de diverses couleurs, dont il changeoit plusieurs fois le jour, & qui servoient à le déguiser. Il avoit aussi plusieurs sortes d'habits, dont il usoit, pour se rendre méconnoissable. C'étoit pour lui une sujettion, dont son humeur ne s'accommodoit pas. D'ailleurs, il étoit tems qu'il changeât de Païs, & qu'il s'approchât de Rome. Il avoit entendu

dire,

De Rome l'an 535.
Consuls, P.CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

dire, que l'Etrurie étoit une Région fertile, & sans cesse les Gaulois lui en vantoient l'opulence, pour se défaire d'un Hôte, qui leur étoit à charge. Ils espéroient aussi, qu'ils pourroient, ailleurs, profiter du pillage, à sa suite. Annibal résolut donc de passer l'Apennin, dans un tems, où ces montagnes n'étoient pas pratiquables. Après avoir franchi les Alpes, pouvoit-il rien trouver d'impossible ? Certainement il n'étoit pas informé des tempêtes, que le vent excite sur ces roches escarpées, principalement sur la fin de l'Hyver. Annibal s'y embarqua, & y fut surpris d'un ouragant, qui donna bien de la fatigue à ses troupes. Un vent, mêlé de pluye & de bruines, s'éleva si violemment, que ses Soldats, qui l'avoient en face, en perdoient la respiration. S'ils s'efforçoïent de le rompre, & de continuer leur marche, il les faisoit piroüetter. Enfin, les armes leur tomboient sans cesse des mains.

Pour laisser passer l'orage, il fallut que le Général fist faire halte à ses troupes. Elles cherchérent un abri; mais la pluye redoubla, & le tonnerre se fit entendre. Le bruit du Ciel, & la lueur des éclairs, frappérent ensemble les oreilles, & les yeux. Enfin, la nuë se dissipa ; mais le vent n'en devint que plus furieux. Il fallut camper. Ce fut en vain, qu'on s'efforça, de dresser les tentes. La force du vent renversa tout, fit voler les toiles, à mesure qu'on les tendoit, & mit bas les pieux, à mesure qu'on les élevoit. On dit, que l'armée Carthaginoise n'avoit rien éprouvé de semblable, au passage des Alpes. Aussi lui fallut-il retourner sur ses pas, après deux jours d'ennui, & de calamités. La tempête, qui avoit tenu l'armée comme investie, entre des rochers, ne diminuoit point. Bien

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

des hommes, & bien des chevaux étoient péris de misére. Enfin, sept éléphans, du petit nombre qu'il en restoit à Annibal, après la bataille de Trébie, étoient morts, par le froid, & par le défaut de nourriture. Il falloit bien que le mal fût extrême, puis qu'Annibal prit le parti de reculer. Il descendit dans la plaine, & revint camper vers Placentia, environ à dix milles de cette Place. L'activité naturelle du Général Carthaginois, ne lui permettoit pas de goûter le repos.

Dês le lendemain du jour qu'Annibal eût campé, il sortit de ses retranchements, avec douze mille hommes d'Infanterie, & cinq mille Cavaliers. Ce nombre n'intimida pas Sempronius. Il accepta le défi, & rangea ses troupes, dans la plaine. La bataille se donna, à trois milles du camp des Carthaginois. D'abord la victoire pancha du côté des Romains. Le choc dura jusqu'à trois heures après midi. Enfin, Sempronius gagna du terrain, & repoussa les ennemis jusques dans leur camp. L'avantage de la journée eût été tout entier pour lui, s'il avoit sçû moderer son ardeur, & celle de ses troupes. Souvent il est nuisible, d'avoir trop de courage, contre un Ennemi artificieux. Tel que le Consul avoit été sur la Trébie, tel il fut encore dans les campagnes de Placentia. L'yvresse d'une premiére lueur de succês, l'emporta, jusqu'à vouloir forcer le camp d'Annibal. En vain, il fatigua ses Soldats à tenter une attaque téméraire. Il fallut sonner la retraite, & retourner à la Ville. Ce fut là, le moment, où Annibal attendoit Sempronius. Dês qu'il vit les Romains en marche, il fit sortir sa Cavalerie, à droite & à gauche, & lui, à la tête de son Infanterie, il marcha droit à l'Ennemi. Alors le combat re-

commença, avec une furie, qui promettoit un affreux carnage, si la nuit ne l'eût fait cesser. Du moins, on peut dire qu'Annibal eut sa revanche, & qu'il égala les pertes du jour, entre les Romains & les Carthaginois. On compta neuf cents hommes restés sur la place, dans l'un & dans l'autre parti.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

Tout le tems qu'Annibal fut obligé de rester dans son camp, il l'employa en consultations. Le dessein qu'il avoit pris d'entrer[a] en Etrurie, n'étoit que différé. Il s'informa donc des plus habiles gens du Païs, de la route qu'il devoit prendre. On lui en enseigna deux, l'une plus aisée; mais plus longue; l'autre plus courte; mais plus difficile. Le terrain de celle-ci, lui disoit-on, est marécageux. Il faudra souvent marcher dans l'eau, & à travers des bouës impratiquables. Souvent on sera arrêté, par les débordements des lacs, des marêts, & des riviéres. Annibal avoit du goût pour ces sortes d'entreprises hazardeuses, capables de donner de l'admiration pour un Général, & d'intimider des ennemis. Son armée fut effrayée du projet. Elle s'imagina, qu'elle alloit être ensevelie, sous les eaux, & absorbée dans des sables mouvants. On assura Annibal, que par tout le fond étoit solide, & que la superficie seule de la terre, y étoit détrempée. Il n'écouta plus rien, & se mit en marche. Voici l'ordre qu'il fit garder. Ses Espagnols & ses Africains, marchoient les premiers, ayant leurs vivres & leurs baga-

Polyb. l. 3. & Tit. Livius l. 21.

[a] Tite-Live remarque ici, qu'Annibal après le dernier combat, prit sa route par la Ligurie. Il ajoûte, qu'en chemin faisant, on lui livra les deux Questeurs Caïus Fulvius, & Lucius Lucrétius, avec plusieurs Tribuns Légionnaires, & quelques Chevaliers Romains, dont les péres tenoient rang au Sénat. Les Liguriens, dit le même Auteur, lui abandonnérent ces prisonniers, comme un gage de leur fidélité, & de leur attachement au parti Carthaginois.

De Rome l'an 535. Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO, & TIB. SEMPRONIUS LONGUS.

ges, au milieu d'eux, de peur que s'ils étoient obligés de faire halte, ils ne vinssent à manquer du nécessaire. Ce fut là l'unique fois, qu'Annibal eût pris soin de faire subsister son armée. Quand elle étoit en Païs ennemi, chaque Soldat pourvoyoit à ses besoins. Après cette avant-garde, suivoient les Gaulois, & la Cavalerie fermoit la marche. Les Numides, commandés par Magon, voltigeoient sur les flancs de la troupe Gauloise, pour l'exciter au travail, & pour en empêcher la désertion. Dans ce bel ordre, on arriva dans le Païs marécageux, qu'on s'étoit attendu de trouver. Plus les contrées de l'Italie s'éloignoient de Rome, vers les Alpes, moins elles avoient été renduës praticables, par l'industrie des Habitants.

Le Fleuve [a] Arnus étoit débordé, & répandoit au loin l'inondation. Pour lors, les Espagnols, & les Africains, ne balancérent pas de se mettre à l'eau, par un chemin, qui n'avoit point encore été frayé. Ils étoient accoûtumés à ces sortes de fatigues, & rien ne les incommodoit. Quoiqu'ils enfonçassent dans la vase jusqu'à mi-jambe, ils gardoient toujours leurs rangs, & leur marche étoit uniforme, sous la conduite de leurs Enseignes. Pour les Gaulois, la difficulté de leur passage étoit augmentée, par la multitude des hommes, & des bêtes de charge, qui les précédoient. Les premiers avoient troublé l'eau, & rompu les chemins. Plus la route avoit été frayée, plus l'eau étoit devenuë profonde. Souvent la vase leur faisoit glisser le pié, & quiconque tomboit étoit noyé. Que faire cependant? Retourner en arriére? La Ca-

[a] L'Arno prend sa source dans l'Apennin, vers les confins de la Romagne Florentine. Il se jette dans la Mer de Toscane, à huit mille au dessous de Pise.

valerie empêchoit la fuite. Dans ces extrêmités, l'esprit soûtient le corps, & l'espérance soûtient l'esprit. Quelquefois accablés de langueur, & dégoûtés de la vie, les plus foibles alloient expirer sur un monceau de bêtes de charge, mortes de lassitude. Ce qu'il y eut de plus triste; c'est qu'il leur fallut marcher, durant quatre jours, toujours dans la fange, ou dans l'eau, sans trouver un seul endroit sec, où l'on pût prendre du repos. Ainsi l'insomnie devint le plus grand de leurs maux. Quelques-uns néanmoins succomboient de lassitude, & pour avoir un moment de sommeil, ils se couchoient sur des cadavres, ou sur des ballots, que portoient les bêtes de charge, qui s'étoient noyées. Annibal lui-même eut sa part des incommodités du voyage. Il est vrai que, pour passer l'eau plus sûrement, il se fit porter sur le dos du seul éléphant, qui lui restoit; mais à force de veilles, & par l'intempérie d'un air aquatique, & toujours nébuleux, une grosse fluxion lui saisit la tête, & lui tomba sur les yeux. Enfin, faute de remédes, & de repos, il perdit un œil. Sorti des marêts, il campa dans les plaines d'Etrurie, où il apprit qu'aussi-tôt après son départ, Sempronius avoit abandonné le poste de Placentia, qu'il avoit conduit l'armée Romaine à [a] Lucques, dans les confins de l'Etrurie, & qu'il avoit cédé le Commandement des troupes au nouveau Consul Flaminius. L'étude qu'il lui fallut faire du Général, qu'il alloit avoir en tête, fut pour Annibal la matiére de bien des réfléxions.

De Rome l'an 535.
Consuls, P. Cornelius Scipio, & Tib. Sempronius Longus.

[a] La Ville de Lucques est tantôt attribuée à la Ligurie, tantôt à l'Etrurie, parce qu'elle étoit située sur les frontiéres des deux Provinces, proche du Fleuve *Auser*, présentement le *Serchio*. Elle eut successivement le titre de Colonie, & de Municipe.

De Rome l'an 536.
Consuls, C. Flaminius, & P. Servilius Geminus.

LIVRE VINGT-SEPTIEME.

FLAMINIUS n'avoit obtenu le Consulat, que par la faveur du Peuple, contre le gré du Sénat. Il craignoit un retour de la part des Peres Conscripts, irrités contre lui, & qui au fond ne l'estimoient pas assés, pour le juger digne d'être le rival du Héros étranger. Instruit par le passé à craindre l'avenir, Flaminius appréhendoit que ses ennemis, par leurs artifices, ne fissent casser son élection. *Ils feront parler aux Augurs*, se disoit-il, *le langage de leur haine, & comme autrefois, ils leur feront trouver des nullités de la part des Auspices, qu'on sçait interpréter au gré de ses passions.* Titus Livius l. 21. *Si j'attens à prendre possession de l'armée, qu'on ait accompli toutes* [a] *les cérémonies de l'inauguration des Consuls, le*

[a] Les Magistrats désignés par les Centuries, avant que d'entrer en exercice, étoient encore soumis à la décision des Auspices, & à l'interprétation, ou au rapport des Augurs. De plus, pour ne point déroger à l'ancien usage, leur élection devoit être confirmée par un décret, émané du Tribunal des Comices par Curies, sous le nom de *Lex Curiata*, sans quoi ils ne pouvoient licitement exercer aucunes fonctions de la Magistrature, soit dans l'enceinte de Rome, soit dans les Provinces. Le droit même de commander en chef, dans les armées, ou avec subordination, se conféroit au gré des Curies assemblées. Cicéron *Agrar.* 2. dit formellement, que sans cette précaution, il n'étoit pas permis à un Général, ou à un Commandant subalterne, de faire aucun acte de jurisdiction militaire. *Consuli, si legem curiatam non habet, attingere rem militarem non licet.* On peut consulter à ce sujet le second Volume de cette Histoire, Livre 8, page 466. *n. a.* D'ailleurs, le départ des Consuls étoit toûjours précédé de la célébration des Féries Latines. Ces Magistrats étoient obligés de se rendre sur le Mont d'Albe, pour présider à la cérémonie du Sacrifice. Or, comme nous avons remarqué ailleurs, cette fête n'avoit point de jour marqué. Quelquefois, les Augurs faisoient différer la solemnité, sous prétexte que les auspices n'étoient pas favorables. Par conséquent, ce délai étoit comme une suspension de

sejour de Rome me pourra devenir funeste. On m'y retiendra, sous prétexte de quelque présage sinistre, & ma gloire souffrira de la mauvaise volonté de mes envieux. Ces pensées l'engagérent à faire une démarche audacieuse, & qui n'avoit point eu d'exemple. Il prétexta un voyage, & sans avoir fait précéder l'inauguration, il vint, en droiture, dans la Province, que le sort lui avoit destinée. Avant que de quitter Rome, il avoit envoyé ordre à Sempronius, son prédécesseur, de conduire ses Légions à Ariminum, où devoit être le rendés-vous général des troupes, qui devoient agir durant la campagne. Ce fut donc à Ariminum, contre la coûtume, & non pas à Rome, que Flaminius prit l'investiture du Consulat. On dit, que, dans le sacrifice qu'il fit faire à sa prise de possession, la victime dêja frappée par le glaive des Sacrificateurs, échappa de leurs mains, & alla teindre de son sang grand nombre de spectateurs. Quoiqu'il en soit; le Sénat de la fuite du Consul désigné, prit un nouveau sujet de mécontentement. *Quel homme*, disoit-on, *que ce Flaminius! Ce n'est plus seulement avec le Sénat, c'est avec les Dieux mêmes qu'il veut se broüiller. Autrefois il méprisa leurs Auspices, & refusa de leur obéir. Aujourd'hui il fuit le [a] Capitole, & les Autels de nos Dieux protecteurs, dont la présence lui reprocheroit son impiété. Dans la crain-*

De Rome l'an 536.
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Titus Livius l. 21.

l'autorité Consulaire. Du moins, en ce qui concernoit le droit de commander les armées.

a Le premier devoir du Consul étoit, de recevoir, en quelque sorte, de Jupiter Capitolin, l'investiture du Consulat. A ce dessein, il alloit au Capitole, suivi de tous les ordres de l'Etat. Là, chargé des vœux de tous les Citoyens, il faisoit hommage à ce Dieu de la dignité Consulaire, il lui offroit un Sacrifice solemnel, il imploroit sa protection contre les Ennemis de Rome, & pour la prospérité des armes de la République.

De Rome l'an 536.
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

te de se présenter à eux, de consulter le Sénat, & d'aller rendre ses hommages à Jupiter Latiar, avant que d'entrer en Charge, il s'est échappé comme un simple Soldat, sans faisceaux, sans Licteurs, & sans les autres marques de sa dignité. Ariminum est-il donc un lieu plus propre, que Rome, pour s'y revêtir de la robe Consulaire? Tous opinérent à le rappeller, & à l'obliger de s'acquitter des cérémonies ordinaires, avant que d'entrer en exercice. On fit donc partir [a] deux Députés, pour lui signifier les ordres du Sénat. Flaminius n'y fut pas plus soumis, qu'aux Lettres qu'il avoit reçûës dans son premier Consulat, où on lui prescrivoit de se dépoüiller de sa Charge. Il s'étoit fait reconnoître pour Général par les deux Légions, que Sempronius lui avoit cédées, & il venoit d'en recevoir encore deux autres, qu'un des Préteurs lui avoit amenées. Avec des forces si considérables, l'audacieux Flaminius traversa l'Apennin, & vint camper en Etrurie, sous les murs d'Arétium.

Le Collégue de Flaminius tint à Rome une conduite bien mesurée. Il entra en Charge, au jour marqué, c'est-à-dire, aux Ides de Mars. Servilius accomplit, à sa réception, toutes les cérémonies prescrites. Il monta au Capitole, fit le pelerinage ordinaire, au Temple de Jupiter Latin, & vint prendre les ordres du Sénat. Alors se renouvellérent les murmures des Peres Conscripts, contre l'indocile Flaminius. *Nous croyions avoir deux Consuls*, dirent-ils, *& nous n'en avons qu'un. A quel titre Flaminius peut-il commander l'armée? Quels Auspices a-t'il reçûs? Quels Sacrifices ont-*

[a] Le premier de ces députés s'appelloit Quintus Terentius, & le second Marcus Antistius.

ils

ils initiés ? Sur quelle montagne a-t'il consacré les prémices de son Consulat ? Une Ville de Province a-t'elle pû lui tenir lieu du Capitole ? De tous côtés, il venoit à Rome des rapports [a] de cent prodiges de mauvais augure, que

De Rome l'an 536.

Consuls; C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

[a] Le crédule Tite-Live, compte entre autres prodiges, que dans le marché aux Bœufs, une Vache étoit montée au troisiéme étage d'une maison, qu'effrayée du tumulte qu'on fit alors à ce spectacle, elle s'étoit jettée du haut en bas. Il ajoûtoit, que les sorts de Céré avoient parû d'un moindre Volume, qu'à l'ordinaire; présage qui passoit dans l'antiquité Payenne, pour être l'avant coureur de quelque événement sinistre, comme nous l'avons remarqué ailleurs. Au récit de ces prodiges, l'imagination blessée d'un Peuple superstitieux, s'en figura de nouveaux. A force de grossir les objets, les effets les plus extraordinaires changeoient, tout-à-coup, de nature, & prenoient le caractére du merveilleux. Chacun aimoit à se faire illusion, & à augmenter ses frayeurs. Sur la foi de ces terreurs paniques, il est étonnant, que Tite-Live ait adopté, comme autant de choses avérées, tous les contes, dont il prend plaisir à charger ses narrations. Si on l'en croit, la journée du Thrasiméne, fut précédée de plusieurs autres signes funestes. Alors, dit-il, on vit en l'air, des figures de navires. A Lanuvium, la javeline de Junon se remua d'elle-même. En différents endroits, on apperçut une multitude d'hommes vêtus de blanc, qui furent pris pour des phantômes Dans le Picénum, il plut des pierres. Dans la Gaule Cisalpine, un loup avoit surpris l'épée d'une sentinelle, & l'avoit tirée de son fourreau. Ces bruits populaires allarmérent le Sénat. Aussi-tôt les Décem-virs eurent ordre de consulter les Livres des Sibylles. Sur leur rapport, on décerna des Sacrifices publics pendant neuf jours, selon les rits du Paganisme. Toute la Ville fut purifiée, & les Citoyens furent occupés à calmer le courroux des Dieux, par des expiations. On leur immola des victimes de toutes les sortes. Le Temple de Junon, à Lanuvium, fut enrichi de plusieurs offrandes. Quarante livres d'or furent employées à ce dessein. Les Dames Romaines se mirent de la partie. Elles firent ériger un simulachre de bronze, dans le Temple consacré à Junon, sur le Mont Aventin. Dans la Ville de Céré, où le prodige de la diminution des sorts étoit arrivé, on indiqua un *Lectisternium*, ou un festin solemnel, en l'honneur des Divinités, pour détourner les malheurs, dont Rome se croyoit menacée. A Algide, petite Ville du Païs des Eques, on reclama la protection de la Fortune, par des supplications publiques. La même cérémonie se fit au Temple d'Hercule. La Déesse de la Jeunesse fut exposée à la vénération du Peuple, & on lui dressa un repas de Religion. L'Autel du Génie, ou de la Divinité tutélaire de Rome, fut arrosé du sang de plusieurs victimes. Enfin le Préteur fit différents

De Rome l'an 536.

Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

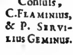
la terreur publique faisoit imaginer, grossir au moins, & adopter comme véritables. Servilius, qui n'étoit alors que Consul désigné, en avoit fait son rapport au Sénat. [a] On ordonna des Sacrifices, des priéres publiques dans tous les Temples, durant trois jours, enfin des présents à certaines Divinités. On fabriqua pour Jupiter un foudre d'or, du poids de cinquante

vœux au nom des Citoyens, avec promesse de les accomplir, si dans l'espace de dix ans, la République se trouvoit dans le même état, où elle étoit alors. Les prodiges se multipliérent cependant bientôt après. En Sicile, des fléches prirent feu entre les mains des Soldats. En Sardaigne, la canne d'un Cavalier qui faisoit sa ronde, pour observer les sentinelles, s'embrasa tout à coup. Sur les rivages de la Mer, le Ciel parut en feu. Deux boucliers rendirent du sang. Quelques Soldats furent frappés de la foudre. A Préneste, des pierres embrasées tombérent du Ciel. Le disque du Soleil parut moindre, qu'à l'ordinaire. On vit même cet astre lutter contre la Lune. A Arpi, on remarqua des boucliers en l'air. Deux Lunes se montrérent à Capéne. Les eaux de Céré furent changées en sang. Celles d'une fontaine consacrée à Hercule, devinrent rougeâtres. A Antium, plusieurs épics de bled parurent ensanglantés aux moissonneurs. A Falére, le Ciel se sépara en deux parties, pour faire place à un corps lumineux, qui occupoit une vaste étenduë. Les sorts perdirent beaucoup de leur Volume ordinaire. Sur l'un de ces sorts, on lut avec étonnement ces paroles, MARS TELUM SUUM CONCUTIT. C'est-à-dire, *Mars frappe la terre de sa javeline*. A Rome, la statuë de Mars, dans la voye Appienne, parut toute dégoutante de sueur. A Capouë, l'air fut extraordinairement embrasé. La Lune sembla se détacher du Ciel, & tomber au milieu des orages. A ces prodiges, on en ajoûtoit d'autres, d'une nouvelle espéce. Le poil de plusieurs Chévres, se trouva métamorphosé en laine. Une poule & un cocq changérent de sexe. C'est ainsi que les Romains, ou tournoient en prodiges des événemens naturels, ou se laissoient abuser par ceux, qui trouvoient leur intérêt à se joüer de leur crédulité, en supposant des miracles chimeriques. Il est à croire, que les Magistrats de Rome tiroient avantage de ces faux bruits, pour engager le Peuple à se prêter aux besoins de la République, dans des tems orageux.

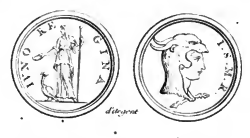
[a] Les Décem-virs eurent ordre, dit Tite-Live, de consulter les Livres des Sibylles, & de déterminer le genre d'Hymnes, que les Dieux vouloient qu'on chantât en leur honneur. Minerve & Junon, ajoûte le même Auteur, partagérent entre elles, les vases d'argent massif, qui furent destinés pour l'ornement de leurs sanctuaires.

livres. Les Dames signalérent leur piété. Chacune se cottisa, pour faire [a] un présent à Junon, & un de ces repas de Religion, qu'on dressoit dans les Temples.

De Rome l'an 536.



Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

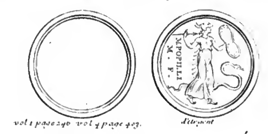


[a] Ces présents furent offerts dans le Temple de Junon, que les Romains adoroient sous le titre de *Reine*. On lui décerna plusieurs Sacrifices à Lanuvium, où elle étoit honorée en qualité de *Sospita*, ou de Divinité salutaire. Les femmes affranchies se cottisérent elles-mêmes pour faire un présent à la Déesse Féronia. Les Médailles font foi du culte, que Rome rendoit à ces trois Divinités. La premiére, représente Junon, avec cette légende, JVNO REGINA. Le titre de Reine, lui étoit attribué, selon les idées du Paganisme, qui l'avoit mariée avec le souverain des Dieux. Elle est encore reconnoissable, par le Paon qui se voit dans ce monument. On sçait que cet oiseau lui étoit consacré. Dans la seconde Médaille, elle a le nom de SOSPITA, conjointement avec les attributs de MAXIMA, & de REGINA. Elle est ainsi désignée dans ces quatre lettres initiales, qui forment la légende de la Médaille. I. S. M. R. C'est-à-dire, JVNO, SOSPITA, MAXIMA, REGINA. Le culte de cette Déesse avoit passé de Lanuvium à Rome. Les Habitans de cette premiére Ville lui avoient érigé une Statuë, dont la tête étoit couverte d'une peau de Chévre. Sur ce modéle, on la voit avec la même parure dans tous les monuments, qui nous ont transmis la figure de cette Divinité. Cicéron, au premier Livre de la Nature des Dieux, nous a dépeint Junon SOSPITA, sous une forme semblable à celle, qu'elle a, dans la troisiéme Médaille, c'est-à-dire, avec la peau de Chévre, qui lui couvre la tête, armée d'une javeline, & d'un bouclier. Il lui donne en même tems des souliers recourbés, tels qu'on les apperçoit dans le type de la Médaille. *Tam hercle quam tibi illam nostram Sospitam, quam tu numquam, ne in somniis quidem vides, nisi cum pelle caprinâ, cum hastâ, cum scutulo, cum calceis repandis.* Quant au serpent qui paroît aux piés de la Déesse, nous apprenons de Properce, qu'il étoit consacré à la Junon de Lanuvium. On peut

De Rome l'an 536.

Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Enfin, on ordonna, que, dans la suite, [a] les Saturnales seroient à jamais un jour de Fête. Ces expiations



vol 1 page 240 vol 4 page 407. d'Argent

lite ce qu'il dit à ce sujet, dans la huitiême élegie du Livre quatriême. Selon cet Auteur, ceux de Lanuvium, sur la foy d'une tradition bizarre, s'étoient persuadés que cet animal, par un instinct particulier, ne recevoit de nourriture, que de la main de celles qui avoient gardé la continence. Ainsi, les jeunes personnes qu'on avoit lieu de soupçonner en ce genre, étoient souvent forçées de recourir à cette épreuve, pour justifier leur innocence. La peau de Chévre, qui servoit de coëffure à la Déesse, faisoit allusion à l'épithéte *αἰγοφάγε*, que les Lacédémoniens lui donnérent. Ces Peuples, dit Pausanias, étoient les seuls d'entre les Grecs, qui lui sacrifiassent une Chévre. Hercule, ajoûte-t'il, avoit donné lieu à cette coûtume. Après avoir éprouvé le secours de Junon, dans le combat qu'il eût à soûtenir contre Hipocoon & ses enfans, il érigea un Temple à cette Divinité, & lui sacrifia une Chévre, au défaut de toute autre victime. A l'égard de Féronia, qui forme le type de la quatriême Médaille, nous en avons parlé, dans le premier Volume, Livre second, page 246. note *c*. Le nom de *Juno*, que lui donnent quelques inscriptions, étoit un titre d'honneur, que le Paganisme accordoit par distinction à certaines Divinités, par exemple à Proserpine. Strabon au Livre 5. en parlant du Temple de Féronia, situé au bas du Mont Soracte, rapporte un fait, qui a toute l'apparence d'une Fable. Ceux, dit-il, qui étoient saisis de l'esprit de la Déesse, marchoient d'un pas assuré sur un brasier ardent.

[a] Tite-Live dit, qu'alors on étoit au dernier jour de Décembre. Il ajoûte, que les Sénateurs ordonnérent un Sacrifice dans le Temple de Saturne, & qu'ils dressérent eux-mêmes un *Lectisternium*, en l'honneur de cette Divinité. On fit en mêmetems des festins publics en son honneur, & pendant la feste, tous les quartiers de Rome retentirent du bruit de ceux, qui crioient *Saturnalia* !

occupérent le Consul, qui tarda de partir pour la Gaule Cisalpine, avec ses troupes. Tout son emploi devoit être d'y amuser les Gaulois, & de leur prendre des Villes, pour faire diversion.

De Rome l'an 536. Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

De son côté, P. Cornélius Scipion, guéri de sa blessure, se préparoit à aller rejoindre son frére Cnéïus, en Espagne. Le succès que ce brave Romain y avoit eu, durant la derniére campagne, contre Asdrubal, égaloit presque les victoires d'Annibal, en Italie. Dès qu'il eût fait voile des embouchûres du Rhône, par l'ordre de son frére, il aborda à [a] Emporie, Capitale du Lampourdan d'aujourd'hui. D'abord sa descente fut suivie de la reddition de bien des Peuples Maritimes, d'en-deçà l'Ebre. Demeurés fidéles aux Romains après leur Alliance, ils n'attendoient que l'arrivée d'une flotte Romaine, pour se déclarer. Tout ce qui résista fut réduit, par la force des armes. Delà, Cnéïus avança dans les terres, du côté des montagnes. Par la voye de la douceur, il se concilia ces Nations, naturellement féroces. Elles se livrérent à lui, jusqu'à lui prêter des troupes.

Polybius. l. 2. & Tit. Liv. l. 21.

Nous avons dit, qu'Hannon avoit été laissé par Annibal, à son départ d'Espagne, pour commander dans tous les Païs d'en-deçà l'Ebre, & pour contenir les Peuples voisins des Pyrénées. Ce Général se hâta de s'opposer au progrès du Romain, & vint camper

[a] Plusieurs anciennes inscriptions, prouvent l'antiquité de la Ville d'Emporie. Elle porte aujourd'hui le nom d'Empurias. Il y avoit deux quartiers dans cette Ville. L'un étoit occupé par les Phocéens, qui s'y étoient transplantés. L'autre appartenoit aux naturels du Païs. Ces deux Peuples furent long-temps en guerre, & ne se réünirent, qu'après qu'ils eurent été soumis à la domination des Romains.

De Rome l'an 536.

Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

proche *a* de Cissa, jusqu'à portée des retranchements de Cnéïus. Celui-ci ne différa pas de combattre le Carthaginois, avant que les troupes d'Asdrubal, qui commandoit au-delà de l'Ebre, eussent joint celles de Hannon. L'armée Carthaginoise fut battuë. Elle perdit six mille hommes. La Ville de Cissa fut prise. Hannon, & Indibilis, l'un des Rois de ces Cantons, toujours attaché au parti Carthaginois, furent faits prisonniers de guerre, & leur camp fut pillé. Ce fut là, que le Soldat Romain trouva de quoi s'enrichir. Il se saisit de ces hardès, & de ces meubles précieux, que les Officiers, & les Soldats d'Annibal avoient laissés en dépôt, avant que de quitter l'Espagne. Cette victoire mit Cnéïus en crédit. Presque tout le vaste Païs, qui s'étend depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ebre, fut soumis à son obéïssance.

Asdrubal ne sçavoit pas encore l'avantage, que Cnéïus avoit remporté, lorsqu'il passa l'Ebre, dans la vûë de s'opposer le premier, ou au débarquement des Romains, ou à leurs entreprises. Son armée étoit de huit mille Fantassins, & de mille chevaux. Elle vint tomber, à l'improviste, sur le petit corps de Romains, que Scipion avoit laissés au port, pour garder sa Flotte Là, ces Soldats Romains, mêlés avec les matelots & les rameurs, vivoient dans la sécurité,

a Cette Ville, que Polybe appelle *Cissa*, a le nom de *Scissis* dans Tite-Live. Nous n'en trouvons aucun vestige dans les anciens Géographes. Peut-être, les deux Historiens ont-ils voulu désigner *Setelsis*, que Prolémée place dans le Païs des Lacétans. Sa situation s'accorde assés avec celle de Solsone. Samson la fixe aux environs d'Urgel. Ce dernier Géographe soupçonne, qu'il s'agit ici de Lyssa, Ville située sur les bords de la Ségre, dans l'endroit où est aujourd'hui *Camarasa*, selon quelques-uns. Le Pere Briet conjecture, qu'elle étoit voisine de celle, qu'on appelle présentement *Oliana*.

durant l'abſence de leur Général. Aſdrubal, qui les trouva répandus à la campagne, en tua bon nombre, contraignit le reſte à ſe retirer dans les Vaiſſeaux, & repaſſa l'Ebre. Scipion, à ſon retour, punit la négligence des Officiers ſubalternes, & alla paſſer l'hyver [a] à Tarragone. Le froid n'étoit pas encore ceſſé, lorſqu'une ſeconde fois, Aſdrubal revint au-delà de l'Ebre, détacha les [b] Ilergétes du parti Romain, & fit le dégât chez les Alliés de Scipion. Celui-ci s'en vangea bien. Il livra le Païs des Ilergétes à la diſcrétion de ſes Soldats, [c] & fit le ſiége [d] d'Athanagie, Capitale de la Contrée. Il ne l'eût pas plûtôt priſe, qu'il entra dans le Païs des [e] Auſétans, amis des Carthaginois, & qu'il aſſiégea leur principale Ville. En vain leurs voiſins voulurent la ſecourir. Cnéïus battit le ſecours, tua près de douze mille hommes de ces troupes tumultuaires, & continua le ſiége. La ſeule rigueur de la ſaiſon, fit durer les attaques durant trente jours. Tout ce temps-là, quatre pieds de néges couvrirent la terre, preſque ſans diſcontinuation. Elle ſervit du moins, à garentir les machines des aſſiégeants du feu des aſſiégés. Enfin,

De Rome l'an 536.
Conſuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

a Tarragone eſt une Ville de Catalogne, qui fut bâtie par les Romains. Sa ſituation eſt connuë de tout le monde.

b Les Ilergétes habitoient aux environs d'Hueſca, de Sarragoſſe, de Lérida, & de Balbaſtro. Leur Païs étoit ſitué au-delà de la Ségre.

c Tite-Live ajoûte, que Scipion contraignit les Ilergétes à lui donner des ôtages, afin de ſe répondre de leur fidélité, & qu'il les condamna à payer une certaine ſomme d'argent.

d Il eſt incertain ſi l'ancienne Athanagie eſt la même, que celle qu'on appelle aujourd'hui *Manréſa*. Les ſentiments ſont partagés entre cette Ville, & quatre autres, à ſçavoir *Tarréga*, *Sanbuian*, *Cardonne*, & *Lérida*. Sur cela chacun produit des conjectures, qui ne décident rien.

e Voyés ci-deſſus, ce que nous avons dit du Païs anciennement habité par les Auſétans.

De Rome l'an 536
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

l'évasion d'un de leurs Chefs, nommé Amusitus, qui s'étoit retiré auprès d'Asdrubal, procura la reddition de la place. Ils la livrérent aux Romains, & rachetérent leur patrie du pillage, par [a] vingt talents d'argent. Ces nouvelles, que le Sénat reçût d'Espagne, le consolérent un peu du prodigieux progrès d'Annibal en Italie. On fit donc partir incessamment Publius Scipio, pour continuer la guerre d'Espagne, en qualité de Proconsul, de concert avec son frere Cnéïus.

Après tout, la principale attention des Romains étoit sur la conduite de Flaminius, qui devoit agir contre Annibal, dans l'Etrurie. Plus le mal étoit proche de Rome, plus la crainte y redoubloit. Ce fier Carthaginois campoit un peu en-deçà des marêts, qui bordoient l'Arnus. Il s'étoit donné le tems d'étudier son rival, posté aux environs d'Arétium. Annibal avoit appris, que le Consul avoit plus de cette éloquence populaire, capable d'imposer à la multitude, que de solidité d'esprit, & plus de présomption, que de véritable valeur. L'étranger se fit donc instruire de la carte du Pays, de la situation des lieux, & des chemins propres à conduire une armée. Il sçut, qu'au-delà d'Arétium, il trouveroit une Région bien cultivée, & que les Campagnes d'entre cette Ville, & celle de Fésules, étoient abondantes en bleds, & en bestiaux. Il jugea donc, que de marcher vers cette Contrée, ce seroit assés, pour mettre en mouvement un adversaire, qui se repaissoit de la fumée des

Polyb. l. 3.

[a] Ces vingt talents, considérés comme poids, auroient produit en argent, la valeur de deux mille cinq cents livres pesants, à raison de cent vingt-cinq livres par chaque talent, selon ce que nous avons remarqué ailleurs.

bruits

bruits publics. *Flaminius*, disoit-il, *ne souffrira jamais qu'on publie à Rome, qu'il ait souffert impunément l'Ennemi faire le dégât dans son voisinage. La crainte seule des plaisanteries du Sénat, le fera sortir en Campagne, avant l'arrivée d'un Collégue, qui doit partager avec lui les soins de la guerre. Pour peu que je fasse mine de vouloir l'attaquer, il rangera son armée en bataille, & dans l'ardeur de combattre, je l'attirerai à ma suite, où je voudrai.* Sur ces pronostics, qu'Annibal jugeoit sûrs, puisqu'ils étoient fondés sur le caractére de son Rival, il laisse [a] Arétium à sa gauche, & prend sa route vers [b] Fésules. Par tout, il marque sa trace, par le massacre, le pillage, & l'incendie. Il prend plaisir à laisser voir de loin à Flaminius le feu, qui consumoit les maisons dans la plaine.

De Rome l'an 536.
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Titus Livius l. 22.

Le Consul, quand il n'eût suivi que son inclination, auroit marché à l'Ennemi, aussi tôt qu'il se seroit montré. Le courroux alors, & l'indignation, embrasérent son cœur. Sur tout, il ne fut plus maître de lui, lorsqu'il vit Annibal s'avançer vers Arétium, prendre le chemin de Rome, & laisser le Camp Romain derriére lui, pour entrer au cœur de l'Etrurie. Comme Flaminius étoit vain, il regarda la conduite de son Ennemi, comme une insulte personnelle, & il imputa à timidité les avis des Officiers de son armée. En effet, à la vûë des procédés d'Annibal, on tint un grand conseil, dans la tente du Général. Tous opinérent à ne sortir point en bataille, & à se contenter, d'envoyer la Cavalerie, & quelques Fantassins,

a Arétium est connu, par ce que nous en avons dit en différents endroits de cette Histoire.

b Fésules, conserve encore à peu près son ancien nom dans celui de *Fiésoli*.

De Rome l'an 536.

Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

armée à la légére, pour s'oppoſer au ravage des Campagnes. *Il eſt dangereux*, diſoit-on, *d'expoſer le ſalut de la patrie, au hazard d'une bataille; tandis que nos forces ſont inégalles. La Cavalerie Carthaginoiſe eſt formidable, ſur tout en raſe Campagne. Que n'attendons-nous l'arrivée d'une ſeconde armée Conſulaire? Rome aura moins à riſquer, lorſque ſes troupes ſeront ſupérieures en nombre.* Ce diſcours ne plut pas à l'impétueux Flaminius. *Nous demeurerons donc ici tranquilles*, s'écria-t'il, *tandis que l'Ennemi ſe tracera, juſqu'à Rome, une route par le ſang, & par le feu? Nous ne marcherons au ſecours de la patrie, que quand Annibal l'aura inveſtie? Alors ſeulement, nous irons la défendre, lorſque le Sénat daignera nous rappeller, comme autrefois il rappella Camille, après le ſaccagement de Rome?* A ces mots, il ſort bruſquement du Conſeil, & fait élever le ſignal du départ, & du combat. Enyvré de colére, il monta ſi précipitamment à cheval, qu'il en tomba.[a] Cet événement fut pris pour un mauvais augure. On vint lui annoncer un autre prodige, qu'on feignit peut-être, pour l'arrêter au Camp. Les aigles Romaines, lui dit-on, tiennent ſi fort à la terre, qu'on ne peut les en arracher. *Hé bien*, répondit-il, *ſi elles ſe refuſent à vos bras, employés le pic, ou la bêche. Il ne reſteroit plus*, ajoûta-t'il, *que de me préſenter, encore une fois, des lettres du Sénat, pour me défendre d'aller à l'Ennemi!* Malgré le frémiſſement des Officiers,

[a] Cicéron, tout Payen qu'il étoit, ne peut s'empêcher de tourner en ridicule, la ſotte crédulité d'une Peuple ſuperſtitieux, qui trouvoit du myſtére dans les accidens les plus communs. Quelle merveille, dit-il, qu'un cheval s'effarouche? Eſt-il étonnant, qu'un étendart enfoncé dans la terre, ſe refuſe aux foibles efforts d'un Officier timide, qui redoute le combat?

De Rome l'an 536.
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.
Polyb. l. 3. & Tit. Livius l. 22.

Flaminius fit marcher. Il se rassuroit sur l'affection de ses Soldats, qui, pour la plûpart, tirés d'entre les Citoyens de Rome, dévoüés à son parti, consentoient à ses volontés. Ces malheureuses victimes ignoroient, à quelle boucherie le Consul les conduisoit. Cependant, ils marchoient, avec l'audace de gens, qui sont sûrs de la victoire. Le Général avoit tellement rempli les esprits de cette frivole espérance, que les Païsans de la Contrée, & que les valets du Camp, suivirent l'armée, pour butiner. Ils étoient presqu'en aussi grand nombre, qu'il y avoit de combattants. Ces hommes vils, portoient avec eux des chaînes, & des cordes, pour lier les Carthaginois, qui devoient tomber immanquablement entre leurs mains, après la défaite.

Annibal, qui précédoit l'armée Romaine, attiroit insensiblement Flaminius dans l'embuscade, qu'il lui préparoit. Le ravage qu'il fit dans les plaines de [a] Cortone, anima les Romains à le suivre. Ceux-ci marchoient en diligence, pour l'atteindre. Le Carthaginois les attendit lui-même, dans un endroit, tout propre à leur livrer bataille, à son avantage. Au sortir de Cortone, s'élévent d'assés hautes Montagnes, au voisinage d'un grand Lac, nommé autrefois Thrasiméne, & qu'on appelle aujourd'hui le Lac de Pérouse. Au bas des montagnes, jusqu'au Lac, s'étend un grand vallon; mais pour y entrer, il faut franchir un chemin étroit. Annibal le

[a] Cortone, Ville des plus considérables de l'Etrurie, étoit située dans le Païs, que nous appellons présentement le Florentin, un peu au dessous du Lac de Pérouse, entre le Fleuve Clanis, & le Marais de Clusium. Les Anciens, & entre autre Virgile, lui ont donné le nom de *Coritum*. Voyés le cinquième Volume, Livre 18. page 297.

De Rome l'an 536.

Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

passa, sans résistance, & vint camper dans le vallon, avec son Infanterie Espagnole, & Africaine. Pour son Infanterie légére, composée, pour la plûpart, de Baléares, armés de la fronde, il la plaça au pié des montagnes, & il en fit une longue file, à la droite du vallon. Sa Cavalerie & ses Gaulois, bordérent les collines, qui ferment la vallée du côté gauche, en telle sorte, que la tête de sa Cavalerie, cachée dans des bois, joignoit l'embouchûre du défilé, par où il falloit nécessairement entrer dans le vallon. Si Flaminius eût été plus précautionné, il auroit envoyé des Courçurs observer la situation de l'Ennemi, avant que de s'engager dans un passage dangereux; mais une tête échauffée par la vanité, & par la colére, n'est guére capable de réfléchir. Il entra donc dans les défilés, sans autre soin, que de poursuivre un Ennemi, qui l'avoit insulté dans toute sa marche. Il étoit dêja tard, lorsque le Romain arriva dans le vallon. Avant la nuit, il n'eut que le temps d'y dresser son camp, sur le bord même du [a] Thrasiméne. Annibal, de son côté, demeura tranquille dans ses retranchements, comptant sur la disposition de ses troupes, qu'il avoit faite la veille, à tête reposée. Il s'attendit d'en voir l'effet le lendemain. Flaminius, qui n'apperçût, à son arrivée, que le Camp d'Annibal, n'en fut pas épouvanté. Il ignoroit, que son Rival avoit saisi toutes les hauteurs; qu'avant que de combattre, l'armée Romaine étoit dêja environnée de toutes parts; que tous les débouchés

[a] Le Lac de Thrasiméne, est aujourd'hui connu sous le nom de Lac de Pérouse. On l'appelle aussi quelquefois *Lago di Castiglione*, à cause du voisinage d'une Ville du même nom.

lui seroient fermés, & que ce qu'on ne voyoit pas, étoit plus à craindre, que ce qu'on voyoit. Flaminius passa donc la nuit assés paisiblement, & dès qu'il fût jour, il fit sortir ses troupes dans la plaine. Dèja sa premiére ligne étoit placée le long du Lac. Bientôt après, toute son armée marcha en ordre de bataille, & s'avança vers le Camp d'Annibal. A l'instant, celui-ci fit sonner la charge, & envoya l'ordre aux troupes embusquées, de donner sur les troupes Romaines.

De Rome l'an 536.
Consuls,
C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Par hazard, il s'étoit élevé du Lac, sur le matin, un broüillard épais, qui couvroit jusqu'aux Montagnes des environs. Les Romains se virent donc attaqués, au même moment, de face, en flanc, & par derriére, avant qu'ils eussent apperçu leurs aggresseurs. On entendit, du centre de l'armée Consulaire, le cri des mourants, sans qu'on pût appercevoir, d'où venoit le mal. Ce fut alors, pour la premiére fois, que les Légions se sentirent enveloppées par l'Ennemi. De tous les côteaux, tomboient sur les Romains, de nouvelles troupes, dont on ne pouvoit prévoir les approches, avant que de sentir leurs coups. Le Consul entendit, de son poste, les cris que ses Soldats poussoient en divers lieux. Il ne pouvoit être tout à la fois par tout. Comme il ne voyoit pas de ses yeux, dans l'obscurité, où étoit le danger, il n'en jugeoit que par les oreilles. Partagé entre mille soins, il couroit, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & il entendoit les voix confuses de ses Romains, implorants le secours des Dieux. *C'est de vos bras*, leur disoit-il, *& non pas de ces frivolles priéres, qu'il faut attendre une victoire. A force de valeur, vous vous se-*

Titus Livius l. xx.

De Rome l'an 536.

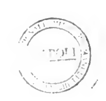
Consuls, C. Flaminius, & P. Servilius Geminus.

rés un chemin à travers les ennemis. Le péril cesse, aussi-tôt qu'on a cessé de le craindre.

Ces paroles n'étoient guére entenduës, au milieu d'une mêlée, où le bruit des armes, & les clameurs des combattans étouffoient la voix du Général. On ne gardoit plus de rang, & l'on ne suivoit plus les enseignes. Les boucliers mêmes ne servoient plus que de fardeau, & l'on n'en usoit plus, pour parer, & pour se défendre. Les uns fuyoient, & ils étoient arrêtés par une troupe de fuyards, comme eux. Les autres alloient à l'Ennemi, & ils étoient couppés par leurs camarades débandés. Quelques Soldats, réfléchirent, qu'ils fuyoient en vain, & que toutes les issuës leur étoient fermées, par un Lac, par des Montagnes, & par des défilés soigneusement gardés. Ils prirent donc le parti, que l'instinct inspire à des braves réduits au désespoir. Ce fut de vendre chérement leur vie. Fortuitement ralliés, & sans garder l'ordre ordinaire des batailles, les Officiers, pêle mêle avec les Soldats, donnérent sur l'Ennemi, avec tant d'acharnement, qu'ils ne s'apperçurent pas [a] d'un tremblement de terre, qui se fit, en ce moment-là même, & qui renversa bien des Villes, & bien des Montagnes en Italie. Le massacre dura trois heures, sans discontinuation. De tous côtés le choc étoit affreux; mais particuliérement autour du Consul, qu'une troupe des plus braves escortoit, résoluë de périr avec le Général, ou de le tirer du péril. Cepen-

[a] Le tremblement de terre fut si violent, au rapport de Plutarque, dans la vie de Fabius, que des Villes entiéres furent ensevelies sous leurs ruines. Des Riviéres furent détournées dans leurs cours Les Montagnes mêmes s'entr'ouvrirent, & furent ébranlées, jusques dans leurs fondements.


PLAN
De La Bataille
du Trasymene, l'an de
Rome 536.
Lac du Thrasymene
A
B




NAPOLI



19
20
21
Bo ien
GAULE CE
Vienne R.
Limousins
Au ver
GAULE TRAN
Dordogne R.
Alli
Lot R.
Gaba
Lot R
Caduriens
Rutheniens
Cevennes M
Tarn R.
Heleuteres
Garonne R.
Toulouse
N
A
Airaut R.
Volces
GAULE
Beziers
Tectosages
Narbon
Aude R.
Tet R
Ruscinon
Illiberis
Tec R
Monts Pyrenees
ESPAGNE
40
45
44
43
42

dant, un Cavalier Gaulois, Insubrien de Nation, nommé Ducarius, qui servoit dans l'armée Carthaginoise, reconnut Flaminius, à travers l'épaisseur du broüillard. Il l'avoit vû, six ans auparavant, dans son Païs, mettre tout à feu & à sang. *Le voilà donc ce Consul*, dit-il à ses camarades, *autrefois si funeste à nos Villes, & à nos campagnes! Qu'il serve de victime, pour appaiser les Manes de mes compatriotes!* A ces mots, il picque, se fait jour à travers les Romains, couppe la tête à l'écuyer du Consul, qui s'étoit avancé, pour parer le coup, & de sa lance, perce le malheureux Flaminius, qui tomba mort. Le Gaulois se préparoit à dépoüiller le Général; mais quelques Triaires couvrirent le Mort de leurs corps, & de leurs boucliers. Le découragement alors saisit tous les cœurs, & la crainte eut plus d'empire sur eux, que le désespoir. L'appréhension de mourir, fit chercher des retraites contre la mort, où il n'y en avoit point. Les uns se précipitent dans le Lac, pour le passer à la nage, comme si ce n'eût été qu'un Fleuve ordinaire. La lassitude les faisoit revenir sur la rive, où ils étoient mis à mort, par la Cavalerie Carthaginoise. D'autres se plongent dans l'eau, jusqu'au cou. Ceux-ci se noyérent, pour la plûpart, ou ils périrent sous la main des Cavaliers ennemis. D'autres se font des routes nouvelles, pour grimper sur les montagnes. Une troupe plus nombreuse s'ouvrit, l'épée à la main, un passage, par les défilés, tua tout ce qui s'opposoit à ses efforts, & échappa enfin, au nombre de six mille hommes. Ils avancérent, toûjours bien disposés à combattre tout ce qui se présenteroit d'ennemis. Enfin, ils gagnérent une hauteur, d'où ils ap-

De Rome l'an 536.
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Polybius l. 3.

De Rome l'an 536.
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

perçurent, dans la vallée, le carnage épouvantable de l'armée Romaine. Le soleil avoit alors dissipé le broüillard; mais il n'étoit plus tems de remédier à une défaite entiére. L'unique parti à prendre, pour ces braves, fut de se retirer dans un Bourg de l'Etrurie, & de s'y retrancher. A l'instant, le Général victorieux, détacha Maharbal, à la tête de toute sa Cavalerie, & d'un gros corps d'Infanterie, pour aller investir les fugitifs, au lieu de leur retraite. La faim les accabloit, dans un village destitué de provisions. Ils cédérent donc aux promesses, que leur fit Maharbal, de les envoyer tous en leur Païs, sans armes à la verité, mais avec la vie, & la liberté. Sur la foi de ces conditions, ils se laissérent conduire au Camp d'Annibal. Alors le Carthaginois fit paroître, pour la premiére fois, cette infidélité dans les traités, qu'on a tant reprochée à sa Nation. Il refusa d'accomplir les promesses de Maharbal, sous prétexte qu'il ne les avoit point dictées. La politique néanmoins l'engagea à séparer en deux la malheureuse bande des captifs. Il mit d'un côté ceux du nom Romain, & de l'autre les Alliés de Rome. Les premiers furent chargés de chaînes, & retenus dans la servitude. Ensuite, il parla de la sorte aux seconds. *Ne croyés pas, mes amis, que j'aye traversé tant de Régions, pour venir opprimer l'Italie entiére. Rome seule est l'objet qui m'attire. Elle a soumis vos Peres à la rigueur de ses loix. C'est de son joug que je suis venu vous décharger. Commencés à joüir de la liberté, que je vous ai apportée de si loin. Retournés dans vos cantons, annoncés-y votre prochaine délivrance, & la sincérité de mon zéle, pour vos intérêts.* Ce n'étoit pas la premiére fois, qu'Annibal eût usé d'un pareil artifice. Il ne cherchoit,

choit, en tous lieux, qu'à débaucher aux Romains leurs Alliés, & leur partisans.

De Rome l'an 536.
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.
Tite-Liv. l. 22.

Après un avantage si complet, le vainqueur fut occupé à compter le nombre des morts. Il n'avoit perdu que quinze cents hommes, & parmi eux, trente de ses Officiers. Il leur fit des obséques dignes de leur valeur. Du parti Romain, quinze mille hommes étoient restés sur la place, & dix [a] mille seulement, errants dans l'Etrurie, la plûpart blessés & mourants, avoient repris le chemin de la Capitale. Annibal fit chercher le corps de Flaminius, pour lui donner la sépulture. On ne le trouva point. Tandis que le Carthaginois délibére, de quel côté il tournera ses armes, on étoit à Rome dans la désolation.

Polyb. l. 3. & Tit. Livius l. 22.

Le Préteur Pomponius, qui ne crut pas pouvoir cacher long-tems une si triste nouvelle, monta sur la Tribune, vers le Soleil couchant. Jamais assemblée ne fut plus nombreuse. Les Dames mêlées avec les hommes, contre l'ordinaire, se rendirent à la place des Comices. Le discours du Préteur fut succint; mais il ne servit qu'à grossir le mal, dans l'esprit des Auditeurs. *L'Ennemi*, dit-il, *vient de remporter sur nous une triste victoire.* Sans en dire davantage, il se retira. Quels cris alors, quels hurlements, sur tout des femmes! Depuis long-tems, on n'avoit point entendu, à Rome, d'aveu si précis d'une si grande infortune. Les péres, les méres, les épouses, tremblérent pour leurs enfants, ou pour leurs maris, & les parents, pour leurs proches. Une multitude innombrable, sur tout de femmes, se rendit à la porte de la Ville, ou pour

[a] Plutarque assure que le nombre des prisonniers fut de dix mille. Tite-Live, & Valere-Maxime n'en comptent que six mille.

De Rome l'an 536.
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

recevoir ceux, qui retourneroient, ou pour apprendre des nouvelles de ceux, qui ne paroissoient pas encore. A la nuit, chacun retourna chés soi, ou en se félicitant de son bonheur, ou en gémissant de ses pertes. Deux meres, entre autres, furent tellement saisies, l'une à la porte de la Ville, pour avoir vû son fils de retour; l'autre en son logis, pour avoir vû paroître le sien qu'elle n'attendoit plus, qu'elles en expirérent de joye. Le plus grand nombre fut plongé dans un abattement inexprimable. Le Sénat seul conservoit de la fermeté, dans la consternation universelle. Les Préteurs l'avoient assemblé, & depuis trois jours, ils le retenoient à délibérer, dês le levé du Soleil, jusqu'à son couché. On n'avoit point encore pris de résolution fixe, lorsque la nouvelle arriva d'une seconde défaite.

Le Consul Servilius, à qui le soin de contenir les Gaulois étoit échû, se trouva dans Ariminum, lorsqu'il apprit, que son Collégue étoit sur le point de donner bataille. Il auroit bien voulu joindre son armée, à celle de Flaminius; mais la longueur des marches l'en détourna. Tout ce qu'il put faire, fut de lui envoyer quatre mille chevaux, sous la conduite du Pro-préteur Centenius. Ce renfort ne vint pas à tems. La bataille étoit dèja perduë.

Lors qu'Annibal eut la nouvelle, qu'un corps de Cavalerie Romaine arrivoit après coup, sans différer, il envoya Maharbal, l'un de ses Généraux, avec tous ses Escadrons, & un détachement d'Infanterie, pour combattre le Propréteur. La partie ne fut pas égale. Près de deux mille Romains périrent dans l'action. Le reste se sauva sur un tertre, où il fut investi.

Le lendemain, il fallut se rendre au vainqueur, qui traita les vaincus, comme les autres captifs de la journée du Thrasiméne. Ce nouvel accident redoubla la frayeur du Sénat. Les uns le méprisoient, comme un mal léger, aprês de si grandes pertes. Les autres considéroient la République comme un malade, que le moindre redoublement de la maladie met à l'extrêmité. Dans ce périlleux état, on jugea qu'il ne falloit plus garder de régles. Sans attendre donc, que le seul Consul qui restoit nommât un Dictateur, & sans perdre de tems, on prévint sa réponse, & l'on en créa un, d'autorité. Il est vrai, qu'on lui donna seulement le nom de Pro-Dictateur; tant on avoit de respect pour les anciennes coûtumes! Si jamais la République avoit eu besoin de se donner un Chef, qui la gouvernât avec un pouvoir Souverain, c'étoit alors. Le Capitaine sur qui elle jetta les yeux, fut le fameux Fabius Maximus, surnommé Verrucosus. Dèja illustré par le Consulat, par la Dictature, & par un Triomphe, il auroit sauvé sa patrie si ses sages conseils avoient été suivis. Fabius étoit un homme modéré, qui considéroit de sang froid les démarches de l'Ennemi, & qui, sans rien hazarder, profitoit des fautes de son adversaire. Il avoit toûjours jugé, que l'incendie excité par Annibal, n'étoit qu'un feu de paille, facile à éteindre, lors qu'on ne lui fourniroit plus d'aliment. Enfin, pour tout dire en un mot, Fabius étoit un Général aussi mesuré dans sa conduite, que Sempronius & Flaminius avoient été vifs, & impétueux. Le Peuple donna au nouveau Dictateur, contre la coûtume, pour Colonel Général de la Cavalerie, un M. Minucius Rufus. D'ordinaire les Dictateurs

De Rome l'an 536.
Consuls, C. FLAMINIUS, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Polyb. l. 3.

Tit. Livius l. 22.

Plut. in Fabio.

Hh ij

De Rome l'an. 536. Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS. *Plutar. in Fabio.*

ſe choiſiſſoient eux-mêmes, cet Officier, qui devoit les ſeconder. Comme celui-ci étoit agréable au Peuple, & zélé partiſan de la faction Plébéïenne, Fabius ſe vit engagé, malgré lui, de le ſouffrir dans ce poſte important, pour ne pas déplaire à la multitude. Sous le nouveau Gouvernement, on vit dans Rome refleurir le culte des Dieux, que l'irreligion de Flaminius avoit beaucoup affoibli. Ce n'eſt pas que Fabius fût ſuperſtitieux ; mais il regardoit le recours aux Dieux, comme un moyen néceſſaire, pour r'affermir le courage abattu des Romains, & l'eſpérance en leur protection, comme un reméde propre, à les tirer de l'engourdiſſement. Le Dictateur fit donc entendre aux Peres Conſcripts, qu'il falloit s'adreſſer aux Divinités tutelaires de Rome, pour connoître la cauſe du mal public. Le Sénat rendit un Arrêt, qui enjoignoit

Tit. Livius. l.22. aux Décem-virs, de conſulter les Livres des [a] Sibylles, ces Oracles myſtérieux, où l'on ne recouroit qu'en des tems de calamité, & lorſque des prodiges extraordinaires avoient effrayé les Citoyens. Sur le rapport des Gardiens de ces anciens monuments, on jugea, que les malheurs préſents avoient leur ſource

[a] Il eſt à croire, que les Décem-virs faiſoient dire à ces prétendus Oracles, tout ce qui leur plaiſoit. Du moins on ne peut douter, qu'ils ne donnaſſent ſouvent des interprétations arbitraires, & hazardées aux divers centons, qui compoſoient les Livres Sibyllins. Ils en faiſoient leur rapport au Sénat, & quelquefois dans l'embarras, que cauſoit l'obſcurité de ces fragmens détachés, & ſans ſuite, on avoit recours au Tribunal des Pontifes. De leur autorité, ils fixoient le ſens du texte, qui peut-être en avoit un tout contraire, à celui qu'on déterminoit. Si l'on en croit Plutarque, dans la vie de Fabius, les Livres des Sibylles, comprenoient grand nombre de propheties, qui avoient beaucoup de rapport, avec les malheurs, qui déſolérent la République, dans les tems que nous parcourons. Mais les Décem-virs ſe gardérent bien de publier ſes prédictions. La Religion, ou plûtôt la politique ne permettoit pas de les divulguer.

dans un vœu [a] qu'Aulus Cornélius avoit fait à Mars, & qui n'avoit pas été fidélement acquitté. On décerna donc, que le même vœu seroit réïteré. Il consistoit [b] à immoler tous les animaux, qui naîtroient

De Rome l'an 536.
Pro Dictateur Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

a L'administration de la Sardaigne, étoit échûë à Aulus Cornélius Mammula, en qualité de Préteur. Prêt de partir, pour se rendre dans l'Isle, de l'avis des Pontifes, & au nom de la Republique, il avoit promis aux Dieux, par un vœu solemnel, le sacrifice des Animaux, qui naîtroient dans un Printems, avec cette condition néanmoins, que la République ne souffriroit aucunes pertes, & que la fortune favoriseroit ses entreprises, contre Annibal. Ce vœu, dit Tite-Live, au Livre vingtdeuxiéme, ne fut pas articulé selon les cérémonies prescrites par la Religion. Ainsi les Décem-virs jugérent, qu'il falloit s'engager par un autre vœu, dont la Formule fût entiérement conforme aux loix établies dans le Rituel des Pontifes. Pour celui qui avoit été prononcé par Cornelius Mammula, l'Historien de Rome rapporte, au Livre 34. qu'il ne fut accompli, que vingt & un an après, sous le Consulat de Marcus Valérius Flaccus, & de Marcus Porcius Cato, lorsque la République se fût rétablie de l'épuisement où la seconde guerre Punique l'avoit réduite.

b Selon les termes du Paganisme, on donnoit aux Sacrifices compris dans ce vœu solemnel, le nom de *Ver sacrum*. Cette pratique avoit passé des Grecs aux Peuples d'Italie. Nous apprenons de Nonnius, de Festus, & de Tite-Live, au Livre 34. que par ces mots de *ver sacrum*, les Anciens prétendoient exprimer tout le bétail, qui étoit né entre les Calendes de Mars, & le premier jour de May. Les Romains furent les seuls, qui ne renfermerent point dans ce vœu l'obligation d'immoler les enfants nouveaux nez. Du moins; les Historiens de Rome, n'ont jamais imputé aux Romains un Sacrifice si barbare. Strabon, au Livre 5. & Festus assurent, que plusieurs Nations comprirent dans le même vœu, tous les enfants, sans distinction de sexe. Il est vrai, qu'elles eurent horreur de tremper leurs mains dans le sang de ces innocentes victimes. Seulement, pour satisfaire à un tel engagement, il fut réglé parmi les Peuples, que les enfants nés dans la révolution d'un *Printems sacré*, seroient réservés jusqu'à l'âge viril, pour être transportés en des terres étrangéres. Ils en usoient de la sorte, dans la persuasion, que les Peres & les Meres, n'avoient plus aucun droit sur des personnes, dont ils étoient redevables aux Dieux. *Sed cùm crudele videretur*, dit Festus, *pueros acpuellas innocentes interficere, perductos in adultam ætatem velabant, atque ita extra fines suos exigebant.* On les voiloit donc comme des victimes dévoüées aux Dieux, même avant qu'elles fussent nées. On les conduisoit hors des Frontieres, après quoi on les abandonnoit à leur

De Rome l'an 536.

dans un Printems. On y ajoûta d'autres vœux. 1. Qu'on

Pro-Dictateur Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

destinée, & ils se séparoient en différentes Colonies, pour aller fonder de nouvelles Habitations. C'est ainsi qu'en userent les Mamertins, selon Festus, lors qu'ils accomplirent le vœu qu'ils avoient fait, d'immoler tout ce qui naîtroit pendant un *Printems sacré*. Ils y comprirent les enfants nouvellement venus au monde. Mais pour accorder ce qu'ils devoient à la nature, avec ce qu'ils croyoient devoir aux Dieux, en conséquence de leur vœu ils prirent le parti, conformément à la réponse de l'Oracle, de bannir pour toujours de leur commune Patrie, ces malheureux destinés à la mort, lors qu'ils eurent atteint l'âge de puberté. Delà, l'origine des Picentins. Pline, en parlant de ces derniers, au Livre troisiéme, dit qu'ils descendoient d'une Colonie de Sabins, exilée de son Païs natal, pour remplir le vœu d'un *Printems sacré*. Elle alla s'établir dans une autre contrée de l'Italie. Les Sabins, dit Nonnius, avoient fait ce vœu, pour fléchir le courroux des Dieux, & dans la vûë d'obtenir leur protection, contre les Ombriens, qui avoient porté le fer & le feu, dans leurs campagnes. C'est dans ce sens, que selon la remarque de S. Jerôme, sur l'an 1596. d'Eusébe, dit que les Lacédémoniens bâtirent la Ville d'Héraclée, près de l'Eubé, & la peuplérent, en y envoyant un *ver sacrum*.... *Lacedemonii, ver sacrum Heracliam destinentes, urbem condunt*. La Gréce cependant donnoit à ces sortes de Colonies, le nom ἱερὸν ἔαρ, qui répond à celui de *l'an sacré*. Ce que raconte Denys d'Halicarnasse, au premier Livre de ses Antiquités Romaines, donnera un nouveau jour, pour l'intelligence du *ver sacrum*, observé chés les Grecs, comme chés les Italiens. C'étoit, dit cet Auteur, une coûtume reçûë parmi les Grecs & les Barbares, de décharger les Villes d'une multitude superfluë. Ils n'avoient point d'autre ressource, dans un tems de disette, & de calamité. A ce dessein, ils r'assembloient un certain nombre de gens, ils les consacroient à quelque Divinité, & leur fournissoient des armes, pour s'en servir dans le besoin. Le jour du départ étant arrivé, ceux qui restoient dans le Païs, faisoient un pompeux Sacrifice, si dans le tems de la séparation, ils avoient éprouvé la faveur, & l'assistance des Dieux; ensuite, ils conduisoient la troupe avec honneur, & lui souhaitoient toute sorte de prospérités. Si au contraire, ils ressentoient encore quelques effets de la colére du Ciel, ils observoient à la vérité les mêmes céremonies; mais au milieu de ces solemnités, ils marquoient leur vive douleur, par les plus tristes adieux, & faisoient des excuses à ceux, que le malheur des tems les forçoit de renvoyer. Ces infortunés, que le sort condamnoit à sortir de leur Païs, oublioient, dès ce moment, le lieu de leur naissance. Ils ne pensoient plus qu'à obtenir, ou de gré, ou de force, une retraite assûrée chés d'autres Nations. Le Dieu, sous la protection duquel ils avoient été mis, disposoit les Peu-

feroit [a] de grands Jeux, en l'honneur de Jupiter. 2.

De Rome l'an 536.
Consuls,
Pro-Dictateur Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

ples en leur faveur. Il leur procuroit souvent, ajoûte l'Historien Grec, contre toute espérance, des établissements solides, qui les consoloient de leurs pertes. Les Aborigénes, continuë Denys d'Halicarnasse, observérent le même usage. Comme leur Païs ne pouvoir suffire à la nourriture des Habitans, qui s'étoient extraordinairement multipliés, ils consacrérent à un Dieu, tous les enfants mâles, qui naîtroient, dans le cours d'une année. L'humanité ne leur permit pas d'ensanglanter les Autels du sang de tant d'innocents. Ils les destinerent seulement, à établir ailleurs une Colonie, quand ils seroient parvenus à l'âge viril.

a Voyés ce que nous avons dit, sur les grands Jeux, dans le premier Volume de cette Histoire, page 18. Livre 1. *n. o.* & page 306. *n. f.* Dans le troisiême volume, p. 562. Livre 12. & dans le quatriême, p. 206. *n. a.* Ces Jeux ne furent d'abord que des Tournois dans le Cirque, ensuite on y ajoûta, le spectacle du théatre, c'est-à-dire, les Jeux Scéniques. Aussi Plutarque, dit-il ici, que le Dictateur Fabius, voüa des Jeux de théatre à Jupiter. Comme ceux-ci faisoient partie de la solemnité, on les appelloit quelquefois les grands Jeux, les Jeux Romains. Ce nom de grands Jenx, n'étoit pas rellement fixé aux Jeux du Cirque, qu'il ne fût en usage, pour signifier, des Jeux de théatre, qui se faisoient avec un grand appareil. Plutarque ajoûte, qu'on destina, pour la célébration de cette Fête, la somme de trois cents trentetrois milles sesterces, trois cents trente-trois deniers, & un tiers. Cette somme, dit-il, évaluée sur le pié de la monnoye Grecque, équivaut, à quatre-vingt trois milles cinq cents, quatre-vingt-trois drachmes, & deux oboles, dont chacun faisoit la sixiême partie de la drachme. L'estimation que Plutarque donne ici de la monnoye Romaine, par rapport à la Grecque, fait connoître la valeur des deniers, & des sesterces. Nous avons déja remarqué, que le sesterce étoit la quatriéme partie de la drachme, & que la drachme valoit, à peu près, dix sols de nôtre monnoye. Ainsi les quatre-vingt-trois milles cinq cents quatre-vingt-trois drachmes, & deux oboles, seroient égales à la somme de quarante & un mille sept cents quatre-vingt onze livres, treize sols quatre deniers. Tite-Live rabat beaucoup de la somme énoncée par Plutarque. Il la réduit à trois cents trente-trois mille, trois cents trente-trois as, & un tiers. Cette derniere somme, à raison d'un sou pour chaque As, ne feroit que seize mille six cents soixante-six livres treize sols quatre deniers monnoye de France, ou en comptant à la Grecque, trente trois mille trois cents trente-quatre drachmes, & deux oboles. Il est vrai, que les deux Auteurs s'accordent dans l'énumération des espéces, mais ils ne conviennent point sur la valeur de ces mêmes espéces. Selon l'historien Grec, ce sont des sesterces & des drachmes, selon l'Historien Latin, toute la somme fut déterminée aux As. Il

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Festus in versu Ver sacrum.

Qu'on bâtiroit un Temple [a] à Venus Erycine. 3. Qu'on en érigeroit un second à [b] la Déesse du *bon Conseil*. 4. Qu'on dresseroit des repas sacrés, où les principales Divinités seroient invitées. 5. Que des priéres publiques seroient ordonnées dans tous les Temples. Fabius, qui devoit commander l'armée, ne se chargea que de prononcer le vœu, pour la construction d'un Sanctuaire à Venus Erycine. On trouvoit dans les Livres Sibyllins, qu'il ne seroit permis à nul autre, de voüer ce Temple à la Déesse, qu'au premier Magistrat de Rome Les Préteurs furent chargés du reste. Ceux-ci s'adressérent au grand Pontife L. Cornélius Lentu-

Tit. Liv. l. 22.

lus,

est évident, que l'un des deux Ecrivains s'est trompé, quoiqu'en dise Budée, qui s'est donné la torture, pour concilier les deux textes. Sans vouloir cependant prononcer, en faveur de l'un ou de l'autre, il paroît qu'il seroit plus naturel de déferer à l'autorité de Tite-Live. Il est à croire, qu'il s'est conformé à l'ancienne maniére, de compter par les As, & que Plutarque aura pris cette monnoye de cuivre pour des sesterces. Ce dernier Auteur au sujet de cette somme, examine pourquoi elle est specifiée par le nombre de trois. Il y trouve du mystére, & sur cela, il suit l'opinion des Pythagoriens, & des Platoniciens, qui donnoient le premier rang au ternaire, comme au plus parfait de tous les nombres. Mais cette discussion n'est point de nôtre ressort. Nous abandonnons à d'autres le soin de ces sortes de recherches. Ceux qui seroient curieux d'une telle découverte, peuvent recourir à Bungus *de Mysterio Numerorum*, & aux Calculateurs Anciens, & Modernes, qui ont traité de cette matiére.

a Nous avons parlé, dans les Volumes précédents, de Venus Erycine. Enée avoit érigé un Temple à cette Divinité, ou seulement un Autel, selon Denys d'Halicarnasse, au pié du Mont Eryx. Delà, le culte de cette Déesse, passa en Italie, & particulierement à Rome. Le Temple, que Fabius fit vœu de lui bâtir, fut placé au Capitole. On en construisit encore deux autres, en l'honneur de Venus, sous le titre d'Erycine, vers la porte Colline.

b Ce Temple dédié à la Déesse *Mens*, ou *du bon Conseil*, fut situé près de celui, que les Romains consacrérent à Venus Erycine, en exécution du vœu, que Titus Otacilius avoit fait. Les Romains imaginérent, & réalisérent cette nouvelle espéce de Divinité, dans des tems, où la République ne pouvoit se conduire avec trop de sagesse, & de précaution, contre un Ennemi aussi dangereux qu'Annibal.

lus ; qui, au nom du Collége Pontifical, prononça, qu'on ne pouvoit voüer aux Dieux, le sacrifice de tous les animaux nés dans un Printems, que de l'agrément du Peuple. Ce fut donc aux Comices, que les Préteurs présentérent leur Requête. Elle fut conçûë en ces termes. *Ordonnés, Romains, & qu'il vous plaise, que si la guerre contre les Carthaginois, & contre les Gaulois d'en-deçà les Alpes, est heureusement terminée dans cinq ans, on offrira à Jupiter tous les animaux qui naîtront au Printems, ou des truyes, ou des brebis, ou des chévres, ou des vaches, le tout, depuis le jour que le Sénat aura marqué ; pourvû néanmoins que ces animaux ne soient pas d'ailleurs consacrés à quelqu'autre Divinité. Ces victimes, au reste, seront égorgées, au jour, & à la maniére qu'il plaira à celui, qui en sera le Sacrificateur, sans qu'on le désapprouve. Si quelqu'un de ces animaux vient à mourir, avant l'immolation, qu'il soit réputé profane, & qu'on n'impute sa mort à personne. Si même, sans le sçavoir, quelqu'un venoit à blesser, ou à faire périr, quelqu'une de ces victimes consacrées, qu'on ne lui en fasse pas un crime. Si l'on en dérobe quelqu'une, que la punition n'en retombe ni sur le Peuple en général, ni sur le particulier à qui elle appartenoit. S'il arrivoit qu'on en sacrifiât, sans le sçavoir, dans un jour défendu, durant la nuit, ou durant le jour, par le ministére d'un Esclave, ou d'un homme libre ; que le sacrifice n'en soit pas réputé moins légitime. Si le Sénat & le Peuple ordonnent ces sacrifices, avant ceux des particuliers, que la malédiction n'en retombe pas sur le Peuple.*

De Rome l'an 536.
Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.
Tit. Livius l. 22.

Les Comices agréérent la Requête, & l'on ne songea plus qu'à dresser la Formule des vœux. Trois des Préteurs prononcérent chacun la sienne, au nom de

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Tit. Liv. lib. 27. Idem l. 33.

la République. M. Æmilius voüa de grands jeux à Jupiter. T. Otacilius promit la construction d'un Temple, à la *Déesse du Conseil*; & Cornélius Mammula voüa le sacrifice de tous les animaux, qui naîtroient au Printems, à cinq ans delà. Enfin, les Décem-virs furent chargés d'ordonner les [a] repas sacrés, pour les Dieux. Par là, le courage revint aux Romains. Ils aimérent à se persuader, que leurs pertes étoient moins l'effet d'un défaut de valeur, que de la vangeance du Ciel. [b] Il faut l'avoüer; les Légions Romaines n'auroient pas été moins invincibles qu'autrefois, si elles avoient été conduites par des Chefs aussi sages, ou aussi rusés que l'étoit Annibal. Fabius parut un Général digne de lui être opposé. Avant que d'entrer en campagne, le Dictateur se soumit à prendre les instructions du Sénat, & voulut bien que les Peres Conscripts déterminassent les troupes, qui devoient servir sous lui. Ceux-ci ordonnérent, que le Dictateur prendroit l'armée du Consul Servilius, & qu'il leveroit à la Ville, & chés les Alliés, autant de troupes qu'il voudroit. Ils abandonnérent le reste à sa prudence, & à son zéle pour la Patrie. Fabius n'ajoûta que deux Légions à l'armée, que Servilius commandoit dans la Gaule Cisalpine. Après ces premié-

Tit. Liv. lib. 22.

[a] Les Décem-virs dressérent six lits de parades, & l'on ordonna six repas de Religion, 1. en l'honneur de Jupiter & de Junon, 2. de Neptune & de Minerve. Les quatre autres, dit Tite-Live, furent destinés à Mars & à Venus, à Apollon & à Diane, à Vulcain & à Vesta, à Minerve & à Cérés. Tous les ordres de la République, & les gens même de la campagne, se rendirent, en foule, dans les Temples, pendant les trois jours, que dura la solemnité. Les méres y conduisirent leurs enfants, pour implorer la protection des Dieux.

[b] Tite-Live ajoûte, qu'on voüa pour lors à Jupiter le Sacrifice de trois cents bœufs, & différentes victimes, en l'honneur des autres Divinités.

res déférences renduës au Sénat, le Dictateur se donna toute la dignité, qui convenoit à son rang. D'abord il parut en public, accompagné de vingt-quatre Licteurs, avec leurs haches, & leurs faisceaux. Fabius étoit alors dans la vigueur de l'âge, & son grand air lui donnoit toute la majesté d'un Souverain. Pour ne la perdre pas à la tête des armées, il obtint [a] du Sénat, qu'il y paroîtroit à cheval. Jusqu'à lui, peu de ses prédécesseurs avoient eu ce privilége. Pour honorer l'Infanterie, aussi bien que pour humilier des Chefs, dont l'autorité étoit presque Royale, on avoit statué, qu'aucun Dictateur ne combattroit qu'à pié. La loi fut abrogée, ou suspenduë, en faveur de Fabius. Le premier ordre qu'il porta, fut aux gens de campagne, de se retirer de leurs Villages, dans des lieux de sûreté, après avoir mis le feu à leurs maisons, & fait eux-mêmes le dégât de leurs métairies. C'étoit pour ôter aux ennemis le moyen de subsister. Il partit ensuite, & après avoir marqué [b] Tibur, pour

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Plut. in Fabio.

T. Livius l. 22.

[a] Les loix défendoient au Dictateur de paroître jamais à cheval dans les armées ou bien, dit Plutarque, parce que l'Infanterie faisoit la plus grande force des Romains, ou pour mettre ce Général, dans la nécessité d'être toujours à la tête des Bataillons. Il est plus vrai-semblable, que le Peuple se réserva le droit d'accorder cette distinction au Dictateur, afin de lui faire sentir que la Souveraine Magistrature, ne l'affranchissoit point tout à fait de la dépendance. Au reste, il n'appartenoit qu'au Peuple d'accorder un tel privilége. Si donc Fabius s'adressa au Sénat pour l'obtenir, comme Plutarque le rapporte, il ajoûte en même-tems, qu'il ne put en user, que de l'agrément du Peuple. Tite-Live, remarque, au Livre 23. en parlant du Dictateur Junius, que le Peuple seul avoit droit de conférer cette prérogative. *Latoque, ut solet, ad Populum, ut equum ascendere liceret.*

[b] Tibur est aujourd'hui connu sous le nom de Tivoli, Ville autrefois renommée par la douceur de son climat. Elle est située sur les bords de l'Anio, ou du *Téverone.*

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. Fabius Maximus Verrucosus.

le rendés-vous général de ses troupes, par [a] le chemin de Flaminius, il marcha vers [b] Ocricule, Ville située sur les bords du Tibre. Delà, il vit venir à lui l'armée du Consul Servilius. Un des Officiers de Fabius alla dire à ce Général, que, sans gardes & sans faisceaux, il vînt rendre hommage à son Dictateur. Le Consul obéït, parut devant Fabius en simple particulier, & lui fit remettre ses troupes par Fulvius Flaccus, l'un de ses Lieutenants Généraux. Alors on vit, avec admiration, le Dictateur, dans tout l'éclat de sa dignité. Les espérances se ranimérent, à la vûë des [c] quatre Légions qu'il commandoit, & au souvenir de sa sagesse, & de son expérience. Pour ne pas laisser Servilius sans emploi, le Dictateur lui donna l'inspection sur tous les Ports d'Italie, & sur les Villes Maritimes, pour empêcher les descentes des Carthaginois. En effet, on venoit d'apprendre, qu'une Escadre Romaine, chargée d hommes & de provisions pour l'Espagne, venoit d'être enlevée par les Galéres Car-

[a] Voyés ce que nous avons dit ci-dessus du chemin de Flaminius, ou de la voye Flaminia. Elle commençoit à la porte Flumentane. Delà, elle traversoit la Toscane & l'Ombrie. Enfin, elle se terminoit à Ariminum. Strabon attribuë la construction de ce chemin, au fils du Consul Flaminius, qui fut tué à la bataille du Thrasiméne. Peut-être, parce que cette voye fut renduë pratiquable depuis Arétium, jusqu'à Rimini, sous la direction du fils.

[b] Ocricule étoit une Ville de l'Ombrie. Elle étoit située près du Tibre, & confinoit avec le Païs des Sabins. Les Italiens la nomment présentement *Otricoli*.

[c] Selon Tite-Live, outre les quatre Légions, qui composérent l'armée du Dictateur, on forma différents corps de troupes. Grand nombre d'Affranchis mêmes prit les armes pour la défense de la République, quoiqu'on n'admît d'ordinaire que des personnes de condition libre dans la Milice Romaine. De ces troupes, on tira tous ceux qui avoient moins de trente-cinq ans, pour être répartis sur la flotte. Le reste fut réservé, pour veiller à la sûreté de Rome. & pour la mettre en état de défense, contre les attaques d'Annibal.

thaginoiſes, à la hauteur du [a] Promontoire de Coſa, dans l'Etrurie. De Rome l'an 536.

La nouvelle marche d'Annibal détermina celle de Fabius. Le Carthaginois, vainqueur ſur les bords du Thraſiméne, n'avoit pas jugé qu'il fût tems, d'aller droit à Rome. Les forces de la République n'étoient pas encore aſſés affoiblies, pour oſer faire le ſiége de la Capitale. Par l'Ombrie donc, & par le Picénum, il vint tomber ſur le territoire d'Adria, Ville conſidérable, & Maritime, ſur les bords de la mer Adriatique. Ce Païs eſt abondant, & les fruits que la terre y produit, ſont également ſains, & délicieux. Annibal en fit un lieu de rafraîchiſſement pour ſes troupes, fatiguées d'un pénible paſſage par tant de Régions marécageuſes. Il voyoit que la laſſitude, & que la mauvaiſe nourriture avoient entiérement épuiſé ſes Soldats. Tandis qu'ils avoient vécu dans la Gaule Ciſalpine, ils avoient paſſé les nuits à l'air, preſque toujours dans la fange, & dans l'ordure. Delà, l'eſpéce de contagion, que les hommes & que les chevaux avoient contractée. C'étoit une maladie, qu'on attribuoit à de mauvais aliments. Le farcin infectoit toute ſon armée. Aux environs d'Adria, les Carthaginois trouvérent de bons vivres, & ſur-tout d'excellent vin vieux, dont ils ſe frottérent eux, & leurs chevaux, & qui bû largement, ne ſervit pas peu à leur redonner des forces, & du courage. Alors les Africains aſſés mal équippés, s'armérent à la Romaine. Ils avoient trouvé, dans la dépoüille des vaincus,

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Polyb. l. 3.

[a] Nous avons parlé de la Ville de Coſa, ou de Coſſa, ſelon quelques-uns, dans le ſixiême Volume de cette Hiſtoire, Livre 22. p. 216.

n. [a] Voyés au même endroit ce que nous avons dit de ſon Promontoire. Il s'avançoit dans la mer, entre *Civita-Vechia*, & le Promontoire d'Argeniéres.

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

de quoi changer leurs vieilles épées, leurs lances, & leurs boucliers. De son côté Annibal, qui n'avoit point vû la mer depuis son entrée en Italie, profita de la commodité qu'elle lui donnoit, pour faire sçavoir de ses nouvelles à Carthage. Il fit au Sénat de sa République le détail de ses victoires, & de ses progrés. On en fut charmé dans son Païs, & dês lors, on résolut de lui envoyer les vivres, les provisions, & les renforts nécessaires. Le long séjour de l'armée Carthaginoise dans les confins d'Adria, fit juger à Fabius, que son Général la conduiroit infailliblement dans l'Apulie. Pour la joindre, le Dictateur changea de route, & suivant les chemins de traverse, par le milieu de la Sabinie, il vint, de Préneste, retomber dans [a] la voye Latine. Jamais marche d'armée ne se fit avec plus d'ordre, & de précaution. On séjourna peu, & l'on n'avança, qu'après avoir fait observer les chemins, avec une vigilance extrême. Enfin Annibal, après avoir ravagé les territoires d'Asculum, & d'Adria, traversa les Païs des [b] Marrucins, & des Frentans, [c] & conformément à la conjecture de Fabius, il entra dans l'Apulie. Sur les confins de cette Province, proche des [d] Pentriens, étoit une Ville nommée [e] *Æca*,

Tit. Liv. l. 22.

Polybius l. 3.

a La voye Latine commençoit à la porte du même nom, & conduisoit dans le Latium.

b Le Païs des Marrucins originaires des Marses, comprenoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Territoire de *Chiéti*, dans l'Abruſſe Citérieure.

c Les Frentans, habitoient cette contrée de l'Italie, qui fait à present partie de l'Abruſſe citérieure, & de la *Capitanata*. Nous en avons parlé dans les Volumes précédents, aussi-bien que des Marrucins.

d Les Pentriens occupoient un canton du Samnium, aux environs de Boviane, qui en étoit la Capitale. Voyés le cinquiême Volume.

e *Æca*, étoit une Ville de l'Apulie. Polybe lui donne le nom d'*Æge*. Elle confinoit avec le Samnium & l'Hirpinie, au pié de l'Apennin. Dans certaines éditions de Tite-Live, on lit *Anca*, & dans d'autres, la Ville d'Arpi se trouve substituée, à Æcæ.

presqu'au pié d'une longue chaîne de montagnes. Ce fut vers là, que Fabius vint camper; environ à six milles du camp d'Annibal. Le voisinage des Ennemis attira sur eux l'impatient Général, qui voulut tâter le Rival, que Rome lui oppoſoit. Presque à portée du camp Romain, il fit paroître son armée en bataille, pour attirer le Dictateur au combat. Rien ne remua, dans les retranchements du Romain. En vain le Soldat Carthaginois reprocha aux troupes du Dictateur, qu'enfin la valeur Romaine étoit anéantie. Annibal retourna dans son camp plus pensif qu'à l'ordinaire. Il comprit que Rome avoit pris conseil de ses malheurs passés. *Ce ne sont plus des Sempronius*, se disoit-il, *ou des Flaminius, qu'elle m'oppose. Enfin, elle a trouvé un Général, dont la prudence sera plus efficace, que la force de son armée.*

De Rome l'an 535.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

En effet, pour les circonstances présentes, rien ne convenoit mieux, que de temporiser. Fabius avoit à faire à un Général, toujours victorieux en Espagne, trois fois vainqueur en Italie, & qui n'avoit d'espérance que dans la victoire. Au milieu d'une terre étrangére, pour peu qu'Annibal cessât de vaincre, il tomboit infailliblement dans le mépris, & dans la disette. Le consumer peu à peu, par des lenteurs, le suivre pas à pas, le harceler sans cesse, & n'en venir jamais à une action décisive, c'étoit captiver sa fortune, & ne point risquer la sienne. Pour les Romains, ils n'avoient point à craindre de manquer d'hommes, & de vivres, au milieu de leur Païs; mais le Carthaginois n'avoit, pour subsister, que le pillage, & dans le dépérissement de ses Soldats, il ne lui restoit que de foibles ressources, pour les remplacer. Les deux Gé-

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

néraux sentoient leurs avantages, & leurs désavantages mutuels. Ainsi l'un aimoit à tout entreprendre, & l'autre à ne rien hazarder. La conduite de l'un & de l'autre étoit également sage; mais Fabius avoit contre lui les préjugés de la multitude, qui n'approfondit rien. Ce fut un nouveau genre de victoire, à remporter sur ses Soldats, & sur ses Officiers mêmes. La prudence & la timidité confinent. Il fallut essuyer le reproche d'être timide, pour ne devenir pas imprudent.

Tit. Liv. l. 22.

Fabius négligea des invectives passagéres, que l'événement effaça. Il alla son train. Souvent Annibal venoit l'insulter. Souvent il exposoit à ses yeux l'incendie des maisons, & le ravage des Campagnes alliées. Souvent il changeoit de Camp, & disparoissoit tout à coup. Souvent il dressoit des embuscades au Dictateur, dans des défilés, & dans des vallons, où il cachoit ses troupes. Tout étoit inutile contre un Général pénétrant, & précautionné. Fabius abandonnoit les plaines, & les vallées au Carthaginois, qui s'affamoit lui-même en les ruinant. Pour le Dictateur, il ne faisoit marcher ses troupes, que sur des hauteurs, côtoyant toûjours les ennemis, sans les perdre de vûë. Il ne permettoit jamais à ses Soldats de sortir du Camp, que quand la nécessité l'y contraignoit. S'il falloit aller couper du bois, ou faire un fourage, toûjours l'escorte étoit nombreuse, & sa Cavalerie, aussi-bien que son Infanterie armée à la légére, étoit disposée à secourir les fourageurs, en cas d'attaque. Quelquefois, ceux-ci enlevoient des corps de Carthaginois, plus téméraires dans leurs fourages. Cependant, pour tenir ses troupes en haleine, le Dictateur leur permettoit quelquefois, de légers

légers combats ; mais toûjours à coup sûr, avec ordre de se retirer au premier son de la retraite. Par-là, il ne s'engageoit à rien de considérable, il amusoit ses troupes, & soulageoit leur ennui, en donnant quelque aliment à leur valeur. Annibal se trouvoit extrêmement gêné, par les procédés de Fabius ; mais à son tour, Fabius avoit à souffrir des murmures continuels de Minucius, son Colonel de la Cavalerie. Celui-ci étoit un homme frivole, ambitieux néanmoins, & jaloux, qui se lassoit de ne commander qu'en second, dans une armée, dont il espéroit d'avoir le commandement en chef. Ses protecteurs rehaussoient son espérance. Il étoit agréable au Peuple. Par-là, il croyoit pouvoir obtenir, de leur faveur, le premier rang, comme il avoit obtenu le second. Point d'autre voye pour arriver au comble de ses desirs, que le décri du Général. A entendre parler Minucius, le Dictateur étoit un homme, qui ne paroissoit sage, que parce qu'il étoit lâche. Selon lui, une activité brusque étoit plus capable de déconcerter Annibal, qu'une lenteur, dont le Carthaginois sçavoit se prévaloir. C'est ainsi qu'un subalterne mettoit en œuvre l'art pernicieux de décrier son chef, pour s'élever, en le diffamant.

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Les discours d'une mauvaise langue ne firent point changer de conduite, à un homme aussi solide, que l'étoit Fabius. Sans hazarder d'action générale, il suivit toûjours l'armée Carthaginoise, comme à la piste. Il ne s'en éloignoit jamais que d'une lieuë, ou deux au plus. Annibal, qui ne pouvoit long-temps faire subsister ses troupes, dans une seule Région, passoit souvent de l'une à l'autre. De l'Apulie donc,

Polyb. l. 3.

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

il entra dans le [a] Samnium, après avoir passé l'Appennin.

Depuis long-temps, cette belle Contrée joüissoit de la paix, & de l'abondance qui la suit. Ainsi, malgré le pillage & le dégât, Annibal, ne put épuiser les magasins des Samnites. Il fit des courses dans le territoire de Bénévent. La Colonie Romaine, qui y étoit établie, ne s'en ébranla pas. Du moins, le Carthaginois crut pouvoir engager le Dictateur au combat, à la vûë d'un objet très-intéressant. Il fit le siége de [b] Télesse, Ville du Samnium, située au pié de l'Apennin. Fabius la laissa prendre. Ni les hostilités que souffroient les Alliés de Rome, ni le saccagement de leurs Bourgs, ni même la destruction d'un petit nombre de Villes, ne purent attirer Fabius en rase Campagne. Il fallut donc lui présenter une amorce, plus capable de le tirer de l'inaction.

T. Livius l. 22.

Polybius l. 3.

La Campanie est le plus charmant Païs du monde, & tout à la fois, le plus impénétrable. D'un côté la mer qui la termine, lui donne des ports avantageux, pour le commerce. Naples seule étoit alors l'abord de toutes les richesses étrangéres. Du côté des terres, la Campanie est bordée de hautes montagnes, & l'on n'y peut entrer, que par trois endroits, & que par des cols étroits, & d'un passage difficile. La plaine de ce grand vallon, est tout à la fois la plus déli-

a Quelques éditions de Tite-Live portent *ex Hirpinis in Samnium transit*, comme si Annibal fût passé de l'Hirpinie, dans le Samnium. Dans d'autres, on lit *ex Arpinis*, & dans quelques-unes, *ex Arpis*, pour faire entendre que le Général Carthaginois étoit passé d'Arpi, Ville d'Apulie, dans le Païs des Samnites. Les deux textes s'accordent aisement avec la route d'Annibal.

b Télésia, aujourd'hui *Télése*, étoit située dans la terre de Labour, à peu de distance du *Sabbato*.

cieuſe, & la plus fertile du monde. Preſqu'au centre de ce magnifique baſſin, étoit alors la Ville [a] de Capouë, bien différente, pour la ſituation, de celle d'aujourd'hui. Placée ſur le Vulturne, elle avoit excité, diſoit-on, de la diſpute parmi les Dieux, ſi elle n'étoit pas la plus charmante demeure qui fût dans l'Univers. La Campanie fut donc la Province, où le Carthaginois préféra de pénétrer, après avoir ravagé le Samnium. Trois Cavaliers Campanois, qu'il avoit à ſon ſervice, l'y déterminérent. Ceux-ci, faits priſonniers à la bataille du Thraſiméne, s'étoient donnés à lui, lorſqu'il renvoya les Alliés du Peuple Romain. Comptant ſur la bonne foi de ces trois hommes, il ſe livra d'abord à leurs conſeils. Ces Campanois l'aſſurérent, que s'il entroit dans la Campanie, aiſément il ſe rendroit maître de Capouë. Pour lors, Annibal eut quelque difficulté à les croire. Outre que leur autorité n'étoit pas capable de raſſûrer ſon eſprit, nulle Nation, & même nulle Ville Alliée du Peuple Romain, ne s'étoit encore détachée de la République. Tant l'impreſſion de la majeſté Romaine, & de la douceur qu'on goûtoit ſous ſon gouvernement, étoit vive dans tous les cœurs ! Annibal crut du moins, que le ſpectacle de la Campanie miſe au pillage, ſans qu'elle fût défenduë, ſuffiroit pour dégouter du nom Romain, de trop fidéles Alliés, ou du moins, pour contraindre le Dictateur à la défendre. Il y entra donc, par le col qu'on nommoit [b] Eriban, avec toute la confiance que lui don-

De Rome l'an 536.
Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Tit. Liv. l. 22.

Polybius l. 3.

[a] Voyés ce que nous avons dit de la ſituation de Capouë, & de la fertilité de ſon territoire, dans le quatriême Volume de cette Hiſtoire, & dans les ſuivants.

[b] Voici ce que Plutarque nous

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

noit son courage; mais sans avoir assés prévû, par où il pourroit en sortir.

Fabius fut étonné de l'entreprise audacieuse du Carthaginois, & par là, il se confirma dans la résolution, qu'il avoit prise, de ne s'exposer point à un

rapporte du passage d'Annibal, dans la Campanie. Résolu de s'éloigner de Fabius, & de faire entrer son armée dans des lieux où elle pût subsister commodément, il ordonna à ses guides, de le conduire d'abord après souper; dans les Campagnes de Casinum. Le Général Carthaginois peu fait au langage des Latins, articula le mot de Casinum, de manière à faire croire qu'il parloit de Casilinum. Les guides trompés à sa prononciation, prirent en effet, l'une pour l'autre. Ils engagérent donc ses troupes dans les défilés, qui séparent la Campanie du Païs des Samnites, près de Casilinum, Ville qui est arrosée par le Fleuve Lothronus, à qui les Romains donnent le nom de Vulturne. C'est un Païs environné de montagnes coupées par un vallon, qui s'étend jusqu'à la Mer. Les eaux du Fleuve, qui s'y décharge, forment, aux environs, de grands marais, & des bancs de sable fort profonds, qui sont terminés tous par une rade fort dangereuse. A peine Annibal eût il étendu son armée dans le vallon, que Fabius fit occuper le détroit, par un corps de quatre mille hommes. Il posta le reste de ses troupes sur les hauteurs. De là les frondeurs, les gens de trait, & quelques bataillons choisis tombérent sur l'arriére garde Carthaginoise, la mirent en désordre, & tuérent huit cents Soldats. Annibal outré de se voir enfermé de toutes parts, sans aucune espérance de retour, en fit retomber la faute sur ses guides. Dans la fureur qui le saisit, il condamna sur le champ, ces malheureux à expirer sur une croix. Le récit de Plutarque est assés conforme à celui de Tite Live, avec cette différence cependant, que selon le dernier Historien, Annibal déploya toute sa rage, seulement contre un des guides. Il le fit battre de verges, dit Tite Live, après quoi, il ordonna qu'il fût crucifié, pour donner aux autres un exemple de terreur. De plus, l'Auteur Latin a circonstancié avec exactitude la route d'Annibal, & les différents lieux qui se trouvérent sur son passage. Il se détourna, continuë-t'il, du droit chemin, qui conduisoit dans la Campanie, il passa par les campagnes d'Aliffe, de Calés, & de Calatie, d'où il se rendit dans les plaines de Stellate. Tout ce territoire, ajoûte Tite-Live, est environné de Montagnes & de Riviéres. Au reste, il s'étend depuis le Mont Callicula, que Polybe appelle le Mont Eriban, entre le Vulturne, & le Savo, autrement les Fleuves *Volturno*, & *Sanone*, au dessus de *Carinola*, jusqu'au lieu que les Naturels du Païs nomment *Torre di Francolése*.

Ennemi, qui commençoit à prendre des partis extrêmes, d'où la seule victoire pourroit le dégager. Minucius au contraire, faisoit entendre aux Soldats, que le moment étoit venu, d'engraisser la Campanie du sang Carthaginois. L'ardeur des Romains étoit extrême, pour aller à l'Ennemi. Il fallut, que Fabius lui-même, parlât le langage commun, pour ne pas irriter ses troupes. Il feignit la même impatience, qu'avoit Minucius, d'en venir aux mains, & marcha avec une célérité, qui démentoit sa lenteur ordinaire. Dêja il étoit arrivé au pié du Mont [a] Falerne, entre Cales [b] & Sinuessa, lorsqu'il reprit sa première conduite. Il ne campa plus que sur des hauteurs, ne marcha plus qu'à côté de l'Ennemi, à juste distance, sans pouvoir être attaqué, qu'avec désavantage. Enfin, il évita le combat avec plus de soin, qu'Annibal ne le cherchoit. Cependant l'armée Carthaginoise ravageoit le plat Païs, jusqu'à Sinuessa, & ruinoit les fruits & les belles moissons des campagnes de Falerne. Fabius, du haut du Mont [c] Massic, voyoit ce spectacle sans s'émouvoir, & ne tomboit qu'à propos, & par

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Tit. Livius l. 22.

[a] Le Mont Falerne, est aujourd'hui le même, que *Monte Dragone*. Voyés le quatrième Volume.

[b] Calés, Ville de la Campanie, qu'on nomme présentement *Calvi*, est différente de celle, qui s'appelloit autrefois Calenum, & qui subsistoit dans l'endroit, où est aujourd'hui *Carinola*. Le territoire de celle-ci étoit fort vanté des Anciens, pour les vins exquis qu'il fournissoit à l'Italie. La Ville de Sinuessa étoit située au pié du Mont Massic. Elle fut d'abord nommée *Sinope*, jusqu'à l'an 458, qu'elle devint Colonie Romaine. Elle fut célébre par ses eaux médicinales. Selon Pline, les femmes après en avoir bû, devenoient fécondes, & les fols y trouvoient un remede contre la folie. Elles sont connuës sous le nom de *Bagni*. Voyés les Volumes précédents.

[c] Le Mont Massic, est le même que les Anciens appellérent le Mont-Falerne, à cause des Campagnes voisines, qui portoient le même nom.

De Rome l'an 536. Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

petits détachements, sur les Pillarts, lorsque l'avarice les avoit emportés trop loin. Enfin, l'indignité d'un si pitoyable ravage, & l'inaction du Dictateur, revoltérent les esprits. Officiers, Soldats, tous panchérent à la sédition. On entendoit, avec plaisir, les violentes déclamations de Minucius, contre son Général. *Le Pro-Dictateur*, disoit-il, *ne nous a-t'il donc amenés ici, que pour être les témoins d'une affreuse désolation? N'aurons-nous point pitié de ces belles Colonies, que Rome a transplantées, dans un si charmant Païs! Ce n'est plus le Samnite, c'est un Africain, qui abuse de nôtre oisiveté, pour répandre ici le ravage. Nos peres n'ont pû souffrir, que les Samnites approchassent des côtes de la Campanie, & nous permettons à des Numides, & à des Maures, d'exercer leurs brigandages, jusqu'au cœur d'une si riche Province! Que faisons-nous sur la cime de ces montagnes? D'ici nous ne pouvons entendre, il est vrai, les cris de nos Alliés; mais la flame & la fumée de leurs maisons, & de leurs campagnes, montent jusqu'à nous. Si Camille ne t'avoit défenduë, que par une lenteur timide, Rome! Tu serois encore entre les mains des Gaulois! Nos Ancêtres, ne t'auroient-ils sauvée, que pour devenir la proye d'Annibal? Quelle différence, entre nôtre premier Libérateur; & le défenseur que la Patrie vient de nous donner, dans ses besoins extrêmes! Camille, dês le jour qu'il fut nommé Dictateur, attaqua les Gaulois, les chassa de nos murs, & le lendemain, il les défit proche de Gabies. L'activité a toujours été le caractére de nos grands Généraux. Par là, Rome s'est accruë, par là, elle se conservera.*

Ainsi parloit le téméraire Colonel de la Cavalerie. Les Soldats furent infectés de la contagion, qu'il répandoit, & s'exprimérent contre Fabius, par des

plaisanteries, à leur maniére. *Nôtre Général*, disoient les uns, *est le vrai Pédagogue d'Annibal. Il le garde à vûë, le traite de haut en bas, & ne peut empêcher ses fredaines. Nos montagnes*, disoient les autres, *sont pour nous un agréable amphithéatre. Delà, nous voyons tranquillement les Jeux des Gladiateurs, sans y avoir d'autre part, que le plaisir des yeux.* D'autres disoient aux amis du Dictateur: *Nous avons un aimable Conducteur. Pour ne pas hazarder nos vies, il nous cache jusques dans les nuës.* Tous ces discours étoient rapportés au sage Fabius. On s'en servoit pour l'exciter à donner bataille, afin d'effacer la tache de timidité, dont ses rivaux s'efforçoient de le noircir. *Moi timide?* répondit Fabius. *Je le serois bien davantage, si j'avois la lâcheté de ceder aux murmures d'un Subalterne, & aux plaisanteries d'une soldatesque inconsidérée. De vains bruits ne me feront pas prendre le change, & je sacrifierai, sans peine, ma réputation, au véritable bien de la Patrie. Jugés delà, si je suis lâche?*

De Rome l'an 536. Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Cependant, s'il eût été au pouvoir de l'armée, elle n'eût pas balancé de se donner Minucius pour Chef. Il n'y eut pas jusqu'aux spéculatifs de Rome, qui ne blâmassent les délais, & la lenteur de Fabius. Le Général ne l'ignoroit pas, & n'en étoit pas ébranlé. Sa conduite fut toujours la même, durant tout l'Eté. Ce fut alors, vrai-semblablement, que le Romain traita avec les Carthaginois, pour l'échange réciproque des prisonniers de guerre. Ils convinrent entre eux, qu'on se rendroit homme pour homme, & que s'il en restoit plus, d'une part, que de l'autre, on racheteroit ce reste, pour un prix qui fut fixé par tête. Il se trouva deux cents quarante-sept prisonniers de plus entre les

De Rome l'an 536.
Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

mains d'Annibal. Le traité fut envoyé au Sénat, pour faire payer, par le trésor public, la rançon de ces malheureux.

A force de temporiser, Fabius avoit réduit Annibal à quitter la Campanie. Le Carthaginois avoit fait réfléxion, qu'il seroit dangereux d'y passer l'Hyver. *Après tout, cette délicieuse Région*, disoit-il, *est plus fertile en fruits, & en vins, qu'en blé, & qu'en fourages. Les côteaux y sont plantés d'excellents vignobles, & les montagnes d'oliviers; mais la plaine, dêja ruinée, ne suffira pas à la subsistance d'une grosse armée.* L'embarras où Fabius l'avoit jetté, lui faisoit estimer, malgré lui, un Général méprisé à Rome, & dans son camp, Fabius étoit attentif à tout. Il n'ignora pas le parti, que son Rival avoit pris. Le Dictateur se douta, que pour sortir des campagnes de Falerne, Annibal prendroit la même route, que celle qui l'y avoit conduit. Il se résolut donc d'en faire garder les issuës, par un petit corps de Romains, & après l'avoir placé sur [a] le Mont Callicule, & dans [b] Casilinum, il retourna à son camp, par dessus les hauteurs. Cependant, il fit un détachement de quatre cents chevaux, des troupes Alliées, avec ordre d'observer l'Ennemi; mais d'éviter le combat, & de ne point se montrer à l'Ennemi.

L. Hostilius Mancinus, jeune Officier plein de feu, & de valeur, &, par là même, zélé partisan de Minucius, commandoit le détachement. D'abord, il marcha avec précaution. Ensuite, il apperçut des Numides répandus dans les Villages, pour piller. Par occa-

[a] Le Mont Callicule est connu, par ce que nous en avons dit ci-dessus.

[b] Casilinum étoit placé sur les bords du Vulturne, dans le voisinage de Capouë.

sion,

ſion, il en tua un petit nombre. C'étoit dêja trop; mais l'ardeur de combattre s'augmente, après le premier ſuccês. Des Cavaliers Numides ſe preſentérent à lui, par pelottons, & par une fuite ſimulée, ils l'attirérent à leur ſuite, juſques auprès du camp Ennemi. Delà, ſortit Carthalon, Commandant de la Cavalerie Carthaginoiſe, qui mit les Romains en fuite, avant qu'ils fuſſent à la portée du trait, & les ſuivit tout d'une haleine, durant cinq milles. Alors Mancinus, qui déſeſpéra de pouvoir échapper, quoiqu'inégal en nombre, fit tête à l'Ennemi. Bien-tôt il fut enveloppé, & périt lui même, avec l'élite de ſa troupe. Exemple funeſte de la déſobéïſſance militaire, & ſalutaire inſtruction pour l'audacieux Minucius, s'il avoit ſçû en profiter!

Ce léger déſavantage rendit Fabius encore plus circonſpect. Il joignit les troupes, que commandoit Minucius aux ſiennes, & marcha vers [a] Terracine, pour empêcher Annibal d'entrer dans le Latium, & de là, dans le camp Romain. En effet, il occupa les défilés qui ſont entre la mer, & la Ville, & par là, il boucha aux Ennemis le paſſage de [a] la voye Appienne. Annibal n'étoit qu'à deux milles des Romains, & il avoit rangé ſon armée dans l'eſpace, qui s'étendoit entre les deux camps. Le Dictateur ſe contenta, de diſpoſer ſes troupes ſous ſes retranchements, dans un poſte avantageux. Le Carthaginois eut néanmoins l'audace d'eſcarmoucher avec ſa Cavalerie légére, qui vint bruſquement à l'attaque, & qui prit la fuite à

[a] Nous avons parlé de la ſituation de Terracine, dans les Volumes précédents.

[b] Pour fermer toutes les iſſuës à Annibal, Fabius fit garder le paſſage, qui conduiſoit à la voye Appienne, & de là ſur les terres de la République Romaine.

De Rome l'an 536. l'instant, pour attirer les Romains à ses trousses. L'armée Romaine fut inébranlable. Ainsi le combat n'eut rien de vif, & tourna plus à l'avantage de Rome, que de Carthage. Huit cents Carthaginois y furent tués, & Fabius ne perdit que deux cents hommes. Par là, il se dédommagea des pertes de Mancinus. Annibal fut moins sensible à cet échec, qu'embarrassé du lieu de sa retraite. Il désespéra de pouvoir franchir le débouché de Terracine, & de gagner Casilinum. Cependant, il importoit de pouvoir mettre en lieu sûr, tant de riches dépoüilles, qu'il avoit remportées de la Campanie, du Samnium, & des autres Provinces ravagées. Ses Soldats étoient chargés de butin, & la saison avancée les pressoit, de chercher un lieu commode, pour y passer l'Hyver.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Polybius l. 3.

Fabius, de son côté, faisoit tous ses efforts, pour enfermer les troupes Carthaginoises dans les campagnes de Falerne, & pour les y consumer. Le projet étoit digne du Dictateur, & ç'auroit été le fruit honorable de ses retardements. Annibal le présentit, & chercha des issuës, pour [a] se débarrasser. Sa résolution fut prise, de retourner dans le Samnium, par le même col d'Eriban, par où il étoit venu sur les bords du Vulturne. Les marches de l'Ennemi, persuadérent Fabius, qu'Annibal visoit là. Il y prévint les Carthaginois, & vint camper sur le Mont Callicule, qui dominoit le passage d'Eriban. Là, le Dictateur ne fut plus occupé, que de choisir ses postes, que de cacher

Tit. Liv. l. 22.

a Annibal se trouvoit engagé au milieu des rochers de Formium & des marais de Linterne, ville située sur un Fleuve du même nom, entre Naples & Sinuessa. Elle s'appelle aujourd'hui *Torre di Patria*. Les marais voisins, sont nommés dans la langue du Païs, *Lago di Patria*.

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Polybius l. 3. T. Livius l. 22. Plut. in Fabio.

des troupes dans toutes les avenuës, & que de fermer tous les débouchés. Puis qu'on vouloit enfin, qu'il donnât bataille, il avoit trouvé le lieu propre à la livrer, sans en abandonner trop l'événement à la Fortune. L'allégresse se fit sentir dans toute l'armée Romaine. Elle se promit de recüeillir, en un seul jour, le fruit de tant de brigandages, qu'Annibal avoit exercés depuis plusieurs mois. Elle espéra même, qu'elle pourroit abolir le nom de Carthaginois, dans toute l'Italie. En effet, à son arrivée, l'Africain parut inquiet sur le parti qu'il avoit à prendre. Il sentit que Fabius usoit, contre lui, de ces mêmes ruses de guerre, qu'il avoit apporté en Italie, & dont les Romains avoient profité en l'étudiant. Cependant, il médita un coup de maître, qu'il seroit difficile au Dictateur de prévoir, & de parer.

Le Carthaginois établit son camp au pié du Mont Callicule. La nuit vint, & ce fut justement le tems de la nuit, qu'Annibal choisit, pour faire illusion aux ennemis, & pour s'ouvrir le passage, qu'on lui fermoit. Il ordonne à Asdrubal de choisir, parmi ce grand nombre de bestiaux, enlevés dans les campagnes, deux mille bœufs des plus forts, & des plus agiles; de leur attacher aux cornes, des fascines, ou des javelles de sarment, & de tenir les bœufs prêts, hors du camp, avec leurs conducteurs. Toute l'armée reput tranquillement, & après soupé, Annibal donna ordre aux bouviers, de mener leurs troupeaux en bon ordre, par la colline, où un corps de Romains étoit embusqué, pour l'attendre. Au signal, que le Général donna, on alluma le bois attaché aux cornes de ces animaux. Leurs conducteurs les chassérent paisi-

De Rome l'an 536. Pro-Dictateur, Q. Fabius Maximus Verrucosus.

blement devant eux. Ceux-ci étoient soûtenus par des bataillons armés de javelots à la Romaine. Pour Annibal, il tint son armée prête à profiter du bon succès de son artifice. Alors la lumiére, qui brilla sur le front des bœufs, se répandit au loin. On l'apperçut du haut de la montagne, & l'on crut que toute l'armée d'Annibal marchoit aux flambeaux. Cependant le Dictateur retint ses troupes, dans son camp. Il comptoit sur les Soldats, qu'il avoit embusqués dans le défilé, & il appréhendoit les hazards d'une avanture nocturne. Jusques-là, les Romains de l'embuscade n'en étoient point encore sortis. Lorsque le feu des javelles se fût fait sentir aux cornes, & à la chair des bœufs, il ne fut plus possible de leur faire garder de rang. Ils coururent, en furieux, par les montagnes, & par les collines, secoüant la tête, & augmentent, par leur agitation, la lueur du feu, qui les brûloit. Pour lors, les Romains embusqués se crurent enveloppés de toutes parts. En diligence, ils abandonnérent leurs postes, & à la faveur des ténébres, suivants les sentiers où ils appercevoient de l'intervalle, entre les feux, ils gagnérent le haut de la montagne, & rentrérent dans leur camp. Quelques-uns, qui se retiroient en bon ordre, sous leurs Enseignes, tombérent dans un Bataillon Carthaginois. Ils rendirent un leger combat, que les bœufs errants sans guides, séparérent. Pour Annibal, qui vit le défilé débarrassé, il en saisit l'issuë, & le passa avec toute son armée. La grosse Infanterie marcha la premiére. La Cavalerie suivit. Vinrent ensuite les bagages & les chariots chargés de butin. Ensuite toute la marche fut fermée, par les troupes Gauloises & Espagnolles.

Ce fut ainsi que l'industrieux Annibal se tira d'un mauvais pas, & qu'il gagna la plaine, pour venir camper proche [a] d'Aliffes.

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Tit. Liv. l. 22.

Cependant, au point du jour, l'Infanterie légére de Fabius, vint tomber sur la queuë de l'armée Carthaginoise, pendant sa retraite. Les Romains étoient les plus forts. Ils combattoient de haut en bas. Infailliblement les Gaulois du parti Carthaginois auroient succombé, s'ils n'avoient été secourus par les Espagnols. Ceux-ci, accoûtumés à grimper sur les rochers & à se tenir ferme sur le panchant des précipices, au premier ordre d'Annibal, allérent à l'Ennemi. Par là, le combat finit presque sans perte du côté des Espagnols, après le massacre de mille Romains. Le Dictateur eut beaucoup à souffrir des murmures de son armée. On le plaisantoit d'avoir été la duppe du Carthaginois. Cependant, il suivit toujours sa pointe. Fabius marcha sur les pas d'Annibal, & campa sur des hauteurs, aux environs d'Aliffes. L'armée ennemie pilla, une seconde fois le Samnium, & fit semblant de prendre le chemin de Rome; puis elle se détourna vers le Païs des [b] Péligniens. Fabius ne l'abandonna point, & la harcela, sans se commettre. Il la côtoya encore; lors qu'elle rentra dans l'Apulie. Il la suivit [c] à

[a] La Ville d'Aliffes, placée sur les confins du Samnium & de la Campanie, près du Vulturne, retient encore son premier nom, dans le Royaume de Naples. Consultés le cinquième Volume.

[b] Les Peligniens occupoient cette partie de l'Abrusse Citérieure, qui est autour de *Sulmone*, ou *Sermona*, entre les Fleuves de *Pescara* & de *Sangro*. Voyés le quatrième Volume, Livre 16. page 396. note *a*.

[c] C'est ainsi que l'itinéraire d'Antonin appelle cette Ville de l'Apulie Daunienne. Dans la plûpart des éditions de Tite-Live, elle est désignée, sous le nom de *Gerio*. Dans les Manuscrits, on lit *Gerionum*, & *Geronium*. Polybe la place à deux cents stades, ou à 25. milles de Lucérie. Clu-

De Rome l'an 536. Pro-Dictateur. Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS. Plut. in Fabio.

Géronium [a], Ville démantelée, & déserte. Enfin, il ne la quitta, que quand elle fût arrivée dans le Territoire de [b] Larinum. Là, Fabius reçut une Lettre du Sénat, qui le rappelloit à Rome, sous prétexte d'assister à un Sacrifice solemnel, qui demandoit sa présence. La vertu de ce grand homme, fut mise alors à une rude épreuve. Il n'ignoroit pas les mecontentements du Peuple, & les préventions qu'on avoit données de lui à la Commune. Tous les jours le lieu des Comices retentissoit des violentes déclamations, que les Tribuns du Peuple prononçoient contre lui. Un certain Metilius étoit le plus emporté de ses ennemis; non pas par haine personnelle contre le Dictateur; mais pour donner de l'avantage au Colonel de la Cavalerie, son ami, & son parent. Pour comble de malheur, le Sénat avoit donné dans les illusions de la multitude. Le croiroit-on? Annibal, par ses ruses, avoit trouvé moyen de rendre la fidelité de Fabius suspecte à sa Patrie. En passant par les terres du Dictateur, le Carthaginois y avoit mis des sauve-gardes, & dans le ravage universel, seules il les avoit épargnées. Les ménagements artificieux de l'Ennemi, & l'inaction de Fabius firent croire, qu'il pouvoit bien y avoir une intelligence secrette, entre Annibal & lui. Delà, le

viet conjecture qu'elle n'étoit pas éloignée de celle qu'on appelle aujourd hui *Tragonara*, à la rive droite du *Frento*, autrement le *Fortore*, dans la *Capitanate*. Mais de là à Lucérie, on ne trouve que 15. milles. Ainsi, il paroît que sa situation conviendroit mieux avec celle de *S. Martino*.

[a] Polybe rapporte, que Géronium, fut assiégé par Annibal, qu'il fut emporté de vive force, que les Habitants furent massacrés, & qu'il épargna, presque toutes les maisons, pour en faire des magasins.

[b] Larinum, située dans le Païs des Frentans, s'appelle aujourd'hui *Larina*. Cicéron dans son plaidoyer pour Cluentius, donne à cette ancienne Ville, le titre de Municipe.

refus que firent les Peres Conscripts, de lui envoyer l'argent, qu'il demandoit, pour le rachat des [a] deux cents quarante-sept captifs, qu'il restoit à payer, après les avoir tirés des mains d'Annibal. On lui faisoit un crime, d'avoir traité de son chef avec le Carthaginois, & d'avoir procuré la liberté à des lâches, qui s'étoient laissé prendre. Cette ingratitude du Sénat servit à faire éclater la vertu du Dictateur. Destitué d'argent, & craignant de manquer à sa parole, Fabius envoya son fils vendre ses terres, pour acquitter la somme, dont il étoit convenu. Plusieurs de ces Soldats rachetés, voulurent lui rendre le prix de leur rançon. Il refusa constamment de le recevoir. Telle étoit à Rome la disposition des esprits, contre le plus sage, le plus vertueux, le plus fidéle Romain qui fut jamais. [b] On prit ce moment, pour le rappeller à la Capitale.

Avant que de quitter l'armée, l'unique soin du Général, fut de recommander ses troupes au Colonel de la Cavalerie, quand il lui en remit le commandement.

[a] Les deux Généraux étoient convenus de deux cents cinquante drachmes par tête, pour le rachat des prisonniers, selon Plutarque, ou de deux livres & demie d'argent, selon Tite Live, *Argenti pondo bina, & selibras praestaret.* Sans nous engager encore ici dans la comparaison de la livre Grecque, avec la Romaine, il suffit de dire, pour le présent, que Plutarque exprime la même somme, à la maniére des Grecs, & que Tite-Live a suivi l'usage des Romains, dans l'évaluation des monnoyes. De là il resulte, que les cent drachmes, ou la mine, équivaloient au *Pondo*, ou à la livre d'argent. Ainsi, en rapprochant les deux Auteurs, on aura une régle fixe, pour estimer avec précision, toutes les sommes anciennes, tant les Grecques, que les Romaines. Il ne s'agit plus, que de sçavoir, si Plutarque ne s'est point trompé, en donnant aux cent drachmes Attiques, le même poids, qu'à la livre qui avoit cours dans l'ancienne Rome. C'est ce que nous examinerons ailleurs.

[b] Le prétexte du rappel de Fabius à Rome, fut la solemnité d'un Sacrifice. Les Prêtres avoient déclaré, qu'il appartenoit au Dictateur de présider à cet acte de Religion.

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Fabius parut moins donner des conseils à Minucius, que lui faire des priéres. *Avec le grand Capitaine, que nous avons à combattre*, lui dit-il, *il faut plus de délibération, que de confiance en la fortune des batailles. J'ai cru jusqu'ici ma conduite modérée, préférable à la témérité de Sempronius, & de Flaminius. Ne gâtons rien par trop de précipitation. La campagne va bien-tôt finir, & nous aurons lassé Annibal, en le réduisant à courir devant nous, de Province en Province. C'est avoir beaucoup fait pour la République malade, que d'avoir cessé de la fatiguer par des remédes, & de l'épuiser par de fréquentes saignées. Annibal a désappris à vaincre, ou du moins il en a perdu l'habitude ! Quel malheur de le remettre en goût de la victoire ? Je vous supplie donc, & puisqu'il faut parler en Dictateur, je vous ordonne, de ne point livrer de combat durant mon absence.* Minucius ne promit rien, bien résolu de ne pas executer les ordres de son Général, s'il avoit occasion de combattre. Il l'alla chercher, en s'approchant d'Annibal, qui campoit proche de Larinum. Minucius prit son poste sur une hauteur, nommée [a] Caléla, & s'y retrancha. Dês qu'Annibal vit approcher l'armée Romaine, qui n'étoit plus conduite par son importun Dictateur, il envoya la troisiéme partie de ses troupes à la provision de blé. Pour lui, avec le reste de son armée, il vint se poster vis-à-vis le camp Romain, sur une colline, pour tenir l'Ennemi en respect, & pour favoriser ses moissonneurs. Au milieu des deux camps s'éle-

Polybius l. 3.

[a] Polybe est le seul, qui ait désigné cette Colline par le nom de *Caléla*. Tout ce qu'il nous en apprend, c'est qu'elle étoit située dans le territoire de Larinum, Ville du Païs des Frentans, sur les Frontiéres de l'Apulie. Elle porte aujourd'hui le nom de *Lar na*, & dépend du Comté de Molise.

voit

voit un côteau, à égale distance de l'un & de l'autre. Annibal commanda deux mille hommes de pié, pour s'en emparer, durant la nuit. Le lendemain Minucius fit partir une plus grosse troupe de Romains, pour débusquer les Carthaginois de ce poste. Le combat fut sanglant; mais enfin les Légionnaires s'en rendirent maîtres. Ce premier succês servit d'appas à la vanité de Minucius. Il osa venir camper sur le côteau, & se rapprocher par là de l'Ennemi. La proximité des deux camps obligea, quelque tems, Annibal, de ne permettre plus à ses Soldats de s'écarter; mais enfin la saison avançoit. Il falloit faire des provisions de blé, & de fourage, pour l'Hyver. Le soin sur tout de sa Cavalerie, qui faisoit toute sa force, l'intéressoit. Il permit donc à ses Cavaliers de faire un grand fourage, & fit partir de l'Infanterie, pour conduire du blé, au camp. Ce fut là le moment, que saisit Minucius, pour inquiéter Annibal. Il fit sortir ses Romains de leurs retranchements, rangea en bataille ses Légions, dans la plaine, distribua sa Cavalerie, & son Infanterie, armée à la légére, en divers petits corps, & les envoya fondre sur les fourageurs Carthaginois, & sur leurs moissonneurs. Leur ordre portoit de n'épargner personne, & de ne s'amuser point à faire des prisonniers.

De Rome l'an 536.
Pro-Dictateur Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Il faut avoüer qu'Annibal fut pris dans un mauvais moment. Ce qui lui restoit de troupes au camp étoit en trop petit nombre, pour sortir contre les Légionnaires rangés en bataille. La principale force de son armée étoit répanduë par les campagnes. Les Romains tomboient sur ses Soldats, lors qu'ils étoient occupés de leur travail, & chargés de leur butin, &

De Rome l'an 536.
Pro-Dictateur Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

faisoient main-basse sur eux, sans leur faire de quartier. Cependant Minucius insultoit au Carthaginois, & peu s'en fallut qu'il ne l'assiégeât dans son camp. Annibal ne s'ébranla pas, & soûtint les bravades du Colonel Général. Enfin parut Asdrubal, avec un corps de quatre mille Carthaginois, qu'il avoit ralliés à la campagne. Avec ce renfort, Annibal sortit de ses retranchements, & rangea ce qu'il avoit de troupes en bataille. Pour lors, Minucius fit sa retraite en bon ordre; bien glorieux de l'avantage qu'il avoit remporté dans les plaines, & proche du camp des ennemis. Le lendemain Annibal délogea, & revint à son ancien camp de Géronium, où il avoit laissé la plûpart de ses effets, ses magazins, & tout son butin. *a*

a Tite-Live est un peu différent de Polybe, dans le récit de l'action qui se passa entre les troupes Romaines, sous le commandement de Minucius, & celles d'Annibal. Selon l'Auteur Latin, le Général Carthaginois étoit campé à la vûë de Géronium, où il avoit établi un magazin. Delà, les deux tiers de son armée faisoient des excursions, & fourageoient aux environs. La troisiéme partie de ses troupes étoit réservée à la garde du Camp, & pour secourir les fourageurs, en cas d'attaque. Les Légions Romaines, commandées par Minucius, en l'absence du Pro-Dictateur, occupoient alors le territoire de Larinum. Par l'ordre du Général, elles avoient quitté les hauteurs, pour s'étendre dans la plaine. Minucius, cependant, ne cherchoit que l'occasion de se signaler contre Annibal. Il avoit deux partis à prendre, ou de saisir le tems d'un grand fourage, pour donner à main armée sur les troupes Carthaginoises, répanduës dans la campagne, ou de profiter de cette heureuse diversion, pour attaquer les retranchements d'Annibal. Sur ces entrefaites, le Général Carthaginois détacha la troisiéme partie de ses troupes, pour aller au fourage. En même tems, il décampe, & s'avance à deux mille au delà de Géronium, en présence de l'armée Romaine. Il se logea sur une hauteur, d'où il pouvoit observer les mouvements de Minucius. Annibal apperçut une autre éminence, qui commandoit le Camp Romain. Il résolut de s'en rendre maître. Mais il ne crût pas devoir hazarder, de jour, l'entreprise qu'il méditoit. Il étoit à craindre qu'il ne fût prévenu par les troupes de Minu-

La nouvelle du succês qu'avoit eu Minucius, sur Annibal, étoit dêja publique à Rome, lorsque Fa-

cius, qui auroient eu moins de chemin à faire, pour se rendre sur la colline Il différa donc jusqu'à la nuit. Un gros de Cavalerie Numide fut commandé pour cette expédition. A la faveur des ténébres, il s'empare de ce poste, qui étoit sans défense. Le lendemain, les Romains apperçurent le petit nombre de Cavaliers Africains, sur la hauteur. Ils les chasserent à leur tour, & s'y cantonnérent aussi tôt. Les deux Camps étoient si proches, qu'entre l'un & l'autre, il n'y avoit qu'un espace fort étroit. Encore étoit-il presque entierement occupé par une partie de l'armée Romaine. Minucius prit alors la résolution de faire filer sa Cavalerie par derriére, pour charger les Fourageurs Carthaginois. Le projet fut exécuté avec succês. Les Romains eurent bientôt mis en désordre des troupes dêja débandées, & plus attentives à sauver le butin, qu'elles avoient enlevé, qu'à se défendre. Les Fourageurs furent poursuivis avec furie, l'épée dans les reins. On en fit un grand carnage, & peu échappérent à la fureur du Soldat. Annibal voyoit, avec douleur, la déroute d'une partie de son armée Il n'osoit la secourir, dans la crainte de laisser son Camp hors de défense, à la merci des Romains. Témoin d'un si triste spectacle, il ne trouva d'autre ressource, pour se mettre luimême en sûreté, que de retourner à son premier Camp de Géronium, avec les deux tiers de ses troupes, qui n'avoient point été entamées. Quelques Auteurs dont parle Tite-Live, rapportent qu'Annibal fit une vigoureuse sortie contre les Romains; qu'au premier choc, il fut vivement repoussé jusques dans son camp; qu'il revint une seconde fois à la charge, avec tant de succês, que l'armée de Minucius fut ébranlée. Ils ajoûtent, que l'arrivée du Samnite Numerius Decimus, ranima le combat. Il étoit le plus distingué d'entre ceux de sa Nation, non seulement en noblesse, mais encore par les grands biens qu'il possedoit. Le Pro Dictateur Fabius lui avoit donné le commandement d'un corps d'Infanterie de huit mille hommes, & de cinq cens hommes de Cavalerie, avec ordre de conduire ce renfort au Camp de Minucius. A la vûë de ces nouvelles troupes, qui parurent d'abord derriere l'armée d'Annibal, les deux Généraux crurent, chacun de leur côté, que c'étoit un nouveau secours, qui arrivoit à propos dans les circonstances présentes. C'en fut assés pour engager une seconde fois le combat. Mais Annibal ne fut pas long-tems sans se détromper. Numérius prit sa route, pour joindre l'armée Romaine. Alors, dans le doute, si ces troupes fraîches n'étoient point conduites par Fabius lui-même, ou dans la crainte, que, sous l'apparence d'un nouveau renfort, on ne lui tendît un piége pour le surprendre. Annibal fit sonner la retraite. Enfin, si l'on en croit les mêmes Auteurs que nous venons de citer, Minucius poursuivit les Carthaginois à toute outrance, & avec le secours du nou-

De Rome l'an 536. Pro-Dictateur Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS. *Plut. in Fabio*

bius y arriva. Les amis du Colonel Général, & les ennemis du Dictateur l'amplifiérent à l'envi. C'étoit à qui y ajoûteroit de nouvelles circonstances. On ne manqua pas de faire entendre au Dictateur, combien son Colonel Général avoit pris d'ascendant, depuis son départ de l'armée. Fabius répondit, avec sa modération ordinaire, que sans envier la gloire de son Subalterne, il avoit lieu d'appréhender, qu'elle ne tournât au détriment public. Ces paroles furent relevées.

Tit. Liv. lib. 22. Le Tribun Metilius fit assembler le Peuple, & harangua de la sorte. *Il est étonnant, que Fabius ne se soit pas contenté de captiver la valeur de Minucius, dans le camp, il vient encore ici mettre un obstacle à sa gloire. N'est-il pas aisé de pénétrer les motifs de ses lenteurs affectées ? Il veut regner seul, & il veut regner long-tems. Après la défaite de Flaminius, quel soin n'a-t'il pas eu d'éloigner le Consul Servilius, sous prétexte de lui faire commander la flotte, & d'envoyer deux des Préteurs, l'un en Sicile, l'autre en Sardaigne ? Quel besoin avoient ces Provinces de deux guerriers, qui nous auroient été d'un grand usage ?* *Plut. in Fabio.* *Dans le même esprit, il gesne son Colonel Général. Je dis trop peu. C'est à l'autorité du Peuple, que le perfide Patricien en veut. L'état Républiquain déplaît à la Noblesse, elle veut avoir un Roi, & ce Roi, c'est Annibal. D'intelligence avec lui, le Dictateur traîne la guerre en longueur, pour lui donner le tems de recevoir d'Afrique une* *Tit. Liv. l. 22.* *nouvelle armée, capable d'asservir Rome, & l'Italie. Que dis-je ? Un bonne partie du projet, est déja exécutée. Combien de Régions ont été abandonnées, sans défense, à l'Enne-*

veau corps d'armée, il prit, le même jour, de vive force, deux forteresses, qui tenoient pour le Général Carthaginois. Cependant, ils avoüent, que la perte fut égale des deux côtés, & que de part & d'autre, il resta dix mille hommes sur la place.

mi? Tout est ravagé, hors les terres de Fabius. Nos Officiers, nos Soldats, ont-ils manqué de valeur? Minucius a souhaité le combat, les Légions l'ont demandé. On a gêné leur courage, on les a confiné derriére des retranchements, sur des montagnes. Qu'est-il arrivé depuis? Si-tôt que la liberté leur a été renduë, ils sont redevenus Romains. Quelle ardeur dans le combat! Quel empressement pour la victoire! Quelle gloire pour Minucius! Qu'est devenu le tems de nos Peres? Où est cette mâle vigueur du Gouvernement d'autrefois? Nos Ancêtres n'auroient-ils pas déposé un Général, ou lâche, ou suspect? Pour moi, je prens un parti plus modéré. Je conclus seulement à partager le Commandement des troupes, entre Fabius & Minucius.

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

Métilius n'eut pas plûtôt fini, que le Dictateur harangua le Peuple à son tour. Il ne jugea pas, qu'il fût convenable à sa dignité, de faire une Apologie. [a] Sa naissance, ses mœurs, & sa conduite passée répondoient de sa fidélité. ***Fabius**, disoit-il, **ne peut devenir suspect à sa Patrie.*** Ainsi d'un air de grandeur & d'intrépidité, qui convenoit à son rang, il ne prononça que ce peu de paroles. ***Achevons, Romains, en diligence, les cérémonies de Religion, qui me retiennent trop long-***

Plut. in Fabio.

[a] Au rapport de Tite-Live, le Sénat même paroissoit prévenu contre Fabius. Le Pro-Dictateur eut beau attribuer les malheurs passés, à l'ignorance & à la témérité des Consuls, qui l'avoient precédé. A peine les Sénateurs daignérent-ils prêter l'oreille à ses représentations. Il eut cependant, la fermeté de déclarer, qu'il se feroit raison de l'attentat, que Minucius avoit commis contre les loix de la subordination. *Je sçaurai*, dit-il, *lui faire bientôt connoître, que je ne porte pas en vain le titre de Dictateur. Au reste, j'espere qu'enfin, on reconnoitra, qu'un bon Général ne se conduit pas au gré de la multitude. Il doit trouver dans sa prudence, & dans sa sagesse, des ressources toûjours prêtes, contre les caprices de la Fortune. Pour moi, je m'estime plus glorieux, d'avoir conservé une armée entiere à la République, dans ces tems malheureux, que d'avoir fait périr des milliers d'Ennemis.*

De Rome l'an 536.
Pro-Dictateur Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

tems loin des armées. J'ai un réfractaire à punir, & le bon ordre de la discipline Militaire à vanger. J'avois défendu à Minucius de livrer bataille. Il a contrevenu à mes ordres. Il faut faire un exemple. A ces mots, le Peuple resta dans un silence, qui fit sentir sa crainte. Minucius étoit son idole. La Commune appréhenda, pour lui, le sort du jeune Torquatus. Toute l'Assemblée conjectura, que le ressentiment de Fabius étoit bien vif, puisque, tout modéré qu'il étoit, il l'exprimoit en public, à la face des protecteurs du coupable. Quel moyen d'ailleurs, d'empêcher l'effet d'une sévérité autorisée! Dans son camp, le Dictateur alloit être le maître, & pourroit y prononcer, & y faire exécuter son Arrêt, sans appel. Tous panchérent donc à suivre les conclusions de Metilius, & à égaler l'autorité du Colonel Général, à celle du Dictateur. Pour changer en loi la conclusion du Tribun, il manquoit une formalité nécessaire. La Requête d'un seul Tribun du Peuple, ne suffisoit pas. Il lui falloit au moins un second, qui l'appuyât. On le chercha pendant quelques jours, & enfin on le trouva. Durant cet intervalle, Fabius hâta le jour du Sacrifice, où il assista. Il présida ensuite au Champ de Mars, où l'on choisit un nouveau Consul, en la place de Flaminius, mort dans le combat du Thrasiméne. Ce fut Attilius Régulus, qu'on remit une seconde fois en place. Celui-ci attendit à entrer en exercice, que les six mois du Dictateur fussent expirés. Alors Fabius partit de Rome, pour éviter l'affront de se voir égaler Minucius, par une loi renduë sous ses yeux, & prit le chemin de l'armée.

A peine le Dictateur avoit disparu, qu'un homme

vendu à la faveur du Peuple, se préta à la faction de Minucius, & à l'iniquité de la Commune. Ce fut le seul du Collége des Tribuns, qui voulut bien se déshonorer, pour aller plus sûrement à la Fortune. Aussi étoit-ce un homme de rien, qui, par des souplesses, avoit obtenu la Préture de l'an passé. Terentius Varro, c'étoit son nom, avoit eu pour pére un Boucher. Pour lui, après avoir servi de Garçon, dans la Boutique de son pére, devenu riche par son négoce, il s'étoit adonné à la Plaidoirie, pour entrer dans les Charges Plébéïénes. Par degrés, Terentius étoit enfin parvenu à la Préture, & au Tribunat, & pour lors, il aspiroit à devenir Consul. Un homme de la sorte, n'eut pas de peine à sacrifier les anciens usages de la République, & les prérogatives de la Dictature, à son ambition. Il seconda Metilius, fit passer la loi de l'égalité, entre le Dictateur, & son Maître de la Cavalerie, & recüeillit le fruit d'une si bizare innovation. La loi fut portée, & le Sénat, par une prévention inconcevable contre Fabius, eut la lâcheté de l'approuver.

De Rome l'an 536.
Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

A la Ville, & à l'armée, les amis, & les ennemis du Dictateur, tous regardérent la démarche du corps de la République, comme un affront fait à un illustre Patricien. Fabius seul n'y parut pas sensible. Il n'étoit pas encore arrivé au camp, lorsqu'il reçut l'ordre, de céder à son Subalterne, une égale portion du Commandement. Sans s'émouvoir, il soûtint la haine du Peuple, du Sénat, & de l'armée, & sans se dépiter, il continua sa route, & rentra dans son camp. Il avoit du moins de quoi se consoler, par la pensée, qu'en partageant son autorité, on ne lui ôtoit rien

De Rome l'an 536.

Pro-Dictateur, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

de son habileté, & qu'on ne communiquoit pas à son concurrent les talents nécessaires, pour vaincre Annibal. Jusques-là, l'arrogance de Minucius avoit à peine été supportable. Cette nouvelle déclaration de la faveur du Peuple, le rendit insolent. On lui entendit dire, qu'il ne lui étoit pas moins glorieux d'avoir dompté Fabius, que d'avoir vaincu Annibal. Il se vanta d'avoir fait trembler cette puissance si formidable, parmi le Peuple, qui se faisoit un épouventail des faisçeaux, & des Licteurs de la Dictature. Enfin, il se donna publiquement pour le seul Capitaine, jugé digne de réduire les Carthaginois.

Minucius plein de ces sentiments, dès la premiére conférence qu'il eut avec Fabius, lui parla de partager le Commandement. D'abord, il proposa de rouler tour à tour, & de prendre, chacun son jour, ou même semaine par semaine, le Commandement général de toute l'armée. Ce projet ne plut pas à Fabius. Encore valoit il mieux sauver une partie des forces Romaines, que de les exposer en entier, au hazard des batailles, que Minucius livreroit sans doute avec témérité. Le Dictateur aima mieux abandonner la moitié de son armée, à la conduite du Colonel Général, que d'avoir, successivement avec lui, le Commandement de toutes les troupes. *Au moins*, disoit-il, *avec la partie qui me restera, je continuërai de me conduire, avec sagesse, sans me hazarder à tout perdre.* L'accord fut conclu au gré de Fabius. Ainsi une moitié des troupes servit sous Minucius, & l'autre sous Fabius. Cet arrangement étoit ordinaire dans la République; puisque toutes les fois, que deux Consuls faisoient la guerre de compagnie, & au même lieu, l'un avoit sous

ſous ſon obéïſſance,une armée ſéparée de l'autre.Deux Légions, la ſeconde & la troiſiême échurent à Fabius, & deux autres, la premiére & la quatriême furent le partage de Minucius. La Cavalerie, & le reſte des troupes Alliés, furent partagées également, entre les deux Généraux. On vit alors, pour la première fois, deux Dictateurs gouverner ſouverainement la République avec une puiſſance égale. Introduction nouvelle, & monſtrueuſe, que la brigue d'un ſeul homme avoit cauſée, au préjudice de l'Etat ! Il y eut plus, Minucius voulut camper à part, & Fabius le laiſſa faire. Par là, le Général Carthaginois, qui n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit, eut deux avantages ſur l'Ennemi. Le plus habile de ſes adverſaires, avoit perdu la moitié de ſes forces, & le plus téméraire étoit en pleine liberté, de tout entreprendre, avec inconſidération. Annibal craignoit l'un, & ſe promettoit tout de l'autre.

De Rome l'an 536.

Dictateurs, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS, & M. MINUCIUS RUFUS.

Après la ſéparation de la groſſe armée de Fabius, en deux camps, les Romains n'agirent plus de concert, & ne ſuivirent plus les mêmes maximes. Cependant les deux Généraux, ne s'éloignérent pas aſſés l'un de l'autre, pour qu'Annibal pût les attaquer ſéparément. Ils campérent à une juſte diſtance, Fabius toujours ſur les montagnes, & Minucius un peu au-deſſous, preſque dans la plaine. Annibal, de ſon côté, s'établit vis-à-vis de Minucius. C'étoit ſur lui qu'il comptoit, & c'étoit lui qu'il eſpéroit, de pouvoir attirer dans le piége. En effet, il choiſit un lieu, & des circonſtances ſemblables à celles, où le Colonel Général avoit eu ſur lui un léger avantage, durant l'abſence du Dictateur.

Polybius l. 3. & Tit. Liv. lib. 22.

De Rome l'an 536.

Dictateurs, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS. & M. MINUCIUS RUFUS.

Entre le camp des Carthaginois, & celui de Minucius, étoit une hauteur, assés large sur la crouppe, pour y camper commodément. Annibal eût bien pû s'en passer, & son but n'étoit pas de s'en saisir, pour y rester; mais il vouloit, par-là, donner de la jalousie au nouveau Général, & l'attirer au combat, en saisissant un poste à ses yeux. Dans la persuasion où il fut, que Minucius ne laisseroit pas enlever impunément la hauteur, il dressa une embuscade, d'autant moins facile à découvrir, que le lieu du combat devoit être une plaine, qui n'étoit couverte ni de bois, ni même de broussailles. Cependant il s'y trouvoit des coupures, & des fondriéres, où l'on pouvoit aisément cacher des troupes, sans qu'elles fussent apperçûës. Annibal donc y embusqua cinq mille de ses Fantassins, [a] & cinq cents Chevaux, qui y passérent la nuit, partagés par pelottons environ de deux cents hommes, selon que les diverses coupures, & les fondriéres en pouvoient contenir.

Ces préparatifs étoient faits, lors qu'à la petite pointe du jour, Annibal fit partir un détachement d'Infanterie, pour s'emparer de la hauteur. La lumiére du Soleil n'avoit pas encore dissipé les ténébres, pour qu'on pût appercevoir les Soldats embusqués. D'ailleurs, la hauteur où les Ennemis venoient se poster, fut le seul objet, qui fixa l'attention de Minucius. Il n'en eut plus pour tout le reste. Le corps de Carthaginois, qui le premier étoit sorti du camp, n'effraya pas le Romain. Il étoit médiocre. Delà, les Soldats de Minucius briguérent à l'envi, à qui iroit

T. Livius l. 22.

[a] Tite-Live, au Livre 22, ne compte que cinq mille hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie.

chasser ces audacieux. Tout son camp fut rempli de cris d'allégresse. Le Général lui-même cria, *aux armes*, & avec cet air vain, que donne la présomption, il menaça de loin l'Ennemi, avant le combat. Il détacha donc d'abord son Infanterie armée à la légére, & la fit suivre de sa Cavalerie, en Escadrons serrés. Annibal, qui vit ces premiers mouvements de l'Ennemi, envoya divers secours à sa troupe, qui dêja s'étoit emparé de la hauteur. Tantôt c'étoit de la Cavalerie, tantôt de l'Infanterie. Enfin, il sortit luimême, avec toutes ses troupes. Minucius qui s'y étoit attendu, fit la même manœuvre, que dans son premier combat. Il rangea en bataille ses Légions.

De Rome l'an 536.

Dictateurs, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS, & M. MINUCIUS RUFUS.

Le choc commença par l'Infanterie légére des Romains, qui fit tous ses efforts, pour débusquer les Carthaginois, dêja maîtres de la hauteur. L'Ennemi, qui combattoit de haut en bas, eut tout l'avantage, & contraignit ces Fantassins à reculer vers la Cavalerie, qui la soûtenoit. Dês-lors, ces piétons cullebuttés, jettérent la terreur parmi leur Cavalerie, & y causérent de la confusion. Ce fut bien pis, lorsque les Escadrons Carthaginois, vinrent fondre sur la Cavalerie Romaine, & lui firent sentir leur supériorité ordinaire. Dissipée, & mise en désordre, elle n'eut plus d'autre azyle, que dans les intervalles des Légions, qui faisoient toujours bonne contenance. Certainement elles auroient pû disputer la victoire, si le stratagême d'Annibal n'avoit pas réüssi. Les Légionnaires firent long-tems tête à l'Infanterie Carthaginoise, avec une valeur, qui rendit au moins le premier combat douteux. Enfin, Annibal prit son tems, & donna le signal à ses troupes embusquées, pour venir

Polybius l. 3.

De Rome l'an 536. Dictateurs, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS, & M. MINUCIUS RUFUS. Plut. in Fabio.

prendre en queuë, & en flanc, ces formidables Légions. Pour lors, le courage des Romains, se changea en désespoir. Le combat ne fut pas égal, & la fuite parut dangereuse. Minucius ne trouvoit sur le visage de ses Officiers, que des signes de découragement, & dans les mouvements de ses Soldats, que des dispositions à une déroute. La vûë seule des Numides, répandus dans la plaine, & prêts à les massacrer, pour peu qu'ils se débandassent, leur faisoit encore garder les rangs. Cependant ils combattoient avec langueur, & l'ennemi en faisoit un affreux carnage. Tout autre Général, moins vertueux que Fabius, auroit goûté le plaisir, de voir son Rival dans le péril, & ses incartades punies. La défaite entiére de Minucius auroit servi à la justification du Dictateur; mais l'amour de la Patrie, l'emporta dans son cœur, sur les ressentiments particuliers. Ce ne fut pas au reste, dans le sage Romain, un mouvement subit, que la compassion inspire, à la vûë d'une sanglante boucherie de ses compatriotes. C'étoit un dessein prémédité. Fabius, qui craignoit le malheur de son plus cruel ennemi, tenoit son armée toute prête à le secourir. Il auroit vû sans dépit son Rival vaincre. Il ne put prévoir son infortune, sans se disposer à l'en tirer.

En effet, du haut de la montagne, Fabius fut longtems le spectateur du combat. Il ne se pressa pas d'en descendre, tandis que Minucius eut des ressources. Quand il vit l'affaire désespérée, frappant de la main sur sa cuisse, & jettant un soupir: *O Dieux*, dit-il, *pourquoi Minucius s'est-il laissé surprendre aux amorces de l'Africain! Il a couru à sa perte plûtôt que je ne croyois, & moins vîte encore qu'il ne vouloit. C'est un reproche à lui.*

faire, en ſon tems. Pour le préſent, ſongeons à le tirer de péril, & à nous faire connoître au Peuple Romain. Il dit; puis comme un torrent, il ſe précipita de ſa montagne, & vint inonder la plaine, dèja couverte de morts. Sa premiére attaque fut du côté, où l'armée de Minucius étoit le plus preſſée. Il fondit ſur les troupes ſorties des embuſcades, donna la mort à tout ce qui réſiſta, & mit le reſte en déſordre. Pour lors, les Manipules de Minucius ſe ralliérent, & reprirent courage. Des deux armées Romaines, il ne ſe fit plus qu'un corps, prêt à renouveller le combat. Annibal étoit trop ſage, pour tenter une ſeconde action, contre des troupes fraîches, & commandées par l'habile Fabius. Il fit ſonner la retraite, & ſe retira dans ſon camp, peu ſatisfait d'une journée, où les avantages avoient été ſi partagés. On l'entendit dire, durant ſa marche : *J'avois battu Minucius; mais Fabius m'a vaincu. Auſſi j'ai toujours préſenti, que cette nuë, obſtinée à paroître ſur les montagnes, ne m'annonçoit rien de favorable. Enfin, elle vient de crever ſur ma tête.* C'eſt ainſi qu'un ſeul homme, par un tempéramment de lenteur, & de célérité bien ménagées, rétabliſſoit, peu à peu, les affaires de ſa République. Annibal n'eût pas été long-tems un Ennemi formidable pour elle, ſi les loix Romaines euſſent permis à Fabius, de mener cette guerre, juſqu'à ſa concluſion. Revenons aux deux Généraux Romains.

De Rome l'an 536.

Dictateurs, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS, & M. MINUCIUS RUFUS.

Tit. Liv. l. 22.

Minucius & Fabius retournérent, chacun dans ſon camp. Alors on vit, des deux côtés, la vertu Romaine dans tout ſon jour. Il n'échappa pas au Dictateur un ſeul mot, ou de mépris pour Minucius, ou d'oſtentation, après une ſi glorieuſe journée. Pour

Plut. in Fabio.

De Rome l'an 536.

Dictateurs, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS, & M. MINUCIUS RUFUS.

Tit. Liv. l. 22. & Plut. in Fabio.

le Colonel Général, il sçut se faire justice, & la fit au grand Fabius. Ce ne fut plus cet homme, que l'espérance avoit rendu fier, & inconsidéré. Il remporta sur lui une victoire plus marquée, que celle qu'il s'étoit promis de remporter sur Annibal. Minucius fit assembler ses troupes, & leur parla de la sorte, *Je suis sorti de mon rang, chers camarades, & de subalterne que j'étois, j'ai voulu devenir Général en chef. Aujourd'hui, je me rappelle ce que j'ai souvent entendu dire, & ce que je n'avois que trop oublié. Le meilleur caractére d'esprit, est de ceux qui sçavent commander; le second, est de ceux qui sçavent obéir, & exécuter. Mais ne sçavoir pas commander, & ne vouloir pas obéir, c'est la marque, & d'un foible genie, & d'un cœur déréglé. L'expérience vient de me faire sentir, que je ne suis pas né pour conduire une armée, & l'adversité m'apprend, que l'obéïßance doit être mon partage. Je me remets à la place, d'où la présomption m'a tiré. Elle a pû me faire prendre l'essor au dessus de mes forces, c'est à la sagesse de la réprimer. Je m'en tiens donc à la voye mitoyenne de l'obéïssance, & de l'exécution, sous un Chef, capable, de mettre en œuvre un subalterne dévoüé. Allons, chers camarades, allons remettre nos personnes, & nos services, sous les ordres du Dictateur. Qu'il commande seul, puisque seul, il peut être l'ame d'un si grands corps! Arrivé dans son Camp, je joindrai mes troupes aux siennes; ou plûtôt, je les remettrai sous ses ordres. Je donnerai à Fabius le nom de Pére. Pour vous, donnés à ses Soldats vos liberateurs, le nom de Patrons. Par là, si nous n'avons pas la gloire d'avoir vaincu l'Ennemi, nous aurons la gloire de nous être vaincus nous-mêmes.*

Minucius éxécuta ce qu'il venoit de promettre. Il

fit marcher ses Légions vers le Camp de Fabius. Admises dans ses retranchements, elles furent conduites au quartier du Dictateur. Là, elles donnérent un agréable spectacle. Les Tribuns, ls Chefs de bandes, & les enseignes de Minucius, se rangérent autour de la tente de Fabius. Dês qu'on l'eût ouverte, Minucius s'avança vers son bienfaiteur, fit jetter ses enseignes à ses piés, le salüa comme son pere, & sa suite donna le nom de Patrons aux Officiers, qui environnoient Fabius. Puis le Colonel Général fit entendre ces paroles. *J'ose vous donner, illustre Dictateur, le nom le plus capable de vous exprimer ma vénération, & ma reconnoissance. Je vous dois la vie, & mon armée vous doit sa conservation. En ce jour, vous avés remporté une double victoire, l'une sur les Carthaginois, l'autre sur Minucius. La premiére, par votre valeur, la seconde, par votre sageſse, & votre bon cœur. Par l'une, vous nous avés sauvés, par l'autre, vous m'avés déssillé les yeux. Vous vous êtes aussi vaincu vous-même, à ma honte, il est vrai, mais au profit de la République. Que me reste-t'il, sinon d'annuller par mon refus, la Loi du Peuple., qui a égalé mon autorité à la vôtre? Que la pleine puissance que je vous remets, tourne à l'avantage de l'Etat! Je serai trop heureux, si vous voulés bien me conserver le rang de Colonel Général, que j'eus, sous vous, avant ma séparation. Je vous demande encore, que vous daigniés laisser dans l'emploi, les Officiers de mon armée, que ma témérité seule a déshonorés.*

Une démarche si pleine de modestie, de soumission, & d'équité, répara bien les fautes de Minucius. Le Dictateur l'embrassa tendrement; & lui accorda tout ce qu'il demandoit. Les deux armées furent

De Rome l'an 536.

Dictateurs, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS, & M. MINUCIUS RUFUS.

De Rome l'an 536. Dictateurs, Q. FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS.

contentes. Les Généraux, les Officiers, & les Soldats, se régallérent mutuellement. Enfin le jour, de terrible qu'il avoit paru le matin, devint, sur le soir, un jour d'allégresse, dans le Camp de Fabius. A Rome, les nouvelles de la victoire, & de la réünion des deux Généraux, arrivérent en même-tems. Le Peuple & le Sénat y furent sensibles, & la réputation du Dictateur, acquit un nouveau lustre. Il ne fut plus mention que de lui. Ses lenteurs ne furent plus imputées au défaut de courage, & l'on apperçut, pour la premiére fois, une supériorité de raison dans sa conduite. On peut dire qu'Annibal, & que l'armée Carthaginoise rendoient encore plus de justice à Fabius, que sa République même. *Enfin*, disoient-ils, *nous trouvons en Italie des Romains, tels qu'on nous les avoit représentés en Espagne. A notre arrivée, la réputation sembloit nous avoir grossi le mérite de leurs Capitaines, & de leurs Légions. Nous voilà détrompés. Ils ont appris à faire la guerre dans les régles, & mieux encore, à conduire une Campagne, qu'à livrer une bataille.* Annibal ne fonda plus son espérance, que sur le changement de Généraux. Il s'attendit, que les factions domestiques de Rome, lui opposeroient encore des Sempronius, ou des Flaminius, dont la défaite le rendroit maître de l'Italie. Il laissa donc couler dans l'inaction le peu de tems qui restoit à Fabius, pour être en place. Les Carthaginois firent des lignes, entre le Camp des Romains, & la hauteur qu'on leur avoit disputée. Ils restérent ainsi dans leur Camp bien retranché, dans le dessein d'y passer l'hyver. En effet, les six mois de la Dictature, que Fabius avoit gérée avec tant de sagesse, expirérent bientôt après. Il revint à Rome, &

Polybius l. 3.

& remit l'armée entre les mains de Servilius, Consul de l'année, dont l'autorité revivoit, & d'Attilius Régulus, qu'on avoit substitué en la place de Flaminius, après sa mort. Durant le court intervalle, que les deux Consuls furent à la tête des troupes, ils se conformérent à la conduite de Fabius. La saison étoit avancée, Annibal ne les inquiéta pas; & ils observérent Annibal du haut des montagnes, où ils campérent.

De Rome l'an 536.
Consuls, CN. SERVILIUS GEMINUS, & M. ATTILIUS REGULUS.
Plut. in Fabio.

Fabius venoit de procurer à la République un intervalle, pour respirer. Si elle n'étoit pas encore tout à fait victorieuse, en Italie, du moins, elle n'y avoit pas été vaincuë. Mais en Espagne les deux Scipions, Publius & Cnéïus, venoient de faire un progrês étonnant, sur les Carthaginois. Nous avons dit, que Cnéïus avoit, dês l'an passé, commencé à faire la guerre à Asdrubal en Espagne, & qu'il avoit eu sur lui des avantages considerables. Celui-ci, en attendant son frére Publius, que la République y envoyoit en qualité de Pro-Consul, avoit continué la guerre, & y avoit eu de grands succês. En effet Asdrubal, dês le commencement du Printems, fit sortir du Port de Carthage la neuve, quarante Galéres armées en guerre. Il les destinoit à se rendre maître de la mer, vers l'embouchûre de l'Ebre, sous la conduite d'Amilcar. Pour Asdrubal lui même, il prit, par terre, la même route que sa Flotte, côtoyant le rivage, & suivant ses Vaisseaux des yeux. Cnéïus Scipio, qui n'ignoroit pas la marche des Carthaginois, avoit d'abord eu quelque envie d'aller à leur rencontre, & de les combattre sur terre; mais il en fut détourné par la nouvelle, qu'il reçut des forces supérieures du Car-

Polyb. l. 3 & Tit. Liv. l. 22.

De Rome l'an 536. Consuls, CN. SERVILIUS GEMINUS, & M. ATILIUS REGULUS.

thaginois, & des immenses levées, qu'il avoit faites, durant l'Hyver. Il prit donc une résolution moins hazardeuse. Ce fut d'attaquer la Flotte que commandoit Amilcar. Pour cela, Cnéïus fit équipper trente-cinq de ses Galéres, & les remplit de tout ce qu'il avoit de Soldats, capables de servir sur mer. Après avoir navigé deux jours, depuis son départ de Tarragone, il moüilla dans une plage, environ à deux milles des embouchûres de l'Ebre. Là, il détacha deux Corvettes Marseilloises, pour aller observer la situation des Ennemis. Il faut rendre aux Marseillois cette justice, qu'en tout tems, & principalement durant la guerre d'Annibal, ils demeurérent constamment unis au parti Romain. Les Corvettes rapportérent, que la Flotte d'Amilcar étoit sous les anchres, à l'entrée de l'Ebre, & que l'armée de terre, commandée par Asdrubal, campoit sur les bords du Fleuve.

Sans tarder, Cnéïus fait charger toutes ses voiles, & à forces de rames, il vient fondre sur l'Ennemi, dans la pensée de le surprendre, & de l'attaquer à l'imprévû. Sur les bords de la mer, les Espagnols, de tout temps, avoient érigé d'espace en espace, des tours, pour observer les Pyrates, & en cas d'allarme, elles servoient d'azyle aux Habitans de la côte. Du haut de ces tours, on apperçût la Flotte Romaine, & l'on en donna avis au Général Carthaginois. Un Cap avancé dans la mer, lui cachoit l'arrivée des ennemis, & sur les bords du Fleuve, on n'entendoit point encore le bruit des rames, & les cris des Soldats. Cependant, Asdrubal fit rassembler ses gens, répandus sur le rivage, & qui ne s'attendoient à rien moins, qu'à livrer si brusquement un

combat. L'approche inattenduë de Cnéïus, tira Asdrubal de son assoupissement. En tumulte, il ordonna à ses mariniers, & à ses soldats de mer, de remonter sur leurs Vaisseaux, & d'y reprendre leurs postes. La Cavalerie, l'épée à la main, y contraignit les plus lents, & l'embarquement eut tout l'air d'une fuite precipitée. Les Soldats & les Matelots, s'embarrassent les uns les autres, en montant pêle mêle, par les échelles. Quelques-uns s'accrochent aux cables, qui soutiennent les anchres, pour se rendre à leurs places. On coupe les cables, pour se mettre au plus vîte en ligne. Les Soldats embarrassent la manœuvre des Matelots, & les Matelots gênent les Soldats, dans le manîment de leurs armes. Tout est en désordre sur la Flotte Carthaginoise.

De Rome l'an 536. Consuls, CN. SERVILIUS GEMINUS, & M. ATTILIUS REGULUS.

Cependant, Cnéïus approche en ordre de bataille. Les Vaisseaux Carthaginois en tumulte, sortent de l'embouchure du Fleuve, vont à l'ennemi, & font sonner l'attaque. La bataille commence, avec furie de leur part, mais leur ardeur ne se soutient pas. Bientôt on les voit ne combattre plus qu'en retraite. L'armée de terre, qu'Asdrubal avoit rangée sur la rive, présentoit aux Soldats de mer un azyle certain, après leur fuite. Ainsi, le désespoir d'être secourus, n'animant plus leur confiance, ils prirent le parti de gagner la terre. Déja cinq de leurs Galétes avoient été prises, avec leurs équipages. Quatre autres après avoir perdu leurs rames, avoient été enlevées à l'abordage, & les Soldats qu'elles portoient, avoient perdu la vie dans le combat. Le reste gagna en hâte le rivage, vint à portée des troupes d'Asdrubal, & abandonnant les Vaisseaux, sauta à terre. Les Romains poursuivent les

Polybius l. 3.

De Rome l'an 536. Consuls, Cn. Servilius Geminus, & M. Atilius Regulus.

fuyards, & à la vûë des troupes de terre, accrochent les Galéres Carthaginoises, & emménent triomphamment, avec eux toutes celles qui n'étoient pas encore échoüées sur la gréve.

Cette victoire remplit les Romains de joye, & de confiance. Ils se voyoient maîtres de toute la mer d'Espagne. Des quarante Vaisseaux de la Flotte d'Asdrubal, ils en avoient pris vingt-cinq, & aprés une action, qui ne leur avoit causé ni danger, ni perte, ils avoient réduit le frére d'Annibal, à ses seules forces de terre. Par là, Cnéïus venoit de rendre le nom Romain formidable aux Espagnols. Il ne laissa pas sa victoire infructueuse. En rangeant la côte, il fit une descente proche [a] d'Honosca; prit d'emblée, & saccagea la Ville; & delà, il vint faire le dégât aux environs de la nouvelle Carthage. Les troupes Romaines brûlérent tout, saccagérent tout, jusqu'aux portes de cette Capitale de l'Empire Carthaginois, en Espagne. Retournant ensuite par la même route, la Flotte Romaine fit une descente au territoire de [b] Loguntica. Là, elle trouva un magazin d'une [c] espéce de geneſt,

Tit. Liv. l. 22.

[a] Gronovius est persuadé, qu'au lieu d'*Honosca*, il faut lire *Osca* dans le texte de Tite-Live. Mais il n'a pas pris garde, que cette derniére Ville, appellée aujourd'hui *Huesca*, & voisine de Sarragosse, étoit située dans le Païs des Ilergetes, loin du rivage de la mer. Il faut donc s'en tenir à Honosca, Ville maritime audelà de l'Ebre, dans le canton des Edétans. On croit que c'est la même que Valence, Capitale du Royaume du même nom. Elle étoit placée à l'embouchûre du Fleuve *Durio*, qui, dans la langue du Païs, est nommé *Guadalaviar*.

[b] Loguntica, étoit située sur la côte du Royaume de Valence, dans le Païs des Contestans, entre l'embouchûre du Fleuve *Sucro*, vulgairement le *Xucar*, & le Promontoire Ferraria, appellé par les Espagnols, *Cabo Martin*, un peu au dessus de *Denia*. Ce n'est plus présentement qu'un Village, qui porte le nom d'*Oliva*. Il est voisin de la Ville de Valence.

[c] Le Canton situé entre *Orospeda*, & *Idubeda*, abondoit en cette

ou de jonc, qui ne croît guére qu'en Espagne, dont on se sert pour faire des cables, & qu'Asdrubal avoit rassemblé, pour l'usage de ses Flottes. Les Romains en emportérent sur leurs Vaisseaux, tant qu'ils voulurent, & brûlérent le reste.

De Rome l'an 536.

Consuls, CN. SERVILIUS GEMINUS, & M. ATTILIUS REGULUS.

Les courses & les descentes des Romains, ne se bornérent pas au continent. Ils tournérent vers les Isles voisines. [a] Ebuse, qu'on nomme aujourd'hui Yvica, fut en proye aux vainqueurs. Durant deux jours, Cnéïus s'efforca d'en prendre la Capitale. L'objet parut trop peu important, pour s'y obstiner. Les Romains se contentérent de ravager l'Isle, & y firent plus de butin, que sur les côtes de la terre ferme. Ce fut proche d'Ebuse, que Cnéïus reçut les Députés des Baléares. Ces Insulaires prirent des alliances avec Rome, & ils en reçûrent la paix. De là, les Galéres Romaines revinrent au Port de Tarragone, d'où elles étoient parties, & leur Général ne songea plus, qu'à ranger sous l'obéïssance de sa République, tout le païs d'en deça l'Ebre. Pour lors, il osa compter sur ses troupes de terre. En effet Asdrubal, qui ne pouvoit faire subsister sa grosse armée sans

sorte de geneſt, que les Espagnols appellent *Espardillas*. Pour cette raison, les Anciens Auteurs lui donnent le nom de *Spartarius Campus*. De là, l'épithéte de *Spartaria*, qu'ils donnérent à la nouvelle Carthage. Cette Contrée comptenoit une partie du Royaume de Murcie, & cette portion de la nouvelle Castille, qui étoit la plus proche du Royaume de Valence.

[a] Les Anciens Géographes donnoient le nom de *Pityuses*, à deux Isles situées dans la Mer d'Espagne. Ils appelloient la plus grande, *Ebussus*, ou *Ebyssus*, quelquefois *Ebosia*, ou *Eboissa*. C'est celle qu'on nomme présentement *Yvica*. Elle est placée vis à-vis du Promontoire *Ferraria*, ou de *Denia*. La plus petite des deux Isles Pityuses, s'appelle à présent *Formentera*. Anciennement, elle eut le nom d'*Ophiusa*, ou de *Colubraria*, parce que son territoire nourrissoit beaucoup de serpens. Aussi, étoit-elle entierement déserte.

De Rome l'an 536.

Consuls, Cn. Servilius Geminus, & M. Attilius Regulus.

Flotte, avoit abandonné l'Ebre, & s'étoit retiré en Lusitanie, sur les bords de l'Océan.

Aussi-tôt donc, que Cnéïus fût prêt à marcher, on vit arriver de toutes parts, en son Camp, des Ambassadeurs de tous les Peuples, d'entre l'Ebre, & les Pyrénées. Cent Villes, qui composoient autant de petites Nations, se donnérent à lui, & pour s'assûrer de leur bonne foi, Cnéïus en prit des ôtages. De là, il s'avança vers a Castulon, au voisinage du Royaume de Toléde d'aujourd'hui. Castulon, étoit une Ville, forte alors, & qui peut être a donné le nom aux deux Castilles. Dans les défilés donc de Castulon, Cnéïus avantageusement posté, entretint la paix dans les contrées, qu'il avoit nouvellement conquises. Il n'eût pas plûtôt quitté ce Camp, pour s'avancer vers la mer, que Mandonius & Indibilis, deux fréres dévoüés aux Carthaginois, & qui autrefois avoient eu une petite souveraineté au Païs des Ilergetes, remuérent leurs anciens sujets, & avec une armée tumultuaire, vinrent ravager les Campagnes des Alliés du Peuple Romain. Cnéïus ne daigna pas aller en personne punir ces Rebelles. Il y envoya trois mille hommes de ses troupes. C'en fut assés pour châtier les mutins. Plusieurs furent tués, les autres faits prisonniers, & le reste fut désarmé. Cependant, l'affaire devint plus sérieuse, qu'on n'avoit crû. Asdrubal quitta la Lusitanie, & accourut au secours de Mandonius, & d'Indibilis. Nouvelle scéne. Les Celtibériens entrérent à main armée dans la Province Car-

Polyb. l. 3.

Tit. Liv. l. 22.

a La Ville de Castulon n'est plus aujourd'hui qu'un Bourg, situé sur les confins de la nouvelle Castille, & de l'Andalousie. Il s'appelle *Castona la Vieja*.

thaginoise, à la persuasion de Cnéïus, qui leur avoit accordé l'alliance avec le Peuple Romain. Dèja, ils avoient pris trois Villes sur les Carthaginois. La diversion eut son effet. Asdrubal mena toutes ses forces contre les Celtibériens. Ces braves Espagnols, en deux batailles rangées, où Asdrubal se trouva en personne, lui tuérent quinze mille hommes, lui firent quatre mille prisonniers, & lui enlevérent un grand nombre d'enseignes. Tel étoit l'état, où Cnéïus avoit mis les affaires de Rome en Espagne, lorsque son frére Publius Scipion y arriva, pour y commander, en qualité de Pro-Consul. On peut dire, que Cnéïus s'étoit donné en Espagne, à peu près, la même supériorité sur les Carthaginois, qu'Annibal avoit prise en Italie, sur les Romains.

De Rome l'an 536.

Consuls, CN. SERVILIUS GEMINUS, & M. ATTILIUS REGULUS.

Aussi-tôt que du Port de Tarragone, on apperçut, en haute mer la flotte du Pro-Consul, l'Espagne Orientale èspéra de se voir bien-tôt délivrée de la servitude Carthaginoise. Le renfort que la République y envoyoit, étoit considérable. Sur une flotte de vingt Galéres, elle avoit chargé huit mille hommes de troupes Romaines, & des munitions de toutes les sortes, sur un grand nombre de Bâtimens de toutes les grandeurs. Le Sénat avoit jugé, que malgré l'incendie, qu'Annibal excitoit en Italie, on ne devoit pas négliger l'Espagne. Y porter la guerre, & l'y entretenir, c'étoit diviser les forces de Carthage, qui jalouse de ses conquêtes d'Espagne, y envoyeroit sans cesse de nouveaux secours. Le moyen de voir Annibal abandonné à lui-même, c'étoit de détourner les armées, & les richesses d'Afrique, sur une contrée, qu'il lui étoit plus intéressant de défendre, & de con-

Polybius l. 3.

De Rome l'an 536.

Consuls, Cn. Servilius Geminus, & M. Atilius Regulus.

server. Dans ces vûës, le Sénat avoit fait partir, sans retardement, P. Cornélius Scipion. On s'attendit que, joint à son frére Cnéïus, avec de nouvelles forces, il rendroit aux Carthaginois, en Espagne, tous les maux qu'Annibal faisoit souffrir à l'Italie. Ces deux fréres furent d'avis d'emploïer, tout à la fois, l'insinuation & la valeur, l'une pour détacher les Espagnols du parti Carthaginois; l'autre pour affoiblir Asdrubal, & pour énerver sa République. Les deux armées de mer & de terre, que Rome avoit alors en Espagne, sous la conduite des Scipions, mirent les deux Généraux en état de tout entreprendre. Avec une flotte de soixante Galéres, ils se maintinrent, du moins pour un tems, dans l'empire des mers, & avec de nombreuses troupes, ils ne craignirent plus, comme autrefois, de passer l'Ebre, & d'entrer jusqu'au cœur des Provinces Carthaginoises.

Au-delà du Fleuve, toutes les contrées furent effrayées du nouveau débordement des Romains. En bon ordre, ils marchérent vers le Païs des Sagontins, pour y exécuter un dessein capable de leur concilier les Nations voisines, & de les enlever à la domination Carthaginoise. Voici comme le projet s'exécuta.

Polybius l. 3. & Tit. Liv. lib. 22.

Annibal, avant que de partir pour l'Italie, avoit voulu s'assurer de l'obéïssance des différents Peuples, qu'il avoit soumis. Pour gage de leur fidélité, il avoit exigé des plus illustres Seigneurs de chaque Contrée, qu'ils lui livreroient les tendres espérances de leur posterité. Les enfants de la Noblesse la plus distinguée d'Espagne, furent donc remis entre les mains du Général Carthaginois. Annibal leur assigna la Ville & la Citadelle de Sagonte, pour un hospice, où l'on

ne

ne leur laisseroit à désirer que le séjour de la maison paternelle. On voit de-là, que les Carthaginois avoient fait renaître Sagonte de ses débris, & de sa cendre. Une forte Garnison gardoit, tout à la fois, les nouveaux murs de la Ville, & les ôtages qu'ils renfermoient. Le Carthaginois Bostar, qui y commandoit les troupes, ne fut pas infidéle à sa Patrie; mais il étoit plus simple, & moins délié, que ne l'étoient d'ordinaire les gens de son Païs. Un des Officiers de sa Garnison, nommé Abélox, se mit en tête de tromper le Gouverneur. Ce Subalterne étoit un Espagnol de bonne Maison, que la supériorité des Carthaginois sur les Romains, avoit autrefois engagé à prendre de l'emploi, dans l'armée des plus forts. La fortune étoit changée, depuis l'arrivée du Pro-Consul, & de nouvelles espérances changérent aussi les inclinations de l'Espagnol. Il résolut de se donner aux Romains; mais il fit réfléxion, qu'un transfuge, de quelque naissance qu'il soit, ne figure que médiocrement dans le nouveau parti qu'il embrasse, s'il n'a sçu s'y donner de la considération, par des services importans. Abélox comprit, que rien ne seroit plus du goût des Généraux Romains, que de se voir les maîtres de la plus florissante jeunesse de l'Espagne, dont les Seigneurs ne tenoient plus guére aux Carthaginois, que par la tendresse pour leurs enfants. Plein de ces pensées, il chercha les moyens d'exécuter son dessein. Arracher les jeunes ôtages à leurs gardiens, ç'eût été une entreprise hazardeuse, & un projet téméraire. Il lui parut plus facile, de faire illusion au crédule Bostar. Abélox étoit entré bien avant dans sa confidence, & le Gouverneur lui paroissoit un homme,

De Rome l'an 536.
Consuls, CN. SERVILIUS GEMINUS, & M. ATTILIUS REGULUS.

De Rome l'an 536.

Consuls, CN. SERVILIUS GEMINUS, & M. ATTILIUS REGULUS.

à donner dans le piége, qu'on lui tendoit.

En effet, l'Espagnol se transporte au camp du Carthaginois, qui pour lors couvroit la Ville de Sagonte, dans la crainte, que le Pro-Consul n'en vînt faire le siége. Après avoir pris sa duppe à l'écart, Abélox lui parla de la sorte. *Vous n'ignorés pas, Seigneur, jusqu'où les Romains ont porté leur audace. Les Scipions ont passé l'Ebre, & ils ont pénétré jusques dans l'intérieur de l'Espagne. Vous-même, qui futes destiné à empêcher le passage du Fleuve, vous vous êtes prudemment mis à couvert de Sagonte, pour en défendre les approches. Asdrubal cependant est loin d'ici, occupé dans une guerre malheureuse, contre d'infidéles Celtibériens. En faut-il davantage, pour soulever contre nous le reste de l'Espagne? La seule crainte qu'on a euë des Carthaginois, durant l'absence des Romains, a contenu les Peuples. La présence des Scipions, leurs victoires, l'arrivée du Pro-Consul, & l'augmentation de leurs forces, font de funestes impressions sur les esprits. Tous nos Alliés panchent vers la défection. La crainte ne les retient plus. Que la reconnoissance, & que l'affection les contiennent! Ce que nous ne pouvons plus obtenir, par la terreur des armes, gagnons-le à force de bienfaits. Carthage retient à Sagonte, dans une honorable captivité, toute la fleur de la jeunesse Espagnole. Qui sçait, si la délivrance de tant d'illustres ôtages, n'est pas au Pro-Consul une amorce, qui l'attire à Sagonte? S'il vous les enléve par force, ou par industrie, s'il les rend à leurs parents, que de cœurs reviendront en sa faveur! que de Nations se déclareront pour Rome! Prévenés, Seigneur, les desseins artificieux des Romains. Rendés, tout à la fois, ces enfants à leurs familles, & la sécurité à Sagonte. Tous les hommes sont naturellement sensibles à de g..nds bienfaits, & les*

Espagnols se picquent d'être reconnoissants. De tous côtés, vous verrés les présents fondre chés vous, & en procurant le bien public, vous travaillerés pour vos intérêts personnels. Pour moi, Seigneur, je m'offre à conduire chés leurs peres, les jeunes ôtages, & à devenir le ministre de vos libéralités. Connu parmi les Nations Espagnoles, je vous y ferai connoître. Je donnerai, par mes discours, du relief à vos dons. J'affermirai des cœurs chancellants, je détruirai les espérances du Romain, & je maintiendrai la domination de Carthage.

De Rome l'an 536. Consuls, Cn. Servilius Geminus, & M. Attilius Regulus.

Bostar étoit avare, & inconsidéré, il donna dans le piége. Le frivole Carthaginois consentit à la restitution des ôtages, & donna ordre à Sagonte, qu'on les remît entre les mains d'Abélox. Le rusé Espagnol, assuré du consentement de Bostar, attendit la nuit, pour se rendre furtivement au camp du Pro-Consul, qui n'étoit pas éloigné. Il s'adressa d'abord à des Officiers de sa Nation, qui servoient dans l'armée Romaine, &, par leur moyen, il fut introduit dans la tente de Scipion. Là, il exposa au Général, les avantages que Rome retireroit de la reddition des jeunes ôtages à leurs parents. Il s'offroit à lui remettre une si belle jeunesse, & lui fit comprendre les assurances, qu'il avoit de réüssir. Le Pro-Consul, & Abélox convinrent du lieu, & du tems, où cette belle Noblesse seroit livrée, & l'assignation fut prise, pour la nuit suivante. On lui promit de faire un détachement de Romains, qu'on placeroit dans une embuscade, pour surprendre, de concert, le Conducteur & sa troupe. Scipion fit de grandes promesses à l'Espagnol, qui partit en diligence, pour se rendre, dès le matin, auprès du Gouverneur Carthaginois. Abélox passa tout le jour dans

De Rome l'an 536.

Consuls, CN. SERVILIUS GEMINUS, & M. ATTILIUS REGULUS.

la tente de Bostar, à prendre des mesures, avec lui, pour conduire sûrement les ôtages, chacun dans son Païs. Il fut résolu de préferer la nuit au jour, de peur qu'un si précieux dépôt ne tombât dans un parti de Romains, qui sçauroient s'en prévaloir à leur avantage. De nuit donc, le florissant Escadron de jeunes Espagnols, partit sous la conduite d'Abélox, & vint donner dans l'embuscade, qui lui étoit préparée. Quelle joye pour les Romains, de se voir maîtres de tant de gages assurés de l'amitié des Espagnols! Scipion profita de la dépoüille de Bostar, & renvoya, au nom de sa République, les ôtages à leurs parents. Ceux-ci furent reçus plus agréablement, que de la main des Carthaginois. Rome alors étoit la plus forte en Espagne. La premiére action du Pro Consul, en-delà de l'Ebre, venoit d'être marquée par un signalé bienfait, & l'on n'avoit pas à lui reprocher, comme aux Carthaginois, des violences, & des brigandages. On félicita donc Abélox, d'avoir changé de parti. Tous panchérent à l'imiter, & dês-lors on eût pris les armes en faveur des Romains, si l'Hyver n'avoit obligé toutes les troupes, à quitter la campagne.

De si agréables nouvelles arrivérent d'Espagne à Rome, tandis qu'Annibal, en partie contraint par la saison, en partie soigneusement observé par les [a] Consuls Servilius & Attillius, passoit l'Hyver dans son camp, après six grands mois d'inaction. Dans la si-

[a] Tandis que Fabius sauvoit la République en Italie, & que les Scipions remportoient des avantages considerables en Espagne, le Consul Servilius, dit Tite-Live, côtoya les Isles de Sardaigne & de Corse, avec une Flotte, composée de six vingt Galéres. Après s'être assuré par des ôtages de la fidélité des Insulaires, il fit voile vers l'Afrique. Il trouva sur son passage l'Isle de Meninx, & se contenta de la ravager. L'Isle de Cercine, [aujourd'hui *Cercare*, de la dé-

tuation où s'étoit trouvée Rome, par la bataille du Thrasiméne, c'étoit beaucoup pour elle, que d'avoir réprimé l'audace d'un si dangereux ennemi. Resté proche de Géronium, Annibal y passoit l'Hyver, & y souffroit toutes les incommodités de la disette, & de la saison. Dêja, il étoit résolu à retourner dans la Gaule Cisalpine, si les Consuls de l'année suivante, se trouvoient d'humeur, à suivre la conduite sage, & mesurée du Dictateur Fabius. Toute l'espérance d'Annibal étoit alors, de retrouver, dans quelqu'un des Consuls de la prochaine élection, un autre Sempronius, ou un autre Flaminius. Dans cet intervalle de tranquillité, toutes les scénes se passoient à la Ville. On y faisoit des préparatifs pour la campagne suivante, on y ordonnoit des Ambassades pour les Païs Etrangers, & on y recevoit les Députations des Villes Alliées du Peuple Romain. Naples, entre au-

De Rome l'an 536.
Consuls, Cn. Servilius Geminus, & M. Attilius Regulus.
Tit. Livius l. 22.

pendance du Royaume de Tunis,] auroit éprouvé le même sort, si elle ne s'étoit rachetée du pillage & de l'incendie. Il lui en couta dix talens d'argent. Ensuite, Servilius fit une descente sur les côtes d'Afrique. Les Soldats Romains, attirés par l'avidité du butin se répandirent dans les Campagnes, & comme s'ils n'eussent point eu d'ennemis à craindre, ils s'écartérent imprudemment, pour piller plus à leur aise. Mais ils donnérent, sans y penser, dans une embuscade. Surpris par les gens du Païs, ils n'eurent point d'autre parti à prendre, que celui de se sauver, & de regagner la Flotte, avec précipitation. Par malheur ils ignoroient les chemins. Ainsi la plûpart furent massacrés par les Africains, qui les chargérent, & les poursuivirent à toute outrance. Mille Romains perdirent la vie, & entre autres, le Questeur Sempronius Blæsus. Ceux qui échappérent, remontérent brusquement sur leurs Vaisseaux. Bien-tôt après, les Africains s'attroupérent de toutes parts sur le rivage. A la vûë de cette multitude nombreuse de gens armés, Servilius ne tarda pas à lever l'ancre. Il fit voile vers la Sicile, & aborda au port de Lilybée. Là, il remit sa Flotte au Préteur Titus Otacilius, qui chargea son Lieutenant Publius Sura, de la reconduire à Rome. Pour Servilius, il alla reprendre, avec son nouveau Collégue Marcus Attillius, le commandement des armées de terre contre Annibal.

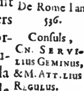
De Rome l'an 536.

Consuls, Cn. Servilius Geminus. & M. Attilius Regulus.

tres, se signala. Elle chargea ses Envoyés d'un riche présent, pour la République. C'étoit quarante vases d'or, d'un grand poids. *Nous sçavons*, dirent les Députés, *que le trésor de Rome s'épuise tous les jours. Il est juste de subvenir aux besoins de la Capitale, qui fait la force & le soutien de l'Etat. Les Napolitains ont cru, que ces meubles précieux, qui faisoient l'ornement de leurs Témples, & la richesse de quelques particuliers, ne pouvoient être plus utilement employés, qu'à la défense de l'Italie. Recevés-les donc, Romains, moins pour la valeur du présent, que comme une marque de nôtre attachement inviolable.* Rome fut charmée de la libéralité d'une Ville fidéle; mais par grandeur d'ame, ou pour dissimuler son indigence, elle n'accepta du présent, que le moindre des vases, & rendit le reste aux Napolitains.

Cependant la République, toujours fiére, [a] quoique vivement attaquée, ne négligea pas d'éxiger les tributs des Nations Etrangéres qu'elle avoit autrefois soumises. On se souvient, que le Roy Pinée avoit été confiné dans une petite partie de son Royaume d'Illyrie, & que Démétrius, autrefois son Tuteur, & le Régent de ses Etats, avoit été contraint, par les Romains, de se réfugier en Macédoine, auprès du Roy Philippe. Pinée étoit un Roy Tributaire, Démétrius un

[a] Tite-Live nous apprend, que dans le même tems, les Romains découvrirent les menées d'un espion Carthaginois, qui s'étoit insinué dans la Ville, & avoit abusé de la confiance des uns, & de la crédulité des autres. Les Magistrats le firent saisir. En punition de sa perfidie, on lui coupa les deux mains. Et on le renvoya ainsi mutilé à Carthage. Alors, ajoûte l'Historien de Rome, plusieurs Esclaves avoient tramé une conjuration contre la République dans le Champ de Mars. Un de ceux qui entroient dans le complot, dénonça les conjurés. Vingt-cinq furent condamnés à expirer sur une croix. La République assigna vingt-mille As d'Airain au dénonciateur, & aussi tôt, il fut mis en liberté.



infidéle ami Le Sénat, avec autant de hauteur, durant son adversité, que pendant sa prospérité, envoya vers Pinée, pour lui faire payer le tribut annuel, avec ordre de lui enlever des ôtages, s'il refusoit de se soumettre. Elle fit partir aussi des Ambassadeurs vers la Macédoine. C'étoit pour redemander à Philippe le perfide Démétrius. Par-là, Rome faisoit entendre aux Nations éloignées, qu'elle étoit toujours la même, & qu'une tempête passagére, n'avoit rien diminué de sa grandeur. La République fit plus. Pour faire croire, que ses finances n'étoient pas épuisées, elle consacra de grosses sommes à la construction d'un ouvrage de Religion. Le Préteur Manlius, dans la guerre contre les Gaulois, pour appaiser une sédition, avoit fait vœu d'élever un Temple à la Concorde. On n'avoit encore assigné ni les fonds, ni le lieu, pour ériger ce Sanctuaire. Pour lors, on nomma deux hommes, qui prendroient soin de l'ouvrage. Il fut construit dans l'enceinte du Capitole. C'est ainsi que Rome soûtenoit l'adversité, avec dignité, & avec constance.



LIVRE VINGT-HUITIE'ME.

Rome & Carthage, ces deux émules de gloire & d'ambition, n'étoient alors occupées, celle-ci qu'à réparer les pertes d'Asdrubal en Espagne, celle-là, qu'à retarder les progrès d'Annibal en Italie. Le Sénat Carthaginois, quoique divisé en deux factions, l'une, dont Hannon étoit le Chef, & l'autre, qui favorisoit Annibal, & sa maison, étoit convenu d'envoyer à Asdrubal des secours d'hommes, de
Polyb. l. 3. Vaisseaux, & de munitions. La victoire, que Cnéïus Scipion avoit remportée sur mer, avoit enlevé aux Carthaginois sur les côtes d'Espagne, l'empire qu'ils s'y étoient arrogé de tout tems. Il falloit s'en remettre en possession. On fit donc dês-lors équiper, & partir des ports d'Afrique, soixante & dix Vaisseaux, avec des troupes. La Flotte Carthaginoise prit la route de Sardaigne. De là, elle parut à la hauteur de Pises en Etrurie, dans l'intention d'apprendre des nouvelles d'Annibal, & de s'aboucher avec lui; mais une Flotte Romaine de cent Quinquérêmes, sortie du Port de Pises, poursuivit celle des ennemis assés loin, & l'obligea de retourner à Carthage. Là, elle attendit une occasion plus favorable, de faire voile pour l'Espagne.

De son côté, Rome songeoit à se faire des Consuls, capables de suivre les traces de Fabius, ou
Tit. Liv. l. 22. même d'oser quelque chose de plus, contre un ennemi, que de sages lenteurs avoient fatigué. Pour faire une élection dans les régles, il falloit, ou qu'un des Consuls

Dictateur, Lucius Veturius Philo.

Consuls de l'année, ou qu'un Dictateur, ou qu'un Chef de la République, durant un interregne, présidât à une assemblée des Comices, par Centuries, au Champ de Mars. Le Préteur Æmilius, qui commandoit alors dans Rome, écrivit donc aux Consuls, qu'un d'eux eût à revenir à la Ville; & à quitter l'armée, à sa commodité; qu'au reste, il n'indiqueroit l'assemblée, que pour le tems qu'ils auroient fixé. C'est un signe, qu'alors il n'y avoit point encore, à Rome, de terme pour les grandes élections, & qu'on les faisoit, plûtôt, ou plus tard, selon les besoins de l'Etat. Servilius & Attilius se crurent trop nécessaires au Camp, pour le quitter. En effet, Annibal étoit un ennemi rusé, qu'il falloit observer de près, & qui sçavoit profiter des absences, & des moindres défauts de ses adversaires. Les Consuls répondirent au Préteur, qu'ils permettoient au Sénat, d'établir un interregne, selon la forme accoûtumée, & de donner la présidence des élections à celui, à qui elle échéroit, durant ces cinq jours de gouvernement, à tour de rôle.

Le projet d'un interregne ne plut pas aux Peres Conscripts. Ils préférérent de faire agréer un Dictateur, par l'un des Consuls, Dictateur dont l'autorité seroit bornée, à présider aux Comices. Lucius Veturius Philo, fut donc élevé à la Dictature, & celui-ci choisit M. Pomponius Matho, pour son Colonel Général de la Cavalerie. Veturius, trois ans auparavant, avoit été Consul, & Pomponius, en l'année cinq cens vingt de Rome, durant son Consulat, avoit obtenu les honneurs du Triomphe. Ces deux hommes étoient intégres, & respectés; mais il

De Rome l'an 536.

Dictateur, Lucius Veturius Philo.

paroît qu'ils étoient populaires, & que, sous eux, les élections se feroient faites, au gré de la brigue, & des factions. Il est à croire, que le Sénat par des vûës de parti, fit trouver, par les Augurs, du défaut de religion, dans la nomination du Dictateur. Quoiqu'il en soit; Veturius ne fut que quatorze jours en place, après quoi, on le contraignit d'abdiquer, afin de donner lieu à un interregne. Les deux Chefs qui furent élûs, pour gouverner Rome successivement, durant cinq jours, furent Cnéius Claudius, & Cornélius Asina. Sous celui ci, les Centuries furent assemblées, & l'on procéda aux élections.

Tel est le sort de l'Etat Républicain. Dans les tems mêmes les plus hazardeux, souvent les factions l'emportent, sur le bien commun, & l'affection, sur le mérite. Parmi les prétendans au Consulat, paroissoit sur les rangs un homme de la lie du Peuple, qui n'étoit guére recommandable, que par sa haine contre la Noblesse, par ses violentes déclamations contre elle, & en particulier, par son déchaînement contre l'illustre Fabius. C'étoit ce misérable Térentius Varro, qui de Boucher, devenu Orateur, puis Tribun du Peuple, aspiroit alors à devenir Général des armées Romaines, & à se mesurer avec Annibal. Les Patriciens ne s'oubliérent pas, dans une occasion, où l'intérêt de leur parti, étoit mêlé avec l'intérêt Public. Outre qu'ils jugeoient Varro indigne de figurer, avec le plus grand Capitaine qui fût au monde, ils appréhendoient, qu'à son exemple une foule d'hommes de rien, ne se fit, par des emportemens contre la Noblesse, un dégré pour arriver aux premiers rangs.

Ils opposérent donc à Terentius des compétiteurs, capables de frapper le Peuple, par le préjugé de leur naissance, & par leur mérite. D'entre les anciens Patriciens, ils présentérent au Consulat, un Cornélius Merenda, un Manlius Vulso, un Æmilius Lepidus. Du corps des Plébéïens, ils montrérent un Attilius Serranus, & un Ælius Pœtus, deux hommes de Familles ennoblies par les charges, dont le premier étoit actuellement Pontife, & le second, Augur. Sans doute les Comices auroient donné la préférence à ces hommes titrés & respectables, si la brigue n'eût enlevé les suffrages.

De Rome l'an 536.

Dictateur, Lucius Veturius Philo.

Parmi les Tribuns du Peuple, se trouva un parent de Terentius Varro, homme hardi, éloquent, & capable de séduire la multitude. Son nom étoit Bæbius Herennius. Celui-ci se chargea de conduire son parent, comme par la main, au premier grade de la République. Il n'épargna donc, ni invectives contre le Sénat, ni calomnies contre la Noblesse. Dans les harangues qui précédérent les Comices, on lui entendit dire, que le Sénat & la Noblesse de Rome, avoient attiré Annibal en Italie, qu'il s'y étoit établi à leur persuasion, & qu'il n'y subsistoit que par leurs intrigues. *Rien n'eût été plus aisé*, ajoûtoit le scélérat, *que de chasser Annibal de nos Etats, si, par des lenteurs affectées, on ne l'avoit pas laissé s'établir à nos portes. Fabius eut quatre Légions à commander. C'étoit plus de troupes qu'il n'en falloit, pour exterminer le Carthaginois. Il y parut bien à la superiorité que prit Minucius, sur leur Général, pendant le séjour que le Dictateur Fabius fit à Rome. Un Colonel de la Cavalerie, Chef alors de nos troupes, apprit à Annibal, qu'il n'étoit pas invinci-*

Plein des sentimens qu'Herennius lui avoit inspi-rés, le Peuple Romain entra au Champ de Mars, & choisit [a] C. Terentius Varro pour Consul. On fit nommer celui-ci le premier, afin qu'il fût en possession de se donner un Collégue, à son gré, & d'en faire la réquisition aux Comices assemblés. Tout le jour fut employé à l'unique élection de Terentius. Dans l'intervalle qui se passa, jusqu'à de nouveaux Comices, pour créer un second Consul, la Noblesse désespéra de faire agréer ceux, qu'elle avoit proposés d'abord. Elle jetta donc les yeux sur L. Æmilius Paulus. Des outrages personnels avoient rendu celui-ci l'ennemi irréconciliable de la Commune. Dans son premier Consulat, quatre ans auparavant, après qu'il eût triomphé, on l'avoit accusé, devant le Peuple, lui & son Collégue Livius, d'avoir fait une distribution inégalle de la dépoüille des Illyriens vaincus. Livius avoit été condamné, & Æmilius n'étoit échappé, qu'avec peine, à l'iniquité des jugements populaires. Aussi, ce fut avec peine qu'il se laissa engager, à demander une seconde fois le Consulat. Il céda néanmoins aux instances de la Noblesse, qui fit des efforts surprenants, pour le faire élire. Enfin, elle vint à bout de le donner pour Collégue à Terentius Varro, dans l'espérance, que l'illustre Patricien s'opposeroit, sans cesse, aux entreprises du téméraire Plébéïen. Cependant il fut réglé, conformément aux vûës de Terentius, que les deux Consuls

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

[a] Orose & Eutrope se sont doublement mépris, 1°. Lorsqu'ils ont placé le Consulat de Térentius Varro, à l'année cinq cens quarante-trois de la fondation de Rome; 2°. En donnant le prénom *Publius* à ce Consul, que tous les Auteurs les plus dignes de foi, conspirent à appeller *Caïus*.

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

commanderoient l'armée entiére successivement, & chacun son jour. Pernicieux réglement, qui causa le plus grand malheur, que Rome ait jamais éprouvé, & qui mit la République à deux doigts de sa perte !

Au choix de Térentius près, le reste des charges fut donné avec beaucoup de discernement. On continua dans leurs employs presque tous ceux, qui, l'an passé, avoient rendu service à la République. Servilius & Attilius, les deux Consuls de l'année précédente, restérent à la tête des armées, qu'ils commandoient alors, & sous le titre de Pro-Consuls, ils formérent deux Camps, chacun de deux Légions, pour agir séparément, sous les ordres néanmoins des nouveaux Consuls. Le Pro-Consulat d'Espagne fut prorogé, en faveur de Publius Scipion, qui continua d'y faire la guerre, avec son frere Cnéïus. Manius Pomponius Matho, ne quitta point l'office de Préteur, qu'il avoit occupé l'an passé. Seulement, après avoir jugé les causes des Etrangers, il jugea celles des Citoyens de Rome, & P. Furius prit la place qu'il quittoit. Claudius Marcellus fut destiné Préteur pour la Sicile, Posthumius Albinus, pour la Gaule Cisalpine, & Cornélius Mammula fut continué Gouverneur de Sardaigne, sous le nom de Pro-Préteur.

Un arrangement si judicieux eût préservé la République, si la Commune ne se fût pas obstinée, à confier toutes ses espérances au téméraire Terentius. Pour le rendre, plus à coup sûr, victorieux d'Annibal, on fit, à Rome, & chés les Alliés, des levées extraordinaires. Le Dictateur Fabius n'avoit eu à commander que quatre Légions. On avoit crû qu'elles suffiroient pour exterminer les Carthaginois. Pour lors,

De Rome l'an 537.
Consuls.
C. TERENTIUS VARRO & L. ÆMILIUS PAULUS.
Polybius l. 3. & T. Livius l. 22.

la République en mit [a] huit sur pié. On y augmenta même le nombre des combattants. D'ordinaire, les Légions Romaines n'étoient composées que de quatre mille hommes de pié, & de deux cents chevaux, on les fit monter à cinq mille Fantassins, & à trois cens Cavaliers. Enfin l'on ordonna, que les Alliés fourniroient à la République le double de leur contingent, tant en Infanterie, qu'en Cavalerie. Par malheur, dans la distribution de tant d'emplois, on oublia Fabius, seul Général capable de donner le mouvement à un si prodigieux corps de troupes. La réputation du grand Fabius, opprimée par la faction d'un petit nombre d'hommes nouveaux, n'étoit encore qu'à demi rétablie. Cependant Rome étoit redevable à ce Général, de la nouvelle espérance, qu'elle avoit conçûë, de pouvoir vaincre Annibal.

Il est ordinaire aux Historiens Latins, de faire an-

[a] Selon Tite-Live, les Anciens Annalistes ont été fort partagés sur le nombre des troupes, soit Cavalerie, soit Infanterie, dont la République Romaine composa les deux armées Consulaires, qui furent opposées à Annibal. Dans ce partage de sentimens, dit le même Historien, il n'est pas possible de décider. Les uns, continuë-t'il, prétendent, qu'on se contenta de recruter les Légions, & qu'on incorpora dix mille hommes de surcroît. D'autres assûrent, qu'aux quatre anciennes, on en ajoûta quatre nouvelles. De plus, ils veulent, que dans chacune de ces huit Légions, le nombre des Légionnaires, ait été augmenté de mille hommes d'Infanterie, & de cent hommes de Cavalerie. Ainsi, chaque Légion auroit été de cinq mille hommes de pié, & de trois cents chevaux, au rapport de Tite-Live, sans compter les troupes des Provinces Alliées, qui devoient fournir le double de Cavalerie, & dont l'Infanterie égaloit toûjours celle, qui composoit les Légions de la République. A ce compte, l'armée Romaine, y compris les troupes auxiliaires, auroit été de quatre-vingt mille hommes de pié, & de sept mille deux cents hommes de cheval. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Rome fit, cette année, des levées extraordinaires, pour réparer les pertes de l'année précédente, & dans l'espérance de forcer Annibal, par une victoire décisive, à sortir de l'Italie.

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO. & L. ÆMILIUS PAULUS.

noncer par de finistres présages, les malheureux événemens de leur République. A les en croire, la bataille de Cannes eut des signes miraculeux, qui en furent les avant-coureurs. On disoit, que sur le Mont Aventin, & à Aricie, il avoit plu des pierres ; que chés les Sabins, l'eau de quelques fontaines étoit sortie de sa source, chaude & ensanglantée. C'étoit la marque d'un grand carnage. On oublioit que ce prodige étoit arrivé à diverses fois. Enfin, on avoit observé, que sous le portique qui conduisoit au Champ de Mars, quelques Païsans avoient été frappés de la foudre.

La terreur fit adopter au Peuple crédule ces pronostics, en partie naturels, en partie exagérés. Cependant les Livres des Sibylles furent consultés, & l'on jugea, qu'il falloit appaiser la colére des Dieux par des expiations. Au même-tems, malgré l'épuisement du trésor public, Rome, après avoir refusé l'or des Napolitains, refusa encore celui que les Habitans de [a] Pæstum vinrent lui offrir. Cependant elle accepta le riche présent du bon Roy Hieron. Celui-ci envoya, de Syracuse, aux Romains, une statuë de la Victoire, en or massif, d'un grand poids, &, pour la subsistance de leur armée, trois cents mille muids de blé, & deux cents mille muids d'orge. Il joignit au présent

[a] Pæstum, que Velléïus Paterculus appelle *Neptunia*, & connuë par les Grecs, sous le nom de *Possidonia*, a retenu les vestiges de son premier nom, dans celui de *Pesti*, Bourgade située dans la Principauté Ultérieure, sous la dépendance du Royaume de Naples. Elle avoit été bâtie à six milles au delà de l'embouchure du Fleuve Silarus, autrement le *Silo*, ou le *Silaro*. Le Golfe voisin qui portoit le nom de la Ville de Pæstum *Pæstanus Sinus*, n'est point différent du Golfe de Salerne, *Golfo di Salerno*. Voyés le cinquiéme Volume de cette Histoire.

un

Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

un secours de mille hommes, en partie armés de la fronde, en partie d'arcs & de fléches. Hiéron fit dire à la République, qu'il n'avoit osé mêler d'autres troupes à celles de Rome, que des Soldats armés à la légére, & que ceux qu'il envoyoit pourroient être d'usage, contre les frondeurs des Isles Baléares, & contre les Numides, du parti Carthaginois. En effet, dans les armées Romaines, on n'admettoit guére alors d'autres troupes étrangéres, que quelques Archers, ou quelques gens de trait. Les présents d'Hiéron, & les offres qu'il y ajoûta, furent agréables au Peuple Romain. Il étoit trop fier, ce Peuple, pour accepter les dons de ses clients d'Italie, qui pouvoient tirer à conséquence. Ceux d'un Roy étranger, furent gracieusement reçûs. L'image de la Victoire paroissoit d'un favorable augure, & d'ailleurs Rome & Syracuse étoient, depuis long tems, dans un commerce réciproque d'amitié. Hiéron joignit à ses présents de salutaires avis. Il conseilla aux Romains de faire partir une flotte & des troupes de débarquement, pour l'Afrique. Par-là disoit-il, les Carthaginois, occupés chés eux à se défendre, seront moins en état de secourir Annibal, & le téméraire périra dans une guerre imprudemment entreprise. On fut sensible à la bonne volonté du Roy. Ses présents & ses avis, furent reçus, avec action de graces. La République répondit à Hiéron, par une Lettre pleine de reconnoissance.

Vous êtes un ami constant & généreux, lui disoit-on. *La diversité des tems n'a point altéré dans vous, les sentimens du cœur, & les témoignages d'une affection libérale. Avec plaisir nous avons reçû la Victoire de vos mains.*

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

C'est un gage de vôtre amitié, que nous conserverons précieusement. Pour la rendre stable parmi nous, & pour empêcher qu'elle ne nous échape jamais, nous l'enfermerons au lieu le mieux fortifié de Rome. Nous la placerons au Capitole, dans la Citadelle, & au Temple même de Jupiter. Plaise aux Dieux qu'elle nous soit aussi fidéle, que vôtre amitié.

Pour se conformer à l'avis du Roy de Syracuse, Rome fit partir, des Ports d'Italie, un renfort de vingt-cinq Quinquérêmes. Elles étoient adressées à T. Otacilius, ancien Préteur en Sicile, & qui y commandoit encore les armées, en l'absence de Claudius Marcellus, son successeur désigné. Marcellus n'y étoit point encore arrivé, & disposoit tout pour son départ. En attendant, la République donna ordre à Otacilius, que s'il jugeoit à propos d'entrer en Afrique, il y allât porter la guerre.

Tous ces soins, & tous ces préparatifs occupérent les Romains durant l'Hyver. Dès que la saison permit aux Consuls de marcher en campagne, ils exigérent de leurs Soldats, non seulement [a] le serment ordinaire, qui les consacroit à la Milice, mais un second jurement, qu'ils firent tous, entre les mains des Tribuns Légionnaires. Ils promirent solemnellement, qu'ils se rendroient au rendés-vous général, & que nul n'abandonneroit sa Légion, sans congé. Autrefois les Soldats Romains, se faisoient volontairement, entre eux, cette protestation. Pour lors elle devint forcée, & nécessaire. N'étoit-ce pas un signe du peu

Gul. Gel. l. 16. c. 4.

[a] Voyés ce que nous avons dit, en différents endroits de cette Histoire, sur la forme, & les différentes sortes de serments militaires, en usage chés les anciens Romains. Consultés sur tout, le second Volume, Livre septiême, page 177. note a.

de confiance, que les Consuls avoient, dès lors, dans leurs troupes ?

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.
Tit. Liv. l. 22.

Avant que de partir pour l'armée, Terentius Varro, & son Collégue Æmilius Paulus, firent, à l'ordinaire, leurs adieux à la Ville, par des Harangues. Comme le premier étoit populaire, il multiplia les siennes, & toûjours il mêla dans ses discours publics, des invectives contre la Noblesse, & contre la Dictature de Fabius. *C'est par les artifices des Patriciens*, disoit-il, *qu'Annibal nous a apporté la guerre. Tandis que nos troupes seront commandées par des temporiseurs, elle sera éternelle, dans nos contrées. Pour moi, dês le premier jour que j'aurai joint l'Ennemi, je tomberai sur lui, & du premier coup j'écraserai la tête du Dragon d'Afrique.*

Æmilius différa à la veille de son départ, à haranguer le Peuple. Son discours fut plein de vérités solides, &, par-là même, il ne plut pas à la multitude. Cependant il ne dit rien d'offençant contre son Collégue. Seulement il marqua, qu'il étoit surpris, qu'avant que d'être sur les lieux, & que d'avoir pris conseil des circonstances, il eût pû annoncer le jour, où il donneroit bataille. *Pour moi*, ajoûta Æmilius, *je mesurerai mes démarches, sur la contenance des Ennemis, sur la situation des lieux, & sur les avantages présents. Je prendrai conseil des événemens, & je ne me livrerai pas aux préjugés, que j'aurai pris à l'ombre, & dans le cabinet. Fassent les Dieux, qu'en suivant d'autres régles, on ne donne pas dans une aveugle précipitation. La témérité dans un Général, est toujours insensée ; mais nos derniers malheurs nous ont fait sentir, combien elle nous peut être préjudiciable.* Par ces paroles, Æmilius faisoit en-

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS, Tit. Liv. l. 22.

tendre, qu'il suivroit les traces de Fabius, & qu'il n'agiroit, contre Annibal, qu'avec précaution. L'ancien Dictateur sçut gré au Consul des sentimens judicieux qu'il avoit, &, pour l'y confirmer, il eut avec lui une conversation, qui rapportée par un seul Historien, a tout l'air d'avoir été fabriquée, pour servir d'ornement à l'Histoire. Quoi qu'il en soit; on dit que Fabius, tint à peu près, ce langage au Consul Æmilius.

Si vous vous ressembliés vôtre Collégue & vous, & si vous étiés, l'un & l'autre, ou du caractére de Terentius, ou du caractére d'Æmilius, je perdrois ma peine à vous entretenir. Deux hommes comme Terentius mépriseroient mes discours, & deux hommes comme Æmilius, n'auroient pas besoin de mes avis. Mais vous différés si fort l'un de l'autre, que je crois pouvoir communiquer mes pensées au seul capable d'en profiter. La République mal appuyée chancelle d'un côté. Il vous sera difficile de la soûtenir, malgré vôtre sagesse. Vos conseils seront salutaires à la République, ceux de Terentius tendront à la ruiner. Cependant l'autorité du Commandement, entre vous & lui, sera parfaitement égale. Attendez-vous donc à trouver, durant la campagne, deux Ennemis à combattre. Annibal sera peut-être moins formidable, pour vous. Æmilius n'aura que rarement affaire au Général Carthaginois; mais à toutes les heures, à tous les momens, il aura à soutenir les contradictions d'un Collégue peu sensé. Vos troupes partageront avec vous, les combats contre Annibal. Vos démêlés avec Terentius seront personnels, & d'homme à homme. Je ne vous rappellerai point le souvenir de Flaminius, il pourroit être d'un mauvais augure pour vous. Après tout, ce Consul forcené eut encore plus

de modération, que Terentius. La tête ne tourna au premier, que dans le Consulat. Le second, a fait paroître de l'yvresse, avant même qu'il fût Consul. Aujourd'hui ses sens ne sont point encore rassis. Deviendra-t'il plus sage, dans le camp, au milieu d'une jeunesse armée, & turbulente? Ici ses discours le trahissent. Dés qu'il verra l'Ennemi, dit-il, *son premier soin sera de livrer bataille. S'il exécute ce qu'il annonce, ou j'ignore la guerre, & les ruses de l'Ennemi, ou Terentius nous rendra quelqu'autre lieu plus funeste encore que le Thrasimène. Je ne prétens pas comparer mes vûës à celles d'un méprisable Consul. Ma gloire en souffriroit. Mais pour l'interêt public, j'ose vous dire, que ma conduite, pour affoiblir Annibal, est la seule qui puisse réüssir. L'événement parle en ma faveur; mais c'est juger en imbécile, que de juger par l'événement. La raison seule est un guide certain, & la raison est pour moi. Nous faisons la guerre au cœur de l'Italie, contre un Etranger, qui n'a de ressource, que dans le brigandage. A portée de Rome, & au milieu de nos Alliés, nous ne pouvons manquer, ni d'hommes, ni de vivres. La fidélité des Peuples, qui nous sont unis, fortifie nos espérances, & confond nos Ennemis. Il nous suffit de n'être pas vaincus, pour être sûrs de leur confiance. Que la situation d'Annibal est différente! Enfermé dans un Païs ennemi, éloigné de sa Patrie, sans espoir de recevoir du secours, ni par mer, ni par terre, comment réparera-t'il ses pertes? Des troupes qu'il amena d'Espagne, à peine lui en reste-t'il la troisiéme partie. La faim en a plus fait périr, que le fer. Aujourd'hui même, quelle peine n'a-t'il pas à faire subsister ses Soldats? Chaque jour cause un nouveau déchet à son armée. Sans argent, sans munitions, & sans recruës, ne faut-il pas qu'elle s'anéantisse? Tran-*

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

quilles spectateurs, voyons-la dépérir. Quels efforts n'a point fait Annibal, pour se conserver Géronium, misérable bicoque de l'Apulie? Eût il rien fait de plus, pour défendre sa Carthage? Voilà où je l'ai réduit. Mais pour ne parler plus de moi seul, avec quelle sagesse Servilius, & Attilius n'ont-ils pas éludé ses artifices? Encore une fois, Æmilius, point d'autre voye pour dompter Annibal, que de l'observer, sans le combattre. Cette méthode, il est vrai, sera contredite, & traversée; il faut vous y attendre. Un Consul, vos Soldats, & Annibal agiront, comme de concert, pour vous tirer de l'inaction. Vous aurés à soûtenir les attaques des deux Généraux. Un peu de fermeté, vous mettra au-dessus d'eux, & des bruits populaires. Ne vous laissés fléchir, ni par la vanité de vôtre Collégue, ni par l'ardeur précipitée de vos Soldats, ni par la crainte de vous déshonorer. Le vrai mérite peut être obscurci pour un tems; mais bien-tôt il reprend son lustre. Mépriser une gloire frivole, c'est le moyen d'en acquerir une solide. On vous appellera lâche; mais l'Ennemi craindra vôtre timidité, & admirera vôtre sagesse. N'abandonner rien au hazard, ne combattre qu'à coup sur, se servir de ses avantages, & n'en laißer prendre aucun à l'Ennemi, c'est le secret d'aller à l'immortalité, après un moment de décri.

Les leçons de Fabius étoient, d'avance, fortement imprimées dans l'esprit d'Æmilius; mais celui-ci connoissoit la difficulté de les mettre en œuvre. *S'il vous fut impossible*, dit-il à Fabius, *de résister à la brigue, & à l'impétuosité d'un simple Général de la Cavalerie, comment pourrai-je, moi, tenir contre un Collégue, égal en dignité, & plus puissant que moi par son crédit? Général pour un jour, je ne serai le lendemain que Subalterne, & après avoir commandé, je me verrai réduit à obéir. Le*

Peuple autorifera toujours les entreprifes de Terentius, & mes oppofitions me tourneront à mal. Encourerai-je, encore une fois, la difgrace de la Commune ? Il m'en a trop coûté, d'avoir effuyé fon indignation. Que me refte-t'il donc, finon de m'abandonner à la conduite des Dieux ? Mon parti eft pris. J'expirerai plûtôt fous une main Carthaginoife, que de me voir livré, de nouveau, aux fuffrages du Peuple Romain.

De Rome l'an 537.
Confuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Ainfi parla l'infortuné Æmilius; puis il partit pour l'armée. Il faut l'avoüer ; fon fort étoit déplorable. Sa naiffance, fes fervices, & fes victoires, alloient être ravallées, fous la fupériorité d'un indigne Collégue. Il alloit voir fes bonnes intentions, & fa fageffes foumifes aux caprices d'un homme de fortune, fans lumiéres, & prefque fans expérience. Tel eft le malheur des grands hommes, fous un Etat Républiquain ! Cette liberté fi vantée n'eft qu'un phantôme, qui fait illufion, & qui n'a rien de réel. Terentius Varro partit au même jour, que fon Collégue. Le Conful Patricien fut reconduit, par les plus illuftres Sénateurs, & le Plébéïen, par une foule de Peuple, qui le fuivit jufqu'aux portes de la Ville. La dignité étoit d'un côté, & le nombre de l'autre.

Les Confuls, à leur arrivée au Camp, trouvéren les affaires de Rome en bon état. Tout le tems qut Servilius, & qu'Attilius avoient commandé en chef, ils s'étoient conduits fagement, fur les maximes de Fabius. Nulle bataille n'avoit été hazardée. On s'étoit contenté de harceller l'Ennemi, par de légers combats, où les Romains avoient eu de l'avantage. Ainfi, les Légions étoient toûjours en haleine, fans avoir fouffert de déchet. Ces anciens Confuls remi-

De Rome l'an 537.
Consuls, C. Terentius Varro, & L. Æmilius Paulus.

rent leurs troupes saines & entiéres, sous le commandement des deux Généraux, que Rome leur envoyoit pour successeurs.

Tit. Liv. lib. 22.

En qualité de Pro-Consuls, Attilius & Servilius eurent la conduite d'un petit corps d'armée, qui campa séparément, plus à portée des ennemis. La grosse armée, régie par les deux Consuls, étoit postée à quelque distance des leurs. A tout prendre, le nombre des combattans, dans les deux Camps Romains, montoit à quatre-vingt sept mille hommes.

Dêja le Printems étoit fort avancé, & la terre commençoit à donner ses premiers fruits. Pour faire subsister ses troupes, il étoit nécessaire qu' Annibal sortît de Géronium, où il avoit passé l'Hyver, & une partie du Printems. A peine avoit-il des vivres pour dix jours. Il falloit qu'il en allât chercher loin d'un Païs désolé. De leur côté, les Romains avoient eu soin de dégarnir de bled, toutes les granges des campagnes, & de les faire transporter dans les Villes murées. Ainsi la disette commençoit à effrayer les Espagnols de l'armée Carthaginoise, & dêja ils songeoient à déserter.

Annibal cependant ne paroissoit point ému. Il connoissoit le génie du Consul Terentius, & il comptoit qu'une bataille gagnée, malgré le nombre des ennemis, alloit bientôt le mettre au large. Dans cette confiance, il soûtenoit le courage de ses Soldats. Il est vrai que les Carthaginois reçurent d'abord un échec, de la part des Romains. Quelques pillarts de l'armée d'Annibal furent rencontrés par un gros parti des troupes Consulaires, qui fondit sur eux, & qui, dans un combat tumultuaire, leur tüa environ dix-

sept

sept cents hommes. Æmilius étoit de jour. Il commanda à ses Soldats de modérer leur ardeur, & les empêcha de poursuivre, trop loin, les fuyards, crainte d'une embuscade. Terentius en murmura. A l'entendre, son Collégue avoit enlevé aux Romains une occasion favorable, de remporter une victoire complette. Pour Annibal, il est difficile de dire, s'il eut plus de douleur de la perte qu'il avoit faite, que de joye, d'avoir présenté à Terentius une amorce, qui dans peu pourroit l'attirer au piége. En effet, le rusé Carthaginois lui en tendit un, dès la nuit suivante. Il ordonna à ses Soldats de décamper, sans rien emporter que leurs armes. Son Infanterie marcha la premiére. Annibal la cacha derriére une colline, pour qu'elle ne fût pas apperçûë. Son bagage fut transporté dans le vallon, au pié de la colline, comme si on lui eût fait traverser un défilé. Pour la Cavalerie Carthaginoise, elle ferma la marche. L'intention d'Annibal étoit de se rabbattre sur les Romains, lorsqu'il les verroit occupés à piller son camp abandonné.

Pour mieux tromper l'inconsidéré Terentius, qui devoit commander ce jour-là, Annibal fit laisser de grands feux allumés, dans son Camp. C'étoit pour lui faire accroire, qu'en fuyant, il avoit voulu dissimuler sa fuite. En effet, lors qu'au matin, il fallut relever les gardes avancées, les Romains furent surpris du silence, qui regnoit dans les retranchemens des ennemis. On ne fut pas long-tems sans se convaincre, qu'il n'y restoit plus personne. La nouvelle en fut bientôt portée dans la tente des Généraux. On leur fit entendre, que la terreur avoit été si subite chés les ennemis, qu'ils étoient partis sans plier leurs tentes, &

De Rome l'an 537.

Consuls, C. Terentius Varro, & L. Æmilius Paulus.

que le butin seroit considérable dans leur Camp. Ces mots réveillérent la cupidité du Soldat Romain. Tous s'écriérent, qu'il falloit poursuivre les fugitifs, & revenir ensuite au pillage de leurs retranchements. Æmilius fut le moins crédule; mais qu'eût-il fait? Il n'avoit, ce jour-là, que la voye du Conseil; encore n'étoit-il guéres plus écouté, qu'un simple Soldat. Cependant il osa faire partir un homme de confiance, avec une compagnie de Cavalerie, pour observer l'état du Camp abandonné. Marcus Statilius, c'étoit le nom de l'Officier, rapporta, qu'il étoit entré lui-même, avec deux Cavaliers, dans le retranchement des ennemis; qu'il avoit tout sujet de soupçonner de l'artifice, dans le départ brusque du Carthaginois; qn'il n'avoit trouvé des feux allumés, que du côté opposé aux Romains; que toutes les hardes des ennemis étoient demeurées à l'abandon; enfin qu'on avoit affecté de semer de l'argent dans les ruës du Camp, pour amuser l'avidité des pillarts. Ce rapport auroit dû rallentir l'ardeur des Soldats; il excita leur avarice. Tous demandérent, à grands cris, qu'on les menât au butin,& protestérent qu'ils sortiroient sans leurs Chefs, si on refusoit de les y conduire. Terentius se rendit à leur empressement, & fit sonner la marche. Que restoit-il à Æmilius, pour arrêter l'impétuosité de son Collégue? Il eut recours à la religion.

On portoit dans les armées des Poulets, que les Augurs consultoient dans les expéditions douteuses. Leurs gardiens firent entendre, que ces oiseaux n'annonçoient rien que de sinistre. Ce motif seul contint le téméraire Consul, & ses avides soldats. Terentius

se souvint, qu'Appius Claudius, dans la premiére guerre Punique, & que tout récemment, Flaminius avoient perdu de grosses armées, pour avoir négligé les auspices. Le scrupule suspendit enfin, pour un tems, sa témérité, & la défaite de ses troupes. En effet on apprit, le jour même, de deux esclaves échappés des mains de l'Ennemi, qu'Annibal avoit embusqué ses troupes, au voisinage de son Camp, & qu'à l'instant on l'eût vû fondre sur les Romains, occupés du pillage. Ce récit rendit les Légions plus dociles aux ordres de leurs Généraux. Pour Annibal, après avoir manqué son coup, il revint sur ses pas coucher dans sa tente.

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Cependant la disette augmentoit tous les jours, dans l'armée Carthaginoise, & les vivres ne s'y distribuoient plus, qu'avec épargne. De là, les murmures de ses Soldats se changérent en une espéce de révolte. Ce fut la premiére qu'Annibal eût eüe à appaiser, depuis son départ d'Espagne. Ses troupes demandérent, tout à la fois, leur paye, & du pain Plus de convois à espérer, plus de campagnes à dépoüiller.

Dans cette extrémité le Carthaginois songeoit à se retirer dans la Gaule Cisalpine, avec sa seule Cavalerie, & à laisser son Infanterie, à la merci des Romains. Il prit un parti plus judicieux, car il quitta le Samnium, pour entrer dans l'intérieur de l'Appulie. Comme le climat y est plus chaud, il espéra d'y trouver la moisson plus avancée. D'ailleurs, plus il s'éloignoit de l'Ennemi, moins les désertions de son armée devoient être fréquentes. Il décampa donc, de nuit, laissa des feux & des tentes dressées dans son Camp, & fit croire quelque tems aux Romains,

De Rome l'an 537. Consuls, C. Terentius Varro, & L. Æmilius Paulus.

qu'une retraite véritable, étoit un départ simulé. Le même Statilius fut encore envoyé à la découverte du Camp d'Annibal, & des environs. Son rapport fut, qu'il ne paroissoit plus d'ennemis autour de Géronium. Cependant les deux Consuls persistérent dans leurs premiers sentimens. Æmilius fut d'avis, qu'il ne falloit pas suivre Annibal, & presque tous les Officiers du conseil de guerre furent pour lui. Terentius s'obstina à marcher sur les pas du Carthaginois, & n'eut de son côté que le Pro-Consul Servilius. Résolution téméraire, que le mauvais sort de Rome mit à la tête d'un Consul imprudent, malgré l'opposition de son Collégue !

[a] Cannes étoit une Ville de l'Appulie, assés obscure jusqu'alors, & qui n'a été connuë depuis, que par le malheur des Romains. Située sur les bords de [b] l'Aufide, dans une vaste plaine, elle n'étoit éloi-

[a] Cannes, selon Tite-Live, n'étoit qu'un miserable Bourg, qui ne devint célébre], dans la suite, que par la victoire d'Annibal Appien, *in Annibalicis*, & Florus, au Livre second, chapitre 6. conviennent en cela, avec l'Historien de Rome. J'en croirois plûtôt Polybe, qui touchoit de près au tems de la seconde guerre Punique. Il assûre, que Cannes avoit le titre de Ville ; mais il ajoûte, qu'elle fut rasée, un an avant la bataille qui se donna au même lieu, entre les Romains & les Carthaginois, de sorte, qu'elle n'étoit plus alors qu'un Village. Le témoignage de Silius, au Livre huitiéme, s'accorde avec le récit de Polybe.

Ut ventum ad Cannas, Urbis vestigia prisca.

Il y a sujet de croire, que Cannes fut rebâti. Du moins, il est certain, que Pline, au chapitre onziéme du Livre troisiéme, la met au nombre des Villes de l'Apulie. *Inter alios Apuliæ oppidanos referuntur, & nobiles clade Romanâ* Cannenses. On voit encore aujourd'hui ses ruines près de l'endroit, que les naturels du Païs appellent *Canne*, dans l'Apulie Peucétiéne, présentement la terre de Bari.

[b] Le Fleuve Aufide, que les Italiens appellent *Ofanto*, ou L'*Ofanto*, a sa source dans une Montagne de l'Apennin, vers les confins de l'ancienne Hirpinie, ou de la Principauté Ultérieure, Province du

gnée de [a] Canusium, que de cinq mille, & de six mille seulement de la mer Adriatique. Ce fut là qu'Annibal s'établit, pour plus d'une raison. Il y trouva un Magazin de bled, qu'on y avoit transporté de Canusium, pour la subsistance des armées Romaines. Ainsi la disette passa, tout à coup, pour un tems, des Carthaginois, aux Romains. D'ailleurs la Citadelle de Cannes commandoit à tout le Païs. Elle subsistoit toûjours, quoique la Ville eût été rasée l'année précédenté. De là on pouvoit faire des courses dans toute l'Appulie. Enfin la situation du lieu paroissoit admirable, pour livrer un combat. Annibal jugeoit que, dans une rase Campagne, sa Cavalerie qui le rendoit invincible, auroit la facilité de s'étendre, & qu'en prenant bien son terrain, il n'auroit l'incommodité, ni du vent, ni du Soleil. Deux points essentiels dans une bataille rangée.

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.
Polybius l. 3.

Tandis qu'Annibal séjourne à Cannes, les Consuls, partagés en différens avis, envoyoient à Rome courriers sur courriers, pour y faire décider leur dif-

Royaume de Naples. Il prend son cours, entre l'Apulie Dauniéne, & l'Apulie Peucétiéne. Il sépare ces deux contrées, & décharge ses eaux dans la mer Hadriatique.

[a] A 25. stades au dessus de Cannes, c'est à dire, à trois mille cent vingt-cinq pas Géométriques, en côtoyant le Fleuve Aufide, étoit située l'ancienne Ville de Canusium Quelques-uns ont confondu mal-à-propos cette Ville avec Cannes. Elle porte aujourd'hui le nom de *Canosa*, avec le titre d'Evêché, dans la terre de Bari. Strabon, au Livre six, fait mention d'une autre Ville Maritime, qu'il appelle tantôt *Canusium*, tantôt *EmperiumCanusitarum*. Celle-ci, selon le même Auteur, n'étoit distante de la mer Hadriatique, que d'environ six stades, ou de sept cent cinquante pas Géométriques, qui font à peu près un quart de lieuë. La langue Grecque, & la Langue Latine avoient cours parmi les Habitans de Canusium. De-là ils ont été appellés *Bilingues* par Horace, dans la dixiéme satyre du Livre premier, *Canusini more bilinguis*. Ils se disoient originaires de la Gréce, & se glorifioient d'avoir eu Dioméde pour fondateur.

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

férend. Il paroît même, qu'Æmilius retourna à la Ville, en personne, & qu'il en rapporta les ordres du Sénat. A la vérité, les Peres Conscripts jugeoient qu'il falloit combattre l'Ennemi; mais ils exhortoient Térentius, à n'user plus de précipitation.

Æmilius à son retour au Camp, crut devoir haranguer les troupes, en leur déclarant l'intention du Sénat. *On nous ordonne de combattre*, leur dit-il, *& la campagne entiére ne se passera pas, sans faire éprouver vôtre valeur à l'Ennemi. Vaincus autrefois par Annibal, nous n'avons plus à craindre le sort du Tessin, de la Trébie, & du Thrasiméne. Sur les bords du Tessin, les deux armées Consulaires n'étoient pas réünies. Sur la Trébie, le Carthaginois n'eût à combattre que de nouvelles levées, & que des Légions sans expérience. Enfin, les broüillards du Thrasiméne, & les accidents de la saison, nous furent plus funestes que la valeur des Carthaginois, & que l'habileté de leur Chef. Aujourd'hui tout est changé. Deux armées Consulaires, plus fortes qu'elles ne furent jamais, sont réünies. Outre les Généraux en titre, les deux Consuls de l'an passé, nous aident de leurs bras, & de leurs conseils. Nos armées connoissent l'Ennemi, & après l'avoir éprouvé, elles ont appris à ne le plus craindre. Ainsi Pyrrhus, par ses premiéres victoires, nous instruisit à le vaincre. Déja vainqueurs d'Annibal, dans de légers combats, que n'avons-nous pas à espérer d'une action générale? De là dépend le salut de la Patrie, la sécurité de Rome, la liberté de vos femmes & de vos enfants, enfin la ruine, ou la conservation d'une formidable République.* Ainsi parla Æmilius, & le décampement fut ordonné, pour le lendemain. En deux jours de marche, on joignit Annibal, sur les bords de l'Aufide, & l'on s'approcha de Cannes.

Déja l'habile Carthaginois avoit pris son poste sur la rive du Fleuve. De sa part, tout étoit disposé, de maniere, que s'il falloit en venir aux mains, ses troupes eussent le soleil du midi à dos, & que les Romains fussent, tout à la fois exposés, & à l'incommodité du grand jour, & à celle du vent [a] Sud-Sud-Est, qui, par intervalles, excitoit de son souffle un tourbillon de poussiére, dans la plaine.

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Pour les Consuls, ils ne furent pas plûtôt à portée de Cannes, qu'ils entrérent en contestation. Æmilius ne fut pas d'avis, que l'armée Romaine campât dans un lieu découvert, où la Cavalerie supérieure d'Annibal auroit tout l'avantage du terrain. Il opinoit à s'établir dans un endroit plus montagneux, où l'Infanterie pût agir seule, & du moins, où la Cavalerie ne pût agir que foiblement. Comme il étoit de jour, il n'avança pas plus loin, & refusa d'entrer dans la plaine. Le lendemain Terentius, plus ignorant, & plus opiniâtre, fit avancer l'armée vers l'Ennemi. Les Romains étoient encore en marche, lors qu'Annibal vint les harceler, avec sa Cavalerie, & avec un corps d'Infanterie armée à la légére. D'abord il répandit le trouble du côté qu'il attaqua. Les Romains ensuite se ralliérent, poursuivirent leurs aggresseurs, & prirent de l'avantage sur eux. Enfin Annibal se retira, sur la fin du jour, avec plus de perte, qu'il n'avoit espéré.

Le lendemain, Æmilius, qui commandoit en chef, auroit bien voulu se retirer de la plaine, mais Teren-

[a] Les Romains donnoient le nom de Vulturne à ce vent, qu'on appelle aujourd'hui sur l'Océan, le vent *Sud-Sud-Est*, & que les Italiens nomment, sur la mer Mediterranée, *Ostro Verso Ciroco*, ou le vent de midi vers le Sud-Est.

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

tius y avoit tellement engagé l'armée, qu'on ne pouvoit reculer sans péril. L'unique parti qui restoit à prendre, étoit d'y camper. Æmilius fit donc fortifier deux camps, l'un en-deçà, l'autre en-delà de l'Aufide, environ à la même distance l'un de l'autre, qu'ils avoient eüe proche de Géronium. Dans le grand camp, sur la rive Occidentale du Fleuve, Æmilius renferma les deux tiers de l'armée Romaine. L'autre tiers fut reservé pour le petit camp, sur le bord Oriental de l'Aufide. L'un & l'autre communiquoient ensemble, par un pont. Là le Consul Patricien, indigné de se voir maîtrisé par un Collégue vil, & sans capacité pour la guerre, n'entretint plus avec lui cette correspondance si nécessaire pour le succès. Chacun avoit ses maximes différentes, & un jour détruisoit les projets de la veille. Rien de suivi, rien d'uniforme dans la conduite des deux Généraux Romains.

Dès qu'Annibal vit les ennemis campés au lieu le plus avantageux pour ses desseins, il prévit qu'une action générale ne pourroit être long-tems différée. Il assembla donc ses troupes autour de sa tente, & leur parla de la sorte? *Jettés les yeux au loin sur le Païs où les Consuls se sont engagés. Les Dieux pouvoient-ils nous ménager des circonstances plus favorables? Quelle carriére ouverte à la valeur, & à l'habileté de nos Cavaliers, dont les Romains ne peuvent soûtenir les regards! Les voilà forcés sans ressource, ces habiles Généraux, à livrer un combat désavantageux. Rendés graces aux Immortels, qui les ont conduits dans le piége, & sçachés moi gré, de les y avoir attirés. Du reste, qu'est-il nécessaire de vous exhorter au combat? Je l'ai fait, tandis qu'il vous restoit encore des préjugés à surmonter, sur la valeur des Romains.*

Romains. Aujourd'hui vous les connoissés. & vous vous faites justice. Constamment vaincus, ils vous apprennent, qu'ils n'étoient pas invincibles, & constamment victorieux, vous avés appris, que vous pouviés les détruire. Une victoire de plus, va vous mettre en possession de leurs campagnes ; ou même de l'Italie entiére. Je vous en ai promis la conquête, aidés-moi à vous tenir parole.

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Ce discours fut suivi d'un applaudissement universel. A l'instant, Annibal passa de la rive Orientale du Fleuve, à la rive Occidentale, & y prit son poste, vis-à-vis du grand camp des Romains. Il ne coucha qu'une nuit dans ces nouveaux retranchemens, sans rien entreprendre. Le lendemain, il rangea son armée en bataille, & vint présenter le défi aux Romains. Æmilius étoit de jour. Il n'ignoroit pas, que l'armée d'Annibal avoit consumé le magazin, qu'il avoit trouvé à Cannes, & que la difficulté de recevoir des vivres, l'obligeroit bien-tôt à décamper. Ainsi, après avoir bien fortifié ses deux camps, il ne s'ébranla pas, & méprisa les bravades de l'Ennemi.

Cependant Annibal, plus inquiet qu'il ne paroissoit, ne perdit pas tout le jour, à ne rien faire. Il s'apperçut, que les Soldats du petit camp Romain, étoient occupés à puiser de l'eau, dans le Fleuve, pour en faire des provisions. A l'instant, il détacha ses Cavaliers Numides, leur fit passer la riviere, & leur ordonna de fondre sur cette troupe en désordre. Les Numides en effet surprirent des gens occupés de leur travail, les mirent en fuite, les poursuivirent jusqu'à leur garde avancée, & même jusqu'aux portes de leur camp. Une insulte si imprévûë échauffa la tête de Terentius. S'il eût eu le Commandement, dès ce jour-

Tit. Liv. l. 22.

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

là même, il eût fait sortir les troupes du grand camp, leur eût fait passer l'eau, & la bataille se seroit engagée. Il attendit au lendemain.

Un leger affront à vanger, fit plus d'impression sur le téméraire Consul, que les raisons solides de son Collégue. Lors qu'il se vit revêtu de toute l'autorité, sans consulter Æmilius, il fit arborer, sur sa tente, le signal du combat. C'étoit une casaque de couleur rouge. Cependant la nouvelle vint à Rome, que les armées étoient en présence, & que la bataille ne pouvoit se différer. L'inquiétude y fut égale au danger. On rappella le malheureux succès de la Trébie, & du Thrasiméne, & le passé fit craindre pour l'avenir. Tout le Peuple sçavoit par cœur certaines prédictions des Livres Sibyllins. On répétoit celles qui n'annonçoient rien que d'affligeant. *Que deviendrons-nous*, disoit-on, *si l'évènement est conforme aux Oracles!* Jusques dans les maisons particuliéres, les moindres accidents du hazard, étoient tournés en sinistres présages. Delà, les vœux, les priéres, & les sacrifices, dans les Oratoires particuliers, & dans les Temples publics. Nulle Ville en effet ne fut plus susceptible que Rome des sentimens de Religion; mais la superstition de ses Citoyens n'énervoit pas leur courage.

Polyb. l. 3.

On faisoit des supplications à la Ville, tandis qu'en campagne tout se disposoit au combat. Aussitôt qu'il fut jour, Terentius fit sortir ses troupes du grand camp, leur fit passer l'Aufide, & les conduisit dans la vaste plaine, où le petit camp avoit été construit. Son Collégue le suivit, à contre-cœur; mais enfin son devoir le forçoit à obéïr. A mesure que

Tit. Liv. l. 22. & Polyb. l. 3.

les Légions entroient dans le camp destiné au combat, le Général du jour, accompagné de ses Licteurs, les rangeoit en bataille. Toute son armée avoit la face tournée vers le Midi. L'imprudent Consul ne prévit pas, qu'au milieu du jour, c'est-à-dire, qu'au plus fort de l'action, ses troupes auroient le Soleil dans les yeux, & qu'elles en seroient éblouïes. L'Infanterie Consulaire des deux camps, formoit trois lignes, coupées par des intervalles, à l'ancienne maniére des Romains. Les Hastates étoient à la premiére ligne, les Princes à la seconde, & les Triaires à la troisiême; mais à cette derniére ligne, les Manipules étoient plus épais, & mieux fournis, qu'aux deux premiéres. Pour la Cavalerie, on la répandit sur les deux aîles. A la droite, les Chevaliers Romains flanquoient les Légionnaires, à la gauche, la Cavalerie des Alliés, couvroit l'Infanterie Alliée. Les gens de trait, & les frondeurs, à la tête de l'armée, occupoient le terrain, d'entre les ennemis, & les Romains, & devoient se retirer dans les intervalles, après avoir fait leur décharge. Les deux Consuls commandérent [a] les deux aîles, Æmilius la droite, & Terentius la gauche. Enfin, les Pro-Consuls [b] Servilius & Attilius, donnérent de ordres au corps de bataille.

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Annibal, de son côté, n'eût pas plûtôt apperçu,

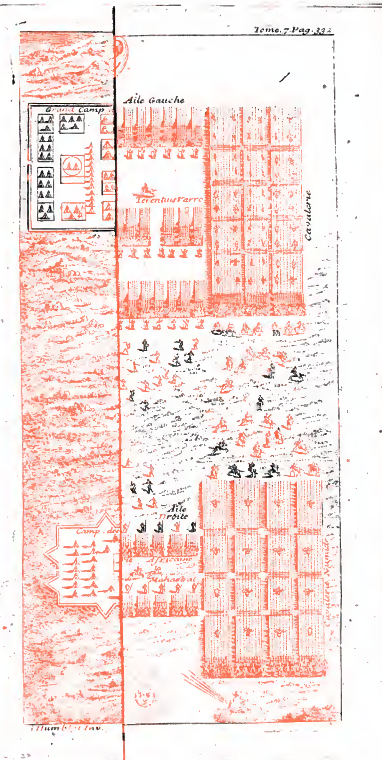
[a] Pour connoître la disposition de l'armée Romaine, à la journée de Cannes, il faut se rappeller ce que nous avons dit dans le sixiême Volume de l'ordre de bataille, que les Légions, & les troupes alliées avoient coutume de garder entre elles. On peut consulter la planche que nous avons fait graver à la suite de nôtre dissertation, sur l'ancienne ordonnance des armées Romaines.

[b] Selon Tite-Live, Livre 22. le seul Cneïus Servilius Geminus, Consul de l'année précédente, commandoit le Corps de bataille, dans l'armée Romaine. Polybe joint à celui-ci son Collégue Marcus Attilius Régulus, qui avoit été substitué à Flaminius.

De Rome l'an 537. Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

que l'Ennemi avoit enfin pris le parti de combattre, qu'il ne differa pas un instant, à quitter ses retranchements, a à passer le Fleuve, & à se ranger dans la plaine. Son armée étoit au plus de cinquante mille combattants; mais ses dix mille hommes de Cavalerie, lui répondoient du gain de la bataille. Il les posta sur les aîles, la Cavalerie Gauloise & Espagnole à sa gauche, pour faire tête aux Chevaliers Romains, & sa Cavalerie Numide à sa droite, pour l'opposer à la Cavalerie des Alliés de Rome. L'Infanterie de son armée faisoit un front, à peu près égal à celui des Romains; mais elle étoit disposée différemment. Les Bataillons Africains furent partagés en deux. Une moitié fut placée proche de la Cavalerie Espagnolle,

a Plutarque ajoûte ici une circonstance, qui a échappé aux autres Historiens, entre autres à Polybe, & à Tite-Live. Terentius Varro, dit le même Auteur, sans aucun égard pour les remontrances de son Collégue Æmilius, alla camper à la vûë d'Annibal, sur les bords de l'Aufide, près du Bourg de Cannes. L'audace du Consul étonna les Carthaginois Ils furent effrayés à l'aspect & à la contenance de ce prodigieux nombre de troupes ennemies, qui se disposoient à combattre Annibal, qui s'apperçut de la frayeur de ses gens, leur ordonna de prendre leurs armes. Ensuite étant monté à cheval, il s'avança, suivi de quelques Officiers, sur une éminence, d'où il lui fut aisé de considérer l'armée Romaine, dans toute son étenduë. Parmi ceux qui le suivoient, étoit Giscon, homme d'une grande distinction parmi les Carthaginois, & qui alloit presque de pair avec Annibal. A la vûë de cette effroyable multitude de Romains, qui couvroient la plaine, Giscon ne put s'empêcher de dire, que le nombre des ennemis lui paroissoit étonnant. *Il est bien plus étonnant*, repartit Annibal, *que, parmi tant de Soldats assemblés, il n'y en ait pas un seul, qui porte le nom de Giscon.* Cette plaisanterie, qu'on n'attendoit point, fut reçûë avec applaudissement. Elle passa de bouche en bouche, & les Carthaginois prenoient plaisir à se la répéter avec des éclats de rire. C'en fut assés, ajoûte Plutarque, pour répandre la joye parmi les Soldats d'Annibal, & pour ranimer leur confiance. Ils se persuadérent que leur Général n'eût pas ainsi plaisanté, au moment d'une bataille décisive, s'il ne se fût tenu sûr de la victoire.


Aile Gauche
Grand Camp
Terentius Varro
Cavalerie
Aile Droite
Camp
Africaine
Mahasbal


NAPOLI

& Gauoise, sur la droite, & l'autre moitié proche de la Cavalerie Numide, sur la gauche. Au milieu de ces deux corps d'Infanterie, les Bataillons Espagnols d'un côté, & les Bataillons Gaulois de l'autre, formoient comme une espéce de triangle obtus, [a] dont la pointe opposée à l'Ennemi, étoit saillante, avec un passage au milieu. Telle fut la disposition de la premiére ligne des Carthaginois. La seconde fut droite, & n'eut point de saillie. Les Soldats de l'armée Carthaginoise n'avoient ni des habits, ni des armes uniformes. Les Africains étoient vêtus, & armés à la Romaine. Annibal avoit eu soin de les parer des dépoüilles de tant de Soldats, & de tant d'Officiers Romains, restés morts dans les derniers combats. Les Espagnols, [b] & les Gaulois portoient des boucliers semblables; mais leurs armes offensives étoient différentes. Les premiers se servoient de courtes épées tranchantes, & pointuës tout à la fois. Les seconds

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Polybius l. 3.

[a] Voici ce que Plutarque a dit de cet arrangement. Annibal plaça ses troupes d'élite dans les aîles, & se réserva le commandement du corps de bataille, qu'il avoit composé de ses plus foibles bataillons. Il le disposa de maniére, qu'il terminoit en pointe, & débordoit assés loin au delà des deux aîles. Alors il ordonna aux troupes qui formoient les deux flancs, d'attendre le moment que les Romains eussent enfoncé ce front, ou plûtôt le sommet de ce triangle, jusqu'au centre de l'armée. C'étoit le moment, où les deux aîles devoient s'étendre, & envelopper les troupes Romaines de toutes parts.

[b] Nous avons parlé des épées à l'Espagnole, & des sabres en usage parmi les anciens Gaulois. Voyés le quatriême volume de notre Histoire, livre 15. pag. 201. note a, & pag. 254. note a. Au rapport de Strabon livre troisiême, presque tous les Espagnols se servoient de Peltes, ou de Cetres. C'est ainsi qu'on appelloit anciennement certains boucliers légers, échancrés en forme de croissant. A la faveur de cette sorte d'arme défensive, ajoûte le même Géographe, les Peuples d'Espagne étoient plus dispos à la course, & pouvoient plus commodément exercer leurs brigandages, comme les Lusitaniens.

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

n'usoient que du sabre, qui tranchoit, & ne pointoit pas. Ainsi les rangs de ceux-ci, étoient moins serrés, afin qu'ils eussent plus d'espace, pour assener leurs coups. Les Espagnols étoient couverts d'une veste de toile blanche, bordée de pourpre, & les Gaulois étoient nuds jusqu'à la ceinture. Ce spectacle avoit je ne sçai quoi de barbare & de terrible, tout ensemble. Asdrubal, & Maharbal, commandoient, l'un l'aîle gauche, l'autre l'aîle droite, tandis qu'Annibal, & que Magon son frére, régloient les mouvements du corps de bataille. Enfin, l'armée Carthaginoise avoit l'avantage d'être exposée au Septentrion, & ne craignoit point d'avoir, de tout le jour, le Soleil directement dans les yeux. [a]

Tit. Liv. lib. 22.

Le son des trompettes, & le cri des Romains, annoncérent le premier choc. Il commença par l'Infanterie armée à la légére. On se jetta des pierres, on se lança des traits, avec un succès à peu près égal. Cependant le Consul Æmilius fut blessé. Ensuite la Cavalerie de l'aîle droite des Romains s'ébranla, & vint fondre sur celle, qu'Annibal avoit placée à son aîle gauche. Les Escadrons, de part & d'autre, ne se battoient pas à la maniére ordinaire de la Cavalerie. Point de fuites simulées, point de retours brusques, point de circuits dans la plaine, pour venir retomber,

[a] Ajoûtés à cela, continuë Plutarque, qu'Annibal trouva un second avantage dans le poste, qu'il fit occuper à son armée. Elle avoit à dos un vent impetueux & brûlant qui souffloit alors. C'étoit un vent Sud-Sud-Est qui, dans cette campagne rase & sablonneuse, élevoit des tourbillons de poussiére embrasée, & la portoit par-dessus les bataillons Carthaginois, jusques dans les yeux des Romains. Ceux-ci en étoient aveuglés: ce qui les obligeoit de tourner tête, & de rompre leurs rangs pour se défendre des incommodités, qu'ils avoient à souffrir de la poussiére.

en flanc, sur l'Ennemi. Le terrain étoit borné par le Fleuve, d'un côté, & par l'Infanterie de l'autre. Ainsi les Cavaliers ne se heurtérent que de front. De part & d'autre, on fit des efforts inconcevables, pour se renverser, pour se culbuter, pour se démonter. Bientôt les Cavaliers mirent pié à terre, & se battirent d'homme à homme, avec une furie, qui ne peut s'exprimer. Le choc fut plus vif & plus sanglant, qu,il ne fut long. Enfin les Romains lâchérent pié, & leur fuite laissa tout l'avantage aux Cavaliers Espagnols,& Gaulois, du parti d'Annibal. Dans sa retraite, la Cavalerie Romaine perdit plus de combattants, que durant l'action. Mise en désordre, on la poursuit, on la mene battant le long du Fleuve, enfin on en jonche la terre, sans faire de quartier. Ce combat n'étoit pas encore fini, lors qu'à son tour, l'Infanterie entra en action. En s'avançant, de part & d'autre, au petit pas, elle saisit l'espace des frondeurs, & des gens de trait, qui s'étoient retirés. Les Bataillons Espagnols & Gaulois, qui présentoient à l'Ennemi un angle saillant, & par conséquent moins difficile à rompre, parce que la pointe en étoit plus foible & moins soûtenuë, furent les premiers attaqués. Après quelque résistance, ceux-ci furent aisément repoussés. Ils céderent donc, quittérent peu à peu la figure triangulaire, qu'ils formoient d'abord, & se rangérent en ligne droite, en reculant toujours, & en perdant du terrain, pour faire entrer les Romains dans l'intérieur de leur ligne. En effet, le courage emporta trop loin l'Infanterie Consulaire. Elle s'engagea insensiblement, entre les Bataillons d'Africains, qui bordoient les aîles de l'armée Carthaginoise. Enfin, ce qu'on aura

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.

Polybius l. 3.

De Rome l'an 537.
Consuls, C. Terentius Varro, & L. Æmilius Paulus.

peine à croire, l'armée la moins nombreuse trouva le secret, d'envelopper celle, qui la surpassoit en nombre. Annibal vit alors arriver ce qu'il avoit prévû. Les Bataillons qu'il avoit postés proche des aîles de son armée, & qu'il avoit exprès rendus fort épais, prirent en flanc, & en queuë les Romains, qu'une retraite artificieuse avoit attirés dans le piége. Pour lors, les troupes Romaines, assaillies de toutes parts, ne gardérent plus de rang. Pour se défendre contre ce grand nombre d'ennemis, qui les serroient de tous côtés, ils se rassemblérent par pelottons, & formérent divers cercles, afin de se présenter de tous côtés. Mais comment se dégager, quand on est généralement enveloppé, & comment se soutenir, contre des troupes fraîches, qui sentent leur avantage ?

Æmilius, de l'aîle droite, où il étoit, vit le péril des troupes du corps de bataille, que la valeur avoit emportées trop loin. Tout blessé qu'il étoit, prêt à sacrifier un reste de vie, il donna sur le corps de bataille des ennemis. A la tête des Légionnaires, seule espérance qui lui restoit, après la défaite de sa Cavalerie, il pénétre dans les Escadrons opposés, agit de la main & de la voix. Tantôt il se bat en simple Soldat, tantôt il exhorte en Général. Au milieu de la mêlée, il cherche Annibal; mais Annibal resté à son poste, conduisoit les Carthaginois à la charge, & les animoit par son exemple.

Tandis que tous les corps sont en mouvement, Terentius, à son aîle gauche, n'attaquoit l'Ennemi que foiblement. Sa Cavalerie, opposée à celle des Numides, n'avoit point encore donné. Aussi étoit-elle arrêtée par la crainte, & par la présence des Cavaliers Numides.

Numides. Annibal en avoit destiné quelques Escadrons, à un autre dessein qui réüssit. Cinq cents de ces Cavaliers avoient reçû ordre, de tromper les Romains, par une feinte désertion. Après avoir caché des épées sous leurs habits, les épaules couvertes de leurs pavois, ils quittérent leur poste, vinrent se présenter aux ennemis, mirent bas leurs armes, & leurs boucliers, comme pour se rendre à eux. On les reçut, parce qu'on les crut désarmés, & on les plaça derriére les lignes. Tout le tems que la victoire fut disputée, ceux-ci demeurérent tranquilles. Nous verrons bien-tôt l'effet de leur trahison.

De Rome l'an 537. Consuls. C. Terentius Varro, & L. Æmilius Paulus. *Tite Liv. l. 2.*

Tout ceci se passoit, tandis qu'Æmilius avec ses Légionnaires rétablissoit le combat. Ce qui restoit de la Cavalerie Romaine, accompagnoit le généreux Consul; & parce que sa blessure, & son épuisement ne lui permettoient plus de combattre à cheval, ces fidéles Chevaliers Romains avoient mis pié à terre. Ce fut alors qu'Asdrubal, qui commandoit l'aîle opposée à celle d'Æmilius, passa à l'autre aîle avec sa Cavalerie victorieuse. Là, il donna ordre aux Escadrons Numides, de se réserver pour donner sur les Romains, aussi-tôt qu'on les auroit mis en déroute. Il vole ensuite au secours de l'Infanterie Africaine, qu'Æmilius, avec ses Légions & ses Chevaliers à pié, pressoit toûjours vivement. Il lui conduit le renfort de l'Infanterie Gauloise, & Espagnole, qui avoit commencé l'attaque, & qui enfoncée d'abord, s'étoit ensuite ralliée. Pour lors, les Romains succombérent en tous lieux.

Dês qu'Annibal vit la Cavalerie Romaine combattre à pié, il augura la défaite de l'armée Consulaire.

De Rome l'an 537.
Consuls, C. TERENTIUS VARRO, & L. ÆMILIUS PAULUS.
Polyb. l. 3.

Ce fut en effet un dernier effort, dont la vivacité ne dura pas. L'arrivée d'Asdrubal ranima les Carthaginois, & découragea les Romains. Ces fidéles Chevaliers, qui s'étoient mis à pié, pour défendre leur Consul, furent poussés avec tant de furie, que contraints de remonter à cheval, ils prirent la fuite. Il est à croire, qu'ils tirérent du combat Æmilius tout percé de coups, & tout couvert de son sang. La lassitude ne lui permit pas de regagner le camp. Il s'assit sur une roche. Tandis qu'abandonné, il respire un moment, un des Tribuns de l'armée Romaine, nommé Lentulus, qui fuyoit comme les autres, reconnut le Consul, & descendit de cheval. *Les Dieux*, lui dit-il, *vous devoient un meilleur sort, puisque vous êtes innocent du malheur public. Cependant vous respirés encore. Montez sur le cheval, que je vous offre, & sauvons-nous. Qu'aprés tant de malheurs, Rome n'ait pas l'affront de voir un de ses Consuls entre les mains des ennemis!* A ces mots, Æmilius répondit d'une voix languissante: *J'ai vécu, cher Lentulus. Fuyés, & laissés-moi mourir. Ayés soin d'avertir le Sénat, qu'il munisse, & qu'il fortifie Rome, & dites à Fabius, que je meurs, sans m'estre départi de ses conseils. Il m'est plus doux d'expirer sur le champ de bataille, que de me voir chargé à Rome, devant le Peuple, des fautes de mon Collégue.* Lentulus passa outre. Les ennemis, qui poursuivoient les Romains, sans reconnoître Æmilius, [a] le perçérent de mille traits. Ainsi

[a] Plutarque rapporte un peu différemment les circonstances de la mort du Consul Æmilius Paulus. Ce grand Homme, dit-il, dans le fort de la mêlée, aprês avoir rempli tous les devoirs d'un bon Citoyen, & d'un habile Général, fut jetté à terre par son cheval, qui vrai-semblablement avoit été blessé. Les Cavaliers qui étoient autour de lui, s'ébranlérent, & mirent pié à terre, pour le défendre contre les attaques de l'Ennemi; toute la Cavalerie qui s'apperçut

périt un des plus sages, & des plus braves Consuls; enfin, l'un des meilleurs Citoyens qu'ait eu Rome. De Rome l'an 537.

Au corps de bataille, les Romains enveloppés vendoient encore chérement leur vie. Pour faire face de tous côtés, ils s'étoient ralliés en rond; mais ce cercle diminuoit à tous momens, par le massacre des plus exposés. Là, périrent les deux Pro-Consuls Servilius, & Attilius, qui Consuls l'année précédente, avoient par leur sagesse, réduit Annibal à de dures extrêmités. Pour lors, les Numides transfuges, que l'on croyoit désarmés, & que les Romains avoient mis derriére les lignes de leur aîle gauche, saisirent le moment d'une consternation universelle. Ils tirérent leurs armes, qu'ils avoient tenuës cachées, donnérent en queuë sur les Romains, leur coupérent les jarrets, & achevérent leur déroute. Ceux qui purent, prirent la fuite, les uns à droite, les autres à gauche, selon que le terrain, ou l'ennemi le permettoient. Cependant, tous ceux qui furent en état d'échapper, n'arrivérent pas au terme. La Cavalerie Numide, plus propre à poursuivre des fuyards, qu'à combattre de pié ferme, fit un affreux massacre des Romains débandés. La plaine en fut couverte. Il fallut qu'Anni-

Consul, C. TERENTIUS VARRO.

Tit. Livius l. 22.

Tit. Liv. l. 22.

de ce mouvement, attribua cette nouvelle disposition à un ordre du Général. Dans cette persuasion, elle abandonna ses chevaux, pour combattre à pié. Annibal se promit de grands avantages de cette révolution subite. A la vûë de ces Cavaliers démontés, *les Romains eux-mêmes*, s'écria-t'il, *nous préparent la victoire. S'ils s'étoient livrés entre nos mains, ils eussent moins bien servi nos interêts.* Cependant Æmilius percé de plusieurs traits & pénétré de la plus vive douleur, attendoit la mort assis sur une pierre. La quantité de sang qu'il répandoit, lui avoit tellement défiguré le visage, que ses amis & ses domestiques passoient près de lui, sans pouvoir le reconnoître. Enfin las de vivre plus longtems, il se jetta au milieu des escadrons ennemis, qui le massacrérent.

De Rome l'an 537. Consul, C. TERENTIUS VARRO.

bal défendît à ses Soldats de continuer le massacre ; tant la boucherie parut affreuse aux yeux mêmes du Barbare. Environ deux mille Romains, gagnérent la Citadelle de Cannes, & s'y mirent à couvert. Ceux-ci se rendirent bien-tôt à Carthalon, qui investit la Place. Pour Terentius Varro, ce Consul autrefois si fier en paroles, cet auteur de tout le mal, sans s'être signalé par aucun exploit, durant l'action, sans même avoir pris la peine de rallier ses troupes, pour faire une retraite honorable, il s'enfuit à [a] Vénusie, suivi seulement de soixante [b] & dix Cavaliers. Après la fuite de Térentius, Annibal eut encore un nouveau combat à rendre. Æmilius, avant que de sortir le matin du grand camp, y avoit laissé dix mille hommes, avec ordre d'aller, durant le fort de l'action, attaquer le camp des Carthaginois. Il avoit esperé, que

[a] Vénuse ou Vénusie étoit située à quinze mille de Canusium, vers l'Occident, entre les Fleuves Aufide & Bradanus, que les Italiens appellent le *Bradano* & l'*Ofanto*. Elle confinoit avec l'Hirpinie, le Samnium, l'Apulie & la Lucanie. Ainsi il n'est pas étonnant, qu'entre les anciens Géographes, les uns, comme Strabon, ayent placé Vénuse dans le Samnium, les autres l'ayent attribuée à l'Apulie Peucétienne, & quelques-uns à la Lucanie. Pline la met au nombre des Villes de l'Apulie Daunienne. Delà ces deux vers d'Horace, au troisiême livre, Satyre 1.

—— *Sequor hunc Lucanus an Apulus, anceps:*
Nam Venusinus arat finem sub utrumque Colonus.

Elle joüissoit alors, depuis longtems, du titre de Colonie Romaine, solon que nous l'apprenons de Velléïus Paterculus, au livre premier. Cette Ville donna le jour au Poëte Horace. Elle subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Venosa*; mais elle est entierement deserte.

[b] Tite-Live, au livre 22. ne compte que cinquante Chevaliers, Compagnons de la fuite de Térentius Varro à Vénusie. Au livre vingt-cinquiéme, il fait monter ce nombre à soixante-dix. Ce peu de concert de l'Historien Latin avec lui-même, forme une preuve en faveur de Polybe, dont nous avons adopté le récit.

le Général Ennemi, moins fort par le nombre, ne laisseroit dans ses retranchemens, que peu de monde, pour le défendre. Annibal avoit pourvû à tout. Son camp étoit suffisamment gardé. Il fut néanmoins assailli par les dix mille Romains, qui commençoient à prendre le dessus. Dês que l'action principale fut finie, Annibal vint, en hâte, au secours des assiegés. Il fondit sur les assaillants, en tua deux mille sur la place, & contraignit le reste à se rendre vivans à leur vainqueur. Tous furent faits prisonniers de guerre. Telle fut la fameuse bataille de Cannes, qu'un Auteur Latin, quoique plus Déclamateur qu'Historien, a représentée assés au naturel, lorsqu'il a dit, *que le Ciel, que la terre, & que le jour, semblérent conspirer avec l'un des Généraux Romains pour la rendre malheureuse*. Le Soleil, en son midi, éblouït les yeux des troupes Consulaires. Un vent de Sud-Sud-Est leur souffla un tourbillon de poussiere au visage. Le jour fut serain, & nul orage ne dissipa les combattants. Enfin, le Consul Terentius fut assés inconsidéré, pour commettre la fortune de la République dans un terrain désavantageux. Il semble, que toute la nature, en ce moment, fût liguée contre Rome. Au moins [a] quarante cinq mille Romains restérent sur la place. Sans

De Rome l'an 537.
Consul, C. TERENTIUS VARRO.
Polyb. l. 3.
Florus l. 2. c. 6.
Tit. Livius l. 22.

[a] Les Auteurs ont fort varié sur le nombre des morts & des prisonniers de l'armée Romaine à la bataille de Cannes. Selon quelques Editions de Tite-Live, la République y perdit quarante mille hommes de pié, & deux mille sept cents hommes de cavalerie, tant du côté des Légionnaires que des troupes alliées, cependant au vingt-cinquiéme livre, il en compte plus de cinquante mille. Selon Polybe, de six mille hommes de cheval, il ne s'en sauva que soixante & dix à Venuse, avec Terentius Varro. Trois cents Cavaliers des Escadrons auxiliaires échappérent à la fureur de l'Ennemi, & se sauvérent pat differentes routes. Quant à l'Infanterie, l'Historien Grec assure, qu'outre dix mille prisonniers, qui se rendi-

De Rome l'an 537.

Consul, C TERENTIUS VARRO.

compter le Consul Æmilius, & les deux Pro-Consuls, Servilius, & Attilius, grand nombre d'Officiers de considération, deux [a] Questeurs de l'armée, [b] vingt-neuf Tribuns Légionnaires, & parmi eux des gens, qui avoient été autrefois, ou Consuls, ou Préteurs, ou Ediles, y perdirent la vie. Entr'autres, mourut au combat ce fameux Minucius, qui l'an passé avoit été Colonel Général de la Cavalerie, sous le Dictateur Fabius. Le Consul Terentius n'avoit que trop suivi

rent, sans coup férir, & trois mille qui cherchérent leur salut dans la fuite, les Romains laissérent sur le champ de bataille soixante & dix mille Fantassins, qui périrent en combattant généreusement. Au raport de Denys d'Halicarnasse, dans le second livre des Antiquités Romaines, de six mille hommes de cavalerie, & de quatre-vingt mille hommes de pié, qui composoient l'armée des deux Consuls, il n'en resta que trois cents soixante & dix d'une part, & trois mille de l'autre. Si l'on en croit la tradition, qui avoit cours du tems de Plutarque, cinquante mille Romains furent tués à la journée de Cannes. & quatre mille furent faits prisonniers, sans compter les dix mille, qui, le lendemain du combat, furent pris dans les deux camps. Pour Annibal il ne perdit, selon le témoignage de Polybe, que quatre mille Gaulois, quinze cents tant Espagnols, qu'Africains, & environ deux cents hommes de cheval. Selon Tite Live, huit mille hommes des meilleures Troupes du Général Carthaginois, périrent dans le combat. Au sujet d'une victoire si fatale à la République Romaine, Polybe fait une réflexion que nous abandonnons au jugement des Guerriers de profession. Annibal, dit-il, fut redevable de la plûpart de ses victoires aux gens de cheval, qui faisoient une des principales forces de ses armées. Delà l'Auteur Grec conclut, que toutes choses d'ailleurs étant égales, il vaut mieux avoir sur son Ennemi l'avantage d'une Cavalerie nombreuse, & bien aguérie, que de lui être supérieur en Infanterie.

a Tite-Live, dit que des deux Questeurs militaires, qui perdirent la vie à la bataille de Cannes, l'un se nommoit Lucius Attilius, & l'autre Lucius Furius Bibaculus.

b Dans quelques éditions de Tite-Live, les vingt-neuf Tribuns qui restérent sur le champ de bataille, sont réduits à vingt & un. Le texte ancien porte *viginti unu-decem*, maniere de s'exprimer qui n'a jamais été en usage parmi les Latins. Gronovius conjecture, avec assés de vrai-semblance, que les deux chiffres Romains IX. auront donné lieu à cette expression barbare *unu-decem* On ne peut imputer une erreur si grossiere qu'aux Copistes.

ses emportemens insensés ; mais il n'imita pas sa valeur, & ses vertus. On compta aussi parmi les morts, quatre-vingts, tant Sénateurs, que Magistrats, qui avoient droit de suffrage au Sénat. Ils étoient venus pour grossir l'armée, en qualité de Volontaires. Ce cruel échec eût pû être comparé à celui, que reçûrent les Romains sur l'Allia, si Annibal fût venu droit à Rome, comme les Gaulois y étoient accourus, après leur victoire. Seule différence entre les deux actions : c'est que le carnage fut bien plus grand devant Cannes, que sur l'Allia ; mais que le Général Gaulois profita mieux de son avantage, que le Général Africain. On fit une remarque après le combat, c'est que, du côté, où commandoit Æmilius, grand nombre de ses Soldats échappérent à l'Ennemi, quoique leur Général fût resté sur la place ; & que, du côté de Terentius, qui prit la fuite, presque personne ne put éviter la mort. En effet, dix-sept mille hommes de l'aîle droite se réfugiérent dans les deux camps Romains, dix dans le plus grand, & sept dans le plus petit. Ceux du grand camp, destitués d'Officiers Généraux, prévirent qu'ils seroient attaqués le lendemain, & qu'on les contraindroit à se rendre. Ils députérent donc à ceux du petit camp, pour les exhorter à se réünir à eux, afin de partir ensemble, dès la nuit même, & de se réfugier, de compagnie, dans Canusium, Ville forte, & peu éloignée. Un misérable point d'honneur, pensa ruiner les affaires de ces malheureux. *Est ce à nous*, disoit-on, dans le petit camp, *d'aller joindre nos camarades, ou à nos camarades de venir à nous ? Les chemins sont infestés d'ennemis. Pourquoi serons nous les seuls exposés au péril* ? Il fallut toute l'autorité de Sempro-

De Rome l'an 537.
Consul, C. TERENTIUS VARRO.

De Rome l'an 537. Consul, C. TERENTIUS VARRO.

nius Tuditanus, l'un des Tribuns Légionnaires, pour ramener quelques-uns de ces insensés à la raison. *Quoi donc préférés-vous*, leur dit-il, *l'infamie d'être asservis à l'impitoyable Annibal, au danger léger, & à la honte frivole, d'aller vous joindre à vos Concitoyens ? Un petit nombre d'ennemis nous ferme le passage. Allons ! Prévenons le levé du Soleil, & faisons-nous jour à travers une poignée de Numides ! Ayons la gloire d'avoir vaincu nos vainqueurs !* Il dit, & à l'instant, les plus braves formérent, d'eux-mêmes, un Bataillon pointu, sortirent du petit camp en bon ordre, & arrivérent au grand camp. Il est vrai, qu'ils eurent à essuyer quelques traits lancez par les Numides ; mais leurs boucliers les garantirent. D'abord, la premiere troupe ne fut que de six cents hommes ; ensuite, un plus grand nombre les imitérent, & joints à leurs camarades du grand camp, ils quittérent, avant le jour, une plaine désastreuse, pour se rendre à Canusium, où ils arrivérent sans accident. Les lâches seuls ne s'ébranlérent pas.

Polyb. l. 3.

Tit. Livius l. 22.

Dans le camp du Carthaginois, toute la nuit se passa en festins, & en réjoüissances. Aussi jamais Annibal n'avoit remporté de victoire, ni plus complette, ni plus à propos. Son entreprise sur l'Italie étoit avortée, & lui-même il étoit perdu, si le succès de la bataille n'eût été que douteux, ou que médiocre. L'armée Romaine entre les mains de Fabius, ou d'Æmilius seul, eût réduit le Carthaginois à repasser la mer, ou les Alpes. Au levé du Soleil, son espérance se ranima. Il vit la plaine toute couverte de Romains. De son côté il n'avoit perdu que quatre mille Gaulois, que quinze cents, tant Africains, qu'Espagnols, & qu'environ deux cents chevaux. Sensible aux applaudissements

dissements de ses Officiers, & de ses Soldats, il écouta leurs félicitations avec épanchement. Il parut même résolu d'en goûter la joye, à loisir, & de laisser reposer son armée, sur le lieu, où elle avoit vaincu. [a] Maharbal, l'un de ses Lieutenants Généraux, osa lui remontrer, que le moindre retardement feroit bréche à sa réputation. *A l'instant*, Seigneur, *c'est à l'instant même, qu'il faut partir pour Rome*, lui dit-il. *J'y conduirai vôtre Cavalerie, & je vous frayerai la route de cette superbe Capitale. Vous la surprendrés déja vaincuë par la consternation, &, dans cinq jours, nous souperons au Capitole.* Tout hardi, qu'étoit Annibal, il n'étoit pas présomptueux. Il craignit la folle joye, que donne le succès. Celle qu'il ressentoit n'avoit pas encore eu le tems de mûrir dans son sein. A la vûë du spectacle, qu'il avoit devant les yeux, il fit réflexion à la vicissitude des événements humains. Plein de ces pensées, il rendit graces à Maharbal de sa bonne volonté. *Du reste*, ajoûta-t'il, *l'affaire est importante, & vous voulés bien que j'y pense.* Sur quoi Maharbal prit la liberté de lui répondre, en ces termes, capables de l'irriter, en des moments moins heureux. *Chacun, Seigneur, a ses talens*, lui dit-il. *Annibal sçait vaincre : mais il ne sçait pas profiter de la victoire.* Il est vrai, que dans

De Rome l'an 537.
Consul,
C. TERENTIUS VARRO.

[a] Ce Lieutenant général, que Tite-Live appelle Maharbal, Plutarque le nomme *Barca*. Il est aisé d'accorder les deux Auteurs. Ce Maharbal fut apparemment surnommé *Barca*, parce qu'il étoit issu de la Famille Barcine, une des plus illustres de la République Carthaginoise. Pour cette raison Amilcar, le pere d'Annibal, fut souvent désigné par le même surnom. Florus donne à cet Officier Carthaginois le nom d'Adherbal, & dit qu'il étoit fils de Bomilcar. Au Livre 21. Tite-Live parle d'un Maharbal fils d'Himilcon ; mais on conjecture, qu'il n'étoit pas le même que celui, dont l'Historien fait ici mention.

De Rome l'an 537.
Consul, C. TERENTIUS VARRO.

l'Antiquité, [a] bien des gens ont pensé comme Maharbal, & qu'ils ont reproché au Capitaine Carthaginois, cette lenteur, qui lui fit manquer Rome. Ce fut une affaire, ont-ils dit, qui devint irréparable, & qui causa toutes les infortunes d'Annibal. Il est aisé, & injuste tout à la fois, de prononcer après l'événement. Qui peut dire, qu'Annibal ait manqué d'ambition, & de courage? Si donc il se refusa l'entreprise qu'on lui proposoit, ne fut-ce pas dans lui une supériorité de raison, qui n'est propre qu'aux plus grands hommes, & où les esprits médiocres ne peuvent atteindre? Il connoissoit les Romains, qu'il avoit vaincus, &, par ses victoires mêmes, il avoit appris à les redouter. La plûpart des avantages qu'il avoit remportés sur eux, il les devoit à la témérité de certains Consuls présomptueux, que la faveur du Peuple lui avoit opposés, au préjudice de l'intérêt commun. Du reste, l'Infanterie Romaine n'étoit point inférieure à la sienne. Sa Cavalerie seule l'avoit fait vaincre, en rase campagne. Mais de quel usage seroit-elle dans un siége? Il prévoyoit que les Légions Romaines deviendroient invincibles, derriére des murailles, & à l'abri de leurs remparts. Une Ville toute guerriére, se disoit-il, & dont nul des Habitans n'a été exempt de porter les armes, que n'osera-t'elle point, pour dé-

[a] Zonaras assûre, qu'Annibal se reprocha cent fois d'avoir laissé languir ses troupes après la bataille de Cannes, & de n'avoir pas poursuivi sa victoire, dans un tems, où les Romains épuisés d'hommes & d'argent, auroient été forcés de subir la loi du Conquérant. Mais, dit Plutarque, les Dieux Tutelaires de Rome, veilloient à sa conservation, & arrêtérent tout-à-coup les progrès du victorieux. Annibal reconnut trop tard sa faute. Le mauvais succès de ses affaires en Italie, lui rappella souvent, dans la suite la journée de Cannes, & dans les accès de son chagrin, il répétoit sans cesse ces mots *ô Cannæ! Cannæ!*

fendre ses Dieux, & ses foyers paternels? Mais comment faire subsister une armée, dans un Païs ennemi, où les Nations voisines de Rome, sont également belliqueuses, & fidéles à la République ? Ces considérations dûtent faire impression sur l'esprit d'Annibal. En sage Pilotte, il redouta le Roc Tarpéïen, ce Capitole si fameux, comme un écüeil, où son industrie, & sa gloire iroient échoüer.

De Rome l'an 537. Consul, C. TERENTIUS VARRO.

Nulle Nation, nulle Ville de l'Italie, ne s'étoit encore déclarée en faveur d'Annibal. Il crut qu'il falloit en gagner, ou en conquérir quelques-unes, avant que de tenter le siége de Rome. Quand il eut pris son parti, il resta sur le champ de bataille, où il goûta, durant quelques jours, le plaisir d'avoir vaincu. Annibal abandonna à ses Soldats la dépoüille des morts. Le spectacle de tant de cadavres, étendus sur la terre, toucha les victorieux mêmes. Fantassins, Cavaliers ennemis, tout étoit renversé pêlemêle, parce qu'ils avoient combattu, & qu'ils étoient péris ensemble. On trouva des Romains, qui n'avoient été que blessés, & qui, après avoir passé la nuit sur le champ de bataille, faisoient encore des efforts pour se relever. L'ennemi acheva de leur ôter la vie. Quelques autres, à qui l'on avoit coupé les jarrets, tombés sur la poussiére, invitoient les Barbares à mettre fin à leur misére. On en vit d'autres, qui en mordant la terre, s'étoient bouchés les conduits de la respiration. Un objet nouveau frappa les Carthaginois. Ils trouvérent un Numide encore vivant, étendu sous le corps mort d'un Romain. Celui-ci, s'étoit jetté à corps perdu sur son ennemi, & l'avoit terrassé. Comme le Romain ne pouvoit plus faire usage de ses armes, par-

Titus Livius l. 22.

De Rome l'an 537. Consul, C. TERENTIUS VARRO.

ce qu'il avoit les mains tronçonnées, du moins, à belles dents, il avoit arraché le nés, & les oreilles, au Numide, & dans cet emportement de rage, il étoit expiré. Une grande partie du jour ne suffit qu'à peine, pour recüeillir tout le butin, que Rome avoit laissé dans la plaine. Sur le soir, le Général victorieux fit assieger les deux camps ennemis, pour s'en rendre maître. C'étoit la seule expédition qui manquât à sa victoire. Comme il n'y trouva plus que des blessés, ou des lâches, tous se rendirent à composition. Il leur fut permis de sortir des camps sans armes, seulement avec leurs habits. Pour leur rançon, elle fut fixée à trois cents deniers d'argent, pour chaque Romain d'origine, [a] à deux cents pour les Alliés de Rome, & à cent pour les Esclaves. Cependant Annibal, après leur reddition, en fit des bandes séparées, les mit sous différentes gardes, & les retint en captivité, jusqu'à l'entier payement de leur rachat. Le nombre de ces prisonniers ne monta guére qu'à quatre mille hommes. Le reste des réfugiés dans les deux camps, étoit échappé durant la nuit, [b] & s'étoit retiré à Canusium. Là, les Habitants de la Ville ne purent donner que le couvert à ces malheureux fugitifs; mais une femme, également illustre par sa naissance, & par sa liberalité, pourvut à leurs besoins. Rome n'a pas permis que son nom fût inconnu à la postérité. Elle étoit Appulienne, & se nommoit Busa. Cette généreuse

[a] Il est aisé de faire l'estimation de ces differentes sommes en supposant que le denier d'argent étoit sur le pié de la drachme Attique, qui valoit environ dix sous de nôtre monnoye. Voyés ce que nous avons dit du denier Romain dans le sixiême Volume.

[b] Tite-Live compte quatre mille hommes d'Infanterie, & deux cents hommes de Cavalerie, qui s'étoient retirés pendant la nuit, & avoient passé du grand Camp à Canusium.

Dame nourrit les Soldats échappés à la mort, leur donna des habits, & fournit de quoi se reconduire à ceux, qui voulurent retourner dans leur Païs. Aussi Rome, après la guerre, lui fit de grands honneurs, & la reconnoissance de la République, fut égale au bienfait de Busa. [a]

De Rome l'an 537. Consul, C. TERENTIUS VARRO.

Parmi les réfugiés à Canusium, il se trouva [b] quatre Tribuns Légionnaires. Les Soldats Romains accoûtumés à se choisir des Chefs après la perte de leurs Commandants, ou dans leur absence, mirent à leur tête deux de ces Tribuns. L'un étoit de la Maison Claudia, s'appelloit Appius Claudius Pulcher, & avoit été Edile. Le second, né de l'illustre Famille Cornélia, portoit le surnom de Scipion. Celui-ci étoit fils de l'aîné des deux Scipions, qui faisoient actuellement la guerre en Espagne, où son pere Publius avoit été envoyé Pro-Consul. Le jeune Patricien, encore dans l'adolescence, promettoit dês-lors un Héros à sa Patrie. On publioit de lui, qu'à la bataille du Tessin, il avoit relevé le Consul son pere, tombé de cheval, & l'on sçavoit qu'il s'étoit distingué dans la bataille de Cannes. On peut dire, que le destin de Rome l'avoit sauvé de la déroute générale, pour en faire un jour le

a Après la prise des deux Camps, Annibal, dit Tite-Live, fit rassembler les huit mille morts de son armée. & leur fit donner la sepulture. Quelques-uns même ont assuré, selon le témoignage du même Historien, qu'Annibal fit chercher parmi les morts, le corps du Consul Lucius Æmilius Paulus. Si on les en croit, il se trouva confondu sous un tas de cadavres, & le Général Carthaginois eut assés d'humanité, pour faire rendre les derniers devoirs à ce grand Homme.

b Parmi ces quatre Tribuns Légionnaires, Tite-Live fait mention de Fabius Maximus, fils de celui du même nom, qui fut Dictateur l'année précedente. Il étoit Tribun de la premiére Légion. Il met au même rang Lucius Publicius Bibulus, qui commandoit la seconde Légion.

De Rome l'an 537. Consul, C. TERENTIUS VARRO.

Vainqueur d'Annibal, & donner à Carthage le plus grand coup, qu'elle ait reçû. Nous l'admirerons dans la suite, sous le nom si vanté de *Scipion l'Africain.* Comme il ne comptoit alors que [a] dix-huit, à dix-neuf ans, l'estime seule le fit préférer à d'anciens Tribuns, qui n'avoient, pour eux, que le préjugé de l'âge. Aussi le jeune guerrier se montra digne du choix, qu'on avoit fait de lui.

Lorsque Scipion délibéroit, avec son Collégue, sur le parti qu'ils avoient à prendre, un jeune Seigneur, fils d'un ancien Consul nommé Furius, vint lui dire, que la frayeur avoit saisi la jeune Noblesse des troupes échappées à Cunusium; qu'actuellement assemblée dans une maison de la Ville, elle complottoit de quitter l'Italie, qu'elle croyoit perduë, & de se retirer chés quelqu'un des Rois d'Outre-mer, favorables au nom Romain.

Ce récit remplit, tout à la fois, Scipion d'horreur, & de zéle. C'étoit un pernicieux exemple, qu'il falloit arrêter dans sa source. Il part brusquement, prend avec lui une troupe de Soldats, qu'il exhorte à marcher contre des ennemis domestiques, plus dangereux encore que les étrangers, & se rend au lieu du conseil séditieux.

La présence de Scipion étonna des lâches. Leur frayeur redoubla, lors qu'ils le virent s'approcher, l'épée nuë, de [a] Cæcilius Metellus, l'auteur du com-

[a] Publius Cornelius Scipion, fut fait Edile Curule, selon quelques Auteurs, l'an de Rome 540. ou selon d'autres l'an 541. Il n'avoit alors que vingt-trois ans. Ainsi vers l'année 537. que nous parcourons présentement, il n'étoit âgé que d'environ 19. ans.

[a] Nous avons parlé de la Famille des Cæcilius, dans le sixiéme Volume de cette Histoire, Livre 21. page 5. note a.

plot, & lui tenir ce discours. *J'atteste le grand Jupiter, que je n'abandonnerai jamais ma Patrie, & que je ne permettrai à personne de l'abandonner ! C'est un serment que je fais. Faites-le, Cæcilius après moi, ou mourés de ma main.* La crainte de la mort présente fit plus d'impression sur les jeunes déserteurs, que l'effroi qui les rendoit perfides à leur Patrie. Ils firent tous le serment qu'on exigea d'eux, se livrérent à Scipion, & permirent, qu'on leur donnât des gardes. Que n'eut-on pas à espérer dês-lors d'une conduite si sage, & si généreuse d'un jeune Commandant, qui, pour son coup d'essai, avoit fini une affaire délicate, sans répandre de sang !

Nous avons laissé Térentius à Vénusie, tandis que les restes de la bataille qu'il avoit fait perdre, se rassembloient à Canusium. Ce méprisable Consul, s'étoit sauvé d'abord, escorté seulement de soixante & dix Cavaliers. Sa troupe s'étoit augmentée depuis, & il comptoit, auprês de lui, environ quatre mille fugitifs. Vénusie fournissoit libéralement à leur subsistance. Cependant dês qu'il eût appris, que six mille hommes de l'armée vaincuë étoient à Canusium, il prit le parti de s'y rendre, avec sa troupe. Il étoit plus naturel, ce semble, de rappeller à soi les six mille Romains, de Canusium, à Vénusie, que de les y aller chercher. Par-là, le débris de l'armée Romaine auroit été plus éloigné d'Annibal, & de Cannes. Le téméraire Consul en jugea autrement, & vint à Canusium. Là sa troupe eut quelque apparence d'une armée Consulaire. Elle étoit d'environ dix mille hommes. Cette multitude de gens à nourrir, fut un fardeau bien pesant pour la génereuse Busa. Le Sénat n'avoit point

De Rome l'an 537.
Consul, C. TERENTIUS VARRO.

encore ordonné de convois, pour faire subsister ce reste de la défaite. En effet, on ignoroit encore à Rome l'état de l'armée, après la bataille perduë. La renommée, qui, dans les grandes allarmes, se plaît à exagérer tout, y avoit publié que les deux Consuls avoient perdu la vie, & que de leurs quatre-vingt sept mille hommes, à peine il en étoit resté un seul.

Jamais la consternation ne fut plus universelle à la Ville. On se persuadoit qu'Annibal étoit dêja maître de l'Appulie, du Samnium, enfin de toute l'Italie Orientale. Les lamentations, qui suivirent la bataille du Thrasiméne, n'égalérent pas celles, qu'on entendit après la bataille de Cannes. Nulle autre Nation n'auroit pû se soûtenir, contre une si terrible adversité. Il fallut toute la constance Romaine, pour remédier aux suites d'un si affreux désastre. Mais au fort de la tempête, les Pilotes n'abandonnérent pas le gouvernail. Au défaut des Consuls, les deux Préteurs assemblérent, dans l'ancien [a] Palais du Roy Hostilius, le peu qu'il restoit de Sénateurs. On délibéra sur ce qu'il y avoit de plus pressé. C'étoit de mettre Rome en état de défense. On avoit lieu de craindre, qu'Annibal ne vînt en former le siége pour mettre le comble à sa victoire. Les Sénateurs disoient tranquillement leur avis ; mais, à tous moments, ils étoient interrompus par les cris du Peuple, & par les hurlements des femmes, qui regrettoient leurs maris, leurs

[a] On comptoit à Rome deux édifices, qui eurent le nom de *Curia Hostilia*. L'un fut appellé *Curia Hostilia Vetus*. Tullus Hostilius le fit construire dans la grande place de Rome. Et l'autre fut bâti sur le Mont Cælius, après la destruction d'Albe la longue. Voyés le premier Volume de cette Histoire. Le Palais de Tullus Hostilius étoit un des lieux, où le Sénat avoit coûtume de tenir ses assemblées.

enfants,

enfans, ou leurs péres. Comme il étoit difficile de prendre une résolution fixe, durant ce tumulte, & que les sentimens étoient partagés, on fit parler le grand Fabius.

La conduite de ce sage Général étoit parfaitement justifiée par la défaite de Terentius, & son crédit en étoit augmenté. Voici l'avis qu'il proposa, & qui fut suivi. *Je crois, dit-il, qu'il faut envoyer des hommes bien montés, sur [a] la voye Appienne, & dans la voye Latine, pour apprendre des nouvelles certaines de l'armée. Infailliblement on y trouvera des fugitifs, de qui nous sçaurons, quel est le sort de nos Consuls, quel lieu de retraite a choisi le reste de nos troupes, où il faut leur envoyer du secours, en quel lieu Annibal est campé, ce qu'il fait, & ce qu'il veut faire. Ce sera là l'emploi de la jeunesse. Voici le nôtre. Il faut, par un Arrêt, défendre aux femmes de paroître en public, & de venir par leurs cris, troubler la tranquillité de Rome. S'il nous arrive des Couriers, qu'ils soient menés chés les Préteurs, en silence; & qu'on donne ordre aux corps-de-garde, qui seront aux portes, de ne laisser sortir personne de la Ville, crainte de la rendre deserte. Après ces précautions préliminaires, le Sénat se rassemblera, pour prendre des mesures sur la sécurité de nos murailles.*

Ce sentiment fut applaudi. On écarta la foule, qui remplissoit les ruës de clameurs, & chaque Sénateur prit soin de les appaiser, dans son quartier. On en-

[a] La voye Latine commençoit à la porte du même nom, & après avoir traversé le Latium, entre l'Orient & le Midi, elle se réünissoit avec la voye Appienne, près de la Ville de Casinum, à dix-neuf stades de Capouë. comme nous l'apprenons de Strabon. Elle avoit à la droite la voye Appienne, & à la gauche la voye Valérienne, qui conduisoit dans le Païs des Sabins. La voye Latine n'est point différente de celle que Martial appelle, la voye Ausonienne.

De Rome l'an 537.
Consul, C. TERENTIUS VARRO.

étoit là, lors qu'on reçut enfin un Courier de Térentius. Sa Lettre portoit, que l'armée Romaine étoit défaite; qu'Æmilius avoit perdu la vie, que pour lui, il s'étoit retiré à Canusium, où il rassembloit le débris de ses troupes; que dix mille Romains de divers corps, la plûpart sans leurs Chefs, s'étoient rejoints à lui, & qu'Annibal campoit toûjours à Cannes, indignement occupé à taxer les rançons des prisonniers, qu'il avoit faits. Par la même voye, chaque famille reçut des Lettres, qui remplirent la Ville d'affliction. Elle fut si générale, qu'il fallut exempter les [a] Dames, de célébrer la Fête de Cérés, où toutes, elles auroient dû assister en habit blanc. Cependant, pour ne pas supprimer long-tems les autres cérémonies de Religion, [b] le deüil fut borné à trente jours, par un Arrest du Sénat.

[a] Selon Plutarque, ce fut Fabius qui conclut à dispenser les Dames Romaines de l'obligation qu'elles avoient de célebrer, chaque année, la fête de Cérés. Le même Auteur fait entendre, que cette dispense fut fondée sur des raisons de politique, & non pas sur des motifs de Religion. Il craignit que le spectacle de tant de femmes désolées, ne remit sous les yeux les malheurs de Cannes, & ne répandit de nouvelles allarmes, parmi les Citoyens. Ici Plutarque ne s'accorde, ni avec Tite-Live, ni avec Valére Maxime. Ces deux Auteurs assûrent, que la célébration de la fête de Cérés, fut seulement remise après les trente jours, qui avoient été prescrits pour le deüil des Dames Romaines, & qu'ensuite elles quittérent toutes les marques de tristesse, & assistérent à la cérémonie, revêtuës de robes blanches. Pour ne point confondre les faits, nous parlerons ailleurs de la fête de Cérés, & de son origine.

[b] Nous avons déja remarqué, dans le premier & le second Volume de cette Histoire, que le tems de deüil fut fixé, par les anciens Romains, à dix mois, selon l'institution de Romulus, qui donna le même terme à l'année civile. C'est dans ce sens, que Séneque dit, au huitiême Livre de ses Epîtres: *Annum Fœminis ad lugendum constituêre Majores.* Nos péres ont accordé aux femmes une année pour pleurer la mort de leurs maris, c'est-à-dire, l'espace de dix mois, comme il s'en explique au livre de la consolation. *Majores decem mensium spatium lugentibus viros dederunt.* Dans les calamités publi-

De Rome l'an 537. Conſul, C. TERENTIUS VARRO.

Sur ces entrefaites, arriva de Sicile une Corvette, avec un exprês, de la part du Préteur Otacilius. C'étoit pour annoncer au Sénat qu'une Eſcadre Carthaginoiſe ravageoit la côte de Syracuſe; que le Roy Hiéron demandoit du ſecours; que cependant l'armée Romaine ne pourroit quitter les environs de [a] Lylibée, parce que la flotte ennemie, à l'abri [b] des Iſles Egades, n'attendoit que le moment de faire une deſcente; & qu'ainſi pour ſauver la Sicile, & pour ſecourir un fidéle Allié, il falloit, en diligence, faire partir une flotte Romaine.

Ce ſurcroît d'embarras étonna un peu les Romains, ſans les abattre. Jamais ils ne furent plus grands, qu'au fort de l'adverſité. Les Peres Conſcripts s'aſſemblérent, & dans une ſeule délibération, ils mirent le premier appareil aux playes de la Sicile, & de l'Italie. M.

ques, ce tems étoit indéterminé & arbitraire, ſelon l'ordre des Magiſtrats & du Sénat. Après la bataille de Cannes, de l'avis de Fabius, dit Plutarque, le deüil des Dames Romaines fut limité à trente jours. Encore eurent-elles défénſe, de ſe montrer en public avec un appareil lugubre, & de pleurer ailleurs, que dans l'interieur de leurs familles. Au lieu de trente jours, Feſtus en compte cent. C'eſt une erreur, dont nous avons la conviction dans le témoignage de Tite-Live, de Valére Maxime, & de Plutarque. Ce n'eſt pas tout, ſelon le dernier Auteur, dans des circonſtances ſi fâcheuſes, la grand Fabius pourvut au bon ordre de la République, avec une fermeté d'ame, qui raſſura tous les cœurs. Il marchoit ſeul dans la Ville, d'un air tranquille & ſerein. Il calmoit les regrets & les lamentations des femmes attroupées pour pleurer enſemble, ou les malheurs de la Patrie, ou les pertes qu'elles avoient faites dans le combat. Il abordoit les Citoyens aſſemblés dans la place publique, relevoit leurs courages abattus, & diſſipoit leurs allarmes. Il convoqua les Sénateurs, & ranima leurs eſpérances. Il poſta des corps de garde à toutes les portes, pour fermer les paſſages à ceux, qui avoient pris le parti d'abandonner la Ville.

a Voyés le ſixiême Volume, ſur la ville & le Cap de Lilybée.

b Nous avons parlé ci-deſſus des Iſles Egades, connuës aujourd'hui ſous le nom de *Marétamo*, & de *Levenzo*.

De Rome l'an 537.

Consul, C. TERENTIUS VARRO.

Plutar. in Marcello, & Tit. Livius l. 23.

Claudius, qui, le premier de sa Maison, fut surnommé Marcellus, Héros, déja illustré par un Triomphe extraordinaire, pour avoir tué, de sa main [a] un Roy Gaulois, fut le Géneral, sur qui le Sénat jetta les yeux, pour l'opposer à Annibal, enflé de sa victoire. Ce grand homme avoit été choisi, dans les derniers Comices, pour aller gouverner la Sicile, en qualité de Pro-Consul. Par bonheur, son départ avoit été différé jusqu'après la bataille de Cannes, & au moment qu'on en apprit la nouvelle à Rome, Marcellus étoit au Port [b] d'Ostie, où il équippoit la flotte qui devoit le transporter en Sicile. Ce fut à Ostie, qu'il reçut, du Sénat, l'ordre d'aller prendre à Canusium, la conduite des troupes, dont on ôtoit le Commandement à Terentius Varro. [c] La Commission n'étoit pas dans les régles; mais pouvoit-on en garder, dans ces tems de confusion?

Le nouveau Général commença par pourvoir aux besoins de Rome, & à ceux de la campagne. Pour fortifier la Garnison de la Capitale, il détacha quinze cents hommes, de ceux qu'il songeoit à embarquer sur sa flotte. Il fit partir ensuite une Légion entiére qu'il envoya d'abord [d] à Téane, pour être condui-

a Voyés ce que nous avons remarqué dans ce Volume au sujet du Triomphe de Marcellus.

b Consultés ce que nous avons dit dans le premier Volume, Livre 3, page 277. 278. 279. de la fondation de la Ville d'Ostie, située à l'embouchure du Tybre.

c Il fut en même tems résolu, dit Tite-Live, d'écrire au nom du Sénat, à Terentius Varro, pour lui ordonner de se rendre à Rome, aussi-tôt qu'il auroit remis la conduite de l'armée Romaine à Marcellus.

d On comptoit anciennement deux Villes, qui portoient le nom de Téane, l'une située dans le Païs des Sidicins, l'autre placée dans l'Apulie. Delà, l'une fut nommée *Theanum Sidicinum*, & l'autre, *Theanum Apulum*. Il s'agit ici de celle de l'Apulie. Voyés le

re delà, à Canusium. Ensuite, Marcellus revint à Rome, prendre les derniers ordres du Sénat. En sa place, on mit sur la flotte P. Furius, qui changea la Préture de Rome, où il jugeoit les procès des Etrangers, pour la Préture de Sicile, où il alla commander.

De Rome l'an 537.
Consul, C-TERENTIUS VARRO.

A son arrivée, Marcellus trouva la Ville consternée, & superstitieusement attentive, à chercher les causes des nouveaux malheurs. On trouva, que deux Vestales avoient profané leur consécration par des incestes. L'une appellée Opimia, l'autre Floronia, furent jugées par les Pontifes. La premiére, fut enfoüie vivante, hors la porte Colline. La seconde se donna la mort de sa main. Le complice de celle-ci, nommé Lucius Cantilius, Secretaire du grand Pontife, par l'Arrêt de son Maître, expira sous les coups de verges, au milieu de la place publique. Après avoir consulté les Livres des Sibylles, la République députa Fabius Pictor vers l'Oracle de Delphes, pour apprendre de lui, quelle fin auroient les maux publics, & par quelles expiations on pourroit appaiser le courroux du Ciel. Enfin, on porta la superstition jusqu'à l'excès. L'inhumanité que Rome avoit autrefois exercée, elle la renouvella alors. Comme si les Dieux eussent dû se calmer par des victimes humaines, on leur en offrit en sacrifice. [a] Un Grec & une Grecque, un Gaulois & une Gauloise, conduits dans le marché aux bœufs, y furent ensevelis tous vifs, [b] dans un caveau, qu'on avoit fait bâtir exprès. Mons-

Tit. Liv. lib. 22.

cinquième Volume de cette Histoire.

[a] Nous avons parlé ci-dessus de cette cérémonie barbare, qui fut pratiquée pour la premiére fois par les Romains, après la premiére guerre Punique, au commencement de celle, qu'ils eurent à soutenir contre les Gaulois d'Italie.

[b] Ce caveau avoit été creusé

De Rome l'an 537.
Consul, C. TERENTIUS VARRO.

trueux égarement ! Le Peuple Romain attribuoit au Ciel des infortunes, qu'il avoit causées par ses divisions, & par son aheurtement à faire de mauvais choix.

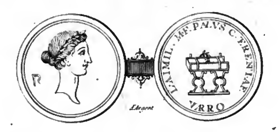
Lorsque la Religion du Peuple fut satisfaite, Rome songea sérieusement à rétablir les affaires de la guerre. Marcellus partit pour Canusium, où il se vit à la tête d'un corps de quatorze à quinze mille hommes. Il y prit la place du Consul Terentius Varro, qui fut révoqué. Chose incroyable ! Après une perte, qui remplissoit de deüil toute la Ville, l'auteur du désastre y fut reçu avec humanité. a Des Députés de tous les ordres allérent au-devant de lui, & lui rendirent graces, de ne s'être pas livré au désespoir, dans un si grand sujet de désespérer. Ici la modération des

dans une place de Rome, que l'on appelloit le Marché aux Bœufs.

a Selon Plutarque, dans la vie du grand Fabius, tous les Sénateurs en corps, & une multitude de Peuple allérent ensemble au devant du Consul Terentius Varro. Quoique couvert de honte, dit le même Auteur, & chargé de toutes les malédictions de l'armée Romaine, les Magistrats cependant, & les principaux du Sénat, le reçurent avec honneur. Ils le loüérent publiquement de s'être conservé pour des tems plus heureux, & de n'avoir pas cru, que les maux qui menaçoient la République, fussent sans ressource. Ils lui rendirent graces d'être revenu à Rome dans le dessein de se charger des soins du gouvernement, & de veiller au salut des Citoyens. Valére Maxime, au livre troisiéme & quatriéme, ajoûte au récit de Plutarque & de Tite-Live, que le Sénat & le Peuple, s'accordérent, pour offrir la Dictature à Terentius. Mais il la refusa, dit-il, & par ce trait de modestie, il répara en quelque sorte la honte de sa défaite. Frontin rapporte, dans le chapitre cinquiéme du Livre quatriéme, que Varron, tout le reste de sa vie, laissa croître sa barbe & ses cheveux, & ne se coucha jamais sur un lit, pour prendre ses repas, conformément à l'usage établi parmi les Romains. En vain le Peuple, continuë le même Ecrivain, voulut-il l'élever à de nouvelles dignités, il persista constamment à les refuser. *La République*, disoit-il, a besoin de Magistrats plus heureux. Nous le verrons bien-tôt à la tête d'une armée, en qualité de Pro-Consul. Ainsi la narration de Frontin, quant à ce dernier article, nous a paru

Romains parut extrême. a Qu'il y eut de différence entre eux, & les Carthaginois! Ces Barbares, pour le moindre désavantage reçû, condamnoient à mort leurs Généraux. A Rome, on avoit pitié de leur malheur, & l'on adoucissoit, par des procédés honnêtes, la honte de leur déposition.

Cependant, comme un Préteur ne suffisoit pas pour gouverner la République, quoiqu'il suffist pour commander une armée, le Sénat procéda au choix d'un Dictateur. On n'en laissa pas, à l'ordinaire, la nomination au seul Consul, qui restoit. Terentius venoit d'être déposé. Ainsi les Peres Conscripts nommérent, d'autorité, à la Dictature, un homme de tête & d'ex-



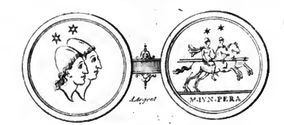
plus que suspecte. Il est pourtant sûr, que la mémoire du Consulat de Térentius, quelque odieux qu'il ait été dans la suite aux Romains, s'est conservée sur une médaille, que nous avons recüeillie des Familles Consulaires de Monsieur Vaillant. Nous la représentons ici sur la foi de cet Antiquaire. Si elle est autentique, elle aura été frappée par quelques-uns, ou de la Famille Térentia, ou de la Famille Emilia. Car on remarque aussi dans la Légende, le nom de Lucius Æmilius Paulus, Collégue de Térentius. La tête de la Médaille est une Divinité Payenne. Deux chaises Curules, qui paroissent sur le revers, sont les symboles des grandes Magistratures.

a Tire-Live fait la même réfléxion, au Livre vingt-deuxième. Un Général Carthaginois, dit-il, coupable des mêmes fautes que Térentius, auroit été irrémissiblement condamné à mourir dans les tourmens, *ut si Carthaginiensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii fuisset.*

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

périence, [a] qui déja avoit géré le Consulat, & la Censure. C'étoit M. Junius, surnommé Péra. Celui-ci prit pour son Colonel Général de la Cavalerie, Tib. Sempronius Gracchus.

Le Dictateur avoit l'ame vraiment Romaine. On ne le vit point incliner à demander la paix au Vainqueur. Autrefois Carthage, après des échecs bien moins désespérants, que n'avoit été la défaite de Cannes, avoit pris la loi des victorieux, & s'étoit soumise aux conditions, qu'on avoit exigées d'elle. Rome conserva de la grandeur d'ame, au tems même du plus furieux accablement. Bien loin que son Dictateur la portât, à supplier l'Ennemi de composer avec elle, il ne fit attention qu'aux moyens de continuer la guerre. Rien peut-être ne donna plus de relief à l'invincible constance des Romains, & ne les rendit plus



[a] Marcus Junius Péta avoit gouverné la République Romaine, en qualité de Consul, l'an de la fondation de Rome cinq cents vingt-trois, avec Marcus Emilius Barbula. Il fut, cinq ans après, honoré de la dignité de Censeur. Dans cette Magistrature, il eut pour Collégue Caïus Claudius Centho. Ainsi sa Censure concourt avec l'année de Rome cinq cents vingt-huit, qui fut celle du quarante-deuxième Lustre. Sur une Médaille citée par Goltzius, & par Monsieur Vaillant, on retrouve le nom de MARCUS JUNIUS PERA, avec l'empreinte de Castor & Pollux, tels qu'ils sont représentés sur plusieurs Médailles Consulaires, comme nous l'avons remarqué dans les Volumes précédents.

dignes

dignes de commander au reste du monde. De Rome l'an 537.

Le Dictateur Junius mit ses soins, à remettre sur pié une armée capable de résister à l'Ennemi. Rome se trouvoit presque épuisée de combattants. On ne laissa pas d'y former des Légions, qui, bien menées, devinrent enfin supérieures aux troupes d'Annibal. Les levées ne se firent plus à la maniere accoutumée, On n'exempta personne des enrôlements. Tous les jeunes Romains, qui passoient dix-sept ans, de quelque distinction qu'ils fussent, furent obligés à prêter le serment Militaire. On y joignit même de jeunes gens de condition libre, qui n'avoient point atteint l'âge de servir dans les troupes. Les meilleurs hommes, que se donna la République, furent ces vieux [a] Soldats, qui lui avoient payé toutes leurs années de service. On les contraignit de s'engager dans la Milice. De tous ces Citoyens, on forma quatre Légions de Fantassins, & mille Cavaliers.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Chés les Alliés, sur tout dans l'un & l'autre La- *App. Livi. Plut. Zonaras, &c.*

[a] Il ne faut pas confondre les vieux Soldats, que les Anciens Romains appelloient *Veteres*, avec les Vétérans distingués de ceux-ci, par le nom de *Veterani*. Les premiers étoient de vieux Soldats, qui sans avoir rempli toutes les années de service, avoient cependant déja fait un certain nombre de campagnes. Pour les Vétérans, ils avoient satisfait à toutes les loix de la milice. Alors ils obtenoient leur congé, & les récompenses dûës à leurs travaux, à moins qu'ils ne se prêtassent encore aux besoins de la République, en qualité de volontaires. Quelquefois même dans les cas de nécessité, où il s'agissoit du bien commun de la Patrie, on les forçoit à contracter de nouveaux engagemens, pour un tems limité. Afin de rendre leur condition moins onéreuse, il est à croire qu'on leur accordoit une paye plus considérable qu'aux autres Légionnaires, & qu'ils avoient la meilleure portion, dans le partage des terres conquises. Voyés ce que nous avons dit de la milice Romaine, en différents endroits de cette Histoire, & ce que nous avons remarqué au sujet des Vétérans de l'ancienne Rome, dans le second Volume, Livre 7. page 191. note *a*.

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

tium, les levées se firent, sur le pié des anciennes conventions. [a] Les Colonies & les Villes Municipales, fournirent leur contingent de Soldats, à l'ordinaire. Il y eut plus. Pour augmenter les troupes; sur ce grand nombre[b] d'esclaves, qui étoient à Rome, on en choisit huit mille, des plus jeunes, des plus robustes, & des mieux tournés, qu'on engagea à servir dans

a Nous avons parlé des différentes sortes de Colonies, & des Villes Municipales, au commencement du cinquiéme Volume.

b La condition d'Esclaves, fut inconnuë aux premiers Hommes, jusqu'à ce que la discorde qui les arma les uns contre les autres, eût fait naître la subordination, & la dépendance. Alors le Foible fut contraint de subir la loi du plus fort. Par les droits de la guerre, ceux qui tombérent sous la puissance du vainqueur, lui appartinrent sans réserve. Maitre de leurs destinées, il se regardoit comme l'arbitre de leur vie. Par une convention tacite, la mort du vaincu devoit être le résultat de la victoire. Mais l'intérêt, la politique, & les sentiments d'humanité, arrêtérent souvent le bras du victorieux. Ou bien il eut horreur de se porter à un excês si barbare, ou les avantages qu'il trouvoit dans la conservation d'un malheureux, suspendirent l'arrêt de mort. Ainsi, pour s'assurer d'un bien que le fort des armes lui avoit acquis, il imposoit à son captif le joug de la servitude. Delà l'origine de l'esclavage. Dans la suite, les Esclaves se multipliérent sous différents titres. Les uns naissoient tels, par l'infortune de leur mere. Le malheur de la naissance constituoit indispensablement ceux-ci sous l'empire de leurs Maîtres. Les autres s'acquéroient à titre d'achat. Un ennemi pris en guerre, qu'on appelloit proprement *Mancipium, veluti manu captum*, étoit ordinairement exposé publiquement en vente, & mis à l'enchére, au profit de celui qui s'en étoit saisi. Pour lors l'acheteur entroit dans tous les droits du vendeur. Cette sorte de vente se faisoit à Rome, *Sub hasta*, *Sub corona*, *Sub pileo*, selon ce que nous avons remarqué dans les Volumes précédents. Quelques-uns se vendoient eux-mêmes à prix d'argent, & préféroient un gain sordide à la joüissance de leur liberté, le plus précieux de tous les biens. Les offices domestiques, & les travaux de la Campagne étoient répartis aux Esclaves, à proportion de leur adresse, & de leur fidelité. L'affranchissement étoit ordinairement la récompense de leurs services. Quelquefois ils se rachetoient de l'argent, qu'ils avoient amassé de leur épargne, ou de leur travail. Dans cette vûë, ils se faisoient un *Peculium* à part, dont ils avoient la disposition & la propriété, sous le bon plaisir de leurs Maîtres.

les armées, sous l'espérance de recouvrer leur liberté. Rome étoit équitable, jusques dans ses plus grands besoins. Elle acheta de leurs maîtres, & paya du Trésor public, les Esclaves qu'elle leur enleva. Ceux-ci même, ne furent engagés dans la Milice, que de leur propre consentement. Comme ils répondoient à ceux, qui leur demandoient, s'ils vouloient prendre parti, je le veux, *volo*, on les appella [a] *Volones*, pour les distinguer des autres corps. Le nom de *Volons*, qui leur resta, parut moins odieux, que celui d'Esclaves, qui les auroit avilis parmi les troupes. Cependant les armes manquoient aux Romains, & leurs arsenaux étoient épuisés, par les pertes qu'ils avoient faites, d'épées, de dards, & de boucliers, en tant de batailles perduës. On en détacha de tous les portiques publics, & des Temples mêmes, où l'on avoit suspendu celles, qu'on avoit autrefois enlevées à divers ennemis. Ces armes de toutes les espéces, suffirent pour armer des Esclaves.

Les finances de Rome, n'étoient pas moins épuisées. La République trouva une ressource dans la libéralité de ses sujets. Le Tribun du Peuple Minucius Augurinus présenta aux Comices une Requête, qui tendoit à confier le soin du Trésor public, [b] à trois Administrateurs. On élut trois hommes d'une sagesse

[a] Le nom de *Volones*, fut donné à cette troupe d'Esclaves, qui s'enrôlérent au service de la République Romaine, pour les distinguer d'une autre sorte de volontaires, que les Historiens appellent *Voluntarii*. Ceux-ci étoient de vieux Soldats, qui après avoir payé leurs années de Milice, s'engageoient encore, de leur plein gré, à faire un certain nombre de campagnes, sur tout dans les besoins pressants.

[b] Ces trois Administrateurs du trésor public, sont désignés par Tite-Live, sous le nom de *Triumviri Mensarii*. Cette dignité n'étoit alors que passagére.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

& d'une intégrité connuë. Le premier fut [a] Æmilius Papus, autrefois Consul & Censeur; le second Attilius Régulus, qui deux fois avoit géré le Consulat; le troisiéme, un Tribun du Peuple, nommé [b] Scribo-



d'Argent

a Lucius Æmilius Papus avoit été Consul, l'an depuis la fondation de Rome cinq cents vingt-huit, avec Caïus Attilius Régulus. Il exerça, cinq ans après, la Censure, & fit la cérémonie du quarante-troisiême lustre, pendant l'année cinq cents trente-trois. Il eut pour Collégue Caïus Flaminius, celui-là même, qui fut tué à la bataille du Thrasiméne.

b De l'aveu de tous les Historiens de Rome, la famille Scribonia, étoit originairement Plébéiéne. Elle fut distribuée en deux branches, à sçavoir celle des Curions, & celle des Libons. L'Histoire & la Médaille, que nous joignons ici, attribuënt à un Scribonius Libo, l'érection d'un monument ancien, qui pour cette raison, fut appellé PUTEAL SCRIBONII LIBONIS. Ou selon d'autres, un Préteur de la même branche, établit son Tribunal de Judicature, proche du pui, où le rasoir d'Attius Navius, avoit été enfoüi. De-là, disent-ils, ce pui, qui se nommoit simplement *Puteal*, fut appellé, PUTEAL LIBONIS. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il étoit situé, près du Comice, dans un des quartiers les plus fréquentés de Rome, où avoient coûtume de se rendre les Banquiers, les Négociants, & les Plaideurs. Si l'on en croit Festus, la foudre étoit tombée dans cet endroit, & le Sénat ayant donné commission à un Scribonius, de faire la recherche de tous les lieux, qui avoient été frappés du feu du Ciel; il fit ériger une espéce d'Autel sur le pui de Navius, en forme de couvercle, aprés les cérémonies ordinaires de l'expiation. Quelques-uns veulent que l'Autel ait été distingué du *Puteal*. Enfin, il y en a qui ont pris faussement le *Puteal*, pour le Tribunal même du Préteur, lorsqu'il rendoit la justice. Voyés le premier Volume de cette Histoire, Livre 3. p. 332. n. d.

nius Libo. [a] Pour lors, les Particuliers apportérent, avec zéle, & avec confiance, tout ce qu'ils avoient d'or, en leur logis. Les Sénateurs donnérent l'exemple. Ils ne se réservérent d'or, que leurs [b] anneaux,

De Rome l'an 537.

Diċtateur, M. JUNIUS PERA.

Florus l. 2.

[a] Tite-Live ajoûte, qu'à Rome on procéda à l'érection de trois nouveaux Pontifes, pour remplacer Publius Scantinius, le Consul Lucius Æmilius Paulus, & Quintus Ælius Pætus, qui avoient été tués à la bataille de Cannes. On donna pour successeurs à ceux-ci, Quintus Cæcilius Metellus, Quintus Fabius Maximus, & Quintus Fulvius Flaccus. En même-tems Marcus, & Caïus Attilius, furent créés Duum-virs, pour présider à la cérémonie de la dédicace du Temple de la Concorde. Il avoit été bâti récemment, en conséquence du vœu, que le Préteur Lucius Manlius en avoit fait.

[b] L'origine des anneaux est presque aussi ancienne que le monde. On en trouve les premiers vestiges dans les Livres sacrés, & dans les Historiens des Rois d'Egypte, & de Perse. Car de l'aveu même de Pline, au Livre trente-trois, ce que l'Antiquité fabuleuse a publié de l'anneau de Prométhée, ne mérite pas l'attention du Lecteur. *Nam & Prometheo omnia fabulosa arbitror.* On doit porter le même jugement sur l'anneau de Midas. Il paroît que l'usage des anneaux, passa des Egyptiens aux Grecs, & des Grecs aux Italiens. Dès le tems de Tatius, cet ornement s'étoit introduit chés les Sabins, selon Denys d'Halicarnasse, au Livre premier, & de là apparemment chés les Romains, lors que les deux Peuples se réünirent après l'enlévement des Sabines. Parmi les Etrusques, c'étoit une marque de distinction réservée aux seuls Magistrats. Le premier Tarquin l'apporta d'Etrurie, & se l'appropria, quand il fut élu Roy de Rome. Cependant au siécle de Pline, les seules statuës érigées à Numa Pompilius, & à Servius Tullius, portoient au doigt un anneau, selon le témoignage de Pline même. *Nullum habet Romuli in Capitolio statua, nec præter Numæ, Serviique Tullii alia, acne Lucii quidem Bruti, Hoc in Tarquiniis maximè miror.* Nous avons remarqué dans les Volumes précédents, que les premiers Romains, ne connurent d'abord que les bagues de fer. Des bijoux de prix n'eussent point convenu au genie martial d'une Nation ennemie de la mollesse, & qui ne respiroit que la guerre. Dans la suite, les anneaux d'or devinrent communs, non-seulement aux Dames de condition, mais encore aux Magistrats, aux Sénateurs, & aux Chevaliers Romains. Par-là, ils se distinguoient du simple Peuple, & seuls ils avoient cette prérogative, Du moins, c'est Dion qui nous l'apprend, au Livre quarante-huitiéme de son Histoire, lorsqu'il dit : *Apud antiquos Romanos non modo liberto, sed nec ingenuo quidem ulli, aureo annulo, licebat uti, nisi Senator esset aut Eques.* Appien, *in Lybicis*, attribuë cet honneur aux Tribuns Légionnaires.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA. Zonaras l. 9.

& [a] les petites bulles qu'ils suspendoient au cou de leurs enfants, pour les distinguer de la roture. Après eux, les Chevaliers Romains, & enfin toutes les Tribus, se dépoüillérent de tout l'or, qu'ils avoient en propre. Pour l'argent, on le multiplia, par l'alliage des autres métaux. Jusques-là, [b] la monnoye d'argent

C'est donc une méprise dans Isidore, d'avoir assuré, que de tout tems à Rome, les personnes de condition libre, avoient le droit de porter un anneau. Dans les siécles suivants, & principalement sous l'Empire des Césars, les Affranchis mêmes se mirent en possession de ce privilége, de l'agrément des Empereurs, dont ils avoient la confiance. Il n'y eut pas jusqu'aux Esclaves, qui ne portassent des anneaux, avec cette différence, que ceux ci n'étoient que de fer. Quelquefois même, ils y mêloient le plus précieux métal, au rapport de Pline, Livre 33. *Nec non & Servitia jam ferrum auro cingunt.* Ou bien ils se donnoient la licence d'en porter de pur or, après avoir pris la précaution de leur donner une couleur ferrugineuse.

Parmi les anneaux, on en comptoit de plus d'une sorte, les uns s'appelloient *annuli sponsalitii, geniales*, ou *pronubi*, les bagues des épousailles. Les autres étoient des marques d honneur, qu'on accordoit à ceux qui s'étoient distingués par leur valeur, ou qui avoient rendu quelque service important à l'Etat. Les troisiémes tenoient lieu de cachets, & se nommoient *annuli signatorii*. Nous aurons lieu dans le cours de cette Histoire, de faire div[illegible]ses observations sur ces différe[illegible] espéces de bagues, ou d'anneaux.

[a] Voyés ce que nous avons remarqué, dans le premier Volume, Livre premier, p. 114. & 115. n. q. sur les bulles d'or, qu'on avoit coûtume de suspendre au col des jeunes Romaines.

[b] Cette année 537. est la première époque de l'altération des monnoyes d'argent parmi les Romains. Pour la monnoye de cuivre, nous apprenons de Pline, au Livre trente-troisiéme, que dès la première guerre Punique, la République ne trouva d'autre ressource dans l'épuisement où elle étoit, que de réduire les As d'une livre au poids de deux onces, en leur conservant toûjours la même valeur. *Librale autem pondus æris imminutum bello Punico primo, cum impensis Res publica non sufficeret: constitutumque est ut asses* SEXTANTARIO *pondere ferirentur.* Delà, le nom d'*Asses* SEXTANTARII, qui fut donné à cette nouvelle monnoye. Elle eut pour empreinte, dit le même Auteur, la figure de Janus, à deux visages d'une part, & de l'autre une prouë de Navire. Pendant la seconde guerre de Carthage, les frais immenses que Rome fut obligée de faire, pour s'opposer aux progrès d'Annibal, mirent tous les ordres de l'Etat, dans la nécessité de consentir à une seconde réduction. Sous la Dictature de Quintus Fabius Maximus, après la

avoit été ſans mélange. Alors, on y mêla du cuivre, & l'on augmenta les eſpéces. Ainſi le bon ordre fut rétabli dans les finances, & Rome ſe fit une nouvelle armée, par les ſoins d'un ſage Dictateur.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Annibal cependant manquoit d'argent. Il en avoit peu trouvé dans les deux camps Romains, qu'il avoit pillés, aux environs de Cannes. Les ameublemens des Romains n'étoient point ſomptueux, dans leurs tentes, & ils n'employoient guéres de métaux précieux, que dans les équipages de leurs chevaux, & cela même avec œconomie. Il fonda donc l'eſpérance qu'il eut, d'augmenter ſon tréſor, ſur le grand nombre de priſonniers, qu'il avoit faits à la derniere bataille. Annibal les avoit partagés par bandes, les Romains d'un côté, & les Alliés de l'autre. A l'égard de ceux-ci, il les traita, comme à la bataille du Thraſiméne. Après les avoir comblés d'amitiés, malgré ſon indigence, il les renvoya ſans rançon. Pour les Romains, il ſe les

Tit. Livius l. 22.

bataille du Thraſiméne, les As, qui juſques-là avoient été de deux onces, ſouffrirent une autre diminution. Ils furent fixés au poids d'une once. En même tems, la valeur des deniers d'argent fut augmentée de ſix As, en ſorte que chaque denier valut alors ſeize As, les Quinaires & les Seſterces, augmentérent à proportion. *Poſteà Annibale urgente Marcum* [Minucium] *Quinto Fabio Maximo Dictatore, aſſes unciales facti, placuitque denarium ſexdecim aſſibus permutari, Quinarium octonis, Seſtercium quaternis.* Feſtus s'eſt donc doublement trompé. 1o. Lorſqu'il rapporte au tems de la ſeconde guerre Punique le premier changement, qui ſe fit dans les As. 2o. Quand il dit que les As de deux onces n'eurent cours, que pendant ſept ans. Il eſt manifeſte, à compter ſeulement depuis la fin de la premiére guerre Punique, juſqu'à la Dictature de Fabius Maximus, qu'il s'étoit écoulé environ vingt-cinq ans. Il faut cependant remarquer ici que le denier d'argent, après ſon augmentation, ne fut compté dans la paye des gens de guerre, que ſur le pié de dix ſols. C'eſt encore Pline qui eſt garant de cette exception. *In militari tamen ſtipendio ſemper denarius pro decem aſſibus datus.*

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

fit présenter, & prit avec eux l'air d'un Vainqueur débonnaire. *Nous ne faisons pas la guerre à outrance,* leur dit-il. *Ce n'est pas à vos vies, que nous en voulons. Nous ne combattons que pour la gloire, & pour l'Empire. Vos péres, autrefois, plus heureux que ne furent les nôtres, nous ont vaincu. Aujourd'hui, nous nous efforçons de réparer les désavantages, que nous avons reçus, dans nos premiéres guerres avec Rome. Ainsi, pour ne pas mésuser de la victoire, nous vous permettons de vous racheter. Les Cavaliers seront* a *à cinq cents deniers d'argent, les Fantassins à trois cents, & les Esclaves à cent deniers du même métal.*

La disette avoit fait augmenter, par le Carthaginois, le prix des Cavaliers. A leur premiere reddition, Annibal n'en avoit exigé, que trois cents deniers; mais des prisonniers se crurent encore trop heureux, d'avoir la liberté d'être rachetés. Ils convinrent donc, entre eux, de choisir dix de leurs camarades, pour aller à Rome, négocier leur rachat. Le Vainqueur mit à leur tête, le Carthaginois Carthalon, pour porter à la République des propositions de paix, & pour lui en exposer les conditions. Annibal ne demanda point d'autre sûreté, des dix prisonniers, qu'il renvoyoit à Rome, qu'un serment, qu'ils reviendroient à son camp, si leur négociation étoit inefficace. Tous ces prisonniers Romains ne ressembloient pas à l'illustre Régulus.

Parmi les dix Députés, il s'en trouva un, qui s'imagina pouvoir éluder son serment, par un artifice

a Ces cinq cents deniers, en leur donnant la valeur de dix sols de notre monnoye, étoient égaux à la somme de deux cents cinquante livres.

de

de mauvaise foi. Lorsque dêja, il étoit en route, pour retourner à Rome, il feignit d'avoir oublié quelque chose au camp, qu'il quittoit, & il y retourna. Par-là, il crut que, sans être parjure, il pouvoit rester en son Païs; puisqu'il étoit rentré au lieu, où il avoit juré de revenir. Cependant la troupe s'avance, & s'approche de Rome.

Au premier bruit de l'arrivée de Carthalon, pour traiter de la paix, le Dictateur fit partir, sur le champ, un Licteur, pour lui annoncer, de sa part, qu'il eût à sortir de l'Etat Romain avant la nuit. Telle étoit la fierté Romaine jusques dans l'adversité ! La seule idée de paix fit horreur aux chefs de la République. Pour les dix prisonniers de la Députation, sans leur permettre d'entrer à la Ville, parce qu'ils étoient devenus Etrangers depuis leur captivité, le Sénat voulut bien mettre leur rachapt en déliberation. Les Sénateurs s'assemblérent hors des murs, pour les entendre. Un M. Junius, parent du Dictateur, à en juger par le nom, porta la parole pour tous les captifs, & parla de la sorte.

Je n'ignore pas, que de toutes les Nations du monde, la nôtre est la plus opposée à la délivrance des prisonniers, qu'on lui a faits en guerre. Mais la différence des tems, & des circonstances, doit changer les sentiments, & les procédés. A ne nous point flatter, la lâcheté ne nous a pas rendus indignes de redevenir Citoyens de Rome. La mort nous a épargnés, il est vrai, mais nous ne l'avons pas évitée, par la fuite. Le jour de la bataille, jusqu'au soir, nous sommes restés dans nos postes, au milieu des morts, & des mourants, & le zéle seul de défendre nos camps, nous a contraints à y chercher une retraite. Est-ce un crime, que

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

d'avoir voulu sauver l'honneur de la Patrie, & de lui avoir conservé un reste de Citoyens ? Le lendemain de la déroute, on nous assiége, on nous coupe l'eau. Plus d'espérance, plus de ressource. Nous nous rendons à composition, & l'on fixe le prix de nôtre rachapt. Aprês la prise de Rome, nos Ancêtres ne se rachetérent-ils pas de la servitude des Gaulois ? N'envoya-t'on pas à Pyrrhus une Ambassade, pour le recouvrement de nos prisonniers ? Cependant alors avions-nous reçu un échec semblable à celui de Cannes ? Les Cadavres de nos Romains infectent, encore aujourd'hui, la plaine, & les ennemis n'ont fait cesser le massacre, que quand ils ont été las de massacrer. Nous rendrés-vous insupportable une vie, que nous avons prodiguée, & que le Ciel nous a conservée malgré nous ? Combien de nos Captifs, commandés pour rester au camp, n'ont pas même paru sur le champ de bataille ? Ainsi la crainte qu'ils ont euë de la mort, n'a pas causé la déroute de nos troupes, & n'a point contribué au malheur commun. Victimes de l'obéïssance, le seront-ils encore de vôtre sévérité ? Quoi ! Leur condition sera-t'elle pire, que celle de tant de fugitifs, que la crainte a fait passer à Venusie, ou à Canusium ? Rome ne reserve-t'elle ses récompenses, qu'à l'agilité pour la fuite, & ses châtimens qu'à la persévérance, à rester dans des postes, que la nécessité seule contraint ensuite de céder ? Huit mille Esclaves, achetés à grand prix, vous rendront-ils plus de service, dans vos armées, que huit mille Citoyens, rachetés pour une somme modique ? Que dis-je ? Me siét-il ; de nous comparer à des ames viles, sans faire injure au nom Romain ? Peres Conscripts, à quel Ennemi nous abandonneriés-vous ? Vous n'ignorés pas la haine d'Annibal contre Rome, & nos Péres ont éprouvé la cruauté des Carthaginois. L'infortuné Régulus ne vous en a que trop

instruits. Leurs prisons ne sont guéres moins affreuses, que la plaine, où tant de cadavres pourissent. Du moins, si vous n'avés pas d'égard à nos priéres, entendés les cris, voyés couler les larmes de nos parents. Restés dans le vestibule du lieu, où vous nous écoutés, ils attendent que vous prononciés, sur la vie de vos Citoyens, & sur leur liberté. Plus inhumains qu'Annibal, si vous refusiés de nous délivrer, à quel malheur condamnerés-vous le reste de nos jours! Mais quelle confusion pour nous, si, par un Arrêt cruel, nous n'étions pas jugés dignes d'être rendus à la Patrie! Détournés, grands Dieux, un augure si funeste!

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Un discours, en apparence, si plein de raison, & si capable de toucher, fut suivi des clameurs d'une multitude confuse, que l'intérêt de tant de malheureux captifs avoit rassemblée. Tous tendoient des mains suppliantes vers le Sénat, les uns pour leurs fils, ou pour leurs fréres, les autres pour leurs péres, ou pour leurs maris. Enfin, on écarta la foule, & les Sénateurs allérent aux voix. Jamais plus de partage dans les opinions. Les uns furent d'avis, qu'il falloit racheter les prisonniers, même aux frais du public. Les autres qu'on pouvoit leur permettre de se racheter eux-mêmes, & que s'ils manquoient d'argent comptant, le trésor pourroit leur en prêter, sous bonne caution, ou sur la garantie de leurs terres. Ces sentiments étoient modérés. Enfin, un illustre Sénateur, d'un nom respectable, c'étoit [a] T. Manlius Torqua-

[a] Ce Titus Manlius descendoit en droite ligne du fameux Titus Manlius, que son pere condamna à perdre la vie, pour avoir combattu contre ses ordres. Celui dont il s'agit ici avoit été Consul, dès l'an de Rome 518. avec Caïus Attilius, & l'an 529. avec Quintus Fulvius, qu'il eut aussi pour Collégue dans la Censure, après avoir triomphé des Peuples de Sardaigne, pendant son premier Consulat, il fut ensuite Dictateur. Enfin, on l'éleva au Souverain Pontificat, dont il exerça les fonctions jusqu'à la mort.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

tus, opina d'une maniére plus sévére, à la vérité, mais plus digne de la majesté Romaine, & plus politique à tout prendre. Voici comme il parla.

S'il ne s'agissoit que de la question générale, sçavoir s'il est expédient, ou non, de racheter quelquefois des Prisonniers, qu'on a faits sur nous, l'exemple de nos Péres, & les principes de l'humanité nous auroient bien-tôt déterminés en faveur des suppliants. Mais il s'agit de la question particuliére, s'il faut rendre à la Patrie des hommes, qui se sont laissés prendre dans les camps de nos Consuls, proche de Cannes. Ils ont paru préférer leur conduite, à celle de Terentius, & de ceux qui se sont réfugiés à Canusium. Ont-ils prétendu nous faire illusion? Non, nous n'ignorons pas ce qui se passa, dans la nuit qui précéda la prise de nos camps, & au jour qu'ils se rendirent. Durant la nuit, le brave Sempronius exhorta les Soldats restés de la bataille, & ceux qui n'avoient point combattu, à abandonner le camp, à percer à travers les ennemis, & à chercher un azile. Quelques-uns le suivirent. Les autres préférérent de s'exposer aux chaînes d'Annibal, & redoutérent les périls d'une généreuse sortie. Voilà les lâches, qui s'efforcent de nous attendrir, par leurs supplications! Toutes les troupes qui sont à Canusium, attesteroient leur timidité, si elles étoient présentes. Des hommes sans vertu, qui n'ont été touchés, ni de l'exemple, ni des paroles d'un brave Tribun, qui ne sont demeurés au camp, que par la crainte de la mort, ou par l'espérance du rachat, ont-ils mérité vôtre compassion? Ils se sont donnés à l'Ennemi. Qu'ils restent dans ses fers! Quoi? La valeur de quarante-cinq mille Romains, étendus sur la plaine, n'a pû leur inspirer le mépris de la vie? Quel autre spectacle pourra les rendre courageux? Je ne dis pas assés. Ils ont joint la désobéïssance

à la timidité. Un Tribun Légionnaire a-t'il pû leur faire respecter ses ordres ? Il a fallu que Sempronius, l'épée à la main, se fist jour à travers ses Concitoyens, avant qu'il perçât à travers les ennemis. Ces prisonniers n'ont écouté que la voix d'Annibal, lorsqu'il les sommoit de se rendre. Qu'ils éprouvent maintenant la dureté de ses loix ! Quel avantage pour nous, s'ils avoient été assés braves, & assés obéissants, pour suivre Sempronius ! Nous aurions eu, à Canusium, une armée de plus de vingt mille hommes, & nôtre désastre eût été moins sensible. Aujourd'hui, de si mauvais Soldats seront-ils bons Citoyens? Qui pourra compter sur leur fidélité ? Encore s'ils avoient soûtenu, durant quelques jours, le siege des camps Romains; si accablés par la multitude, & pressés par la faim, ils s'étoient vûs forcés de composer par l'impossibilité de se défendre. Mais qu'ont-ils fait? Annibal paroît au lever du Soleil. Une heure après, ils remettent leurs camps, leurs armes, & leurs personnes aux mains d'un implacable ennemi. Quoi ? J'opinerois à la délivrance d'une troupe indigne du nom Romain, qui n'a sçû, ni garder son poste, durant l'action, ni quitter des retranchements, lorsqu'il falloit les abandonner, ni défendre des remparts qui lui servoient d'azyle? Je conclus, & à ne renvoyer point à Annibal celles de nos troupes, qui se sont sauvées de ses mains, & à ne recevoir plus à Rome, ceux que de lâches procédés en ont détachés.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Le sentiment de Manlius étoit dur; cependant il fut suivi. Des raisons plus pressantes que la prétendüë lâcheté des prisonniers, engagérent le Sénat à prononcer contre eux. Pouvoit-on disconvenir, que bien des blessés, qui n'avoient pas été en état de fuir, n'étoient restés aux camps, que par nécessité? Ce man-

De Rome l'an 537. Dictateur, M. Junius Pera.

que de courage, si vivement reproché à la troupe captive, étoit-il plus répréhensible, que la fuite de Terentius, & de tant d'autres, qui s'étoient retirés d'abord à Vénusie? La sévérité si marquée des Peres Conscripts, eut donc des motifs secrets, qu'un rafinement de politique leur inspira. Ils craignoient d'enrichir Annibal par des rançons. Ils prétendoient encore lui faire comprendre, que Rome n'étoit pas si destituée d'hommes, qu'elle ne pût en prodiguer huit mille. Enfin, par une punition d'éclat, ils firent sentir aux Soldats Romains, qu'en des tems si critiques, ils n'avoient plus d'autre parti à prendre, que de mourir, ou de vaincre. Ainsi la République sacrifia bien des malheureux à des vûës cachées, qu'elle colora d'un spécieux prétexte. Aussi, Annibal, dit un ancien Auteur, ne s'étoit montré si facile à rendre ses prisonniers, que pour ôter aux Romains une partie de leur valeur, par l'espoir de la délivrance.

Polyb. l. 3.

Aussi-tôt que l'Arrêt du Sénat eût été déclaré aux dix Députés, ce fut, pour la Ville, le sujet d'une douleur extrême. On répandit bien des larmes au départ de ces infortunés Esclavés, déchus de leur espérance. Une foule de leurs proches, & de leurs amis les suivirent en gémissant. Cependant un des prisonniers se mêla dans la presse, & disparut. C'étoit justement celui, qui se croyoit absous de son serment, parce qu'il avoit acquitté sa promesse, disoit-il, en retournant au camp d'Annibal, sous un prétexte frauduleux. Rome ne souffrit pas, que le parjure joüit des fruits de son iniquité. Elle le fit enlever de son logis, & le renvoya au camp d'Annibal. La République aimoit à se donner la réputation de justice, à peu de frais,

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Zonaras l. 8.

lorsque l'intérêt public n'en souffroit pas. Dans la suite, dit-on, les dix Députés échappérent des prisons d'Annibal, & revinrent en leur Patrie. [a] Ils la trouvérent aussi cruelle à leur égard, que les chaînes de leurs vainqueurs. Notés d'infamie par les Censeurs, les uns se donnérent la mort, les autres devenus méprisables, menérent une vie triste, & obscure, dans la retraite. Pour leurs camarades restés dans le camp du Carthaginois, que n'eurent-ils pas à souffrir de la cruauté du Barbare- Il en choisit les plus notables, & les envoya à Carthage. Pour les autres, il les fit servir de Gladiateurs, & les donna en spectacle à ses troupes. On ajoûte, que par un rafinement de cruauté, il obligea les parents à se battre contre leurs parents, jusqu'à se donner la mort. Ainsi Annibal assouvissoit sa haine, qu'il avoit conçûë contre les Romains, depuis l'enfance.

Enfin, le Carthaginois partit de Cannes, & se mit en marche, pour profiter de sa victoire. Depuis la

[a] D'abord, dit Tite-Live, sur une tradition qui avoit cours alors, il fut délibéré dans le Sénat, s'il étoit à propos de recevoir les dix Captifs dans l'enceinte de Rome, ou de les renvoyer à Annibal. Après bien des altercations, on conclut à leur laisser la liberté de rester dans leur Patrie, à condition néanmoins, qu'ils seroient, pour toujours, exclus du Sénat. Tite Live ajoûte, que le long séjour des dix Députés parut suspect à Annibal, & qu'il députa trois autres Romains, pris à la bataille de Cannes. Le premier s'appelloit Lucius Scribonius, le second, Caïus Calpurnius, & le troisiême Lucius Manlius. A leur arrivée, l'affaire qui concernoit le rachapt des captifs fut long-tems débattuë avec chaleur, à la requisition d'un des Tribuns du Peuple, nommé Scribonius, & cousin d'un des trois, qui portoit le même nom. Mais le Sénat persista à refuser de payer la rançon, que le Général Carthaginois exigeoit, & ne voulut jamais consentir au retour des Prisonniers. Les trois nouveaux Députés se rendirent donc auprès d'Annibal, sans avoir réüssi. Les dix premiers demeurérent à Rome, parce qu'ils se crurent quitte de leurs serments, sous un prétexte frivole, qu'on ne pouvoit excuser de mauvaise foi.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

dernière bataille, Annibal se vit au large. Dêja les anciens amis de Rome étoient prévenus en faveur du Victorieux, & les Nations de l'Italie Orientale, auparavant si fidéles aux Romains, inclinoient à se donner au plus fort.

Tit. Liv. l. 22. A. Gell. Polyb. &c.

A divers tems & par degrés, une partie des Bruttiens d'abord, ensuite les [a] Atellans, [b] les Calatins, [c] les Hirpiniens, presque tous les Peuples de l'Appulie, les Samnites, hors les Pentriens, les Lucaniens, & les [d] Crotoniates, [e] les Surentins, [f] les Locriens, enfin les Tarentins, se déclarérent pour Annibal. On peut dire, que toutes les contrées de la grande Gréce, étoient au moins favorables aux Carthaginois.

a Les Atellans prirent leur nom de l'ancienne Ville d'Atella, située dans la Campanie, entre Naples, & Capouë, dans le voisinage de celle, qu'on appelle aujourd'hui *Aversa*. Voyés le quatriême Volume de cette Histoire, Livre 55. page, 217. *n. a.* Cicéron assure, dans la septiême Epître du treiziême Livre, qu'Atella eut le titre de Ville Municipale. Frontin dit, que sous l'Empereur Auguste, elle passa de la condition de Municipe, à celle de Colonie Romaine.

b L'ancienne Ville de Calatie, étoit placée, dans l'endroit, où est présentement la Ville de *Caiazzo*. Elle devint dans la suite Colonie Romaine, sous Jules Cesar, comme nous l'apprenons d'Appien. Voyés le cinquiême Volume.

c Nous avons remarqué plus d'une fois, que les Hirpiniens habitoient cette contrée de l'Italie, qui est à présent connuë sous le nom de Principauté Ultérieure, dans le Royaume de Naples.

d Nous avons parlé de la Ville de Crotone, de son origine, & de sa situation, dans le sixiême Volume de cette Histoire. Elle retient encore aujourd'hui son premier nom, dans celui de *Cortone*.

e La Ville de Surrente, à présent *Sorrento*, étoit située sur la côte Maritime de la Campanie, près du Promontoire de Minerve, & d'un Temple consacré à cette Déesse. Les Naturels du Païs lui donnent aujourd'hui le nom de *Capo de la Minerva*. Frontin a compris cette Ville, dans la liste des Colonies Romaines. Ses côteaux fournissent d'excellents vins à l'Italie, selon le témoignage d'Ovide, de Martial, de Columelle, & de Pline le Naturaliste.

f Voyes le sixiême Volume de cette Histoire, sur l'origine & la position de la Ville de Locres, en Italie.

Ainsi

Ainsi la perte d'une seule bataille, fit perdre à Rome presque toutes ses conquêtes de cinq cents ans. En un instant, Annibal devint plus puissant qu'elle en Italie. Du côté de l'Orient, la journée de Cannes lui avoit concilié quasi toutes les Nations voisines, &, du côté de l'Occident, la Gaule Cisalpine entiére, s'étoit livrée à lui, dès qu'il eût passé les Alpes. Il ne restoit donc aux Romains qu'un petit circuit, autour de leur Capitale, & pour redevenir maîtres de l'Italie, il leur fallut vaincre; non plus des Peuples séparés, comme autrefois, mais des Nations réünies sous un Chef formidable.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Ici s'ouvre une carriére, où la valeur Romaine va paroître dans tout son éclat. Suivons d'abord, en détail, les diverses conquêtes du Carthaginois.

La premiére tentative d'Annibal fut sur [a] Compsa, Ville du Païs des Hirpiniens, presque à la source de l'Aufide. Un jeune Compsan nommé Trébius, d'une maison illustre, s'étoit fait fort de l'en mettre en possession; mais il falloit vaincre les oppositions [b] d'une famille plus accréditée que la sienne, par la protection que lui donnoient les Romains. Le bruit que fit leur défaite, & l'approche d'Annibal, qui traversoit dèja le Samnium, obligérent le parti opposé à Trébius, de quitter le Païs. Ainsi Compsa se rendit aux Carthaginois, & la premiére de l'Italie, elle se détacha des Romains. Annibal fit de Compsa une place de sûreté, & y laissa ses bagages. Là, il partagea son armée en deux corps, donna le comman-

[a] Compsa porte présentement le nom de *Conza*, dans la Principauté Ultérieure.

[b] Cette Famille, selon plusieurs éditions de Tite-Live, étoit celle des Mopsius.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. Junius Pera.

dement de l'un à son frére Magon, avec ordre, ou de solliciter à la reddition, ou d'enlever par force, toutes les Villes de la Contrée. Pour lui, il s'approcha de Naples, dans le dessein de se donner une Ville maritime, qui pût lui faciliter le commerce avec l'Afrique.

Naples, de toutes parts, étoit environnée de côteaux interrompus, & par conséquent de défilés. Là, le rusé Carthaginois cacha la plûpart de ses troupes, & ne montra à la garnison Napolitaine, que quelques escadrons de Cavalerie, qui par leurs bravades l'attirérent dans le piége. Un corps de la plus belle jeunesse, bien montée, se mit aux trousses des Cavaliers Numides, & les poussa trop loin. Ces braves furent bientôt enveloppés par l'infanterie Carthaginoise. [a] Ils eussent tous péri, si le voisinage de la mer n'en eût sauvé la meilleure partie. Ils sçavoient nager. Ainsi, à force de bras, ils gagnérent des barques de pécheurs, qui côtoyoient le rivage. Du reste, la contenance des Napolitains, & la hauteur de leurs murailles effrayérent Annibal, & préservérent Naples d'un siége.

De là, le Général Africain tourna vers Capouë. Sans doute la Providence l'y conduisit, & lui en facilita la reddition, pour remettre les Romains dans leur premier lustre; après avoir suffisamment puni leur ambition. Capouë s'étoit autrefois renduë à la République Romaine, avec toute la Campanie, dont elle étoit la Capitale. Après Rome, nulle Ville de

[a] Tite-Live ajoûte, au Livre vingt troisiéme, qu'un préfet de la Cavalerie Auxiliaire, nommé Hegeas, périt en poursuivant les Carthaginois, avec trop de chaleur.

l'Italie ne l'égalloit en magnificence, en grandeur, & en richesses. L'air seul qu'on y respiroit invitoit à la mollesse, & la fertilité de son terroir, fournissoit aux délices de ses habitans, encore plus que leur opulence. La licence des mœurs, & l'épanchement au plaisir, étoient comme naturels aux Capoüans. Les hommes n'y naissoient pas belliqueux, & les femmes y vivoient sans pudeur. Enfin, si Capouë fut l'émule de Rome, en Italie, par l'enceinte de ses murs, & par la décoration extérieure des édifices, les vices qui y regnoient, & les désordres qu'on y permettoit, servoient d'ombre à la régularité, & à la discipline des Romains. Le gouvernement, qui s'y étoit introduit depuis peu, contribuoit encore au libertinage des Citoyens. Lorsque Capouë se donna d'abord aux Romains, elle en reçut des loix, & un Gouverneur sous le nom de Préfet, ou si l'on veut, de Préteur, qui changeoit tous les ans, & qui leur administroit la justice. Il paroît que, dans la suite, de Préfecture Romaine qu'elle étoit, Capouë devint Ville Municipale; c'est-à-dire, qu'elle se gouverna par ses anciennes loix, qu'elle se choisit elle même ses Magistrats, qu'elle joüit des mêmes priviléges honorifiques, que les Citoyens de Rome, enfin, que les Romains n'y eurent presque plus d'autre souveraineté, que d'y entretenir une garnison, pour la sécurité de la place, & que de pouvoir éxiger des Campanois, un certain nombre de troupes, pour la guerre. Du reste, le Sénat de Rome lui avoit accordé un privilége assés peu commun alors. C'est que les Capoüans pouvoient se marier avec des Romaines, & les Romains avec des Capoüanes. Distinction hono-

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

rable pour Capouë, qui forma bien des liaisons entre les deux Villes.

Tel fut l'état de Capouë, lorsqu'Annibal s'en approcha. Les esprits étoient disposés à l'y recevoir. L'homme le plus accrédité de la Ville, nommé Pacuvius Calavius, avoit, dês l'an passé, après la bataille du Thrasiméne, formé le dessein de livrer la Ville à Annibal, s'il entroit dans la Campanie. Pacuvius étoit alors à la premiére place, & il gouvernoit sa République, sous la qualité de Préteur. Pour faire réüssir, plus à coup sûr, son entreprise, il avoit projetté de faire assassiner tous les Sénateurs de la Ville, qu'il sçavoit n'être pas agréables à la Commune, & qui n'entroient pas dans ses vûës. Ce Préteur fit ensuite de plus profondes réfléxions, sur l'état où Capouë seroit réduite, si Annibal en devenoit maître. Pacuvius comprit, qu'il valloit encore mieux usurper, pour lui-même, une espéce de souveraineté sur son Païs, que de la laisser prendre à un étranger.

L'ambitieux Pacuvius étoit d'une illustre maison. Ses biens étoient considerables, quoi qu'il les eût acquis par des voyes peu légitimes. Le Peuple étoit dévoué à ses volontés. Que lui restoit-il, pour s'établir dans une domination parfaite, que de gagner le Sénat Capoüan, & de se l'affectionner? Voici le biais qu'il prit, pour se faire souverain, au gré de sa République. Il assembla les Magistrats de sa Ville, & leur tint ce discours plein d'artifice.

Annibal répand la terreur dans ces contrées, & Rome est prête à subir le joug qu'elle nous a fait porter. Le Peuple de Capouë paroît disposé à prendre la loi du victorieux, & vous seuls, vous refusés de renoncer au parti Romain,

Delà, vos contentions avec la Commune. Delà, ces haines qui nous divisent tous, & qui pourroient enfin, vous devenir funestes. Pour moi, je ne croi pas, que Capouë doive se détacher de Rome, sans nécessité. Vous connoissés les liens qui m'y attachent. Ma femme est Romaine, & fille d'Appius Claudius. Elle m'a donné des enfans. Depuis peu j'ai marié ma fille au Romain Livius. Non, je ne puis être contraire à un Sénat, qui soutient ici les intérêts de Rome. Ce qui me touche, c'est votre mort, que le Peuple de Capouë a jurée. La Commune est résoluë de vous égorger, & de se donner au Carthaginois. Aurés-vous assés de confiance en moi, pour compter sur ma parole, & pour oublier nos anciens démêlés? Je sçaurai vous tirer de péril, si vous vous abandonnés à ma bonne foi. Permettés-moi de vous enfermer ici, & laissés-moi faire le reste. Il dit, & fut cru sur son serment. Puis il fit mettre une garde au Vestibule du Temple, où les Sénateurs étoient assemblés.

Le Peuple fut charmé de la détention des Magistrats, qu'il destinoit à la mort. On connoissoit les broüilleries du Sénat, & de son chef. Ainsi le procédé de Pacuvius parut sincére, & fut applaudi. A son ordre, toute la Ville accourut en foule dans la place publique. Là, le Préteur, monté sur la Tribune, s'exprima en ces termes. *Campanois, j'ai secondé vos désirs, ou plûtôt je les ai prévenus. Ce détestable Sénat, qui fut l'objet de votre aversion, est tout entier entre vos mains. Vous vouliés délivrer la terre de ces Esclaves de Rome, & les faire périr tous, en détail. Il vous en eût couté bien du sang. Il eût fallu rendre des combats à chacune de leurs maisons, & leurs Clients eussent défendu la vie de leurs Patrons. Aujourd'hui je les tiens tous enfermés dans un*

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

seul lieu, sans suite, & sans armes. Je vous les livre. C'est à vous de prononcer sur leur sort, & de statuer des peines à chacun d'eux, selon la grandeur de leurs délits, & la mesure de votre haine. Après tout, n'est-il pas raisonnable de satisfaire vos ressentiments, sans détruire le gouvernement établi? Votre couroux, je croi, se borne aux Sénateurs, & ne s'étend pas jusques sur le Sénat. Exterminons les uns, & conservons l'autre, puisque nous ne sçaurions nous passer d'un corps pour nous régir. Vangeons-nous des anciens Sénateurs, mais substituons-leur de nouveaux Magistrats. Nous les allons citer l'un après l'autre, à vôtre tribunal, & les faire sortir, un à un, de la prison qui les retient. Le sort décidera de leur rang, pour comparoître. Ce que vous aurés jugé de chacun d'eux, s'éxécutera; mais on n'en produira point d'autre, & l'on ne donnera point la mort au condamné, que vous ne lui ayés nommé un homme de probité pour successeur.

La proposition de Pacuvius parut censée. On tira au sort le nom des Sénateurs, & le premier qui sortit de l'urne, fut reçu avec applaudissement. A la vûë de cette premiére victime, tous la chargérent de malédictions. *C'est un scélérat*, crioit la multitude, *qu'il meure! qu'on le traîne au supplice!* Ici le Préteur suspendit la vivacité du Peuple, & le fit souvenir, qu'il étoit convenu, de choisir un homme de bien, avant l'éxécution du criminel. Alors la vanité des jugements populaires parut dans tout son jour. Lorsqu'il fallut le nommer cet homme d'honneur, la multitude ne convint point entre elle. Le suffrage des uns, détruisoit le suffrage des autres. Si l'on en proposoit un, la malignité s'attachoit à révéler sa honte. Enfin, nul ne fut au gré de l'assemblée. Tantôt celui-ci étoit

trop pauvre, tantôt celui-là étoit trop présomptueux. La naiſſance manquoit à l'un, l'eſprit & le ſçavoir faire manquoient à l'autre. On trouvoit dans tous quelque tache, qui les rendoit récuſables.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Cette incertitude du choix ſauva les Sénateurs. Le Peuple convaincu qu'il valloit mieux s'en tenir à ce qu'il avoit, que d'innover pour avoir pis, ordonna qu'on relâchât les empriſonnés, quitta la place publique, & l'aſſemblée fut diſſoute. Ce fut ainſi que Pacuvius, ſans violence, s'acquit une domination entiére ſur ſa nation. Son empire fut d'autant plus inébranlable, qu'il étoit moins forcé, & qu'il regnoit plus ſur les cœurs, par des bienfaits, que ſur les corps, par les armes.

Cette ſcéne s'étoit paſſée immédiatement après la bataille du Thraſiméne. Tout le tems qui la ſuivit, fut pour Capouë, un tems de paix, & de réjoüiſſance. Tous les ordres étoient d'accord ſous la dépendance volontaire de Pacuvius. Par reconnoiſſance pour la Commune, & dans la crainte de l'aigrir, les Sénateurs ne prononçoient plus, que des Arrêts populaires. Par-là, le luxe, la bonne chére, & la licence des mœurs s'augmentérent dans la Ville. L'attachement que Capouë avoit euë pour Rome, & qui ne ſe ſoutenoit que par la diviſion du Sénat, & du Peuple, s'affoibliſſoit tous les jours. On en étoit là, lorſque les Romains, battus pour la quatriême fois, & défaits devant Cannes, parurent détruits ſans reſſource. Il eſt vrai, qu'alors Capouë avoit changé de Préteur, & que Marius Bloſius avoit remplacé Pacuvius. Mais celui-ci, par ſon crédit, & par l'aſ-

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

cendant qu'il avoit pris, étoit toûjours le chef de sa République. Sans avoir de nom, il étoit l'ame des délibérations, & menoit le peuple, & le Sénat, à son gré.

Dês-lors Capouë eût préféré le parti d'Annibal, à celui des Romains, si deux considérations ne l'eussent arrêtée. La premiére, c'étoit le grand nombre de mariages mutuels, qui s'étoient faits entre les deux Villes. La seconde, que la Campanie avoit actuellement au service des Romains trois cents jeunes Cavaliers Capoüans, c'est à-dire, toute la fleur de sa Noblesse. Ceux-ci étoient passés en Sicile, avec les troupes que Rome y entretenoit, pour la défendre. C'étoit autant d'ôtages de la fidélité des Campanois.

Lors donc que la défaite de Terentius, & sa fuite à Venusie, fut divulguée, ce ne fut qu'avec peine, que les parents des jeunes Cavaliers obtinrent de Pacuvius, qu'on députeroit vers le Consul fugitif, pour lui offrir du secours. Enfin le chef des Capoüans se laissa fléchir. La députation partit, & trouva Terentius Varro dans un état à toucher de fidéles Alliés. La sollitude que les Capoüans trouvérent autour de lui, le rendit méprisable à des perfides, qui méditoient dês-lors une défection. Le discours de Térentius diminua encore la vénération, que les Députés auroient dû avoir pour un Consul Romain. A peine revenu de sa frayeur, & plus imbécile que jamais, Térentius leur parla en ces termes.

Le secours que vous nous offrés, Campanois, est une preuve de vôtre affection; mais qui ne peut guére être d'usage, dans l'état où nous sommes réduits. Infanterie, Cavalerie, argent, & munitions, nous avons tout perdu.

Vos

Vos secours ne remplaceront jamais, ce qui nous manque. Ce n'est plus à vous à faire la guerre avec nous. C'est à Capouë à la faire en son nom, pour les intérêts de Rome. Vous serés en Chef, & nous ne vous servirons que de troupes Auxiliaires. Enfin vous ferés, pour la République Romaine, contre Annibal, ce qu'elle fit autrefois, pour vous, contre les Samnites. Vous sçavés avec quelle indulgence nous vous avons traités, après votre reddition. Le Sénat vous rétablit bientôt dans vos anciens droits. De fréquents mariages n'ont fait de Rome, & de Capouë, qu'une seule Ville, pour parler ainsi. Des intérests communs doivent donc vous animer, contre un Ennemi commun. Qu'il est formidable, qu'il est cruel, ce Général Carthaginois! Combien de Peuples barbares traîne-t'il à sa suite! Leur Chef les a rendus encore plus inhumains que lui. De lui, ses Soldats ont appris, à se faire des [a] ponts, & des retranchements de corps morts. On dit même, qu'il les a instruits à vivre de [b] chair humaine. Quel malheur d'estre soumis à un Général si dénaturé, de recevoir des loix de l'Afrique, & d'obéir à des Maures, ou à des Numides! Qu'il sera glorieux pour vous de les avoir chassés d'Italie, & d'avoir soutenu Rome chancelante! La Campanie seule

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

a Térentius Varro fait allusion à ces milliers de Carthaginois, qui périrent au passage des Alpes, & dont les cadavres tinrent lieu de rempart & de pont, dans les endroits impratiquables.

b On lit à la verité dans le neuviême Livre des extraits de Polybe, qu'un certain Annibal, un des chefs de l'armée Africaine, donna un étrange conseil au Général Carthaginois. Celui ci avoit résolu de passer d'Espagne en Italie. L'embarras étoit de pourvoir à la subsistance de ses troupes, pendant une si longue marche. Mais l'Officier crut, que l'expédient le plus court, étoit d'accoutumer les Soldats qui composoient l'armée, à se repaître de chair humaine. Il proposa ce dessein, qui selon Polybe, fut rejetté, même par le grand Annibal. Porphyre, au Livre second, *de abstinentiâ ab Animalibus*, dit que quelques-uns avoient faussement attribué une telle barbarie à ce Général.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

est capable de mettre sur pié trente mille hommes d'Infanterie, & quatre mille hommes de Cavalerie. Pour de l'argent & des vivres, vous en avés en abondance. Si vous nous êtes aussi fidéles que vôtre intérêt le demande, Rome n'est pas sans espérance, & Annibal n'est pas au point, qu'il espére.

Cette réponse du Consul, où il paroissoit si peu de dignité, où la République dominante étoit si fort ravallée, & où tant d'effroi, & de désespoir étoient mêlés, fit faire de sérieuses réfléxions aux Députés. A peine furent-ils congédiés, que Vibius Virius, l'un des Ambassadeurs, dit à ses Collégues: *Le tems est venu, de recouvrer la liberté, que les Romains nous ont ravie, & de faire prendre à Capouë, la supériorité dans toute l'Italie. Le désastre de Rome nous reléve de l'assujettissement, où nous avons vécu. Traitons avec l'Etranger, aux conditions qu'il nous plaira. Recevons-le dans nos murs, jusqu'à l'entiére destruction de Rome. Annibal sortira, tôt ou tard, de l'Italie, retournera en Afrique, & laissera les Capoüans maîtres du Païs, sans qu'ils ayent à craindre de Rivaux.*

Ces paroles, qui ne paroissoient pas destituées de raison, firent impression sur les Députés. On les joignit au rapport qui fut fait de l'Ambassade. Enfin on fut persuadé, à Capouë, que Rome étoit anéantie. Dès lors toute la Campanie pancha du côté d'Annibal. Quelques vieillards seulement, suspendirent, pour un tems, l'empressement du Peuple à secoüer le joug Romain. Ils obtinrent, dit-on, qu'afin de se séparer de Rome avec bienséance, on commenceroit par y envoyer une Ambassade, pour faire au Sénat Romain une proposition, que certainement il n'a-

gréeroit pas. C'étoit que Rome & Capouë seroient parfaitement égales ; & que tous les ans, on choisiroit un Consul Capoüan, avec un Consul Romain, pour régir ensemble la République, sans subordination. La négociation ne réüssit pas. Rome conservoit sa fierté après ses désavantages, & les Peres Conscripts ne furent pas du caractére de Térentius. Autrefois les Latins avoient fait une proposition semblable, elle avoit été rejettée. Les Capoüans, à leur tour, ne furent pas écoutés, même aux tems les plus difficiles de la République. Exemple mémorable de la constance Romaine !

Capouë alors ne balança plus. A la pluralité des suffrages du Sénat & du Peuple réünis, on convint d'envoyer à Annibal les mêmes Députés, qui avoient été témoins des frayeurs de Térentius. L'ambitieux Pacuvius étoit l'ame des démarches de sa République. Sans doute, il crut pouvoir devenir Consul Romain, par la négociation, qu'il fit d'abord hazarder avec Rome. Il espéra ensuite de se faire souverain d'un grand Etat, en prenant des intelligences avec le Carthaginois.

Les Capoüans traitérent donc avec Annibal, aux conditions suivantes. 1°. Que nul Magistrat Carthaginois, fût-il Général d'armée, n'auroit aucune jurisdiction dans Capouë, sur aucun des Citoyens. 2°. Qu'on ne pourroit contraindre nul Capoüan à servir dans les troupes Carthaginoises, ou à y prendre de l'emploi. 3°. Que Capouë conserveroit ses anciennes loix, & qu'elle ne seroit gouvernée que par les Magistrats, qu'elle se choisiroit elle-même. 4°. Qu'Annibal lui livreroit quatre cents Chevaliers Ro-

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

mains, pour être échangés avec autant de jeunes Capoüans, que Rome avoit à son service, en Sicile. Le Traité fut accepté par Annibal, bien résolu de l'enfreindre, aussi-tôt qu'il seroit maître dans la Ville. Il ne restoit plus, que de se défaire de la Garnison Romaine, des Officiers qui la commandoient, & d'un grand nombre d'autres Romains, que le négoce, ou d'autres affaires particulieres retenoient à Capouë. Le Peuple les investit, & sous prétexte de veiller à leur conservation, les enferma dans les bains publics. Là, par une insigne perfidie, on échauffa si fort les étuves, & l'on y fit si fort boüillir l'eau, que tous moururent suffoqués par la vapeur des eaux, ou par la violence de la chaleur.

Cependant tous les Citoyens de Capouë n'approuvoient pas également la défection. Parmi ce grand nombre d'infidéles Alliés, il se trouva un homme véritablement Romain, & dont la vertu étoit toute Romaine. Son nom étoit Décius Magius. Tant qu'il avoit pû, il s'étoit opposé au Traité de Pacuvius avec Annibal, & à la fureur du Peuple contre la Garnison Romaine. Quelque autorité qu'eût Magius dans la Ville, la fougue de la Commune l'emporta sur ses remontrances. Il redoubla ses oppositions, lors qu'il sçut qu'une Garnison Carthaginoise étoit prête de succeder à celle des Romains. *Ressouvenés-vous, Capoüans*, s'écria-t'il, *de Pyrrhus & de Tarente! Le Roy d'Epire n'y fut pas plûtôt entré, que les Tarentins se repentirent de l'avoir reçû. Vous avés été vos maîtres, vous allés devenir Esclaves. Un seul expédient vous reste pour secoüer le joug: c'est de faire périr les Carthaginois à leur entrée dans la Ville, pour appaiser, par ce sacrifice, les Dieux & les Romains.*

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

La débauche avoit éteint à Capouë, & le respect des Dieux, & l'amour du devoir. Ainsi le discours de Magius fut méprisé, & on lui en fit un crime auprès d'Annibal. Le superbe Carthaginois commit, dès-lors, un attentat contre le Traité. Les Capoüans y auroient été sensibles, si l'amour du changement n'eût pas fasciné les esprits. Avant que d'être en possession de Capouë, il envoya ordre à Magius, de passer dans son camp, pour y rendre compte de ses procédés. Un refus fier suivit l'ordre du Général. En effet, par ses conventions, le Général Africain n'avoit nul droit sur la personne des Capoüans. D'abord Annibal voulut être obéï par force, & résolut de faire enlever Magius du sein de sa famille. De plus sages réfléxions l'en détournérent. Il craignit le tumulte; mais impatient de se vanger, il écrivit au Préteur Blosius, que le jour suivant il viendroit lui-même à Capouë. Le Préteur en donna avis au Peuple, & ordonna une entrée magnifique, pour le Général Carthaginois. Hommes, femmes, enfans, tous allérent au-devant d'Annibal. L'empressement fut extrême, de voir un homme fameux par tant de victoires. Le seul Magius, avec son fils, suivi d'une poignée de la jeune Noblesse, &, parmi elle, le fils de Pacuvius, nommé Pérola, ne suivit point la foule. Il ne se cacha pas non plus; c'eût été timidité. Il se promena tranquillement dans la place publique, sans mêler ses acclamations à celles de la multitude. Cependant il n'ignoroit pas la persécution dont il étoit menacé.

En effet, Annibal n'eût pas plûtôt été reçu dans Capouë en Triomphateur, qu'il demanda, que le Sénat fût assemblé: Tant il avoit d'empressement d'e-

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

xercer sa rage contre le généreux Magius. On calma enfin le Carthaginois, & on lui persuada, de ne rien dérober à la joye d'une si heureuse journée. Annibal donc, pour honorer tout à la fois deux Maisons illustres, prit un repas au logis de Minius, & un autre chés le fameux Pacuvius, auteur de la révolution. Celui-ci avoit enlevé son fils Pérola de la compagnie de Magius, & l'avoit forcé à venir rendre ses hommages à Annibal. Enfin, il l'avoit remis dans les bonnes graces du Carthaginois. Quoiqu'on n'eût admis à la fête des Minius, qu'un petit nombre d'amis du Carthaginois, Pérola y fut invité. Le jeune homme étoit fier. Il avoit profité des leçons de Magius, & de tout tems, il avoit eu le cœur Romain. Il feignit donc une incommodité, & ne se rendit point à l'invitation. Il fallut que son pere, pour l'excuser, avoüât que son fils avoit pris des travers, dont il auroit peine à revenir. Le festin fut somptueux, & tel qu'on pouvoit l'attendre de deux riches Seigneurs, dans une Ville voluptueuse. Annibal ne reconnut plus là ses repas militaires, toujours accompagnés de frugalité. Il prit goût à la bonne chére, & dès lors, Capouë lui parut un séjour délicieux. On ne sortit de table que sur le soir, pour s'y remettre chés Pacuvius, qui, à son tour, donna un magnifique soupé. Dans l'intervalle des deux repas, Pérola trouva son pere dans le jardin du logis, & eut un long entretien avec lui. Le sang & l'éducation d'une mere Romaine avoient formé le jeune Capoüan à la magnanimité. *J'ai trouvé un expédient*, dit-il à Pacuvius, *pour vous remettre bien avec Rome, & pour lui faire oublier vos infidélités.* A ces mots Pacuvius parut surpris. *Quel est donc cet*

expédient, dit-il à son fils. *Le voici*, répondit Pérola. A l'instant, il ouvrit les pans de sa robbe, & fit voir à son pere un poignard, attaché à sa ceinture. *Voilà l'instrument*, dit-il, *qui va procurer, à la fois, la délivrance de Capouë, & nôtre reconciliation avec Rome! Annibal périra. Je ne vous ai fait part de mon dessein, que pour vous donner lieu de vous éloigner, si le spectacle du Carthaginois mourant doit soüiller vos regards.*

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

A ce récit, Pacuvius parut frappé, comme d'un coup de foudre. Quelle perpléxité pour lui! Accuser son fils, & le perdre! souffrir que l'hospitalité fût violée, par l'assassinat d'un grand homme! Double extrêmité, qui partagea Pacuvius, entre la tendresse paternelle, & l'horreur du crime. Il eut donc recours aux priéres, & aux larmes.

Quoi? mon fils, dit-il à Pérola, *en devenant assassin, vous prétendés me rendre parjure? Depuis peu d'instants, j'ai engagé ma foi à Annibal. Mes serments ont été confirmés par des libations, faites dans un repas sacré, & vous voulés que je les rompe? Quoi? J'aurai pû ramener Annibal à vous, & je ne pourrai pas vous fléchir en faveur d'Annibal? Avés-vous bien pensé, Pérola, à l'entreprise que vous méditées? Vous seul, oserés-vous attaquer un Héros, & soûtenir des regards, qui, tant de fois, ont mis en fuite des armées Romaines? Echaperés-vous à la vigilance de tant d'yeux ouverts pour sa sûreté, & à la force de tant de bras, prêts à le défendre? Non, vous ne pourrés le percer, qu'à travers mon sein. Mes priéres l'ont attendri. Serés-vous plus infléxible à mes larmes, qu'il ne l'a été à mes supplications?* Ces paroles de Pacuvius touchérent Pérola, & les embrassements de son pere achevérent le reste. Le fils se rendit enfin, & s'é-

Apud Plut. in Annibal. Tit. Liv. lib. 23.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

cria : *Ce n'est qu'à mon pere, que je sacrifie les intérêts de ma Patrie ! Faut-il, helas ! que vous ayés à la fois trois crimes à vous reprocher ! Le premier d'avoir persuadé la reddition de Capouë à ses Habitans, le second d'en avoir ratifié le Traité ; le troisiême, d'avoir arrêté mon bras prêt à délivrer ma Patrie. O Capouë ! O mon Pere ! Je trahis l'une, pour obéir à l'autre. C'est à vous seul, que je remets le fer qu'on m'arrache des mains.* ! Pérola parla de la sorte, & pour ne laisser plus de soupçon à Pacuvius, il jetta son poignard par dessus la muraille du jardin, & vint souper avec les conviés. Ainsi Annibal, sans le sçavoir, trouva, dans un repas, le plus grand péril qu'il eût jamais couru en Espagne, dans les Gaules, sur les Alpes, chés les Gaulois d'Italie, & dans les batailles contre les Romains.

Tit. Liv. l.23.

Le lendemain, le Sénat de Capouë fut convoqué, à la Requête du Carthaginois. Annibal y prononça un discours artificieux, où il fit espérer, aux Capoüans, l'empire de toute l'Italie. *Rome elle-même*, leur dit il, *prendra la loi des Capoüans, & vos maîtres impérieux vous seront asservis. Un seul homme, dont le cœur, sans doute, n'est pas Campanois, peut vous faire manquer une si glorieuse destinée. C'est Décius Magius. L'orgüeilleux vous brave, & se refuse à vos empressements. Cités-le à comparoître. L'Arrêt que vous prononcerés contre lui, établira la gloire, & la sécurité de Capouë.*

Tous plaignirent le sort de l'illustre Citoyen, & sentirent qu'on donnoit, dès lors atteinte à la liberté publique. Cependant nul n'osa parler en faveur de l'innocent. Magius fut conduit aux piés de ses Juges, & livré par Arrêt au pouvoir de son ennemi. Il eut beau

beau faire entendre, qu'Annibal n'avoit nul droit sur sa personne. On le chargea de chaînes, pour le transporter au camp du Carthaginois. Marchant par les ruës, précédé d'un Licteur, & la tête nuë, comme un Esclave, il ne cessa point de crier : *Voilà, Capoüans, la liberté qu'on vous a promise ! Annibal fait enlever à vos yeux vos plus illustres Citoyens. Telle est la récompense de la magnifique réception, que vous lui avés faite !*

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Sans tarder, Annibal fit monter l'illustre Capoüan, sur un Vaisseau, pour Carthage. La tempête poussa le Navire, qui le portoit, dans le Port de [a] Cyrêne, Ville de la dépendance des Rois d'Egypte. Là, le prisonnier courut embrasser la statuë de Ptolomée Philopator. Ce fut pour lui un azyle, dont les Carthaginois n'osérent l'arracher. Par cet appel au Souverain de Cyrêne, Magius cessa d'être au pouvoir de ses ennemis. Conduit donc à Aléxandrie, il fut absous par [b] Ptolomée, qui lui laissa la liberté de retourner à Rome, ou à Capouë. Le vertueux Capoüan préféra le séjour d'Aléxandrie, où il vêcut en sûreté, sous les loix de son Libérateur. [c]

a La Ville de Cyréne étoit la principale des cinq, qui composoient la Pentapole d'Afrique. Elle donna son nom à la Cyrenaïque. On appelloit ainsi cette étenduë de Païs, qui étoit comprise entre l'Egypte, & le Royaume de Tripoli. Cyréne se nomme aujourd'hui *Coréne*.

b C'est ce Ptolomée qui fut surnommé Philopator. Il eut ce surnom, dit Justin, parce que l'ambition de regner le porta à tuer son propre Pere, pour s'emparer de ses Etats. Il n'épargna pas même, au rapport du même Auteur, le sang de sa mére, & de son frére. On ignore sur la foi de qui Justin a avancé un fait de cette nature. Il est toûjours certain, que selon le témoignage de Polybe, Ptolomée Evergetes, pére de Philopator, mourut de maladie. Au reste, Ptolomée Philopator commença de regner l'an de Rome 533. sous le Consulat de Marcus Emilius Lepidus, & de Marcus Valerius Lævinus, vers la premiére année de la cent quarantiême Olympiade.

c Tandis que tout ceci se passoit

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.
Apud Plut. in Annibal.

Annibal étoit déja le Maître, ou le Tyran de Capouë, sans qu'on sçût à Carthage les progrès qu'il avoit faits en Italie. Il est à croire, que le même Vaisseau qui y transportoit Magius, y porta aussi Magon, frére d'Annibal, que ce Général y envoya pour rendre compte de ses succès. Magon ne partit pas immédiatement du camp de son frére. Il employa quelques jours à réduire les Bruttiens sous l'obéïssance Carthaginoise. Enfin, il fit voile, & se rendit en Afrique, après avoir séjourné à Cyrêne. Dés qu'il fut arrivé à Carthage, il fit au Sénat le récit des victoires de son frére. *Sept Généraux Romains*, dit-il, *tant Consuls que Dictateurs, n'ont pû arrêter la valeur du Conquérant. Annibal a vaincu en six batailles*

en Italie, ajoûte Tite-Live, Quintus Fabius Pictor, arriva de Delphes, où le Sénat l'avoit député, après la bataille de Cannes, pour consulter l'oracle, sur les malheurs qui désoloient la République Romaine, depuis les conquêtes d'Annibal. Il rendit compte de sa commission, & récita par écrit la réponse de l'Oracle. Elle exprimoit nommément tous les Dieux, qui devoient partager les hommages des Citoyens. L'ordre des supplications, des cérémonies, & des sacrifices y étoit éxactement détaillé. Apollon recommandoit, sur tout aux Romains, la pureté de vie, & l'innocence des mœurs. A ce prix, il s'engageoit à les protéger, à rétablir la République dans son ancienne splendeur, & à frayer aux Légions Romaines le chemin de la victoire, bien entendu cependant qu'ils enrichitoient le temple de Delphes, d'une partie des dépoüilles remportées sur l'Ennemi. Des Prêtres avares & intéressés ne manquoient pas de mettre à profit la crédulité, & la supetstition d'un Peuple allarmé. La réponse étoit écrite en Grec. Elle fut interprétée en langue latine par Fabius Pictor. Il ajoûta, qu'à la sortie du Temple, il avoit observé, de point en point, les ordres prescrits par l'Oracle. J'ai, dit-il, offert du vin & de l'encens aux Dieux, qui ont été proposés pour être l'objet de notre culte. Depuis le moment que j'ai consulté l'Oracle, jusqu'à mon retour, je n'ai jamais paru qu'avec la couronne de laurier sur la tête. Je ne l'ai quittée, qu'en arrivant à Rome, pour la déposer sur l'Autel d'Apollon. En cela, je n'ai fait que suivre ce qui m'avoit été prescrit par le premier des Ministres du Temple de Delphes. Après ce récit, le Sénat porta un arrêt, qui décernoit aux Dieux des supplications, & des sacrifices, conformément aux réponses de l'Oracle.

rangées, où plus de deux cents mille Romains sont restés sur la place. Cinquante mille ennemis ont porté nos chaînes, & deux Consuls ont péri dans les combats. Le dernier des Généraux Romains n'a échappé qu'avec peine, suivi seulement de cinquante hommes. Rome n'a plus qu'un Capitaine; mais c'est un homme timide, qui n'a de ressource que dans l'inaction, & qui n'a évité sa défaite, qu'en évitant les combats. Les Appuliens, les Bruttiens, les Lucaniens, les Campanois sont soumis à vôtre Empire, & Capoüe, pour devenir la Capitale de l'Italie, s'est livrée au Vainqueur. N'est-il pas juste de rendre ici des actions de graces aux Dieux, pour tant de prosperités?

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

L'exposé de Magon, étoit si avantageux, qu'à peine on voulut l'en croire. Il prouva donc la vérité de son rapport par un témoignage éblouïssant. Magon répandit dans le Sénat les anneaux d'or, qu'Annibal avoit enlevés, en divers combats, aux Romains restés sur le champ de bataille. Le monceau en parut prodigieux. Quelques-uns assûrent, qu'on en remplit [a] trois boisseaux, & d'autres qu'on n'en étalla

[a] Les Auteurs sont partagés entre eux, sur cette prodigieuse quantité d'anneaux d'or. Pline au chapitre 1. du livre trente-troisiême, paroît favoriser l'opinion de ceux qui en comptent jusqu'à trois muids: Pour rendre la chose plus probable, il est porté à croire, que dês le tems de la seconde guerre de Carthage, tous les Citoyens de Rome, sans exception, s'étoient arrogé le droit de porter au doigt un anneau d'or. Il se peut faire cependant, que par ces termes latins *promiscui usus* ANNULORUM, Pline ait voulu faire entendre, qu'alors la prérogative de l'anneau étoit commune aux Sénateurs, & aux Chevaliers Romains. Florus, dit au chapitre seiziême du Livre second, qu'Annibal fit porter à la République de Carthage les deux muids remplis d'anneaux d'or. A cette vûë, on jugea du nombre des Chevaliers Romains, qui avoient perdu la vie dans les différentes batailles gagnées par Annibal. *Modii duo annulorum Carthaginem missi, dignitas que equestris taxata mensurâ*. Saint Augustin est du sentiment de Pline, dans le chapitre dix neuviême, du troisiême Livre de la Cité de Dieu. *De Cannensi autem malo qu. d d.-*

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

qu'un boisseau. Quoiqu'il en soit; la quantité étonna; sur tout s'il est vrai, qu'alors il ne fut permis qu'aux seuls Sénateurs, & aux Chevaliers Romains, de porter au doigt des anneaux d'or.

Titus Livius l. 23.

Après avoir donné au Sénat de son Païs ces premiéres impressions en faveur de son frere, Magon lui négocia des secours, pour continuer une guerre si heureuse. *C'est au milieu, d'une terre étrangére*, dit-il, *qu'Annibal fait prospérer vos armes. Souvent les munitions lui manquent, & il ne s'est pû faire, que tant de batailles n'ayent diminué ses troupes. C'est donc à l'Afrique de lui envoyer des recruës, de l'argent, & des vivres, pour*

cam!.... unde Hannibal tres modios annulorum aureorum Carthaginem misit, quo intelligerent tantam in illo prælio dignitatem cecidisse Romanam, ut facilius eam caperet mensura quàm numerus. Tite-Live, au Livre vingt-troisiéme, assûre que, selon l'opinion la plus universellement reçûë, cette multitude d'anneaux se réduisoit à un boisseau. *Fama tenuit, quæ proprior vero est, haud plus fuisse modio.* Pour faire connoître d'une maniére plus sensible les pertes des Romains, Magon ajoûta, dit le dernier Historien, qu'à Rome les Chevaliers, & les plus distingués d'entre les Citoyens, avoient seuls le privilége de porter un anneau d'or. Si tous avoient usé de cette distinction, comme Pline paroît le prétendre, la plûpart des Auteurs n'auroient pas eu raison de se récrier, sur le nombre des anneaux, qu'Annibal recüeillit, apparemment des quatre victoires remportées sur le Tessin, sur la Trébie, près du Thrasiméne, & enfin dans les plaines de Cannes, sans parler des autres avantages, qu'il eut sur les Romains, en différentes rencontres. Ce qu'on peut dire de plus conforme au témoignage des anciens Auteurs, c'est que dans les tems où nous sommes, l'ordre des Chevaliers, les Patriciens, & peut-être aussi les Tribuns militaires, avoient droit de porter un anneau. Qui sçait même si alors la Noblesse se contentoit d'un seul anneau. Du moins, au siécle de Pline, le faste avoit multiplié ces sortes d'ornements. Au rapport de Florus, le massacre des Romains, à la bataille de Cannes, parut encore plus effroyable, lors qu'Annibal eût fait entasser des milliers de cadavres sur le torrent de Vergelle, pour tenir lieu de pont à ses troupes. On ne sçait pas trop quel est ce torrent, dont Florus fait mention. Valére Maxime lui donne aussi le nom de *Vergellus*, & se fait garant d'un fait, que Tite-Live, Plutarque, & Polybe ont ignoré.

soûtenir de si glorieux commencements.

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA. Florus l. 2.

Tous applaudirent, avec transport, à la demande de Magon. La faction Barcine, sur tout, triompha, & Himilcon, qui en étoit le plus zélé partisan, se tourna vers Hannon, comme pour lui faire insulte. On se souvient, que celui-ci étoit l'adversaire le plus déclaré du parti Barcinien. *Hé bien*, lui dit Himilcon, *vous repentés-vous encore, du Généralat, que nous avons confié à Annibal? La guerre qu'il a entreprise a-t'elle tourné au désavantage de la Patrie? Falloit-il livrer Annibal aux Romains, plûtôt que de le mettre à la teste de nos troupes? Si vous l'osés, parlés ici en Romain, au milieu d'un Sénat Carthaginois.*

Hannon se trouva picqué. Cependant il répondit avec modération. *Je me serois tû*, dit-il, *si l'on ne me forçoit à parler. Non, je ne troublerai point la joye publique. Je joindrai même mes applaudissements aux vôtres. Mais, sans être le partisan de Rome, je ne triompherai point avant le tems. La guerre est avantageusement commencée, je le veux; mais une bonne paix avec les Romains est le plus sûr profit, que nous puissions tirer de la victoire. Qui sçait si ces épanchements de joye ne finiront pas par la tristesse? J'ay lieu de le soupçonner, à entendre parler Annibal, par l'organe de son frére. Envoyés-moi, dit-il, un renfort de troupes, & de vivres. Est-ce là le langage d'un Conquérant, qui se trouve maître de tant de Nations en Italie? La République Romaine est à l'extrémité. Elle manque, tout ensemble, & de troupes, & de Généraux. Cependant j'ai besoin, dit Annibal, d'estre secouru. Parle-t'on ainsi, lorsqu'on est sûr de sa supériorité? Rome est-elle donc réduite à un état si pitoyable, puisqu'il faut de nouvelles forces pour la dompter? N'étoit-ce pas*

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

ainsi que, dans la premiére guerre que nous avons euë avec elle, nous l'avons crû anéantie? Sa constance ne l'a-t'elle pas relevée, & n'a-t'elle pas repris de la vigueur de son abbatement même? Mais pour m'éclaircir sur la situation des affaires d'Italie, permettés-moi, Magon, de vous interroger. Des Païs du nom Latin, quelque Peuple s'est-il donné à nous? Un seul homme des Tribus de Rome s'en est-il détaché? Non, répondit le frere d'Annibal. *Il reste donc aux Romains,* reprit Hannon, *plus de monde qu'il n'en faut pour nous vaincre. Apprenés-moi de plus, s'il paroît du désespoir ou du découragement dans la conduite des vaincus. Je n'en sçai rien,* repliqua Magon. *Cependant,* dit Hannon, *rien ne se fait mieux sentir. Souffrés que je vous demande encore,* continua le Sénateur Carthaginois, *si ces Romains, tant de fois battus, ont fait des avances pour la paix, & s'ils paroissent la souhaiter. Ils sont toûjours bonne contenance,* repartit Magon, *malgré leurs pertes. De tout cela je conclus,* reprit brusquement Hannon, *que nous ne sommes guéres plus avancé, qu'au jour, qu'Annibal entra en Italie. Nous en avons assés fait pour obtenir une paix avantageuse avec Rome. C'est-là qu'il faut borner nos desirs. Un seul revers peut renverser tout autre dessein plus vaste. Ainsi l'échec que reçut notre Flotte aux Isles Egades, fit avorter nos espérances de conquérir la Sicile sous le pere d'Annibal. J'opine donc à ne point envoyer de secours à l'armée d'Italie. Si elle est conquérante, comme on le publie, elle n'a pas besoin de renfort. Si elle nous trompe, elle n'a pas mérité d'être secouruë.*

On ne peut disconvenir, que le discours de Hannon, ne fût digne d'un bon esprit. Cependant il ne fut point écouté. Ses démêlés avec la famille Barcine le rendoient suspect, & l'on n'aimoit point à

voir la joye présente, troublée par des réfléxions sur l'avenir. Dans l'espoir donc de voir bientôt Rome abysmée, pour peu qu'on aidât Annibal, par un decret, qui passa à la pluralité des suffrages, il fut conclu, qu'on lui envoyeroit d'avance, quatre mille Numides, quarante Elephans, & mille talents d'argent. Carthage fit plus. Elle fit partir un Intendant pour l'Espagne, avec Magon, afin d'y faire des levées, qu'on partageroit entre l'armée Carthaginoise d'Italie, & l'armée Carthaginoise d'Espagne.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

En effet, autant qu'Annibal avoit eu de succès en Italie, contre Térentius, autant Asdrubal avoit eu de désavantage, en Espagne, contre les deux Scipions, le Pro-Consul Publius, & son frére Cnéïus. Le premier commandant la Flotte Romaine, le second à la tête des troupes de terre, avoient signalé leur campagne. D'abord le Général Carthaginois qui n'osoit plus tenir la mer, & encore moins hazarder ses troupes dans la plaine, se tint à couvert dans des ports, & derriére des remparts. Bientôt le renfort qu'il reçut d'Afrique, augmenta sa confiance. Il osa paroître en campagne, & faire équiper sa Flotte, pour l'opposér à celle des Romains, qui ravageoit les Isles sur la côte d'Espagne.

Ce qui fit hâter les mouvements d'Asdrubal, fut la défection de quelques unes de ses troupes Espagnoles, qu'il avoit vivement réprimandées, après la perte de la bataille donnée à l'embouchûre de l'Ebre. Ces Soldats, après l'avoir quitté, s'étoient retirés chés les Carpétans, y avoient soulevé quelques Villes du parti Carthaginois, & venoient d'en prendre une d'assaut. Seule elle tenoit encore pour Asdrubal. L'ar-

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

mée Romaine se disposoit à tourner de ce côté-là, pour profiter du soulevement des mécontents, & pour leur donner du secours. Cependant Asdrubal entré dans le Païs [a] des Carpétans, y mettoit tout à feu & à sang. Le Général des mécontens Espagnols, étoit un nommé Galbus, ou plûtôt Chalpus. Celui-ci avoit établi son camp tout à portée de la Ville, qu'il venoit de forcer. Ce fut-là qu'Asdrubal résolut de l'attaquer. D'abord, pour l'attirer au combat, il envoya au tour du camp ennemi, des troupes armées à la légére. Il en répandit d'autres à la campagne, pour y faire le dégât, & pour y surprendre ceux des Rebelles, qui s'étoient éloignés de leurs retranchements. Ceux-ci se ralliérent, & par divers chemins, se rendirent à leur camp. Pour lors l'armée de Chalpus, qui se vit rassemblée, cessa de craindre, & changea sa premiére terreur, en confiance. Non seu-

a Polybe change ici le nom des Carpétans, en celui des Carpésiens. Tite-Live, au Livre vingt-cinquiéme, s'est conformé au texte de l'Historien grec. *Fecerant ii Transfuga motum in Carpesiorum gente.* Dans quelques manuscrits de l Auteur Latin, on lit *Carthesiorum* & *Tartessiorum*, comme s'il s'agissoit ici des Carthesiens, ou des Tartessiens, Peuples de la Bétique, dont la Capitale étoit *Carteïa*, ou selon d'autres, *Tartessus.* Quoiqu'il en soit; la narration de Tite-Live nous persuade, qu'il s'agit ici des Carpétans, qui comptoient Tolède parmi leurs principales Villes. Ceux-ci étoient plus voisins de l'Ebre, que les Tartessiens. Or c'étoit aux environs de ce Fleuve, que les deux armées des Romains & des Carthaginois étoient postées. D'ailleurs la Nation des Tartessiens, qui faisoit partie des Turdétans, ne renfermoit pas une grande étenduë de Païs. Ainsi il faut chercher ailleurs toutes ces Villes, dont les unes secoüerent le joug des Carthaginois, & les autres demeurérent fidéles. A moins, que sous le nom de Tartessiens, on ne reconnoisse, avec le Geographe Samson, un Peuple différent des Tartessiens, qui habitoient le canton voisin du détroit de Cadis Les premiers occupoient, selon lui, le Païs situé entre les Carpétans & les Celtibériens. En ce cas les deux termes *Carthesiorum*, & *Tartessiorum*, conviendroient également au récit de Tite-Live.

lement,

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

lement, les Rebelles se trouvérent en état de défendre leur camp. Ils osérent même sortir sur l'Ennemi, & lui présenter le combat.

L'allégresse des Espagnols, dès qu'ils furent dans la plaine, étonna les Carthaginois. Ils l'exprimérent par des danses, & par des sauts, à la maniére de leur Païs. Une si bonne contenance fit passer, tout à coup, la frayeur de l'armée Espagnole, à l'armée Carthaginoise. Asdrubal prêt à attaquer, ne songea plus qu'à se mettre à couvert. Il recula peu à peu, gagna une colline assés escarpée, & mit un Fleuve entre lui & les ennemis. Dans ce poste avantageux, il réünit sa Cavalerie dispersée par les campagnes, & pour plus de sûreté, il se retrancha avec soin.

Ces mouvements ne se pûrent faire, sans de vives escarmouches, où les Révoltés eurent toujours de l'avantage. La Cavalerie Numide plia souvent devant la Cavalerie Espagnole, & l'Infanterie Carthaginoise ne tint pas, contre l'Infanterie des ennemis. Les mécontents auroient bien voulu engager le combat, ou assiéger le camp d'Asdrubal. L'un & l'autre parut impossible. Du moins, une partie de leur armée se rabattit sur une Ville nommée [a] Aséna, où le Carthaginois avoit établi son magazin de vivres. La Place fut prise

[a] Aséna, selon l'opinion de Ferrarius, étoit une Ville située dans le Païs des Celtibériens. Il l'appelle *Almede*. Celle-ci est à quatre mille de Tolède. Samson a adopté cette position. Le texte de certains manuscrits porte, *Ascuam*. On ne connoît point de Ville nommée *Ascua*, si ce n'est qu'on ait voulu désigner *Escua*, Ville du Païs des Turdules, vers le territoire de Cordouë. Ptolémée en fait mention. Samson la place où est aujourd'hui *Cabral*, sur les confins des Royaumes de Grenade & de Séville. Mais cette derniére Ville est fort éloignée des Celtibériens, qui occupoient les environs de Tarragone, & de Sarragosse, avec une partie de la nouvelle Castille, & du Royaume de Valence.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

d'emblée, & toute la campagne des environs fut à la merci des Rebelles. Tandis qu'ils la pillent, & qu'ils la saccagent, Asdrubal crut, que le moment étoit favorable, d'insulter Chalpus dans ses retranchements. Il y vole. La marche des Carthaginois répandit l'allarme parmi les Rebelles. On crie, *aux armes!* on sort pêle mêle, dans la plaine, & pour aller plus promptement à l'Ennemi, on ne se donne pas le tems de se mettre en bataille. Les premiers sortis étoient dêja aux mains, lorsque leurs camarades étoient encore dans leurs remparts. Cependant cette brusque impétuosité épouvanta d'abord les Carthaginois. Bien-tôt ils se rassûrérent. Leurs bataillons étoient serrés, & en bon ordre. Ceux des ennemis, qui s'étoient tumultuairement rassemblés, parurent faciles à enfoncer. En effet, les Carthaginois y pénétrérent. Alors les Rebelles se ralliérent, comme ils purent, & formérent différents cercles, pour faire face de tous côtés. A force de se serrer, ils s'ôtérent le maniment libre de leurs armes. Cependant leur défense fut longue & obstinée. Il fallut bien du têms pour les rompre. Le carnage de ces malheureux fut effroyable. Peu d'entre eux échappérent, & se retirérent dans les bois, & sur des montagnes. Leur camp fut pris, & tout le païs des Carpétans se rendit au vainqueur.

Asdrubal étoit occupé à pacifier la Province, qu'il avoit conquise, lorsqu'il fut obligé de la quitter brusquement. Il lui vint un Courier de Carthage, avec un ordre du Sénat, de partir d'Espagne, & de passer en Italie, pour y joindre ses troupes à celles de son frére. Que de mesures à prendre, pour un départ si subit! Par les mouvements qu'il fallut faire, le bruit

s'en répandit au loin. On peut dire, que les Espagnols ne tenoient aux Carthaginois que par la crainte des armes d'Asdrubal. Toute leur inclination étoit pour les Romains. La sagesse des deux Scipions, leur douceur & leur équité avoient encore plus fait de conquêtes, que leur valeur. Ainsi la renommée, qui publia le départ du Général Carthaginois, fit songer bien des Nations, à se ranger au parti Romain. Asdrubal ne l'ignora pas. Avant que d'obéïr aux ordres de sa République, il crut devoir lui représenter le tort, que son absence alloit causer.

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

App. in Iberic.

Tit. Livius l. 23.

Dans la disposition où sont aujourd'hui les Espagnols, écrivit-il à son Sénat, *je n'aurai pas plûtôt passé l'Ebre, que bien des Royaumes deviendront Romains. Tous panchent en leur faveur. Que sera-ce, lorsque je les aurai abandonnés, sans défense, à la merci des deux Scipions, dont les forces sont du moins égales aux nôtres? Si vous voulés que je parte, envoyés ici un nouveau Général, avec une nouvelle armée, & soyés sûrs que quelque appliqué, & quelque brave que soit mon successeur, son habileté & sa valeur auront suffisamment de quoi s'exercer.*

La Lettre d'Asdrubal fit impression sur le Sénat Carthaginois. Peu s'en fallut qu'on ne lui envoyât un contre-ordre. Mais la haine des Romains, & la passion de les exterminer en Italie, l'emporta sur tous les cœurs. On se contenta d'envoyer en Espagne Himilcon, avec une armée raisonnable, & un nombre suffisant de Galéres, pour tenir la mer. A son arrivée, le nouveau Général fit débarquer ses troupes, les renferma dans de bons retranchements, & mit sa flotte à couvert. Pour lui avec un corps de Cavalerie, il s'avança vers le camp d'Asdrubal, passant, avec

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

beaucoup de précaution, à travers bien des Peuples, d'une fidelité suspecte, ou chancellante.

Dans leur entrevûë, les deux Généraux Carthaginois s'instruisirent mutuellement. Himilcon apprit à Asdrubal les intentions de sa République, pour son passage en Italie; & Asdrubal donna des leçons à Himilcon, pour gouverner l'Espagne, & pour y continuer la guerre, avec succès. L'ancien Général crut qu'il falloit user de célérité, afin de ne laisser pas le tems aux Nations Espagnoles de convenir ensemble, pour arrêter son départ, ou pour le traverser. En hâte donc, il mit à contribution tous les païs Espagnols de la domination Carthaginoise, & les surchargea de tributs. Il sçavoit qu'Annibal ne s'étoit facilité une route au travers de la Gaule, qu'à force d'argent, & qu'il n'y avoit rassemblé des troupes, qu'en payant. Asdrubal, enrichi par de criantes exactions, partit sans différer, & prit la route de l'Ebre, pour gagner, de-là, les Pyrénées. On ne peut croire combien ce mouvement causa d'inquiétude aux Scipions.

Les deux fréres n'ignoroient pas les avantages, qu'Annibal avoit eus en Italie. Y laisser conduire ce formidable renfort, c'étoit exposer Rome aux plus grands hazards. Les deux fréres se rapprochérent donc, & après avoir réüni leurs troupes de terre, & de mer, ils résolurent, entre eux, de s'opposer à la marche d'Asdrubal, & d'interrompre son dessein. Dans cette vûë, ils traversérent l'Ebre, pour en disputer le passage à l'Ennemi. Enfin, après bien des délibérations, ils se déterminérent à donner de la jalousie à l'armée d'Asdrubal, en formant le siége [a] d'u-

[a] On conjecture, que la Ville d'*Ibera*, est celle-là même, qui

ne Place Carthaginoise, nommée alors Ibéra, & qu'on a depuis appellée Tortose.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Le projet réüssit. Asdrubal ne put se résoudre de voir prendre, à ses yeux, une Ville opulente, que ses Alliés pourroient lui reprocher d'avoir abandonnée au besoin. A la vérité, il ne marcha pas droit à l'ennemi, pour lui faire lever le siége. A son tour, il assiégea une autre place voisine, qui depuis peu s'étoit donnée aux Romains. Les camps des Scipions, & celui d'Asdrubal, n'étoient éloignés que de cinq mille. Ainsi, durant ces deux siéges il y eut bien des escarmouches, entre les deux armées. Il arrive d'ordinaire, que de légers combats sont suivis d'une action générale.

Les Carthaginois & les Romains se résolurent, au même jour, comme de concert, à donner bataille. On le fixa, ce jour, également des deux côtés. Ainsi tout fut prêt de part & d'autre, & nul des deux partis ne fut forcé par les incidents, à combattre. Les Commandants rangérent à loisir, leurs troupes dans une vaste plaine. L'armée Romaine suivit les régles ordinaires à sa Nation, pour les combats généraux. Elle fut rangée sur trois lignes. Les Hastates à la premiére, les Princes à la seconde, & les Triaires à la troisiéme. La Cavalerie fut placée sur les aîles. Pour les Frondeurs, les Archers, enfin tous les gens armés à la légére, ils furent postés, les uns dans les intervalles des Manipules, les autres derriére les Triaires. Cette derniére disposition fut nouvelle.

fut dans la suite appellée *Dertusa*, & qui subsiste aujourd'hui sous le nom de Tortose, un peu audessus de l'Embouchûre de l'Ebre, dans la Catalogne.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Du côté d'Asdrubal, les Espagnols formérent le corps de bataille, les Carthaginois tinrent la droite, & les autres Africains la gauche. La Cavalerie Auxiliaire épauloit ceux-ci, & une partie de la Cavalerie Numide soûtenoit ceux-là. On remarqua, que parmi les Escadrons Numides, quelques Cavaliers combattoient d'une maniére bien singuliére. Chaque Cavalier avoit deux chevaux, qui lui servoient de monture, au plus fort de l'action. De dessus l'un, ils sautoient sur l'autre, avec une dextérité surprenante, & s'approchoient de l'Ennemi, ou l'évitoient, tantôt àdroite, tantôt à gauche, selon les besoins. Les derniers Escadrons de Numides, furent placés à l'aîle gauche, parmi la Cavalerie Auxiliaire.

Dans les deux armées, le nombre des combattants étoit égal; mais les intérêts étoient bien différents. Les Romains, quoiqu'ils fissent la guerre dans une terre étrangére, étoient persuadés, que du gain, ou de la perte de la bataille, dépendoit la ruine, ou le salut de leur patrie. C'étoit fait de Rome, si Asdrubal eût conduit en Italie ses troupes victorieuses. Ainsi que restoit-il à ceux-ci, sinon de vaincre, ou de mourir? Au contraire, les Espagnols préféroient de demeurer, vaincus, dans leur Païs, à la fatigue de passer, victorieux, par les Alpes, dans une Région inconnuë.

Ainsi, dès le premier choc, du côté d'Asdrubal, le corps de bataille, tout composé d'Espagnols, lâcha pié, se laissa enfoncer par les Romains, & prit la fuite, avec une vîtesse qui parut concertée. Les Romains pénétrérent, sans opposition, dans le grand vuide que les Espagnols avoient laissé entre les aîles Carthaginoises. Cependant celles-ci combattoient

toujours avec la même vigueur, que si elles n'avoient point été abandonnées. Les Africains, persuadés que la fuite des Espagnols n'étoit que simulée, pour envelopper les Romains, tombérent sur eux, avec furie. Ils furent repoussés, avec toute la vigueur de gens déterminés, & dêja maîtres de tout le terrain du milieu. Pour comble de malheur, la Cavalerie Numide, dês qu'elle vit le corps de bataille d'Asdrubal en désordre, prit la fuite, & sauva les Eléphants. Ainsi la seule Infanterie Carthaginoise, & Africaine tint ferme, & fut taillée en pieces. Le carnage fut affreux, & la victoire des Scipions fut complette. On ne peut disconvenir, qu'Asdrubal, dans un jour si malheureux, fit des efforts surprenants. Il resta le dernier sur le champ de bataille, & ne le quitta que quand tout fut désespéré. Brave Général de sa personne, à qui il ne manqua que les ruses, ou si l'on veut, que l'habileté de son frére Annibal pour l'égaler!

De Rome l'an 537.
Dictateur. M. JUNIUS PERA.

La victoire des Scipions procura à leur République l'avantage qu'ils s'en étoient promis. Asdrubal ne fut plus en état de passer en Italie. Son départ fut différé de quelques années, & dans l'intervalle, Rome eut le tems de respirer. Si ce nouveau Général eût descendu les Alpes, peu de tems après la bataille de Cannes, que seroit devenu l'empire des Romains! On peut dire, que les Scipions contribuérent autant au bien public, dans un Païs éloigné, que les Consuls ou les Dictateurs aux environs de la Capitale. Enfin Rome dût son salut aux armées, qu'elle entretenoit en Espagne. Il y eut plus. Depuis la journée de Tortose, l'affection des Espagnols, pour les Romains, se manifesta sans contrainte. Les Peuples, qui chance-

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.
Tit. Livius l. 23.

loient encore, se déclarérent pour eux. Enfin les victoires, & la sage conduite des Scipions dédommagérent Rome, en Espagne, des pertes qu'elle faisoit en Italie.

Les nouvelles venuës d'Espagne relevérent un peu le courage du Dictateur Junius, & du Sénat de Rome. Tandis qu'Annibal aux environs de Capouë, perdoit du tems, & qu'il joüissoit des délices de la Campanie, les Romains faisoient leurs préparatifs, avec la diligence, & l'activité si propres de leur Nation. Par ordre du Dictateur, on tira des prisons tous ceux des Criminels, & des gens détenus pour dettes, qui voudroient s'enrôler. On promit aux uns l'abolition de leurs crimes, aux autres, qu'on acquitteroit leurs dettes. Dure néceffité pour la vertueuse République; mais que les besoins présents rendirent excusable !

De tous ces gens-là, Rome composa un corps de six mille hommes, qu'elle arma des sabres, & des boucliers enlevés autrefois aux Gaulois, par Flaminius. Ainsi l'armée Romaine d'environ vingt-cinq mille hommes, composée en partie de Citoyens, en partie d'Esclaves, & en partie de gens tirés des prisons, sortit de Rome, sous la conduite du Dictateur.

Les forces qui restoient à la République, se trouvérent alors partagées en deux Corps, l'un sous le commandement de Junius, l'autre conduit par le Préteur Claudius Marcellus, Le Dictateur mena sa nouvelle armée, avec précaution, & ne la laissa point trop approcher de l'Ennemi. Le Préteur avec environ quinze mille hommes, assemblés du dernier débris, se tenoit à [a] Casilinum, prêt à marcher par tout,

[a] Voyés ce que nous avons dit ci-dessus de la Ville de Casilinum,

où

où de pressants besoins l'appelleroient.

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Cependant Annibal se mit en mouvement. Il étoit sûr de Capouë, & sa domination y étoit établie. Le reste de la Campanie étoit l'objet principal de ses desirs. Il aspiroit à se voir maître d'une des Villes maritimes de sa délicieuse Province. Il avoit dêja tenté Naples ; il la fit solliciter de nouveau, de se soumettre à sa domination. Espérances, menaces, il employa tout ; mais la fidélité des Napolitains fut inébranlable. Annibal tourna donc vers Nole, Ville considérable alors, située sur[a] le Clanis.

Comme Capouë, Nole étoit divisée entre deux Factions, celle des Magistrats, & celle du Peuple. D'ordinaire le Peuple est timide, & n'a de vûë que pour le présent. La crainte de voir ses moissons ravagées, & ses vignobles détruits, le faisoit pancher vers le plus fort. Pour le Sénat de la Ville, il méprisoit un orage présent, & prévoyoit les suites d'une reddition, qui pourroit tourner à mal, entre des mains barbares.

Cependant la sédition croissoit, & elle étoit animée par les Emissaires d'Annibal. Tout ce que le Sénat de la Ville put faire, fut de gagner du tems, & d'appaiser le tumulte par des retardements. Il feignit d'entrer dans les frayeurs du Peuple ; mais il lui fit entendre, qu'il falloit délibérer à loisir sur les con-

Ville de la Campanie, placée sur les bords du Fleuve Vulturne.

[a] Nole étoit des plus anciennes & des plus considerables Villes de la Campanie. Les uns, comme Justin, attribuënt sa fondation à une Colonie des habitans de Chalcis, Capitale de l'Eubée. Les autres, comme Solin, veulent qu'elle ait été bâtie par les Tyriens. Tite-Live, au Livre 39. en fait une Ville du Samnium, quoique tous les Géographes la placent dans la Campanie. Voyés les Volumes précédents.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

ditions du traité, qu'on alloit faire avec Annibal. Le calme revint. Tandis qu'il dura, les Magistrats firent partir des Députés vers Marcellus, qui séjournoit à Casilinum, avec son petit corps d'armée. Ceux-ci exposérent aux Romains l'état de la Place. *Nole*, dirent, ils, *n'a de répi, que ce que lui en donnent les prolongations des Magistrats, à traîter avec Annibal. Cependant on nous presse de faire nos conventions. Si Nole n'est promptement secouruë, elle sera forcée de se rendre aux Carthaginois.*

L'avis fit impression sur Marcellus. Il étoit vif, & brûloit d'ardeur de soûtenir sa gloire passée. Il dit donc aux Députés, que dans peu il se rendroit à Nole, & fit prier le Sénat, de traîner la reddition en longueur. En effet, sur le champ, il quitta Casilinum, [a] se mit en marche, passa le Vulturne, &

[a] Sigonius est persuadé, qu'au lieu de *Casilinum*, il faut lire *Canusium*, dans le texte de Tite-Live. Voici sur quoi il fonde sa conjecture. 1°. Selon Tite-Live lui-même, Marcellus après la bataille de Cannes, se rendit à grandes journées, dans cette derniére Ville, & s'y posta avec le corps d'armée qu'il commandoit. 2°. Plutarque dit formellement, que Marcellus quitta Canusium pour courir à la défense des Provinces alliées, contre les entreprises d'Annibal. De-là Sigonius conclut, que ce Général partit en effet de Canusium, pour aller au secours de Nole. Mais outre que toutes les éditions de Tite-Live, donnent Casilinum, pour le lieu où étoit actuellement Marcellus, lorsque les Députés du Sénat de Nole se rendirent auprès de lui, rien n'empêche de dire, que Marcellus passa de Canusium à Casilinum, afin de suivre de plus près les mouvements de l'armée Carthaginoise. D'ailleurs, la route que l'Historien de Rome fait tenir à Marcellus, ne s'accorde point avec celle de Canusium à Nole. D'abord il marcha vers Calatie. Là il avoit passé le Vulturne. Ensuite il continua sa marche par les plaines de Saticule, & de Trébula. Enfin il franchit les Montagnes de Suessula. Pour peu qu'on jette les yeux sur les cartes Géographiques, on jugera aisément, que Marcellus n'auroit pû prendre cette route, s'il étoit vrai qu'il fût parti de Canusium. Il n'en est pas ainsi de Casilinum, Pour se rendre de-là sur le territoire de Nole, il étoit naturel qu'il passât par tous les lieux, que Tite-Live a marqués dans son Histoire, au sujet de l'expédition de Marcellus. De plus, Canusium étoit beaucoup plus éloi-

après avoir franchi les montagnes de Sueſſula, il ſe rendit à Nole. Toute la contrée fut raffermie par la préſence du Préteur Romain.

Annibal ſe retira du côté de la mer, & fit une troiſiéme tentative ſur Naples. Cette Ville toûjours fidélle avoit fait venir une Garniſon Romaine, & [a] Marcus Junius Silanus y commandoit. Ainſi les deſſeins, qu'Annibal avoit formés ſur Naples, furent auſſi inutiles, que l'eſpérance qui l'avoit amuſé devant Nole.

Pour ne pas reſter dans l'inaction, l'armée Carthaginoiſe ſe rabattit ſur [b] Nucérie, Ville Campanoiſe,

gné de Nole, que Caſilinum. Ainſi le Général Romain n'auroit pû arriver à tems, pour prévenir les deſſeins d'une troupe de rebelles, qui n'attendoient que le moment de livrer la Ville aux Carthaginois.

a Nous avons dêja remarqué ailleurs, que la Famille des Junius fut partagée en deux branches, dont l'une étoit Patricienne, & l'autre Plébéienne Dans celle-ci on comptoit les Brutus. Ils deſcendoient en droite ligne de ce Lucius Brutus, qui donna naiſſance aux Tribuns du Peuple. Les Silanus étoient ſortis de la même tige. Ils tinrent un rang conſidérable dans la République, même ſous les Empereurs Romains Ces deux Maiſons faiſoient remonter leur commune origine juſqu'à un certain Junius, qu'on diſoit avoir été un des Compagnons d'Enée.

b La Ville de Nucérie eſt auſſi déſignée par les anciens Géographes, ſous le nom de Lucérie. On en comptoit quatre du même nom, en Italie. L'une eſt appellée aujourd hui *Luzzara*, dans le Duché de Mantouë. Elle dépendoit de la Gaule Ciſpadane. L'autre appartenoit à l'Apulie. Nous en avons parlé dans le cinquiéme Volume, Livre 17. page 139. note 13. La troiſiéme, dont il s'agit ici, étoit une Ville de la Campanie. Voyés le cinquiéme Volume. Livre 18. page 299. note *a*. Strabon, Tite-Live, & Appien, font mention d'une quatriême Ville de Nucérie. Ils la placent dans l'Ombrie, près du Fleuve *Tonias*, autrement *il Topino*. Le dernier Hiſtorien la nomme *Nuceria Camellara*. On croit que c'eſt préſentement la même que *Nocera*. Pline le Naturaliſte donne à cette derniére le nom de *Camellana*, & à ſes Habitans celui de *Camellani*. Il eſt incertain ſi les Nucérins, qu'il appelle *Favonienses*, étoient différents de ceux-ci. Frontin, au Livre des Colonies, déſigne une autre Nucérie par le ſurnom de *Conſtantia*. Auguſte, ſelon cet

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

au voisinage de Naples. La seule disette de vivres l'obligea de se rendre à composition. Le traité portoit, que les Habitans en sortiroient la vie sauve, seulement avec un habit, & sans armes. Pour engager les Nucérins à son service, Annibal fit de grandes promesses à ceux qui voudroient prendre parti dans ses troupes. Mais tous demeurérent fidéles aux Romains. Nul n'écouta ses offres. Les uns se retirérent à Nole, d'autres à Naples, où ils grossirent la garnison Romaine. Ceux des Sénateurs de Nucérie, qui se refugiérent à Capouë, n'y furent pas reçûs. Ils avoient fermé leurs portes à Annibal. Pour Nucérie, elle fut pillée & brûlée.

Plut. in Marc. T. Liv. lib. 23.

Marcellus voyoit, à Nole, son corps de troupes s'augmenter de jour en jour, & il y avoit gagné l'estime du Sénat. Pour les Bourgeois, ils faisoient encore sentir quelque reste de leurs anciennes inclinations, & l'affection au parti Carthaginois y étoit soûtenuë par les intrigues d'un jeune homme, d'une valeur connuë. Son crédit parmi le Peuple, déroboit bien des cœurs à Marcellus. Le nom du Chef des Séditieux [a] étoit Bancius. Il eût été facile au Préteur Romain, de faire périr ce fier partisan d'Annibal. Il aima mieux le ramener à lui, par la douceur.

Bancius avoit servi autrefois dans les armées Romaines, avec distinction, & à la bataille de Cannes, il s'étoit signalé par sa bravoure. Compagnon infatigable du Consul Æmilius, il ne l'avoit point abandonné au plus fort de la mêlée. Enfin percé d'autant

Auteur, en fit une Colonie Romaine. Cluvier croit que cette derniére Ville ne différoit point de la Nucérie Campanoise. Ferrarius la confond avec celle de l'Ombrie.

[a] Plutarque, dans la vie de Marcellus, c[hange] le nom de Bancius en celui de Bandius.

de coups, que son Général, il étoit resté sur le champ de bataille, épuisé de fatigues, & nageant dans son sang. Par bonheur, nulle de ses blessures n'avoit été mortelle. Lors donc que les Carthaginois dépoüillérent les Romains, qui avoient péri dans le combat, ils trouvérent Bancius respirant encore. Ils en prirent soin, guérirent ses playes, & le conduisirent à Annibal.

Le rusé Carthaginois, qui dês-lors avoit en vûë de conquérir la Campanie, sçût que Bancius étoit de Nole, & le jugea propre à y ménager ses intérêts. Il le combla de caresses, & le renvoya dans son païs, sans en exiger de rançon. Un si grand bienfait fit sur le cœur du généreux Cavalier l'effet qu'il devoit faire. Bancius rentra dans Nole tout Carthaginois, & il communiqua ses sentiments à ses Concitoyens. Marcellus n'ignora pas combien ce seul homme étoit contagieux; mais il respecta dans lui la valeur, & les services qu'il avoit rendus à Rome. Un jour, que Bancius vint à son audience, le Préteur fit semblant de ne le connoître pas, & lui demanda son nom. *Je m'appelle Bancius*, répondit modestement le jeune guerrier? *Quoi? vous êtes Bancius*, reprit le Général, *ce fameux Bancius, dont le nom est si célébre à Rome! Je le sçai, il ne tint pas à vous, qu'un Consul Romain n'échapât aux Ennemis. Qu'il vous a couté de sang pour vouloir sauver ses jours! Quel plaisir pour moi, de revoir, & d'embrasser un brave, qui fait l'honneur de son Païs, & qui peut faire le salut de Rome!*

A ces mots, Marcellus se jetta au cou du guerrier. Il joignit les dons aux caresses. Sur le champ Marcel-

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

lus fit compter à Bancius [a] cinq cents deniers d'argent, & lui fit présent d'un magnifique cheval. C'est ainsi qu'il réchauffa dans ce cœur attiédi son ancienne affection pour Rome. Depuis, elle n'eut plus de sujet plus attaché, & Marcellus de compagnon plus fidéle. Bancius ne le quitta plus, & dans tous les hazards, il le suivit, ou le précéda, jusqu'à sa mort.

Plutar. in Marc.

La conquête d'un seul homme ramena dans Nole bien des cœurs au parti de Marcellus; mais tous les Bourgeois n'y étoient pas fidéles. Bancius lui découvrit les secrets de la cabale Carthaginoise. Enfin le Préteur n'ignora le nom d'aucun des Citoyens, dont il avoit à se défier. Les choses en étoient là, lorsqu'Annibal s'approcha de Nole, pour profiter des intelligences, qu'il y entretenoit. Marcellus avoit établi son camp hors de la Ville, pour ne la point fatiguer par le logement de ses troupes. Dês qu'il sçut l'arrivée d'Annibal, il tira son armée de ses retranchements, & la mit à couvert dans les remparts de Nole.

Tit. Liv. l. 23.

Ce n'est pas qu'il craignît pour son camp; mais il vouloit observer de plus près les demarches des Séditieux, dont un grand nombre infectoit encore la Ville. Cependant Annibal étoit aux portes de Nole, toûjours attentif aux mouvements du dedans. De son côté Marcellus rangeoit, tous les matins, son armée en bataille, dans l'enceinte des murs, & Annibal la sienne devant son camp. Tous les jours étoient marqués par des petits combats, entre les deux partis, & des téméraires demandoient sans cesse, avec instance,

[a] Les cinq cents deniers d'argent, à dix sols le denier, comme nous l'avons supposé ailleurs, faisoient la somme de deux cents cinquante livres.

aux Généraux, de sortir pour escarmoucher. Des deux parts, on étoit continuellement en suspens, & l'on n'attendoit que le moment d'en venir à une action générale.

Cependant les Sénateurs de Nole découvrirent, que les partisans [a] d'Annibal avoient eu, pendant la nuit, des conférences avec le Carthaginois, & qu'on y avoit résolu de fermer les portes aux Romains, dès qu'ils seroient sortis dans la plaine, de piller leur bagage, & d'introduire les Carthaginois dans la Ville. Le rapport du Sénat rendit le Préteur plus précautionné. Pour ne pas être plus long-tems exposé aux mouvements secrets des Annibalistes, il prit le parti, de livrer incessamment bataille. Voici comme il en forma le plan.

Marcellus partagea ses troupes en trois corps, & les rangea dans la Ville sur trois colonnes. Afin qu'au premier ordre elles fussent prêtes à sortir, par trois portes différentes, ce qu'il avoit de meilleures troupes, avec la Cavalerie Romaine, il les mit vis-à-vis la porte du milieu, par où il devoit faire sa premiére irruption. Aux deux portes d'à côté, il rangea vers l'une, ses nouvelles milices, vers l'autre ses troupes armées à la légére, & la Cavalerie des Alliés. Tout étoit disposé lorsque le Préteur fit annoncer par la Ville, à son de trompe, une défense sous peine de la vie, à tous les Bourgeois, de sortir de leurs maisons, & d'approcher des remparts. Pour garder son bagage, [b] le Général laissa des troupes suffisantes au cœur

[a] Le Général Carthaginois, au rapport de Tite-Live, avoit deux fois quitté son camp devant Nucérie, pour tenter la réduction de Nole, à la tête de ses troupes.

[b] Le dessein de Marcellus, en

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

de la Ville. [a] Dans cette disposition l'armée Romaine resta long-tems derriére les murailles, sans s'ébranler.

Annibal, qui, à son ordinaire, se tenoit en bataille, dans la plaine, fut surpris de n'appercevoir plus personne sur la muraille, & cependant de ne voir point sortir l'armée Ennemie, pour entrer en action. Il crut, qu'au dedans des murs il s'étoit élevé quelque émotion subite, & résolut d'en profiter. Il fit donc un gros détachement de son armée, pour chercher des échelles, afin d'aider, par un assaut du dehors, le mouvement des factieux au dedans.

Plein de cette pensée, Annibal fit avancer ses bataillons en assés bon ordre, jusqu'au pied du mur. Ce fut là le moment que saisit Marcellus, pour faire sortir l'Infanterie Romaine la premiére, ensuite la Cavalerie, avec autant d'impétuosité qu'un torrent, qui rompt ses digues. Le cri des Soldats, mêlé au bruit des trompettes, fit retentir la plaine. D'abord le premier corps de Romains enfonça tout ce qui parut à sa rencontre. Cependant, aussi-tôt qu'Annibal se fût recüeilli, il méprisa ce petit corps de Romains, & fit avancer des troupes, pour l'envelopper. Alors il fut étonné de voir sortir d'une autre porte, une seconde armée, qui vint donner sur la sienne, avec une nouvelle audace. Il fallut donc qu'Annibal partageât ses troupes en deux corps pour résister de deux côtés,

postant un certain nombre de troupes au centre de la Ville, étoit sur tout, de tenir en respect les séditieux & la populace déclarée pour Annibal.

[a] Tite-Live ajoûte, que des Goujats, des Valets d'armée, & des Soldats invalides, Marcellus forma un corps de troupes. Il les arma de pieux, selon le même Historien, ou pour s'en servir contre les Carthaginois, ou pour former des retranchements, en cas de besoin.

tés. [a] Enfin la troisiéme porte s'ouvrit, avec des clameurs encore plus grandes, & tous ces corps parurent aux yeux d'Annibal, une armée effroyable, qui l'épouvanta.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Pour lors, le Général Carthaginois ne songea plus qu'à la retraite. Il la fit, aprês avoir perdu [b] cinq mille hommes, sans que les Romains eussent laissé plus de cinq cents de leurs Soldats sur la place. Evénement qui releva le courage de la République aterrée! Par-là, Annibal apprit qu'il n'étoit pas invincible, & Rome qu'il étoit possible de le vaincre. Ce succês augmenta la gloire de Marcellus, & contribua beaucoup à affermir ce qui resta de Villes fidélles dans la Campanie. Nole fut délivrée des sollicitations, & de la crainte d'Annibal. Enfin cette victoire fut d'un heureux présage, pour l'avenir.

Le vainqueur rentra dans la Ville, & en fit fermer les portes, pour ne laisser échaper aucun coupable. Aprês des perquisitions éxactes, il condamna à

a Plutarque ménage ici les sorties des troupes Romaines, postées à droite & à gauche. Il les conduit successivement contre Annibal. Tite-Live au contraire, dit que l'irruption fut subite & se fit en même tems, par les deux portes. Des deux corps, qui formérent la nouvelle attaque, l'un étoit commandé par Valérius Flaccus, & l'autre par Caïus Aurélius, Lieutenants de Marcellus.

b Si l'on en croit Tite-Live, au Livre vingt-troisiéme de son Histoire, le nombre des Morts, du côté des Carthaginois, ne monta qu'à deux mille trois cents, & les Romains ne perdirent pendant l'action, qu'un seul Soldat. Encore n'avance-t'il le fait qu'en doutant, & sur la foi de certains Auteurs. *Vix equidem ausim affirmare; quod quidam auctores sunt, duo millia & trecentos hostium cæsos, non plus uno Romanos amisisse.* Tite-Live, dit Plutarque dans la vie de Marcellus, n'ose pas assurer, que la perte de l'armée Carthaginoise ait été si considérable. Il convient seulement, que le succês de ce combat acquit un nouveau dégré de gloire au Général Romain, & ranima la valeur de ses troupes, en leur faisant comprendre qu'Annibal n'étoit pas invincible.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

la mort plus de soixante & dix [a] Bourgeois, convaincus d'avoir eu des conférences nocturnes avec les Ennemis. Il mit ensuite une bonne garnison dans Nole, & en partit, pour aller camper sur les montagnes de [b] Suessula.

Tit. Liv. l. 23.

Après un échec, dont il prévit les conséquences, Annibal se présenta devant [c] Acerres, petite Ville de la même contrée, sur les bords du [d] Clanis, & peu

[a] Les biens des coupables, selon Tite-Live, furent confisqués au profit du Peuple Romain, & le Sénat de Nole reprit le soin des affaires, avec la même autorité qu'auparavant.

[b] On remarque encore les vestiges de l'ancienne Ville de Suessula, dans un endroit de la Campanie, que les naturels du Païs appellent aujourd'hui *Castello di Sessola*. Voyés le quatriéme Volume de cette Histoire, Livre 26. page 393. note *a*.

[c] Acerres, ancienne Ville de la Campanie conserve présentement son premier nom dans celui d'*Acerra*. Elle eut successivement le titre de Municipe, & de Colonie Romaine, comme nous l'apprenons de Tite-Live, au Livre huitiême, & de Frontin, dans son Livre sur les Colonies. Voyés le cinquiême Volume. Le territoire de cette ville étoit souvent inondé par les eaux du Clanis. Delà ce vers de Virgile, au second Livre des Géorgiques.

Et vacuis Clanius non æquus Acerris.

[d] Les Anciens Géographes comptent en Italie trois différents Fleuves, qui portoient le nom de *Clanis*, ou de *Glanius*. Le premier prend sa source en Etrurie, près d'*Aretium*, ou d'*Arezzo*. Il traverse cette contrée, & se jette dans le Tybre, aux environs de Volsinium. Voyés le cinquiême Volume, Livre 19 page 459, note. Le second ne différe point du Liris, que les Italiens appellent le *Garigliano*. Pline au chapitre cinquiéme du livre troisiême, assûre que le Liris fut anciennement appellé *Glanis*, ou *Clanis*, *Colonia Miturnæ, Liri amne divisa, Glani quondam appellato*. Strabon confirme la même chose, au Livre cinquiême. Celui dont il s'agit ici, prend sa source entre Nole & *Avella*. Après avoir parcouru une partie de l'ancienne Campanie, du Sud-Est, au Nord-Oüest, il se décharge dans la mer Tyrrénienne. Proche de son embouchûre, étoit autrefois la Ville de Literne, qui donna son nom au Clanis. De là il est appellé *Liternus amnis*, & les marais qu'il forme, dans le voisinage, sont appellés *Literna Paludes*. Le nom de *Clanis*, commun à ces trois riviéres, a causé une erreur considérable dans le premier Livre des Guerres Civiles d'Appien. Cet Historien y a confondu le Literne, avec le Liris,

diſtante de Nole. Les Acerrans étoient fidéles aux Romains ; mais leurs forces ne répondoient pas à leur courage. Cependant l'Ennemi les ſomma en vain, de ſe rendre. Ils attendirent que les Carthaginois euſſent fait leur approche. La Ville n'étoit pas encore inveſtie de tous côtés, lorſque les Habitans, de concert, ſortirent de leurs maiſons, qu'ils abandonnérent au pillage, & ſe retirerent dans les Villes de la Campanie, qui perſiſtoient dans leur attachement pour les Romains.

Par ces eſſais, Annibal dut ſentir, quelle reſſource il reſtoit encore à la République Romaine, dans l'affection de ſes Alliés. Il l'éprouva bien plus encore au ſiége de Caſilinum, qu'il entreprit. Ce qui l'attira devant cette Place, fut la nouvelle qu'il reçut, qu'on voyoit l'armée du Dictateur Junius, aux environs de la Place. Dans la crainte donc, que les Romains ne vinſſent, de là, retomber ſur ſa chere Capouë, le Carthaginois réſolut d'inveſtir Caſilinum. La Ville ètoit capable de défenſe, & le Vulturne qui la traverſoit par le milieu, la mettoit en état de ſoutenir un long ſiége. D'ailleurs Caſilinum étoit muni de bonnes troupes, & fidéles au parti Roma n. Les Campanois qui l'habitoient, avoient paru chancelants à un corps de [b] Préneſtins, qui y paſſoient par hazard, en allant joindre l'armée des Conſuls, proche de Cannes, avant la défaite. Ceux-ci égorgérent inhumai-

[a] Selon Tite-Live, au Livre vingt troiſiéme, non ſeulement Annibal abandonna la Ville d'Acerres au pillage ; mais encore, il y fit mettre le feu, & la réduiſit en cendres. *Acerris direptis atque incenſis.*

[b] Préneſte étoit une Ville de l'ancien Latium. Elle devint par ſucceſſion de tems, Colonie Romaine, & Ville Municipale. C'eſt aujourd hui Paleſtrine. Nous en avons parlé dans les Volumes precédents.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

nement, durant la nuit, ces infidéles Alliés, s'emparérent des murs, dans l'intention de les conserver aux Romains, & se logérent dans la basse Ville, au delà du [a] Vulturne. Une autre troupe de [b] Pérusins, venus d'Etrurie, au nombre d'environ quatre cents soixante hommes, s'y étoit retirée, sur la nouvelle, que les Romains avoient perdu la bataille. Ainsi la garnison de Casilinum n'étoit composée alors, que de Soldats étrangers, mais affectionnés à la République. A la vérité le nombre de ses défenseurs n'étoit pas considérable; mais l'enceinte de la Ville étoit médiocre, [c] & la valeur suppléoit à la multitude. Parmi ces troupes fidélles, se trouvérent aussi quelques Romains, & des Latins d'une fermeté à l'épreuve. La Ville n'abondoit pas en vivres. Par là seulement, la garnison se consoloit de n'être pas nombreuse.

Annibal ignoroit l'état de la Place, & la croyoit encore habitée par des Campanois faciles à séduire, depuis la reddition de Capoüe. Il envoya donc un de ses Officiers [d] Gétules, nommé Isalca, avec ordre de

[a] Le Vulturne, autrement *Casilinus*, du nom de Casilinum, Ville voisine de ce Fleuve, qui arrose la terre de Labour, sous le nom de *Volturno*, dans le Royaume de Naples. Il prend sa source à l'Apennin, vers l'ancien canton des Caracins, peuples du Samnium.

[b] La Ville de Pérouse, une des douze Lucumonies des anciens Etrusques, est connuë par ce que nous en avons dit dans le cinquiéme Volume de cette Histoire.

[c] Tite-Live ajoûte que d'un côté Casilinum étoit défendu par le Fleuve Vulturne. De plus, le peu de provisions de bouche qui étoit dans les magasins, n'auroit pas suffi à la subsistance d'une garnison plus nombreuse.

[d] On appelloit autrefois Gétules les Peuples qui habitoient cette partie de la Libye inférieure, qui a aujourd'hui le nom de Bildulgérid. D'autres veulent qu'ils fussent originaires de *Guzula*, Province du Royaume de Maroc. Comme cette Nation n'avoit aucune demeure fixe, il n'est pas possible de déterminer au juste, le lieu de leur habitation.

De Rome l'an 537.
Dictateur; M. JUNIUS PERA.

folliciter les Habitans à lui ouvrir leurs portes, & à recevoir une garnifon Carthaginoife. L'efpérance d'Ifalca fut trompée. Surpris du filence des Citoyens, dêja il fe préparoit à rompre les portes de Cafilinum, lorfque deux bataillons fortirent de la Ville, & firent un grand maffacre de Gétules. Maharbal fe préfenta enfuite, pour éxécuter ce qu'Ifalca avoit tenté fans fuccès. Une autre fortie des plus fidéles Alliés de Rome le repouffa, & la feconde entreprife fut auffi inutile que la premiére.

Le fiége de Cafilinum devint donc, pour Annibal, une affaire férieufe. Cette Ville étoit à portée de Capouë, & il lui paroiffoit dangereux, d'en négliger la prife. Il conduifit donc fon armée proche des murailles, & en fit le fiege dans les formes. D'abord Annibal tenta l'efcalade; mais il perdit les plus braves, & les plus allertes de fes Soldats. Il réüffit mieux à empêcher les fréquentes forties des affiégés. Annibal leur oppofa les Eléphans, qu'il avoit reçus depuis peu de Carthage, & par là, il contraignit la Garnifon à rentrer dans fes murs, avec une perte confidérable, pour un fi petit nombre de défenfeurs.

Le lendemain fut marqué pour un affaut général. Le Carthaginois n'oublia rien,[a] pour y exciter le courage de fes troupes. Il les fit fouvenir du fameux fiége de Sagonte, en Efpagne, & leur parla des batailles de Cannes, & du Thrafiméne. Tout fut mis en œuvre pour emporter la Place. Les affiégeants firent avancer au pié de la muraille, des [b] galleries couver-

[a] Pour animer le courage des affaillants, dit Tite-Live, Annibal fit briller à leurs yeux une couronne murale, récompenfe ordinaire de celui, qui le premier montoit à l'efcalade.

[b] Voyés dans les Volumes précédents, ce que nous avons dit

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

tes. Des Mineurs furent commandés, à divers endroits de la courtine, pour la sapper. De leur côté, les assiégés opposérent machines à machines, & Mineurs [a] contre Mineurs. Enfin, par leurs soins, ils rendirent inefficaces tous les travaux de l'Ennemi. leur résistance fut si vive, que le Carthaginois se retira, sans differer.

L'Hyver approchoit,& la voluptueuse Capouë le rappelloit dans son sein. Le séjour d'une retraite si charmante avoit commencé,dès lors,à énerver le courage d'un Vainqueur, accoûtumé d'hyverner sous des tentes. Cependant, pour sauver sa réputation, il changea le siége de Casilinum en blocus, & laissa la moindre partie de ses troupes dans son camp, jusqu'au retour du Printems. Pour le Général, il se retira dans Capouë, lieu si funeste à sa gloire, qu'on a dit de tout tems, que si Cannes fut fatale aux Romains, Capouë fut encore plus préjudiciable à Annibal.

Plut. & Titus Livius.

En effet, le Carthaginois n'avoit fait que l'essai des délices d'une ville, capable d'amolir les plus fiers. Le séjour qu'il y fit, durant un Hyver entier, le mit en goût du plaisir. Par l'usage de la vie molle, le Héros apprit à n'être plus qu'un homme ordinaire. Autrefois les fatigues d'une longue marche depuis l'Espagne à travers les Gaules, la neige & les frimats des Alpes, l'inquiétude & les veilles où l'inconstance de ses Alliés l'avoient forcé dans la Gaule Cisalpine, les allarmes continuelles que lui avoient causé les Généraux Romains, la disette où il avoit toujours

des Galleries couvertes, & des mines, qui étoient en usage parmi les Anciens.

[a] Dès ce tems là, on connoissoit l'art des mines, & des contremines comme nous l'avons remarqué ailleurs.

vécu en Italie, lui avoient endurci le corps, & rempli l'esprit de prévoyance. Enfin, la nécessité l'avoit rendu industrieux, & sa bravoure naturelle s'étoit accruë, par l'extrêmité des périls. Pour lors, l'abondance & la sécurité détruisirent l'ouvrage de l'indigence. Annibal se livra d'autant plus à la volupté, qu'il l'avoit moins éprouvée. Un long sommeil, dans une retraite, où il vivoit en sûreté, le dédommagea de ces nuits si souvent interrompuës dans un camp. De somptueux festins succédérent à des repas, où le Général avoit quelquefois manqué du nécessaire. Les vins exquis de la Campanie, flattérent le goût d'un Guerrier, accoûtumé à désalterer sa soif dans des eaux bourbeuses. Des bains délicieux affoiblirent des membres endurcis contre la rigueur des saisons. Enfin, la licence des femmes Capoüannes irrita ses desirs, & lui fit porter la débauche, jusqu'à l'excès.

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Si l'on en croit un Auteur Latin, [a] Séplasie, place publique de Capouë, où il trouvoit des boutiques de Parfumeurs, étoit plus visitée d'Annibal, que son camp. Pour tout dire en un mot, la vie qu'il mena dans Capouë lui a plus attiré de reproches, de la part des Historiens, que le délai d'assiéger Rome après la bataille de Cannes. Cette derniére faute leur paroît ex-

Valer. Max.

[a] Deux Places de Capouë, dont l'une est appellée, la Place de Séplasie, & l'autre la place d'Albane, étoient fameuses par le rendez-vous de tous les gens livrés au plaisir, & à la débauche. Ceux dont la profession consistoit dans un commerce de luxe, & de volupté, y avoient établi leur demeure. Festus parle de la premiére en ces termes. *Sep'asia Forum Capuæ, in qua plurimi Unguentarii erant.* Selon le même Auteur, cette Place étoit si décriée, que Cicéron fait un crime à Pison de s'y être montré. Séplasie, dit l'Orateur Romain, déposoit contre vous, & ne reconnoissoit plus la gravité d'un Consul Romain, dans un homme dont les mœurs étoient toutes Campanoises, *Sepl sia me hercule, ut dici audiebam, te ut primum aspexit, Campanum Consulem reputavit.*

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

cusable, & pouvoit être réparée; mais l'habitu e de l'incontinence lui changea le temperamment & , le rendit incorrigible.

Ce qu'il y eut de plus déplorable encore, c'est que l'exemple du Général fut contagieux à ses Soldats. Annibal, par la force de son esprit, & par de sages réfléxions, peut être auroit pû s'arracher à la mollesse; mais des hommes vulgaires, que l'enchantement du plaisir a corrompus, & qui se sont plongés dans l'oisiveté, sont-ils capables des efforts nécessaires, pour s'en tirer? L'armée d'Annibal n'avoit été si souvent victorieuse, que parce qu'elle passoit encore les Romains en frugalité. L'exacte discipline s'observoit parmi les Carthaginois, par la difficulté de s'écarter du devoir, sans tomber dans le péril. L'union étoit nécessaire à des hommes, qui n'avoient ni retraite, ni ressource. Le séjour de la Campanie fit perdre tous ces avantages aux troupes d'Annibal. Elles trouvérent des aziles & des logements commodes. Ce n'étoit plus sous des toiles, c'étoit sous des toits, qu'ils passoient l'Hyver. De-là, le relâchement de la discipline, & le mépris des Commandants.

Cependant Annibal, dès que la saison put le permettre, mena son armée en campagne. La Ville de Casilinum étoit toûjours bloquée; il falloit la prendre. C'étoit une honte pour Annibal, qu'une bicoque, défenduë seulement par douze cents hommes, l'eût tenu si long-tems. Si le Carthaginois eût eu sa prémiére vigueur, il l'eût enlevée par force. Pour lors, il ne s'en rendit maître que par famine. Aussi trouva-t'il ses Soldats tout changés, lors qu'il les tira de Capouë. Les femmes qu'ils s'étoient attachées à la

Tite-Live l. 23.

Ville,

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Ville, les suivirent jusques dans le camp. Tous les travaux militaires leur parurent insoutenables. On les eût pris pour de nouvelles levées d'hommes, qui n'étoient pas encore faits à la fatigue. Il leur paroissoit dur de vivre sous des tentes, pendant les chaleurs. Un grand nombre déserta, & sans façon, ces lâches allérent passer leur quartier d'Eté à Capouë.

Annibal languit donc, autour de Casilinum, & attendit, que la plus extrême nécessité eût contraint les assiégés à se rendre. Pour la constance des braves Alliés de Rome, elle eut peu d'égale, & passa depuis pour un prodige de fidélité. A la vérité, deux armées Romaines étoient à portée de Casilinum; mais ni l'une, ni l'autre, n'étoit en état de le secourir. Le Dictateur Junius ne croyoit pas, qu'il fût sûr d'exposer au hazard d'une bataille sa nouvelle armée, seul reste de l'espérance Romaine. D'ailleurs ce Général fut bien-tôt rappellé à Rome, pour y reprendre de nouveaux [a] Auspices. A son départ, il prescrivit à

[a] On a remarqué, dans les Volumes précédens, à quel excès de superstition les Romains avoient porté l'usage des Auspices. Voici en quoi consistoit toute la science Augurale. Les Augurs pour la rendre plus respectable, avoient établi entre eux une espéce de langage mystérieux, dont on trouve des vestiges dans la plûpart des Ecrivains de Rome. Le secret de cet art se bornoit donc à l'intelligence de certains termes, consacrés dans le cérémonial de l'Augurat. Il est à propos d'en donner ici une explication, afin de ne rien laisser à desirer de ce qui concerne la Religion de l'ancienne Rome. Parmi les différentes sortes d'Auspices, on distinguoit.

1°. AUSPICIUM CADUCUM, l'*Auspice caduque.* Tel étoit celui qui se tiroit de la chûte du bonnet des Flamines, ou des Pontifes, de la baguette du Prêtre, lorsqu'elle tomboit à terre, pendant le tems du sacrifice, des entrailles de la victime, quand elles se déroboient sous la main du sacrificateur, ou du victimaire. C'est l'interprétation que donne Festus à ce genre d'Auspice. AUSPICIUM CADUCUM *dicebant, cùm aliquid è templo excidit, veluti virga è*

De Rome l'an 537. Dictateur, M. Junius Pera.

Sempronius, Colonel Général de sa Cavalerie, de ne rien entreprendre durant son absence. D'une autre *manu*. Ces chûtes imprévûës, & dans des circonstances remarquables, étoient prises pour des signes avant coureurs de quelque événement funeste.

2°. Auspicium ex acuminibus. Cicéron parle ainsi de cette sorte d'Auspice, au Livre deuxième de la Divination. Cette maniére de deviner, étoit pratiquée, dit-il, par les gens de guerre : Ex acuminibus *quidem, quod totum Auspicium militare est*. Il ne s'agit plus, que de sçavoir la signification de ce terme, Ex acuminibus. L'interprétation de Turnébe nous paroît la plus vrai-semblable. A l'armée, dit cet Auteur *Adversar. 23.* il étoit ordinaire d'observer la pointe des piques, & des javelots. Si elles étoient plus brillantes que de coutume, si elles ne paroissoient point émoussées, on en tiroit un préjugé heureux, pour le succès d'une bataille. Au contraire, une javeline, dont le fer s'étoit terni par hazard, n'annonçoit rien que de sinistre. Arnobe reproche aux Payens ces observations bizarres : *Martium discrimen obeuntes, spem prælii sumitis, & ex Acuminibus Auspicatis.* Denys d'Halicarnasse, au Livre cinquiéme de ses Antiquités, remarque que l'armée Romaine prête à livrer bataille aux Sabins, considéra ce présage comme un gage assuré de la victoire.

3°. Auspicium clivi. Ce terme de clivi, désignoit les Auspices qui ne promettoient rien de favorable, pour l'éxécution de l'entreprise qu'on méditoit, ou qui donnoient lieu de craindre des obstacles difficiles à surmonter. C'est dans ce sens que Festus prend le mot de Clivi. *Clivia Auspicia dicebant, quæ aliquid fieri prohibebant. Omnia enim difficilia, clivia vocabant, unde & clivi loca ardua.*

4°. Auspicium Juge, ou l'*Auspice du joug*, se disoit de deux animaux attelés, qu'on rencontroit par hazard dans son chemin. Juge auspicium *est*, dit Festus, *cùm junctum jumentum stercus facit.* Cette rencontre passoit pour être d'un mauvais pronostique. Aussi, selon le témoignage de Cicéron, au deuxiéme Livre de la Divination, les Augures avoient grand soin de faire dételer toutes les bêtes qui pouvoient se trouver sur la route d'un Magistrat, dans la crainte que l'accident dont parle Festus, ne fût un sujet d'allarme.

5°. Auspicium liquidum. C'est ainsi qu'on appelloit certains Auspices, qui s'observoient au grand jour, sous un Ciel pur & serein. Plaute en parle dans l'*Epidicus*. Liquido *exeo foras* Auspicio.

6° Auspicium Majus. On nommoit de la sorte les grands Auspices, dont l'observation se faisoit au nom des grands Magistrats, c'est-à-dire, des Consuls, des Pro-Consuls, &c. Lorsqu'il s'agissoit de quelque affaire importante, par éxemple d'une bataille, ou de quelque autre expédition.

7°. Auspicium Minus, les petits Auspices ne convenoient qu'aux Magistrats subalternes. Ils

part, le génereux Marcellus étoit encore entre Nole, & Acerres, avec un petit corps d'armée. Son cou-

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

étoient comptés pour rien, dans le concours d'un grand Auspice, & celui-ci avoit toûjours la préférence.

8°. AVSPICIVM NAVTICVM, l'Auspice de la Marine, précédoit toûjours l'embarquement. On ne manquoit pas alors, de consulter le vol des oiseaux, sur le succès de la navigation.

9°. AVSPICIVM PEDESTRE, étoit emprunté de la rencontre d'un Renard, d'un Loup, d'un Chien, d'un Cheval, & de quelques autres Animaux à quatre piés. Le présage étoit bon ou mauvais, selon la nature de l'Animal, qui se présentoit au hazard.

10°. AVSPICIVM PESTIFERVM, ne pronostiquoit que de terribles désastres. Tel étoit l'immolation d'une victime, dont le cœur, ou quelque autre partie noble disparoissoit, sous le couteau du sacrificateur. C'est le jugement que Festus en porte. PESTIFERA AVSPICIA *sunt, cùm cor in extis, aut caput non fuisset in jecinore.*

11°. AVSPICIVM PIACVLARE, supposoit un sacrifice, dont il falloit réparer les défauts, par un autre, qui fût comme le correctif du premier. Par éxemple, on tiroit des inductions fâcheuses du sacrifice, si la victime s'étoit échappée de l'Autel, si elle avoit jetté un grand cri, après avoir été frappée, ou enfin, si elle n'étoit pas tombée, selon les conditions requises par le cérémonial. Alors les Dieux étoient censés avoir réprouvé la victime. Nous sommes redevables de cette remarque à Festus. PIACVLARIA *appellabant* AVSPICIA, *id est sacrificia, antiquâ loquendi consuetudine, cùm aut Hostia ab arâ effugit, aut percussa mugitum dedit, aut in aliam, quam oportuit, corporis partem decidit.*

12°. AVSPICIVM PRÆTERMINE, avoit lieu lorsque les Romains passoient des Provinces de la République dans un Païs étranger. Sur les frontiéres, ils ne manquoient pas de tirer leurs conjectures du premier objet qui se présentoit à leurs yeux.

13°. AVSPICIVM VIALE, se prenoit des objets, qu'on rencontroit en chemin faisant. La vûë d'un Ethiopien, d'un homme, dont la taille, ou le visage étoit difforme, d'un Chat, d'une Belette, d'un serpent, d'un Rat, d'un Chien, d'un Renard, d'un Loup, causoit de grandes allarmes aux Romains.

On avoit recours aux Auspices, sur tout, dans certaines circonstances plus remarquables, dans les cérémonies de Religion, dans les actes publics, dans les mariages, à la naissance des enfants. Des choses qui nous paroissent aujourd'hui les plus indifférentes, les Romains tiroient des inductions sur l'avenit. De ce nombre étoient les paroles fortuites. Souvent, on ne se disposoit à éxécuter quelque projet intéressant, qu'après avoir eu la précaution de recüeillir les paroles de la premiére personne, qui se trouvoit. Quelquefois on députoit un Esclave, pour écouter ce qui se disoit dans la ruë. Selon le rapport qu'il faisoit, on prenoit son parti, pour ou contre, dans les choses même les plus im-

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

rage le portoit à tout tenter, pour jetter du secours dans la Place assiégée ; mais les Habitants de Nole

portantes. Les tressaillements de quelque partie du corps, les tintements d'oreille, les éternuëments, étoient aussi un langage mysterieux pour les Romains. Ils n'étoient pas moins attentifs au nom de ceux qu'ils employoient, dans les négociations, dans les cérémonies de Religion, dans les affaires. Au récit d'un nom de mauvais augure, on croyoit envisager de grands malheurs. Aussi avoit-on soin, que les enfants, qui étoient comme les Acolytes des sacrificateurs, eussent un nom heureux. On avoit la même attention, par rapport aux Ministres, qui faisoient la dédicace d'un Temple, & aux Soldats qui étoient les premiers appellés, pour prêter le serment militaire.

La superstition des présages donna naissance à la coutume, qui s'observa constamment dans l'ancienne Rome, & qui s'est perpétuée parmi nous, de se faire, les uns aux autres, des souhaits obligeants, au commencement de Janvier. Ces paroles gracieuses étoient accompagnées de petits présents, de miel, par éxemple, & d'autres petites douceurs, comme on fait encore présentement. On se persuadoit que ces honnêtetés réciproques influoient dans tout le cours de l'année. De-là ce préambule qu'on mettoit toûjours à la tête de tous les actes, & des délibérations, QVOD FELIX FORTVNATVMQVE SIT.

Au reste, la manie qu'avoient les anciens Romains de consulter les présages, avant que de prendre une résolution fixe, auroit sans doute, tiré à conséquence, dans la plûpart des événements de la vie, si la vûë d'un Chat, d'une Souris, d'un serpent, le bruit du tonnerre, des mots proférés à l'avanture, avoient été des motifs suffisants pour abandonner l'éxécution d'une entreprise. Tous les membres de la République seroient demeurés dans l'inaction, au milieu des plus pressants besoins, & des circonstances les plus critiques. La pusillanimité & l'incertitude auroient été le résultat de presque toutes les délibérations. Enfin les frayeurs eussent été aussi fréquentes, que les objets de mauvais augure. Pour obvier à cet inconvénient, les Romains étoient convenus entre eux, que les présages n'auroient de force, qu'autant qu'ils seroient acceptés.

Ainsi il ne suffisoit pas d'avoir observé l'Auspice, il falloit encore l'adopter. Etoit-il favorable ? Ils n'avoient garde de le rejetter. Ils en remercioient les Dieux. Ils les prioient d'accomplir la prédiction. Ils demandoient même un nouveau présage, qui fût la confirmation du premier. Mais si l'Auspice n'étoit pas à souhait, ils le réprouvoient avec éxécration, ils mettoient les Dieux de la partie, pour les engager à en détourner les effets. Cette précaution cependant n'avoit lieu, que quand le présage étoit fortuit & imprévû : il n'en étoit pas ainsi, lorsque, de dessein prémédité, on avoit demandé aux Dieux un signe de leur volonté. Alors le seul parti qu'il convenoit

mettoient obstacle à sa valeur. *Si vous nous abandonnés*, lui disoient-ils, *le Carthaginois va retomber sur nous, avec toutes ses forces. Le blocus de Casilinum n'est qu'une feinte. Nole est le véritable objet des desirs d'Annibal.*

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Cependant la Garnison de Casilinum ne subsistoit plus que par son invincible patience. Les assiégés,

de prendre, étoit de respecter leurs Arrêts, & de se soumettre à leurs ordres.

Conséquemment à ces préjugés ridicules, à la vûë d'un objet désagréable, ou au récit de certains mots funestes, il étoit ordinaire de cracher avec effort, comme pour exhaler l'air contagieux, que l'on venoit de respirer. Lorsque dans le discours, on étoit réduit à la nécessité de recourir à des expressions, qui faisoient naître une idée désagréable, d'avance on prononçoit une formule de détestation, pour éloigner le mauvais effet, qui en pourroit résulter. On conjuroit le présage, s'il est permis de parler ainsi, en adoucissant les termes, ou en substituant des mots qui présentassent à l'esprit des images moins rebutantes. Par exemple, si l'on vouloit annoncer la mort de quelqu'un, on disoit qu'il avoit vécu, VIXIT. Conformément aux mêmes principes, les Athéniens se servoient du terme οἴκημα, qui signifie une maison, pour exprimer la prison publique. Le bourreau étoit désigné sous le nom d'Homme public, & les Furies Divinités Infernales, sous celui d'Eumenides, ou de Déesses bienfaisantes.

Entre les diverses sortes d'Auspices, ceux qu'on empruntoit du vol & du chant des oiseaux, étoient les plus autentiques. On peut voir ce que nous avons remarqué à ce sujet, dans les Volumes précédents. Les seuls Augurs avoient le secret de cette maniére de Divination qu'on appelloit Ornimanthie. Cette connoissance se réduisoit au *Tripudium* des poulets, aux *Oscines*, c'est à-dire, au ramage des oiseaux, aux *Prapetes*, ou bien à ceux qui prophétisoient par leur vol. Voyés le premier & le quatriême Volume.

Les foudres, les éclairs, & les tonnerres faisoient encore partie de l'Art Auguraire. Enfin, les prodiges, les songes, les oracles, étoient de la compétence des Augurs.

Le Peuple avoit une telle vénération pour les Ministres de la Religion Païenne, qu'il les regardoit comme les Interprétes de Jupiter, & des Dieux. Dans l'opinion des gens simples, leur ministére les rapprochoit, en quelque sorte, de la Divinité. Il n'est donc pas étonnant, que les loix Romaines exigeassent des hommes sains de corps & d'esprit, pour exercer des fonctions si saintes, selon les idées du Paganisme.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

pressés par la disette, paroissoient sur les remparts, si extenués, qu'à peine ils pouvoient soutenir leurs armes. On disoit, que plusieurs d'entr'eux, s'étoient donné la mort, plûtôt que de périr par la faim, ou de tomber entre les mains du cruel Annibal. Ces nouvelles touchérent Sempronius; mais il ne lui étoit pas permis de contrevenir aux ordres de son Général.

Il tenta donc un artifice, pour ravitailler Casilinum, qu'il ne pouvoit secourir à force ouverte. Nous avons dit, que le Vulturne traversoit la Ville assiégée. Durant la nuit, Sempronius fit jetter dans le courant du Fleuve, des tonneaux pleins de farine, après avoir fait avertir la Garnison, d'arrêter ce que l'eau leur transporteroit. Ces provisions inespérées donnérent des forces aux braves défenseurs de la Place; mais ce secours ne dura pas long-tems. La riviére s'enfla, & les courants se multipliérent, en telle sorte, que les tonneaux de farine, ou s'échouérent sur les bords du Fleuve, ou furent arrêtés par les saules, qui en bordoient la rive. Par là l'industrie de Sempronius fut découverte, & les Carthaginois veillérent, avec plus de soin, à intercepter tout ce que le Vulturne pourroit conduire aux assiégés. Les Romains s'avisérent néanmoins de jetter des noix dans le fil de l'eau, qui arrivées à la Ville, furent arrêtées par une digue de clayes, que la Garnison avoit élevée. [a] Cette nourriture étoit légére, & d'ailleurs il

[a] Festus rapporte le même fait. Delà, dit cet Auteur, les Prénestins furent appelés *Nuculæ*, ou Mangeurs de noix Il doute cependant, si on ne leur donna point ce sobriquet, parce que le Territoire de Préneste produisoit beaucoup de noisettes. *Nuculas Prænestinos antiqui appellabant, quòd inclusi à Pœnis, Casilini famem*

fut facile aux assiégeants, d'arrêter, par une autre digue, au-dessus de la Ville, ce nouveau convoi, & d'en profiter. Ce fut vrai-semblablement alors, qu'Annibal fit sommer la Garnison de se rendre à discrétion. La mort parut, à ces braves, moins funeste que les chaînes du Carthaginois. Ils prolongérent leur vie, comme ils purent, & se firent des aliments de tout ce que la nature a le plus en horreur. Nul Animal, jusqu'aux rats même, ne fut épargné par ces Faméliques. Ils en vinrent jusqu'à détacher le cuir de leurs boucliers, & après l'avoir amolli dans l'eau boüillante, ils s'en sustentérent, avec épargne. Enfin, pour donner à l'Ennemi une idée de leur persévérance, ils labourérent un terrein, proche de leurs murs, & y semérent des légumes. Annibal ne l'eût pas plûtôt appris, qu'il s'écria : *Quoi donc, les assiégés me retiendront-ils ici, jusqu'à ce que leurs sémences soient venuës à maturité !*

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Dês-lors le Carthaginois se rendit moins difficile à recevoir les assiégés à composition. Il consentit à la Capitulation, où il fut réglé, que tous les Soldats de condition libre, payeroient sept onces d'or, en sortant de Casilinum. La condition fut acceptée. Les deux corps, l'un de Prénestins, & l'autre de Pérusins, vuidérent la Ville, après s'être fait la glorieuse réputation, d'avoir soûtenu le parti de Rome, avec autant de fermeté, que des Romains de naissance. La mémoire d'une si généreuse défense, ne fut pas abo-

nucibus sustentaverunt, vel quòd in eorum regione plurima nux minuta nascitur. Le Poëte Nævius indique dans un de ses vers, l'aventure qui donna lieu à ce surnom.

PRÆNESTINIS, *nuces in proclivi profundere.*

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. Junius Pera.

lie. Préneste érigea une statuë [a] à Manicius, Chef des défenseurs de Casilinum, avec une inscription, qui perpétua sa mémoire à la postérité. On ignore ce que les Pérusins firent en Etrurie, pour conserver la gloire de leurs braves Compatriotes. Du moins il est certain, que Rome assigna une double paye, aux défenseurs de Casilinum, & qu'elle leur offrit [b] le droit de Bourgeoisie. Les Prénestins le refusérent, & l'on n'est pas sûr, s'il fut accepté par les Pérusins. [c]

Les Habitans [d] de Pételie, signalérent aussi leur

[a] La statuë de Manicius, selon Tite-Live, fut érigée dans la place publique de Préneste. Elle étoit armée d'une cuirasse, & revêtuë d'une Toge à la Romaine. La tête de la statuë paroissoit voilée, à la maniére de ceux qui prononçoient la formule d'un vœu, ou, qui sacrifioient aux Dieux. Aussi les termes que l'Historien de Rome a rapportés de l'ancienne inscription, font foi, que Manicius s'étoit engagé par quelque vœu, apparemment dans la vûë d'obtenir la protection des Dieux, en faveur des Soldats qu'il commandoit. MANICIVM PRO MILITIBVS QVI CASILINI IN PRÆSIDIO FVERINT, VOTVM VOVISSE. De plus, Tite-Live rapporte que la même inscription fut gravée sur trois monuments, placés dans le Temple de la Fortune de Préneste. Au reste, la gloire que le brave Manicius s'étoit acquise pendant le siége de Casilinum, avoit relevé la bassesse de sa condition. Tite-Live nous apprend, que ce généreux Officier, avoit passé de l'état de Scribe ou de Greffier, à la profession des armes.

[b] A ces distinctions, le Sénat Romain en joignit une autre. Il accorda aux Prénestins, & apparemment aux Pérusins, une exemption de cinq ans de Milice; c'est-à-dire, qu'il rabattit cinq années du tems qu'ils étoient obligés, par les loix, de donner au service de la République.

[c] Tite-Live ajoûte qu'Annibal, après s'être rendu maître de Casilinum, rendit la Ville aux Habitants, & qu'il tira de son armée un renfort de sept cents hommes, pour mettre la Place en état de défense. Il craignoit, dit l'Historien, que les Romains ne profitassent de son absence, & ne formassent le siége de Casilinum, tandis qu'il seroit occupé à d'autres expéditions.

[d] Pételie, ou Pétilie, selon le sentiment de Cluvier, étoit une Ville de l'ancien Brutium, située entre Crotone & *Scyllacium*, autrement *Squillaci*. Il croit, que sa situation convient avec celle de *Bel-Castro*. Il la place sur une colline, à six mille pas Géométriques de la mer, & à trente du Promontoire *Crimisa*, qu'on appelle au-

attachement

attachement pour la République. Ces fidéles Alliés résistérent au mauvais exemple des Bruttiens, qui s'étoient livrés au parti d'Annibal. Dans la défection d'une grande partie du Bruttium, cette Ville tint bon, & soûtint avec courage, ses premiers engagements. Aussi-tôt les Carthaginois, maîtres de la Province, & les Bruttiens eux mêmes, tournérent leurs armes contre Pétélie. Le danger étoit pressant. Il fallut avoir recours à Rome. Qu'eût pû faire le Sénat, en faveur d'une Ville éloignée? Après le dépérissement de ses forces, la République avoit presque abandonné la grande Gréce à l'Ennemi. Trop heureuse, de pouvoir se conserver les Provinces les plus voisines de Rome! Elle ne donna donc que des soupirs, aux instances, & aux larmes des fidéles Pétélins.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Le refus d'un secours nécessaire auroit enlevé à Rome tout autre Peuple, qu'un Peuple invinciblement attaché. Aussi Pétélie délibéra quelque tems, si elle ne s'abandonneroit pas au sort commun du Païs. Les Magistrats l'emportérent, & le parti qu'ils proposérent, fut suivi. On enleva du Territoire de

jourd'hui *Cap dell' Alice*. Strabon, au Livre sixiême en fait une Ville de Lucanie, sur la foi d'Apollodore, ou de quelque ancien Auteur qui écrivoit dans un siécle, où les Bruttiens & les Lucaniens, ne composoient qu'un même Peuple. Le même Geographe, dans un autre endroit, paroît manifestement attribuer la Ville de Pétélie aux Bruttiens. Il assure en même-tems, qu'elle fut fondée par Philoctéte, lorsqu'une troupe de séditieux le força d'abandonner Mélibée, Ville de Thessalie. Cette opinion est confirmée par Virgile, dans le troisiême livre de l'Enéïde.

——— *Hic illa ducis Melibæi,*
Parva Philoctetæ subnixa Petilia muro.

Le Commentateur Servilius, a adopté le sentiment de Virgile, & de Strabon. Selon l'ancien Itinéraire, Pétélie étoit voisine de l'endroit, où est présentement *Strongoli*, Ville de la Calabre. Holstenius a suivi cette derniére position.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Pételie, tous les effets de la campagne, on fortifia les murs, & on soûtint un siége, sans espérance d'être secouru. Résolution, qui paroîtra téméraire; mais qui fera sentir combien le Gouvernement Romain étoit aimable, puisque l'extrêmité du péril n'en pouvoit séparer.

Le siége de Pételie fut long, & sa prise presque aussi disputée, que celle de Casilinum. Enfin, la nouvelle en vint à Rome, en même-tems qu'il y arriva des Couriers de Sicile, & de Sardaigne. Le Pro-Préteur Otacilius mandoit de Sicile, que le Préteur Furius, aprés avoir parcouru les côtes d'Afrique, avoit ramené sa flotte à Lilybée, & qu'il n'avoit rapporté d'autre fruit de son expédition qu'une blessure, qui paroissoit mortelle. Il ajoûtoit qu'on ne payoit plus la solde des équipages & des Soldats de Marine, & que les vivres manquoient à la flotte, & aux armées de terre; qu'il ne restoit plus de ressource pour parer contre la disette; enfin, que le Sénat lui feroit plaisir, de lui nommer un successeur. Cornélius Mammula, Préteur de Sardaigne, faisoit à peu prês les mêmes plaintes, & les mêmes demandes. L'embarras des Peres Conscripts étoit extrême, & la République Romaine succomboit sous son aggrandissement. On fut donc obligé de répondre aux Gouverneurs de Sicile, & de Sardaigne, qu'ils pourvussent à leurs besoins, par leur industrie, & que Rome n'étoit pas en état de les aider.[a] Etrange situation des Romains, si

[a] Selon Tite-Live, au Livre vingt-troisiéme, le Pro-Préteur de Sicile, Titus Otacilius, dans la triste situation, où il se trouvoit, eut recours à Hiéron. Il lui envoya des Députés, à dessein d'en obtenir une partie des secours, dont il avoit besoin. Ce bon Roy toûjours fidéle à la République, fut attendri au récit du triste état, où la

Annibal eût encore été semblable à lui-même ! Sa premiére réputation le soûtenoit seule, & les Nations Orientales de l'Italie, se donnoient à lui, tandis que Rome avoit peine à conserver ses conquêtes d'Outremer. Pour surcroît de malheur, un Ennemi secret prenoit, en Macédoine, des mesures, pour la destruction de la République affligée. Ce Démétrius de Pharos, qui d'ami des Romains, s'étoit fait Tyran de l'Illyrie, & qui chassé de sa Patrie, s'étoit réfugié en Macédoine, y suscitoit le Roy [a] Philippe contre les intérêts de Rome. Dêja le jeune Monarque, livré aux conseils du perfide Démétrius, songeoit à faire une Ligue avec Annibal. Nous verrons ses projets éclater l'année qui va suivre, & dans la suite l'invincible République devenir supérieure à tous ses ennemis. En effet, Hiéron fournit à Otacilius, de l'argent pour payer ses troupes, & du blé pour six mois. En Sardaigne, Cornélius, trouva, dans la libéralité des

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Polybius l. 7.

disette avoit réduit la flotte Romaine A l'instant, il fit compter aux Députés une somme considérable d'argent, & ordonna de conduire à Otacilius des Vaisseaux chargés de blé pour six mois. Le Pro Préteur Cornélius Mammula trouva de son côté, une ressource dans la libéralité des Villes Alliées de Sardaigne. Elles se cotisérent, & fournirent avec cordialité les choses nécessaires à la subsistance de l'armée Romaine.

[a] Philippe, cinquiême du nom, fut fils de Démétrius second. Après la mort de son pere, il fut mis sous la tutelle de son cousin Antigone, que les Grecs surnommérent Δώσων par ironie, c'est-à-dire, *qui donnera*. Ce surnom faisoit allusion au caractére de ce Prince, qui promettoit beaucoup, & donnoit peu. Celui ci, se para du titre de Roy, & en exerça les fonctions pendant treize ans, jusqu'à sa mort, qui arriva vers la quatriême année de la cent trente-neuviême Olympiade, ou la premiére de la cent quarantiême, environ 220. ans avant l'Ere Chrétienne, selon la supputation de Salien. Il laissa le Royaume à Philippe son pupille, qui étoit alors dans la quinziême année de son âge. La premiére année de son Regne concouroit donc avec l'an de la fondation de Rome 533. sous le Consulat de Marcus Emilius Lepidus, & de Marcus Valérius Lævinus. A ce compte, le Roy Philip-

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Villes Alliées de Rome, une abondante subsistance, pour ses Romains. C'est ainsi, qu'au fort de ses malheurs, par sa constance, Rome se maintint en possession de ses anciennes acquisitions; que le désespoir auroit fait abandonner à toute autre Nation.

Après avoir songé aux affaires du dehors, il restoit à la République, de pourvoir aux besoins du Gouvernement. Les Sénateurs étoient étonnés, de voir leurs assemblées désertes, & la majesté du Sénat diminuée, par les pertes de la République. Des trois cents Sénateurs, qui composoient cet auguste corps, à peine en restoit-il un tiers. Les uns étoient péris dans les batailles, les autres avoient été enlevés par la mort, au sein de leurs familles, d'autres enfin étoient occupés dans le Gouvernement [a] des Provinces, ou à la conduite des armées Romaines.

Depuis cinq ans, nul Censeur n'avoit rempli [b] les

pe regnoit depuis près de cinq ans en Macédoine.

[a] Il n'étoit pas permis aux Sénateurs de sortir de l'Italie, ou de passer la mer, sans un congé exprès du Sénat. Cette loi étoit inviolable au siécle de Cicéron Dans la quinzième Lettre à Atticus Livre 8. il fait foi de cet usage. Ils ne pouvoient donc se transporter dans les Provinces Etrangéres, qu'à titre d'Ambassadeurs, ou de Magistrats délegués par le Peuple. On voit les traces de cette coûtume, dans l'Histoire de Dion. Ce même Auteur ajoûte, au Livre cinquante-deuxième que sous l'Empire d'Auguste, les Sénateurs, sans aucun égard pour une loi si ancienne, s'absentoient impunément de l'Italie. Delà, il arrivoit, que les assemblées du Sénat étoient désertes. Enfin, la licence alla si loin, qu'Auguste, par un Edit exprès fut obligé de faire revivre l'ancien usage. Il fut donc défendu aux Sénateurs de s'éloigner, au-delà des Frontieres de l'Italie sans une permission formelle de l'Empereur.

[b] Nous avons remarqué ailleurs, que dans les premiers tems de Rome, les Rois se réservérent le choix des Sénateurs. Après l'expulsion des Tarquins, les Consuls, & les autres Magistrats revêtus de l'autorité Consulaire s'arrogérent le même droit, jusqu'à l'établissement des Censeurs. Cependant Cicéron, dans son Plaidoyé pour Sextius, semble faire entendre, qu'avant la Censure, le Peuple avoit part à cette nomination, par voye des suffrages. *Majores nostri,*

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. Junius Pera.

places vacantes au Sénat. C'étoit une négligence pardonnable, dans ces jours de trouble, & de désolation. Enfin, l'heure étoit venuë de rétablir la dignité de cet illustre Conseil, l'ame des délibérations publiques; mais il n'y avoit point à Rome de Censeurs, qui par le droit de leur Charge, pussent faire un nouveau a choix de Sénateurs, & en remplir la liste.

cùm Regum potestatem non tulissent, ita Magistratus annuos creaverunt, ut consilium Reipublicæ præponerent sempiternum, deligerentur autem in id consilium ab universo populo, aditusque in illum summum ordinem omnium industriæ pateret.

a Dans le choix des Sénateurs, on avoit sur tout égard à la réputation de l'Aspirant. Les Censeurs ne pouvoient, sans violer leurs serments, & sans contrevenir aux loix, admettre dans ce corps respectable, des gens notés d'infamie, ou qui avoient subi la honte d'une condamnation juridique. C'étoit une régle sagement établie, dit Cicéron dans son discours, pour Cluentius *ut hominibus turpi judicio damnatis, in perpetuum, neque ullus ad honorem, neque in curiam aditus esset.* Ainsi, selon l'ancien droit Romain, un joüeur de profession, un homme convaincu de vol, de faux témoignage, & de quelque autre crime, étoit exclu de l'ordre des Sénateurs. Dans les premiers tems de Rome, les seuls Patriciens y furent agrégés. Dans la suite, les personnes de Race Plébéiéne eurent droit d'y prétendre, à l'exception des Affranchis, & des fils d'Affranchis, du moins jusqu'au siécle; qui vit expirer la liberté Romaine. On ignore sur le témoignage de qui, Isidore a prétendu, que les Romains de Race Sénatoriale, avoient le titre de Chevaliers, avant que d'avoir atteint l'âge requis selon les loix, pour entrer dans le Sénat. Il est cependant sûr, que le rang de Chevalier étoit un grade, pour monter à celui de Sénateur. Tite-Live, au Livre quarante-deuxiéme, fait dire à Persés Roy de Macédoine, que les Chevaliers étoient la plus illustre portion de la jeunesse Romaine, & comme les éléves que Rome destinoit à remplir les places vacantes dans le Sénat. *Principes juventutis, & seminarium Senatûs, inde lectos in Patrum numerum Consules, inde Imperatores creant.* Selon Lampride, l'Empereur Aléxandre Sévére ne pensoit point autrement de l'ordre Equestre. Jamais ce Prince, dit le même Historien, n'admit aucun Affranchi à la dignité de Pere Conscript. Il lui paroissoit indécent de dégrader un corps, dont les membres se tiroient du nombre des Chevaliers: *Nunquam libertinos in Equestrem locum redegit, asserens Senatorum seminarium Equestrem locum esse.* C'est ainsi, ajoûte-t'il, que Brutus en usa, lors qu'il choisit les plus considérables, d'entre les Chevaliers, pour suc-

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. Junius Pera.

On chercha donc un homme, qui autrefois eût géré la Censure, & l'on jugea qu'il falloit l'ériger en Dic-

céder à ceux des Sénateurs, que la mort avoit enlevés, *ita quod omnes sciunt, Brutus primoribus Equestris gradus lectis, Senatum explevit*. Il ne faut pas néanmoins conclure delà, que le seul corps des Chevaliers donnât des sujets au Sénat. A la vérité, ce fut une des ressources de la République, dans certains tems, où le malheur des guerres les maladies contagieuses, & la fureur des proscriptions, avoient enlevé la plus grande partie des Sénateurs. Au defaut de ceux qui avoient été honorés de la Magistrature Curule, on avoit recours à l ordre des Chevaliers. Ceux ci une fois incorporés dans le Sénat, s'appelloient ADLECTI *Senatores*, pour les distinguer de ceux, qui avoient été revêtus des premiéres dignités. Selon la remarque de Festus. ADLECTI *dicebantur apud Romanos, qui propter inopiam ex Equestri ordine, in Senatorum sunt numero adsumpti. Nam Patres dicuntur, qui sunt Patricii generis, Conscripti, qui in Senatu sunt scriptis annotati*. D'ailleurs, du passage de Tite-Live, & de celui de Lampridius, dont nous venons de citer le témoignage, on ne doit inférer autre chose, sinon que les Chevaliers Romains, après s'être avancés par leur mérite, ou autrement, dans les Charges Civiles, & Militaires, avoient sûrement entrée dans le Sénat.

On ne pouvoit parvenir, selon les loix, au rang de Sénateur qu'après trente ans accomplis. C'est l'âge que nous avons fixé, d'après les plus célébres Auteurs de l'Antiquité. On peut consulter ce que nous avons remarqué à ce sujet, dans le second Volume de cette Histoire. Livre 7. page 46. *n. a.*

Pour l'ordinaire, le Censeur, dans l'élection des Sénateurs, distinguoit singuliérement, ceux qui avoient été élevés à la Magistrature, sans excepter même la Questure, qui étoit le premier degré des honneurs.

Non seulement on consideroit l'âge & le mérite dans un Sénateur, mais encore les biens qu'il possédoit. Avant le siécle d'Auguste, pour être admis dans le Sénat, il falloit faire preuve de huit cents mille Sesterces, non pas en revenu annuel, comme Turnebe se l'est persuadé mal à propos, mais en fond de terre, ou en équivalent. C'est ce qu'on appelloit *Census Senatorius*. On n'en éxigeoit, que la moitié, pour avoir le titre de Chevalier Romain. A ce compte un Sénateur étoit déchû de sa dignité, s'il ne joüissoit pas d'environ cent mille livres. Cette somme équivaut à peu prés à huit cents mille Sesterces, en fixant à dix sols de nôtre monnoye le denier Romain, dont le Sesterce étoit la quatriéme partie. On craignoit, que dans un poste si relevé, un Sénateur ne se dégradât, & ne se livrât à des gains sordides, faute d'avoir les moyens nécessaires pour soutenir son rang avec honneur. Dès le tems de Cicéron cette loi avoit lieu, au rapport d'Asconius, dans ses Commentaires sur les Verrines. C'est

tateur, afin que son autorité fût plus marquée. On prit le tems, que le Dictateur Junius étoit allé re-

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

ce qui a fondé le reproche que fait Arnobe aux Romains, de vendre les honneurs à prix d'argent, & de n'estimer les gens que sur le pié de leurs richesses. *Quis ad extremum pecuniam Deam esse credat, quam velut maximum numen vestra indicant litteræ, donare annulos aureos, loca in ludis atque in spectaculis priora, honorum suggestus summos, amplitudinem Magistratus.* Pline cependant semble faire entendre, que dans les heureux siecles de Rome, le mérite & la vertu furent des titres suffisants, pour avoir place dans le Sénat. C'est ainsi qu'il s'exprime, dans la Préface du quatorziéme Livre. L'accroissement des Empires, & l'opulence ont causé de grands dommages. Les choses les plus dignes de nos recherches ont commencé à diminuer de prix dans l'estime des hommes, depuis que le mérite des Sénateurs, s'est mesuré sur les richesses. *Posteris laxitas mundi, & rerum amplitudo damno fuit. Postquam Senator censu legi captus, pessum iere vitæ pretia.* Du moins, on ne peut disconvenir, que les premiers Romains avoient porté le mépris des biens, jusqu'à l'héroïsme. Cette Histoire nous a retracé plus d'une fois, des personnes Consulaires, des Magistrats du premier ordre, des Généraux d'armée, qui se faisoient honneur de leur pauvreté. Bornés à la culture d'un petit champ, ils sçavoient se contenter de peu. Leur frugalité avoit diminué leurs besoins. Souvent même, ils ne laissoient pas après leur mort, de quoi fournir aux frais de leur sépulture, & il falloit que le trésor public pourvût à l'entretien, & à l'éducation de leurs enfants, Or ces hommes illustrés par des Magistratures, par l'éclat de leurs victoires, & de leurs triomphes, étoient les premiéres têtes du Sénat, & comme l'ame de toutes les délibérations. Cependant plusieurs d'entre eux n'avoient en propre que sept arpents de terre. Il est donc vrai, qu'alors le mérite seul & la probité, décidoient en faveur du prétendant.

Il ne faut pas croire au reste, que tous ceux qui avoient entrée dans le Sénat, eussent le titre de Sénateurs. On ne donnoit cette qualité, qu'à ceux qui avoient été choisis nommément par les Censeurs, ou au défaut de ceux-ci, par les Dictateurs. Cependant les Consuls présidoient aux délibérations de cet Auguste Corps. Les autres Magistrats, jusqu'aux Questeurs inclusivement, avoient droit de se trouver au Sénat. Cette prérogative devint commune aux Tribuns du Peuple, & à ceux qui avoient exercé les fonctions de la Magistrature. Quoique réduits à la condition de simples particuliers, ils conservoient le droit d'opiner parmi les Sénateurs en titre d'Office. Les Flamines après bien des contestations, comme nous le remarquerons dans la suite, se mirent en possession du même privilége. Les Pontifes & les Augurs furent exclus de ces assemblées, jusqu'à ce qu'ils eussent été promûs aux dignités de la République.

De Rome l'an 537.

Dictateur, M. JUNIUS PERA.

joindre son armée, & l'on fit venir à la Ville le Consul Terentius Varro, puis on lui ordonna, de nommer

Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Aule-Gelle, la condition des Sénateurs étoit plus ou moins relevée, àproportion du rang qu'ils occupoient alors, ou qu'ils avoient occupé dans le Gouvernement de la République. Il cite à ce sujet, l'autorité de Caïus Bassus. Celui-ci, dit Aule-Gelle, assure dans ses Commentaires que les Sénateurs qui avoient passé par les Charges Curules, joüissoient du droit de se faire porter dans un char, jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée du Sénat. Eux seuls avoient les honneurs de la chaise Curule. Il n'en étoit pas ainsi des autres. Ils alloient à pié au Sénat. Delà, dit Bassus, ils furent appellés *Pedarii Senatores*. Festus suppose, que cette distinction étoit exprimée, dans le nom des Dignités Curules: *Curules Magistratus appellati sunt, quia curru vehebantur.* Selon le témoignage de Varron, représenté aussi par Aule-Gelle, au chapitre troisième du Livre dix-huitiéme, sous le nom de *Pedarii Senatores*, étoient compris, ceux qui, sans être Sénateur, conservoient le droit, de donner leur suffrage dans le Sénat, à raison des Charges dont la République les avoit honorés. A la vérité, quoiqu'ils eussent voix délibérative, on ne leur demandoit point leur avis. Seulement ils quittoient leur place, & se rangeoient du côté de celui des Peres Conscripts, dont ils suivoient le sentiment. Cette maniére d'opiner s'appelloit parmi les Romains, *in alterius sententiam discessio*. Elle donna lieu, dit Festus au surnom de PEDARII. *Pedarium Senatorem significat Lucilius, cùm ait, Agipes vocem mittere cœpit; qui ita appellatur, quia tacitus transeundo ad eum, cujus sententiam probat, quid sentiat, indicat.* Aule-Gelle ajoûte, que de ce nombre, étoient les jeunes Sénateurs. *Is alienam sententiam Pedibus ibant.* Il ne leur étoit pas permis d'en user autrement, lors qu'ils se déclareroient pour l'affirmative, ou pour la négative. *Senatores qui in postremis scripti erant, non rogabantur sententias, sed quas principes dixerant, in eas descendebant.* Lors donc qu'il s'agissoit de recüeillir les voix, le Magistrat, qui présidoit à l'assemblée, employoit ordinairement cette Formule. QUI HOC CENSETIS, ILLUC TRANSITE. QUI ALIA OMNIA, IN HANC PARTEM. C'est ainsi qu'il invitoit ceux qui n'avoient pas droit, de donner leur suffrage de vive voix, à passer du côté des anciens, qui opinoient pour ou contre. Aule-Gelle néanmoins fait une exception, au Livre quatorziéme, chapitre 7. Si ceux qui composoient l'assemblée paroissoient indécis, ou si les sentiments étoient partagés sur l'affaire, qui faisoit le sujet des délibérations, le Président alloit aux voix, & parcouroit tous les rangs, pour écouter les raisons de chacun des opinants. L'Auteur rapporte cette pratique sur la foi de Varron. *Varro docet Senatus consultum fieri duobus modis, aut per discessionem, si consentiretur, aut si res dubia*

mer

De Rome l'an 537.

Dictateurs, M. JUNIUS PERA, & M. FABIUS BUTEO.

mer un second Dictateur, dont la fonction se termineroit, à remplir les places du Sénat. Ici Terentius parut plus sensé, que dans la conduite de la bataille de Cannes. Sans égard à la brigue, il éleva à la Dictature le plus ancien [a] des Censeurs d'autrefois; c'étoit M. Fabius Buteo; sans lui permettre de se donner un Colonel Général de la Cavalerie. On pouvoit se dispenser aussi de lui accorder la Dictature pour six mois; mais on ne voulut pas, sans doute, avilir trop ce nouveau grade. Le consentement du Sénat fut nécessaire, pour autoriser la nomination. Il l'accorda sans peine; mais le nouveau Dictateur n'accepta qu'à regret la dignité, qui lui étoit déférée.

Aussi-tôt après son élection, Buteo monta sur la Tribune, & se plaignit de quatre innovations en sa faveur. 1. De ce que, contre l'usage, on avoit donné en même-tems, deux Dictateurs à la République. 2. De ce que la coûtume de donner au Chef Souverain de la République un Maître de la Cavalerie, c'est-à-dire, un associé dans sa Charge, n'avoit pas été gardée. 3. De ce qu'on renouvelloit en sa personne, [b] l'é-

effet, per singulorum sententias exquisitas.

a Nous avons remarqué sous l'année cinq cents douze, depuis la fondation de Rome, que ce Marcus Fabius Bureo, avoit alors exercé les Fonctions de Censeur, avec Marcus Aurelius Cotta. Il avoit été Consul pour la première fois, avec Caïus Attilius, dès l'année cinq cents huit.

b Le pouvoir attaché à la Censure, étoit devenu formidable aux Romains. Ainsi, par des raisons de politique, dans la crainte qu'un Censeur n'abusât enfin de son autorité, il fut reglé, que la même personne ne seroit pas élevée plus d'une fois, pendant sa vie, à une Charge si importante. Cependant avant la seconde promotion de Marcus Fabius Buteo, la République avoit dérogé à cette loi, en faveur de Marcius Rutilus Censorinus, & de Quintus Fabius Maximus Rullianus, comme nous l'avons obsérvé en son lieu.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA, & M. FABIUS BUTEO.

xercice de la Censure, que nul Censeur ne pouvoit obtenir qu'une fois durant sa vie. 4. De ce qu'on lui accordoit, pour six mois, une Commission, dont les fonctions pouvoient s'acquitter en peu de jours. Cet amour pour les anciennes pratiques, fit espérer aux Romains, que Buteo useroit modérément de la puissance, que Rome lui avoit confiée.

Jamais en effet on ne vit de Dictateur plus modeste, & de Commission exercée avec plus de sagesse. Le Sénat fut consulté, pour sçavoir de quels hommes on rempliroit les Places vacantes. La meilleure partie de la Noblesse Romaine avoit perdu la vie dans les guerres contre Annibal. La plus illustre Bourgeoisie même, étoit réduite à peu, & la Ville ne paroissoit qu'une vaste solitude.

Ici donc les sentimens furent partagés. Le Sénateur Carvilius ouvrit un avis, qui d'abord avoit, ce semble, quelque apparence de bien public.

Dans la disette où nous sommes de Romains, dit-il, *pour un Conseil suprême, n'est-il pas raisonnable de recourir à nos plus anciens, & à nos plus fideles Alliés ? La République doit la meilleure partie de sa gloire aux Latins. Leur Païs est partagé en divers Peuples, également affectionnés au nom Romain. Qui peut trouver mauvais, que nous accordions d'abord* [a] *le droit entier de Bourgeoisie, à deux hommes choisis de chaque contrée Latine, & que nous les insérions ensuite, au nombre de nos Peres Conscripts ? Par-là, le Latium deviendra tout Romain, & lors qu'il ne composera plus qu'un Peuple avec nous,*

a Voyés le cinquième Volume, sur le droit de bourgeoisie Romaine. Les Latins ne joüissoient alors que du droit du Latium. Ce titre seul ne suffisoit pas pour être admis aux honneurs de la République, comme nous l'avons observé au même endroit.

nous n'aurons plus à craindre les intrigues d'Annibal, pour l'attirer à la défection. Ce discours fut reçu avec la même indignation, que quand ces mêmes Latins demandérent autrefois, à partager le Consulat de Rome. Un Manlius se leva brusquement, & dit à l'Assemblée, *qu'il restoit encore un homme de la Famille Manlia, capable d'exécuter la menace, qu'un Consul de ses Ancêtres avoit faite autrefois aux Latins, sur le Capitole. Oüi, le premier d'entr'eux, que je verrai prendre place au Sénat, périra de ma main.* Le grand Fabius parla ensuite, à la vérité avec plus de modération; mais aussi avec plus d'efficace.

De Rome l'an 537.

Dictateurs, M. JUNIUS PERA, & M. FABIUS BUTEO.

Quelle imprudence, dit-il à Carvilius, *vous porte à parler en faveur du Peuple Latin? Quel tems avés-vous pris, pour exposer le Sénat à une honteuse innovation, & la Nation Latine, à un odieux refus? Vous vous compromettés, Carvilius, dans des circonstances critiques, & vous nous mettés dans la nécessité, ou de déshonorer le Sénat, ou d'irriter des Alliés fidéles, sans intérêt, & qui n'ont nulle part à la demande, que vous hazardés pour eux. Je ne voi, Peres Conscripts, qu'un remede aux suites dangereuses d'un avis téméraire. Qu'il soit à jamais enseveli dans l'oubli, & que les Latins ignorent, ce qu'on a proposé à leur insçu! Le secret est toujours l'ame de nos consultations. Ici le bien public exige qu'il soit inviolable.* Tous promirent un silence éternel. Nul ne manqua de fidélité, & la proposition de Carvilius fut sans conséquence.

Alors le Dictateur voulut bien déclarer au Peuple les regles qu'il s'étoit prescrites, pour dresser la liste du Sénat. D'abord, il ne retrancha personne de ce Corps respectable; & tous ceux qui se trouvé-

De Rome l'an 537.

Dictateurs, M. JUNIUS PERA, & M. FABIUS BUTEO.

rent en place, y furent confirmés. Ensuite, pour remplacer les morts, il choisit ceux qui, depuis les derniers Censeurs, avoient obtenu des Magistratures Curules, & qui pourtant n'avoient point encore été placés parmi les Peres. L'ordre de leur élevation aux Charges publiques, régla l'ordre de leur réception au Sénat. Après ceux-ci, le Dictateur choisit, sans exception, tous ceux, que les suffrages publics avoient établis, ou Tribuns du Peuple, ou Ediles Plébéïens, ou Questeurs. Enfin, pour achever le nombre de trois cents, il choisit ceux, qui, d'entre les Citoyens, [a] s'étoient distingués dans les armées, y avoient remporté des dépoüilles sur l'Ennemi, ou avoient obtenu de leurs Généraux des prix militaires. Tant il est vrai, qu'à Rome, les premiers grades de la République étoient la récompense de la valeur dans les ar-

[a] Le Dictateur Marcus Fabius Buteo, dit Tite-Live, au Livre vingt troisiéme eut égard, dans le choix qu'il fit, à ceux des Citoyens qui avoient été honorés d'une couronne civique. C'étoit chés les Romains, la plus éclatante, & la plus glorieuse marque de la valeur militaire, selon les remarques que nous avons faites à ce sujet, dans les Volumes précédents. Fabius n'oublia pas les personnes, qui pouvoient faire preuve de leur bravoure, en produisant les dépoüilles qu'ils avoient remportées sur l'Ennemi. A Rome, les familles en faisoient une espéce de trophée ; & les suspendoient dans le lieu le plus apparent de leur logis, comme un monument de la gloire de leurs Ancêtres. C'est Pline, qui fait foi de cet usage, dans le chapitre second du Livre trente-cinquiême. *Alia foris, circa limina, domitarum gentium imagines erant, affixis hostium spoliis, quæ nec emptori refigere liceret; triumphabantque, etiam dominis mutatis ipsæ domûs, & erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem Dominum intrare in alienum triumphum.* Les Images des Nations conquises, & ces dépoüilles pompeusement étalées, perpétuoient en quelque sorte, dit le même Auteur, le Triomphe des vainqueurs. Les enfants se faisoient un devoir de conserver avec soin ces illustres monuments. Cet objet toujours présent les animoit à la vertu, ou leur reprochoit la honte d'une vie molle, s'ils avoient dégénéré de la gloire de leurs Ayeux.

mées ! Ainsi, on y étoit Sénateur, sans cesser d'être Soldat, ou Général d'armée.

De Rome l'an 537. Dictateurs, M. JUNIUS PERA, & M. FABIUS BUTEO.

Par ces élections, qui ne furent point arbitraires, ou l'effet d'une aveugle prédilection, le Dictateur s'acquit une gloire immortelle. Il fit la lecture de sa liste, devant le Peuple, & en reçut mille applaudissements. Buteo n'eût pas plûtôt achevé, qu'il se démit de la Dictature, qu'il descendit de la Tribune, qu'il congédia ses Licteurs, & qu'il alla se confondre avec la multitude. Il resta même quelque tems dans la place, pour faire oublier au Peuple de le reconduire en foule, à son logis. Sa modestie ne l'emporta pas sur la reconnoissance publique. Rome fut charmée qu'il eût donné au Sénat soixante & dix-sept nouveaux membres, sans avoir excité de jalousie, ou de contention. Fabius Buteo fut, malgré lui, reconduit, aux acclamations de tout le Peuple.

Le Sénat venoit d'être rempli ; toute l'attention fut pour choisir les premiers Officiers de l'Etat. On indiqua [a] l'Assemblée des Centuries ; mais le Consul

[a] Il est incertain, si le Consul indiquoit l'Assemblée des Centuries, ou par un rescrit en forme de Lettre Circulaire, adressée à toutes les Tribus, ou s'il employoit le ministere des Crieurs publics, & des Appariteurs, pour annoncer la tenuë des Comices. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Consuls, par un Edit exprès, défendoient aux Magistrats Subalternes, tels que les Ediles, ou Curules, ou Plébéiens, les Tribuns du Peuple & les Questeurs, d'observer le Ciel, pour y prendre les Auspices. *In Edicto Consulum, qui edicunt, quis dies Comitiis Centuriatis futurus sit, scribitur, ex vetere formâ perpetuâ, ne quis Magistratus Minor de cælo servasse velit.* A cette occasion, nous remarquerons que les Magistrats avoient droit d'observer les Auspices, même pendant le jour marqué pour la tenuë des Comices. Ce seul acte, selon les loix, étoit une raison légitime de remettre l'Assemblée du Peuple à un autre jour. L'obligation de différer les Comices, devenoit encore plus sérieuse, si le Magistrat, après avoir observé, rapportoit que l'Auspice n'étoit pas favorable. C'étoit un moyen sûr de

De Rome l'an 537. Dictateurs, M. JUNIUS PERA.

Terentius Varro n'y présida pas. Il se déroba sagement de Rome, avant les Comices, & retourna en Province, à son armée. a Il fallut rappeller à la Ville le Dictateur Junius, & le Préteur Marcellus, qui seul à la tête de son corps de troupes, avoit battu Annibal, & s'étoit fait de la réputation durant la campagne. Sempronius Gracchus Colonel Général de la Cavalerie, fut aussi mandé. L'intention du nouveau Sénat étoit, de connoître à fond l'état des affaires du dehors, par le rapport de ceux, qui commandoient les troupes en chef. Précaution sage, qui devoit servir à régler les élections, sur le pié des lumiéres qu'on recevroit des Généraux.

A son arrivée, le Dictateur rendit compte de son armée, & de ses mouvemens; mais il parla peu de

surseoir les décisions, qu'on prévoyoit devoir tourner au préjudice de la République, ou de ceux qui avoient un intérêt secret, à autoriser ces délais. Aussi, afin que les choses ne traînassent point en longueur, le Consul qui devoit présider à l'Assemblée, interdisoit l'observation des Auspices aux Magistrats du second ordre, c'est-à-dire, à ceux qui étoient élûs par le Peuple, dans les Comices par Tribus. Il paroît évidemment, que les grands Magistrats n'étoient point compris dans cette défense. Ainsi, il étoit libre à ces derniers d'user de leur prérogative. Cependant la précaution des Consuls étoit quelquefois inutile. Cicéron produit l'exemple d'un Tribun du Peuple, qui annonça que le tonnere avoit grondé, au moment que le Peuple se disposoit à se rendre au lieu de l'Assemblée, pour l'élection d'un Censeur. C'en fut assés, dit Cicéron dans la seconde Philippique, pour forcer Antoine, à contremander les Centuries, c'est-à-dire, que selon les circonstances, on étoit bien aise de trouver dans les Auspices, de quelque part qu'ils vinssent, un prétexte qui favorisât les délais.

a Le Sénat, dit Tite-Live, au Livre vingt-troisiéme, après avoir mandé l'avis du Préteur Manius Pomponius prit le parti d'écrire au Dictateur Junius, pour le prier de revenir à Rome, où sa présence étoit nécessaire, depuis que le Consul Terentius Varro, s'étoit échappé à l'insçû des Sénateurs. Au défaut des Consuls, il falloit nécessairement recourir au Dictateur, pour présider aux Comices, où il s'agissoit de l'élection des grands Magistrats.

lui, & détourna toute la gloire sur Sempronius, son Subalterne. Il ne différa pas ensuite de convoquer les Centuries au Champ de Mars, pour choisir de nouveaux Consuls, & des Préteurs. Les suffrages furent secrets, & tombérent sur deux hommes, qu'on croyoit habiles au métier des armes. L. [a] Posthumius Albinus, quoiqu'absent, fut choisi le premier, & Tib. [b] Sempronius Gracchus, sur l'idée avantageuse qu'en avoit donné le Dictateur, fut nommé le second. On élut ensuite les Préteurs de l'année. Les suffrages se déclarérent en faveur de M. Valérius Lævinus, qui, dês-lors avoit été Consul, de [c] Fulvius Flaccus, qui deux fois avoit été honoré du Consulat, & qu'ensuite on avoit fait Censeur, d'Appius Claudius, surnommé Pulcher, & de [d] Mucius Scæ-

a La Famille Postumia, comme on a pû le remarquer dans le cours de l'Histoire, fut des plus anciennes & des plus distinguées, d'entre celles, qu'on appelloit Patriciennes. Parmi les différentes branches qui la composérent, il paroît que les Albinus tinrent le premier rang. Du moins, on ne retrouve que ceux-ci sur les Médailles.

b Les Sempronius furent partagés en trois branches. La premiére qui fut celle des Atratinus, étoit Patricienne. Les Gracchus & les Pitions formérent les deux autres branches. Celles ci, quoique Plébéiennes d'origine, se rendirent recommandables dans la République Romaine, par les Magistratures dont elles furent illustrées. Sur tout la Famille des Gracchus, fut féconde en grands hommes. Les Tuditanus, les Blæsus, les Longus, & les Sophus, firent aussi diverses branches Plébéiennes, qui descendoient de la même tige.

c La Famille Fulvia étoit Plébéiene, & originaire de Tusculum. Elle se répandit en quatre branches. La premiére, fut celle des Centumalus. Les trois autres furent distinguées par les surnoms de Flaccus, de Pætinus, & de Nobilior. Cette Famille donna plusieurs Consuls à la République.

d Tous les Ecrivains de Rome, conviennent que la Famille des Mucius, étoit Plébéiene d'origine. Elle se divisa en deux branches, dont l'une fut celle des Cordus, & l'autre des Scævola. Le surnom de *Cordus*, convenoit au premier de cette race, parce que sa mére, déja avancée en âge, le mit au monde aprês plusieurs années de mariage. C'est dans le même sens, que les Latins employoient ce

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

vola. Les quatre nouveaux Préteurs tirérent au sort leur département. La Jurisdiction sur les Citoyens de Rome, échut à Fulvius; Lævinus y jugea les causes entre les Bourgeois de la Ville, & les Etrangers. Pulcher fut destiné pour commander en Sicile, & pour y succeder à Otacilius. Enfin, la Sardaigne fut le partage de Scævola.

Cependant, comme celui-ci tomba malade, & que son infirmité paroissoit devoir traîner en longueur, les affaires pressantes de Sardaigne lui firent donner un Adjoint, qui devoit gouverner la Province, jusqu'au recouvrement de sa santé. Ce fut T. Manlius Torquatus, qui, après avoir été deux fois Consul, & une fois Censeur, ne dédaigna pas de suppléer pour un autre, au Gouvernement de la Sardaigne, qu'il avoit autrefois subjuguée, dans son premier Consulat. Ce qui paroît étrange, c'est que dans la nouvelle promotion, Marcellus fut oublié, malgré sa gloire récente, & l'affection du Peuple. Nous le verrons bien-tôt reparoître sur la scéne, & reprendre le rang, que l'iniquité des Romains, & peut-être que la jalousie de Junius lui fit refuser.

Ces arrangements pour l'année suivante n'eurent pas plûtôt été pris, que le Dictateur retourna à son

mot, pour désigner les fruits de l'arriére saison. *Cordum Frumentum, cords agni.* Arthénodore rend le terme *Cordus*, par celui d'ὀψίγονος, qui a la même signification. Ceux qui portérent le surnom de Scævola, l'empruntérent du fameux Mucius, dont la valeur & l'intrépidité firent trembler Porsena, Roy des Etrusques, dans les premiéres années de la République. La Famille des Mucius donna des Consuls à Rome, de grands Pontifes, d'habiles Jurisconsultes. Vitruve parle avec éloge d'un Caïus Mucius, qui se rendit célébre par les profondes connoissances, qu'il avoit acquises dans l'Architecture.

camp

camp devant Teanum, en Apulie, afin d'achever les six mais de sa Commission. Pour Sempronius, qui commandoit sous lui, comme il étoit désigné Consul, il resta dans la Ville, & reçut du Sénat des ordres nouveaux, pour les opérations de la campagne. Sur ces entrefaites, vint à Rome une nouvelle, qui la remplit de deüil, & qui mit du dérangement dans le Consulat.

De Rome l'an 537.
Dictateur, M. JUNIUS PERA.

Ce L. Posthumius Albinus, récemment élevé au premier rang, pour la troisiême fois, commandoit, dans la Gaule Cisalpine, un corps de troupes, pour contenir les Gaulois, & pour leur fermer la communication avec Annibal. Tandis qu'il parcouroit le Païs des Boïens, il eut à traverser une vaste forêt, que les Gaulois appelloient *la forest de Litane.* [a] Là, l'Ennemi crut le lieu propre, à dresser une embuscade au Général Romain. Il y périt avec toute son armée. Ce récit tout simple qu'il est, paroît plus vrai-semblable, que les circonstances douteuses dont un Historien a voulu embellir sa narration. Les Gaulois, [b] dit-il, déracinérent à droite & à gauche, les gros arbres rangés de file, sur les bords du chemin par où l'armée Romaine devoit passer. Ils redressérent ensuite ces arbres, & les remirent sur pié, comme s'ils eussent

Polyb. l. 9. & Zonaras l. 9.

[a] On conjecture que la forêt de Litane, s'étendoit aux environs du Territoire de Boulogne, & de Modêne. Zonaras assûte, qu'elle étoit plantée dans un terrain inégal, entrecoupé de rochers, & de montagnes. Les uns la placent près du lieu, qu'on appelle présentement *Selva Romanesca*, dans la Romagne. Les autres l'approchent de l'Appennin, à peu de distance d'un lieu, que les Naturels du Païs ont nommé *Lizano*, sur les confins de Modêne, de Boulogne, & de Pistoye, Ville de la Toscane.

[b] Frontin avoit apparemment emprunté de Tite Live ce même récit. Il parle du stratagême des Gaulois, comme d'un fait avéré, dans le chapitre sixiême du Livre premier.

De Rome l'an 537. Dictateur, M. JUNIUS PERA.

encore été retenus à la terre. Cependant le moindre ébranlement devoit les faire tomber. Les Romains, sans s'appercevoir de la fraude, s'engagérent bien avant dans la route, qu'on avoit préparée pour leur perte. A l'issuë du grand chemin, les Gaulois poussérent les premiers de ces arbres, sur les suivants, & dans un instant, l'un culbuta l'autre : en telle sorte, que les arbres, par leur chûte, ou écrasérent, ou mirent en déroute les deux Légions Romaines. Pour lors les escadrons des Gaulois tombérent sur elles, en firent un terrible massacre, & donnérent la mort à leur Général. Il fut tué en brave, les armes à la main, & vendit bien chérement sa vie. On ajoûte encore, & cette circonstance est appuyée par de bons témoignages, que les Boïens coupérent la tête à Postumius, & que de son crane disséqué, & garni d'or, ils firent une couppe, qu'ils offrirent à leurs Dieux, pour servir à leurs Prêtres, dans les libations des sacrifices. Ce rapport accabla Rome d'une nouvelle tristesse. On perdoit un Consul désigné, sur qui l'on fondoit de grandes espérances, & cette perte, ajoûtée à tant d'autres, rendoit, ce semble, les maux de la République incurables. La dépoüille de l'armée entiére étoit demeurée entre les mains de l'ennemi, & à peine étoit-il resté dix Romains, d'une défaite si générale. Le jour donc que la nouvelle en devint publique, fut semblable à la plus triste nuit. On ferma les boutiques. Chacun s'enferma dans son logis, & les ruës furent aussi desertes qu'en plein minuit. [a] Ce fut la derniére

Zonaras, l. 9.

[a] Selon la narration de Tite-Live, au Livre vingt troisiéme, le Sénat donna ordre aux Ediles Curules, de parcourir les quartiers de Rome, de faire ouvrir les boutiques, & d'interdire toutes les apparences e deüil. Il étoit à craindre, que la consternation pu-

épreuve que souffrit Rome, dans l'année la plus désastreuse qu'elle ait euë. Sa constance la rendit encore supérieure à cette nouvelle infortune, & le reméde fut aussi prompt, que le mal avoit été imprévû.

De Rome l'an 538. Consul, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS.

Sempronius étoit entré en exercice du Consulat, & comme son Collégue étoit mort, avant que d'en avoir pris possession, seul Consul, il fit assembler le Sénat. La meilleure partie du discours qu'il prononça, fut employée à relever les courages abattus.

La journée de Cannes, dit le nouveau Consul, *a dû nous endurcir contre les vicissitudes de la guerre. Après les plus grands malheurs, serons-nous découragés, par des évènemens médiocres? Si les Gaulois ont eu quelque avantage sur nous, c'est une Nation qu'il faut abandonner à sa fougue. Le torrent est débordé, l'inondation sera bientôt desséchée. C'est jusqu'à la source de nos maux, qu'il faut remonter. N'entretenons plus d'armée dans la Gaule. Tournons toutes nos forces contre le seul Annibal. Les Dieux, & le tems nous vangeront du perfide Gaulois. Si nous venons à bout, comme je l'espére, de chasser, & de dissiper les Carthaginois, les Nations Rebelles reprendront le joug, & nous resterons maîtres de nos anciennes conquêtes.*

Tite-Live l. 23.

La nécessité des conjonctures fit agréer l'avis de Sempronius. On n'envoya plus de Preteurs dans les Gaules. Toutes les forces Romaines furent destinées, pour les Provinces voisines des lieux, qu'occupoit Annibal. Voici donc la destination, que le Sénat fit des armées. Celle que commandoit le Dictateur Ju-

blique ne répandît. parmi les Citoyens, le découragement & l'épouvante, dans un tems, où la constance & l'intrépidité étoient la seule ressource des Romains.

De Rome l'an 538.

Consul, Tib. Sempronius Gracchus.

nius, fut remise au Consul Sempronius, qui la connoissoit, & dont il étoit connu; mais on y fit quelque réforme. On obligea cette nombreuse jeunesse, qui n'avoit pas atteint l'âge militaire, de quitter les armes; sans pourtant lui tenir compte de cette année de service. L'armée que Marcellus avoit commandée, & qui n'étoit guére composée que du débris de la bataille de Cannes, eut ordre de passer en Sicile, & d'y rester, tandis qu'il y auroit guerre en Italie. En échange, on fit repasser dans le Continent les deux Légions qui, jusqu'alors, avoient servi en Sicile. Ce fut afin de remplir l'armée du Collégue, que les Centuries devoient bien-tôt donner à Sempronius, pour remplacer Postumius mort chés les Boïens. On lui décerna encore deux Légions, qui seroient levées dans Rome. Terentius Varro lui-même ne fut pas oublié, malgré sa mauvaise conduite à Cannes. Sous le titre de Proconsul, il commanda une armée Romaine, en Apulie. Aussi avoit-il donné des marques singuliéres de la plus vive douleur. Depuis sa défaite, il avoit laissé croître [a] sa barbe, & ses cheveux, & n'avoit

Valer. Max. l. 4. c. 5. l. 3. c. 4.

[a] Les premiers Romains, selon le témoignage de Pline, au Livre septième, chapitre cinquante-neuf, portérent la barbe longue, & ne connurent point de Barbiers, jusqu'à l'an de Rome quatre cents cinquante-quatre. Le même Auteur emprunte l'autorité de Varron, qui assure, qu'un certain Publius Ticinius Ménas, en amena de Sicile, à Rome. Pour lors, la coûtume s'établit à Rome de se faire raser, du moins le tour du visage jusqu'au menton Il est constant, que dans la suite, l'usage de laisser croître la barbe, fut tout à fait aboli, excepté en des tems d'affliction & de calamité. Une barbe longue, des cheveux négligés, un extérieur mal propre & livide, devinrent la marque la plus ordinaire du deüil, parmi les Citoyens de Rome. Ils avoient deux maniéres de se faire couper la barbe. Ils employoient à cet effet, ou le razoir, ou les ciseaux. Selon le témoignage de Plaute, dans ces vers de la deuxième scene du second acte des *Captifs*.

pris aucun repas *a* couché sur un lit, à la maniére des Romains. Par sa modestie, il avoit corrigé le faste des premiers jours de son Consulat. Quoique le Peuple, qui le protégeoit toûjours, eût voulu le créer

De Rome l'an 538.
Consul, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS.

Nunc senex est in Tonstrina: nunc jam cultros attinet: Sed utrum, strictim ne attonsurum dicam esse, an per pectinem Nescio. Verum, si frugi est, admutilabit probe.

Le vieillard, dit le Poëte, par la bouche d'un des personnages, *est dans la boutique d'un Barbier, qui le tient déja au menton. Je ne sçai cependant, s'il s'en tiendra aux ciseaux, ou s'il voudra souffrir le rasoir. Il feroit bien de permettre qu'on le rasât tout à fait.* Que les Romains dans les premiers siécles de Rome, se soient fait honneur de conserver précieusement leur barbe, nous en avons une preuve incontestable dans les statuës antiques, conformément à la remarque de Varron, dans le chapitre onziéme du Livre second de la *Vie Rustique. Olim Tonsores non fuisse, adsignificant antiquorum statua, quod pleraque habent Capillum, & Barbam magnam.* Tite-Live fait la même observation, dans le cinquiême Livre de son Histoire, quand il parle de ces Vénérables vieillards, qui, pour le salut de la Patrie, se livrérent à la fureur des Gaulois, lors qu'ils se rendirent maîtres de Rome. Un des Barbares, dit l'Historien, avoit insulté Marcus Papirius. Ce Magistrat portoit une longue barbe, selon l'usage de ce tems-là: *Ut tum omnibus promissa erat.*

a Voyés le cinquiême Volume, Livre 15. page 219 note *a* sur l'usage, que les Anciens Romains avoient de se coucher sur des lits, pour prendre leur repas. Le fait de Terentius Varro, que nous avons emprunté du quatriéme Livre de Frontin, suppose que déja cette coûtume s'étoit introduite à Rome. Cependant quelques Auteurs conjecturent, qu'elle n'eut lieu, que vers le tems de Scipion l'Africain. On croit que ce Général apporta, pour la premiére fois, de Carthage une sorte de petits lits, que Cicéron, dans son Plaidoyé pour Muréna, appelle *Punicani Lecti*. C'est ainsi qu'en parle S. Isidore de Séville, au Livre vingtiéme de ses Etymologies, *Punicani lecti parvi & humiles, primùm à Carthagine advecti, & inde nominati.* Quoiqu'il en soit, ces lits étoient matelassés, & plus ou moins superbement parés, selon les facultés de chacun. Afin d'être plus à l'aise, les Romains quittoient la toge pour se mettre à table, & se couvroient d'une espéce de tunique, qui pour cette raison fut appellée *vestis cœnatoria*, ou *pallium cœnatorium.* Comme la pratique étoit de prendre le bain avant le repas, ou du moins de se laver, & de se parfumer les piés, ils s'étoient fait une habitude de ne point porter de souliers dans la salle du festin. Les bas reliefs antiques, & tous les Auteurs Anciens font foi de cet usage.

De Rome l'an 538.
Conful,
TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS.

Dictateur, pour remplir les places du Sénat, il s'étoit jugé indigne d'une si haute dignité. On fit graces à son repentir, & il fut conservé dans le rang, & dans les Emplois ou'il avoit occupés jusques-là. Rome se fit honneur de sa modération à punir l'auteur [a] de ses calamités. Pour des raisons différentes, la République prorogea le Proconsulat d'Espagne, à P. Scipion. Les victoires qu'il avoit remportées, avec Cnéïus son frére, en faisoient espérer de nouvelles. [b]

[a] Si l'on en croit Valére Maxime, *chap.* 1. *Livre* 1. Les calamités de Rome furent moins un effet de la mauvaise conduite de Terentius Varro, que du courroux de Junon. Terentius, dit cet Auteur, pendant l'année de son Edilité, donna le divertissement des Jeux du Cirque. Tandis que les Citoyens étoient occupés à la représentation de ces Jeux, il étoit ordinaire de poser une sentinelle dans le Temple de Jupiter Capitolin. Il choisit, à ce dessein, un Farceur de profession. C'étoit un jeune homme, qui par sa grande beauté, avoit ravi les bonnes graces du Magistrat. Un choix si bizarre passa pour une insulte, faite à la Majesté de Jupiter, & à la pudeur de Junon. Les Romains se rappellérent, dans la suite, le souvenir de cette irrévérence. C'en fut assés pour leur faire croire, que la Déesse avoit vangé un tel attentat par la défaite de Terentius, à la bataille de Cannes. Cependant ils n'y firent attention, que quelques années après. Alors on ordonna des sacrifices d'expiation, pour réparer l'injure faite à Junon.

[b] En même-tems qu'on procédoit à l'élection des Magistrats, Quintus Fabius Maximus représenta aux Sénateurs assemblés, qu'il étoit tems de pourvoir à la dédicace du Temple de Venus Erycine, pour accomplir le vœu qu'il avoit fait pendant sa Dictature, après la bataille du Thrasiméne. Par un Décret exprès, le Sénat donna Commission à Tibérius Sempronius, qui n'étoit encore que Consul désigné, de mettre fin à cette affaire, aussi-tôt qu'il auroit commencé les fonctions de son Consulat. Il s'adressa donc au Peuple, & proposa Quintus Fabius pour présider à cet acte de Religion. La demande de Sempronius fut ratifiée. Titus Otacilius fut chargé de faire la même cérémonie, dans le Temple nouvellement construit en l'honneur de la Déesse du bon Conseil. Dans ce dessein, on leur donna à l'un & à l'autre le titre de Duum-virs. Ensuite, les Ediles Curules Caius Lætorius, & le même Tibérius Sempronius, qui venoit d'être choisi Consul pour l'année suivante, donnérent au peuple, pendant l'espace de trois jours, le spectacle des Jeux Romains, qu'on avoit coûtume de célébrer sur le théatre, & dans le Cirque, en

Pour mettre tout en régle, il ne restoit plus que de remplacer Postumius, & d'élire un second Consul. Il paroît qu'alors Sempronius eut deux vûës ; la premiére, de différer la subrogation autant qu'il pourroit, pour être plus long-tems le seul Chef de la Ré-

De Rome l'an 538.

Consul, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS.

Plutar. in Marc.

l'honneur des grands Dieux, Jupiter, Junon, & Minerve. Les Ediles Plébéiens Marcus Aurelius Cotta & Marcus Claudius Marcellus, se signalérent aussi par la représentation de ces sortes de Jeux, qui furent appellés Plébéïens, parce qu'ils furent institués, ou en mémoire de la réconciliation, qui se fit entre les Patriciens & le Peuple, au retour du Mont Sacré, ou du Mont Aventin, selon la conjecture de quelques Auteurs. D'autres croyent que ces Jeux furent établis pour perpetuer le souvenir de l'expulsion des Tarquins. Cette Fête dura trois jours consécutifs. Elle avoit été précédée de la célébration des Jeux Funébres, pour honorer les Manes de l'Augur Marcus Æmilius Lepidus, qui deux fois avoit été honoré de la dignité Consulaire. Ses trois fils Lucius, Marcus, & Quintus firent les frais du spectacle. Il donnérent aux Citoyens le plaisir cruel d'un combat de Gladiateurs, au nombre de vingt-deux couples, qui se battirent dans la grande place de Rome. Cette barbare cérémonie se passoit assés ordinairement, auprès du bucher, ou du lieu de la sépulture du défunt. Elle avoit été substituée à une pratique encore plus inhumaine, reçûë parmi certains Peuples, qui se faisoient un mérite d'égorger des captifs, sur les tombeaux de leurs péres. Du moins, les Romains laissoient à ces malheureux, s'ils étoient vainqueurs, la liberté, & la vie. Quelques-uns attribuënt l'institution des Jeux Funébres, au premier Consul de Rome Junius Brutus.

Il les établit disent-ils, pour appaiser les Manes de son pére, que Tarquin le Superbe avoit sacrifié à ses soupçons. Les Jeux Scéniques, ou les piéces Comiques représentées sur le théatre, faisoient partie de la Fête. Nous n'en parlons ici qu'en passant. La suite de l'Histoire nous donnera lieu d'en parler plus en détail.

Ces réjoüissances furent suivies d'une assemblée du Peuple, au sujet de trois cents Chevaliers Campanois, qui avoient servi la République Romaine, dans les guerres de Sicile, avec une fidélité inviolable. Bien loin d'avoir trempé dans la révolte de leurs compatriotes, ils avoient renoncé à leur Patrie, pour se dévoüer, sans réserve, aux intérêts de Rome. Le Peuple en récompense de leurs services, leur accorda le titre de Citoyens Romains. Ils furent incorporés au nombre des Habitans de Cumes, qui étoit alors une Ville Municipale. En cette qualité, on les établit dans la joüissance du droit de Bourgeoisie Romaine, à compter du jour, qui avoit précédé la défection de Capoüe, & des autres Peuples de la Campanie, en faveur d'Annibal.

De Rome l'an 538. Conſul, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS.

publique; la ſeconde, d'éloigner Marcellus du Conſulat, pour n'être pas effacé par le mérite de ſon Collégue. En effet il avoit fait partir Marcellus pour le camp, dans le deſſein, comme il eſt à croire, de le dérober aux yeux, & à l'affection du Peuple, durant les Comices. Cependant l'eſtime publique l'emporta ſûr les artifices de Sempronius. La Commune s'obſtina à ne point procéder à l'élection, que Marcellus ne fût préſent. Il revint, & tous les ſuffrages furent en ſa faveur. Le Ciel ſeul, ou plûtôt la ſuperſtition Romaine, s'oppoſa à ſon élévation. Tandis que les Comices duroient encore, ſurvint un orage, & [a] le tonnerre ſe fit entendre. On ne peut dire, avec quelle avidité les Augurs ſaiſirent cet événement, pour déclarer que l'élection de Marcellus n'étoit pas au gré des Dieux. Ils avoient une raiſon de politiqu e pour l'annuller. Quoique Marcellus portât le nom de [b] Claudius, ſa Famille n'étoit que Plébéïenne. Ainſi,

[a] Si le tonnerre avoit grondé, pendant la tenuë des Comices, l'élection des Magiſtrats paſſoit pour être défectueuſe. C'eſt ce que les Augurs appelloient *vitium*. Si la foudre étoit tombée, au milieu de la grêle, & des orages, c'étoit un de ces funeſtes préſages, qui dans les termes de la ſcienee Augurale, s'exprimoit par ces mots, *vitium & calamitas*. Alors on diſoit que les Dieux avoient réprouvé le choix des Conſuls. Au contraire, le terme *ſilentium* étoit conſacré par les Augurs, pour ſignifier le calme & la ſérénité de l'air.

[b] Nous avons remarqué, dans les Volumes précédents, que la Famille Claudia, originaire du Païs des Sabins, s'étoit établie à Rome, dès la naiſſance de la République Romaine. Elle étoit alors partagée en deux branches. La premiére, qui étoit Patricienne, remontoit juſqu'à cet Attius Clauſus, natif de Régille, qui prit enſuite le nom d'Appius Claudius, & qui fut aggrégé parmi les Patriciens de Rome. Cette branche eut pluſieurs rejettons, qui donnérent de grands Magiſtrats à la République. Pour la branche Plébéïenne, elle étoit apparemment iſſuë d'un autre Claudius, qui bien que parent du premier, n'avoit point eu part aux mêmes diſtinctions.

comme

comme Sempronius Gracchus étoit Plébéïen aussi, on eût vû, pour la premiére fois à Rome, deux hommes du Peuple occuper le Consulat, contre les loix, & la coûtume. Les Augurs néanmoins n'osérent prononcer ouvertement, que l'élection de Marcellus étoit illégitime. Ils craignirent d'opposer de vains efforts, aux empressements, & à la faveur du Peuple. Marcellus parut alors aussi zélé Républiquain, qu'il étoit grand Capitaine. De lui-même, il se démit du Consulat, ou plûtôt il refusa des faisceaux, qu'il ne pouvoit recevoir, que malgré le Ciel, & la Noblesse.

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Une générosité si peu commune, ne fut pas sans quelque récompense. Rome retint Marcellus dans l'Emploi; & sous le titre de Proconsul. Elle lui donna une armée à commander. Sa place de Consul fut remplie, par le plus illustre Romain, qui fût alors. C'étoit Fabius Maximus. Elevé au Consulat, pour la troisiéme fois, il servit de Collégue à Sempronius Gracchus, & fut, encore une fois, employé contre Annibal. Telles furent les variations, pour les élections d'une [a] année, qu'on voit marquée, chés les Ecrivains Grecs & Latins, par les noms de quatre différents Consuls.

[a] Le commencement de cette même année cinq cents trente-huit, ne fut pas moins remarquable, selon Tite-Live, par les prétendus prodiges, dont la nouvelle répandit l'allarme parmi les Romains. Si l'on en croit le même Auteur, on apperçut briller sur la mer quantité de feux. Une Vache mit bas un Poulain, près de la Ville de Sinuesse. A Lanuvium le bouclier, & la javeline de Junon, surnommée *Sospita*, répandirent du sang. Enfin, on s'imagina qu'autour du Temple consacré à la Déesse, il avoit plu des pierres. En vûë de détourner les effets de ces prodiges, le Sénat ordonna les expiations ordinaires, qui se réitérérent pendant neuf jours, conformément à l'institution du Roy Tullus Hostilius, qui établit cette cérémonie, dans de pareilles circonstances.

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q FABIUS MAXIMUS.

Tit. Liv. l. 23.

Tandis que la République étoit occupée, à la Ville, à faire des élections, & des préparatifs pour la guerre, Annibal enlevoit, ou attiroit à son parti des Villes, & des Provinces. Dêja [a] Consence, Ville considérable sur le [b] Crathis, après une défense médiocre, s'étoit renduë aux Carthaginois. Dèja [c] Crotone, Place autrefois des plus peuplées d'Italie, & pour lors réduite à un petit nombre d'Habitants, s'étoit vûë forcée de se rendre au plus fort. Dèja Locres, trahi par la perfidie de ses Magistrats, avoit suivi l'exemple des Bruttiens, & s'étoit donné à Annibal.

La contagion avoit pénétré jusqu'en Sicile. Hiéron, ce Roy si fidéle à la République, trouva Syracuse partagée, entre lui, & Gélon son fils aîné. Ce Prince rebelle, pour envahir le Royaume avant la mort de son pére, avoit pris des intelligences avec Annibal, & s'étoit fait des partisans, dans la Capitale. Sa mort mit fin à la révolte. Elle arriva si à propos, qu'on soupçonna le Roy son pére de l'avoir procurée.

Cependant les Romains commencérent à se mettre en mouvement. Les départemens furent changés, après l'élection de Fabius. Ce brave Général fut mis à la tête des troupes, que le Dictateur Junius avoit commandées. Sempronius prit le Commandement des

[a] Consence, ou Cosence, étoit autrefois la Capitale du Brutium. Elle subsiste aujourd'hui sous le nom de *Cozensa*. Voyés le cinquième Volume. Cette Ville, au Septentrion, est arrosée par le Crathis, & à l'Occident par le *Busento*.

[b] Le Crathis est connu, par ce que nous en avons dit dans les Volumes précédents.

[c] Il s'agit ici de Crotone Ville du Brutium, & qui porte aujourd'hui le même nom, dans la Calabre, Province du Royaume de Naples.

nouvelles [a] levées, qu'on fit à Rome, & de vingt-cinq mille hommes de troupes Alliées. Le Préteur Valérius Lævinus fut destiné à couvrir, & à conserver l'Apulie, avec les deux Légions, [b] qu'on avoit fait l'honneur de la Déesse du Bon Conseil, il partit, sans tarder, pour la Sicile, en qualité de Général de la flotte Romaine, qui croisoit aux environs.

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Tandis qu'on procédoit aux arrangements du dehors, & aux préparatifs de la campagne prochaine, il se fit à Rome deux reglements de moindre importance. Les Consuls fixérent pour cette année 538. le lieu des assemblées du Sénat, à la porte de Capéne. De leur côté, les Préteurs transférérent leurs Tribunaux, pendant le cours de la même année, près de la Piscine publique. C'étoit un grand réservoir d'eau, où les jeunes Romains s'essayoient à nager, avant que de se hazarder dans le Tybre. Le terrain qui l'environnoit, étoit destiné à la lutte, & aux autres exercices du corps. Les uns croyent que cette piéce d'eau avoit été pratiquée, entre le quartier du Mont Cælius, appellé Cœlimontium, & le Mont Aventin. D'autres la placent, entre le grand Cirque, & la porte Capéne. Quoiqu'il en soit, ce quartier qui étoit un des plus peuplés, & des plus fréquentés de Rome, parut commode aux Préteurs, pour rendre la justice. Du tems de Festus, on ne connoissoit plus que le nom de la Piscine publique, & l'on n'en retrouvoit plus aucun vestige. Elle avoit été abandonnée, depuis qu'Auguste, pour la commodité du Peuple, lui avoit laissé,

[a] Ces nouvelles levées, au rapport de Tite-Live, se firent parmi les Esclaves, sous le nom de *Volons*. Nous avons donné ci-dessus l'explication de ce terme, en parlant de huit mille autres Esclaves du même nom, qui furent enrôlés au service de la République, après la bataille de Cannes.

[b] Selon Tite-Live, au Livre vingt-troisiême, outre les deux Légions qui avoient quitté la Sicile, pour passer en Italie, la République confia au Préteur Marcus Valerius Lævinus l'armée que Terentius Varro, avoit ramassée du débris de la bataille de Cannes. Elle avoit d'abord été destinée au Préteur Appius Claudius, qui commandoit en Sicile. Mais, on changea cette destination. Ces troupes furent remises à Lævinus. Il en fit un corps d'armée à part, & commit un de ses Lieutenants Généraux, pour la conduire sous ses ordres. On assigna encore, à ce Général, vingt-cinq Galéres, pour le mettre en état de défendre la côte Maritime, qui s'étendoit depuis Brunduse, jusqu'à Tarente. Un pareil nombre de Navires fut réservé au Préteur Quintus Fulvius, à qui il appartenoit de juger les procès, survenus entre les Citoyens. Il eut ordre de pourvoir à la défense des côtes, qui terminoient le Territoire Romain. Pour Titus Otacilius Crassus, après avoir présidé à la dédicace du Temple, érigé sur le Capitole, en

De Rome l'an 538. Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS & Q. FABIUS MAXIMUS.

repasser de Sicile, en Italie. Pour le Pro-Consul Marcellus, il reprit l'armée qu'il avoit euë à Nole, à la réserve des Soldats fugitifs de la bataille de Cannes, qu'on avoit résolu de transporter en Sicile. Ce déchet, sans doute, lui fut remplacé par de nouveaux corps, qu'on lui fournit. Terentius Varro conduisit son armée dans le Picénum, pour défendre cette contrée, & pour faire des [a] enrôlements.

D'abord, les Consuls firent ordonner par le Sénat, à tous les Fermiers de la campagne, de transporter, avant le premier jour de Juin, leurs grains dans les Villes murées. Faute de quoi, leurs métairies seroient pillées, brûlées, & leurs Esclaves vendus à l'encan. Il ne restoit plus que de pourvoir à la garde des côtes. On assigna donc à chacun des deux Préteurs, Fulvius Flaccus, & Valérius Lævinus, vingt-cinq Galéres. Celui-ci eut à défendre les Païs Maritimes, depuis Brunduse jusqu'à Tarente, & celui-là, depuis Ostie jusques à la Campanie, & à l'Etrurie. Le reste de la flotte Romaine fut confié à Otacilius, avec ordre d'al-

par testament les bains d'Agrippa. *Piscina publica hodieque nomen manet. Ipsa non extat, ad quam & natatum, & exercitationis alioqui causâ veniebat populus.*

[a] Ces mouvements de la République Romaine donnoient de l'inquiétude à Annibal. Depuis peu son frére Magon étoit passé en Afrique, pour solliciter un secours d'hommes, & d'argent. Il avoit obtenu douze cents Fantassins, quinze cents hommes de Cavalerie, soixante Galéres bien équippées, vingt Eléphants, & mille talents en argent, c'est à dire, la valeur d'un million, ou à peu prês, sur le pié de nôtre monnoye. Il se préparoit à s'embarquer pour l'Italie, avec ce nouveau renfort, lorsque, par les nouvelles d'Espagne, on apprit les conquêtes des deux Scipions. On ajoûtoit, que la plûpart des Peuples de cette contrée s'étoient déclarés pour les Romains. Le Sénat de Carthage en fut allarmé. Son attention se réveilla bien-tôt, sur les besoins pressants de ces Provinces. Le secours destiné pour Annibal, eut ordre de passer en Espagne, sous le Commandement de Magon, qui s'étoit dêja disposé à retourner en Italie.

ler en Sicile, & d'en garentir les Ports. On peut dire, que Rome ne fit jamais de disposition plus judicieuse de ses forces. Sa conduite la sauva des pertes de l'année derniére, & la releva plus encore de son abatement, que la valeur de ses Soldats, & de ses Généraux.

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Le Préteur Valérius Lævinus commença les exécutions de la campagne, par un événement inattendu. Il campoit à Lucerie, &, delà, il veilloit sur l'Apulie, confiée à ses soins. Il fut surpris de voir conduire en sa présence, une troupe de Macédoniens, qu'on n'attendoit pas en Italie. A leur tête paroissoit un Athenien, nommé Xénophanés, fils de Cléomachus, & c'étoit lui qui portoit la parole. Ces Etrangers étoient débarqués, [a] vers le Promontoire [b] Lacinien, fameux par un [c] Temple dédié à Junon. Delà, ils

[a] Il étoit naturel, dit Tite Live au Livre vingt-troisiéme, que les Ambassadeurs du Roy Philippe abordassent au Port de Tarente, ou à celui de Brunduse, pour aller delà trouver Annibal à Capouë. Mais la flotte Romaine, qui croisoit sur ces côtes, ne leur permit pas de prendre cette route.

[b] Le Promontoire Lacinien, aujourd'hui *Capo delle Colonne*, s'avance dans la mer Ionienne, au-delà du Golphe de Tarente. Nous en avons parlé dans le sixiéme Volume de cette Histoire, Livre 21. page 30. note *a*.

[c] Le Temple de Junon Lacinienne étoit situé au Septentrion du Promontoire Lacinien, à six milles de Crotone, selon la description qu'en ont faite Diodore de Sicile, & Tite-Live. Ce Temple étoit renommé par la vénération des Peuples, qui abordoient de toutes les contrées, pour y porter leurs hommages, & leurs offrandes à la Déesse. Il étoit terminé par un bois touffu, planté de sapins. Les pâturages qui croissoient au milieu, nourrissoient une grande quantité de bestiaux, consacrés à la divinité tutelaire de ces lieux. Selon la tradition fabuleuse, ces Animaux paissoient en sûreté contre les attaques des voleurs, & des bêtes féroces, quoiqu'ils ne fussent sous la garde d'aucun Berger. Le soir, aprés le Soleil couché, ils s'en alloient d'eux-mêmes à l'étable, qui leur étoit destinée. Des amples revenus que produisoit ce bétail, les Ministres préposés au culte de Junon, avoient fait ériger dans le Temple une colonne d'or massif. Cicéron, dans le premier Livre de

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

prétendoient aller, par terre, trouver Annibal à Capouë. C'étoit une Ambassade, que le Roy Philippe de [a] Macédoine, alors âgé de vingt ans, [b] envoyoit au



d'Argent

la Divination, dit que la vûë d'un monument si somptueux irrita la cupidité d'Annibal. Dans le doute, si la colonne étoit veritablement de pur or, il la fit fonder. Après s'être convaincu par lui même, il reconnut le prix du métal, & forma la résolution de le convertir à son profit. Si l'on en croit Cicéron, ou plûtôt Cælius, dont il rapporte le témoignage, Junon apparut en songe au Général Carthaginois. D'un air de courroux, elle sembloit le menacer, de lui faire perdre le seul œil, qui lui restoit, s'il osoit executer le dessein sacrilége qu'il avoit conçu. Annibal effrayé de cette vision, abandonna son projet, & ne songea plus qu'à se concilier la protection de la Déesse. Dans cette vûë, de la piéce d'or qu'il avoit enlevée, pour en faire l'épreuve, il fit fabriquer la figure d'une petite vache en relief, & la plaça sur le haut de la colonne. Parmi les richesses, qui décoroient les dehors, & l'intérieur du Temple, le marbre dont le toît étoit couvert, attiroit les yeux des Etrangers. La tête de Junon Lacinienne, semblable à celle que nous représentons ici, se trouve sur quelques Médailles de la Ville de Crotone, qui rendoit un culte singulier à cette Divinité.

a L'ancien Royaume de Macédoine, contenoit toute cette étenduë de Païs, qui a pour bornes, la Thessalie, l'Epire, le Golfe Adriatique, l'Illyrie, la Dardanie, la Thrace, & la mer Egée. La partie Orientale de cette contrée retient encore le nom de Macédoine. La partie Occidentale, est connuë sous celui d'Albanie. La Thessalie étoit encore comprise dans les Etats du Roy Philippe.

b Tous les Chronologistes conspirent à placer la première année du Regne de Philippe, fils de Démétrius, troisiême du nom, sous la cinq cents trente-troisiême année, depuis la fondation de Rome. Marcus Æmilius Lepidus, & Marcus Valérius Lævinus, gouvernoient alors la République Romaine, en qualité de Consuls. Ainsi Philippe monta sur le Trône vers la fin de la cent trente-neuviême

Général Carthaginois, à la persuasion de Démétrius de Pharos,[a] ce fameux traître, que les Romains avoient chassé de sa terre natale. L'Ambassadeur, & sa suite, avoient été pris dans leur marche, par des coureurs de l'armée de Lævinus, & venoient d'être conduits en son camp. Le Préteur les interrogea sur leur Païs, & sur leur dessein ; mais le Grec, qui parloit au nom de sa troupe, ne hésita point à cacher la vérité, par un mensonge. *Philippe de Macédoine*, dit-il, *me députe en ces lieux, vers le Sénat Romain, & je viens, en son nom, traiter avec la République.*

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

A ces mots, Lævinus ne put dissimuler sa joye. Il prévit tous les avantages de l'Alliance de Rome, avec la Macédoine. Seule, elle alloit remplacer la défection d'un si grand nombre d'Alliés. L'Ambassadeur reçut tout l'accüeil, dû au Ministre d'un grand Roy, dont les prévenances étoient si précieuses à la République affligée. Tout autre y eût été trompé. Le Général fournit une escorte à l'Ambassadeur, avec des guides pour le conduire, à travers des Païs infestés de Carthaginois. L'Histoire ne nous a point appris, par quel artifice le Grec échappa à ses conducteurs. Nous sçavons seulement, qu'il entra dans la Campanie, & qu'il fut conduit au camp d'Annibal. Sa joye fut extrême, à l'arrivée de ce Ministre, qui promettoit un renfort plus abondant, & plus certain, qu'on n'en eût pû espérer du Sénat de Cartha-

Olympiade, ou au commencement de la cent quarantième, 220. ans avant l'Ere Chrétienne. Il étoit alors âgé de quinze ans. Ainsi dans l'année de Rome cinq cents trente-huit, il avoit environ vingt ans.

[a] Démétrius de Pharos s'étoit réfugié auprès de Philippe, l'an de Rome cinq cents trente-quatre, sous le Consulat de Marcus Livius Salinator, & de Lucius Æmilius Paulus.

De Rome l'an 538. Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

ge. Tout se prépara pour la signature du Traité, qui fut public & solemnel; Traité qui nous reste encore, & dont nous ne ferons que transcrire les propres paroles. Delà, nous apprendrons, quelles étoient les cérémonies de ces sortes d'Alliances, & combien l'Historien Latin a été peu fidéle, à nous en tracer la subsistance. L'Acte fut donc dressé en ces termes.

Traité de Confédération, qui fut arresté, par serment, entre Annibal Général des Carthaginois, Magon, Myrcal, & Barmocal, en présence des Sénateurs, & des Soldats de l'armée Carthaginoise, d'une part, & de l'autre, entre le fils de Cléomachus Athenien, nommé Xénophanés, que le Roy Philippe, fils de Démétrius, nous a député, tant en son nom; qu'au nom des Macédoniens, & des Alliés de sa Couronne. Nous avons fait cette Alliance, sous les auspices de Jupiter, de Junon, d'Apollon, de la Divinité tutelaire de Carthage, d'Hercule, [a] d'Iolaüs, de Mars, de Triton, de Neptune, des Dieux, qui accompagnent nôtre expédition, du Soleil, de la Lune, de la Déesse Thétis, des Dieux des Prés, des Fleuves, & des Fontaines, enfin de tous les Dieux qui habitent les terres de Carthage. Nous l'avons fait aussi, en presence des Divinités, qui tiennent sous leur Empire la Macédoine, & la Gréce, enfin de tous les Dieux, qui président à la guerre. Annibal dé-

[a] Selon les traditions fabuleuses, cet Iolaüs étoit neveu d'Hercule, par sa fœur. Il avoit été le compagnon inséparable de ce Heros de la Gréce. Il le suivit dans ses voyages, & lui servit de second, dans le combat qu'il eut à livrer, contre l'Hydre de Lerne. Les Atheniens avoient érigé un Autel à Iolaüs, & partageoient leur culte entre l'oncle & le neveu. La Fête qu'ils célébroient sous le nom d'*Heraclea*, étoit commune aux deux Divinités. Pour cette raison, les Thébains appellérent cette solemnité *Iolaia*. Elle étoit accompagnée de différentes sortes de Jeux. Une couronne de myrthe étoit le prix réservé aux vainqueurs dans les Jeux. Voyez Meursius au Livre 3. de son Ouvrage intitulé, *Græcia Feriata*.

clare

clare, & avec lui les Sénateurs, & tous les Soldats de son armée, qu'il y aura une étroite amitié, & une intelligence parfaite, entre eux, & les Macédoniens, en sorte qu'ils seront tous fréres. Que ce Traité tourne donc au salut, & à la défense de la République Carthaginoise, d'Annibal son Général, de son armée & de ses Soldats, des Gouverneurs des Provinces Carthaginoises, de tous les Peuples soumis à ses loix, nommément d'Utique, & des autres Nations du domaine de Carthage; enfin de ses Alliés & de ses amis, & en particulier des Peuples, qui se sont joints à son parti, en Italie, dans la Gaule, & dans la Ligurie, de tous ceux encore, qui pourront s'y joindre à l'avenir. Que le même Traité tourne aussi au salut & à la défense du Roy Philippe, de ses Macédoniens, & des autres Nations de la Gréce, qui lui sont Alliées. Que Carthage, qu'Utique, que les autres Villes Carthaginoises, que les Peuples de leur domination, & les Alliés de leur République, prêtent aux Macédoniens le secours de leurs armes, & de leurs Soldats, aussi-bien que les Villes & les Peuples de l'Italie, de la Gaule, & de la Ligurie, qui tous sont, pour le présent, Alliés des Carthaginois, ou qui pourront le devenir dans la suite. Les deux Peuples Confédérés ne tenteront rien les uns contre les autres, par des menées secretes, ou par de sourdes pratiques. Les Macédoniens secoureront les Carthaginois, sans délai, sans fraude, & de bonne amitié, excepté contre les Rois, & les Villes, qui leur seront Alliées. A l'égard de la présente guerre, contre les Romains, la Macédoine la partagera avec Annibal, sans cesser de la faire, que les Dieux ne lui ayent donné une heureuse issuë. Nous nous déclarerons les Ennemis des Ennemis de Philippe, & Philippe se déclarera l'Ennemi des Ennemis de Carthage. Vous nous

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

fournirés les secours que nous vous demanderons, de la maniére dont nous en ferons convenus. Si les Dieux ne secondent pas nos desseins, contre Rome, & que nous soyons obligés de faire la paix, avec elle, vous entrerés avec nous dans le Traité, & les Romains deviendront vos amis, à condition, qu'ils cedéront le domaine de [a] Corcyre, [b] d'Apollonie, [c] de Dyrrachium, [d] de Pharos, de Dimalle, [e] de Parthenie, & de son Territoire, & de l'Atintanie, & qu'ils rendront à Démétrius de Pharos, ses parents & ses amis, qui seront sur leurs terres. Si les Romains font la guerre à l'une, ou à l'autre des deux Nations, nous nous aiderons mutuellement, aussi-bien que contre tous nos autres ennemis, excepté ceux, qui nous seroient d'ailleurs attachés par des Alliances. Enfin, si quelqu'un des deux contractants, vouloit changer quelque clause de ce Traité, il ne pourra y rien ajoûter, ni en rien retrancher, que d'un consentement mutuel. [f]

[a] L'Isle de Corcyre dont il s'agit ici, étoit située sur la mer Adriatique, dans le voisinage de l'Illyrie. Elle porte présentement le nom de *Curfola*, ou de *Curfoli*. L'autre Isle du même nom, qui s'appelle présentement Corfou, est placée dans la mer Ionienne. Nous avons parlé ci-dessus de la premiére, & de la seconde dans le sixiéme Volume.

[b] Nous avons parlé ci-dessus de la Ville d Apollonie, & dans le sixiéme Volume de cette Histoire.

[c] Consultés la page cinquante-sixiéme de ce Volume, sur la Ville de Dyrrachium, aujourd'hui *Durazzo*.

[d] Les Villes de Pharos, & de Dimalle sont connuës, par ce que nous avons dit ci-dessus.

[e] Parthénie étoit la Ville Capitale du Païs des Parthins, Peuples de l'Illyrie, dont nous avons parlé dans la page 59. aussi bien que des Atintans, qui prirent leur nom de l'Atintanie, Province située entre l'Illyrie & la Macédoine. Selon Appien, cette Nation faisoit partie de l'Illyrie proprement dite.

[f] Voici la forme & les conditions du Traité, tel que Tite-Live le rapporte, au Livre vingt-troisiéme de son Histoire. *Le Roy Philippe s'engage à passer en Italie, avec une flotte au moins de deux cents voiles, de ravager toutes les côtes Maritimes de cette contrée, en un mot, d'employer toutes ses forces, pour faire la*

De Rome l'an 538. Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Tel fut le Traité, que signérent Annibal & Xénophanés, & qu'on peut appeller une Ligue offensive & défensive, entre Carthage & la Macédoine. Qui n'eût crû que Rome devoit être accablée, sous le nombre de ses ennemis ? Nous verrons les Ligues formées contre elle, tourner au désavantage des Nations Confédérées, & les entraîner à leur ruine. Revenons à l'Ambassadeur du Roy Philippe.

Dès qu'il eût achevé sa Commission, il alla rejoindre sa flotte, qu'il avoit mise à l'abri du Cap Lacinien. Trois Ambassadeurs d'Annibal, Magon, Bostar, & Giscon, s'embarquérent avec lui. Ils prirent la route de la Macédoine ; mais à peine étoient-ils en haute mer, que la flotte de Fulvius Flaccus, qui gardoit la côte, apperçut le Vaisseau Macédonien. A l'instant, il détacha des [a] Frégates légéres. On l'atteignit, & quoiqu'il forçât de voiles, pour échapper, on le contraignit à se rendre. Xénophanés, conduit à bord du Général de la flotte, s'efforça d'esquiver le péril, par un nouveau mensonge. *Je suis parti de Macédoine*, dit il, *par ordre du Roy Philippe, pour traiter avec le Sénat & le Peuple Romain. Les chemins infestés par des troupes ennemies, ne m'ont pas permis d'ar-*

guerre aux Romains, par mer & par terre. En vertu de ce Traité, Annibal, au nom de la République de Carthage, entrera en possession de la Ville de Rome, de ses dépendances, de l'Italie entiére, & de toutes les dépoüilles conquises sur l'ennemi. Après cette conquête, les Carthaginois s'obligent à porter la guerre en Gréce, pour les intérêts du Roy Philippe, & à lui céder le domaine de toutes les Villes subjuguées, & des Isles qui sont situées, vis-à-vis, & aux environs de la Macédoine.

[a] Tite-Live donne à ces Frégates légéres, le nom de *Cercuri*, ou selon d'autres Editions, de *Cercyri*, & de *Corcyr*. Il paroît que ces sortes de petits Navires étoient en usage, parmi les Insulaires de Corcyre. Pline, au Livre septiéme, en attribuë l'invention aux Peuples de l'Isle de Chypre.

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

river à la Capitale de la République. Du moins j'ai négocié avec le Préteur Lævinus, & je lui ai confié les desseins de mon Maître. Retarderés-vous la réponse, dont je suis porteur ?

Peut-être que le discours du Grec eût encore une fois imposé, si l'habit & le langage n'eussent trahi les trois Ambassadeurs Carthaginois. Sur de légitimes soupçons, le Préfet de la flotte Romaine, prit à part les gens qui servoient les Ambassadeurs d'Annibal, les interrogea, les intimida, & leur fit avoüer, qu'ils portoient en Macédoine des Lettres du Général Carthaginois, pour le Roy Philippe, & qu'ils étoient chargés d'un Traité d'Alliance, entre la Macédoine, & Carthage. La découverte parut assés considérable, pour en laisser l'examen, & la décision au Sénat Romain, ou aux Consuls, en quelque lieu qu'ils fussent. Le Commandant de la flotte, détacha donc une Escade de cinq Galéres, sous le Commandement de [a] Valérius Antias, pour transporter à Rome les Ambassadeurs, & les gens de leur suite. On lui prescrivoit de les séparer sur divers Vaisseaux, de les garder à vûë ; & d'empêcher toute sorte de communication entre eux. La traversée fut longue. Il fallut que l'Escadre fît un long détour, depuis la mer Ionienne, jusqu'à la mer Tyrrhénienne. Nous la laisserons faire sa route, pour représenter l'état des armées de terre, occupées contre Annibal.

[a] Ce Valérius Antias est différent d'un autre du même nom, qui composa un gros Volume d'Annales Historiques. Cet Auteur selon Velléïus, étoit contemporain de Lucius Sisenna, de Rutilius, & de Quadrigarius. Or, Lucius Sisenna écrivit l'Histoire de la guerre civile de Sylla, dont on fixe communément l'époque à l'année de Rome 666.

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Il faut l'avoüer. Les commencements de la campagne se sentirent un peu, & de l'affoiblessement des Romains, après les pertes de l'année précédente, & de l'indolence d'Annibal, amolli par les plaisirs de Capouë. On ne voyoit plus, d'une part, cette premiére avidité des Consuls, à tout hazarder dans une bataille, & de l'autre, cette infatigable célérité, à chercher l'ennemi, pour le combattre. Des deux côtés, on se laissoit entraîner par les circonstances, & les occasions faisoient naître les entreprises, sans qu'on les recherchât. Cette situation des esprits étoit avantageuse aux Romains, qui, dans leur foiblesse, risqueroient beaucoup à se trop exposer.

La Campanie étoit alors le principal théatre de la guerre. Annibal en occupoit la Capitale, & quelques autres Villes s'étoient rangées à son parti. Les Romains aussi restoient en possession de plusieurs Places considérables, d'une si riche Province. Entre autres, Naples, Nole, & Cumes persévéroient dans leur ancienne fidélité, pour la République. Pour lors, les Campanois Rebelles paroissoient plus empressés qu'Annibal même, à ranger la Campanie entiére, au parti Carhtaginois. Ils levérent donc une armée de leur Nation, au nombre d'environ quatorze mille hommes, & mirent à leur tête Marius [a] Alfius, qui, pour lors étoit le principal de leurs Magistrats.

La premiére expédition, que tenta le nouveau Général, fut sur la Ville de Cumes. D'abord il employa les sollicitations, pour l'attirer au parti des Annibalistes. La fidélité des Cumans prévalut, & les négo-

[a] Dans quelques éditions de Tite-Live, au lieu de Marius Alfius, on lit Marius Alpinus.

De Rome l'an 538. Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

ciations d'Alfius furent inutiles. Ce fut donc par un artifice, que le Général Campanois forma le dessein, de surprendre la Ville. Tous les ans, la Nation entiére des Campanois, se trouvoit à un sacrifice solemnel, qui se faisoit dans un lieu, nommé [a] Hama, assés proche de Cumes. A l'occasion de la Fête, les Sénateurs rassemblés de toutes les Villes, tenoient comme une espéce de Diéte, où l'on délibéroit sur les affaires générales de la Province. Alfius invita donc les Cumans, à s'y trouver avec leurs Magistrats, & leur fit entendre deux choses. La premiére, qu'on prendroit des résolutions dans l'Assemblée, pour mettre de l'uniformité dans les sentiments, & qu'on y délibéreroit, s'il étoit à propos de préférer le parti Romain au parti Carthaginois. La seconde, qu'on tiendroit une armée campée au voisinage, pour préserver les Dieux, & la Diéte, des insultes d'Annibal, & des Consuls. L'invitation étoit habilement colorée, mais les Cumans y soupçonnérent de la fraude. Cependant ils dissimulérent leur défiance, pour ne pas trahir leur dessein, & promirent de se trouver au jour marqué.

On n'ignoroit pas à Cumes, que le Consul Sempronius campoit dans le voisinage, à six milles de la Ville. Il étoit venu de Rome, en droiture, à [b] Sinuess-

[a] Le lieu appellé *Hama*, étoit situé à l'extrêmité du Territoire des Cumans, du côté de Capouë. La Forêt voisine conserve encore aujourd'hui le nom de *Selva de Hami*.

[b] Nous avons parlé de l'ancienne Sinuesse, Ville de la Campanie, dans les volumes précédents. Elle étoit située, au rapport de Tite-Live, entre le Mont Massic, & la mer Tyrrhénienne. La pureté de l'air qu'on y respiroit, & la bonté de ses eaux, en avoient fait un lieu de délices. Près delà, étoit un espéce de gouffre, d'où sortoient des exhalaisons empestées. Pline en parle dans le chapitre

se, où étoit le rendés vous général de toutes les armées Romaines. Lorsque la répartition en eût été faite, & que les divers Généraux eurent conduit, delà, leurs troupes, chacune à son poste, Sempronius passa le Vulturne, & vint camper à [a] Literne, dans la Campanie. Il joüissoit du repos, que lui permettoit l'inaction d'Annibal, & n'étoit occupé qu'à dresser les Soldats de sa nouvelle armée. Comme elle n'étoit guére composée, que de nouvelles levées, que de Soldats tout neufs au métier de la guerre, & de ces

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.



d'Argent

quatre-vingt treizième du Livre second, & lui donne le nom de soupirail de l'Enfer. *Spiritus letales alibi, aut scrobibus emissi, aut ipso loci situ mortiferi, alibi volucribus tantum, ut Soracte, vicino urbis tractu, alibi præter hominem cæteris animantibus, non nunquam & homini, ut in Sinuessano agro & Puteolano. Spiracula vocant alii, charoneas scrobes, mortiferum spiritum exhalantes.* Dans une Médaille, qui porte le nom des Habitants de Sinuesse, on voit la tête de Neptune, & sur le revers ce même Dieu, qui conduit un char tiré par trois chevaux. C'est un monument, ou d'une victoire remportée sur mer par les Sinuessans, ou du culte qu'ils rendoient à cette Divinité.

a La Ville de Literne, que d'autres ont appellée, par corruption, Linterne, étoit située à l'embouchûre d'un Fleuve du même nom. On voit encore aujourd'hui, près du même endroit, une Tour, que les Naturels du Païs appellent *La Torre di Patria.* Les environs sont inondés par les marais de Literne, qui sont connus à présent, sous le nom de *Lago di Patria.* A peu de distance delà, étoit la Forêt, que les Auteurs Latins nomment *Silva Gallinaria.* Elle s'étendoit entre l'embouchûre de ce Fleuve, & celle du Vulturne. Au rapport de Juvenal, dans la troisiéme Satyre, cette Forêt étoit une retraite de brigands.

De Rome l'an 538.
Consuls, Tib. Sempronius Gracchus & Q. Fabius Maximus.

Esclaves, qui s'étoient adonnés volontairement au service, & qu'on appelloit *Volons*, le Chef mettoit tous ses soins à les instruire, & à les former. Sans cesse il leur faisoit faire l'exercice. Il leur apprenoit à connoître leurs Enseignes, & à les suivre, à se placer à leurs rangs, à faire les évolutions militaires, & à se rallier. Ce que Sempronius avoit le plus à cœur, étoit d'établir l'union, & la concorde, dans son camp. Le peu qu'il avoit de vieux Soldats méprisoit les nouvelles levées; mais les Esclaves enrôlés étoient l'objet du rebut, & du mépris de tous ceux, que le sort avoit fait naître de condition libre. Delà, les querelles & les contentions. Le Consul ordonna aux Tribuns, ou aux Centurions, de ne mettre nulle différence entre les uns & les autres, & de faire bien entendre à leurs troupes, que la République ne vouloit point de distinction, parmi ceux, qu'elle employoit à son service. *C'est la valeur*, leur disoit-il, *& non pas l'âge, ou la naissance, qui nous honore. Rome nous a confié en commun son salut, & sa gloire. Nul n'a de supériorité sur l'autre, qu'autant qu'il sçait se rendre utile à la Patrie, par ses services, & par son obéïssance.* A force de le redire, on avoit imprimé ces sentiments dans tous les cœurs, & personne ne s'avisoit plus de faire aux autres des reproches, ou de se donner de la préférence. Cette espéce de politesse introduite parmi des Soldats, ne laissoit plus de lieu qu'à l'émulation, & chacun ne songeoit plus à l'emporter, que par le mérite.

Par son application & par sa sagesse, Sempronius avoit rendu passable la plus mauvaise armée, que jamais Consul eût commandée. Il en étoit-là, lorsque les Députés

Députés de [a] Cumes arrivérent à son camp, & lui exposérent l'artifice, que les Campanois devoient met-

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

[a] La Ville de Cumes tenoit alors, & tint encore dans la suite un rang distingué parmi les Villes de la Campanie. Voici ce qu'Agathias nous en apprend, au premier Livre de son Histoire. C'est, dit-il, une des plus fortes Places de l'Italie. Elle est presque imprenable, si l'on considére son assiette. Située sur un côteau (que les Naturels du Païs appellent aujourd'hui *Monte Castello*) de tous les côtés l'accès en est fort difficile. De loin, la Ville a la forme d'un Donjon, qui commande la mer Tyrrhénienne, dont les eaux viennent se briser contre la colline. Aux avantages de sa situation, Cumes avoit encore joint le secours de l'art. Elle étoit fortifiée en dehors d'un rempart solide, & flanquée de tours élevées, de distance en distance, en sorte que son enceinte étoit à couvert des insultes de l'Ennemi.

On attribuë la fondation de cette Ville, à une Colonie des Habitants de Chalcis, qui abordérent en ces cantons, sous la conduite d'Hippocles, & de Mégasthéne. Les Campanois s'en saisirent, l'an de Rome trois cents trente-cinq, & en chassérent les anciens possesseurs, après en avoir réduit une partie en captivité. Les Grecs s'y étoient conservés pendant une longue suite d'années, malgré les efforts des Etruriens, & des Osques, qui tâchérent en vain de s'en rendre maîtres. Denys d'Halicarnasse, au septiéme Livre des Antiquités Romaines, dit que les richesses, & la puissance de cette Ville, maîtresse du terrain le plus fertile de la Campanie, avoient excité la jalousie des Peuples d'alentour. La commodité des Ports voisins, favorisoit l'étenduë de son commerce avec les Nations Etrangéres. Pouzzoles étoit de la dépendance, & comme l'arsenal de cette grande Ville. A quatre mille delà, on voit encore un antre creusé dans le roc. Il est aujourd'hui connu sous le nom de Grotte de la Sibylle. C'étoit-là, selon la plus ancienne tradition, qu'elle avoit fixé sa demeure. S. Justin, *in oratione parenetica*, rapporte, comme témoin oculaire, qu'il avoit remarqué trois bains audedans de la Grotte. La tradition du Païs, dit ce saint Pére, étoit que la Sibylle de Cumes avoit coûtume de s'y laver. Après quoi elle se couvroit d'une tunique de lin, & s'enfonçoit dans le lieu le plus reculé de l'antre. Là, étoit un petit Temple, d'où elle publioit ses Oracles. Le même Auteur ajoûte, qu'on voyoit dans ce lieu un petit tombeau de bronze, où l'on avoit recüeilli les cendres de la Prophetesse. D'autres établissent le séjour de la Sibylle dans une autre Grotte, où l'on avoit pratiqué un passage depuis Cumes jusqu'au Lac Lucrin. C'est celle que les Italiens appellent *Grotta di pietro di pace*. Au sommet de la colline, où la Ville de Cumes avoit été bâtie, étoit un Temple magnifique consacré à Apollon. Dédale passoit pour avoir été l'Architecte de ce superbe édifice. Il est à croire, que Diane y avoit aussi un sanctuaire.

De Rome l'an 538.

Consuls, Tib. Sempronius Gracchus, & Q. Fabius Maximus

tre en usage, pour enlever leur ville au parti Romain. Ils lui firent entendre, qu'au jour marqué pour la Fête, le Sénat des Campanois devoit se rendre à Hama, & qu'une armée de quatorze mille hommes viendroit camper aux environs, pour mettre à couvert la Diéte, & les cérémonies sacrées. Ce récit fit prendre au Consul des mesures, pour faire tomber les ennemis dans le piége, qu'ils avoient tendu. Il ordonna donc aux Cumans de faire transporter en Ville, tous leurs effets de la campagne, & de rester ensuite dans leurs murs, sans en sortir.

Sempronius prit ensuite ses arrangements, pour arriver à Cumes, précisément la veille de la Fête. Il y entra en effet, avec ses troupes, sans que l'Ennemi



de Bronze

Du moins il est sûr, que les Cumans rendoient un culte particulier à cette Divinité. Nous en avons la preuve dans une Médaille frappée, sous le nom des Habitants de la même Ville. La tête de cette Médaille représente Diane avec son carquois.

Dans le voisinage de Cumes, étoient trois différents Lacs. L'un est appellé par les Auteurs Latins, *Palus Acherusia*. Il se formoit des débordemens de la mer, entre cette Ville & le Promontoire de Miséne. C'est présentement *Lago di Collucia*. Le Lac d'Averne, dont nous avons parlé dans le cinquiême Volume, a aujourd'hui le nom de *Lago d'Averno*, ou de *Trepergole*. Il ne reste plus rien du Lac Lucrin, qu'un marais bourbeux. Il communiquoit autrefois avec le Lac d'Averne, par un canal fort étroit. Une digue longue de huit stades le séparoit de la mer. Il fournissoit des huîtres & des poissons fort vantés par les Anciens.

De Rome l'an 538. Consuls, TIB SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

s'en apperçut, fit mettre des gardes Romaines à toutes les portes, dans la crainte que quelque Habitant n'en sortît, & n'allât divulguer son dessein. Le Sacrifice de Hama se réïtéroit trois fois, durant trois nuits consécutives : car il ne commençoit qu'à la fin du jour, & ne finissoit qu'à minuit. Tandis qu'on en fait les préparatifs, les Sénateurs Campanois arrivent de toutes parts, & l'armée d'Alfius prend ses postes, aux environs du lieu Sacré. Des Soldats, qui se croyoient en sûreté, & qui n'étoient venus que pour aider à la célébration d'une Fête, s'acquittérent négligemment des fonctions militaires. Tout le soin du Général ne fut que pour l'appareil du Sacrifice. Son esprit ne s'occupa que des moyens de surprendre, & d'arrêter les Sénateurs de Cumes.

Sempronius arrange cependant son projet, & le conduit avec une toute autre dextérité. Sur les trois heures du soir, il assembla ses Soldats, leur ordonna de [a] souper, & de prendre du repos, jusqu'au mo-

[a] Tite-Live dit, que Sempronius fit repaître ses Soldats à la dixiême heure du jour, c'est-à-dire, selon nôtre maniére de compter, vers les trois heures après midi. Pour entendre ceci, il faut remarquer, que les anciens Romains distribuoient le jour civil, ou artificiel, en vingt-quatre parties. Ils le commençoient au point de minuit, & le finissoient à l'autre minuit, qui suivoit immédiatement. En cela, ils différoient, des Chaldéens, des Babyloniens, & des Hebreux qui fixoient la durée de leur jour civil, depuis le levé du Soleil, jusqu'à ce que cet Astre reparût, le lendemain, sur l'horizon. Les Athéniens au contraire le renfermoient dans l'espace de tems qui s'écouloit, d'un couché du Soleil, à l'autre. Les Italiens d'aujourd'hui, les Peuples de Bohéme, & différentes autres Nations, se sont conformées à cette maniére de compter. Les Ombriens, au rapport de Pline. Livre 2. chapitre 79. dattoient leur jour artificiel du point de midi, pour le finir le lendemain à la même heure. C'est ainsi qu'en usent encore présentement les Astronomes, & les Arabes Les vingt-quatre heures, qui composoient le jour civil, étoient également partagées dans l'ancienne Rome, entre la nuit, &

De Rome l'an 538.

Consuls,

TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

ment, qu'on annonceroit leur réveil. En effet, peu après le couché du Soleil, son armée sort, marche en le jour naturel. On appelle jour naturel, le tems que le Soleil employe à décrire sa portion de cercle, d'un point de l'horizon à l'autre, d'Orient en Occident. Ainsi les Romains ne comptoient constamment que douze heures, depuis le levé du Soleil, jusqu'à son couché, & pareil nombre d'heures, depuis son couché jusqu'à son levé. D'où il arrivoit, qu'en tout tems, excepté aux Equinoxes, toutes les heures du jour naturel étoient inégales, & varioient, en croissant, ou en décroissant, selon la différence des saisons, & du climat. Pour cette raison, elles sont appellées heures Planétaires, ou errantes. La premiére heure commençoit avec le Soleil Levant. La seconde se mesuroit sur la briéveté, ou sur la longueur des jours. La troisiême, répondoit à nos neuf heures du matin, la quatriême, à dix heures, la cinquiême, à onze heures, & la sixiême, à midi. Après quoi, suivoient la septiême, la huitiême, la neuviême, &c. jusqu'à la douziême, qui se terminoit au Soleil couchant. Les Romains, avoient coûtume de prendre leur repas en commun, à la dixiême heure du jour, pendant l'Hyver, & à la neuviême dans les grands jours de l'Eté. Nous avons la preuve de ces usages dans la plûpart des Auteurs de l'Antiquité. Au rapport de Pline le Jeune, dans la premiére Lettre du Livre troisiême, Spurinna, qu'il se propose comme le modéle d'une vie réguliere, observoit inviolablement la même pratique. Ce vénérable vieillard, dit cet Auteur, renferme comme dans un cercle toutes les actions de la journée. Sa régularité le rappelle à ses devoirs, dans les tems marqués. Un Esclave vient lui annoncer l'heure du bain, c'est ordinairement à la neuviême heure en Hyver, & à la huitiême en Eté. Après le bain, il se met au lit, & se dispose à manger. *Ubi hora balnei nuntiata est, est autem Hyeme nona, Æstate octava.... Lotus accubat.* Martial prescrit cette régle, dans la huitiême Epigramme du Livre quatriême.

Sufficit in nonam nitidis octava Palæstris,
Imperat extractos frangere nona Toros.

On ne pouvoit prévenir ce tems, ou le prolonger bien avant dans la nuit, sans violer les loix de la temperance. Il faut avoüer cependant, que les Romains, comme les Grecs, variérent souvent sur ce point, selon leurs inclinations, leurs besoins, les circonstances, & les différens sistêmes de vie, que chacun se proposoit en particulier. Pour les douze heures de la nuit, ils les divisoient en quatre veilles. Chaque veille comprenoit trois heures, plus ou moins longues, suivant la diversité des saisons de l'année. La premiére veille commençoit au Soleil couchant, la seconde à minuit. L'autre moitié de la nuit, jusqu'au levé du Soleil, se répartissoit entre les deux derniéres veilles. Au reste nous avons remarqué dans les Vo-

silence, vient tomber sur le camp des ennemis, en force les postes qui n'étoient que négligemment gardés, & s'en rend maître. Comme il étoit nuit close, une partie des Campanois étoit profondément endormie. L'autre, après avoir assisté, sans armes, à la cérémonie, en revenoit par bandes, & ne prévoyoit pas la destinée qui l'attendoit. Ainsi les uns trouvérent la mort pendant le sommeil, & les autres, au milieu de la joye qu'inspire une Fête. Plus de deux mille hommes périrent dans cette surprise. Le Général Alfius y perdit la vie. Son camp fut pris & pillé, & les Romains en remportérent trente-quatre étendarts.

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Sempronius ne resta pas long tems sur le champ de sa victoire. Annibal n'étoit pas loin, & le Consul craignoit d'exposer ses troupes, peu aguerries, aux risques d'une bataille. Il prit donc le parti de retourner à Cumes, & de s'y mettre à l'abri des remparts. La conjecture du Consul se trouva véritable. Annibal étoit campé sur le Mont Tifate, tout à portée de sa chére Capouë, dont il avoit peine à s'éloigner. A la vûë de tant de blessés, & de fugitifs, échappés du massacre de Hama, il sortit de son assoupissement. En diligence, il part, il fait marcher son armée à grands pas, dans l'espérance de trouver les troupes du Consul, occupées à piller le camp, & à dépoüiller les morts. La prévoyance de Sempronius y avoit pourvû. Annibal ne trouva sur le champ de bataille, que des cada-

lumes précédents, que les Romains ne connurent bien précisément la distinction des heures, que pat l'usage des cadrans, dont ils ignorérent la construction, pendant plus de quatre siécles. Il est certain que les douze Tables ne font mention que du levé, & du couché du Soleil.

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

vres étendus. Pour les Romains, ils s'étoient retirés dans Cumes, avec leur Chef. L'inclination d'Annibal auroit été d'assaillir la Place sur l'heure, & puisqu'il n'avoit pû s'emparer de Naples, de se donner au moins une autre Ville Maritime, pour se faciliter le commerce avec Carthage. Ce dessein étoit un reste de cette valeur entreprenante, qui distinguoit autrefois Annibal. Mais cette étincelle ne brilla qu'un moment. Sous prétexte qu'il étoit parti en hâte de son camp, & qu'il manquoit de machines pour un siége, il retourna sur ses pas, & revint à [a] Tifate.

On reconnut alors combien ce Héros étoit changé. Lui qu'une ardeur martiale entraînoit d'abord, où l'ombre de la gloire l'appelloit, étoit alors insensible à ses propres intérêts. Il fallut toutes les priéres, & toutes les importunités des Capoüans, pour l'engager à se rendre devant Cumes, & d'en former le siége. Enfin, le jour suivant, il reparut devant la Place, avec toute l'apparence d'une grande expédition. Le Carthaginois établit donc son camp à un mille de Cumes, en ravagea le territoire, & prépara ses machines. Il faut avoüer, que pour lors Sempronius se repentit un peu, de s'être renfermé dans la Place. Il n'avoit guére de confiance en ses troupes, & il ne paroissoit pas, que son Collégue fût d'humeur à venir le secourir; quoique celui-ci eût choisi son camp à Cales, assés au voisinage.

Zonaras l. 9 & Tit. Livius l. 23. Cependant on connoissoit la lenteur de Fabius, & son obstination à ne rien hazarder. La superstition

a Le Mont Tifate, étoit placé dans le voisinage de l'ancienne Ville de Capouë, & de celle qu'on appelle aujourd'hui *Caserta*. Voyés ce que nous en avons dit dans le quatriéme Volume de cette Histoire, page 367. Livre 16. *n. a.*

lui fournissoit encore de nouveaux prétextes, pour autoriser son inaction. Le récit de certains prodiges, arrivés récemment sur les terres de Rome, remplissoit tous les cœurs de Religion, & de crainte. On disoit, qu'une Vache avoit mis bas un poulain; que des flâmes soudaines étoient sorties de la mer, & qu'il avoit plû des pierres à Lanuvium. Peut-être que le Sénat, ou que Fabius lui-même accréditoient ces bruits, vrais ou faux, pour contenir les Généraux & les Soldats Romains, dans une salutaire défiance. Quoiqu'il en soit; au camp de Fabius, ses Augurs annonçoient, qu'il étoit difficile d'expier tant de présages sinistres.

Ces circonstances avoient inspiré quelque mouvements de frayeur à Sempronius; mais elles ne l'avoient pas découragé. Il resta dans Cumes, pour éviter le reproche d'avoir abandonné ses fidéles amis. Cette armée, toute méprisable qu'elle paroissoit aux yeux même de son Général, ne laissa pas de faire sentir à Annibal, qu'elle étoit animée par un esprit Romain. D'abord elle soûtint avec constance les travaux du siége. Les Carthaginois élevérent une Tour de bois, qui surmontoit la muraille, & les Romains lui en opposérent une autre, qui dominoit celle des ennemis, de toute la hauteur du rempart. Annibal fit joüer[a] ses ballistes, pour battre le Place. Les assiégés

[a] Nous avons expliqué, dans le sixiême Volume, l'origine, la différence, & les usages de ces formidables batteries, à qui les Anciens Auteurs donnent le nom de Ballistes, & de Catapultes. Il resteroit à donner une description détaillée de cet assemblage de ressorts, & de différentes piéces, qui entroient dans la composition de ces machines de guerre. Mai nous laissons aux Machinistes le soin de cette Analyse, qui a coûté tant de recherches à ceux, qui les ont précédé. D'ailleurs on reconnoît de bonne foi la difficulté d'un dé-

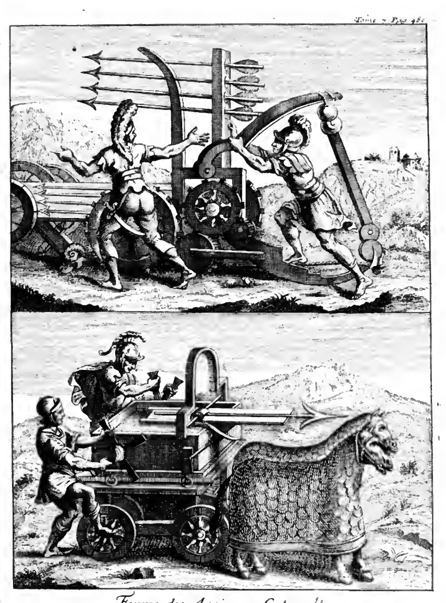
De Rome l'an 538.

Consuls, TIB SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS

se défendirent à force de pierres, de traits, & de poutres, qu'ils lancérent sur les assiégeants. Tout l'effort des Romains tourna ensuite contre la Tour des assaillants. Ils y jettérent tant de torches, & de matiéres embrasées, qu'enfin elle prit feu. On ne peut expri-

tail exact, en cette matiére. Elle s'est fait sentir aux Commentateurs de Végéce, & de Vitruve. Ils s'accordent tous à dire, que l'obscurité du texte de leurs Auteurs ne donne lieu, qu'à des conjectures fort incertaines. Cet embarras naît de la multiplication des forces mouvantes, qui composoient la Ballifte, & la Catapulte. De plus, les noms employés par les Ecrivains de l'antiquité, pour exprimer toutes les piéces de l'ancienne artillerie, sont ou inconnus, ou équivoques. Enfin, les lettres qui désignoient aux yeux chaque piéce, dans les gravures, ont disparu pour la plûpart. Il est vrai, que Vitruve, au Livre dixiéme, a traité en particulier, de la construction de ces machines. Mais tout ce qu'on peut conclure de son explication, c'est que dans la Catapulte on pratiquoit deux bras, qui se bandoient à la faveur des cordes & des moulinets. Du reste, il ne nous a point instruits de la maniére, dont ces bras frappoient le javelot par l'effort de la détente. La posterité lui eût été redevable de son travail, s'il s'étoit donné la peine de développer les parties de la machine, & d'en expliquer les usages. Il ne nous en a pas appris davantage sur la Balliste, ou sur le Pierrier des Anciens. Les descriptions qu'en ont faites, Heron fameux Ingénieur de l'Antiquité, Athenée, Ammien Marcellin, Végéce, Stévéchius, Jocundus, & Valturius, sont aussi peu intelligibles que celles de Vitruve. Cependant nous ne laissons pas d'en produire ici quelques-unes pour la satisfaction du Lecteur. La premiére, est celle que Guillaume du Choul, dit avoir tirée d'un ancien marbre. Il paroît que tout son effort consistoit dans la détente d'un arbre courbé, par le moyen des cables, & des roües, de sorte qu'en se redressant avec une extrême violence, il frappoit le javelot, & lui communiquoit toute sa force. La seconde, est empruntée du Livre intitulé, *la Notice de l'Empire*. On y voit deux chevaux attellés & bardés de fer. C'est une preuve qu'on se servoit de Catapultes dans les combats de campagne, comme dans les siéges de Places. Pour la Balliste, on conjecture que sa force à lancer des pierres d'une énorme grosseur, dépendoit du mouvement d'un trébuchet, ou d'une bascule. Juste-Lipse en a fait tracer quelques figures; mais outre qu'il n'a fait que deviner sur le texte des Anciens Auteurs, comme il le reconnoît lui-même, elles ne sont d'aucun secours pour faciliter l'intelligence de la Balliste. Ainsi nous n'avons pas cru devoir charger cette Histoire d'une planche inutile.

mer



Forme des Anciennes Catapultes.



mer la consternation, où cet accident mit les Carthaginois, qui combattoient sur les plattes-formes de la machine. Tandis qu'ils se précipitoient du haut en bas, pour éviter l'incendie, Sempronius fit sortir ses Soldats par deux portes, & tomba si brusquement sur l'Ennemi, qu'il le mit en désordre. Ceux qui pressoient la Place, furent vivement repoussés. Ils se retirérent dans leurs retranchements vers le gros de leur armée. Pour lors, il devint incertain, si c'étoit Annibal qui assiégeoit Cumes, ou si les Romains l'assiégeoient dans son camp. L'action fut vive; Annibal y laissa treize cents hommes sur la place, sans compter cinquante-neuf prisonniers de guerre, que les Romains lui enlevérent. Cependant Sempronius ne jugea pas à propos, de laisser long-tems une armée, composée d'Esclaves & de nouvelles levées, en présence de l'Ennemi. Il fit sonner la retraite, & tous rentrérent dans la Ville.

De Rome l'an 538. Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Ce mauvais succès confondit Annibal. Il crut du moins, que le Consul, enflé de son avantage, oseroit hazarder une bataille rangée. Comme pour le défier au combat, il disposa le lendemain ses troupes, entre le camp & la Ville. Sempronius étoit trop sage, pour accepter le défi. Son armée ne sortit point en campagne, se contenta du combat de la veille, & contraignit Annibal de retourner à Tifate, sans gloire, & avec perte.

Tandis que Sempronius Gracchus défendoit Cumes, avec avantage, un autre Sempronius, surnommé Longus, reçut, avec la qualité de Pro Consul, l'ordre de conduire un corps de troupes dans la Lucanie. Il est croyable, que Longus étoit ce même Général,

Tit. Liv. l. 23.

té, nécessaire alors, contre les auteurs de la défection. Lævinus leur fit trancher la tête. Tous les partisants d'Annibal, qu'il y trouva, il les soumit à l'esclavage, permit à ses Soldats le pillage des trois Villes, & de leur Territoire, & ramena son armée en Apulie, qu'il avoit ordre de conserver. C'est ainsi que les armes Romaines prospéroient en tous lieux. A la vérité, nulle bataille décisive n'avoit encore délivré l'Italie de l'Ennemi, qui l'infestoit. Aussi n'étoit-il pas de la sagesse, d'exposer tout au hazard d'une action générale. Le grand Fabius, avec son armée toujours tranquille, posté à Cales, au-delà du Vulturne, servoit d'épouvantail au Général des Carthaginois, & l'observoit de prês. En ne faisant rien, il faisoit tout. Par là, il facilitoit aux Généraux de sa République, les victoires qu'ils remportoient en détail, & leur donnoit occasion d'affoiblir l'Ennemi, par des pertes insensibles.

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS & Q. FABIUS MAXIMUS.

Durant ces expéditions militaires, l'Ambassadeur du Roy Philippe, & ceux qu'Annibal envoyoit en Macédoine, pris en mer par les Romains, faisoient leur route, lorsque les cinq Galéres qui les transportoient parurent à la hauteur de Cumes. Le Consul Sempronius y étoit encore. On ignoroit si l'Escadre, qu'on appercevoit du Port, étoit Romaine, ou Carthaginoise. Pour s'en instruire, on députa quelques Vaisseaux de la flotte. Par là, Valérius Antias, qui conduisoit les captifs, apprit qu'un des Consuls étoit à Cumes, tourna vers la Ville, & y aborda. Là, Sempronius examina les Lettres interceptées de Philippe à Annibal, & d'Annibal à Philippe. Il ne jugea pas à propos de les confier, une seconde fois, aux accidents de la mer. Il en fit un pacquet, & les envoya,

De Rome l'an 538.
Consuls, Tib. Sempronius Gracchus, & Q. Fabius Maximus.

par terre, au Sénat. Pour l'Escadre avec les Ambassadeurs, il les fit repartir en diligence, pour la Capitale. La traversée fut si heureuse, que de Cumes à Ostie, les cinq Vaisseaux arrivérent aussi tôt, que le Courier de Sempronius à Rome. Le Sénat examina les Lettres d'Annibal, & la vérité du Traité parut constante. Un ennemi de plus, dans l'état où la République étoit réduite, fut un nouveau poids, dont elle se sentit surchargée; mais elle ne perdit point de tems à se plaindre, ou à réfléchir sur son épuisement. La résolution fut prise, à l'instant même, d'éloigner ce nouvel Ennemi de l'Italie, en portant la guerre jusques dans ses Etats. Non, il n'est pas possible de faire attention à une détermination si prompte, & si généreuse des Romains, sans convenir, que nul Peuple ne méritoit mieux de commander au reste du monde. Pour les quatre Ambassadeurs, ils furent gardés dans une étroite prison, & les gens de leur suite, faits Esclaves, furent vendus à l'encan.

Cependant l'infortune de Xénophanés, & l'interception des Lettres d'Annibal, ne furent pas ignorées en Macédoine. L'un des deux Vaisseaux, qui avoient transporté les Macédoniens en Italie, avoit échappé, & par là, Philippe avoit appris le malheur de son Envoyé. Il n'étoit pas néanmoins informé au juste, de la teneur du Traité. Il fit donc partir une [a] seconde Ambassade pour Annibal. Comme elle eut, pour son retour, un sort plus heureux que la première, Philippe se prépa-

[a] Selon Tite-Live, au Livre vingt-troisième, les Chefs de la nouvelle Ambassade, que le Roy Philippe envoyoit à Annibal, furent Heraclitus, surnommé Scotinus, Criton de Berée, Ville de Macédoine, & Sosithée de Magnésie, Province de la Thessalie, qui relevoit alors des Macédoniens.

ra pour la guerre, qu'il ne pût commencer que l'année suivante. Les Romains firent plus de diligence que lui. Ils eurent bien-tôt composé une flotte de cinquante Galéres. Aux vingt-cinq que Valérius Flaccus commandoit, au nom du Préteur Lævinus, on en ajoûta vingt-cinq autres, qui se trouvérent tout équippées. On fit embarquer, sur cette flotte, les troupes que Terentius Varro avoit ramassées du débris de la bataille de Cannes, & que Lucius Apustius commandoit alors, dans le Tarentin. Par une commission extraordinaire, P. Valérius Flaccus fut fait leur Général. Son ordre portoit, qu'il garderoit la côte d'Italie; qu'il observeroit les Macédoniens, enfin, qu'il donneroit avis à Lævinus des mouvements du Roy Philippe, s'il venoit à s'ébranler. Lævinus eut ordre, d'aller lui-même s'embarquer à Tarente, de faire voile pour la Macédoine, & de donner assez d'occupation au Roy Philippe, dans ses Etats, pour l'empêcher de passer en Italie.

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Rome avoit besoin d'argent, pour la nouvelle expédition; mais on fit agréer au Roy Hiéron, que la République différât le payement des sommes, qu'elle lui devoit, & qu'elle étoit prête de lui rembourser. Le bon Prince consentit à tout, & pour aider à la subsistance de la flotte Romaine, il lui envoya deux cents milles muids de froment, & cent mille muids d'orge. Par de si sages dispositions, la République remédia aux maux, dont elle étoit investie. Aussi la constance de son Sénat étoit bien soûtenuë, par la vigilance, & par l'habileté de ses Généraux.

Le grand Fabius, jusqu'alors, s'étoit adroitement servi des prétextes de Religion, pour demeurer immo-

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

bile dans son camp de Cales. Sans doute, il y étudioit les desseins d'Annibal. La nouvelle langueur du Carthaginois lui paroissoit suspecte, & il étoit naturel d'attribuer à la dissimulation, le changement si subit du Héros. Lors donc qu'il se fût donné le tems d'approfondir les véritables causes du relâchement de son Rival, il ne le ménagea plus. Fabius passa fiérement le Vulturne, pour aller joindre, à Cumes, son Collégue Sempronius. Il voulut agir de concert avec lui. La marche de Fabius, eut quelque chose d'insultant, pour Annibal.

Entre le Mont Tifate, où campoit le Carthaginois, & la Ville de Capouë, s'étendoit une plaine, que Fabius traversa avec son armée, sans qu'Annibal d'un côté, & les Capoüans de l'autre osassent l'attaquer. Les deux Consuls conférérent sur l'état de la Campanie, jugérent qu'il falloit reprendre les Villes, qui s'étoient séparées de Rome, & se partagérent les exploits. A l'égard de Nole, où il restoit toujours un levain de dissention, entre le Peuple, & les Magistrats, ils trouvérent à propos d'y envoyer Marcellus, qui l'avoit autrefois défenduë, & qui connoissoit l'état de la Place, & la situation des esprits. Marcellus obéït, & céda son camp du Vésuve au Consul Fabius. Delà, le sage Général reprit par force, [a] trois Villes rebelles, fit captives les Garnisons

[a] Les trois Villes Rebelles que Fabius reprit aux Carthaginois, sont marquées dans Tite-Live, sous les noms de *Combulteria*, de *Trebula*, & de *Saticula*. Nous avons donné la position des deux derniéres, dans le cinquiême Volume de cette Histoire. Pour *Combulteria*, il est difficile d'assigner au juste le lieu de sa situation. Elle a été inconnuë à Cluvier. Holsténius assûre, que la mémoire de cette Ville s'est conservée sur une pierre antique, trouvée à Calatie. Cette découverte lui a fait conjecturer, que Combultérie étoit

Carthaginoises, & réduisit seulement à l'esclavage une foule de Campanois. Fabius avoit pour maxime, qu'il falloit ramener par douceur, les Peuples, que la nécessité des tems avoit contraints de se livrer aux Carthaginois.

De Rome l'an 538. Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Dès que Marcellus fut à son nouveau poste, il ne laissa pas languir ses troupes dans l'oisiveté. Il semble que l'ancienne activité d'Annibal fut passée dans lui. Aussi l'appella-t'on depuis *l'épée de la République*, comme on appella Fabius, *le bouclier de Rome*. L'un étoit plus pour l'offensive, & l'autre pour la défensive. De Nole, où campoit Marcellus, il fit des courses dans le Païs des Hirpiniens, &, delà, jusques chés les Samnites, aux environs de [a] Caudium. En effet, tout le Samnium suivoit le parti d'Annibal, par haine contre les Romains. Cette Nation indocile étoit charmée, d'avoir trouvé des vangeurs dans les Carthaginois; mais elle fut surprise du peu de zéle de ses protecteurs, à la défendre. Sur le champ, elle fit partir des Députés au camp d'Annibal, pour se plaindre de son inaction. *Durant* [b] *long-tems*, lui dirent-ils, *nous avons fait*

placée aux environs, près d'un lieu qu'on appelle aujourd hui *Sancta Maria di Covulture*, à l'extrêmité Occidentale de la Campanie.

a Voyés ce que nous avons remarqué, dans le cinquième Volume, sur la Ville de Caudium.

b Dans le discours que Tite-Live fait tenir aux Députés du Samnium, on lit, *per centum prope annos*, comme si les Samnites eussent soûtenu la guerre contre les Romains, pendant l'espace de près de cent ans. Il est manifeste, que les Envoyés augmentoient le nombre des années avec plus d'ostentation, que de verité. Florus en rabat la moitié, dans le chapitre seizième du premier Livre. Eutrope & Orose, bornent la durée de cette guerre à quarante-neuf ans. Appien en compte quatre-vingt. Mais pour réduire ce tems à sa juste mesure, il faut fixer le commencement de la guerre des Samnites, à l'année de Rome quatre cents dix, sous le troisième Consulat de Marcus Valérius Corvus, & le premier d'Aulus Cornélius Cossus. Depuis cette époque

De Rome l'an 538.
Consuls, Tib. Sempronius Gracchus, & Q. Fabius Maximus.

la guerre aux Romains, avec nos seules forces. Nos pertes nous épuisérent. Nous eûmes recours à Pyrrhus. Il nous abandonna, & la néceſſité nous contraignit de nous soumettre à Rome. Cinquante-huit ans se sont écoulés, depuis nôtre entier aſſerviſſement. Enfin, vous avés paru. Nous nous étions flattés de trouver en vous un Libérateur? mais qu'est devenuë vôtre premiére valeur? Marcellus, sous vos yeux, vient de brûler nos campagnes, & la fumée de nos maisons a pû paſſer jusqu'à vous. Qui de vous, ou de Marcellus, a vaincu devant Cannes? N'aviés-vous qu'un coup à porter, & avés-vous perdu vôtre aiguillon, aprês la premiére picqure? Autrefois, Emules des Romains, & souvent leurs vainqueurs, nous les tenions dans le respect, lorsqu'ils entroient sur nos terres. Aujourd'hui, devenus la proye d'un simple Préteur, d'un Général Subalterne, nous voyons dans nos Païs, ses Soldats indiscretement répandus par pelottons, y exercer la violence, & le brigandage. A qui pouvons-nous imputer ces malheurs, qu'à vous seul? Vous ne vous défendés pas, & vous nous ôtés les moyens de nous défendre. Nôtre jeuneſſe oisive repose tranquillement, avec vous, dans un camp. Nous aurions peine à vous reconnoître, si vos victoires paſſées ne parloient pas en vôtre faveur. Ne nous abandonnés pas, Seigneur. Un corps de Numides suffira, pour chaſſer loin de nous des ennemis peu disciplinés, & peut-être, pour les éloigner de Nole.

Il fallut tous ces reproches pour tirer Annibal de son

jusqu'à l'année 473 qui commença la guerre de Pyrrhus, il s'étoit écoulé soixante trois ans. Ensuite, les Peuples du Samnium joignirent leurs armes contre Rome, avec celles du Roy d'Epire, aprês deux ans d'interruption, jusqu'à l'an quatre cents quatre-vingt un. Ainsi, à tout prendre, les Samnites furent en guerre avec les Romains pendant soixante-dix ans, ou environ.

son indolence. Le Général répondit, qu'ils auroient dû faire connoître leurs malheurs, avant que de faire éclater leurs plaintes. Il leur promit ensuite, non pas d'entrer dans leur Païs, pour en chasser les Romains, mais de porter la guerre chés les Alliés de Rome, pour attirer ailleurs leurs ennemis. Puis prenant un air d'ostentation, qu'on affecte d'autant plus, qu'on a moins de véritable valeur : *Mes victoires*, leur ajoûta-t'il, *ont toujours été marquées par des avantages supérieurs les uns aux autres. Le succês du Thrasiméne l'a emporté sur celui de la Trébie, & la bataille de Cannes a effacé les deux autres. Je vous annonce une quatriême victoire, bien au-dessus de mes succês passés.* Du moins Annibal tint parole, en un point. Il abandonna le Tifate, & le voisinage de Capouë, pour attaquer Marcellus, dans le poste qu'il occupoit à Nole. Là, se rendit aussi Hannon, qui quitta le Païs des Bruttiens, où Longus l'avoit confiné. Le Lieutenant Général conduisit au camp du Carthaginois un renfort de troupes, & d'Eléphants, que Carthage venoit de faire passer en Italie. Toutes ces forces réünies promettoient à Annibal la défaite certaine de Marcellus, que les Samnites lui avoient représenté, comme un Général peu précautionné, qui laissoit errer ses Soldats à la débandade. Lors qu'il se fût approché du Romain, & qu'il l'eût observé de plus prês, il s'apperçut qu'on l'avoit trompé. Il trouva, dans le Préteur, un Capitaine capable de tout entreprendre, avec sagesse; mais incapable de rien tenter, à l'avanture. Les courses qu'il avoit ordonnées à ses Soldats, s'étoient toujours faites dans les régles de la guerre, après avoir reconnu le Païs, & s'être préparé des rendés-vous, & des azy-

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

les. D'ailleurs, à l'approche d'Annibal, Marcellus s'étoit mis à couvert des murailles de Nole, & n'avoit point précipité le combat. Dans tout cela, nul vestige de témérité.

Annibal eut donc recours à la négociation avec les Habitants de Nole, avant que d'attaquer la Place, à force ouverte. Par hazard, ou par l'ordre de Marcellus, quelques Sénateurs de la Ville faisoient le tour des remparts, & observoient le camp des Carthaginois. Hannon, qui en apperçut deux du pié de la muraille, les invita à une entrevûë. Ces fidéles Magistrats ne l'accepterent, que du consentement des Romains. Avec l'agrément de Marcellus, ils conférérent avec Hannon. *Languirés-vous toujours*, leur dit le Carthaginois, *sous la servitude de Rome? Vos Campanois, & presque tout le reste de l'Italie ont éprouvé, combien il leur étoit avantageux d'avoir préféré l'Alliance de Carthage au joug Romain. Tout bien considéré, comment espérés-vous vous soustraire à la conquête d'Annibal? Non, si les deux Consuls de Rome étoient ici présents, s'ils avoient uni leurs armées pour vous défendre, auriés-vous rien de plus à espérer, que de la bataille de Cannes? Pouvés-vous donc fonder vôtre confiance, sur la protection d'un seul Préteur, & de sa foible armée? Il faut, ou vous donner, comme Capouë, ou vous laisser forcer, comme* [a] *Nucérie. Nole est à portée de l'une & de l'autre Ville. Elle n'ignore pas les traitements différents qu'elles ont reçûës. Evités les malheurs de celle ci, & joüissés des avantages de celle-là. Si vous nous remettés, tout à la fois, & vos murs, & le Général Romain avec ses troupes, nous vous ferons vous-*

[a] Nucérie Ville d'Apulie, avoit été ruinée par Annibal, l'année précédente, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

mêmes les arbitres de l'Alliance, que vous prendrés avec nous. Vous prescrirés, & nous obéïrons.

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Tout imposant que fut ce discours, il ne fit point d'impression sur des cœurs fideles. Herennius Bassus, c'étoit le nom de l'un des Sénateurs, y répondit en peu de mots. *Nôtre attachement pour Rome est ancien. Nous n'avons pas eu lieu de nous en repentir. Aurions-nous appellé les Romains à nôtre défense, pour les trahir? Nous avons traité avec eux, nos engagements sont irrévocables.* Une résolution si marquée réduisit Annibal, à commencer le siége, dans les formes. La place fut environnée de toutes parts, & battuë de tous côtés. C'étoit-là le moment que Marcellus attendoit. Dêja autrefois il avoit défendu Nole, & il n'avoit pas oublié l'art, d'en écarter l'Ennemi. Dans le premier siége, il avoit fait trois sorties par trois portes. Au second siége, il se contenta d'une seule sortie. Elle fut faite si à propos, & avec tant de vigueur, que dans la premiére impétuosité, trente Carthaginois perdirent la vie.

Annibal opposa assés de troupes aux Romains, pour commencer un combat, qui seroit devenu furieux, si un orage, qui survint, n'eût fait rentrer les uns dans la Ville, & les autres dans leur camp. Le lendemain, la pluye continua jusqu'à neuf heures du matin. Ainsi, malgré l'animosité mutuelle, les assiégeants & les assiégés passérent le reste du jour dans l'inaction. Le jour suivant, Annibal fit un détachement considérable de son armée, & l'envoya faire le ravage aux environs de Nole. Heureux moment, que l'habile Marcellus saisit. Il avoit fourni à son Infanterie des armes inusitées sur terre, & dont l'usage

De Rome l'an 538.
Consuls, Tib. Sempronius Gracchus, & Q Fabius Maximus.

étoit ordinaire sur mer, principalement pour les abordages. C'étoit de longues picques, qu'il avoit instruit ses Fantassins à darder contre l'Ennemi, [a] en les retenant toujours par un bout. Avant que de sortir des murs, il exhorta son armée à bien faire, & la remplit d'espérance. *Annibal n'est pas invincible*, dit-il. *Mes yeux l'ont déja vû fuir devant Nole, & vous l'avés vous mêmes rempli de terreur, ces jours passés. Cumes, tout récemment, a été l'écüeil de sa gloire, & Sempronius l'a contraint de retourner à sa chére Capouë. C'est delà, qu'il nous rapporte un courage affoibli, & des membres énervés. Le nombre même de ses Soldats n'est plus à craindre. En Général peu habile, il les a dispersés.*

Ainsi parla Marcellus, & l'allégresse de ses Soldats lui répondit de la victoire. Il n'y eut pas jusqu'aux Habitants de Nole, dont la fidelité lui avoit paru suspecte, qui s'offrirent de prendre part à l'action. Marcellus leur sçut gré de leur affection ; mais il se contenta de les placer au corps de réserve, sans autre fonction, que de remporter les blessés à la Ville.

Tous ces ordres étoient donnés, lorsque le Général Romain fit sortir son armée dans la plaine. Aux environs de Nole le Païs est plat, & le camp d'Annibal n'étoit éloigné de la Place, que d'un mille. Ce fut dans cet intervalle, que les deux armées furent rangées en bataille. Là, le Général Carthaginois, du moins en paroles, reprit son ancienne férocité. On ne peut dire, avec quel mépris il traita les Romains, & quels reproches il fit à ses Soldats. *Je reconnois*, dit-il, *les mêmes étendarts, & le même ordre de bataille, que*

[a] Plutarque observe, dans la vie de Marcellus, que les Carthaginois ne combattoient qu'avec des épées fort courtes.

sur les bords du Trasiméne, & devant Cannes. Mais je ne reconnois plus ces troupes invincibles, qui taillérent les ennemis en piéces. Les Romains ne sont pas devenus plus braves, depuis leurs défaites; mais que Capouë a mis de différence dans les Carthaginois! Quelle altération a fait dans eux un quartier d'Hyver! Autrefois deux armées Consulaires ne les effrayérent pas. Aujourd'hui une Légion seule, commandée par un Préteur, les fait reculer. Marcellus ose nous attaquer, pour la seconde fois, avec une poignée de Romains levés à la hâte, & sans autre corps de réserve, que des Bourgeois. Qu'est devenuë cette armée, qui défit le Consul Flaminius, qui le culbuta, & qui lui coupa la tête? Où sont ces braves, qui, l'an passé moissonnerent tant de Légions Romaines, sans épargner le Consul Æmilius? Sont-ce vos épées, sont-ce vos bras, qui se sont amollis? O prodige! Devant Cannes le nombre des ennemis ne mit point d'obstacle à vôtre valeur. Devant Nole, superieurs en nombre, vous cédés à une poignée de Romains. Je fus charmé autrefois de voir vôtre empressement d'aller à Rome, & d'en faire le siége. Essayés aujourd'hui vos forces par la prise de Nole. Je déférerai à vos souhaits, Je vous conduirai où il vous plaira, ou plûtôt vous me conduirés devant Rome, si vous le voulés.

De Rome l'an 538.
Consuls, Tib Sempronius Gracchus, & Q. Fabius Maximus.

Pour le gain des batailles, les reproches, ou les loüanges d'un Général ne sont pas décisives. Rien ne ranima le courage de ces hommes affoiblis par la débauche. D'ailleurs, les répréhensions de leur Chef tomboient plus directement sur lui, que sur eux. Cependant le son des trompettes, & les cris des Romains annoncérent le combat. Ils furent augmentés par ceux des Nolans, dont Marcellus eut sujet d'admirer le zéle, ou l'allégresse. Dès le premier choc, la

De Rome l'an 538.

Consuls, Tib. Sempronius Gracchus, & Q. Fabius Maximus.

victoire pancha du côté le moins nombreux. L'Infanterie Romaine, armée de longues javelines, les dardoit de loin, sans se laisser approcher. Pour les Carthaginois, qui ne portoient à la main que de courts javelots, qu'ils n'avoient pas l'usage de lancer, ils ne pouvoient combattre que de proche en proche. Dans l'impossibilité de joindre les Romains, corps à corps, ils reculérent, & perdirent du terrain. Delà, leur déroute, puis leur fuite. Les Carthaginois laissérent sur la place, plus de cinq mille de leurs combattants, dix-neuf étendarts, & [a] deux de leurs Eléphants. On leur en enleva encore deux vivants, & l'on fit six cents prisonniers Carthaginois. Pour Marcellus, il ne perdit au plus que mille hommes. L'ardeur de ses Romains pour la victoire fut si vive, qu'ils demandérent d'aller insulter le camp d'Annibal. Le sage Général ne le permit pas. Il fit sonner la retraite, & rentra dans Nole, aux acclamations de ces mêmes Bourgeois, qui peu de tems auparavant préféroient Annibal aux Romains. Marcellus avoit autant de Religion, que de valeur. Il avoit fait vœu au Dieu Vulcain, de lui consacrer les dépoüilles de l'Ennemi. Il les fit brûler toutes, & par là, il apprit aux Romains, à combattre moins pour l'intérêt, que pour l'honneur.

Un si grand avantage mit Marcellus en crédit, jusques chés les ennemis. Sa réputation s'élevoit sur les débris de celle d'Annibal. Delà, cette désertion [b] de

[a] Outre les deux Eléphants, que les Romains prirent en vie, Tite-Live en compte quatre, qui demeurérent sur le champ de bataille.

[b] Plutarque réduit à trois cents, les douze cents soixante-douze Cavaliers, tant Espagnols, que Numides, qui désertérent l'armée d'Annibal, pour venir se rendre à Marcellus.

douze cents soixante & douze hommes de sa plus formidable Cavalerie. Marcellus fut surpris de voir arriver à Nole une si belle troupe, qui demandoit à servir dans les armées Romaines. Ces Cavaliers étoient en partie Numides, en partie Espagnols, & du nombre de ceux, qui avoient passé les Alpes. Peut-être entra-t'il du mécontentement dans leur défection. Le Carthaginois étoit dur, & avare envers ses troupes. Quoiqu'il en soit; Annibal fut aussi picqué du départ des premiers compagnons de sa gloire, que de la perte qu'il avoit faite devant Nole. Depuis son arrivée en Italie, nul corps de son armée ne s'étoit donné aux Romains, que par feinte, & pour les trahir. Pour lors, ces braves préférérent le parti Romain, par estime. Ils y demeurérent fidéles, & rendirent des services importants dans les armées de la République. Aussi en furent-ils récompensés. Après les conquêtes de l'Afrique, & de l'Espagne, Rome leur accorda de grandes terres dans leur Païs, où ils passérent leur vieillesse dans l'opulence. Pour le présent, Annibal conçut tant de dépit d'une perte, qui le décréditoit, que de chagrin, il abandonna Nole, & s'éloigna de Capouë. Il alla camper en Apulie, proche d'Arpi, après avoir renvoyé Hannon dans le Brutium. On peut dire, que le Carthaginois, devenu plus fort après la reddition de tant de Villes, fut moins en état de vaincre. Son armée se repeupla d'Italiens, moins disciplinés, moins aguerris, & moins déterminés, que ses vieilles troupes. La foiblesse des nouvelles levées donna souvent plus d'avantage aux Romains, que de force au parti d'Annibal.

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.

Lorsque l'armée Carthaginoise fut éloignée de Ca-

De Rome l'an 538.

Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS

poüe, le Général Fabius s'en approcha. Il porta le ravage dans cette fertile contrée, que la présence d'Annibal avoit mise à couvert. Pour lors, les Capoüans sortirent eux-mêmes de leurs murs, & formérent un camp, aux portes de leur Ville, pour défendre leurs campagnes. Leur Infanterie n'étoit ni forte, ni nombreuse. Ils n'en comptoient que six mille hommes. Leur Cavalerie étoit passable, & seule elle faisoit leur confiance. Souvent elle harcela les Romains, répandus dans les plaines pour piller, & la rencontre des Cavaliers des deux partis étoit d'ordinaire suivie de légers combats, assés égaux.

Un jour il arriva, qu'un Cavalier Capoüan, dont le nom étoit Jubellius, présenta le défi à un Cavalier Romain, nommé Claudius Asellus. Une ancienne émulation de gloire animoit la Capoüan, contre le Romain Jubellius avoit autrefois figuré dans les armées de Rome, & s'étoit acquis la réputation, de ne céder, dans les combats à cheval, qu'au seul Asellus. L'occasion se présenta, pour la premiére fois, de s'essayer contre son Rival; car parmi les troupes Romaines, les combats singuliers n'étoient en usage, que contre des ennemis. Il faut avoüer, que Jubellius avoit de l'adresse, & qu'avec justice, il étoit considéré dans la Cavalerie Campanoise. Il fit donc entendre sa voix aux Escadrons Romains, & demanda à grands cris Asellus. *Qu'il paroisse à cheval*, dit-il, *& qu'un combat décide entre nous, s'il aura ma dépoüille, ou si j'aurai la sienne*!

Le brave Romain ne mit d'intervalle entre le défi, & le combat, qu'autant qu'il en fallut, pour obtenir le consentement de son Général. Les deux champions

ſortent des retranchements, & ſe montrent dans la plaine. D'un côté, les Romains bordent la lice, & de l'autre, les Capoüans montent ſur les remparts de leur camp, & ſur les tours de leur Ville. Tous les regards ſe réüniſſent ſur les deux combattants, & tous les ſouhaits ſe partagent, entre eux. La ſcéne commença par des reproches fiers, & par des menaces réciproques. Enſuite, ils partent au même inſtant, & fondent l'un ſur l'autre, la lance en arrêt. Chacun ſçût éviter le premier coup, ou le parer. Bien-tôt ils s'éloignérent, pour revenir à l'attaque. En caracollant, ils s'obſervoient des yeux, & chacun épioit le moment de retomber ſur ſon adverſaire. Ce ne furent que fuites ſimulées, & que retours bruſques. L'attention des ſpectateurs fut long-tems ſuſpenduë, ſans qu'on vît couler du ſang. Comme la dextérité des deux Rivaux étoit égale, on eût pris leur combat pour un jeu. Enfin, le Capoüan s'écria : *Que faiſons-nous, & pourquoi perdons-nous les moments, à donner en ſpectacle l'adreſſe de nos chevaux ? Deſcendons dans ce chemin creux, & combattons de proche, hors d'une carriére trop vaſte.* Jubellius n'eût pas achevé, qu'Aſellus deſcend, à toute bride, dans le ravin. Pour le Capoüan, il ne jugea pas à propos de le ſuivre, & ſe tira d'affaire, par une plaiſanterie, qui lui tint lieu de valeur. *J'ay précipité mon âne dans le foſſé*, dit-il. *C'en eſt aſſés pour moi.* Il faiſoit alluſion au nom d'*Aſellus*, que portoit ſon adverſaire. Sans perdre de tems, le Romain ſortit de ſa fondriére, mais il ne trouva plus d'ennemi à combattre. Jubellius avoit repris le chemin de la Ville. Pour lors, les Romains proclamérent Aſellus vainqueur, & le reçurent avec applau-

solde de ses troupes, que tandis qu'elles servoient dans un camp. Dês qu'elles étoient rentrées dans Rome, l'Etat ne leur devoit plus rien. Enfin, la saison de tenir la campagne alloit finir. Marcellus néanmoins ne retourna point à la Ville, avec ses troupes congédiées. L'ambition du Consulat ne le porta point, à y aller former sa brigue. C'étoit à sa vertu & à ses services, qu'il prétendoit devoir son élevation, & non pas à ses sollicitations, auprês du Peuple. Durant une année critique, ce grand homme avoit plus contribué, que tous les Généraux de Rome, & que Fabius lui-même, à rétablir la gloire de sa République, & à décréditer Annibal. Il passa tranquillement l'Hyver à Nole, & dédaigna de se montrer aux Comices, pour les élections.

De Rome l'an 538.
Consuls, TIB. SEMPRONIUS GRACCHUS, & Q. FABIUS MAXIMUS.



DISSERTATION CRITIQUE ET HISTORIQUE

SUR LES GALERES DES ANCIENS.

CE seroit peu d'avoir donné dans le cours de cette Histoire, le récit de plusieurs batailles Navales, si nous ne présentions, en même tems au Lecteur, ce que les Ecrivains de la Gréce, & de Rome, nous ont transmis, au sujet de la Marine des Anciens. Cette discussion étoit nécessaire, pour remplir la vaste étenduë d'une Histoire Romaine complette, dans toutes ses parties. L'Ouvrage immense, que nous avons résolu de conduire à sa fin, ne pouvoit se passer d'une Dissertation suivie, sur un des points, le plus intéressant de l'Antiquité Romaine, & que les Sçavants des derniers siécles ont jugé digne de leurs recherches.

Les Grecs, & les Romains n'employoient, dans leurs armées Navales, que des Vaisseaux, qui dans leur construction, avoient la forme de nos Galéres d'aujourd'hui. Ils étoient désignés, sous les noms d'Unirêmes, de Birêmes, de Trirêmes, de Quadrirêmes, de Quinquerêmes, d'Hexérêmes, de Septirêmes, d'Octirêmes, &c. parce que, selon leur différente grandeur, les rangs de rames étoient plus ou moins multipliés. Une Trirême avoit trois rangs de rames. On en comptoit quatre dans les Quadrirêmes, cinq dans les Quinquérêmes, six dans les Hexérêmes, & ainsi toujours en augmentant, pour les Octirêmes,

les Nonérêmes, les Decemrêmes, &c. Mais l'embarras est de deviner au juste, quelle étoit la disposition des rangs & des Rameurs. Sur cela, les sentiments ont été partagés.

Les uns ont estimé le nombre des rangs par celui des rames; c'est-à-dire, qu'une Galére de trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, & dix rangs, avoit trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, & dix rames de chaque côté. D'autres ne distinguent point le nombre des rangs, de celui des rames, dans chacune des trois classes de Rameurs. Ainsi dans une Quinquérême, selon eux, ou dans une Galére à cinq rangs, on disposoit, de chaque côté, cinq rames, pour les Thalamites, qui occupoient la partie inférieure du Vaisseau, & la plus voisine de l'eau, cinq rames pour les Thranites, qui étoient placés sur un banc plus élevé, cinq pour les Zigites, qui remplissoient l'espace intermédiaire. Les Auteurs de la troisiême opinion, prétendent que la multiplicité des rangs, doit se prendre du nombre des Rameurs, sur chaque rame. Dans cette supposition, les Trirêmes, les Quadrirêmes, les Quinquérêmes, &c. eussent emprunté leurs noms du nombre des Rameurs, distribués de part & d'autre, sur chaque rame. Enfin, plusieurs ont considéré les rangs dans une ancienne Galére, comme autant d'étages de Rameurs, élevés par ordre les uns sur les autres, en sorte qu'une Quinquérême, une Octirême, & une Decemrême, auroient eu cinq, huit & dix ordres de Rameurs, rangés sur autant d'étages différents.

Quant à la premiére opinion, il ne paroît pas, qu'elle puisse se soutenir, avec quelque sorte de vrai-

ſemblance. Memnon, dans un fragment, rapporté par Photius, fait mention d'une Octirême, qui faiſoit l'objet de l'admiration de tous les ſpectateurs. Elle avoit huit cents Rameurs de chaque côté. Or s'il eſt vrai, que les Anciens n'ont eu égard, qu'au nombre des rames, lorſqu'ils ont exprimé leurs Galéres, ſous les noms de Trirêmes, de Quinquérêmes, d'Octirêmes, &c. il ſera vrai, en même-tems, que la Galére à huit rangs, dont parle Memnon, n'avoit que huit rames de chaque côté. Par conſéquent, on ſera forcé de répartir cent Rameurs ſur chacune des huit rames, pour avoir les ſeize cents Rameurs, qui compoſoient la Chiourme de cette Galére. Dans le fameux Vaiſſeau conſtruit par les ordres de Ptolomée Philopator, on avoit pratiqué quarante rangs au moins, ſelon le témoignage de Plutarque, & d'Athénée, qui ont décrit tout l'appareil de cet énorme Bâtiment. Les mêmes Auteurs aſſûrent, qu'il étoit percé pour quatre mille Rameurs. A ce compte, les défenſeurs du ſentiment, que nous examinons ici, doivent avoüer, que de part & d'autre, le Vaiſſeau avoit quarante rames ſeulement, & cinquante Rameurs à chaque rame. Nous apprenons de Pline, qu'une Quinquérême de Caïus Céſar, portoit quatre cents Rameurs. En ſuppoſant, que les rames ſe prenoient indifféremment pour les rangs mêmes, la Galére n'auroit eu que cinq rames de chaque côté, & quarante Rameurs, pour une ſeule rame. Un Vaiſſeau parti du Port de Carthage, avoit deux cents rames, de chaque côté, au rapport du Poëte Silius. Dira-t'on, que ce Navire étoit une Galére à deux cents rangs de Rameurs. C'eſt de quoi perſonne ne conviendra, pour peu qu'on faſſe atten-

tion, que l'Antiquité ne nous a produit aucun Bâtiment, qui égalât en grandeur le Vaisseau de Philopator. Cependant les Historiens, que nous avons cités à ce sujet, ne lui attribuënt que quarante rangs de rames. Encore ne regardent-ils cette Galére, que comme un Vaisseau de parade, qui ne pouvoit être d'aucun usage, pour les longues courses. Quoiqu'on puisse dire, on ne se persuadera jamais, que les Anciens ayent abusé des termes, jusqu'à prendre les rangs, & les rames dans la même signification. Il ne sera pas plus aisé de concevoir, comment il étoit possible de multiplier quarante, & cinquante Rameurs sur une seule rame.

Il reste donc à exposer, par forme d'Analyse, les trois autres systêmes, sans rien omettre des preuves, que chacun des intéressés fait valoir, au profit de ses conjectures. Dans ce conflict de sentiments, nous nous contenterons de rapporter les raisons, pour & contre, sans prendre parti, dans une affaire aussi litigieuse. Nous en abandonnons la décision, à l'équité & au discernement du Lecteur.

PREMIERE CONJECTURE,

Sur les Galéres des Anciens.

On suppose d'abord, comme une chose constamment avoüée, que les Unirêmes, les Birêmes, les Trirêmes, &c. ne peuvent être pris pour des Vaisseaux, qui eussent une, deux, ou trois rames de chaque côté. Sur cela, on met en preuve un passage de Végéce. Il est emprunté du Livre cinquième, chapitre septiê-

me. Cet Auteur ne donne que deux, trois, quatre, ou cinq rangs de rames aux anciennes Galéres, connuës sous le nom de Vaiſſeaux Liburniens. Il en dit autant, par proportion, ſur les Birêmes, les Trirêmes, les Quadrirêmes, &c. Tandis que dans de ſimples Chaloupes, il compte juſqu'à vingt Rameurs, de chaque côté. De-là, il eſt naturel de conclure, que le nombre des rangs ne ſe meſuroit point, par le nombre des rames, ou des Rameurs. Autrement la capacité des Trirêmes, ou des Vaiſſeaux de guerre à trois rangs, ſeroit moindre, que celle d'une ſimple Barque. Ainſi le plus, ou le moins de rangs, que les anciennes Galéres avoient, de part & d'autre, ne doit point ſe prendre du plus, & du moins de rames diſpoſées dans la longueur du Vaiſſeau.

Le ſyſtême de ceux, qui comptent les rangs par le nombre des étages, paroît, dit-on, inſoûtenable & impoſſible dans l'exécution, ſur tout à l'égard des Vaiſſeaux de dix, de vingt, de trente, & de quarante rangs. Les Partiſans de cette premiére opinion, ne peuvent s'imaginer, quarante étages élevés les uns ſur les autres, dans un Navire tel, que celui de Ptolomée Philopator. A la vérité, quelques-uns n'admettent l'hypothéſe des étages, que pour les Galéres médiocres. Ils ont recours à une autre maniére de ranger les rames, & les Rameurs, dans ces Vaiſſeaux de la premiére grandeur, dont l'Antiquité nous a conſervé la mémoire. Mais en vain ſe retranche-t'on ſur cette frivole diſtinction, puiſqu'il eſt certain, que les Anciens ne diſpoſoient pas les différents ordres de Rameurs, dans les petites, & dans les médiocres Galéres, autrement que dans les grandes. Pour en être convaincu,

vaincu, il ne faut que faire réflexion sur l'affinité, qui se trouve, dans les noms de Birêmes, de Trirêmes, de Quadrirêmes, de Quinquérêmes, de Décemrêmes, &c. Ces termes Analogiques supposent une égale disposition de rangs; dans les petits, comme dans les grands Vaisseaux. Scaliger, Palmérius, Scheffer, & Fabretti, qui tiennent pour les étages, en conviennent de bonne foi. Mais aussi cet aveu les engage dans un autre embarras, dont ils auront peine à se démêler. En effet, on ne conçoit pas aisément, que les Anciens ayent pû élever, dans une Galére, trente & quarante étages de Rameurs, en gardant toutes les proportions Mathématiques. Il n'est pas plus aisé de concevoir, que des rames, de différente grandeur, ayent été rangées par étages, sans se croiser les unes les autres. Ce n'est pas tout. On soûtient que, dans cette disposition, les Rameurs du quarantième étage, n'auroient pû mettre en mouvement ces lourdes rames, ou plûtôt ces longues poutres, qu'on est obligé de leur donner. On doute enfin, que des Bâtiments à quarante étages, surmontés assés ordinairement de hautes tours, eussent eu assés de consistance, pour tenir contre les coups de vent.

Il ne faut pas croire au reste, que les défenseurs du systême des étages, se soient tous accordés à placer les Rameurs d'un étage supérieur, directement, & perpendiculairement sur la tête des Rameurs de l'étage inférieur. La plûpart ont pris le parti de se ranger du côté d'Isaac Vossius, qui dispose obliquement ses étages, & en forme de rampe. Il ménage sept ou huit piés, entre chaque étage, de sorte que l'un n'ait au-dessus de l'autre qu'un pié & demi d'élévation.

Cependant, pour éviter une difficulté, on en fait naître de nouvelles. En ménageant ſept ou huit piés, entre chaque étage, les rangs, il eſt vrai, deviennent plus dégagés. Mais auſſi, il faut ſe réſoudre à diminuer d'autant, le nombre des rames, & des Rameurs. De plus, cette ſeconde maniére d'étager ſeroit fort inutile dans les Trirêmes. Sans recourir aux étages, toutes les rames, & tous les Rameurs d'une Galére à trois rangs, pouvoient être placés avec autant d'avantage, pour ramer, qu'ils le font ſur nos Galéres. Quelle neceſſité de pratiquer des étages, tandis que la longueur du Vaiſſeau donnoit un eſpace plus que ſuffiſant, pour ranger de niveau tous les Rameurs ! D'ailleurs, en laiſſant avec Voſſius ſept ou huit piés de diſtance, entre chaque étage, on doit dire néceſſairement, que dans l'Octirême de Memnon, les ſeize cents Rameurs, auroient occupé, environ huit cents piés en longueur, ce qui eſt contre toute vraiſemblance, à moins qu'on ne donne à cette Galére, une étenduë qu'elle n'eut jamais. On dira la même choſe de la Quinquérême de l'Empereur Caïus. Conſéquemment aux principes de Voſſius, elle auroit été longue de trois cents piés, ſans compter les extrêmités de la prouë, & de la poupe.

C'eſt ſous cette vûë, que quelques Modernes ſe ſont repreſentés le ſyſtême des étages. Rebutés des inconſéquences, ou réelles, ou apparentes, qui naiſſent de cette opinion, ils en propoſent une autre, qu'ils jugent & plus ſimple & plus naturelle. Ils ne la donnent cependant, que comme une conjecture plus plauſible, qui réünit les avantages de tous les différents ſyſtêmes ſans en avoir les inconvénients.

Avant que de développer leur ſentiment, il eſt à propos de diſtinguer les Vaiſſeaux de guerre, de ceux qui étoient appellés, *Naves onerariæ*, ou Vaiſſeaux de charge. Les premiers étoient connus ſous les noms de Birêmes, de Trirêmes, de Quadrirêmes, &c. La forme de ceux-ci n'étoit pas la même, que celle des autres Bâtiments. Ils étoient conduits à la voile, & à la rame. En cela ils différoient encore des Vaiſſeaux de charge, qui n'alloient ordinairement qu'à la voile. Dans un combat Naval, tout le ſuccès de l'action dépendoit de l'exercice de la rame, & de la dexterité des Rameurs. Pour cette raiſon, les Anciens ont déſigné leurs Galéres, par le nombre, & la diſpoſition des rames.

A la poupe des Birêmes, des Trirêmes, des Quadrirêmes, &c. étoit élevé un plancher, que les Grecs ont nommé Κατάστρωμα. Sa conſtruction ne fut pas toujours la même, dans tous les tems, & l'étenduë en étoit plus ou moins grande, ſelon le plus ou le moins de capacité du Vaiſſeau. Dans les premiers âges de la Navigation, ce plancher ne ſe pratiqua qu'aux deux extrêmités, c'eſt à dire, à la poupe, & à la prouë, comme le remarquent Pline, & Thucydide. Dans la ſuite, il fut continué dans toute la longueur des grands Vaiſſeaux de guerre. Les Unirêmes, les Birêmes, & les Trirêmes, furent quelquefois exceptés de cette régle commune. Du moins, pluſieurs paſſages de Polybe, de Céſar, de Tite Live, & de Diodore de Sicile, nous portent à faire cette exception. C'étoit ſur le même plancher, que les Soldars ſe mettoient en bataille, ainſi que le rapporte Heſychius. Cependant, il s'étendoit de telle ſorte le long de la Galére,

Sſſ ij

qu'il étoit plus élevé à la poupe, que par tout ailleurs. C'est sur cette espéce d'estrade qu'étoient placés les Thranites. On les postoit, dans la partie supérieure de la Galére, sur les bancs appellés Θρᾶνοι par les Grecs. L'endroit le plus bas du Vaisseau, étoit occupé par les Thalamites. Pour avoir l'étymologie de ce nom, qu'on attribuoit aux Rameurs de la troisiéme classe, & les plus proches de l'eau, il faut sçavoir, que la partie intérieure du Navire, s'abaissoit en avançant vers la prouë, & devenoit plus étroite, comme aujourd'hui dans nos Galéres. Cette maniére de construire un Vaisseau, avoit son utilité dans la Marine des Anciens. On sçait que le plus grand avantage, qu'ils tiroient de leurs Trirêmes, de leurs Quadrirêmes, &c. consistoit dans la force, & dans l'usage de l'éperon. Ils s'en servoient pour heurter, & pour entre-ouvrir les Galéres ennemies. Il étoit donc nécessaire, que la prouë fût inférieure, au reste du Vaisseau, afin que son bec frappât immanquablement, au moins à fleur d'eau, les Navires qu'on avoit dessein de submerger. La Galére avoit, pour l'ordinaire un château de prouë. Quelquefois on y plaçoit des machines, & une troupe de Soldats, autant que le lieu le pouvoit permettre. Le fond du Navire, qui répondoit à ce château, s'appelloit *Thalamus*, ou *Thalamia*, au rapport de Pollux, & du Scholiaste d'Aristophane. De-là, le nom de Thalamites, que l'on donna aux Rameurs, qui furent postés au rang le plus bas. Les Zygites, qui prirent leur dénomination d'une sorte de bancs appellés Ζυγὰ, dans le langage des Ecrivains Grecs, furent situés au-dessous des Thranites, & au dessus des Thalamites.

Ces trois ordes de Rameurs suffisent aux Partisants du systême en question, pour établir une nouvelle maniére de représenter les Trirêmes, les Quadrirêmes, &c. Ils placent les Thranites sur la poupe, les Thalamites à la prouë, & les Zygites, entre ces deux extrêmités. A la faveur de cette explication, ils croyent pouvoir se passer de l'hypotése des étages, pour placer successivement les Rameurs d'une Galére.

Les Unirêmes, disent-ils, n'avoient de chaque côté, qu'un banc de Thranites, un autre pour les Zygites, un troisiéme pour les Thalamites. Les rangs de rames, dans ces petits Navires, étoient isolés. Ils avoient une rame par banc, ou une seule, dans chacun de ces trois ordres de Rameurs. Il se pouvoit faire cependant, qu'on assignât cinq ou six hommes à chaque rame. En ce cas, les Unirêmes auroient pû contenir quinze, ou dix-huit rames, de chaque côté. Peut-être sera-t'on surpris, que les Unirêmes soient bornées à six rames, de part & d'autre, tandis que dans des Esquifs, & de simples Chaloupes, on comptoit jusqu'à vingt rames. A cela on répond que les Unirêmes, & même les Birêmes, étoient les moindres Vaisseaux de guerre, dans une armée Navale. Les Trirêmes, les Quadrirêmes, les Quinquérêmes, les Hexérêmes, qui composoient une flotte, répondoient à nos Vaisseaux de ligne. En second lieu, on doit faire attention, qu'aux six rames des Unirêmes on pouvoit appliquer trente, ou quarante Rameurs, & par consequent autant & plus, que sur de simples Barques. Ajoûtés à cela, que ce n'étoit pas simplement le nombre des rames, mais la structure & la grandeur, qui distinguoit une Galére, ou un Vaisseau de guer-

re, d'un autre Bâtiment. Enfin, ces Chaloupes légéres, *Naves præcursoriæ, nuntiæ, exploratoriæ, leves & fugaces*, n'étant faites que pour la course, on n'en peut tirer aucunes conséquences, par rapport aux grands Navires, qui étoient destinés à d'autres usages.

Les Birêmes avoient deux rames par rang, six de chaque côté, tant pour la classe des Thranites, que pour celles des Zygites, & des Thalamites. On peut en même-tems y supposer soixante Rameurs, répartis dans toute la longueur du Vaisseau, sur le pié de cinq hommes sur une seule rame.

Les Trirêmes, selon le même sentiment, auroient eu trois rames à chaque rang, neuf de chaque côté, c'est-à dire, trois pour les Thalamites, trois pour les Zygites, trois pour les Thranites. En mettant cinq hommes sur chaque rame, on aura quarante-cinq Rameurs d'une part, & autant de l'autre. Suivant cette disposition des rames, & des Rameurs, dans une Trirême, les deux vers suivants, tirés du cinquième Livre de Virgile, seront susceptibles d'une interprétation raisonnable.

——Triplici pubes quam Dardana versu,
Impellunt, terno consurgunt ordine remi.

Triplici versu. Voilà les files des Rameurs rangés de poupe à prouë, & distribuées également entre les trois ordres de rames, ou dans les trois classes des Thranites, des Zygites, & des Thalamites. *Terno ordine.* Voilà le nombre des rames, disposées trois à trois dans chaque rang, dont l'un est vers la poupe, le second au milieu, le troisiéme vers la prouë.

A dire le vrai, il ne paroit pas que ces deux vers de Virgile, puissent former une preuve décisive, en fa-

veur d'aucun des trois systêmes. Tous conviennent, qu'au siécle d'Enée, que le Poëte avoit en vûë, on ne connoissoit point l'usage des Trirêmes. Elles ne furent inventées, que long-tems après. Thucydide attribuë la gloire de cette invention aux Corinthiens. On ne peut pas dire, que Virgile, dans la Naumachie dont il fait la description, ait eu dessein de représenter les Vaisseaux de guerre tels qu'ils étoient, au tems qu'il composoit son Enéïde. Alors les Romains ne se servoient plus de Trirêmes. Ils avoient supprimé tous les ordres de rames, soit qu'ils fussent placés sur la longueur du Bâtiment, de poupe à prouë, soit qu'ils fussent élevés à plomb, l'un au dessus de l'autre, ou obliquement, & en forme de rampe. Après avoir reconnu, à la bataille d'Actium, l'avantage & la commodité des Navires Liburniens, Auguste abandonna l'usage des Trirêmes, & leur substitua ces nouvelles Galéres, dont on croit que les rames étoient toutes disposées sur une même ligne, de poupe à prouë.

La Quadrirême avoit quatre rames dans chaque rang, quatre pour les Thalamites, quatre pour les Zygites, quatre pour les Thranites. On y comptoit donc douze rames de chaque côté. Donnés cinq Rameurs à chacune des douze rames, vous aurés soixante Rameurs d'une part, & de l'autre un pareil nombre, ou plûtôt quarante Thalamites, quarante Zygites, & quarante Thranites. Ce que nous avons dit des Unirêmes, des Birêmes, des Trirêmes, & des Quadrirêmes, doit s'entendre, toutes proportions gardées, des Quinquérêmes, des Hexérêmes, des Décemrêmes, &c.

Ce que l'on dit ici des Galéres à plusieurs rangs,

ne peut convenir à cette espéce de Navires, que les Anciens ont appellés *Myoparones*. On nommoit ainsi certaines Frégates, que les Corsaires armoient pour aller en course. Cicéron, dans ses Verrines, parle d'un de ces Vaisseaux, qui étoit à six rames. *Navigium quod erat factum sex remorum numero*. De-là; Baïf a conclu que ce Vaisseau devoit être pris pour une Hexérême, ou pour une Galére à six rangs. Scheffer a eu raison de réprouver le raisonnement de Baïf. Il est certain, que ces Bâtiments de Pyrates, ne différoient point des doubles Chaloupes, dont la grandeur étoit fort inférieure aux moindres Vaisseaux de guerre. Cicéron nous en fournit lui-même une preuve, lors qu'il dit, qu'une Quadrir me paroissoit comme une Ville, au milieu d'une Flotte de Bâtimens de Corsaires. *Erat illa* [*Centuripina Quadriremis*] *navis constrata, & ita magna, ut si in Prædonum turba versaretur, urbis instar habere inter illos Pyraticos Myoparones videretur*. Il ne s'ensuit pas néanmoins, que ce Vaisseau, n'eût que six Rameurs. Il est évident, par le témoignage de Cicéron, que c'étoit un petit Brigantin, qui tenoit le milieu entre les simples Barques, & les Vaisseaux de guerre. On conjecture, qu'il étoit, à peu près, semblable à ces Vaisseaux, qu'Appien appelle *Phaseli*. Ce sont les mêmes que Plutarque nomme *Myoparones*. Il est croyable, que ces sortes de Navires n'avoient qu'un ordre de rames, & qu'en cela ils étoient différents des Vaisseaux de guerre. Mais en récompense, ils avoient plusieurs Rameurs sur chaque rame. Par là, ils étoient distingués des simples Barques.

Le systême des trois ordres de rames une fois établi, dans toute la longueur du Vaisseau, de poupe à prouë,

prouë, on prétend avoir trouvé le dénouëment de plusieurs passages, récüeillis de différents Ecrivains, sur la Marine des Anciens. Les Historiens nous donnent les Décemrêmes, pour les plus grands Vaisseaux de guerre, qui composoient les armées Navales. Ces galéres à dix rangs, auroient eu trente rames, de chaque côté, dix pour les Thranites, dix pour les Zygites, dix pour les Thalaimtes. Il en étoit de ces Bâtiments, comme des Galéasses, ou des grosses Galéres, qu'on voit aujourd'hui sur la Méditerranée. Celles-ci ont, pour l'ordinaire, sept ou huit Forçats sur chaque rame. Cinq de ces Forçats au moins, sont assis sur des bancs. Les deux autres son débout, pour atteindre à l'extrêmité de la rame. Les trois cents Rameurs, que Polybe au Livre premier de son Histoire, met dans une Quinquérême, pourront trouver place, selon la nouvelle hypothése. Il n'y a qu'à supposer, dit-on, que la Quinquérême avoit quinze rames, de chaque côté; cinq pour les Thalamites, cinq pour les Zygites, cinq pour les Thranites. A moins que l'Historien Grec, sous le nom de Rameurs, n'ait compris tous les Matelots, qui servoient à la manœuvre du Vaisseau. En ce cas, la Quinquérême auroit eu environ cinq, ou six hommes par banc. On dira, à peu prês, la même chose de la Novemrême de Pausanias. Il en parle *in Atticis*, comme du plus grand Vaisseau qu'il eût jamais vû. Si l'on en croit les Auteurs du systême, que nous proposons ici, il ne sera pas nécessaire d'emprunter le secours des étages, pour placer les Rameurs de cette Galére. Il suffit de les ranger dans toute la longueur du Vaisseau, sur cinquante-quatre rames. Il n'en falloit pas moins pour une Novemrême. Si

l'on ſuppoſe qu'elle tiroit ſa dénomination du nombre des rames, dans les trois ordres des Rameurs, elle devoit en avoir neuf, dans la claſſe des Thalamites, & un égal nombre dans les deux rangs des Zygites, & des Thranites. Ces Rameurs ſe multiplioient ſur chaque rame, à proportion de la capacité du Vaiſſeau.

Ce que l'on dit ici de la multiplicité des Rameurs, ſur une ſeule rame, mérite une attention particuliére. Il eſt étonnant, que Scaliger entre autres, & Scheffer n'ayent attribué qu'un ſeul homme à chaque rame. Le ſyſtême des étages qu'ils adoptoient, demandoit néceſſairement un certain nombre de Rameurs, par rame, ſur tout au dixiême, au vingtiême, au trentiême, & au quarantiême étage. On ne ſe perſuadera jamais qu'un ſeul Thranite, ait pû donner le mouvement à ces longues poutres, qu'on leur mettoit à la main. La choſe deviendroit encore plus incroyable, s'il étoit vrai, comme le prétend Iſaac Voſſius, que les rames du quarantiême étage avoient deux cents pié de long. On aura beau ſe prévaloir de l'autorité d'Athénée, & dire après lui, que pour faciliter l'action des Rameurs, les rames étoient chargées de plomb, à leur extrêmité; le mouvement qu'un ſeul homme imprimeroit à ces lourdes maſſes, ſeroit toujours fort lent, & très-diſproportionné à celui des autres rames. Par conſéquent, il ne ſeroit d'aucun ſecours pour faire avancer le Vaiſſeau. Fabretti, après avoir ménagé ſon terrain, avec toute l'œconomie poſſible, eſt cependant contraint de donner, juſqu'à cinquante piés de longueur, aux rames du ſixiême étage. Que ſeroit ce donc, s'il avoit pouſſé l'induction juſqu'au trentiême, & au quarantiême rang?

Il eſt vrai, que les Ecrivains de l'Antiquité ne nous fourniſſent aucun paſſage formel, qui autoriſe la multiplication des Rameurs, ſur chaque rame. Mais nous en trouvons la preuve inconteſtable, dans les principes de l'Architecture Navale. L'inſpection ſeule d'une Galére, nous apprend que la longueur, & le diamétre des rames, doivent être proportionnés avec la grandeur, & la hauteur des Vaiſſeaux. Auſſi voyons-nous, que, dans nos Galéres, ordinairement on place cinq ou ſix Forçats par banc. L'effort d'un ſeul homme ne ſuffiroit pas, pour donner à une rame, le dégré de mouvement qu'il lui faut. Si dans nos Galiotes, on met deux ou trois hommes ſur chaque rame, que doit-on penſer des Quinquérêmes, des Octirêmes, & des Décemrêmes, qui certainement étoient plus hautes de bord, que ne ſont les Galéres d'aujourd'hui ? C'étoit donc une néceſſité aux Anciens d'en uſer de la ſorte. On peut ajoûter, que cette pratique étoit beaucoup plus commode. Par là, ils évitoient l'embarras d'un trop grand nombre de rames, ſans retarder la vîteſſe de leurs Galéres. Dans le Vaiſſeau de Ptolomée Philopator, les Rameurs étoient au nombre de quatre mille. Dira-t'on, que ce Vaiſſeau étoit percé pour quatre mille rames, & que chaque Rameur avoit la ſienne ? C'eſt un paradoxe inſoûtenable, dont on apperçoit aiſément l'abſurdité, pour peu qu'on ait quelque connoiſſance de la Marine.

L'application de ces principes ſe fait ſentir d'elle-même, dans la maniére dont on explique ce que les Anciens nous ont appris, de la Quinquérême de Caïus, de l'Octirême de Memnon, & en particulier du fameux Bâtiment de Philopator. Ce dernier Vaiſſeau

auroit eu, ſuivant ce premier ſyſtême, cent vingt rames de chaque côté, ou plûtôt quarante rames dans la claſſe des Thalamites, quarante dans celle des Zygites, & quarante dans l'ordre des Thranites. Ces cent vingt rames pouvoient être placées à l'aiſe, de poupe à prouë, dans la longueur de quatre cents vingt piés, ou de deux cents quatre-vingt coudées. C'eſt l'étenduë que donne Athénée, à ce grand Navire. Entre chaque banc de Rameur, il y auroit eu, au moins, trois piés de diſtance. Pour les quatre mille hommes, qui formoient la Chiourme de cette vaſte Galére, on les répartit dans les trois claſſes des Rameurs, & l'on ſuppoſe qu'à chacune des cent-vingt rames, il y avoit au moins ſeize hommes; ſi cependant on n'aime mieux dire, que ces quatre mille Rameurs, n'étoient pas tous occupés à la fois, & que chaque moitié ſe relevoit alternativement dans l'exercice de la rame.

Ce que raconte Silius Italicus, du Vaiſſeau Carthaginois, dont nous avons parlé ci-deſſus, ne laiſſe pas cependant de former une difficulté ſérieuſe. On ne comprend pas en effet, comment il eût été poſſible, d'y ranger deux cents rames ſur une ſeule ligne, de poupe à prouë. Pour faire une telle diſtribution, il faudroit avoüer néceſſairement, que cette Galére étoit longue de plus de ſix cents piés. On ne peut ſe diſpenſer de lui attribuër une pareille longueur, ſi l'on ſuppoſe, en même-tems, qu'entre chaque Rameur, on ménageoit une diſtance de trois piés On veut donc faire paſſer le récit de Silius, pour une pure fiction, ou du moins pour une hyperbole, pardonnable à un Auteur aſſervi par la meſure du vers, & qui franchit les bornes de la vérité, en faveur de la cadence. Si ce

Vaisseau, tel que le Poëte le décrit dans ses vers, a jamais existé, pourquoi Polybe, Tite-Live, & Plutarque, d'ailleurs assés exacts à indiquer la grandeur, & l'espéce des Vaisseaux Romains, & Carthaginois, n'en ont-ils fait aucune mention? Etoit-il naturel qu'ils gardassent le silence, sur un Vaisseau d'une grandeur si déméfurée? Il paroît donc croyable, ajoûte-t'on, que Silius a enchéri sur l'Histoire, pour répandre le merveilleux dans son Poëme, selon le génie des Poëtes. A la vérité Athénée, Appien, & Suétone, parlent de certains Vaisseaux, dont quelques-uns avoient six cents piés en longueur. Mais on défie de prouver, que ces Bâtiments ayent jamais été d'usage dans les armées Navales.

Il est pourtant sûr, que les défenseurs des étages élevés les uns sur les autres, se sont prévalus du narré, que fait Silius, au sujet de l'embrasement du même Vaisseau. C'est ainsi que le Poëte s'est exprimé.

Intrat diffusos pestis Vulcania passim,
Atque implet dispersa foros. Trepidatur omisso
Summis remigio. Sed enim, tam rebus in arctis,
Fama mali nondum tanti penetrarat ad imos.

Summi, disent les Aggresseurs, ce sont les Rameurs postés aux plus hauts étages. Le termi *imi*, désigne ceux des étages d'en bas. Non, répondent ceux qui sont intéressés à réprouver l'opinion de Scheffer, & de Fabretti. Le passage du Poëte, ne prouve rien en faveur de ces deux Ecrivains. Silius a voulu seulement peindre le ravage causé par l'incendie, & le désordre des Rameurs, contraints d'abandonner leurs rames, pour se garanrir de la flamme, qui d'abord avoit gagné le tillac, tandis que ceux qui étoient au fond de

calle, *imi*, ignoroient les funestes effets de l'incendi Silius ne dit point, que les Rameurs situés à l'étage inférieur, continuérent encore à ramer, après que ceux de l'étage supérieur, eurent été forcés de quitter leurs bancs, & de se dérober à l'activité du feu.

Il ne reste plus qu'à ranger les huit cents Rameurs, qui se trouvoient de chaque côté, dans l'Octirême de Memnon. Ce Navire appellé Léontophore, étoit à huit rangs de rames. On y comptoit cent Rameurs à chaque rang, c'est-à-dire, huit cents d'une part, & autant de l'autre. Pour avoir cette prodigieuse multitude de Rameurs, il faut bien se résoudre à dire, que dans cette Galére, chaque rame avoit au moins trente-trois Rameurs. Elle étoit Octirême. Elle avoit donc huit rames pour les Thalamites, huit pour les Zygites, & huit pour les Thranites. Placés sur chaque rame trente-trois Rameurs, vous aurés, à peu prês, les seize cents Rameurs, distribués dans la longueur du Vaisseau. Afin même de les placer plus commodément, on prend le parti de doubler les rangs, & de poster ces Rameurs, l'un vis-à-vis de l'autre. Alors une seule rame n'auroit eu que seize, ou dix-sept hommes de file. Mais aussi on eût repris sur la largeur, l'espace qui auroit manqué dans la longueur de la Galére. Pour se mettre plus au large, on croit pouvoir supposer, que dans ce nombre de seize cents Rameurs, étoient compris les Matelots employés à la manœuvre, & aux autres fonctions nécessaires, sur tout dans un Vaisseau, monté par prês de trois mille hommes.

Ce n'est pas assés. Pour s'épargner l'embarras qu'il y auroit à multiplier tant de Rameurs, sur une seule

rame, on les réduit à la moitié. On croit qu'il n'étoit pas possible de continuër, sans aucune interruption, un exercice aussi pénible que celui de la rame. De-là, on se met en droit de conjecturer, que les Rameurs se succedoient, & qu'une moitié prenoit du relâche, tandis que l'autre étoit en fonction. Il en est, qui ont reconnu, de bonne foi, la disproportion, qui se trouve entre seize cents Rameurs, & la capacité d'une Octirême, quelque grande qu'on se l'imagine. Ils ne comprennent pas, qu'on ait pû disposer huit cents hommes dans l'étenduë de ce Vaisseau. Mais aussi ils se sauvent, en disant, que peut-être s'est-il glissé quelque erreur dans le texte. Ils soupçonnent, que l'intention de l'Auteur a été, de faire tomber le nombre de seize cents, non pas précisément sur les Rameurs. Memnon, disent-ils, a prétendu comprendre tout l'Equipage entier dans cette multitude.

Les passages qu'on a coûtume d'emprunter des Tactiques de l'Empereur Léon, sur la matiére dont il s'agit ici, ne peuvent tirer à conséquence. Ce Prince regnoit à Constantinople, vers le commencement du dixiême siécle. Tous conviennent, que jusques à ce tems, la Marine avoit été sujette à bien des variations. Alors la forme, & la maniére de construire les Vaisseaux étoient fort différentes, de celles, qui avoient eu cours dans des siécles antérieurs. Cet Empereur compare certains vaisseaux, qu'il appelle δρόμωνες aux Trirêmes d'autrefois. Il les borne cependant à deux rangs de rames. *Que chaque Dromone*, dit-il, *ait une juste longueur, & de la proportion dans son étenduë, & que l'on y place deux ordres de rames, l'un au-dessus, l'autre au-dessous.* ἔχων ἐλασίας δύο. Il suppose, qu'au milieu on

élevoit une eſpéce de tour de bois, d'où les Soldats faiſoient joüer des machines. Cette tour diviſoit le Navire en deux parties, l'une au-deſſus du maſt, vers la poupe, l'autre au-deſſous. Ainſi les Rameurs, placés à droite & à gauche, étoient partagés en deux bandes, qui formoient deux rangs de rames, ſur une même ligne. Les Dromones ordinaires avoient, à chaque rang, un nombre égal de Rameurs. On les triploit au rang ſupérieur, dans les Vaiſſeaux de la premiére grandeur. Léon ordonne, pour ceux-ci, deux cents Rameurs. Il ſe contente de cent, dans les Galéres médiocres. Il n'aſſigne qu'un rang de rames aux plus petites, qu'il nomme, pour cette raiſon Μονήρεις. On juge de-là, que celles-ci avoient beaucoup de reſſemblance avec nos Galéaſſes d'aujourd'hui. Le même Empereur n'a point fixé le nombre des rames, pour chaque Vaiſſeau, ni celui des Rameurs. On peut cependant conjecturer, que les Dromones du premier ordre, avoient environ quatre ou cinq hommes par banc, à peu près comme ſur nos Galéres d'aujourd'hui. Il en étoit des autres d'une moyenne grandeur, comme de nos Galiottes, qui ont deux ou trois hommes, ſur chacune rame.

Les Partiſans de cette premiére opinion, ne croyent pas devoir ſe rendre à la preuve, que les défenſeurs des étages ont coûtume d'emprunter, de la Colonne Trajane. On y voit, diſent ceux-ci, des Birêmes & des Trirêmes, avec des rangs de rames étagés dans la hauteur du Vaiſſeau. Mais les premiers ne ſe laiſſent point impoſer, par l'antiquité du monument. Ils répondent, que les figures de Vaiſſeaux repréſentés ſur la Colonne, ne ſont qu'une pure fiction de quelque Ouvrier

Ouvrier, peu intelligent dans l'Architecture Navale. Parce qu'on a gravé des Birêmes, & des Trirêmes, ſans voiles & ſans mats, doit-on conclure, diſent-ils, que ces Galéres n'avoient effectivement ni voiles ni mâts! D'autres, ajoûtent-ils, ont déja remarqué, qu'à l'exception des figures d'hommes, & d'animaux, tout le reſte, & en particulier ce qui regarde la perſpective, & l'Architecture y eſt fort defectueux. Dans le plan, que Ciaconius nous a donné de cette Colomne, on apperçoit des eſpéces de Birêmes, où les rames paroiſſoient, à la vérité, plus élevées les unes que les autres, mais où les Rameurs ſont tous placés de niveau. Du moins on ſe le perſuade ainſi. Quoi qu'il en ſoit; on reclame contre l'autorité de ce monument, celle de pluſieurs Médailles, qui repréſentent les Vaiſſeaux, même ceux qui s'appelloient *Naves Prætoriæ*, avec un ſeul étage de rames. On aime mieux s'en rapporter au plan, dont on eſt redevable à Bartoli, & qui ſemble plus exact que le premier. Il ne figure aux yeux que des Birêmes, où les rames ſont tellement diſpoſées, que toutes peuvent être maniées, par des Rameurs placés à la même hauteur, & ſur le même tillac. Enfin, quelque choſe qu'on diſe pour faire valoir en faveur des étages, la preuve qui ſe tire de la Colomne Trajane, on conclura tout au plus, pour les Birêmes, & pour les Trirêmes. Mais on perſiſte à dire, que le ſyſtême des étages ne peut avoir lieu dans les grands Vaiſſeaux de guerre, juſqu'à ce qu'on ait trouvé quelque expédient, qui applaniſſe les difficultés, qui en ſont inſéparables. Nous avons réüni juſqu'à préſent tout ce que la premiére conjecture produit de plus plauſible pour diſpoſer les rames, & les trois claſſes des Rameurs,

dans toute la longueur du Vaiſſeau, de poupe à prouë, indépendamment du ſecours des étages. Paſſons à la ſeconde conjecture.

SECONDE CONJECTURE

Sur les Galéres des Anciens.

Pour donner plus de jour à l'opinion, dont nous avons à rendre compte, ſes défenſeurs font précéder quelques obſervations, qu'ils ſuppoſent comme autant de Principes, ſur la foi de ceux, qui ont traité çette matiére avec le plus d'exactitude.

1°. Il eſt croyable, ſelon Iſaac Voſſius, que les Anciens gardoient, dans la fabrique de leurs Vaiſſeaux de guerre, la même proportion, qui s'obſerve encore aujourd'hui dans nos Galéres, où la longueur eſt au moins ſeptuple de la largeur. Ils ne ſuivoient pas cette regle pour la conſtruction des Vaiſſeaux de charge. Lucien nous a laiſſé la deſcription d'un de ces Bâtiments, dont la longueur n'étoit que quadruple de la largeur; mais il n'alloit qu'à la voile. Meibomius, & Gregorio Gyraldi, ſont en cela d'accord avec Lucien.

2o. Quand Vitruve a dit, au Livre premier, *ex interſcalmii magnitudine, colligenda eſt navis totius magnitudo*, il ne veut pas faire entendre, que la diſtance des ſabords doit ſervir de régle, pour juger de la grandeur du Vaiſſeau, puiſqu'il établit cette diſtance égale, dans toutes les Galéres. *Interſcalmium* n'eſt autre choſe, que la partie intérieure de la rame, qui s'étend depuis les ſabords juſqu'à l'extrêmité du manche. Vitruve a donc ſeulement voulu dire, que la portion de la rame,

qui entre dans le Vaiſſeau, doit être proportionnée à la grandeur du Bâtiment.

3°. Dans ces anciennes Galéres, on pratiquoit un chemin, le long des files des Rameurs. Les Grecs appellent cet intervalle *Parhodos*. Les Latins lui donnent le nom d'*Agea*. On en peut diſtinguer de deux ſortes, l'un intérieur, qui s'étendoit dans toute la longueur du Vaiſſeau, de la poupe à la prouë, & deux autres extérieurs, qui formoient deux eſpéces de balcons de chaque côté, le long des bords même du Vaiſſeau, au-deſſus des ſabords. Athénée a fait mention de ces trois différents chemins, quand il a dit, que le grand Vaiſſeau de charge, conſtruit par les ordres du Roy Hiéron, étoit *Triparhodos*.

Après ces obſervations, les Auteurs de ce ſecond ſyſtême propoſent leurs conjectutes, ſur les Galéres des Anciens. D'abord ils rangent toutes les rames dans une ſeule file. Viennent enſuite les trois différentes claſſes de Rameurs, à ſçavoir les Thranites, les Zygites, & les Thalamites. Ils les placent preſque de niveau, & à peu près ſur le même étage, dans la longueur, & dans la largeur du Vaiſſeau, avec cette différence, que le plancher des Thranites étoit plus élevé d'un demi pié, que celui des Zygites, & celui-ci plus éxaucé d'un demi pié, que celui des Thalamites.

Selon cet arrangement, les Rameurs étoient multipliés, ſur chaque rame, à proportion du nombre des rangs, dont on empruntoit le nom de la Galére. Ainſi, dans cette hypothéſe, une Birême, une Trirême, une Quadrirême, une Quinquérême, &c. ne recevoient point leur dénomination du nombre des rames, ou des rangs étagés, mais du nombre des Rameurs répar-

tis ſur chaque rame. De ſorte qu'une Birême auroit eu, de chaque côté, deux hommes par banc, ou par rame, une Trirême, une Quadrirême, une Quinquérême, &c. trois, quatre, & cinq hommes par banc, & ainſi des autres Vaiſſeaux de guerre, dans la même raiſon arithmétique.

Ceux qui adoptent cette conjecture, s'autoriſent d'un paſſage du ſecond Livre des Helléniques, où Xénophon appelle *Monocrotous*, & *Dicrotous*, Unirêmes, & Birêmes, les Galéres qui avoient un & deux Rameurs, ſur chaque rame. Ils s'appuyent du témoignage de Végéce, qui s'explique en ces termes, au cinquiême Livre, chapitre 7. *Minimæ Liburnæ remorum habent ſingulos ordines, paulo majores binos, idoneæ menſuræ ternos, vel quaternos, interdum quinos ſortiuntur Remigum gradus...... Scaphæ tamen majoribus Liburnis exploratoriæ ſociantur, quæ vicenos prope Remiges in ſingulis partibus habent.* C'eſt-à-dire, ſelon le nouveau ſens, que quelques-uns ont donné à ce paſſage. *Les plus petits Vaiſſeaux Liburniens, n'avoient qu'un Rameur ſur chaque rame, d'autres, un peu plus grands, en avoient deux. Ceux qui étoient d'une grandeur raiſonnable en avoient trois ou quatre, & quelquefois cinq. On joignoit cependant des Eſquifs aux plus grands de ces Navires, pour aller à la découverte. Ces Eſquifs avoient à peu près vingt Rameurs de chaque côté, diſtribués chacun ſur autant de rames.* De-là, on ſe met en droit de conclure, que Végéce a pris indifféremment, & dans le même ſens, ces deux termes *Remorum Remigum*, & que par conſéquent, il a entendu la même choſe par *Ordines Remorum*, & par *Ordines Remigum.* Mais cette interprétation ne paroît-elle point un peu forcée? Et ceux

qui tiennent pour les étages, ou pour les differents ordres de rames élevés, les uns ſur les autres, ne revendiqueront-ils pas un paſſage, qui ſemble leur appartenir de droit ?

Véritablement on aura peine à ſe perſuader, que Végéce ait pris, trois, quatre, & cinq hommes ſur chaque rame, pour trois, quatre & cinq ordres de Rameurs. Autrement, on ſe croiroit permis de donner le même ſens à ces paroles, *Minimæ Liburnæ remorum habent ſingulos ordines, paulo majores binos*, &c. Rien n'empêcheroit de dire, que Végéce, en donnant un ſeul rang de rames aux Unirêmes, & deux rangs aux Birêmes, a ſeulement voulu inſinuer, que les Unirêmes n'avoient qu'une ſeule rame, & que les Birêmes n'en avoient que deux, &c. Ce qui eſt contre toute vrai-ſemblance.

Ceux qui ſont d'un ſentiment contraire, ne penſent pas, que cette ſeconde conjecture puiſſe avoir lieu, dans les Galéres de vingt, de trente, quarante & cinquante rangs, qui par conſéquent auroient eu vingt, trente, quarante & cinquante Rameurs ſur chaque rame. Comment, diſent-ils, pouvoir placer cette multitude de Rameurs, ſur une ſeule rame, & dans une ſituation aſſés commode pour ramer ? Mais ce qui leur paroît un argument ſans replique, ne ſemble pas même une difficulté ſerieuſe à ceux, qui empruntent les noms de Birêmes, de Trirêmes, de Quadrirêmes, &c. du nombre des Rameurs, fixés à chaque rame. Quelle néceſſité, répondent-ils, de mettre en même-tems, quarante & cinquante hommes ſur une ſeule rame, dans un Vaiſſeau de quarante ou cinquante rangs ? Il n'y a qu'à ſuppoſer, que la moitié

des Rameurs ſe repoſoit, tandis que l'autre moitié travailloit. Ils croyent cette ſuppoſition néceſſaire, dans tout ſyſtême. Ils ne conçoivent pas, que les mêmes hommes ayent pû ſuffire à un travail auſſi forcé, qu'eſt l'exercice continuel de la rame.

Il faut remarquer cependant, que cette alternative de Rameurs, qui travailloient & ſe repoſoient tour à tour, n'eſt ſuppoſée, que pour les grands Vaiſſeaux de guerre, qui avoient un certain nombre de rames, & qui étoient deſtinés à faire une longue traite. Le partage auroit été difficile, dans les Unirêmes, & inutile dans les courſes de peu de durée. Voila donc l'embarras diminué de moitié. A ce compte, dans le célébre Vaiſſeau de Ptolomée Philopator, chaque rame n'auroit eu que vingt-cinq Rameurs. Il n'importe, replique-t'on, l'arrangement & la ſituation de vingt-cinq Rameurs, ſur une ſeule rame, ne ſe comprend pas aiſément.

A cela les Partiſans du ſyſtême, que nous produiſons ici, répondent, qu'à la vérité, il ne falloit pas moins que vingt-cinq hommes à chaque rame, ſi l'on s'en tient au rapport d'Athénée, qui donne à ce Vaiſſeau quatre mille Rameurs. Mais auſſi ils trouvent le moyen de ſe mettre un peu plus au large, en ſe déclarant pour ceux, qui ne comptent que trois mille Rameurs dans ce Navire. Si cela eſt ainſi, chaque rame n'auroit eu que vingt Rameurs. Cependant ces vingt Rameurs, n'embarraſſeront-ils pas dans la Galére? Point du tout, puiſqu'ils ne tiendront pas plus de place que dix, en les poſtant tous ſur des bancs paralléles, de maniére que de dix de ces Rameurs aſſis ſur un banc, regardent en face les dix autres aſſis ſur l'autre banc.

A la faveur de cette nouvelle façon de disposer les Rameurs, les interessés se flattent même, de placer sans embarras vingt-cinq hommes sur une seule rame. Dans le Vaisseau de Ptolomée Philopator, les rames avoient au moins dix-neuf piés de longueur intérieure. C'est, dit-on, plus d'espace, qu'il ne faut pour placer treize Rameurs, qui n'auroient occupé que quinze piés trois pouces, à raison de quinze pouces pour chaque Rameur.

En supposant quatre mille Rameurs, dans une Galére de quarante rangs au moins, telle que celle de Philopator, & cinquante rames de chaque côté, il faudra, pour se conformer au présent systême, destiner quarante hommes à chaque rame. Encore de ces quarante, il faut retrancher la moitié, qui prend du relâche, tandis que les vingt autres travaillent. Ces arrangements peuvent se faire sur le même plan, dans l'Octirême de Memnon. C'étoit une Galére à huit rangs. Elle avoit donc huit Rameurs sur chaque rame. Qu'on lui donne cent rames de chaque côté, on aura les seize cents Rameurs, que Memnon lui attribuë. La même méthode a lieu, pour la distribution des quatre cents Rameurs, qui avoient place dans la Quinquérême de Caïus, puisque cette derniére Galére étoit à cinq rangs. Selon les Auteurs de ce second sentiment, elle devoit avoir cinq hommes par banc, ou par rame. Donnés-lui quarante rames de chaque côté, vous aurés quatre-vingt rames en tout. Quatre-vingt rames multipliées par cinq, feront au juste les quatre cents Rameurs qui étoient dans cette Quinquérême.

Il est vrai, que d'abord il semble, qu'on ne garde

nulle proportion, entre la grandeur des Vaiſſeaux de guerre, & le nombre des rames, non plus qu'entre le nombre des rames, & celui des Rameurs. Par exemple, le Vaiſſeau de Philopator, auroit quatre mille Rameurs ſur cinquante rames de chaque côté. Cependant, il faudra néceſſairement ſe paſſer de quatre cents Rameurs, pour quarante rames d'une part, & autant de l'autre, dans la Quinquérême de Caïus. Mais on prétend, qu'une diſproportion ſi ſenſible ne doit point tirer à conſéquence, dans les éxemples qu'on vient de citer. Le Vaiſſeau de Philopator étoit plus pour la montre, que pour l'uſage. On ne s'en ſervoit que pour ſe promener ſur mer. Or cent rames maniées, par deux mille hommes à la fois, étoient plus que ſuffiſantes, pour un trajet de quelques heures. D'ailleurs, la multitude d'appartements, & de chambres, qui avoient été ménagées dans ce Vaiſſeau, ne permettoit pas un plus grand nombre de rames.

Cependant, s'il eſt vrai, que la difference des Galéres anciennes doit ſe prendre du nombre des Rameurs, on ſe réduit à la néceſſité d'avoüer une choſe, dont la plûpart auront peine à convenir. En effet, on ne pourra ſe défendre de dire, qu'en ajoûtant, ou en retranchant un Rameur, par chaque rame, un Vaiſſeau de guerre auroit paſſé tout à coup, d'une dénomination à une autre. La Quadrirême, par éxemple, ſans changer de forme, ſeroit devenuë, tantôt Trirême, tantôt Birême, tantôt Quinquérême, quelquefois Héxérême, ſuivant l'augmentation, ou la diminution, qu'on auroit fait dans le nombre des Rameurs.

Les Critiques déclarés pour les rangs étagés, dans les

les anciennes Galéres, reviennent à la charge. Ils en appellent à la Colonne Trajane, où les figures des Vaisseaux qui sont représentés à double, & à triple étage, prouvent invinciblement contre les défenseurs de ce second systême. Ceux-ci, pressés par la force de l'évidence, n'oublient rien pour donner lieu de soupçonner la foi de ce monument antique. Aux réponses que nous avons déduites, dans l'exposition de la premiére conjecture, ils ajoûtent les réfléxions suivantes.

1°. Les Ecrivains qui ont fait mention de cette Colonne, ne conviennent point entre-eux de sa hauteur. Eutrope & Cassiodore, lui donnent cent quarante piés de longueur. Publius Victor n'en compte que cent vingt-huit. Ce dernier assûre qu'elle avoit quatre-vingt-cinq marches, cependant on n'en trouve que quatre-vingt-quatre. De quarante-cinq fenêtres qu'elle avoit, selon le même Auteur, elle est réduite à quarante-trois.

2°. Après la bataille d'Actium, si l'on en croit le témoignage de Dion, les Trirêmes cesférent d'être en usage. Au tems de Zosime, & plusieurs siécles auparavant, comme lui-même nous l'apprend, on étoit fort peu instruit de la maniére qui avoit cours dans la fabrique des anciens Vaisseaux de guerre. Ainsi la trace en étoit perduë, pour le siécle de Trajan, comme pour le nôtre.

3°. Il est étonnant que parmi les titres, que ce monument attribuë à l'Empereur Trajan, celui d'OPTIMUS, dont il avoit déja été honoré, ait échappé au Sculpteur.

A leur tour, ceux qui s'interressent pour accréditer

la ſeconde conjecture, s'attachent à faire appercevoir les défauts de tout autre ſyſtême en cette matiere. Ils commencent par le premier. Selon eux, il n'eſt pas poſſible d'accommoder cette opinion, avec le récit que fait Polybe, du Traité conclu entre les Romains & les Carthaginois. Par les conventions acceptées de part & d'autre, ces derniers ne pouvoient mettre en mer plus de dix Trirêmes, & il ne leur étoit pas permis de donner plus de dix bancs à aucun de ces Vaiſſeaux. Voilà dix bancs pour une Trirême, où le premier ſyſtême n'en peut placer que neuf de chaque côté, trois pour la claſſe des Thranites, trois pour celle des Zygites, trois pour les Thalamites. Il n'eſt pas moins difficile de diſpoſer, ſuivant le même ſyſtême, les trois cents Rameurs, que l'Hiſtorien Grec met ſur les Quinquérêmes. Dira-t'on, que Polybe, ſous le nom de Rameurs, comprend auſſi ceux qui étoient deſtinés à la manœuvre? Mais qui ne voit que raiſonner de la ſorte, c'eſt abuſer des termes, & qu'en forçant ainſi le ſens naturel du texte, on fournit un préjugé contre le ſentiment conteſté. On ne fait pas plus de grace à l'interprétation des deux vers de Virgile, rapportés ci-deſſus. Prétendre que le Poëte par ces termes *Triplici verſu*, a déſigné les Rameurs rangés en trois fois trois files ſur neuf rames, c'eſt avoüer, en quelque ſorte, que Virgile s'eſt mépris dans le choix des mots. Du moins, il faudra dire, qu'à plaiſir il a écarté la ſignification naturelle de *Triplici verſu*, pour lui en ſubſtituer une autre, qui ne convient qu'aux expreſſions ſuivantes, *Ter triplici*, *ou Noveno verſu.* En voulant donc ſauver la Tautologie de ces mots, *Triplici verſu*, *Terno ordine*, on donne au Poëte un

langage équivoque & peu correct. Les Sçavants qui tiennent pour le second systême, se font gloire d'avoir évité ces deux inconvénients.

Ils considérent les files des Rameurs, par rapport à la largeur, ou selon la longueur du Vaisseau. Dans le premier sens, chaque file est formée par les Rameurs, distribués sur neuf rames de chaque côté. Cet arrangement est conforme à la premiére opinion. Mais il ne s'accorde point avec la seconde, qui suppose, dans la Trirême de Virgile, trois Rameurs sur chaque rame, & par consequent trois files de Rameurs, qui s'étendoient dans la longueur du Vaisseau, sur une seule file de rames, voilà le *Triplici versu.* A l'égard du *Terno ordine*, il se trouve dans les trois classes des Thranites, des Zygites & des Thalamites.

Les Partisans du systême, que nous avons développé, n'en veulent pas moins au sentiment des étages, disposés obliquement, en sorte que les rames forment une figure de Quinconce. Nous observerons en passant, que cet arrangement est différemment proposé. Les uns mettent sur chaque rame un nombre égal de Rameurs. Les autres ne gardent point l'égalité dans la distribution des hommes sur chaque rame. Ils prétendent, que la dénomination spécifique du Vaisseau, doit se prendre du nombre des Rameurs, qui étoient fixés aux rames du plus haut rang. Sur ce pié là, ils diminuent ce nombre, à mesure que les rames sont plus basses.

Palmérius, qui favorise les rangs disposés par étages, ne doute pas, que dans le Vaisseau de Philopator, l'exercice de la rame n'ait été facile, même au quarantiême étage. Il donne à chaque banc un pié trois

commodément, le sabord doit être près de cinq piés au-dessus de l'eau. Que faire donc ? Prendra-t'on cinquante-cinq piés, au lieu de cinquante ? Mais alors, les rames du rang plus éxaucé seroient trop courtes.

On ne goûte pas davantage le système de Rivius. Celui-ci étale les rangs de rames dans une Galére, avec cette différence, que selon cet Auteur, les Vaisseaux prenoient leur nom de Birême, de Trirême, &c. du nombre des Rameurs, qui étoient sur chaque rame du plus haut rang. Par éxemple, dans le Vaisseau de Philopator, il place dix Rameurs sur chaque rame du plus bas rang, trente sur chaque rame du milieu, & quarante sur chaque rame du rang le plus élevé. Mais cette disposition ne peut avoir lieu, dans la Quinquérême, dont parle Pline. Elle avoit quatre cents Rameurs, & Rivius lui-même donne à cette Galére vingt-cinq rames par chaque rang. En mettant donc sur chaque rame du premier rang cinq Rameurs, ce premier rang occupera des deux côtés, deux cents cinquante Rameurs. Il n'en restera par conséquent que cent cinquante, qu'on ne pourra distribuër dans les rangs inférieurs, de maniére que le nombre des Rameurs décroisse, dans la proportion que demande Rivius.

Enfin, Monsieur Louchésini, n'a pas été plus heureux, lorsque dans ses sçavantes Remarques sur les Harangues de Démosthéne, il a renouvellé un système, que Scheffer avoit abandonné. Il donne aux rangs de rames, disposés de bas en haut, une forme triangulaire. Il met à chaque rang autant de rames, & sur chaque rame autant de Rameurs, que l'espéce du Vaisseau en désigne par son nom. Une Birême,

par éxemple, porteroit deux rangs de rames, deux rames à chaque rang, deux Rameurs à chaque rame, & par conséquent huit Rameurs de chaque côté. Par la même raison, une Trirême, auroit trois rangs, neuf rames, & vingt-sept Rameurs. On dira le même des autres Galéres d'un ordre supérieur. L'Auteur a cependant cru devoir adoucir le systême de Scheffer. Le changement consiste, en ce que, selon Monsieur Louchésini, le nombre des rangs de rames a fixé le nom des Galéres, depuis l'Unirême, jusqu'à la Quinquérême inclusivemenr. Le même Commentateur se persuade, que ce nombre n'a point varié, dans les plus grands Vaisseaux, excepté dans celui de Philopator. Du reste, dans tous les autres Navires au-dessus de la Quinquérême, il détermine, les noms d'Hexérêmes, de Septirêmes, d'Octirêmes, &c. par le nombre des Rameurs sur chaque rame, & non par celui des rames mêmes.

Outre que cette disposition triangulaire des rangs ne se conçoit pas aisément, on ne comprend pas, comment dans une Birême, les quatre rames de chaque côté pouvoient être distribuées en deux rangs, de sorte que parmi les Rameurs, les uns fussent Thranites, les autres Zygites, les derniers Thalamites. D'ailleurs, cette diversité de principes, qu'on imagine à son gré, & selon le besoin, marque l'embarras, & le peu de solidité du systéme. S'il est vrai, comme l'avouë Monsieur Louchésini, qu'on appellât Birêmes les Galéres, qui portoient deux rangs de rames, Trirêmes celles qui en avoient trois, & ainsi de suite, jusqu'à la Quinquérême, par la même raison, il a dû donner le nom d'Hexérêmes, de Septemrêmes, d'Octirêmes, aux

Vaisseaux, qui avoient six, sept & huit rangs de rames. Il est forcé lui même de reconnoître que le Navire de Philippe, dont parle Tite-Live, au Livre trente-trois, avoit plus de cinq rangs de rames. A la vérité, il tâche de sauver l'inconséquence, en s'appuyant de l'autorité de cet Historien, qui dit de cette Galére, qu'elle n'étoit presque d'aucun usage, à cause de son énorme grandeur, *inhabilis prope magnitudinis*. Mais il est constant, que, bien des années après, le Consul Paul Emile, vainqueur de Persés, fils & successeur de Philippe, au Royaume de Macédoine, se fit porter à Rome sur le même Vaisseau. De tout ceci, les Partisans de la seconde conjecture, concluënt pour leur sentiment, contre les différents systêmes, qui jusqu'à présent ont partagé les Critiques. Il ne nous reste plus, qu'à proposer les raisons, qui paroissent favoriser l'opinion de ceux, qui disposent les rangs par étages.

TROISIE'ME CONJECTURE.

Sur les Galéres des Anciens.

Afin de se rendre maître du terrain, & d'établir plus solidement le systême des étages, on attaque de front les deux premiéres conjectures. Telles sont les raisons qu'on employe, pour battre en ruine le premier sentiment, qui emprunte les noms de Trirêmes, de Quadrirêmes, de Quinquérêmes, &c. du nombre des rames, distribuées dans les trois ordres des Rameurs, à sçavoir des Thalamites, des Zygites, & des Thranites.

On a déja pû remarquer, qu'en adoptant ce systême, on est réduit à placer trente-trois Rameurs, sur chaque rame de l'Octirême de Memnon. Chose difficile, pour ne pas dire impossible dans la pratique. Mais voici quelque chose de plus décisif.

A juger des Galéres anciennes par les nôtres, la distance d'une rame à l'autre, devoit être de trois piés neuf pouces. Cet espace étoit sur tout nécessaire dans le Vaisseau de Philopator, dont chaque rame n'auroit pas eu moins que seize Rameurs, selon le premier systême. Si donc on multiplie par trois piés neuf pouces, le nombre de cent vingt rames, qu'on a supposé dans cette Galére, on aura quatre cents cinquante piés en longueur, pour toutes les rames ensemble. Cependant, les Historiens de l'Antiquité ne donnent à ce Navire, que quatre cents vingt piés.

La Galére Carthaginoise, dont Silius a fait la description, avoit deux cents rames de chaque côté. Ces deux cents rames distribuées, entre les trois ordres des Thranites, des Zygites, & des Thalamites, donnent soixante-six rames, dans chacune de ces trois classes. Si l'on raisonne conformément au premier systême, ce Vaisseau auroit été de soixante-six rangs. Or les plus grands Navires, dont l'Histoire ait fait mention, ne passoient pas cinquante rangs. Il n'est donc pas croyable, que jamais les Anciens ayent compté le nombre des rangs, par celui des rames, partagées également aux Rameurs, qui composoient les trois différentes classes des Thranites, des Zygites, & des Thalamites.

La Quinquérême de Caïus César, avoit deux cents Rameurs de chaque côté. Puisque c'étoit une Galére à cinq

cinq rangs, elle auroit eu quinze rames d'une part, & quinze rames de l'autre. Cinq pour les Thalamites, cinq pour les Zygites, cinq pour les Thranites. Divisés le nombre de deux cents par quinze, il en résultera treize Rameurs sur une seule rame. On ne peut accorder moins d'un pié & demi d'espace à chaque Rameur, dans la largeur du Vaisseau. Vingt-six Rameurs, c'est-à-dire, treize d'un côté, & treize de l'autre, auroient donc occupé quarante piés. Ajoûtés encore deux piés de large, pour le chemin qu'on pratiquoit au milieu, & un intervalle de quinze pouces le long des bords, il s'ensuivra que la Quinquérême de Caïus, avoit en largeur environ quarante-quatre piés. Or dans les anciennes Galéres, la largeur n'étoit pas la septième partie de la longueur. On peut en juger par le Vaisseau de Philopator, qui avoit quatre cents vingt piés de long, sur cinquante de large. Cette proportion s'est conservée à peu près dans nos Galéres d'aujourd'hui. En supposant donc quarante-quatre piés, ou environ, pour la largeur de la Quinquérême de Caïus, il est évident, que sa longueur auroit été de trois cents piés au moins, pour être septuple de la largeur. Par là, on se trouve forcé à répondre de deux choses l'une, ou que les quinze rames de la Quinquérême, occupoient une longueur de trois cents piés. Ainsi, les rames auroient été placées, à la distance de vingt piés les unes des autres. Ou bien il faudra reconnoître, que cent vingt piés suffisoient, pour étendre quinze rames. Encore mettons-nous entre chaque rame, une distance de huit piés, c'est-à-dire, plus que le double de l'espace, qui est ordinairement fixé sur nos Galéres. Dans l'une & l'autre sup-

position, la plus grande partie de l'étenduë de la Quinquérème eût été en pure perte.

La plûpart des Modernes, qui ont écrit sur cette matiére, conviennent que les anciennes Trirêmes avoient, à peu près, la même longueur, que les Galéres d'aujourd'hui. Elles avoient donc, comme celles-ci, plus de cent vingt piés de long. Cependant, il en faudroit rabattre plus des deux tiers, si l'on s'obstine à dire, qu'une Trirême n'avoit que neuf rames de chaque côté, trois pour les Thalamites, trois pour les Zygites, trois pour les Thranites. Mettons entre chaque rame trois piés neuf pouces de distance, comme dans nos Galéres, ou si l'on veut, donnons leur un intervalle de quatre piés, les neuf rames ne se seroient pas étenduës au-delà de trente-six piés. Il en reste encore au moins quatre-vingt-quatre, qui se trouvent absolument inutiles.

Le second systême, qui apprétie le nombre des rangs par celui des Rameurs sur chaque rame, paroît aussi défectueux que le premier, au jugement de ceux qui tiennent pour les étages. Ils mettent en preuve le Vaisseau de Philopator. Ce Navire avoit quarante rangs. Une seule rame auroit donc eu quarante Rameurs. Mais chaque Rameur n'occupe pas moins qu'un pié & demi d'espace, si l'on en juge par nos Galéres. Quarante Rameurs auroient donc occupé soixante piés en largeur. Cependant le Vaisseau, de l'aveu de ceux, qui en ont fait la plus magnifique description, n'avoit que cinquante-sept piés de large. Ils donnent la même dimension aux plus longues rames de cette Galére. Il n'eût donc pas été possible de disposer une file de quarante Rameurs sur le Vaisseau

de Philopator. En vain dira-t'on, que la moitié des Rameurs se reposoit alternativement. Répondre de la sorte, c'est reconnoître l'insuffisance du systême, que l'on défend. Le silence des Auteurs, & la pratique contraire constamment observée parmi les Forçats dans nos Galéres, nous donne droit de contester un fait, qui ne porte que sur une supposition arbitraire. D'ailleurs il est sûr, que dans la Quinquérême de Caïus César, les quatre cents Rameurs ramoient en même-tems. Mais on accorde pour un moment, que les Rameurs se relevoient alternativement dans l'exercice de la rame. Il n'en sera pas moins vrai, que de chaque côté une seule rame auroit vingt Rameurs. C'est justement quarante Rameurs sur une même ligne, pour les deux rames, qui se répondoient directement. Il reste donc, à faire voir comment un espace de cinquante-sept piés, pouvoit suffire à quarante hommes, qui ne demandoient pas moins que soixante piés, pour ramer commodément.

Les défenseurs du systême, pressés par la force de l'évidence, ont été réduits à imaginer un nouvel arrangement. Ils ont placé les Rameurs sur une rame, de maniére qu'une moitié fût située vis-à-vis de l'autre. Mais outre que l'Antiquité ne leur fournit aucune trace de cette nouvelle disposition, il est manifeste, qu'une partie des Rameurs seroit située à contre sens. Obligés de se renverser sur le dos, ils n'auroient aucune force, pour repousser la rame, & dans une situation si incommode, ils retarderoient plus, qu'ils n'accéléreroient le mouvement de la Galére.

On a déja pû remarquer, que selon les principes du même systême, l'Octirême de Memnon auroit eu

deux fois plus de rames, que le Vaiſſeau de Ptolomée Philopator. Or il n'eſt pas vrai-ſemblable, qu'une Galére à huit rangs ait eu le double des rames, qui étoient dans un Navire au moins de quatre rangs. Ce n'eſt pas tout. Dans le Vaiſſeau dont parle Silius, on comptoit deux cents rames de chaque côté. Si l'on dit avec les Partiſans des deux opinions précédentes, que ce grand nombre de rames, étoit diſpoſé de poupe à prouë, ſans recourir aux étages, il faut avoüer en même-tems, que le Vaiſſeau étoit long de ſept cents cinquante piés, on ne peut lui donner moins de longueur. En effet, deux cents rames ſur la même ligne, euſſent occupé ſept cents cinquante piés, à raiſon d'une diſtance de trois piés neuf pouces, entre chaque rame. Cette Galére auroit donc ſurpaſſé de beaucoup, dans toutes ſes dimenſions, le Vaiſſeau de Philopator, quoique la vaſte étenduë de celui-ci, nous ſoit repréſentée par les Hiſtoriens, comme une des merveilles de l'Antiquité.

Après cette excurſion contre les deux premiéres conjectures, ſur les Galéres des Anciens, les Partiſans des étages, s'attachent à établir la poſſibilité de leur ſyſtême, ſur les débris des deux autres, par des preuves qui leur paroiſſent convainquantes, & ſans replique. D'abord, ils ſe pourvoyent de tout ce que les Anciens leur fourniſſent de plus déciſif en cette matiére.

Lucain parle d'un Navire de Brutus, dont il rapporte, que les plus hautes rames atteignoient la mer de fort loin. *Summis longè petit æquora remis*. Thucydide, au Livre ſixiême, dit que les Thranites, avoient une paye plus conſidérable que les autres, parce que leurs rames étoient plus longues, & par conſéquent

plus difficiles à manier, que celles des Zygites, & des Thalamites. Pausanias dans les *Attiques*, fait mention d'une grande Galére de Délos, qui avoit neuf rangs de Rameurs, plus élevés les uns que les autres. L'Ancien Scholiaste d'Aristophane, & Arrien assûrent, que la longueur des rames, étoit proportionnée à l'élévation des Rameurs au-dessus de l'eau. Ces Auteurs, dit-on, ne se seroient pas ainsi exprimés, si les rames, avoient été disposées sur une même ligne, dans la longueur du Vaisseau. Aussi plusieurs de ceux, qui ont traité de la Marine des Anciens, conviennent de bonne foi, qu'on ne peut donner une autre interprétation aux Ecrivains, que nous venons de citer, sans forcer le sens naturel des termes. Seulement ils bornent le systême des rangs étagés aux Birêmes, aux Trirêmes, & peut-être aux Quadrirêmes. Mais ils le croyent impraticable dans les Galéres de dix, de vingt, de trente, & quarante rangs. Cependant, on ose se promettre de prouver la possibilité des étages, même dans un Vaisseau de quarante rangs, je veux dire, dans celui de Philopator. Cette Galére si vantée par Plutarque, & par Athénée, selon les anciennes éditions de Pline, avoit cinquante rangs. Nous nous en tenons à l'édition la plus correcte, & la plus conforme aux anciens manuscrits. Celle-ci, ne lui en donne que quarante. Elle s'accorde en cela, avec le récit des deux premiers Auteurs. Ce Vaisseau avoit quatre cents vingt piés en longueur, sur cinquante-sept de largeur. Sa hauteur à l'avant, étoit de soixante & douze, & à l'arriére d'environ quatre-vingts piés. La longueur des plus grandes rames réservées aux Thranites, ne passoit pas cinquante-sept piés.

Outre quatre mille Rameurs, ce Navire portoit deux mille huit cents cinquante Soldats, quatre cents Matelots pour la manœuvre, & un pareil nombre de personnes destinées à différents Offices.

Il s'agit donc de faire voir, que dans le Vaisseau de Philopator, deux mille Rameurs de chaque côté, rangés par étages, élevés les uns au-dessus des autres, étoient situés commodément pour ramer tous à la fois. Ce n'est point assés, on prétend démontrer, que les Rameurs dans cette situation, laissoient une espace plus que suffisant, pour placer à l'aise, tout l'Equipage, & les vivres nécessaires à la subsistance de cette nombreuse multitude.

Selon le systême que nous exposons, chaque rang horizontal avoit dix rames. Elles étoient situées dans la même ligne, à la distance de trente-sept piés & demi, les unes des autres, comme on aura lieu de le remarquer dans la suite. Les dix rames occupoient donc le long du Vaisseau trois cents soixante-quinze piés d'espace. Ainsi des quatre cents vingt piés, qui mesuroient la longueur du Bâtiment de Philopator, il en restoit encore quarante-cinq pour les deux extrêmités. Or si chaque rang étoit de dix rames, on comptoit au juste quatre cents rames, dans les quarante rangs pris ensemble. Donnons cinq Rameurs à chaque rame, on aura deux mille Rameurs d'une part, & autant de l'autre.

L'élévation d'un rang au-dessus de l'autre, étoit de sept pouces & demi. De là, il résulte que le quarantiême rang n'étoit élevé au-dessus du premier, que de vingt-quatre piés & demi. Ajoûtés à ces vingt-quatre piés & demi, quatre piés & demi, que le premier

rang avoit au-dessus de l'eau, il s'ensuivra, que le quarantième rang avoit vingt-neuf piés de hauteur, en comptant cette distance, depuis la surface de la mer.

On doit considérer deux parties dans chaque rame, l'une intérieure qui est dans le Vaisseau, & l'autre extérieure, qui est hors du Vaisseau. Pour cinq Rameurs, il faut sept piés. Joignés-y le petit chemin large de quinze pouces, qu'on ménageoit le long des bords, & douze pouces d'épaisseur, pour le côté du Vaisseau, au quarantième rang, la partie intérieure de la rame, sera de neuf piés trois pouces. Celle qui est hors du Vaisseau, aura donc environ quarante-huit piés. Il n'y a qu'à se figurer un triangle rectangle, dont un côté soit perpendiculaire à l'horizon, & l'autre horizontal. Si la sous-tendante est de quarante-huit piés, & le côté vertical de vingt-neuf, le côté horizontal aura plus de trente-huit piés. Ainsi les rames du quarantième rang, pouvoient atteindre l'eau à une distance horizontale de trente-huit piés au moins. On en sera convaincu, si l'on fait attention, que la hauteur du rang le plus élevé au-dessus de l'eau, est égale au côté vertical du triangle, & que la longueur de la partie extérieure de la rame, représente la base du même triangle. Par conséquent le côté horizontal de trente huit piés, marquera la distance requise, depuis le quarantième rang jusqu'à la mer.

Mais ces Rameurs ainsi disposés par étages, ne s'embarasseront-ils point dans l'exercice de la rame? C'est sur quoi on s'applique à détromper les personnes prévenuës, contre le systême des étages. On suppose donc les bancs des Rameurs, situés le long d'une rampe, en telle sorte que l'intervalle d'un banc,

à celui qui le ſuivoit en montant, donnât ſept pouces & demi de diſtance. Il en étoit ainſi de tous les autres bancs, qui ſe ſuccedoient de bas en haut, juſqu'au quarantième rang; c'eſt-à-dire, juſqu'à la hauteur de vingt-quatre piés & demi. Chaque banc avoit trois piés neuf pouces plus en arriére, que celui qui le précédoit. Ce rapport de diſtance ne varioit point depuis le premier rang juſqu'au quarantième, qui ſe trouvoit plus reculé en arriére, que le premier, de trente-neuf fois trois piés neuf pouces, c'eſt-à-dire, de cent quarante-ſix piés trois pouces.

La forme de cette rampe deviendra ſenſible, ſi l'on s'imagine un triangle rectangle, dont le côté vertical ſoit de vingt-quatre piés & demi, diſtance du premier rang au quarantième. On a dêja fixé le côté horizontal, à cent quarante-ſix piés trois pouces. La baſe de ce triangle, donnera la rampe en queſtion. De plus, que la ligne horizontale du triangle rectangle, ſoit diviſée en pluſieurs parties égales, de trois piés neuf pouces chacune. Si par ces points de diviſion, & par les extrêmités du côté horizontal, on éleve des perpendiculaires, elles ſe rencontréront dans les points de la baſe, où les bancs des Rameurs auront été placés.

Puiſque l'on comptoit dix rames dans un rang horizontal, chaque côté du Vaiſſeau de Philopator, avoit néceſſairement dix rampes. Toutes, il eſt vrai, n'étoient pas complettes. Mais les Rameurs poſtés à un des bouts de la Galére, ſuppléoient au défaut de ceux, qui manquoient à l'autre extrêmité. Il y avoit donc au juſte dix rampes, pour un des côtés du Vaiſſeau, & autant pour la partie oppoſée. Chaque rampe

pe étoit composée de quarante bancs, & chaque banc donnoit place à cinq Rameurs. Une seule rampe contenoit donc deux cents Rameurs. Voilà deux mille Rameurs, pour les dix rampes, d'une part, & le même nombre pour les dix autres rampes, pratiquées de l'autre côté du Navire.

La distance des rampes, étoit tellement ménagée, qu'en comparant les deux plus proches, chaque banc étoit éloigné de celui, qui le suivoit en ligne horizontale, de trente-sept piés & demi. De la disposition des bancs le long d'une rampe, il arrivoit que les dix premiers en remontant, n'avoient point de Rameurs au dessous d'eux. Mais l'onzième banc répondoit verticalement au premier banc de la rampe suivante, le douzième au second, le treizième au troisième, & ainsi de suite jusqu'au quarantième banc, qui répondoit perpendiculairement au trentième de la rampe, qui suivoit immédiatement. Mais depuis le trente-unième jusqu'au quarantième, la rampe suivante n'avoit point de bancs perpendiculaires au-dessus d'elle. Ainsi, on ne pouvoit compter plus de quatre bancs en ligne directe. Par exemple, le premier de la quatrième rampe, l'onzième de la troisiéme rampe, le vingt unième de la seconde rampe, & le trente-unième de la premiére rampe, formoient une ligne verticale. Il en étoit de même du second banc de la quatrième rampe, du douzième de la troisième rampe, du vingt deuxième de la seconde rampe, du trente-deuxième de la premiére rampe, & ainsi de suite jusqu'au dixième banc de la quatrième rampe, qui répondoit perpendiculairement au vingtième de la troisième rampe, au tren-

tiême de la seconde rampe, & au quarantiême de la premiére rampe.

Les rangs considérés selon leur situation perpendiculaire, étoient au nombre de cent. Ils n'avoient entre eux, que trois piés neuf pouces de distance; & chacun de ces rangs verticaux contenoit quatre bancs élevés les uns au-dessus des autres, de six piés trois pouces. Tous ces bancs perpendiculaires donnoient quarante rangs paralléles à l'horizon, & distants les uns des autres de sept pouces & demi. Dans chaque rang horizontal, la distance d'un banc à l'autre le plus proche, étoit de trente-sept piés & demi. Comme on a fixé l'élévation de chaque rang horizontal, à sept pouces & demi, dix rangs pris ensemble, donneront six piés trois pouces de hauteur perpendiculaire. Delà, il s'ensuit que les bancs, qui se répondent perpendiculairement, seront élevés de la même quantité, les uns au-dessus des autres. Les Rameurs ne s'embarasseront donc point dans la situation verticale. Ils ne seront pas rangés moins commodément, selon la ligne horizontale, puisque les bancs placés dans le même sens, auront entre eux, trois piés neuf pouces d'éloignement. Cette distance est conforme à la division du côté horizontal en parties égales, chacune de trois piés neuf pouces. On n'en donne pas davantage aux bancs des Forçats dans nos Galéres, où l'exercice de la rame se fait sans aucune confusion.

Ce que l'on dit ici deviendra plus intelligible, si l'on fait attention non-seulement, que chaque banc avoit sept pouces & demi d'élévation, au-dessus de celui qui le précédoit, mais encore que chaque banc

même pris séparément, avoit la forme d'une petite rampe, qui soûtenoit cinq gradins. Ils tenoient lieu de siéges aux cinq Rameurs appliqués à chaque rame. Dans le premier rang, le siége du second Rameur avoit au-dessus du premier trois pouces d'élévation. Il en étoit ainsi du troisiême, par rapport au second, du quatriême par rapport au troisiême, & enfin du cinquiême comparé avec le quatriême. Les siéges du second s'élevoient, l'un au-dessus de l'autre, de trois pouces & demi. Ceux du troisiême, du quatriême, du cinquiême, du sixiême, du septiême, du dixiême, du onziême, & du douziême rang, acqueroient un nouveau dégré d'élévation, l'un au-dessus de l'autre, dans la même raison arithmétique. Depuis le treiziême rang jusqu'au quarantiême, les siéges se succédoient à la hauteur de neuf pouces. Il est donc manifeste, que dans le premier rang, cette petite rampe avoit une hauteur perpendiculaire d'un pié. Elle croissoit de deux pouces par rang, jusqu'au treiziême; où elle se trouvoit de trois piés. Mais en montant du treiziême au quarantiême, cette hauteur verticale ne varioit point.

Les Rameurs assis sur des bancs disposés de la sorte, appuyoient leurs rames, de maniére qu'elles n'étoient point paralléles à l'horizon. Mais la partie intérieure s'élevoit au-dessus de la ligne horizontale, & la partie extérieure s'abaissoit au dessous. La longueur de ces rames, dans le rang le plus élevé, étoit de cinquante-sept piés. On a fait voir ci-dessus, que la partie intérieure de chaque rame avoit neuf piés de long, & l'extérieure quarante-huit. L'une, étoit donc à l'autre, comme neuf est à quarante-huit, ou comme trois

eſt à ſeize. Par conſéquent l'extrêmité de la partie intérieure ne pouvoit élever d'un pié, que l'extrêmité de la partie extérieure, ne s'abaiſſât de cinq piés & un tiers. Ainſi lorſque les rames étoient en repos, appuyées ſur les Rameurs, l'extrêmité de la partie intérieure, avoit trois piés au-deſſus de la ligne horizontale. Au contraire, l'extrêmité de la partie extérieure s'abaiſſoit de ſeize piés au-deſſous de la même ligne, & ſon éloignement de la ſuperficie de l'eau, étoit de treize piés. En ſuppoſant la rame dans cette ſituation, elle ſe trouvoit éloignée du banc ſupérieur de plus de quatre piés. Par la même raiſon, l'extrêmité extérieure s'abaiſſoit de dix-huit piés & demi, quand on élevoit ſon extrêmité intérieure de quatre piés. Alors il y avoit plus de cinq piés de la rame, qui plongeoient dans l'eau. Il eſt aiſé d'appercevoir, que les rames, avec quatre piés de jeu n'auroient eu aucun effet, ſi les bancs des Rameurs n'avoient pas été ordonnés en forme de petite rampe.

Il eſt évident, que ſelon leur ſyſtême des rangs étagés, les rames du rang inférieur, étoient moins longues que celles du rang ſupérieur. Elles touchoient donc l'eau à des diſtances inégales du Vaiſſeau, & les quatre rames, qui ſe ſuivoient en ligne perpendiculaire, ainſi éloignées les unes des autres, ne s'embarraſſoient en aucune ſorte dans leur mouvement. On en ſera convaincu, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la proportion des rames. Celles du quarantiême rang, avoient cinquante-ſept piés de longueur, comme le rapporte Athénée. On a dêja déterminé neuf piés pour la partie intérieure, & quarante-huit pour la partie extérieure. La portion intérieure d'une rame augmen-

toit à proportion de l'épaisseur du côté du Vaisseau ; mais l'extérieur diminuoit à chaque rang. Au trentième, elle avoit quarante piés, trente-deux au vingtième, au dixième rang vingt-quatre piés. Au premier rang, elle se bornoit à seize piés. Sa longueur dans les autres rames se mesuroit, selon que les bancs étoient plus ou moins élevés. C'est-à-dire, qu'elle diminuoit, ou augmentoit par rang, de quatre cinquièmes de pié.

Considérons présentement ces différents ordres de rames sans mouvement, & appuyées sur les Rameurs. Dans cette situation, toutes étoient élevées au-dessus de l'eau, à la distance de deux piés & demi au moins. Lors qu'on les mettoit en mouvement, il n'en étoit aucune qui ne plongeât dans la mer, à quatre piés de profondeur. Dans les rangs perpendiculaires, elles atteignoient l'eau à six piés de distance l'une de l'autre. L'exercice de la rame se faisoit donc sans confusion, d'autant plus que dans un rang horizontal, chaque rame occupoit trois piés neuf pouces, c'est l'intervalle, qui se trouve entre les rames sur nos Galéres. Les Rameurs placés perpendiculairement, l'un à l'égard de l'autre, éprouvoient la même facilité dans le mouvement de leurs rames. Chaque banc avoit six piés trois pouces de hauteur verticale, au-dessus de celui qui le précédoit. De plus, les rames des rangs perpendiculaires touchoient l'eau, à six piés de distance les unes des autres. C'étoit un espace plus que suffisant à l'action du Rameur, & au mouvement de la rame. Le même avantage se trouvoit dans la situation horizontale, où le jeu des rames étoit proportionné à leur longueur. Pour les quatre qui se répondoient perpendiculairement, elles se rencontroient à la fin

de chaque mouvement, dans un même plan vertical. Il est donc indubitable, qu'à la faveur de ce systême, tel qu'on vient de le proposer, quatre mille Rameurs partagés en quarante rangs, pouvoient ramer en même-tems, & tous ensemble, sans s'embarasser en aucune sorte.

Il reste à montrer, que le Vaisseau de Philopator, nonobstant ce grand nombre de rangs divisés par étages, offroit une assés vaste étenduë, pour placer quatre mille Rameurs, deux mille huit cents Soldats, quatre cents Matelots, quatre cents personnes occupées à différentes fonctions dans le Navire, enfin grand nombre de Passagers, & des munitions de bouche, autant qu'il en falloit pour deux mois. Voici l'arrangement, qui se présente de lui-même, conséquemment à l'hypothése que nous venons de développer.

Le quarantiême rang avoit vingt-neuf piés de hauteur au-dessus de l'eau. Mais en avançant vers le milieu du Vaisseau, l'extrêmité de la rame s'élevoit de trois piés. L'élévation perpendiculaire de la rame audessus de l'eau, étoit de trente-deux piés. Les Rameurs s'élevoient au-dessus de ce dernier rang, d'environ quatre piés, quand ils étoient debout. Ainsi le pont, qui couvroit les Rameurs, & qu'on appelloit *Catastroma*, avoit quatre piés & demi au-dessus du quarantiême rang. Si l'on ajoûte quatre piés & demi à trente deux, on aura trente-six piés & demi, pour la hauteur de ce pont au-dessus de l'eau. Celui qui soûtenoit les bancs inférieurs, étoit élevé au dessus de l'eau d'environ deux piés & demi. De trente-six piés & demi, ôtés en deux & demi, il restera trente quatre piés, depuis le pont inférieur, jusqu'au supérieur. De plus,

le Vaisseau avoit cinquante-sept piés de large. Il en faut retrancher dix-neuf piés & demi. Les Rameurs en effet, occupoient de chaque côté, sept piés & demi. Joignés y quinze pouces pour le petit chemin, le long des bords, & douze pouces pour l'épaisseur du côté de la Galére, vous aurés en largeur, neuf piés neuf pouces, d'une part, & autant de l'autre, c'est à dire, dix-neuf piés & demi, qu'il faudra rabattre de cinquante-sept piés. A ce compte, il en restera trente-sept & demi. Voilà donc dans le Vaisseau un espace long de quatre cents vingt piés, large de trente-sept & demi, & haut de trente-quatre.

Partageons cet intervalle en cinq étages, ils auront chacun six piés & plus de neuf pouces de hauteur, retranchons-en trois pouces, pour l'épaisseur des planches, qui forment les planchers, chaque étage aura six piés six pouces en hauteur. On suppose, que ces cinq étages tireront leur jour par les trente rampes, & par des fenêtres pratiquées, aux deux extrêmités du Vaisseau.

Que dans chaque étage, on réserve à la poupe trente piés de longueur, pour loger les Officiers, on aura de reste un espace long de trois cents quatre-vingt-dix piés, large de trente-sept, & haut de six piés & demi, pour placer les Rameurs, les Soldats, les Matelots, les Passagers, en un mot, tout l'Equipage. A un demi pié au-dessus du plancher, on pouvoit dresser cinq rangs de lits, dont la longueur fût de six piés. Entre les rangs, il étoit aisé de ménager quatre intervalles de deux piés, & dix petits chemins de traverse, qui auroient eu dix-huit pouces de largeur, pour laisser un passage libre. Rien n'empêchoit que trois

piés au-deſſus, on ne fit le même arrangement, puiſque dans nos Vaiſſeaux, deux hommes ſont ſouvent couchés l'un au-deſſus de l'autre, à la diſtance d'un pié. Les cinq étages donnoient donc une étenduë aſſés ſpacieuſe en tout ſens, pour loger plus de dix mille hommes dans un Vaiſſeau, qui n'en contenoit pas neuf mille, quand même on ſuppoſeroit que les Paſſagers euſſent été au nombre de ſix ou ſept cents.

Nous apprenons de Virgile, au Livre cinquiême de ſon Enéïde, que les Rameurs ſe couchoient ſur leurs bancs.

..... Placidâ laxarunt membra quiete,
Sub remis fuſi dura per ſedilia Nautæ.

Cette pratique s'eſt perpétuée dans nos Galéres, avec cette différence, que les Forçats ſe repoſent ſous une toile, qui les garantit des injures de l'air. La choſe étoit plus faiſable dans le Vaiſſeau de Philopator, où le plancher ſupérieur tenoit lieu de toît aux Rameurs.

Il eſt conſtant, par les témoignages d'Athénée, & de Pollux, que les Paſſagers logeoient, pour l'ordinaire, ſous les bancs des Rameurs. Dans le Vaiſſeau de Philopator, dix rampes s'étendoient de chaque côté. Aucun Rameur ne répondoit directement aux premiers dix bancs de chaque rampe. Ainſi dans une ſeule rampe, plus de trente perſonnes pouvoient ſe loger, & les vingt rampes auroient donné un emplacement, pour plus de ſix cents perſonnes. Il eſt clair, que cet eſpace réſervé aux Paſſagers & aux Rameurs, ne fait qu'une étenduë fort modique, en comparaiſon de celle dont on pouvoit diſpoſer, dans la vaſte Galére de Philopator. Cependant on y trouve place pour quatre mille cinq cents hommes. On aura donc plus d'eſpace

d'espace, qu'il n'en faut, pour moins de quatre mille hommes, qui restent à loger.

Il n'étoit pas plus difficile de trouver dans le même Vaisseau, un lieu assés ample, pour y rassembler les vivres nécessaires à la nourriture de neuf mille hommes, pendant deux mois. Le pont supérieur de cette Galére avoit au dessus de l'eau,t rente-six piés & demi d'élevation. Réünissés à ce nombre huit piés & demi, pour la hauteur des tours construites à l'avant, vous aurès quarante-cinq piés, pour l'élevation de l'avant, au dessus de la mer. Si l'on suppose, qu'il tirât vingt-sept piés d'eau, sa hauteur totale auroit été de soixante-douze piés. C'est au juste, celle que lui donne Athénée. La poupe tiroit un peu plus d'eau, aussi étoit-elle plus élevée.

L'ancien Soleil Royal avoit cent quarante piés de quille, & environ quarante piés de large, au plus fort. Il tiroit à son arriére vingt-deux piés d'eau. Ainsi la profondeur de ce Vaisseau, n'étoit pas la quatriême partie de celle, du Navire de Philopator. Or l'ancien Soleil Royal, pouvoit contenir des vivres, pour nourrir mille personnes, pendant plus de six mois. Il n'est donc pas étonnant, que le Vaisseau de Philopator, pût renfermer des munitions de bouche, pour faire subsister quatre mille personnes pendant six mois, & neuf mille, pendant deux mois

. Au reste, ce que l'on a dit, sur la foi de Pollux, que les Passagers logeoient anciennement sous les bancs des Rameurs, paroît ne pouvoir s'accommoder, qu'avec le systême des étages. En donnant aux Rameurs la situation qu'ont aujourd'hui les Forçats, il n'eût pas été possible de placer un seul homme, sous

leurs bancs. Nous en avons une preuve bien ſenſible dans les Galéres. Il ſuffit d'en voir une ſeule, pour être convaincu de l'impoſſibilité du récit de Pollux, avec les deux premiers ſyſtêmes.

Dans cet aſſemblage de principes, qui concourent à établir l'opinion des rangs diſtribués par étages, ſur les ruines des deux autres, on trouve la juſtification du Sculpteur de la Colonne Trajane. Il n'eſt plus permis de croire, que les Trirêmes repréſentées ſur ce monument, n'ont eu de réalité, que dans l'imagination, ou dans l'ignorance de l'Ouvrier. De-là, on conclut à ſe mettre en poſſeſſion de tous les paſſages des vieux Ecrivains, qui nous ont laiſſé des Mémoires ſur l'ancienne Marine. On les fait tous valoir au profit du ſyſtême des étages. C'eſt le ſens qu'on donne à ces paroles de Végéce, rapportées ci-deſſus, *interdum quinos ſortiuntur Remigum gradus*, à ce vers de Virgile, *Terno conſurgunt Ordine remi*, & à celui de Lucain, *Quater ſurgens extructi Remigis ordo*. Pauſanias ne s'eſt point formé d'autre idée dans l'endroit, où il eſt parlé de ce Vaiſſeau, qui depuis le haut juſqu'en bas, avoit neuf rangs de Rameurs. On interpréte, conformément au même ſyſtême, le texte de Florus, où il dit, que les grands Vaiſſeaux de Céſar, avoient ſix rangs de rames, & que ceux d'Antoine, étoient des Novemrêmes, *Cæſaris Naves à Triremibus ad ſenos, Antonii verò, à ſenis ad Novenos remorum Ordines, non ampliùs, creverant*. Et qu'on ne diſe pas, avec les Auteurs de la premiére conjecture, que ces grands Navires de Céſar, n'avoient que dix-huit rames, de chaque côté, tandis que nos moindres Galéres en ont plus de vingt-cinq. Enfin, l'Empereur Léon, dans ſes Tactiques, ne

doit être entendu que des étages, lors qu'il borne ses Galéres à deux rangs de rames, l'un superieur, & l'autre inférieur. Aussi les estampes Grecques représentent avec deux rangs de rames étagés, la flotte qui porta l'Empereur Grec, & le Patriarche au Concile de Florence.

Les difficultés qu'on fait naître, pour déranger l'œconomie du systême proposé, se réduisent à cinq principales.

Premiére difficulté... On ne se persuadera jamais, que cinq hommes ayent pû donner le mouvement à des rames de cinquante-sept piés, & grosses à proportion. Mais on répond 1°. que cette longueur doit avoir lieu dans tout systême. On ne peut récuser sur cela le témoignage formel d'Athénée. 2°. Ces rames, depuis le bord du Vaisseau, jusqu'à l'extrêmité supérieure, alloient toûjours en décroissant. Ainsi par cette diminution, elles perdoient beaucoup de leur pesanteur, & devenoient plus faciles à manier, entre les mains des Rameurs. 3°. Selon le témoignage d'Athénée, la partie intérieure de la rame, étoit chargée d'une masse de plomb, en sorte que les deux parties de la rame se trouvoient en équilibre. Cet expédient facilitoit l'action du Rameur. Il ne lui en coûtoit qu'un effort très-médiocre, pour balancer au tour d'un point d'appui, deux poids d'une égale pésanteur.

Seconde difficulté... Un Vaisseau, tel qu'on le suppose, élevé de quarante-cinq piés au-dessus de l'eau, & surmonté de quarante étages, n'auroit pû tenir contre les coups de vent. Un raisonnement si frivole, ne prouve pas plus contre la Galére de Philopator,

que contre le Royal Loüis. Ce Vaisseau, peut-être le plus grand, qui ait jamais été construit en France, a sa poupe élevée au-dessus de l'eau, d'environ quarante-cinq piés. Cependant, bien loin d'être le joüet des vents, il n'y en a point, qui porte mieux la voile. Dans le Vaisseau de Philopator, l'élevation de la prouë au-dessus de l'eau, est la même que celle du Royal-Loüis, à la poupe. Le premier tiroit vingt-sept piés d'eau, comme le second. Les coups de vent ne faisoient donc pas plus d'impression sur l'un, que sur l'autre.

Troisiéme difficulté... Il n'est pas croyable, que les Anciens eussent donné à leurs rames, & à leurs Rameurs un arrangement, dont ils ne retiroient aucun avantage, dans la pratique. On répond au contraire, que cette disposition étoit doublement avantageuse. 1°. A la faveur des étages, les Anciens multiplioient les rames, à souhait. Ils n'auroient pas eu la même facilité, s'ils s'en fussent tenus aux deux premiers systêmes. Dans le Vaisseau de Philopator, il n'eût pas été possible de disposer quatre cents rames de chaque côté, de poupe à prouë, sans recourir aux rangs étagés. A peine en eût-on pû placer cent, dans toute la longueur du Navire. 2o. Dans un gros tems, lors qu'on est obligé de serrer les voiles, les rangs supérieurs suppléoient au défaut des rangs inferieurs, que les Rameurs étoient forcés d'abandonner, pour se dérober aux flots excités par la tempête. Par là, les Rameurs des plus hauts étagés, continuoient à diriger le mouvement de la Galére, & à la garantir des écüeils. Mais en disposant les Rameurs & les rames sur une même ligne, ils eussent été inutiles, dans le besoin,

& le Vaiſſeau, ſans aucune reſſource, fût devenu le joüet des vents & des flots.

Quatriéme difficulté.., Il eſt difficile d'expliquer, conſéquemment à ce ſyſtême, le texte de Thucydide, qui dit, au Livre ſixiême, que les Thranites avoient les plus longues rames. Cette objection tombe d'elle-même, pour peu qu'on enviſage la difference hauteur des rangs étagés. Les étages ſupérieurs ètoient deſtinés aux Thranites. Les Thalamites occupoient les plus bas. Les Zygites étoient placés aux rangs mitoyens. Il falloit donc néceſſairement, que les premiers euſſent des rames plus longues, à proportion qu'ils étoient plus élevés au deſſus de la mer. Pour les deux derniéres claſſes de Rameurs, les rames décroiſſoient dans la même proportion. Cette ſituation s'accorde avec le récit de Pollux. Les Thalamites, dit-il, ſont poſtés plus bas que les autres. Les Thranites ſont les plus élevés proche le pont ſupérieur, *propè Cataſtroma*. Le milieu eſt occupé par les Zygites. Euſtache parle encore d'une maniére plus formelle, lors qu'il aſſure, que les bancs des Thalamites étoient ſitués ſous ceux des Thranites. Sans doute, il ne ſe fût pas exprimé de la ſorte, ſi les rangs n'avoient pas été diſpoſés par étages. Il faut néceſſairement recourir à cet arrangement, pour donner une interprétation naturelle à cette expreſſion comique d'Ariſtophane, *inferiori Remigi in os oppedere*. L'inſulte dont parle le Poëte, ne peut avoir lieu que dans le ſyſtême des étages. Il ne faut pas cependant diſſimuler, qu'un des Scholiaſtes d'Ariſtophane, a placé les Thranites à la poupe, les Thalamites à la prouë, & les Zygites au milieu. Mais, ſans emprunter la réponſe de Scaliger,

qui soupçonne que le texte a été corrompu par les Copistes, il suffit de dire, que l'on convient de cette disposition dans les Unirêmes, avant que les Vaisseaux eussent plusieurs rangs de Rameurs. Mais on ne prouvera point, que le Scholiaste doive être entendu de toutes les Galéres, sans distinction. D'ailleurs l'autorité de ce Commentateur n'est pas plus décisive, sur ce point, que celle de l'interpréte d'Athénée. Cet Ancien Auteur avoit dit, que les rames des Thranites étoient les plus longues. Il n'ajoûte rien de plus. Cependant son interpréte, de sa propre autorité, conclut de là, que les plus longues rames étoient à la poupe. Il se peut faire, que le Scholiaste d'Aristophane ait donné sa conjecture, comme un fait avéré.

Cinquiéme difficulté ... Il est étonnant, que depuis tant de siécles, on ait négligé, & en même tems ignoré l'art d'étager dans les Galéres. On avouë de bonne foi, que c'est un secret, qui après bien des discussions, se trouve encore enveloppé dans les nuages de l'Histoire. Il en est de celui-ci, comme d'un grand nombre d'autres, qui se sont perdus dans l'abîme des siécles. Le ciment des Anciens, la peinture incorporée avec le verre, se sont maintenuës jusqu'à nos jours, malgré le ravage des tems & des saisons. L'Art de les préparer, & de les mettre en œuvre, est devenu un mystére impénétrable. Nous n'avons que le plaisir d'admirer, dans les Ouvrages antiques, ce que nous avons regret de ne pouvoir imiter. Chaque siécle a sa mesure de connoissances, qui après une certaine révolution d'années, se perdent dans la foule des nouvelles; soit que les hommes distraits par d'autres soins, en ayent négligé l'usage, soit que la chûte des Empi-

res, entraîne avec soi la décadence & le dépérissement des Arts, ou enfin, parce que rien n'est exempt de cette loi inévitable, qui a mis un terme à la durée des choses humaines, au-delà duquel, elles disparoissent, pour faire place à d'autres, qui passeront à leur tour.

Il en est des anciennes Galéres, comme des Catapultes, des Ballistes, & des autres machines de guerre, qu'on employoit autrefois, pour l'attaque, & pour la défense des Villes assiégées. Devenuës inutiles, depuis l'invention de la poudre à canon, on s'est mis peu en peine d'en conserver la trace. La maniére de les construire, & la méchanique de leurs ressorts, se sont confonduës sous les débris de l'Antiquité. Les Auteurs Contemporains, se sont épargnés le soin de transmettre un Art, qui n'étoit plus en usage. Et dans la suite, on a négligé d'approfondir, ce qu'il importoit peu de connoître. Enfin, si de l'aveu de Zosime, on ignoroit, avant le dixiême siécle, l'Architecture Navale des Anciens, doit-il paroître étonnant, que cette connoissance, ensevelie dès lors dans les ténébres de l'oubli, ne se soit pas perpétuée jusqu'à nous? A la vérité plusieurs Sçavants ont fait leurs recherches sur les anciennes Galéres. Mais la plûpart n'ont rapporté que des conjectures stériles, qui font presque regretter les efforts qu'elles ont coûté.

Le systême des rangs distribués par étages, devenu possible dans le Vaisseau de Ptolomée Philopator, le devient encore davantage, dans les autres Galéres d'une moindre grandeur. Celle dont nous avons parlé, d'après Silius Italicus, étoit une Décemiême. Elle avoit donc à chaque rang horizontal, vingt rames éloignées de onze piés trois pouces. Ainsi les vingt

rames occupoient, dans la longueur du Vaisseau, deux cents vingt-cinq piés. Si l'on ajoûte quarante-cinq piés pour les extrêmités, on aura deux cents soixante & dix piés, de la poupe à la prouë. Supposons, que les rangs étoient élevés de deux piés, les uns au dessus des autres. Le dernier par conséquent avoit une hauteur de vingt-trois piés au dessus de l'eau, & les plus longues rames étoient de quarante-neuf piés. Il n'y a plus qu'à répartir cinq Rameurs sur chaque rame, chaque rang de vingt rames comprendra cent Rameurs, & tous les dix rangs pris ensemble, en auront mille de chaque côté.

En suivant les mêmes proportions, l'Octirême de Memnon, auroit eu en longueur deux cents soixante & dix-piés, vingt rames dans chaque rang horizontal, cent soixante rames de chaque côté, avec huit cents Rameurs, à raison de cent hommes par rang. Le dernier rang avoit au-dessus de l'eau, une élevation de dix-neuf piés, & la longueur des plus grandes rames, étoit d'environ quarante cinq piés.

On ne doit pas s'étonner, que ces deux Vaisseaux eussent la même longueur, & différassent néanmoins en hauteur. On a vû à Brest des Vaisseaux de Roy, surmontés d'un troisiême pont, quoique pendant plusieurs campagnes, ils eussent servi avec deux ponts seulement.

De tout ce qu'on a dit jusques ici, pour établir le systême des étages, on n'a garde de conclure, que l'Architecture Navale des Anciens, eût acquis dès-lors un degré de perfection, qu'elle pouvoit avoir. Dans le Vaisseau de Philopator, par exemple, il eût été plus avantageux, de placer le même nombre de ra-

mes,

mes, sur quatre étages seulement, de sorte que le quatriême eût eu vingt-quatre piés d'élevation, au-dessus de l'eau. Pour cela, il falloit que les rampes eussent été pratiquées, de maniére que les rangs s'élevassent, les unes au dessus des autres, de six piés trois pouces, & plus en arriére de trois piés neuf pouces. La même chose fût arrivée dans l'Octirême de Memnon. Il étoit facile de réünir en trois rangs toutes les rames distribuées dans les huit rangs de cette Galére. En ce cas, le troisiême auroit été élévé au-dessus de l'eau, seulement de dix-sept piés. Il est à croire, que l'Empereur Léon s'apperçut de ce défaut, & qu'il le corrigea dans ses Galéres, lors qu'il les réduisit à deux rangs de rames.

Au reste, ce que les Marins de profession ont coûtume d'opposer, au désavantage de cette derniére opinion, ne peut former un préjugé raisonnable. On avouë avec eux, que les étages perpendiculaires n'étoient pas pratiquables, sur tout dans les Galéres du premier ordre. L'arrangement qu'on suppose, ne peut être contesté, que par des esprits prévenus. Il seroit en effet injuste, de mesurer la construction d'une ancienne Galére, sur le modéle de celles qu'on voit aujourd'hui parmi nous. De plus, leur témoignage n'est pas plus recevable en cette maniére, que celui des Officiers de terre, sur les machines de guerre autrefois mises en œuvre, dans les siéges de Villes. Les uns & les autres peuvent être fort éclairés, dans les Ouvrages de Marine, & d'Artillerie, qui ne passent point la Sphére des derniers tems. Mais ces connoissances ne suffisent pas, pour décider sur les usages de l'Antiquité.

Avant que de finir cette Dissertation, nous nous

faiſons un devoir d'avertir, qu'on eſt redevable au Pere de la Maugeraye Jeſuite, de tout le fond d'un ſyſtême ſi bien cimenté dans toutes ſes parties, & approfondi, avec cet eſprit de diſcuſſion, qui eſt le plus riche préſent de la Géométrie.

La planche, qui repréſente d'une part, la coupe d'une Quinquérême, & de l'autre un banc de Rameurs, diſtribué en forme de gradins, ne contribuëra pas peu à l'intelligence du ſyſtême.

Fin du ſeptiéme Volume.

TABLE

Des Matiéres contenuës dans ce septiéme Volume.

A

C.

Camellana,

D.

Etats,

G.

M.

Quintus

Fin de la Table des Matieres.

